UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

REVUE MENSUELLE

DE LITTÉRATURE ET DE CRITIQUE

3

374227
6. 1. 40

PARIS
78, RUE D'ASSAS, 78
1910

AP
20
N85
t.3

CHARLES BLANCHARD

(Suite.)

Charles-Louis Philippe travaillait depuis près de quatre ans à CHARLES BLANCHARD. *Il se proposait d'y retracer la vie de son père. La vie de Charles Blanchard devait former un livre de l'importance de* BUBU DE MONTPARNASSE *ou du* PÈRE PERDRIX. *Dans le numéro que la Nouvelle Revue Française publiera (dans le cours de ce mois) numéro entièrement consacré à Ch.-L. Philippe, nous tâcherons d'expliquer pourquoi cette œuvre, vingt fois remise sur le métier ne put venir à bien. Fatigué d'elle, puis distrait d'elle par ses Contes du* MATIN, *Philippe enfin l'abandonna.*

Le CHARLES BLANCHARD *qu'il nous apportait peu avant de tomber malade et que publia notre numéro de janvier semble former un tout complet, mais n'était qu'un premier chapitre du livre. Le second chapitre que nous donnons à présent y fait suite.*

Dans le numéro spécialement consacré à la mémoire de notre ami, nous donnerons quelques unes des nombreuses variantes. Le mot "variantes" paraîtra bien insuffisant lorsqu'il s'agit d'une version très poussée de ce même livre, version la plus belle peut-être présentant un Charles Blanchard complètement différent du premier — un Charles Blanchard HEUREUX.

N. D. L. R.

II

Il arriva une chose surprenante : après douze années d'une telle existence, Charles Blanchard ne figurait pas au nombre des morts.

— Je ne mourrai jamais, disait-il plus tard. Si j'avais dû mourir, je serais mort dans mon enfance.

Mais s'il ne figurait pas au nombre des morts, il faisait triste figure au nombre des vivants. Lorsqu'il se tenait debout, il semblait qu'il fût incapable de porter la vie. Le poids de sa tête entraînait son corps, son dos cédait, et sur deux jambes sans force il oscillait en tous sens, comme s'il eût hésité pendant un instant avant de savoir de quel côté il allait se laisser tomber.

— Pourquoi te balances-tu comme ça, lui disait sa mère. Il ne répondait pas plus que l'on ne répond à certaines questions ridicules que posent les enfants. Il allait tout simplement s'asseoir.

On comprenait en le voyant qu'il existe des hommes qui ne sont pas nos semblables. C'est à peine s'il avait notre forme. Ses bras étaient trop longs, son cou était trop mince, et deux jambes grêles, qui jusqu'à sa poitrine montaient, donnaient l'impression qu'il n'y avait pas en lui de place pour un ventre. Ses yeux étaient trop grands, ses yeux étaient trop bleus, celui qui eût voulu dépeindre leur expression s'y fût en vain essayé

pendant longtemps. On n'eût pu les comparer qu'aux yeux des fous dans l'esprit desquels se passent de si étranges choses qu'on a dû les mettre à l'écart.

Sous ses joues transparentes, sa chair incolore semblait mélangée d'eau. Il ne faut pas dire qu'il avait la peau moite : il avait la peau humide. Sa mère parfois lui essuyait le visage ; au bout d'un instant il eût fallu recommencer. Il ne suffisait même pas de dire qu'il avait la peau humide. Un singulier phénomène sans doute s'était produit dans les couches profondes de son corps ; ses veines étaient fragiles, l'une d'elles s'était rompue ; il se vidait ; un liquide horrible s'écoulait à travers sa peau.

— Mais c'est une hémorragie, pensait Solange.

Il fallait bien s'attendre en effet à voir cette couleur à son sang.

On ne connaissait rien de ses sentiments. Pendant ces après-midi si longues au cours desquelles sa mère recevait ce destin des veuves et lui ce destin des enfants sans père, il gardait sur sa chaise une immobilité tranquille. Il posait ses deux mains à plat sur ses genoux, et respirant l'air qui l'entourait, au milieu du malheur, il se taisait de si étrange façon qu'on se demandait ce qu'il avait à se taire. Sa mère n'avait pas pu perdre l'habitude de pleurer. Il se tournait un peu de son côté, l'apercevait sans doute, puis, reprenant son

attitude, vivait comme s'il n'y avait pas eu des larmes auprès de lui.

Les premiers temps, elle ne savait pas encore. Elle demandait :

— Tu es malade, mon petit ?

Il semblait qu'il n'eût pas entendu, ou plutôt il semblait qu'il fût occupé par ailleurs.

Il habitait un monde qui n'est pas le nôtre, rien ne pouvait l'en faire sortir ; un grand principe de silence commandait à ses mœurs, il n'en était pas le maître : on le sentait surveillé, on le voyait obéir. Si parfois, dans un de ces mouvements inconscients comme nous en avons tous, il faisait un geste, on eût dit qu'il s'apercevait alors qu'il venait de manquer à son devoir. Il semblait se cacher pour rentrer au repos, puis il passait la main sur le membre qui avait fait ce geste, comme s'il eût voulu en effacer la trace.

On ne comprenait plus rien à la nature humaine lorsqu'on l'examinait. Comment vivait-il ? Mais qu'est-ce qu'il faisait donc ? Certes, au souffle de sa respiration, sa poitrine s'élevait et s'abaissait comme la nôtre, mais c'était bien là le seul point par lequel il nous ressemblât. On n'imaginait pas les idées qui pouvaient pousser dans sa tête. On ne connaissait personne à qui l'on pût le comparer. Les vieillards font plus de bruit, les hommes sont moins graves, les animaux se mêlent à nous davantage. Parfois il semblait que la pâleur et

l'humidité de son visage dussent fournir une indication.... Oui.... Ce n'était même pas dans le règne animal qu'on eût pu lui trouver un semblable. Lorsqu'on le voyait immobile et froid sur sa chaise dans le coin le plus obscur de sa sombre maison, on se disait que des phénomènes insoupçonnables se passent à l'abri de la lumière du soleil et que d'étranges moisissures ont pu se développer dans une ombre glacée. Quelque monstrueux champignon, sur le sol d'une de ces chambres qui font penser à des caves, s'était accru pendant des jours et des jours : le hasard lui avait donné la forme d'un enfant.

Solange avait toujours vécu dans l'espoir qu'un jour son fils aurait douze ans. Il était tout petit encore, il y avait au-devant d'elle des jours si épais qu'elle ne savait comment en sortir, des années de misère semblaient des murailles posées en travers de la vie, n'importe ! Elle avait une sœur dont le mari était sabotier. Un jour son fils aurait douze ans. Elle aurait une sœur dont le mari serait sabotier.

Baptiste Dumont, son beau-frère, habitait un petit village du nom de Champvallon qui était situé à quatre lieues de la petite ville. Ce n'était pas bien loin. La petite ville était située à quatre lieues d'une grande espérance, le bonheur viendrait au premier appel, elle lui dirait exactement ces mots :

— Voilà. Mon petit a douze ans. Je vous le confie pour que vous lui appreniez votre métier. Vous ne pouvez pas me refuser puisque vous êtes mon beau-frère.

C'est à ce moment qu'il dirait oui. Elle n'aurait plus qu'à ajouter :

— Il saura travailler. Chaque soir, il aura gagné sa journée. Il sera heureux lorsqu'il sera grand. Il ne sera pas comme sa mère.

Certes, elle était triste parce que chaque jour elle se complaisait dans sa peine ; elle était triste, parce qu'elle ne savait pas comment l'on peut faire autrement, mais sa tristesse n'allait pas bien loin. Elle pleurait pour aujourd'hui, elle ne pleurait pas pour demain. Il y avait toujours dans son cœur un petit coin prêt pour le repos dans la douleur. A l'époque des grands événements de sa vie, lors de l'anniversaire de la naissance de son fils, par exemple, elle avait toujours en réserve une pensée très douce. Quand il avait huit ans, elle se disait :

— Il n'y a plus que quatre années à attendre.

Quand il en eut onze, elle ne put garder sa joie pour elle et se mit à lui dire :

— Mon petit, dans un an, tu auras douze ans.

Elle possédait le nombre mystique, elle savait calculer les temps, elle prédisait comme Daniel l'époque de l'avènement du Messie. Elle n'avait même pas besoin de voir ce qui se passerait

quand le Messie serait venu. Elle ne se disait pas qu'il y aurait encore bien des combats à soutenir avant le jour de sa gloire. L'ordre nouveau allait être établi ; il n'y aurait plus qu'à le recevoir, un grand silence allait régner sur le monde et serait celui de la Paix.

— Mon petit va entrer en apprentissage. Il saura travailler. Chaque soir il aura gagné sa journée...

La douzième année se fit longtemps attendre. Jamais Solange ne perdit courage. Elle fermait les deux yeux pour être toute seule avec sa foi. Chaque matin dans son corps elle sentait un mouvement plus facile, dans son cœur elle entendait un son plus clair ; chaque soir, le jour en s'en allant l'avait soulagée de tout le poids d'une journée de sa vie passée. La douzième année s'avançait avec lenteur, car le bonheur est notre maître et prend son temps, mais elle savait que l'on peut compter sur lui. Du reste, il s'était déjà mis en route.

Ce fut un beau matin que celui où elle regarda autour d'elle. Douze ans plus tôt elle avait mis un enfant au monde. Elle ne savait pas alors qu'elle serait si malheureuse. Chaque jour, avec une horrible fidélité, avait été l'un des jours d'une vie désolée. Elle ne prévoyait pas alors qu'un jour elle serait si heureuse. Lorsqu'elle se leva, le

matin de la douzième année, elle se fût écrié volontiers :

— Une grande joie, ce matin, s'est levée sur le monde.

Comme l'enfant se dirigeait vers sa chaise et qu'il allait s'asseoir ainsi que d'ordinaire, elle s'avança bien vite pour l'en empêcher. Quelque chose était changé sur la Terre, il allait ne pas s'en apercevoir. Elle lui cria :

— Mon petit, tu as douze ans !

Puis elle regarda pour voir ce qui allait arriver.

On ne sait pas si Charles Blanchard avait douze ans. Il ne donna même pas un coup d'œil, il ne s'inquiéta même pas de savoir si, comme on le lui annonçait, un grand événement venait de se produire. Il tourna sa mère, comme on tourne un obstacle, regagna son coin, et il semblait avoir trouvé là le seul événement qui jamais pût l'intéresser : celui qui consistait en la persistance d'une vie sans chaleur, sans lumière et sans bruit.

Solange Blanchard éprouva un sentiment comme jamais n'en ont éprouvé les mères. Certes, elle avait plus d'une fois donné un coup d'œil à son fils, mais c'était alors comme nous le faisons d'ordinaire pour les personnes que nous croyons connaître, afin de poser sur sa tête une des idées qu'elle s'était formées à propos de lui. Cette fois-ci elle donna un vrai coup d'œil, elle chassa toutes ses pensées, pour qu'elles ne pussent la

troubler, elle s'arma de toute sa lucidité pour faire une observation précise. Voyons, que se passait-il? Pourquoi l'enfant n'avait-il pas répondu? Elle regarda. On ne sait pas ce qu'elle vit.

Ce qu'elle vit, arrêta tout net dans son corps la vie qu'elle avait menée jusqu'ici. Elle sentait cela d'un seul coup. Déjà une boule énorme dans son estomac ne pouvait plus passer. Le hoquet vint la prendre et pendant un bon moment ne la quitta pas. On entendait en elle son bruit : Ouakka ! comme si une voix nouvelle eût pris la place de sa voix absente. Elle fut en face de ce qu'elle vit moins qu'un chien, moins qu'une mouche, moins qu'un pou. Tout ce qu'elle put faire, fut d'avoir envie de partir et de se mettre à trembler. Une peur basse, sournoise, indigne d'une mère, se fit place en son âme, la première pensée qu'elle trouva fut celle-ci :

— Est-ce que ça ne s'attrape pas ?

Un peu plus tard elle se leva, elle s'en alla doucement vers la porte et avant de s'enfuir elle se détourna pour voir si l'horrible chose ne la suivait pas dans la rue.

Elle marcha sur les routes, elle marcha si longtemps que l'heure de son premier ménage était passée depuis une bonne demi-heure qu'elle marchait encore. Lorsqu'elle s'en aperçut, elle continua de marcher. Elle s'éloigna de son fils, elle s'éloigna de sa maison, elle s'éloigna même de la petite

ville qui contenait sa maison. Elle traversa un village qu'elle ne connaissait pas, autour d'elle s'étendait un pays qu'elle n'avait jamais vu, et cela même ne la fit pas s'arrêter.

Ce ne fut que beaucoup plus tard qu'elle put rassembler dans sa tête quelques-unes de ses pensées. Elles étaient bien malades. Solange s'aperçut pourtant qu'elle était sur la route de Champvallon, le village qu'habitait sa sœur. Elle s'était instinctivement jetée, au milieu du danger, du côté où elle pouvait attendre quelque secours. Elle marcha jusqu'au bout.

Champvallon était situé dans un fond, il y avait une grande rue, et des ruelles qui la croisaient. Elle demanda à un passant de lui montrer la maison de son beau-frère. Dix heures sonnaient au clocher de l'église. Elle ouvrit la porte qu'on lui avait indiquée. Baptiste Dumont était tout seul dans la boutique et travaillait à ses sabots.

Elle ne prit même pas le temps de s'asseoir pour lui dire :

— Baptiste, faut venir chercher le petit.

Ce ne fut qu'ensuite qu'elle s'évanouit.

La maison de Baptiste Dumont et de sa femme qui s'appelait Rose était, dans le village de Champvallon, une maison d'ouvrier. Elle était située dans la rue principale, entre la maison du charron et celle du menuisier. Elle était située

dans la rue du travail auprès des maisons des travailleurs. Il se dépense plus d'activité dans les villages que ne le croient d'ordinaire les gens de Paris qui les traversent en voiture. Certes, le silence règne sur toute la longueur de la rue, jusqu'où l'on peut voir ; les poules et les chats sont des habitants paisibles ; c'est à peine si une femme coud sur une chaise au-devant de sa porte, entourée de petites filles qui s'essaient à coudre comme elle, mais dans l'ombre des boutiques, des ouvriers qui ne font qu'une tache sombre aux yeux du passant, obéissent à la vie avec courage, et, sabotiers, menuisiers, charrons, font tous les sabots, tous les meubles, toutes les voitures dont les hommes ont besoin dans un rayon d'une lieue.

Dès qu'on franchissait le seuil de la maison de Baptiste, on oubliait tout ce que l'on avait pu voir avant d'entrer. On ne pensait plus à la vieille église qui, placée au milieu des maisons, les surveille comme une mère poule surveille ses petits qui ne sont pas bien grands encore. On ne pensait plus à ces campagnes de la France dans lesquelles les villages heureux ont été posés au bon endroit comme par des enfants qui ont sorti le contenu de leur boîte à jouets dans une grande prairie. Dès qu'on franchissait le seuil de la maison de Baptiste, on pensait à tout autre chose.

La maison de Baptiste Dumont était pleine de sabots. Elle en contenait tant que l'on comprenait

bien vite qu'elle ne pouvait contenir autre chose. Les uns, accrochés aux quatre murs par des clous, en occupaient toute la surface. Ils étaient là : il y avait des sabots sur les murs, ils avaient pris tant de place que l'on n'était pas certain qu'il en restât pour les murs derrière les sabots. Les autres pendaient par rangées à des cordes tendues en travers de la chambre un peu plus haut que votre tête, et entre chaque rangée il y avait assez d'intervalle pour que l'on pût apercevoir, suspendue à des cordes tendues un peu plus haut que les premières, une seconde couche de sabots. Ce que l'on voyait donnait à prévoir qu'il y avait une troisième couche encore, et comme on n'apercevait pas le plafond, on ne pensait pas à lui, et l'on se disait que quatre, que cinq, que cinquante couches, qu'une pyramide de sabots emplissait jusqu'au toit un grenier situé au-dessus de la maison. Après avoir cru à ceux du grenier, on était porté bien vite à croire à ceux de la cave. Comme une partie du sol de la boutique était occupée par des sabots que l'on avait posés sur le carreau, l'imagination grossie par la vue de tant de ces objets ne se satisfaisait pas d'une vérité si simple, et l'on en arrivait naturellement à penser qu'une masse de sabots déposés dans la cave, avait monté, poussée par la force irrésistible du nombre, ou mieux encore, qu'un volcan de sabots surgi des entrailles de la terre avait crevé le plancher et répandu

dans la maison comme une lave son torrent envahisseur.

Telle était la boutique dans laquelle vivait Baptiste Dumont.

— Il n'y aura bientôt plus de place, lui disait-on parfois.

Il répondait :

— Je les mettrai dehors, j'en paverai les routes.

Et au milieu de la boutique, dans un espace qu'il s'était réservé, entouré de son matériel, de ses outils et de ses quartiers de bois, avec un courage que jamais il ne laissait décroître, il était en train de faire d'autres sabots.

Les sabots ne se font pas tout seuls. Le bois est plus dur que les pierres, on dirait qu'il tient tête à l'ouvrier et s'acharne à lui rendre la vie difficile. Baptiste l'attaquait comme un ennemi. D'un bras terrible, lorsqu'il était parvenu à enfoncer dans son morceau les coins de fer, il levait son maillet, et lorsqu'il l'abattait, il semblait dans une lutte corps à corps s'élancer sur le bois en même temps. Il fallait que l'un des deux cédât, que les coins entrassent jusqu'au bout dans la fibre éclatée, ou que l'homme, vaincu par la résistance, éclatât à la place du bois. L'homme n'éclatait pas : il restait vivant pour continuer la lutte. Après avoir posé le maillet et les coins, il s'emparait d'une hache. La bataille était chaude, les outils faisaient penser à des armes. Ils s'appelaient un asciot, un

paroir, un tarière, une cuiller, un butoir, un vé. Les décrire est impossible, tant le travail du bois est compliqué. Chacun d'eux avait son usage, chacun son moment, tout avait été prévu; après la hache on passait à l'asciot.

Il fallait être un habile homme et d'une conscience enragée pour pousser les sabots jusqu'à terme. Le bois, on l'a vu, ne s'attaque qu'à grands coups. Dans un élan continuel, emporté par une sorte de fureur guerrière, on eût dit que Baptiste se jetait, son outil dans une main, sur le quartier de bois qu'il maintenait de l'autre, et que, lui portant des coups droits, cette fois-ci enfin, il tenait sa vengeance. Il ne reculait pas. Il était à craindre que dans l'ivresse du combat il ne perdit toute mesure et que, poussé par une seule rage, il ne la portât sur lui-même aussi. Baptiste, un jour, à l'âge de dix-neuf ans, ne calculant plus ses gestes, s'était fait sauter le pouce de la main gauche.

D'autres fois on eût dit que, soudain, changeant de tactique, il allait prendre le bois en travers. Il le fixait d'abord, le perçait, le creusait avec méthode, puis, lui ayant introduit un outil qu'il épaulait et qui s'appelait une cuiller, de tous côtés il arrachait et faisait sauter ce qui se présentait à ses coups, comme si, désespérant d'arriver à ses fins, incapable de le réduire, il allait supprimer un ennemi qui l'empêchait de vivre. Pour être sabotier, il faut être en colère. On s'attendait aux pires

désastres, on était étonné déjà de n'avoir pas vu le sang couler. Parfois, tendant vers son morceau de bois sa face avec violence, la bouche, la gueule ouverte, il semblait qu'il s'aperçût enfin qu'il possédait une mâchoire comme les bêtes ; il avait attendu trop longtemps : maintenant il allait mordre. On attendait avec anxiété l'instant où, fou d'impuissance, il allait tout quitter, et tournant sa rage vers l'humanité tout entière, se précipiter dans la rue et sauter à la gorge des passants comme s'ils eussent été cause de son malheur.

Peut-être, du reste, est-ce cela qui fût arrivé si la lutte avait été trop longue. Mais bientôt on le voyait faire quatre pas en arrière. Ce qu'il tenait entre ses mains n'était plus ce quartier de bois informe qui lui avait donné tant de mal. Deux sabots faisant la paire, d'un bois veiné, à la belle courbe, lisses, creux, bombés, avec leur talon bien détaché, étaient le fruit de son travail. Ils étaient parfaits comme s'ils fussent sortis directement des mains du Créateur. Il les examinait sur leurs deux faces avec orgueil, les cognait l'un contre l'autre ; ils rendaient un son clair et plein, comparable au son que rend une belle pièce d'argent. Une fois de plus, l'homme avait remporté une grande victoire. La matière était vaincue ; la Nature n'était pas de force. Il repoussait du pied pour se faire de la place les éclats de bois qui jonchaient le sol de

tous côtés. Un enfant les eût ramassés croyant à des joujoux.

La maison de Baptiste Dumont était-elle située dans un de ces villages éloignés des villes, qui vous donnent à penser que la vie, comme une personne, a quitté celles-ci pour venir goûter au milieu des champs, de beaux sentiments simples ? Certes, pour qui ne sait pas ce qu'est un sabotier, la maison de Baptiste était l'asile de ces sabots que portent les gens des campagnes et qui, faits avec le bois de leurs noyers, sont aussi des enfants du village.

Ils l'habitaient comme d'humbles habitants, en vérité, sans complication, et lui donnaient ce que les sabots peuvent donner. Ils lui donnaient l'odeur de leur bois. La maison avait cette odeur sèche et comme résignée des arbres abattus, elle avait cette odeur précieuse qui semble être celle de leur âme et qui vous donne à penser que les arbres après leur mort gardent une odeur de sainteté. Elle sentait la feuille, elle sentait la noix, elle sentait la terre. La maison n'était alors qu'une des plus douces maisons du village de Champvallon.

Mais pour quiconque avait une fois vu travailler Baptiste, la maison était située dans un tout autre pays. Ce n'était pas l'atmosphère reposante et un peu triste du Centre de la France qui vous séduit à un certain âge et semble se proposer

à vous. Elle était située dans un monde actif; on pensait à ces villes furieuses dans lesquelles le fer heurté par les marteaux-pilons fait un bruit auprès duquel on n'entend plus celui que font nos sentiments dans notre âme. On pensait à ces mines où, dans les noires galeries, tout un peuple, le pic en main, cognant la muraille à grands coups, accomplit son devoir avec autant de courage que si l'espace et la lumière n'existaient pas. Parfois il semblait que soufflât un grand vent. Il s'avançait de tous côtés, et saisissant les quatre coins de la maison, la soulevait tout entière; on eût dit que Baptiste luttait pour s'en défendre. On pensait à la mer, sur laquelle le pêcheur s'est élancé avec son bateau. Quand l'on voyait travailler Baptiste, on pensait à bien des choses que l'on ne voyait pas. La maison était située dans le pays de l'activité humaine, là où l'homme, le héros du monde, n'écoutant que son courage, s'en prend à Dieu lui-même et donne à la vie une forme qu'il semblait ne pas avoir voulue. Etait-on chez un sabotier ? Oui, mais l'on était ailleurs encore. On était chez ceux qui travaillent le bois et qui non seulement font des sabots, mais aussi des charpentes, chez ceux qui forgent le fer, chez ceux qui bâtissent les maisons, chez tous ceux qui, dans la cité bruyante, occupés aux labeurs de l'industrie nous font une vie meilleure que celle que nous avions reçue. Et l'on peut dire que l'air

qu'on y respirait n'était pas celui de Champvallon. On y respirait l'air que respirent en pleine mer ceux qui vont, agrandissant leur patrie, poser son drapeau sur un nouveau monde.

Le jour où Charles Blanchard arriva dans la maison de son oncle, contre toutes prévisions, il trouva assez d'énergie pour faire quelque chose. Dès qu'il fut dans la boutique, il ne s'assit pas comme on l'eût pu croire, mais il regarda autour de lui. Il finit par découvrir une porte, qui faisait communiquer la boutique avec une autre pièce; cette porte était fermée, mais il alla jusqu'à elle, l'ouvrit et disparut.

Il ne dit pas un mot, il ne fit pas de bruit, ce ne fut qu'un peu plus tard que Baptiste constata son absence. Il le rejoignit et pensa :

— C'est le voyage qui l'a fatigué. Il a envie de dormir. Dis donc, camarade, si tu te mettais au lit!

Charles Blanchard s'était réfugié dans la pièce où l'on dormait. Mais le lendemain matin, lorsqu'il fut levé, Baptiste eut beau lui dire :

— Allons, viens avec moi dans la boutique.

Charles Blanchard recula, se colla au mur et tenta de reculer encore lorsqu'il en fut là. Ne pouvant pas y arriver, il baissa la tête et se mit à trembler.

Il fallut user de violence, il fallut le saisir par un bras. Il ne lutta pas, n'en ayant pas l'habitude,

mais vraiment ce fut son cadavre que l'on traîna dans la boutique. Et il fut impossible de le lâcher ensuite : il ne tenait pas sur ses jambes.

On en vint à se dire :

— C'est sans doute parce qu'il a quitté sa mère. Il n'est pas habitué à nous.

La tante ferma la porte à clé, car il s'essayait à l'ouvrir, puis elle l'appuya contre cette porte en disant :

— Allons, voyons, reste un peu avec ton oncle.

Il se tint debout par obéissance, et il montrait sa face ; mais dès qu'autour de lui il eut donné un coup d'œil, il tourna le dos. Sa tête était placée sous son bras, il fermait les yeux ; de tout son corps il s'appliquait contre la porte comme s'il eût voulu en faire partie ; il était à croire que son âme l'avait déjà traversée pour aller de l'autre côté.

Il fallait bien parfois, à l'heure des repas, par exemple, que l'on ouvrît la porte. Dès qu'elle était entrebâillée, il se coulait par la fente, il s'échappait comme un prisonnier qui vient de recouvrer sa liberté et s'empresse d'en faire usage. Il courait à la première chaise, elle était bonne et lui suffisait. C'est sur celle-là qu'il s'asseyait, puis, d'un coup de tête et d'un coup d'épaule, il s'élançait, il plongeait, il entrait dans le silence et semblait alors avoir trouvé l'élément dans lequel il pouvait vivre.

La maison de Baptiste, en effet, contenait deux

pièces. La première était la boutique, mais pour Baptiste elle avait tant d'importance que c'était la boutique qu'il appelait la maison. C'est sous ce nom qu'il a fallu en parler. La seconde pièce était la chambre.

La chambre ne comptait guère : elle était la pièce dans laquelle on ne travaille pas. Elle contenait les lits, la table et les chaises. Elle contenait encore un buffet, une armoire, une horloge, et, sur la cheminée, de chaque côté de la glace, étaient posés deux vases dans lesquels la femme eût pu mettre des fleurs si l'idée lui en était venue. Elle contenait tout ce que l'on avait acquis par le travail que l'on avait fait dans la boutique.

Dans les chambres les hommes ne sont pas chez eux.

Elle était l'endroit où les femmes sont chez elles. Les femmes s'y livrent à leurs occupations. Elles frottent les meubles, on dirait qu'elles les polissent ; et, les femmes ne trouvant rien d'assez beau pour elles, on dirait qu'elles s'exercent chaque jour à les perfectionner. Les femmes aussi connaissent et pratiquent un métier de l'ordre et de l'alignement. Baptiste, parfois, en riant, appelait la chambre : le salon. Il n'osait plus y mettre les pieds, craignant, par la seule présence de son corps d'ouvrier, de rompre une mystérieuse harmonie pour laquelle il ne se sentait pas fait.

L'après-midi des femmes se passe dans les chambres. Il semble d'abord qu'elles y fassent un travail de couture et qu'elles s'occupent, pendant que leur mari est pris tout entier par les travaux de son métier d'homme, à des besognes de femmes qui leur demandent beaucoup d'application. Mais lorsqu'on les connaît mieux, on s'aperçoit qu'il n'en est pas tout à fait ainsi. Les femmes n'occupent que leurs mains. Leur esprit dans les chambres se repose et goûte à des plaisirs comme en connaissent les riches et qui consistent à jouir, au milieu de belles choses, d'idées riantes. Le silence leur est nécessaire, parfois elles l'emplissent d'une chanson choisie entre toutes pour la douceur de ses sentiments. Elles peuplent la solitude, au gré de leur cœur, elles regardent autour d'elles et partent de ce qu'elles voient pour se composer une chambre encore plus belle que la leur et pour se dire qu'étant la femme d'un bon ouvrier, un jour peut-être elles pourront l'acquérir.

Pour bien des raisons, Rose Dumont ne pouvait permettre à son neveu de rester auprès d'elle dans la chambre, car il apportait quelque chose qu'il en fallait chasser. On eût dit que son silence était vivant, et comme une bête monstrueuse surveillait tout, autour de lui. Rose aurait bien pu s'essayer à chanter une de ses chansons : si quelqu'un alors était entré dans la chambre, ce n'est pas la chanson qu'il eût remarquée, mais le

silence de l'enfant. Les jeux d'imagination auprès de lui étaient bien impossibles; on n'était pas là où l'on eût souhaité d'être, dans un monde que nos rêves perfectionnent et au milieu duquel il semble que nos pensées se soient groupées dans notre tête comme les roses au centre d'un bouquet de verdure. C'est lui qui était là, ce n'était pas un autre ; même quand on ne le regardait pas, il semblait qu'on le contemplât face à face. Sa présence était indiscutable, elle était totale. Il était entièrement ce qu'il était, il avait apporté ici toute l'odeur misérable de son passé ; on ne sait pas si c'est l'étable ou la cave qu'il sentait ; vous n'étiez plus chez vous, vous viviez la vie qu'il avait vécue. Cela atteignait vos narines, vous deviez repousser votre souffle pour n'en pas souffrir.

Rose en fermait les yeux et avait envie de crier :

— Va-t'en, tu sens mauvais !

Il n'était pas possible d'être heureux auprès de lui.

Les premiers temps, quelqu'un qui l'eût mieux connu eût pu croire qu'il le comprenait, qu'il le voulait, qu'il s'était fait de cela une sorte de mission. Il résistait lorsqu'on s'essayait à le faire fuir. Lui qui n'ouvrait jamais la bouche, il savait parler. Il savait dire :

— Non, ma tante ! oh non, ma tante !

Il était nécessaire de s'y mettre, il faillait réso-

lument le chasser de la chambre. Cela devint une habitude. Aucun mot n'eût été assez fort. Rose appelait Baptiste :

— Allez, viens m'aider !

Chacun d'eux prenait l'enfant par un bras, non sans l'avoir de plus menacé des gendarmes, et avec violence, puisqu'il n'était pas possible de faire autrement, on l'expulsait, on le jetait en plein milieu de la boutique. La porte claquait.

— Allons, viens voir faire les sabots, disait Baptiste, qui était un homme conciliant...

. . . . . .

...Le cinquième jour après son arrivée, Baptiste lui dit :

— Maintenant, tu dois commencer à t'habituer à nous.

Il ne répondit rien, il n'eût rien pu répondre, mais lorsque l'oncle eut ajouté :

— Cet après-midi, je te ferai râper quelques paires de sabots... — il cessa même de trembler. Il eût voulu être tout entier dans son cœur pour arrêter les battements...

. . . . . .

Les premiers jours, Charles Blanchard ne voulait rien entendre. Dans la maison de son oncle il n'aimait que la nuit. Quand le soir était tombé et qu'on avait mangé la soupe, après une demi-heure d'attente, tout le monde allait se coucher. C'est le moment qu'il attendait. La lampe était éteinte,

les contrevents tirés, on n'entendait que le souffle régulier de Baptiste et de Rose.

L'enfant faisait tous ses efforts pour ne pas s'endormir. La nuit était épaisse, on eût dit que le ciel et la terre n'existaient pas, ou bien qu'ils étaient tout noirs. Il ouvrait les deux yeux pour mieux s'en apercevoir. Il se sentait à sa place. Dans son esprit, les tristes souvenirs de sa vie passée s'étendaient avec lenteur et prenaient cette importance qu'ont nos souvenirs quand nous sommes bien seuls. Dans sa poitrine, les mouvements, les rumeurs de sa vie présente garnissaient son cœur, puis, se répandant dans son corps, l'emplissaient tout entier d'une sorte de liquide amer. Il semblait qu'il fût tout noir, dans un monde tout noir. Il ne s'endormait pas, pour se sentir malheureux plus longtemps. Et de sa tête, comme une fumée, de sombres pensées d'avenir montaient, qui parcouraient la chambre et s'y fixaient, comme s'il eût voulu entretenir l'obscurité, comme s'il eût voulu la rendre plus épaisse encore.

Et les jours suivants, alors que déjà il était à prévoir qu'il allait devenir un Charles Blanchard nouveau, il ne s'abandonna pas, comme on pourrait le croire, à sa vie nouvelle.

On dit à un enfant ordinaire :

— Tu vas me râper une paire de sabots.

Il se précipite sur un jeu qu'il ne connaît pas

encore, avec cet élan qu'ils ont pour sauter sur le bonheur. Leur âme joyeuse, à l'avant-garde d'un corps docile, l'entraîne dans toutes les aventures qui se présentent.

Alors même que Charles Blanchard tenait un sabot et une râpe entre ses mains et que ces objets ne lui inspiraient plus aucune crainte, il n'acceptait pas l'amusante, ou tout au moins l'intéressante minute qu'il eût pu passer en leur compagnie. Certes, il pratiquait sur un sabot avec une râpe le travail que lui avait ordonné son oncle, certes il obéissait au commandement qu'il avait reçu, mais il ne voulait pas croire que la vie se relâchât à son égard de la sévérité dont elle avait toujours fait preuve. Il ne savait pas ce qu'il craignait, mais il craignait quelque chose. D'un coup d'outil léger pour ne pas précipiter les événements, avec lenteur pour se donner du temps, il attaquait son bois. Il était attentif à chacun de ses mouvements, à chacun des bruits qu'ils provoquaient, aux moindres craquements qu'une oreille fine comme la sienne, seule pouvait entendre. Il craignait que le sabot n'éclatât, qu'il ne lui sautât à la figure, que la râpe ne le mordît. Il avait toujours une jambe en avant, il était toujours prêt, au premier signe de danger, à tout camper là pour aller chercher son salut dans la fuite.

Il lui fallut plusieurs jours pour acquérir ce qu'un autre eût conquis du premier coup : la

paisible conscience de la besogne qu'il accomplissait. Les premiers jours il semblait qu'il fût traqué comme une bête, qu'un travail acharné le poursuivît jusque dans ses plus secrets retranchements. Son âme et son cœur fuyaient pour se mettre à l'abri. Il préservait sa pensée en l'enfermant dans le coin le plus noir et le plus reculé de son cerveau. Il fallut bien une semaine pour qu'il comprît qu'on ne lui voulait aucun mal. Ce ne fut que passé ce temps qu'il reprit son souffle, qu'il se calma, qu'il put considérer d'un œil assuré ses occupations et son destin. Il faut marquer d'une pierre blanche le jour où Charles Blanchard donna à ses sabots un peu de cette attention qu'accordent les hommes à la besogne qui les occupe. Un grand changement s'était produit dans sa vie, lorsque, ayant chassé les vaines terreurs, il put se dire, un soir, après avoir râpé ses sabots :

— Aujourd'hui, j'en ai râpé six paires.

Il existait alors pour Charles Blanchard quelque chose qui s'appelle le travail. [1]

Le travail ne lâche pas ceux qu'il a choisis. Chaque matin, l'enfant se levait en même temps que son oncle, sur le coup de six heures. On eût pu croire que la journée qui commençait allait

[1] Une des variantes de Charles Blanchard présente avec une insistance prolongée (durant une dizaine de pages) les difficultés d'acclimatation à l'atmosphère de la boutique et d'accoutumance au travail.

être vide encore et qu'il allait être nécessaire de s'asseoir sur une chaise, de baisser les yeux, de la considérer tristement et de s'arracher du cerveau de lourdes pensées pour tenter de la remplir. Oui, c'est ainsi que la journée commençait. Mais une heure à peine avait passé, il n'était pas bien certain que sept heures eussent sonné, quand Baptiste disait déjà :

— Allons, gamin, aujourd'hui je vais te faire noircir des sabots.

Pour noircir les sabots, on se sert, en guise de pinceau, d'une patte de lièvre que l'on trempe dans une teinture noire. Charles Blanchard d'abord se méfiait, mais bientôt ce fut plus fort que lui. Dès qu'il eut un peu de couleur au bout de sa patte, avant même qu'il l'eût répandue sur la tranche de son sabot, il fut entraîné par la plus joyeuse des idées qui puissent s'emparer d'un enfant. Il pensa :

— Je vais faire de la peinture ! [1]

La peinture sur sabots ne se suffit pas à elle-même. Quand il eut terminé sa besogne, tous les sabots étant noircis, quand le Charles Blanchard nouveau tenta de rentrer dans le Charles Blanchard ancien, celui qui n'avait rien à faire, ne rien faire n'était plus dans la vie ce qui lui semblait préférable. Il dit :

— Mon oncle, j'ai fini.

[1] Les autres variantes montrent qu'il n'y vient pas de si tôt.

— Tu vas les laisser sécher, et puis je te montrerai comment on les cire.

Il n'est pas nécessaire que l'on sache comment on cire les sabots. Il suffira de savoir que lorsque Charles Blanchard sut les cirer, il put se dire :

— Je sais râper ; je sais noircir ; je sais cirer les sabots.

Ce fut lui qui ensuite parla le premier. Le jour vint où, sans que son oncle eût fait un seul geste ou prononcé un seul mot, Charles Blanchard ne put rester silencieux sur sa chaise et se prit à dire :

— Mon oncle, voulez-vous que j'essaye de fendre votre bois.

. . . . . .

CHARLES-LOUIS PHILIPPE.

HEURES DE SOIR

I

Les fleurs du bel accueil, au long de la muraille
Ne nous attendent plus quand nous rentrons chez nous
Et nos étangs soyeux dont l'eau plane s'éraille
Ne se prolongent plus sous les cieux bleus et doux.

Tous les oiseaux ont fui nos plaines monotones
Et les pâles brouillards flottent sur les marais ;
O ces deux cris : automne, hiver ! hiver, automne !
Entends-tu le bois mort qui choit dans la forêt ?

Notre jardin n'est plus l'époux de la lumière
Où l'on voyait les phlox vers leur gloire surgir
Nos violents glaïeuls se courbent vers la terre
Et longuement vont s'y coucher, pour y mourir.

Tout est sans force et sans beauté ; tout est sans flamme....
Et fuit, et passe, et penche et croule sans soutien.
Oh ! donne moi tes yeux que visite ton âme
Pour y chercher quand même, un coin du ciel ancien.

C'est en eux seuls qu'existe encor notre lumière
Celle qui recouvrait tout le jardin jadis
A l'heure où s'exaltait l'orgueil blanc de nos lys
Et l'ascendante ardeur de nos roses trémières.

II

Si le sort nous sauva des banales erreurs
Et du mensonge vil et de la triste feinte,
C'est que, toujours, nous révolta toute contrainte
Dont le joug eût ployé notre double ferveur.

Tu marchas libre et franche et claire sur ta route
Mêlant aux fleurs d'amour tes fleurs de volonté ;
Et redressant vers toi doucement sa fierté
Quand mon front s'inclinait vers la crainte ou le doute.

Et toujours tu fus bonne et de geste ingénu
Sachant qu'elle était tienne à tout jamais, mon âme ;
Car si j'aimai — le sais-je encor — quelqu'autre femme,
C'est toujours vers ton cœur que je suis revenu.

Tes yeux étaient si purs alors parmi leurs larmes
Que mon être se réveillait sincère et vrai ;
Et je te répétais les mots purs et sacrés
Et la bonté et l'abandon étaient tes armes.

Et j'endormais, le soir, mon front sur tes seins clairs
Heureux d'être rentré des lointains faux et blêmes
Vers le doux renouveau qui règnait en nous-mêmes
Et je restais captif entre tes bras ouverts.

III

Lorsque s'épand sur notre seuil la neige fine
Au grain diamanté,
J'entends tes pas venir rôder et s'arrêter
Dans la chambre voisine.

Tu retires le clair et fragile miroir
Du bord de la fenêtre
Et ton trousseau de clefs balle au long du tiroir
De l'armoire de hêtre.

J'écoute, et te voici qui tisonnes le feu
Et réveilles les braises
Et qui ranges autour des murs silencieux
Le silence des chaises

Tu enlèves de la corbeille aux pieds étroits
La fugace poussière
Et ta bague se heurte et résonne aux parois
Frémissantes d'un verre.

Et je me sens heureux, plus que jamais, ce soir,
De ta présence tendre,
Et de la sentir proche, et de ne pas la voir
Et de toujours l'entendre.

IV

Avec la même ardeur que tu me fus jadis
Un jardin de splendeur dont les mouvants taillis
Ombraient les longs gazons et les roses dociles,
Tu m'es en ces temps noirs, un calme et sûr asile.

Tout s'y concentre, et ta ferveur et ta clarté.
Et tes gestes groupant les fleurs de ta bonté
Et tout y est blotti dans une paix profonde
Contre les vents aigus trouant l'hiver du monde.

Mon bonheur s'y réchauffe en tes bras repliés ;
Tes jolis mots naïfs, joyeux et familiers
Chantent toujours aussi charmants à mon oreille
Qu'aux temps des beaux lys blancs et des rouges groseilles.

Ta bonne humeur allègre et claire, oh ! je la sens
Triompher, jour à jour, de la douleur des ans
Et tu souris toi-même aux fils d'argent qui glissent
Leur onduleux réseau parmi tes cheveux lisses.

Quand ta tête s'incline à mon baiser profond
Que m'importe que des rides marquent ton front
Et que tes mains se sillonnent de veines dures
Alors que je les tiens entre mes deux mains sûres.

Tu ne te plains jamais, et tu crois fermement
Que rien de vrai ne meurt quand on s'aime dûment
Et que le feu vivant dont se nourrit notre âme
Consume jusqu'au deuil pour en grandir sa flamme.

V

Sois-nous propice et consolante encor, lumière,
Pâle clarté d'hiver qui baignera nos fronts
Quand tous les deux vers le midi, nous nous rendrons
Respirer au jardin une tiédeur dernière.

Nous t'aimâmes jadis, avec un tel orgueil
Avec un tel amour bondissant de notre âme
Qu'une suprême et douce et bienveillante flamme
Nous est due à cette heure où nous attend le deuil.

Tu es celle que nul homme jamais n'oublie
Depuis que tu frappas ses bras victorieux
Et que le soir venu tu dormis en ses yeux
Avec ta splendeur morte et ta force abolie.

Et tu nous fus toujours la visible ferveur
Qui partout répandue et partout rayonnante
En des fièvres d'ardeur profonde et lancinante
Semblait vers l'infini partir de notre cœur.

EMILE VERHAEREN.

LUCIEN JEAN [1]

20 MAI 1870 — 1er JUIN 1908

Ceux que le souvenir d'une grande amitié perdue a réunis pour un dernier hommage à la mémoire de Lucien Jean ne sauraient point présenter leur ami à ceux qui liront les pages qu'il a laissées. Ils ont pieusement recherché les feuillets que le temps avait dispersés. Ils ont voulu en former un recueil où leurs frères et leurs fils retrouveront les signes de la Pensée et de la Passion d'un homme qu'ils ont aimé et admiré. Leur tâche est faite, et ces cahiers qu'ils ont constitués avec les pages éparses de l'écrivain, ils les déposent sur son tombeau afin que les vivants puissent les ouvrir et les lire dans le silence et la paix. L'art et l'émotion d'un seul d'entre eux, peut-être, eussent possédé le pouvoir de parachever leur œuvre : Charles-Louis Philippe aurait pu dire ici la vie admirable de celui qui avait été pour lui le meilleur des amis et le plus fraternel des maîtres. La mort retient aujourd'hui son dessein.

[1] Avertissement à un volume de *reliquiæ* de Lucien Jean qui paraîtra prochainement à la librairie du *Mercure de France* sous le titre *Parmi les Hommes.*

Ceux qui demeurent ne sauront que rassembler quelques souvenirs où ils essaieront de fixer quelques traits de la figure de Lucien Jean.

Lucien Dieudonné, qui fut connu des lettrés sous le nom de Lucien Jean, est né à Paris le 20 mai 1870. Il était le fils de travailleurs parisiens, originaires d'Alsace. Il fréquenta, dans sa petite enfance, l'école communale, puis il fut élève de l'Ecole Turgot. Sa mère l'avait élevé dans la religion catholique.

A l'âge de 16 ans, il entra dans l'administration municipale. Il y tint longtemps un emploi modeste. La maladie, qui ne le quitta jamais, lui interdit de préparer les concours qui lui eussent permis de gagner les emplois supérieurs. Vers sa vingtième année, alors qu'il était fiancé, il fut pendant de longs mois en très grand danger. Les siens le crurent perdu. Les soins de sa mère le sauvèrent, et il put se marier dans sa vingt-et-unième année. De ses longues souffrances, il lui restait une extrême douceur, un amour profond pour ceux qui sont frappés par la douleur.

Il eut deux enfants, un garçon et une fille. C'était la plus forte raison de son amour pour la vie. Il ne concevait pas de plus noble fonction pour l'homme que celle de Père de Famille ; Il l'acceptait pour lui-même avec une passion grave. Son travail quotidien, il le regardait comme une partie essentielle de cette fonction, et il l'accom-

plissait avec une loyauté parfaite. Les vingt années qu'il passa dans les bureaux de la Ville, où il tint la fonction de piqueur municipal, furent vingt années de labeur opiniâtre, qu'il avait volontairement doublé, pour augmenter la sécurité des siens, d'un travail qui occupait la plupart de ses veilles.

Ses collègues avaient pour lui une amitié très profonde et très délicate. Il était simple ; il était bon ; il était juste. Ceux qui vivaient avec lui reconnaissaient sans effort ces qualités qu'il possédait à un degré presque surhumain. Auprès de lui, qui vivait avec eux de toute son âme, ils se découvraient meilleurs, et apaisés. Ils se sentaient reliés par lui au monde où sont établis la connaissance des choses, et le juste jugement, et la paix. Ils suivirent sa dernière maladie avec une véritable anxiété, et quelques semaines avant sa mort, ils lui exprimèrent, dans une lettre admirable, l'ardent désir de le revoir que leur inspirait leur amitié. Ce n'est pas en vain que Lucien Jean avait aimé ses frères ; ils lui donnèrent ce jour-là le plus affectueux témoignage de leur reconnaissance.

Lucien Jean demandait au travail l'ordre fondamental de sa vie ; mais il ne connaissait point de parfait équilibre, pour lui-même, sans le secours de l'Esprit, par la connaissance et l'art. Dès sa jeunesse, il avait cherché seul le complément de sa culture chez les artistes et chez les philosophes. Un sens très sûr de l'harmonie intellectuelle le

guidait. Cet homme qui connut si parfaitement l'âme moderne, telle qu'elle s'exprime chez les Français et chez les étrangers, se cultiva par la fréquentation des plus classiques de nos écrivains. Il voulait bien penser, et exprimer en une langue claire ses sentiments et ses pensées. Ce souci d'ordre intellectuel domina sa recherche. Il soumit toujours ses mouvements au contrôle de sa raison. Il connaissait l'angoisse et la douleur, mais il refusait de les laisser s'exprimer en cris inarticulés.

L'ordre, c'était pour lui une des plus belles acquisitions de l'esprit. Il l'a mis dans son œuvre comme il l'avait mis dans sa vie, qui était admirablement ordonnée. D'abord une parfaite dignité morale, puis chaque chose à sa place, et chaque acte en son temps. Le travail accompli, il se donnait aux siens. Et lorsque ses enfants avaient reçu ses dernières caresses du soir, il écrivait, s'il en avait le loisir, auprès de sa femme qui travaillait.

Dans sa vie diminuée par la maladie et remplie par le travail et les soucis de l'époux et du père, il avait su faire une place à l'action extérieure et à l'art. Vers 1895, il avait fréquenté les réunions littéraires, comme celles de la Plume, et les réunions anarchistes. Plus tard la *Plume*, le *Parti Ouvrier*, l'*Art Social*, l'*Humanité Nouvelle*, l'*Enclos*, l'*Ermitage*, le *Mercure de France*, *Antée*, la *Société Nouvelle*, la *Nouvelle Revue Française*, eurent sa collaboration.

En 1901, il fonda même et soutint de ses ressources un cahier mensuel dont le titre exprimait sa pensée directrice, *Aujourd'hui*, qu'il publia pendant quelques mois.

Enfin sa porte était largement ouverte à ses amis. Il avait groupé quelques jeunes hommes qui venaient auprès de lui chercher le bonheur de la véritable amitié et les leçons d'une sagesse qui s'étendait à toutes choses. Ceux qui souffraient venaient lui demander leur apaisement : il savait leur dire les paroles qui consolent et qui redressent les âmes. Ceux qui vivaient dans l'angoisse du siècle venaient lui demander des directions : il savait les encourager à vivre et à attendre la révélation. Ceux qui avaient trouvé leur paix et leur voie venaient lui demander d'approuver leurs œuvres : il savait les fortifier par leur propre critique. Tous avaient pour lui un sentiment fait d'affection, d'admiration et de respect; ils le regardaient comme un frère aîné, très sage et très juste, plein de clairvoyance et de bonté. Il leur parlait avec une douce énergie ; ses sentiments rayonnaient autour d'eux et entraient dans leurs cœurs. Et sa raison contrôlait les mouvements de leurs âmes. Il leur enseignait la beauté et la justice, qui étaient ses deux passions. Sur la vie et sur les textes, il leur donnait de merveilleux commentaires. Il avait une intelligence enveloppante et pénétrante qui saisissait tous les aspects des choses,

et il possédait un sentiment complet de la justice qu'il mettait en exercice pour toutes les personnes. Il vivait dans un équilibre absolu de la sensibilité et de l'intelligence que la maladie même ne put détruire, et ce fut pour ses amis un noble enseignement que de le voir conserver, jusqu'à son dernier jour, après des années de souffrances, une parfaite santé spirituelle.

Ces dons devaient lui assurer une influence profonde et durable chez ceux qui l'approchaient. Il ne recherchait point cette influence ; il l'eut presque contre son vœu. Il connaissait trop le doute où il demeurait pour désirer d'être un guide pour quelques-uns de ses amis. Mais ses vertus étaient celles de la foi, et sa supériorité était si éclatante et si douce que chacun trouvait son bonheur à renoncer devant elle à toute résistance de l'orgueil. Ceux qui lisent les livres de Charles-Louis Philippe pourront connaître la mesure des sentiments que Lucien Jean inspirait à ses amis et le sens de la direction qu'il leur donnait ; ils le reconnaîtront dans plusieurs figures que Philippe introduisit dans ses romans : il est là tel que ses amis le voyaient à son travail, dans sa vie, et dans la leur.

Il y a d'autres livres encore, qui viennent de ses amis, où sa personne et sa pensée apparaissent. Le moment n'est pas encore venu d'en parler. Il faut simplement marquer ce commencement que cons-

titue son œuvre. Lucien Jean a été un précurseur. Il a tiré, des formes anciennes de l'expression, des formes parfaitement adaptées à notre vie et qui se rattachent très étroitement à celles que nous avons reçues de la tradition. Il les a employées à exprimer les plus profonds de nos sentiments, et ce sens nouveau de la vie dont nous cherchons la signification. Il ne lui appartenait pas de donner à notre vie spirituelle la nourriture que nous attendions. Mais il nous a appris l'emploi, dans notre temps, des plus belles ressources de notre race. En publiant son œuvre, ceux qui conservent son souvenir ne veulent pas seulement honorer la mémoire de leur ami par un témoignage de fidélité : ils veulent accomplir un devoir que leur dicte leur amour de la culture française. Ils ont rassemblé ces matériaux précieux afin que ceux qui viendront aperçoivent Lucien Jean à la place qu'il a tenue avec un simple héroïsme, à l'origine de cette renaissance du génie français dont le début obscur coïncide avec la naissance du XXe siècle.

GEORGES VALOIS.

LE CAHIER NOIR

(LA MORT)

Peut-être... au plus beau jour de l'été, quand la chaleur fera dehors son bourdonnement... il y aura un mort, roide et jaune, derrière les volets clos. Je serai assis dans la pénombre. Et j'écouterai le ruissellement du jet d'eau...

* * *

Parfois il fixe sur moi d'étranges yeux noirs, brûlants, intenses et vides. Mais il ne dit rien. Je contemple avec stupeur ce qui reste de lui.

* * *

Ce soir, il a été pris d'un long frisson. Il gémissait et, tendant vers moi les bras, caressait mon visage de ses mains glacées... Plus tard, assis à son chevet, je le regardais dormir. Il a brusquement ouvert les yeux, et il m'a dit : Tu as peur !

* * *

Il y eut des minutes de calme extraordinaire où il s'adoucissait, souriant, les yeux éclairés. Il nous

regardait, ma mère et moi, et nous prenait les mains. D'un doigt, il dessinait des signes sur mon visage et sur mon front, avec une douceur...

*
* *

Le dernier soir.

Ma mère se penchait vers lui, et murmurait : Voyons, voyons... il ne faut pas tousser... voyons, mon vieux... allons, petit père... ne fais pas comme ça, voyons, ne fais pas comme ça...

Nul bruit, bientôt, que ce râle égal et doux. La flamme des bougies vacillait. J'allais respirer, à la fenêtre, l'odeur des arbres, la nuit tiède, un ciel pur. Le fracas des trains passait, par intervalles.

Mon père tendait vers nous ses deux bras. Il voulut atteindre je ne sais quoi, peut-être un crucifix d'ivoire, au mur. Nous tardions trop à le comprendre : il retomba. Je crus l'entendre dire : Laissez-moi mourir ! Son corps se repliait. A ses mains, à son front, une sueur perla. Ma mère me dit tout bas : Ses pieds sont froids... Je les touchai à mon tour. Je sentis l'humidité glacée... Sans un mot, de temps en temps, nous glissions ensemble une main sous la couverture. Le froid montait. Maman balbutiait : C'est la fin... c'est la fin... Elle parlait encore au mourant, qui ne répondait plus. Elle avait tiré d'une armoire une bouteille d'eau bénite dont elle humectait le front

de mon père. Il fit un geste et heurta la bouteille, avec un gémissement.

Le prêtre arriva vers trois heures. Je le vis dans le jardin, trottant noir sous la lune, parmi les espaliers. Puis sa tête rasée parut au haut de l'escalier. Il entra à pas muets, alla s'agenouiller dans un coin de la chambre, et commença les prières, éclairant son petit livre à la bougie posée devant lui, sur un coffre à bois en velours rouge.

La chambre aux murs jaunis, les lithographies de l'Empereur, les coquillages roses sur la cheminée, la descente de lit qui représente un chien de Terre-Neuve, le lit... Près de ce lit, ma mère agenouillée, répondant de toute son âme aux litanies du prêtre : Ayez pitié de nous ! Ayez pitié de nous !...

L'aube vint. Elle éclaira nos visages, plus ravagés par la douleur que n'était altéré par la mort celui de l'agonisant. Elle éclaira les draps fripés, deux mains osseuses, un grand nez blême, la barbe souillée par un vomissement... Toi, mon père ! toi, face ternie, forme défaite, avec quel avide amour, avec quelle hideuse impatience, j'épiai les dernières pulsations de ta vie ! Tu pâlissais, tu pâlissais. Ton agonie à l'aurore fut douce. L'air était frais, la lumière blanche. Des oiseaux chantaient. Je tenais tes mains dans les miennes et la sueur collante de la mort ruisselait continuellement sur ma peau tiède... Si tu pouvais me

regarder, toi qui ne m'as pas connu ; si tu pouvais m'entendre... car je ne t'ai jamais parlé !

Ma mère m'ayant touché l'épaule, je levai les yeux vers lui, et je compris qu'il partait pour toujours, qu'il ne me verrait plus, qu'il ne me parlerait plus, qu'il ne me toucherait jamais plus. Je marchais dans la chambre, je courais d'un bord à l'autre du lit, comme pour l'environner de ma présence, et le protéger... Ma mère pleurait. Je la pris dans mes bras. En me passant au doigt l'anneau d'or de mon père, elle dit : Tu seras le maître...

J'ai fermé doucement sa bouche. J'ai pressé de mes doigts ses paupières. J'ai placé sur sa poitrine un petit crucifix et j'ai allumé les flambeaux.

D'en bas, bientôt, des sanglots montèrent...

Quand j'eus embrassé mes sœurs, je revins m'asseoir à côté du mort, dans la pénombre, par ce beau jour d'été.

Ma mère disait : Qu'est-ce que nous allons devenir, maintenant ?

*
* *

Retour à la maison...

Le vestibule : son chapeau, sa grosse canne à boule verte. Sur les escaliers, la trace boueuse des croquemorts. J'erre de chambre en chambre, touchant, flairant chaque objet, comme un chien

sur une piste. Ses vêtements, dans les armoires. Les deux chaises de paille sur lesquelles le cercueil reposait. Les flambeaux éteints. Un rameau jauni sur une assiette. Médicaments. Odeur fade des fleurs et de la mort. Et partout, dans la maison, son silence...

Au lendemain de sa mort, avec Bernard et Magdeleine, j'avais cueilli ses roses, et nous en avions paré son cercueil. Les rosiers n'ont pas refleuri...

Sur le sable des allées, je ramasse quelques feuilles mortes et des bouts de papier, comme il les ramassait lui-même, en passant. Dès ce premier retour à la maison, je prends *ses* habitudes. Je ne saurai plus lui désobéir...

* * *

Souvenirs...

Par les matins chauds de Juillet, le grincement de son rateau m'éveillait. Oh... sa voix brusque soudain montant, et l'apparition, au seuil de ma chambre, de ses pantalons de toile, de sa chemise rayée, de son chapeau de paille. Les bras nus, la face rouge et un peu humide, il souriait, dans le fouillis de sa barbe grise.

Sa démarche lente, égale et droite, au long des allées, le panier de jonc au côté et le scion sur l'épaule, partant pour la pêche. Il s'arrêtait à respirer une rose...

Sa gambade de vieil homme leste, à la poursuite d'un chat qui maltraitait nos plates-bandes...

Quand nous dînions au jardin, je revois sa main rousse, gonflée de veines, sur le siphon bleu, giclant l'eau mousseuse dans son verre ; et le geste avide de boire. Puis il se renversait, désaltéré, dans son fauteuil de toile, goûtant notre présence, sa fatigue, le jardin, et le calme du soir.

* * *

Montdauphin...

C'était les meilleurs jours, où nous n'avions plus peur l'un de l'autre... Guêtré de toile et la chemise ouverte, tu m'attendais, à midi, sur le seuil d'une petite maison, fraîche et pleine de mouches. Ton épagneul haletant te regardait, et toi tu regardais la route, admirant ce svelte chasseur qui, de loin, te saluait en agitant une branche...

Le soir, quand les perdrix rappellent aux couverts, quand les bruits familiers s'espacent dans la pure atmosphère, tu me hélais en plaine. Nous nous rejoignions à la source Glaudine. Là, tandis que les chiens buvaient, tu allumais ta petite pipe d'écume, je contemplais l'horizon, les piverts zigzaguaient entre les pommiers. Et, délassés par la fraîcheur, nous rentrions au village, avec les troupeaux et les charrues grinçantes. La table était mise. Lecomte emplissait les verres...

Ton chapeau de paille rabattu sur le bout de ton nez luisant, cuit par le soleil ; ta veste verdâtre ; le léger carnier qui battait régulièrement ta hanche ; ton fusil tenu ferme à l'épaule par l'avant-bras droit replié sur la crosse ; — tu marchais gaillardement, avec lenteur... Follette, ta vieille chienne qui quêtait à dix pas, étant sourde, tournait de temps en temps vers toi sa tête frisée, pour obéir à ton geste...

* * *

Paris...

Je ne fais plus rien : j'écoute. Le claquement de la porte a signalé son retour à mon cœur ébranlé. Il est entré dans la maison... Et j'entends aussitôt son pas raide de proche en proche s'imprimer sur les tapis, et directement faire halte à la porte de ma chambre. (J'ai mis mes secrets en sûreté)... Voici sa petite stature immobile à mon seuil. Il ne dit rien et respire courtement. Le chapeau en tête, entre les doigts ses clefs qu'il balance et fait tinter, et froissant sous son coude un journal, il cligne des yeux à la lueur de ma lampe, et penche un peu le front... Vain baiser que je pose à sa tempe, et qu'il ne me rend pas !

Toi, qui me chérissais ! combien de fois, rôdant autour de mon silence et craignant de l'interroger, as-tu fixé sur moi ton regard anxieux, ton regard trop dur ? combien de fois découragé mon amour ?...

Mais, une fois, tu m'as dit : Je crois que je deviens meilleur ; et plus tard, d'une voix presque plaintive : Il faut bien m'aimer, mon enfant... Et tu t'es éloigné. Et ton enfant ne t'a pas retenu... Tu m'aurais, peut-être, pressé sur ton cœur ? Je n'aurais plus menti, tu n'aurais plus souffert, toi que je chérissais !

1901. JACQUES COPEAU.

CHANSONS

MODULATION

Un ruisseau clair serpente sous le saule,
Dans l'herbe il semble une lame d'argent
Ou quelque ruban
Onduleux, moiré, glacé, et qui frôle
Le bord doucement...

Il reflète un pan de ciel bleu turquoise
Et parfois un toit de tuile ou d'ardoise
Fine... Ce serait ici un coin frais
Pour mener des rêves doux, égarés
Sur la pente idéale,
Sur la pente sentimentale...

Oh! une main amie... un front à cette épaule...
Un ruisseau clair serpente sous le saule...

NOCTURNE

Dans la nuit bleue et l'ombre molle
Monte un doux aveu sans parole.
L'âme loin du monde s'envole
Dans la nuit bleue et l'ombre molle.

Un très doux aveu sans parole
Vibre comme un chant de viole...
Dans la nuit bleue et l'ombre molle
L'astre s'allume en girandole.

Et l'on quitte tout soin frivole
Pour goûter l'aveu sans parole
Qui vit et vibre et puis s'envole
Dans la nuit bleue et l'ombre molle.

CHANSON

Il est doux de voir au lucide azur
L'oiseau qui s'envole léger ;
Il est doux de voir le ru vif et pur
Et le beau jardin bocager.

Le soleil rayonne. Il flotte par l'air
Un arôme subtil et frais
Et les arbres font un dôme d'or vert
Jusqu'à l'horizon des forêts.

Et la rose éclose est comme un brocart
Où scintillent les diamants.
Et le pampre lourd festonne avec art
Parmi de chauds bourdonnements...

Ah ! vite, oublions, oublions l'ennui,
Oublions la peine d'amour !
Allons nous ébattre avant que la nuit
Redescende au jardin du jour.

MATIN

Les volets gris. Les rideaux jaunes. La maison
Blanche. Et le matin dans le jardin. Un frisson
Frais de lumière candide ;
L'horizon argenté de brume translucide.
Le gravier craquant sous des pas. Le battoir ;
Et brouette et rateau et bruit de l'arrosoir.
L'herbage, le chemin, la rosée et la caille ;
Et le gémissement d'un lourd charroi de paille.

VERT-DE-GRIS

Sur la mer violette
Passe un vol de mouette.

Sur la mer d'émeraude
Un vol de courlis rôde.

Vois les gris goëlands
Avec les moutons blancs

Sur la plaine liquide
S'ébattre... Un ciel livide

Domine tout l'espace...
Oh ! braver face à face

La tempête... Oh! partir...
Et périr...

ÉMERAUDE

L'été moite au fond des jardins,
L'ombre bleue. Et la lumière
D'or. Et le miel ; et les épices de la terre,
Œillets, roses, abeilles, trèfles et sainfoins...

L'été voluptueux, superbe,
Un peu las par moment de tant de fenaison
Et respirant le soir au seuil de sa maison
L'odeur du clair de lune et de fruits mûrs dans l'herbe.

OPALE

IMPRESSION D'HIVER

...L'atmosphère laiteuse
Comme un camélia,
Comme l'aile neigeuse
Qu'un ramier délia...

L'atmosphère de brume
Rose, et d'argent léger
Où le soleil allume
Un rayon passager...

RENOUVEAU

L'enfant Printemps d'un pas léger passe le seuil.
Il est coiffé de perce-neige, d'anémone,

De violettes, de jonquilles. Et son œil
Gris-bleu luit. Un doux son de tambourin résonne

Dans les vergers. Les Heurs tressent une couronne
De fleurs neigeuses pour l'accueil
Du nouveau roi. L'azur frissonne ;
Il est glacé de diamants. Quelque bouvreuil

Essaie un chant charmant sur une branche.
Vois ! bientôt l'herbe sera blanche
De pâquerette ainsi que de lait répandu.

L'appel de la génisse au loin est entendu...
...Une inquiète ardeur ; et la sève et la brise
Levant partout le sceau de l'hiver qui s'épuise...

CLAUDE LORREY.

LE RÈGNE DE L'ARTISTE

Seul l'artiste laisse un document direct de ce que fut sa personnalité ; seul il survit, à proprement parler. C'est dire qu'en bonne logique, il demeure le maître d'une civilisation. — Or il est du règne des artistes comme du suffrage universel : c'est une force longtemps modeste, inconsciente, qui accepte les correctifs et les limitations, puis qui soudain prend conscience d'elle-même et comprend qu'elle peut se donner libre jeu, sans que sérieusement aucun contre-poids risque de la tenir en balance.

En face de l'œuvre scientifique toujours abstraite ou provisoire, en face de la création économique qui si vite se transforme en forces anonymes et mécaniques, l'art a ce privilège unique de demeurer presque intact. Dans l'apport bientôt fruste du passé, il garde ses lignes et son visage, et n'a plus pour rivales que quelques grandes figures historiques qui refusent de s'effacer. Encore faut-il à celles-ci, pour rester vivantes, une âme singulièrement forte et pathétique, et il en est bien peu dont, passés quelques siècles, l'ombre conserve encore

assez d'ardeur pour s'égaler à l'immédiate survivance d'un artiste même moyen.

Après une lutte millénaire et des alternatives de révolte et de domestication, les artistes ne semblent pas loin de faire reconnaître leurs droits souverains et d'exercer temporellement une domination jusqu'ici virtuelle. Voici quelque cent cinquante ans que devançant les autres citoyens, ils ont affirmé les droits de leur imprescriptible dignité. Ainsi se forment les pouvoirs ecclésiastiques, insidieusement spirituels au début. Est-ce que déjà poindrait l'aube d'une nouvelle église ?

Toujours les fortes époques ont étroitement tenu leurs artistes, comme des maîtresses surveillées avec d'autant plus de rigueur qu'on fait d'elles plus de cas et qu'on craint davantage qu'elles ne se dévergondent. Pour les garder de l'orgueil, la vieille éthique tâchait de les convaincre qu'ils étaient moins nécessaires à la cité que les boulangers et les vignerons. Mais un jour vient où décidément les maîtresses refusent de se laisser assimiler à des servantes et où la passion que le peuple leur porte s'allie à trop de faiblesse pour savoir encore les tenir en respect. C'est, disent les esprits chagrins, le commencement de la décadence.

Un passage de Plutarque a de quoi provoquer l'étonnement. Au premier chapitre de la *Vie de Périclès*, on lit, suivant Amyot :

" *Nous ne sommes pas toujours incitez à faire ce que nous trouvons bien fait, ains au contraire, bien souvent prenant plaisir à l'œuvre nous en mesprisons l'ouvrier, comme ès compositions des perfums et ès teintures de pourpre : car nous nous délectons de l'un et de l'autre, et neantmoins estimons les perfumiers et teinturies personnes viles et mechaniques. Pourtant respondit tres-bien Antisthenes à un qui lui disait que Ismenias estait excellent jouëur de flustes. C'est-mon, dit-il, mais au demourant homme qui ne vaut rien : car autrement il ne serait point si excellent jouëur de flustes. Auquel propos Philippus Roi de Macédoine dit une fois à son fils Alexandre le Grand, qui avait chanté en un festin fort plaisamment, et en homme qui entendait bien l'art de musique, N'as-tu point de honte de chanter si bien ? Pour ce qu'il suffit qu'un Roy employe quelque fois son loisir à ouïr chanter les chantres, et fait beaucoup d'honneur aux Muses de vouloir estre aucune fois auditeur des ouvriers de tel art, quand ils font à l'envi les uns des autres, à qui chantera le mieux. Mais qui actuellement exerce quelque art basse et vile, il produit en tesmoignage contre soy-mesme le labeur qu'il a employé en choses inutiles, pour prouver qu'il a esté paresseux à apprendre les honestes et utiles. Et n'y eut jamais jeune homme de bon cœur et de gentile nature, qui en regardant l'image de Iupiter, laquelle est en la ville de Pise, souhaitast devenir Phidias, ni Polycletus en regardant celle de Iuno qui est en Argos, ne qui desirast estre Anacreon, ou Philemon, ou Archilochus*

pour avoir quelque fois pris plaisir à lire leurs œuvres : car il ne s'ensuit pas nécessairement, si l'ouvrage délecte, que toujours l'ouvrier en soit à louer. "

La page est dure et mortifiante. Elle date de basse époque et venant d'un philosophe, elle appelle une certaine méfiance. Mais cette brutale humiliation de l'artiste, cette abrupte opposition de l'homme et de son œuvre ne semble pas une boutade de moraliste, non plus que cette dédaigneuse énumération de noms si dissemblables. N'est-il pas significatif de mettre un auteur de chansons sur le même rang que l'homme qui formula si péremptoirement le génie d'Athènes, celui dont l'œuvre eut une importance nationale par sa majesté, son ensemble, par l'école qui en est issue, comme par l'éclat des cultes qu'il a glorifiés. Les témoignages abondent de l'enthousiasme religieux qu'à toutes les époques provoqua la sculpture de Phidias ; et pourtant cette antiquité si passionnée n'a pas su nous informer si l'ami de Périclès mourut en prison de l'ingratitude des Athéniens ou s'il ne périt pas à Olympie, en exil et de mort violente. Aux hellénistes de nous dire si quelque part se manifeste la moindre expression de honte, voire simplement de gêne, pour la frénésie populaire à laquelle succomba certainement le plus inspiré des artistes. Le peu de prix qu'a l'individu quand il s'agit des intérêts de la cité ne suffit pas à expliquer cette indifférence. *Art basse et vile*, dit

Plutarque. Si le Grec est fier de ses œuvres d'art, c'est qu'il y voit un signe de puissance et de richesse. Son orgueil y trouve son compte comme au luxe de ses courtisanes ; mais courtisanes et artistes provoquent des murmures publics sitôt qu'ils veulent s'élever au-dessus d'une condition demi-servile. Notons que le procès contre Aspasie suivit de près celui de Phidias.

Qui ne voit l'importance du problème et que les libertés que l'artiste prend avec son art, les innovations qu'il y risque, le dédain qu'il se permet pour l'incompréhension de ses contemporains dépendent surtout de son humilité ou de sa dignité sociales ?

Il n'est guère concevable qu'un grand inventeur de beauté, guide et modérateur de la sensibilité d'une nation, nourrisse à l'égard de son œuvre des sentiments modestes. Cet orgueil, ou si l'on veut cette exaltation, est de tous les siècles. Mais à côté de la modestie qu'on éprouve pour soi-même, il y a celle que les autres ressentent pour nous, à notre place. Le rapport de ces deux éléments, l'un de ferveur personnelle, l'autre de mépris ou d'estime publique, conditionne plus qu'il ne semble les formes d'art, leur renouvellement et leur qualité. Il n'est pas indifférent qu'au moment où il établissait, pour ainsi dire, les normes de la perfection grecque, l'artiste le plus admi-

rable ait été supprimé comme un méchant joueur de flûte ou un petit employé concussionnaire ; il n'est pas indifférent non plus que Molière se soit vu traiter en joueur de farces.

Partout où la tyrannie sociale maintient l'art en tutelle, celui-ci progresse lentement, avec crainte, selon des nécessités organiques, et l'artiste reste derrière son œuvre. S'il fait un pas, c'est dans les orties et les ronces d'une persécution toujours vigilante. Mais dès que l'oppression se relâche, les changements se font pour eux-mêmes, par goût d'innover, de conquérir, de s'affirmer et la personnalité de l'artiste passe au premier plan. Ne cherchons pas de principes esthétiques là où règnent surtout les contraintes sociales. On parle de renaissance classique. A peine imagine-t-on qu'une telle expression puisse trouver de sens. Il semble que ce ne pourrait être que dans une société étroitement socialisée, matée par les médecins et les policiers et qui ne laisserait plus l'individu se manifester qu'en tant que serviteur public. Ce respect du XVIIe siècle pour les formes traditionnelles, cette méfiance envers tout ce qui est individuel, attribuons-les bien moins aux artistes classiques qu'au dédain de leur époque. Peut-on dire qu'il y ait des artistes sages ? L'intoxication imaginative est partout la même, et porte aux mêmes excès. Mais il est des artistes qu'on dégrise.

Scrupules d'un Racine ! Ne fallait-il pas que le génie lyrique sût se faire singulièrement oublier pour que Saint-Simon pût dire : " *Rien du poète dans son commerce, tout de l'honnête homme et de l'homme modeste* " ; pour qu'on n'écoutât pas trop Mme de Sévigné quand elle écrivait : " *Notre roi mériterait bien d'avoir d'autres historiens que des poëtes* ", à quoi Bussy-Rabutin répondait, reléguant Racine au rôle de bouffon : *Je serais fort trompé s'il ne tombe à la fin comme l'Angély.* " Il fallait la même subordination à l'égard d'une donnée tragique: " *Je rapporte ces autorités parce que je me suis très scrupuleusement attaché à suivre la fable* " (Préf. de *Phèdre.*) Il ne s'agit même pas d'histoire ! Aucune humiliation à suivre Euripide pas à pas, des excuses au contraire chaque fois qu'il s'en écarte, car à mettre en question les choses consacrées on conserve difficilement l'amitié des Rois. — Mais brusquement cette déférence irrite et serre le cœur. On éprouve un malaise, presque une honte. Ah, que Racine n'écarte-t-il plus fièrement les attaques et les cabales ! " *La moindre critique, quelque mauvaise qu'elle ait été, m'a toujours causé plus de chagrin que toutes les louanges ne m'ont fait de plaisir.* " Hélas, il doute, il cède, il se cache. Son siècle a fini par lui faire passer jusqu'au goût du vin.

Ne dirait-on pas que sa royauté, un tel artiste n'ait pu l'exercer que par fraude, en dissimulant son audace et sa force ? Les autorités de son siècle

sont toujours prêtes à prendre ombrage. On ne lui reconnaît, parmi les grands seigneurs, que la liberté surveillée d'un affranchi. Peut-il parler en son propre nom ? Un grand lyrisme personnel tiendrait de l'indécence.

S'il osa des cris d'un si déchirant accent, c'est que, par sa misère même, un Villon échappait aux lisières de son siècle. Lois et usages n'atteignaient pas jusqu'à son bouge. Chez son oncle le chapelain de St. Benoît, la vie lui aurait paru si confortablement réglée par Dieu, et à la cour de Blois, si parfaite en son extrême courtoisie ; y parler un langage violent eût été sacrilège ou grossier. Il a fallu la prison de Meung, le Châtelet, les grâces et les rémissions obtenues contre tout espoir, pour que comprenant la vie comme un jeu inique et sans règles, il nous ait donné son chant à plein sanglot, d'une seule haleine. Le secret de tant de hardiesse, c'est une vie sans guides et sans cesse risquée.

Il s'élabore, depuis cent ans, une nouvelle éthique de l'artiste. Celui-ci bénéficie du désarroi religieux et économique. On ne travaille plus pour l'autre vie et à peine sait-on si l'on pourra édifier dans celle-ci quelque œuvre que n'atteindront pas les cataclysmes. Dans son besoin d'absolu, c'est sans doute pour l'art qu'aujourd'hui parierait Pascal. D'ailleurs si ce pouvoir, théorique d'abord, peu à

peu devient effectif, c'est sur un malentendu qu'il se codifie. Une douzaine de trop grandes, de surhumaines figures d'artistes qui se partagent une douzaine de siècles, faussent, s'il s'agit de formuler des droits, toutes proportions et toutes mesures. La corporation toute entière se réclame d'eux, comme si le droit de bouleverser l'humanité, de contrarier ses goûts, d'accélérer sa marche était l'attribut du métier, non de la taille et de la force individuelles. Quelque César Borgia aurait pu s'autoriser de la Sixtine pour tordre, violenter, briser et refondre à son gré dix provinces. Mais les décorateurs de murailles et les tailleurs de statues n'ont rien à s'approprier des audaces de Michel-Ange.

Pourtant ces assimilations hasardeuses, ces privilèges usurpés, les philistins même commencent à s'en accomoder. Encore un peu, et comme les moins religieux se sont souvent trouvés les plus cléricaux, ils seront les premiers à prendre fait et cause pour les prérogatives de l'art. Déjà lorsque celles-ci semblent respecter mal les intérêts de la race, elles trouvent une opinion publique complaisante. Si l'hégémonie des artistes est menacée, ce n'est plus désormais que par quelques mauvaises têtes : « Quelle est, murmurent ces contradicteurs sans tendresse, l'insolence de ces orfèvreries et de ces bijoux qui, parce qu'ils survivent au corps qu'ils embellissent, se croient plus que ce

corps, que sa beauté vivante, son intelligence et ses passions. Quel prix possède cette illusoire pérennité ? L'excellence professionnelle remplacera-t-elle cet héroïsme qui seul — si quelques artistes y participent, tant mieux ! — fait les princes et les chefs d'une nation. "

Ces voix chuchotent encore dans la solitude. Elles ne sont pas populaires ; ce qu'elles réclament est d'un aristocratisme incommode. Mais déjà du désert où on la reléguait comme un moine qui n'a plus rien à voir avec le siècle, une autre voix vient la soutenir, celle d'un vieux et barbare bon sens : " Qui sait si, à tout prendre, parmi les intérêts qu'offre la vie et en regard de l'ardente réalité de ses passions même éphémères, la fiction artistique a l'importance qu'on veut nous faire croire. "

(à suivre) JEAN SCHLUMBERGER.

UNE BELLE VUE

(Suite et fin)

XIX

Nous avions, au cours des vacances, fait deux visites à Mauvent ; maman avait même été de la dernière. Encore que ces dames eussent déploré d'une seule voix de ne pas se voir plus fréquemment et se fussent comme toujours promis d'y mettre bon ordre, maman se dispensa de nous accompagner, lorsqu'à ma grande surprise nous retournâmes là-bas, moins de quinze jours après y être allés pour la seconde fois.

Cette année, il n'était plus question à Mauvent de mécanique. L'automobile, qui n'avait jamais roulé par ses propres moyens, était reléguée à la remise ; une roue gisait lamentablement auprès de la machine déhanchée. Mon oncle, sa crise de recherches passée, s'était dégoûté de cette invention-là pour se lancer sur une autre piste. Présentement il se reposait de ses travaux scientifiques dans l'exercice des beaux-arts. Son frère alla le trouver dans la chapelle qu'il était en train de décorer de peintures. J'avais, lors de notre dernière visite, contemplé les débuts d'une entreprise qui courait les plus grandes chances de n'être point conduite à terme.

Mon oncle Hippolyte avait une conception et une pratique de l'art qui sentaient terriblement l'ingénieur.

Ayant divisé les murs de la chapelle en six panneaux d'égale dimension, il se proposait d'y reproduire autant de tableaux célèbres, qu'il ramenait tous à la même échelle. Des inscriptions de sa main, tracées sur le plâtre nu, promettaient ici la Nativité de Rubens, là la Cène de Léonard de Vinci, ailleurs l'Ascension de Raphaël, etc... Il possédait des copies de ces chefs-d'œuvre, et, procédé dont il se louait fort, il en transcrivait les figures au pantographe sur des toiles qu'il découpait, coloriait et finalement collait à l'emplacement voulu. Mon père, lequel convenait humblement de n'être pas artiste pour un sou, admirait jusqu'au décorateur dans son aîné aux universels talents.

Mes cousins, moins complets que l'auteur de leurs jours, ne manifestaient aucun goût pour les arts. L'un d'eux, s'étant montré lorsque nous arrivions, m'emmena au laboratoire, où, faits comme des voleurs, ils préparaient, à cinq ou six, un explosif de leur composition, dont les effets devaient être prodigieux. C'était là une de leurs expériences favorites, mais que je considérais avec le moins de faveur. Oisif et peu gaillard, j'assistai à leurs dangereuses manipulations. Lorsqu'ils eurent chargé une boîte en fer blanc du produit mirifique, on passa dans le terrain vague, qui, derrière la " chimie ", servait de dépotoir, et la machine infernale fut descendue à l'aide d'une corde au fond d'une citerne desséchée. Ladite citerne en avait vu bien d'autres ! A peine une allumette eût-elle pris feu entre les doigts de l'expérimentateur en chef, qu'oubliant la longueur de la mèche, mes cousins s'égaillèrent dans toutes les directions en poussant des hurlements de joie. Pour ma part, je me jetai sous la

première porte venue, et, talonné par la frayeur, gravis quatre à quatre un escalier, enfilai un corridor, puis un autre, tremblant toujours dans l'expectative d'un horrible fracas, lequel se faisait d'ailleurs vainement attendre.

Je ne me serais jamais, en temps normal, aventuré de la sorte chez autrui, mais je craignais moins d'être pris pour un indiscret que d'assister aux dramatiques merveilles de la science. J'apercevais au passage des chambres dont le désordre eût cruellement fait souffrir maman. A l'extrémité du corridor une porte entrebâillée m'arrêta, de laquelle s'échappait un bruit confus de paroles. Je crus distinguer la voix de mon oncle, et, risquant un œil, je découvris que je me trouvais de plain-pied avec la tribune de la chapelle. Ma foi ! pendant que j'y étais, autant rejoindre mon père tout de suite. J'entrai.

La chapelle, dont je distinguais de haut en bas une moitié à travers les balustres de la tribune, était convertie en chantier. Echafaudages et tréteaux remplaçaient les chaises, refoulées pêle-mêle au pied de l'autel. Rois mages, apôtres, mauvais larrons, gisaient sur le carreau. Une odeur de colle et de térébenthine empestait l'atmosphère. Mais je ne fus pas tenté de me pencher sur l'appui de velours grenat afin d'embrasser mieux le spectacle, ni de dénoncer ma présence, lorsque j'eus saisi ce dont il s'agissait entre mon père, assis presque au ras du sol sur un prie-Dieu, et mon oncle, perché, en blouse maculée, sur une échelle. A vrai dire, la conversation se réduisait presque à un monologue de ce dernier, lequel parlait sans s'interrompre de travailler, et se retournait de temps à autre, montrant une face brique dans sa barbe blanche en broussaille. Monologue de magister morigénant durement

un écolier. Le grand homme ne se possédait pas. Oubliant la sainteté du lieu, il donnait de la voix et foudroyait de toute sa hauteur son malheureux frère qui se tenait, comme anéanti, les genoux sous le menton.

Aussi, de quoi mon père avait-il voulu se mêler ? Il avait cru qu'aux approches de la mort, il ne devait plus exister d'erreurs impardonnables ni de rancunes sans merci. Sinon, pourquoi porter le nom de chrétien ? Mais mon oncle Hippolyte, capable de l'approuver dans les questions indifférentes, ne lui permettait pas d'avoir un avis personnel sur une affaire qui l'intéressait directement. Et, dans sa souveraine sagesse, il prononçait contre M. Tourneur un verdict impitoyable.

— Guillaume s'est mis au ban de la société, affirmait-il. Il y a longtemps qu'il est mort pour nous. S'il manifeste le désir de voir Isabelle, il devra d'abord commencer par écarter de son chevet sa concubine et sa bâtarde. Je n'accepterai pas que ma femme soit exposée à de pareils contacts. Chez moi l'on ne connaît ni les épouses tardives, ni les enfants nés hors du mariage. Nous possédons encore le sens de la famille. Et je m'étonne que toi...

Mon père marmonna je ne sais quelle excuse. L'autre reprit aussitôt :

— Ou plutôt non, je ne m'étonne pas. Tu n'as jamais su ce que tu voulais. Tel tu étais enfant, tel tu es toujours resté. Des sentimentalités absurdes, des entêtements en guise de volonté. Pas de principes !

Un gémissement sourd lui répondit en manière de protestation. Aucune accusation ne devait être en effet plus sensible à son frère. Il poursuivit :

— Non, pas de principes, je le répète... Dans le temps

déjà tu cherchais à absoudre Guillaume, et, si je n'avais pas été là pour te rappeler ce que ton attitude avait d'inconvenant par rapport à nous, je me demande à quelles compromissions ta faiblesse t'aurait conduit... Je t'ai imposé mes raisons, qui étaient celles de toutes les honnêtes gens... Qu'est-ce qui te prend aujourd'hui de changer ton fusil d'épaule ? Aucun criminel n'est absous parce que Dieu l'a châtié.

Mon père avança peureusement :

— Tu es trop rigoureux... Tu es seul à parler de crime... Je t'assure que tout le monde à Saint-Clair...

Un ricanement ironique lui coupa la parole :

— Ah ! oui ! Tu n'as pas le courage de tes opinions...

Et ce fut le point de départ d'une nouvelle diatribe qui tendait à prouver qu'en se réconciliant avec M. Tourneur, mon père avait été mu par des considérations étrangères à l'amitié.

Caché dans la tribune, immobile et retenant mon souffle, j'écoutais avidement, et ma piété filiale endurait le martyre. Je me sentais plein de haine contre cet oncle qui se permettait d'admonester un frère de quarante-sept ans sur un ton que celui-ci n'aurait pas pris pour me gronder. Avec ses yeux glacés derrière ses lunettes d'or, sa hauteur, son verbe tranchant, mon oncle Hippolyte n'avait jamais gagné mon cœur ; du moins avais-je éprouvé à son égard la même admiration, le même respect craintif que mon père. C'était, paraît-il, un homme si exceptionnel ! Maintenant je ne voyais plus en lui qu'un pédant égoïste et féroce. Pourquoi fallait-il, hélas ! que quelque chose m'enlevât la satisfaction de lui donner tout à fait tort. Je sentais vaguement qu'il y avait une part de vérité dans

ses reproches. Sinon, pourquoi mon père baissait-il la tête comme un coupable, au lieu de réclamer contre l'injustice ? Cela, plus que tout, me faisait mal.

XX

Je me demandais :

« Retournera-t-il au Colombier ? Tiendra-t-il compte de la leçon qu'il a reçue ? »

Et, comme il ne bougeait pas de Longval, je lui en voulais un peu de sa pusillanimité. J'attendais de lui plus d'indépendance. Il me semblait qu'en abandonnant un ami presque mourant après s'être réconcilié avec lui, il commettait une vilaine action. Aux anciens torts dont il s'était lui-même accusé, il en ajoutait un plus grave. N'avait-il donc pas, comme son frère l'avait dit, le courage de ses opinions, lui qui pourtant, dans son démêlé avec M. Davèzieux, avait, pour un médiocre objet, tenu tête aux orages ? N'avait-il donc agi, en tendant la main à M. Tourneur, que sous une impulsion mesquine ? Je ne pouvais douter de sa sincérité, moi, témoin de ses larmes à la cure, et qui l'avais vu courir au Colombier sans balancer, dès la nouvelle du malheur. Sans doute, mon oncle Hippolyte lui avait rappelé le crime dont M. Tourneur s'était rendu coupable. Mais qu'importait ? Est-ce que l'on ne pardonne pas tout à un ami ? Est-ce que moi, par exemple, je n'aurais pas oublié la défection, les invectives, les pierres même, si Prosper s'y était prêté ? Et puis ce crime sur l'importance et la prescription duquel tout le monde n'était pas d'accord, je ne croyais guère à son authenticité.

J'ignore quel fût le rôle exact de maman durant ces quelques jours où son mari, taciturne et bilieux, trahit à tout propos la mauvaise humeur qu'il devait éprouver principalement contre lui-même. Mais je suis bien certain que s'il finit par retourner au Colombier, au mépris des foudres de Mauvent, elle ne mit pas d'obstacles à sa détermination. Elle ne s'en laissait imposer par personne et ne pouvait pactiser avec son intraitable beau-frère. Quand bien même elle n'eût pas en ma présence déclaré à M. Servonnet que l'affaire Tourneur n'existait pas pour elle, j'eusse gagé qu'elle était acquise au parti de l'indulgence.

Donc mon père, envoyant promener craintes et scrupules, n'écoutait plus que son bon cœur. Si d'abord, car l'âme de l'homme est trouble, il avait fait fléchir ses principes et les exigences de la solidarité familiale pour n'être pas en reste avec M. Davèzieux et M. de Chaberton, il n'était plus question de cela maintenant. Il allait à son ami, parce qu'un ami est chose rare et sacrée, au milieu de la cohue d'indifférents ou de méchants dont se compose la société. Il ne voulait plus rien savoir de M. Tourneur, hormis que celui-ci était digne de pitié et valait mieux au demeurant que les pharisiens qui le condamnaient.

Son nouvel empressement auprès du malade était d'autant plus méritoire, que, sauf la satisfaction de sa conscience, il n'avait de joie à goûter ni dans le présent ni dans l'avenir. M. Tourneur, hors d'affaire, mais condamné à traîner une existence misérable, ne manifesterait jamais son plaisir de leur réunion ; il n'avait pas plus recouvré l'usage de la parole que la lucidité de l'intelligence.

Nous touchions à la fin de notre villégiature. Un des tout derniers jours, maman, Marguerite et moi, prîmes aussi le chemin du Colombier.

Evénement considérable, et qui pourtant arrivait à son heure par une pente fatale. Mon père ne revenait jamais de là-bas sans parler longuement de la femme de son ami, et il n'avait pas assez de louanges pour son dévouement, son tact, son courage. Dès lors, pourquoi maman demeurait-elle dans la coulisse ? N'était-ce point faire sentir injurieusement à madame Tourneur que toutes ses vertus ne suffisaient pas à la mettre au rang d'une honnête femme ?

J'approchais, le cœur battant, de ce domaine du Colombier, mystérieux comme ses hôtes, et que mes regards avaient si souvent cherché dans le paysage lorsque nous allions à Mauvent. Une lumière imperceptiblement voilée baignait la campagne paisible, enrichie des couleurs de l'automne. Les taillis brûlés par l'été étalaient sur les pentes toute la gamme des verts défaillants et des ors. Autour du château de Champdieu, les moutonnantes cimes du parc brunissaient. Les peupliers tremblaient dans le ciel doux. A l'ombre des pommiers, des pommes lie-de-vin étaient répandues sur le chaume. Des meules s'encadraient dans les arceaux ruinés de l'aqueduc romain.

Nous avions quitté la grand'route. Le chemin vicinal que nous suivions s'encaissa peu à peu. Nous dépassâmes une grosse ferme. On était arrivé.

Deux piliers, contre lesquel étaient rabattus les vantaux d'une porte de fer mangée de rouille, précédaient l'avenue, laquelle, moussue et ravinée, traversait un petit bois de hêtres. Et tout à coup, dans le silence du lieu retiré où

nous pénétrions, nous crûmes distinguer une rumeur musicale. Un même étonnement nous immobilisa, aux écoutes. Nous ne nous étions pas trompés. Accompagnée par le piano dont nous percevions confusément les sons grêles, une voix de femme s'élevait, une voix admirable aux accents douloureux et passionnés. Ah ! cet hymne de désespoir, quelle émotion me serra la gorge à l'entendre ! Il était comme l'exhalaison naturelle de ce domaine, habité par l'amour, le deuil et la solitude.

Mes parents s'étaient regardés du coin de l'œil ; ils paraissaient un peu troublés. Ils se rappelaient, qui sait ? l'ancienne maîtresse de chant.

Maman qui, jeune fille, avait fait de la musique, remarqua pour rompre les chiens :

— C'est du Schubert, je crois...

Et, poursuivant notre chemin, nous atteignîmes le manoir. Il se présentait de biais, construit en pierres grises, couvert de tuiles, et flanqué d'une grosse tour qui disparaissait sous un manteau de lierre. Il était fort délabré, et des plus anciens, à en juger par les fenêtres à meneau qui donnaient quelque intérêt à sa façade lourde et basse.

Une fillette que je reconnus bien passa en courant et s'engouffra dans la maison. La voix de la chanteuse se tut brusquement, puis madame Tourneur parut et s'avança à notre rencontre.

Il n'y eut de part et d'autre ni surprise, ni gêne. Pas un mot ne fut prononcé qui eût averti un étranger que ces dames se rencontraient pour la première fois. Elles furent tout de suite ensemble comme si elles s'étaient toujours connues. Madame Tourneur était aussi simple, aussi

franche que maman. Et quelle immédiate sympathie inspirait son visage aux lignes encore belles, flétri par les angoisses des derniers jours !

On parla du malade.

— Il descend au salon maintenant, dit madame Tourneur, qui ne s'épandait pas en vaines lamentations. Je lui chantais quelques airs qu'il aime. Il me semble que la musique lui fait plaisir.

Ne se leurrait-elle point ? Dans le fauteuil où nous le trouvâmes assis, une couverture sur les genoux, M. Tourneur, physiquement assez peu changé, ne paraissait pas homme à ressentir une émotion quelconque. Il ne broncha pas à notre vue. Aucune lueur n'anima l'atonie de son regard. Une seule chose semblait l'intéresser en ce monde : son bras paralysé, que d'un mouvement machinal il soulevait sans cesse avec sa main vivante. Parfois des sons inarticulés s'échappaient péniblement de sa gorge.

— Ah ! l'entendre ainsi nuit et jour ! c'est peut-être là le plus terrible, expliqua madame Tourneur. Se plaint-il ? Demande-t-il quelque chose ? Comment deviner ?

Sans doute remarqua-t-elle alors la fascination apeurée qu'exerçait sur moi le spectacle le plus tragique auquel j'eusse encore assisté, car elle dit, en m'adressant ainsi qu'à Marguerite un triste sourire :

— Cette jeunesse ne serait pas fâchée certainement de faire un tour dans le jardin.

Sa fille nous emmena. Dehors je respirai plus librement.

— Vous vous appelez ?

— Marcel.

— Je m'appelle Henriette... Et vous, mademoiselle ?

— Marguerite.

Ah ! charmante Henriette, rien que de la façon dont elle avait posé son interrogatoire, elle m'eût conquis, mais elle me plaisait de tout temps. Que prenait-il donc à ma sœur de lui jeter son nom comme une impertinence, en retour de tant de bonne grâce ?

Marguerite garda ses grands airs pincés. Elle était venue au Colombier comme un chien qu'on fouette et ne fut pas sensible à l'agrément de faire une nouvelle connaissance. Il y avait pourtant pénurie de filles autour d'elle depuis l'éclipse de mesdemoiselles de Chaberton.

Henriette et moi la laissâmes à sa maussaderie. Du même âge, disposés à nous entendre, nous nous suffisions l'un à l'autre. D'abord sérieuse, comme l'exigeaient les circonstances, elle laissait peu à peu la gaîté naturelle à ses douze ans reprendre le dessus. De mon côté, j'oubliais les pénibles impressions de l'arrivée. Nous fîmes, la main dans la main, le tour du propriétaire. Certes, il n'y avait ici sous le rapport de l'entretien aucune comparaison avec Longval, ni avec les propriétés de Messieurs de Chaberton et Davèzieux. Les arbres n'étaient pas émondés, ni les chemins sarclés, ni l'herbe tondue. Une pauvre bordure de pétunias décorait en tout et pour tout le devant de la maison. Et cependant tout me plaisait dans ce parc à demi abandonné. J'aimais ce basfond privé de vue, ces sentiers obstrués par les branches, cette prairie à l'herbe haute, cet étang pavé de nénuphars, ces fourrés sauvages où se battaient des merles. Depuis le temps de Prosper, je ne m'étais jamais senti aussi heureux.

Moments trop courts ! On nous rappelait déjà. Et il me fallait dire adieu au Colombier jusqu'aux vacances prochaines ! N'importe ! Quel que fût mon chagrin de

partir, un vide s'était du moins comblé dans mon cœur. Pour un ami que j'avais perdu, je venais de trouver une amie, et l'amitié féminine était, je l'apprenais, plus douce.

XXI

Au début du printemps suivant, on découvrit que deux des marronniers qui sous la terrasse de M. Davèzieux avaient donné les plus belles espérances, étaient morts. Cela parut d'autant plus louche que par une coïncidence singulière ces deux arbres étaient précisément ceux qui dans l'avenir devaient couper à nos voisins le meilleur de la vue. Et là-dessus les esprits de trotter ! Les marronniers avaient-ils péri de mort naturelle ? Ou bien les avait-on assassinés ? Les Davèzieux (on se rappelait certaines de leurs menaces) étaient parfaitement capable d'avoir exercé sur eux quelque basse vengeance.

Mon père, de qui la santé avait donné tout l'hiver de vives inquiétudes, se mit dans un état épouvantable, et qui ressortait beaucoup plus à la maladie qu'à une légitime colère. On eût dit vraiment que l'on s'était attaqué à la vie de l'un de ses proches. Il se rappela que, lors de la plantation, Victor, le jardinier, avait émis quelques objections, objections qui à vrai dire avaient trait au dommage que des arbres causeraient aux espaliers; mais cela lui suffit pour accuser sans preuve aucune l'homme d'avoir servi les desseins criminels de M. Davèzieux, et il le cassa aux gages.

Or, à peu de temps de là, M. Servonnet, de passage en ville, s'arrêta à la maison, et raconta que M. de Chaberton venait d'engager Victor à son service. De la

part de quelqu'un qui naguère professait tant d'amitié à notre égard, et qui, en définitive, n'était pas ouvertement brouillé avec nous, l'agissement péchait par la délicatesse. Il n'y avait tout de même pas de quoi se révolutionner. Mais mon père n'était plus maître des mouvements de bile que la moindre contrariété déterminait en lui. Il s'éleva en récriminations violentes contre M. de Chaberton, lesquelles finirent par s'étendre à toute l'humanité.

En vain, maman navrée lui répétait :

— Calme-toi... Tu te fais du mal...

Dans ces moments-là, il ne songeait pas à sa santé. Une bonne hygiène morale lui eût pourtant cent fois mieux valu que toutes les drogues qu'il absorbait.

M. Servonnet donna sans le vouloir la note comique. Devant le beau résultat qu'il avait obtenu, il menaça son hôte en riant de ne plus jamais lui rien raconter. Menace qu'il était du reste parfaitement incapable de tenir, puisqu'il en eût été la première victime.

Deux ou trois jours après cette malencontreuse nouvelle, mon père, qui venait, lorsqu'il faisait beau, me chercher à la sortie de mes cours, me ramenait au logis. Une voix le héla :

— Landry ! Landry !

Sa stupéfaction ne fut pas mince de reconnaître M. de Chaberton, qui, surgissant d'une boutique de bric à brac, l'arrêtait au passage, avec un cynisme déconcertant :

— Une minute seulement !... Je paie et je m'en vais avec vous... Je viens de faire une de ces trouvailles !... Une console Louis XV !.. Une merveille !.. Je ne vous invite pas à l'admirer ; je sais que ça ne vous passionne pas...

— J'aurais justement à vous dire deux mots, dit mon père, lequel suffoquait.

M. de Chaberton nous fit peu attendre.

— Ah ! mon cher, une pure merveille ! s'écria-t-il en nous rejoignant. Vous ne vous en faites aucune idée ! Ce marchand ne se doutait pas du trésor qu'il possédait ; il m'a demandé cent cinquante francs, et j'aurais pu marchander. La console en vaut mille au bas mot.

Dans son exaltation, il ne laissait pas placer une syllabe à son compagnon et ne s'apercevait même pas que ce dernier lui opposait un visage rien moins qu'aimable. A la fin, mon père, à bout de patience, loi coupa la parole et sans ménagements vint droit au fait :

— J'ai appris que vous aviez engagé Victor... Vous n'avez peut-être pas réfléchi à ce que le procédé avait de désobligeant pour moi. Je tiens à vous dire qu'il m'a beaucoup surpris de votre part.

— Comment ? Comment ? balbutia M. de Chaberton, qui décontenancé par cette sortie inattendue restait cloué sur le trottoir.

— Je n'ai rien de plus à ajouter, déclara mon père en portant la main à son chapeau.

— Ah ! ça, fit l'autre qui se ressaisissait, quelle est cette querelle d'allemand ? Vous aviez à votre service une perle, un de ces travailleurs comme on n'en rencontre plus par le temps qui court ; vous le fichez à la porte sous des accusations ridicules, et vous voudriez m'empêcher de profiter de votre gaffe ! Convenez plutôt que ce n'est qu'un prétexte. Il y a longtemps que je vous vois venir. Déjà l'été dernier, vous aviez, paraît-il, la prétention de régenter ma maison. Il aurait fallu que je vous consulte avant de

recevoir qui bon me semblait. Et vous l'avez fait ensuite à l'offensé ! Vous vous êtes plaint de moi ; vous m'avez ostensiblement évité... C'est comme avec Davèzieux ; vous lui jouez un tour dégoûtant, vous enlevez cinquante pour cent à la valeur de sa propriété, et après cela vous vous donnez des airs de victime. Vous auriez peut-être voulu que Davèzieux vous remerciât ! Mais, ma parole, si j'avais été à sa place, je serais venu couper vos arbres moi-même !

Dressé sur ses ergots, les yeux hors de la tête, la moustache hérissée, la salive aux lèvres, il dégoisait ses insanités avec une frénésie croissante, et pensait ce qu'il disait, au fur et à mesure du moins que les mots lui venaient à la bouche. Ses éclats de voix, ses gesticulations faisaient se retourner, à ma grande honte, les passants. Mon père, lui, ne se défendait pas, ne se fâchait pas, ne tentait ni de répondre, ni de s'en aller. Il avait l'air d'un homme qui rêve. Mais il était blanc comme linge.

— Et puis en voilà assez ! conclut M. de Chaberton. Je suis bien bon de m'étonner. Comme si votre réputation de chicaneur n'était pas faite ! Comme si vos façons d'agir ne vous avaient pas rendu la risée de Saint-Clair ! Mais en vérité, je ne suis pas habitué, dans mon monde, à pareil manque de savoir-vivre !

Sur quoi, il pirouetta sur les talons et tira de son côté, en coupant l'air énergiquement avec sa canne.

Cette scène, qui, étant donné surtout son auteur, ne méritait qu'un haussement d'épaules, fut le coup de grâce pour mon père. Le funeste penchant de son esprit l'inclinait à ne rien prendre qu'au sérieux. Le peu de jours qui lui

restaient à vivre furent définitivement empoisonnés. Les hommes, les événements, ses propres actions, tout s'était retourné contre lui, et, en présence de cet acharnement du destin, il en venait à se demander s'il n'avait pas mérité son sort. De tardifs scrupules, des remords, des doutes le hantaient. Où se trouvent le juste et l'injuste, la vérité et l'erreur ? Il cessait de le distinguer. La confiance en soi le quittant, rien ne le soutenait plus. Mais maman veillait, et elle apaisait de son mieux les tourments de cette âme désemparée. Elle qui n'avait pas toujours approuvé la ligne de conduite de son mari, ne ménageait pas à ce dernier les suffrages rétrospectifs.

Je n'oserais affirmer que ses ennuis conduisirent seuls mon père au tombeau, mais je ne doute point qu'ils n'aient précipité sa fin. Chez lui, le moral réagissait du tac au tac sur le physique, et la moindre contrariété se traduisait par un malaise. Comme le disait Octavie en son langage populaire, si justement imagé : "Il se mangeait les sangs". Sa constitution chancelante était incapable de résister longtemps à des ébranlements aussi répétés. Une grippe maligne qui courait dans Charlemont trouva en lui une victime docile.

Et il fallut, hélas ! que jusqu'au bout lui fût donné quelque sujet de plainte. Une fête foraine qui, cette année, se tenait sur une place du voisinage, violentait de ses rumeurs et de ses musiques la tranquillité due à la chambre d'un malade. La chose eût suffi en temps ordinaire à rendre le logis intenable, mais, durant ces heures tragiques, elle dépassait en horreur tout ce qu'on peut imaginer. Et mon père, qui se mourait au son des orgues mécaniques, répétait dans la demi-conscience de la fièvre :

— Inconvénient... Déménager...

Il changea, selon son dernier vœu, de demeure, et dans sa demeure définitive pour la première fois trouva la paix.

XXII

Longval eût semblé trop cruellement vide cet été. Maman attendit l'année suivante pour retourner s'y établir.

La première visite que nous reçûmes alors fut comme de coutume celle de M. le Curé. L'excellent homme, si maladroit dès qu'il sortait de son terrain, était par contre d'une insigne roublardise quand son église et ses pauvres étaient en jeu. Il n'ignorait point que maman savait compter beaucoup mieux que son mari. Il manœuvra en conséquence, et tira d'elle ce qu'il voulait en lui rappelant, avec une émotion réelle, qu'il avait perdu en mon père le plus généreux de ses paroissiens. Ce rappel de la charité du défunt, qui ponctuait une copieuse oraison funèbre, n'était accompagné d'aucune requête explicite, mais équivalait à une mise en demeure. En voyant maman tomber dans le panneau, M. le curé manifesta une joie comique. Sa figure de poupard, une seconde auparavant pénétrée de tristesse, fut instantanément métamorphosée. Et il faisait l'ahuri, comme si son éloquence n'avait été pour rien dans l'octroi de cette libéralité.

La Roche Tarpéienne était proche du Capitole. Encouragé par son succès, M. le Curé se flatta d'en obtenir un second, touchant une matière qui ne concernait en rien son état. Sans transition, il se mit à évoquer les difficultés que mon père avait eues avec ses voisins.

— Et dire, soupira-t-il, insinuant, qu'avec des concessions réciproques, deux honorables familles si anciennement unies n'eussent point permis à la discorde d'exercer entre elles ses déplorables ravages !... Oui, je sais, madame Landry, monsieur Davèzieux a eu de grands torts. Il est le premier à les reconnaître. Il est vif, pointilleux, et dame ! ce n'est pas un ange... Il aurait eu seulement l'assurance que, plus tard, quand les marronniers auraient pris du développement, on les élaguerait de ci, de là, pour lui ménager quelques échappées, il se serait fait une raison. Il ne demande pas l'impossible.

Maman le remit nettement à sa place.

— On abuse de votre bonne âme, monsieur le curé... De quelles missions vous chargez-vous ? N'en déplaise à monsieur Davèzieux : pas une feuille de ces arbres ne tombera jamais par mon ordre. Quand bien même j'oublierais les cruelles offenses qui nous ont été faites, la volonté de mon pauvre mari doit demeurer sacrée pour moi.

M. le curé n'avait décidément pas de chance lorsqu'il apportait à la maison le rameau d'olivier. Il fut d'autant plus déconfit qu'il ne connaissait pas maman sous ce jour-là. Mais, depuis qu'elle était chef de famille, maman, autrefois si effacée, savait se montrer à l'occasion.

Elle avait d'ailleurs à tous égards beaucoup changé. Son visage et son caractère se dépouillaient de leur longue jeunesse. Elle n'apportait plus, et c'était tout dire, la même activité joyeuse dans ses " grands nettoyages ". Son cher Longval enfin lui tenait moins au cœur. Elle y était revenue sans hâte, elle s'en occupait sans goût. Elle ne pouvait pas oublier que cette propriété n'avait valu que

des tourments à son mari ; partout l'ombre grognonne de ce dernier l'y poursuivait. Au vrai, le château, le parc s'étaient démesurément agrandis ; nous nous y sentions perdus. Rien ne comblait la place que mon père avait tenue, avec son agitation perpétuelle. Et la solennité qui est naturelle aux lieux anciens aidait encore à notre mélancolie.

Le dimanche, un fiacre venu de Charlemont nous y conduisait à la messe. Maman trouvait cela plus pratique ! Du moins le disait-elle, au lieu d'avouer tout bonnement que les faces hypocrites de la plupart des habitants de Saint-Clair lui étaient devenues odieuses. Elle ne voulait pas donner aux de Chaberton, aux Davèzieux, à madame Tuffier-Maze, prétexte à des mines apitoyées lorsqu'elle passerait dans ses crêpes.

La disposition d'esprit dans laquelle elle se trouvait par rapport à Longval lui permit d'accueillir sans révolte certaines suggestions du cousin Becquet qui jadis l'eussent fait bondir. Celui-ci, poursuivi par sa malchance ordinaire, avait vu sombrer la maison de vins qu'il représentait. Il venait de trouver un médiocre emploi dans une agence immobilière. Avec la même éloquence lamentable et la même obstination qu'il déployait précédemment pour placer une barrique, il entreprit de convaincre maman de l'intérêt qu'il y aurait pour elle, soit à vendre, soit à louer une campagne qui représentait un capital non seulement improductif, mais dévorant. Une mère de famille, soucieuse de ses deniers, doit songer à l'avenir et savoir se résoudre aux sacrifices rendus nécessaires par les mauvais placements de son mari.

Maman se laissa persuader parce qu'elle le voulait

bien. Elle accepta l'idée de location, jugeant que le triste agrément que nous retirions aujourd'hui de Longval lui coûtait en effet beaucoup trop cher. Quant à vendre, jamais ! Elle tenait à cette propriété par des fibres dont les plus douloureuses n'étaient pas les moins solides.

Il fallut voir l'importance que prit le cousin Becquet, lorsqu'il eut acquis l'espoir de gagner sa commission et de nous chasser de notre domicile. Il ne faisait plus le rampant ni le piteux. Se vengeait-il de la déception qu'il avait éprouvée de n'avoir pas été couché sur le testament de mon père ? On eût dit qu'il était devenu le maître du logis. De la tête aux pieds vêtu des effets de son défunt parent, qui, toutes coutures lâchées, le serraient encore à l'étouffer, il amenait les locataires éventuels parmi lesquels se glissaient de simples curieux, leur faisait visiter le château de fond en comble, ouvrait les placards, fourrait son nez partout. Et, lorsque les gens étaient partis, avec quelle sournoise joie, peinte sur sa face huileuse, il rapportait leurs réflexions saugrenues, leurs critiques, leurs moqueries ! Il tenait à faire sentir à maman que tout n'est pas rose dans le métier de propriétaire et que les mortifications ne sont pas l'apanage exclusif des malheureux.

— Votre Longval, ah ! ne croyez pas que je vous le jalouse, semblait-il dire. Il n'est pas ce que vous pensez. Vous voyez bien d'ailleurs que personne n'en veut.

Et, comme les insuccès se répétaient, il déclara un jour avec cette délicatesse dont il avait le secret :

— Longval ne plaira jamais qu'à des parvenus. Il faudrait mettre la main sur quelque commerçant, nouvellement enrichi, et vaniteux comme ils sont tous.

Madame Becquet, qui apportait son ouvrage et tirait l'aiguille en geignant, du temps que son mari " s'occupait de nous ", jouissait tout son saoul des contrariétés que ces histoires de location procuraient à sa bienfaitrice. L'envie la rongeait positivement ; elle en était décharnée.

Tout cela finissait par excéder maman. Elle en avait assez de voir son intimité presque journellement violée, d'être tantôt traquée dans son jardin, tantôt chassée de pièce en pièce par des intrus dont les pieds les salissaient l'une après l'autre. Sans compter que, vivant reproche, Octavie faisait à la cuisine un train d'enfer ; l'idée que des étrangers s'installeraient dans cette maison qu'elle considérait comme la sienne, lui mettait la cervelle à l'envers. Où étaient les temps glorieux de bon-papa Aubineau ? Elle ne décolérait pas, et " les malheurs " se multipliaient en conséquence.

On allait donc prier le cousin Becquet de nous épargner ses bons offices, lorsque le parvenu demandé s'offrit en la personne de M. Isaac Trottmann, commissionnaire en marchandises.

— Je crois que cette fois nous tenons notre homme, annonça M. Becquet. Mais je ne dois pas vous cacher que monsieur Trottmann est juif.

— Oh ! fit maman avec un pâle sourire, si ce n'est que cela !... J'ai suffisamment vu à l'œuvre de soi-disant bons chrétiens.

— Vous connaissez mes opinions... Mais à chacun les siennes...

M. Becquet était cruellement partagé entre son désir d'aboutir et son antisémitisme féroce. Il abominait les Israélites, parce qu'il voyait en eux tous les maîtres de

l'or ; c'était une de ses haines de pauvre. Mais il musela ses convictions, quitte à se dédommager plus tard.

La famille Trottmann vint visiter Longval. Il y avait là le père, la mère, trois enfants, la grand-mère et une tante, qui traits pour traits se ressemblaient entre eux. Ils me rappelèrent invinciblement certaine tribu de kalmoucks représentée dans un recueil du *Magasin Pittoresque* que je connaissais par cœur pour l'avoir, tout enfant, mille fois feuilleté. Mais qu'ils étaient, par ailleurs, différents de la plupart des clients du cousin Becquet ! Respectueux, humbles, gênés, c'est à peine s'ils osaient franchir le seuil des appartements, et ils admiraient tout de parti pris. Ils se déclarèrent, séance tenante, prêts à louer, comme d'autres eussent sollicité une faveur.

Mais, après leur départ, les Becquet, mari et femme, s'en payèrent de les ridiculiser et approuvèrent hautement Marguerite, " d'avoir donné une fameuse leçon à ces sales youpins ". Marguerite n'avait rien dit de ses intentions, car depuis longtemps déjà elle se repliait sur elle-même, dissimulait sa pensée, s'isolait dans les exercices d'une piété croissante, mais elle s'était enfermée à clé dans son oratoire, bien résolue à ne point le laisser profaner par des infidèles. Le moment venu pour les visiteurs de pénétrer dans cette pièce, rien n'avait pu la décider à ouvrir, ni à répondre ; et M. Becquet, malgré la confusion des Trottmann, qui ne demandaient qu'à passer outre, avait insisté tant et plus, afin de convertir l'incident en un petit scandale.

Ce soir-là, Marguerite annonça à maman sa résolution définitive d'entrer au couvent. Sa vocation datait de loin ;

elle l'avait mille fois proclamée. Mais quels enfants ne s'en croient-ils pas une ? Et quels parents s'en rapportent-ils là-dessus à leurs enfants ? Marguerite, la raison même, n'avait trompé ni soi ni personne. Je fus moins tenté toutefois d'admirer sa constance et sa fermeté que de blâmer son détachement de nous et son attitude en la circonstance. Ses yeux étaient rouges encore des larmes qu'elle avait secrètement répandues dans la journée, mais ils ne se mouillèrent pas. Elle assista, glacée, muette, hostile, au chagrin de sa mère, laquelle n'était pas suffisamment religieuse pour voir dans un couvent autre chose qu'un tombeau. Ni sentiment, ni raisonnement n'avaient plus de prise sur elle.

Ce fut un beau tollé dans Saint-Clair lorsque le bruit se fût répandu que M. Isaac Trottmann louait Longval. M. Servonnet, qui " par convenance " espaçait un peu ses visites depuis que maman était veuve, ne put résister au plaisir de venir rapporter à cette dernière que M. de Chaberton, au paroxysme de l'indignation bien pensante, ne parlait rien moins que d'aller se fixer ailleurs. Pour son compte, M. Servonnet regrettait de perdre " sa charmante voisine ", la fille de son bon ami Aubineau ; mais il la comprenait, se gardait de la blâmer. Au fond tout cela lui était fort indifférent ; il ne s'en porterait ni mieux, ni plus mal. Un peu de changement sur le coteau aurait même l'avantage de renouveler les potins.

M. le curé, bonne âme, se montra plus tolérant que ses paroissiens. Encore qu'il fût homme à solliciter dans l'avenir M. Trottmann lui-même, il s'était tout d'abord alarmé, mais, quand maman lui eût promis qu'elle absente les pauvres de la commune n'y perdraient rien, sa liberté d'esprit lui fut rendue.

— Il y a de braves gens même parmi les ennemis de notre foi, dit-il avec onction. Et il faut bien convenir, madame Landry, que vos locataires ne sont pas responsables personnellement de la mort de Notre Seigneur.

XXIII

Maman se souciait peu du qu'en dira-t-on et l'avait déjà prouvé. Guidée par un bon sens d'une remarquable rectitude, elle allait son petit bonhomme de chemin sans hésiter et sans craindre rien, fors les reproches de sa conscience. Ah ! de quel excellent conseil elle eût été en toute occasion pour son mari, si ce dernier n'eût été le pire des sourds lorsqu'il ne voulait pas entendre !

Pour une bourgeoise, née du plus infatué et du plus étroit des bourgeois, elle possédait une simplicité et une ouverture d'esprit surprenantes. Aucun préjugé inutile n'obscurcissait sa vision des choses. Rien ne l'amusait comme ces embarras et ces prétentions de gens, qui, sortis on sait bien d'où, se croient supérieurs au reste de l'humanité parce qu'ils ont des revenus. Et comme, y voyant clair, elle savait à quoi s'en tenir sur le fort et le faible de chacun, elle n'acceptait point que des hommes qui ne sont pas sans péché se permissent de jeter la pierre à leur prochain. C'est ainsi qu'ayant trouvé en madame Tourneur une femme non moins estimable qu'infortunée, elle ne s'était pas laissé arrêter par la considération des criailleries et des médisances que ses relations avec elle devaient immanquablement provoquer. Les admonitions et le ressentiment de son beau-frère la laissaient froide,

car dans ce fanfaron de sagesse et de vertu, elle avait percé à jour l'orgueilleux, l'égoïste, sans charité ni pitié.

Elle abandonnait à des femmes qui avaient accepté un mari par intérêt, comme madame de Chaberton et mille autres, ou qui trompaient le leur, comme la jolie madame Tuffier-Maze, le soin de faire les renchéries vis-à-vis d'une de leurs semblables, plus honnête qu'elles à tout prendre en dépit des condamnations mondaines. Oui, madame Tourneur avait été maîtresse avant d'être épouse; mais pourquoi avait-on interdit à M. Tourneur de " se déshonorer " en épousant une artiste ? Le veto qu'il n'avait pas osé transgresser du vivant de son père avait dénaturé la situation, car le dernier mot reste toujours à l'amour partagé. Ce roman se passait à Paris ; la province a la haine des romans. Elle le montra bien lorsque M. Tourneur ayant échoué dans diverses entreprises, fut ramené au bercail par l'obligation de gérer les débris de son modeste patrimoine. Elle se chargea de faire expier chèrement les belles années d'un bonheur à ses yeux coupable. La vérité ne suffisant pas à légitimer les indignations et les implacables rancunes de l'hypocrisie, à quelles calomnies n'eut-on point recours ? Le maître du Colombier possédait en outre, pour son châtiment, un beau-frère que toute atteinte à la religion, à la famille, à la société, blessait personnellement. Et il les avait, paraît-il, toutes trois outragées !

Or maman et madame Tourneur, qui, dès leur première rencontre, avaient sympathisé, s'étaient revues pendant la dernière maladie de mon père. Mon oncle Hippolyte, suffoquant de surprise et de fureur contenue, avait même fait claquer la porte de la maison mortuaire, pour s'y être rencontré la veille de l'enterrement avec la

belle-sœur de sa femme. La similitude de leur douleur avait cimenté le rapprochement de ces dames. N'étaient-elles pas, à peu de chose près, également veuves ? Un lien solide se formait entre elles au souvenir de l'affection qui avait uni leurs maris, camarades d'enfance et de jeunesse, et qui ne s'était jamais dissoute, en dépit d'une séparation, imposée à l'un d'eux moins encore par "ses principes" que par une autorité qu'il respectait aveuglément. Et puis, malgré une formation et des destinées si différentes elles étaient faites pour s'entendre, ayant même ouverture d'esprit, même courage dans les épreuves, même raison pratique, même absence d'affectation, mais tout cela plus accusé et quasi viril chez madame Tourneur. Cette dernière ne s'était pas pour rien trouvée aux prises, et dès l'enfance, avec toutes les difficultés de la vie.

Entre Charlemont et Saint-Clair les communications étaient malaisées. La grande intimité des deux familles data de notre dernier séjour à la campagne. Il ne se passait presque point de semaine sans que nous eussions poussé jusqu'au Colombier, le lieu du monde où je me plaisais le plus, sauf toutefois les jours où, ma chère Henriette venant à moi, Longval reprenait les charmes d'antan. Or, comme le médecin avait permis pour M. Tourneur les promenades en voiture, le breack nous amenait très souvent nos amis. On installait dans un fauteuil, à l'ombre de quelque allée, le malade, tout pareil à un vieil enfant. Amaigri, l'œil vague, le geste maladroit, il émettait avec un inlassable effort des monosyllabes décousus ; mais on s'accoutumait à la longue à son attristante présence. Et d'interminables causeries s'engageaient entre maman et madame Tourneur, cependant qu'Henriette et moi por-

tions ailleurs nos jeux. Marguerite faisait, autant que possible, bande à part.

Il eût été normal que dans une maison où se rencontraient une jeune fille et une fillette, celles-ci se fussent accordées, voire au détriment du garçon ; leur différence d'âge n'était pas assez grande pour qu'elles eussent fini de parler le même langage. Sans doute, Henriette, primesautière, ouverte, rieuse, passablement garçonnière, avait peu d'affinités avec ma sœur, mais cela ne l'avait pas empêché de lui offrir une affection dont elle était prodigue au sortir d'une enfance esseulée. Elle ne demandait qu'à aimer, qu'à se faire aimer, et comment était-il possible qu'on ne l'aimât point ! Marguerite cependant lui opposait un visage glacial, décourageant, ce même visage qu'elle avait en face de madame Tourneur et qu'elle prenait toutes les fois qu'il était entre nous question des habitants du Colombier. Maman ne comprenait rien à l'attitude singulière de sa fille, attitude qui parfois semblait avoir la signification d'un reproche à son égard ; elle en était peinée, et s'affligeait de voir que ses questions et ses observations à ce sujet n'obtenaient ni franche réponse, ni résultat. Ah ! dans la période de crise qu'elle traversait à la veille de prendre une détermination capitale, Marguerite montrait dans tout leur beau ce détachement et cette ingratitude des enfants que la vocation religieuse appelle.

Je ne me flatte point d'avoir pénétré les secrets d'une âme aussi peu communicative, mais je crois que, profondément éprouvée au sujet d'Yvonne et de Gilberte de Chaberton par une déception dont elle avait d'autant plus souffert qu'elle l'avait moins laissé paraître, ma sœur

fermait de parti pris son cœur à de nouvelles affections. A quoi bon d'ailleurs multiplier les liens avec le monde, quand il les faudra tous arracher demain ? Et puis, qui sait si tout ce qu'elle avait entendu dire à demi-mots de "l'affaire Tourneur" ne lui faisait pas flairer et détester d'instinct dans les héros de cette histoire l'amour dont elle ne connaîtrait jamais le délice.

Or, M. Isaac Trottmann ayant loué Longval pour une durée de trois, six ou neuf ans au gré du bailleur, le jour de vider la place était arrivé. Depuis une quinzaine on n'arrêtait pas d'emballer, d'inventorier, de déménager mille objets, et l'on avait eu à chaque instant l'amer avant-goût du départ. Maintenant il fallait s'armer d'héroïsme. Car ce départ, on le sentait bien, ne ressemblait pas à tant d'autres, accompagnés d'un esprit de retour. Une période de nos existences allait se clore.

Laissant son mari au Colombier, madame Tourneur était venue aider maman dans ses dernières dispositions et surtout réconforter son énergie défaillante. La gorge serrée, les jambes coupées, je voulus, en société d'Henriette, prendre encore une fois congé de tous les coins et recoins de ce parc et de ce château que j'avais tant admirés. Adieu, ma chambrette d'enfant au papier fleuri de roses, chambres vastes et nues de mes grands parents et de mes parents, salons au luxe trop certain, billard sévère, notre pièce favorite, salle à manger d'acajou massif, et vous, dans le vestibule, figures peintes du Travail, de la Probité et de l'Epargne ! Adieu, centenaires allées, cathédrales aux voûtes de feuillage, parterres français, bassins peuplés de poissons rouges, jets d'eau, serres, orangerie ! Du haut de ces terrasses qu'un lierre

vigoureux semblait porter, j'embrassais pour la fixer à jamais dans ma mémoire la belle vue sur la plaine opposée, sur le cours de la Sienne paresseuse, sur le coteau depuis les faubourgs de Charlemont jusqu'à l'observatoire de Mauvent. Puis, remontant par " le vallon ", nous gagnâmes le potager, le verger, le chalet, toute cette partie supérieure du parc où Prosper et moi nous nous étions livrés à de si fougueux ébats. Mais, je ne m'émouvais guère actuellement au souvenir particulier de *mon* Prosper, et ce dernier se fût-il montré là-haut, j'eusse affronté sans crainte sa présence, car je me sentais fort au côté d'Henriette.

Nous revînmes devant la maison au moment du départ d'Octavie, laquelle, escortant les derniers bagages, s'éloignait avec des sanglots à fendre l'âme. Soudain, nous la vîmes poser ses paniers et revenir éperdue sur ses pas. Elle courut à la porte d'entrée, et décrochant le thermomètre-baromètre où mon père vérifiait à chacune de ses sorties la température et les probabilités du temps :

— Ah ! madame, s'écria-t-elle. Et dire que nous allions leur laisser cet instrument-là que ce pauvre monsieur aimait tant !

Et personne n'eut la moindre envie de sourire.

Ce fut bientôt notre tour de battre en retraite. Madame Tourneur et Henriette, que leur breack attendait sur le chemin de Saint-Clair, tinrent à nous mettre en voiture. Nous descendîmes de conserve la rampe, jonchée de feuilles rousses qui grésillaient sous nos pas, puis l'escalier monumental dont la double révolution encadrait une rocaille toute ruisselante des pleurs de l'eau. Nous franchîmes la grille. Sur le quai maman et madame Tourneur s'embras-

sèrent silencieusement, et, mêlant ses larmes aux miennes, celle qui devait être un jour ma femme me donna son premier baiser.

XXIV

Douze années ont passé. En leur prompte révolution que d'événements se sont succédés! Le décès de M. Tourneur tout d'abord, la vente du Colombier, le départ de madame Tourneur, l'entrée de Marguerite au Carmel, notre installation à Paris pour l'achèvement de mes études, notre réunion là-bas avec les amies qui nous y appelaient, mon mariage, et deux ans après la fin prématurée de ma chère maman. Le sort le plus communément départi à l'homme voulant que je ne fusse ni tout à fait heureux, ni tout à fait malheureux, les joies, les deuils s'opposaient les uns aux autres.

Aujourd'hui, nous voici, Henriette et moi, revenus à Longval, où les Trottmann, victimes de mauvaises affaires, n'ont pas été remplacés. Nous avons tenu à accomplir ce pélerinage aux lieux qui ont vu naître notre amour. Et puis la vieille Octavie, qui prend sa retraite au château, me réclamait à grands cris ; elle craignait de disparaître avant de me revoir.

Mais nous sommes perplexes. Nous déferons-nous de Longval ? Il n'y a guère que des souvenirs qui nous y rappellent, et Charlemont est relativement éloigné de Paris où me retiennent les obligations de ma carrière. Ou bien garderons-nous cette maison de campagne pour en jouir aux époques de liberté ? Nous prendrons une décision à la fin de notre séjour, suivant ce qu'il nous aura

réservé. En attendant, nous regardons autour de nous et dénombrons les changements.

Le comte et la comtesse de Chaberton de Sérigny ont vendu leur propriété de Saint-Clair. Ils sont riches, et, le Pape aidant, tout à fait nobles ; acquéreurs d'un " château historique " en Bourgogne, ils donnent des chasses courues par toute l'aristocratie de la région. Une longue maladie a emporté madame Davèzieux. Le beau Tonio s'est remarié avec une de ses nièces et habite le Midi ; on en jase encore. Prosper, dont la vocation militaire ne s'est pas confirmée, vient d'acquérir à Charlemont une étude d'avoué ; il fait la navette entre la ville et la campagne. M. Tuffier-Maze a été conduit par l'absinthe au cabanon ; sa femme, encore jolie, s'en console aussi aisément qu'elle feint mieux d'en être affectée. Une attaque d'apoplexie a foudroyé le colonel Fumade. M. le curé s'est contenté de vieillir. Quant à M. Servonnet, il sème gaillardement sur sa route amis et connaissances. A quatre-vingt-dix ans il est toujours valide, n'ayant pour ainsi dire pas changé depuis que je le connais; mais il radote pour de bon. Je ne parle pas de mes parents de Mauvent du sort desquels je ne suis plus informé. Le " scandale " de mon mariage " inconvenant " a rompu les derniers liens qui unissaient les deux branches de la famille Landry. Mon oncle Hippolyte et sa tribu d'ingénieurs ne veulent avoir rien de commun avec un " ménage peu recommandable ". Divers indices me donnent à penser qu'ils ne sont pas les seuls à condamner " ma folie ".

Lorsque nous fîmes pour la première fois notre tour de propriétaires, nous fûmes stupéfaits du magnifique développement qu'avait pris sur la frontière supérieure de Longval

la mémorable plantation de mon père. Non seulement notre mur disparaissait derrière la frondaison compacte des branches qui se joignaient entre elles de bout en bout, mais on n'apercevait plus de la maison Davèzieux que l'étage. Pour ce qui est du belvédère qui jadis nous commandait si tyranniquement, bien fin qui en aurait soupçonné l'existence.

La vue de ces marronniers me rappela le drame qui avait tant ému mon jeune âge, et tout en m'attendrissant sur ces lointains souvenirs, liés à mes regrets filiaux, je songeais au prodigieux enchaînement de circonstances qu'avait déterminé la fantaisie paternelle. Ces arbres ! de ricochet en ricochet ne leur devais-je pas, après de puérils chagrins, tout le bonheur de ma vie d'homme ? Sans eux, j'eusse passé à côté de mon vrai destin qui était d'aimer Henriette !

Je songeais aussi à la vanité d'une querelle, qui avait en cela ressemblé à la plupart des querelles humaines. Mon père et M. Davèzieux s'étaient entêtés, l'un dans ses principes, l'autre dans son amour-propre, comme s'ils eussent été maîtres de l'avenir. Ils n'avaient pas réfléchi, celui-là qu'il n'aurait probablement pas le temps de bénéficier du rempart qu'il dressait, celui-ci qu'il n'en serait peut-être jamais incommodé. Si quelqu'un avait raison d'être fâché, c'était mon compagnon de jeux, mon héroïque Prosper, qui, lui, se trouvait frustré de la vue. Par suite, au lieu d'un voisin dont la fréquentation eût été aujourd'hui d'agréable ressource dans ce Saint-Clair où je ne connaissais presque plus personne, je me trouvais pourvu d'un ennemi naturel. Il m'eût été pourtant bien égal que Prosper plongeât sur Longval tout à son aise !

J'avais communiqué ces réflexions à Henriette. Le lendemain, comme nous nous promenions ensemble dans le verger, elle me dit :

— Pourquoi ne ferais-tu pas élaguer ceux des arbres qui gênent le plus les gens de là-haut ? Les enfants ne doivent pas payer pour les parents. La gentillesse nous coûtera peu, et l'on nous en saura bon gré.

Elle allait au devant de ma pensée et je lui en fus reconnaissant. Je me hâtai de convoquer des ouvriers spéciaux. Quelques jours plus tard ils pratiquaient sous ma direction de sérieuses éclaircies. A la chûte de chaque branche il me semblait que ma conscience devenait plus légère.

Debout au bord de la terrasse, à peu près dégagée maintenant, une jeune femme enceinte assistait à nos opérations, en compagnie d'une nourrice qui portait un bébé sur le bras. Je remarquai que la lunette d'approche n'était plus là ; faute d'emploi elle avait été mise au rancart. On pourrait la réinstaller. Cette idée m'agréant, j'attendais avec impatience, comme au temps jadis, que Prosper montrât sa tignasse rousse et son nez en trompette. Quels seraient sa surprise, son plaisir, en constatant mon œuvre ! Mais il était sans doute à son étude, et, comme il tardait à rentrer, je n'eus pas la satisfaction que je me promettais.

Je m'étais flatté de recevoir pour le moins un mot de remercîments. La déception fut complète. Prosper ne témoigna pas ombre de gratitude. Se souciait-il peu de la vue que je lui rendais et dont il avait pris l'habitude de se passer ? On eût pu le croire, car, à ma connaissance, il ne mettait jamais les pieds dans son jardin.

Me tenait-il, malgré tout, rigueur d'un passé dont je n'étais pourtant pas responsable? Quoi qu'il en soit, son silence me mortifia et me vexa. Je regrettai mon pas de clerc. Allais-je donc à mon tour m'échauffer la bile au sujet de ces maudits arbres?

Sur ces entrefaites, Henriette manifesta le désir de revoir le triste et cher logis de son enfance. Nous nous acheminâmes vers le Colombier avec la crainte, moins d'éprouver un refus de la part des nouveaux propriétaires que de trouver détruite la poésie sauvage du vieux manoir.

Nous gravissions le chemin communal, lorsque nous aperçûmes, venant en sens contraire, un monsieur corpulent au bras duquel une jeune femme s'appuyait. Celle-ci, à sa démarche lourde, à sa taille déformée, je la reconnus tout de suite; je reconnaissais aussi la nourrice qui escortait le couple en poussant une voiture d'enfant. Alors, cet important et placide personnage dont la barbe de cuivre s'étalait en éventail, c'était là mon ami Prosper! Si, pour ma part, j'avais changé dans la même proportion, il devait avoir grand mal à retrouver en moi son fidèle soldat d'autrefois! Sa femme lui dit un mot, et il dirigea les yeux sur nous. Le cœur me battait; nous nous rapprochions les uns des autres. Qu'allait-il sortir de cette rencontre décisive? Je ne sentais en moi que de la sympathie; je ne demandais qu'à tendre la main à mon vieux camarade, pour peu qu'il fît seulement un vague geste. Mais les Davèzieux passèrent sans broncher à côté de nous, et nous ne nous saluâmes pas.

EDOUARD DUCOTÉ.

JOURNAL SANS DATES

J'aimerais France avec plus d'abandon si certains imprudents n'en voulaient faire un écrivain considérable. Alors je m'interroge. Je crains de n'avoir pas été juste ; je reprends *la Vie littéraire*, *le Jardin d'Epicure* surtout où se confie le plus immédiatement sa pensée. J'y lis cette phrase à laquelle aussitôt j'applaudis :

Une chose surtout donne de l'attrait à la pensée des hommes : c'est l'inquiétude. Un esprit qui n'est point anxieux m'irrite et m'ennuie.

Je songe au mot de Gœthe :

Le tremblement[1] *est le meilleur de l'homme.* Hélas ! précisément... et j'ai beau m'y prêter... Je ne sens point le tremblement de France ; je lis France sans tremblement.

Il est disert, fin, élégant. C'est le triomphe de l'euphémisme. Mais il reste sans inquiétude ; on l'épuise du premier coup. Je ne crois pas beaucoup à la survie de ceux sur qui d'abord tout le monde s'entend. Je doute fort que nos petits-enfants, rouvrant ses livres, y trouvent plus et mieux à lire que ce que nous y aurons lu, et qu'ils puissent nous accuser de ne l'avoir pas bien compris. Il ne précède pas notre pensée.

Du moins l'explique-t-il. C'est de cela que ses lecteurs lui savent gré. On se flatte à l'aimer — à se dire : que cela est joli ! c'est tout de même ainsi que je pensais.

[1] Das Schaudern.

France est de bonne compagnie. Il se soucie toujours des autres, et n'attache sans doute pas grand prix à ce qu'il ne peut pas leur montrer. Du reste, je le soupçonne de n'exister pas beaucoup, en retrait de ce qu'il nous montre. Il est tout en conversation, en rapports. Ceux qu'il fréquente lui savent gré d'être introduits d'abord dans le salon et dans le cabinet d'étude; ce sont des pièces de plain pied.

Il écrit, et rort justement :

" *Tout ce qui ne vaut que par la nouveauté de tour et par un certain goût d'art vieillit vite* " — mais ailleurs : " *Je dirai que, s'il n'y a pas proprement de style simple, il y a des styles qui paraissent simples, et que c'est précisément à ceux-là que semblent attachés la jeunesse et la durée* (Le Jardin d'Epicure, p. 107). Ce en quoi je crois qu'il se trompe, et dénonce au contraire incidemment le défaut de son propre style, et sa promesse de vieillissure :

L'exigence de la sincérité entraîne toujours (et en peinture et en musique également) certaine contention de style, de métier, qui forcément doit paraître tout d'abord préciosité, recherche, artifice même — simplement à ne pas verser dans le *convenu*. Je ne sache pas qu'un seul grand styliste (en littérature, en peinture ou en musique), ait échappé à cette accusation première. Leur " bien écrire " est toujours tenu d'abord pour une recherche assez vaine, par tous ceux qui n'aiment pas être dérangés dans leurs habitudes d'œil, d'oreille et de pensée. Et cette accusation, au bout de peu de temps, doit paraître incompréhensible, tant, en fin de compte, leur naturel prévaut.

Certes, je ne prétends pas que toute préciosité d'art

soit sincère ; mais bien que la sincérité profonde exige une manière nouvelle et qui paraît d'abord préciosité.

* * *

Il est possible que cette pièce de Giacosa soit fort belle. L'*Illustration* vient de la publier ; je l'ai là ; je la prends, la reprends ; je m'efforce en vain à la lire ; les cinquante mille personnes qui la lisent par dessus mon épaule aujourd'hui, m'en rendent la lecture impossible ; c'est déjà cette gêne que j'éprouve si fort au théâtre : je ne sens rien de *vrai*, que seul. Et c'est peut-être aussi pourquoi j'ai si grand, peur de l'éloquence. Je n'écoute un auteur que lorsqu'il pourrait me dire : " J'ai versé telle larme pour toi ".

Et moi-même lorsque j'écris, je ne m'adresse jamais qu'à quelqu'*un* — à moins que, comme je fais ce soir, à personne.

Et puis, cette pièce, il me semble qu'on l'a fort bien comprise. J'ai ce travers de ne croire qu'aux œuvres qu'*on* ne comprend pas bien d'abord, qui ne se livrent pas sans réticence et sans pudeur. On n'obtient rien d'exquis sans effort ; j'aime que l'œuvre se défende, qu'elle exige du lecteur ou du spectateur cet effort par quoi il obtiendra sa joie parfaite.

Toutes les grandes œuvres d'art sont d'assez difficile accès. Le lecteur qui les croit aisées, c'est qu'il n'a pas su pénétrer au cœur de l'œuvre. Ce cœur mystérieux, nul besoin d'obscurité pour le défendre contre une approche trop effrontée ; la clarté y suffit aussi bien. La très grande clarté, comme il advient souvent pour nos plus

belles œuvres françaises, de Rameau, de la Fontaine ou de Poussin, est, pour défendre une œuvre, la plus spécieuse ceinture ; on en vient à douter qu'il y ait là quelque secret ; il semble qu'on en touche le fond d'abord. Mais on revient dix ans après et l'on entre plus avant encore.

C'est pour les mêmes raisons que la langue française paraît d'abord enfantinement facile à apprendre, puis difficile de plus en plus, à mesure qu'on l'entend mieux.

Après tout, cette pièce de Giacosa, peut-être la critique ne l'a-t-elle pas si bien comprise... mais comment ne pas s'irriter un peu en l'entendant louer d'être " de l'Ibsen " — mais " de l'Ibsen qui serait clair ".

* * *

Avant de repartir pour l'Australie, où il dirige des cultures, P. W. est venu me revoir. Il y a quinze ans, à son avant-dernier passage en Europe, je ne l'avais vu qu'un instant ; nos derniers souvenirs communs remontent à plus loin encore ; souvenirs de classe, souvenirs enfantins. J'étais pensionnaire avec lui dans la maison de Sainte-Beuve ; il ne songeait déjà qu'à partir. Il s'est d'abord fait colon en Afrique, mais les fonctionnaires algériens rebutèrent tous ses efforts. A présent il est installé entre Sydney et Melbourne ; il a fait quatre fois le tour du monde, mais ce qu'il a vu lui paraît peu en regard de ce qu'il veut voir encore. Je contemple avec admiration ce colosse superbe, sous qui tous les fauteuils semblent plier. Son visage puissant exprime une énergie calme et douce ; il

est beau tout entier. Il me parle longuement de ces pays où peut-être je n'irai qu'en rêve, où pourtant il répète, après tant d'autres, qu'il n'est pas difficile d'aller.... Eh ! non, je le sens bien ! le difficile n'est que de partir ; on n'a plus qu'à se laisser porter. Mais comme elle tient après nous, notre amarre ! et que les dérisoires efforts que je fais pour l'allonger un peu sont lassants. Il parle de Java, de Pékin, des silences profonds dans les forêts de la Nouvelle-Zélande ; et dans l'île du Pacifique, de la tombe de Stevenson. Il parle de sa ferme aux pacages immenses où des eucalyptus géants se dressent, isolés, arbres abandonnés, en ruine, dont l'intérieur pourri forme cheminée jusqu'au ciel ; pour fêter l'arrivée d'un ami on en sacrifie quelques-uns qu'on allume ; il parle de la sauvage étrangeté, dans la nuit vaste, de ces torches immenses. Il m'invite à l'aller retrouver là-bas.

Je songe, après qu'il m'a quitté, je songe longuement à Sindbad, à Crusoé, à Rimbaud, à ceux au cœur de qui Dieu attache cet instinct nomade, cet amour inquiet, impatient du convenu, toujours en quête d'aventure, et ce besoin d'aération — comme il attache un aileron léger pour l'essor, à certaines graines qui quitteront le sol natal et que le premier souffle emportera... Et tristement, sagement, je me répète les paroles du Coran que, dans les *Mille nuits et une nuit*, cite à son fils, pour le dissuader de partir, le syndic, père de *Grain de Beauté* :

— *Heureux l'homme qui se nourrit des fruits de sa terre et trouve en son pays même la satisfaction de sa vie.*

* * *

A propos d'un article sur *la Porte Etroite.*

Héroïsme gratuit, oui sans doute. Alissa, je me souviens, si sensible et qui ne retenait pas ses larmes au départ d'un ami que pourtant elle devait bientôt revoir, Alissa restait les yeux secs à l'instant de quitter Jérôme ; non par grand raidissement intérieur, mais parce que tout ce qui se rattachait à Jérôme restait pour elle entaché de vertu. La pensée de son amant appelait chez elle, immédiatement, une sorte de sursaut d'héroïsme, non volontaire, inconscient presque, irrésistible et spontané.

Héroïsme absolument inutile.

C'est ce même pli, c'est ce même penchant de l'âme, très essentiellement français, contre lequel déjà Bossuet mettait en garde le grand Dauphin :

" *Les maximes du faux honneur, qui ont fait périr tant de monde parmi nous* "... disait-il ; et il louait à l'encontre les Romains de ce que " *ils ne se sont jamais exposés qu'avec précaution, et lorsqu'un grand besoin le demandait* ".

" *On n'attendait rien de bon,* continue-t-il, *d'un général qui ne savait pas connaître le soin qu'il devait avoir de conserver sa personne, et on réservait pour le vrai service les actions d'une hardiesse extraordinaire.* " et plus loin "... *il n'y avait rien de plus hardi, ni tout ensemble de plus ménagé qu'étaient les armées romaines* ".

— C'est de cette particularité de l'âme française que plus tard, à ne le prendre que par le côté tout extérieur et de parade (toujours plus aisément compris) M. Rostand saura façonner son " panache ".

... " Un peu frisé " disait-il dans son discours à l'Académie. Je ne disconviens pas qu'il en va de même dans le caractère de mon héroïne ; et c'est ce qu'a fort bien

observé le critique du *Times* en faisant d'Alissa une arrière cousine de Mlle de Scudéry.

On connait le mot charmant de Ninon à la reine Christine : " Les Précieuses, lui expliquait-elle, ce sont *les jansénistes de l'amour.* "

André Gide.

NOTES

L'OISEAU BLEU, par *Maurice Maeterlinck*. (Fasquelle.)

Je voudrais parler de Maeterlinck à propos de *L'Oiseau bleu* avec tout le respect que l'on doit à d'anciennes admirations. Je voudrais exprimer avec sympathie la surprise qu'ont éprouvée devant cette féerie — puisque c'est une féerie — ceux qui faisaient confiance à l'auteur de la *Princesse Maleine*. Mais j'ai bien peur que le symbolisme de plain-pied qui s'étale dans cette œuvre nouvelle ne nous éclaire sur la qualité de la pensée que nous avons cru trouver dans les œuvres anciennes, au point de rendre dangereuse la revision de cette admiration-là.

Elle fut fervente, et longtemps Maeterlinck bénéficia de l'indulgence universelle, à cause des émotions et des promesses qu'il avait données à ses débuts. En ce temps-là, une grande inquiétude régnait dans le monde, une grande inquiétude faite d'espoir et de terreur, d'aspirations confuses vers un printemps de l'âme qu'on croyait pressentir, et d'effrois inavoués devant d'irréductibles antinomies. Les premiers drames de notre auteur donnèrent des images un peu vagues, mais justes et touchantes de ces sentiments enfantins et compliqués, que tous partageaient : c'étaient de juvéniles hallucinations, où chacun croyait reconnaître ses propres rêves, et y mettait complaisamment un reflet du divin, une profondeur insoupçonnée. Puis il arriva que Maeterlinck rencontra la Vie et la pensée des philosophes. La Vie lui a appris qu'on s'accommode très bien du mystère ; les philosophes, que le mystère s'accroît à mesure qu'on l'éclaircit et qu'il n'y a là rien d'effrayant. Les petites filles qui frappaient aux portes closes, dans le château aux couloirs interminables où le poète les enfermait, surent que les portes sont plus nombreuses

encore qu'elles ne se l'imaginaient, mais que derrière il n'y a rien.

Et puis, le succès permet toujours aux hommes de lettres de supporter très bien l'angoisse métaphysique, et Maeterlinck, grâce à ses admirateurs et à ses amis, était devenu un homme de lettres. Prisonnier de ses premiers livres, et de son premier public, il trouva l'art subtil d'accommoder les balbutiements effarés de Mélisande, le naturisme ingénu qui fait le fonds de sa sensibilité de flamand, et ce vague optimisme "humanitaire", ce socialisme esthétique et scientifard, qui règne aujourd'hui parmi ceux que Nietzsche appelle "les philistins de la culture". Il est vrai qu'un peu de mysticisme arrange tout ; mais, tout de même, quel chef-d'œuvre de "littérature" : faire croire à M. Homais qu'il appartient à l'élite, et à l'élite qu'elle peut se permettre les sentiments de M. Homais !

D'abord, la prose de Maeterlinck, sauce merveilleusement onctueuse, fît passer ce singulier ragoût intellectuel, que le grand public international, le public des liseurs de magazines et des institutrices polyglottes continue à prendre pour le chef-d'œuvre de la cuisine française. Mais dans *L'Oiseau bleu*, il n'y a plus de sauce. Le merveilleux rhéteur de *La Sagesse et la Destinée* a cru pouvoir dédaigner la rhétorique ; l'auteur mystérieux et "suggestif", comme on disait autrefois, s'est mis à parler avec simplicité. Hélas !...

On nous dit : "L'oiseau bleu ce n'est qu'un conte, une féerie, un divertissement. Défendrez-vous au poète de s'amuser dans le royaume de la Fantaisie avec l'ombre de Perrault, des frères Grimm et de Mme d'Aulnoy ? Il n'y a là qu'un gracieux rêve fait pour amuser les petits enfants." A merveille, mais alors pourquoi cette naïveté sonne-t-elle si faux ? Que ce soit un défaut des cervelles françaises, ou formées à la française, que cette gêne où nous met l'illogisme dans l'absurde : le pain qui parle — pourquoi diable ne dit-il que des sottises ? — l'eau qui nous découvre sa belle âme, le lait qui fait de l'esprit, je le veux bien admettre. Mais qui ne sourira, s'il est cultivé, fût-il Français, Anglais, Allemand ou Russe, devant le complot des arbres et des bêtes de la Forêt qui veulent faire mourir

Tyltyl et Mytyl, afin de les empêcher de découvrir l'Oiseau bleu, c'est-à-dire le secret du Bonheur, et peut-être (cela n'est pas très clair) le secret de la Nature qui assurera à l'Homme l'empire définitif de l'Univers ? Or, il y a bien là des intentions philosophiques, j'imagine. Aussi bien, à côté de ce symbole essentiel, que de symboles de détail. Ils s'offrent, ils s'étalent dans l'acte du Palais de la Nuit, où cette déité nous confie : " Mon Dieu, mon Dieu, en quel temps vivons-nous? Je n'ai plus une minute de repos. Je ne comprends plus l'homme depuis quelques années. Où veut-il en venir ? Il faut donc qu'il sache tout ! Il a déjà saisi le tiers de mes mystères. Toutes mes terreurs ont peur, et n'osent plus sortir; mes fantômes sont en fuite; la plupart de mes maladies ne se portent plus bien "...

Voilà qui doit être fort approuvé dans les " Amicales " d'instituteurs. De même encore l'acte qui se passe dans le " royaume de l'avenir " n'est-il pas bourré de symboles ? On atteint là au sublime. Dans les salles immenses du " Palais d'Azur ", on voit s'agiter sous le gouvernement du Temps les enfants qui vont naître et qui travaillent à l'invention qu'ils apporteront sur la terre : celui-ci portant des poires énormes, parce qu'il perfectionnera la piriculture, cet autre tenant des melons gros comme des citrouilles, parce qu'il améliorera le melon ; puis celui qui trouvera le feu " pour réchauffer la terre quand le soleil sera plus pâle "; celui qui effacera l'Injustice ; celui qui vaincra la Mort, et enfin le Roi des Trois Planètes : la Terre, Mars et la Lune !

Et la Lumière ! La lumière qui, dans toutes ces aventures métaphysiques, protège et défend Tyltyl et Mytyl, c'est-à-dire l'Homme et la Femme ! Et la conclusion, cet oiseau bleu qu'on découvre enfin dans la chaumière où personne ne l'avait remarqué ! N'y a-t-il pas là toute une philosophie, toute une philosophie dont nous avons le droit de demander compte à celui qui passe, en certains pays lointains, pour un des représentants les plus éminents de la pensée contemporaine ? Si *l'Oiseau bleu* n'était qu'une féerie, un divertissement de poète, nous pourrions faire nos réserves sur le goût de certaines

images, mais nous pourrions admirer l'ingéniosité, l'imprévu, la fantaisie de cette rêverie. Cela ferait un charmant ballet, peut-être un délicieux opéra ; mais il faudrait que l'on n'entendît pas les paroles. Il n'y a, à *l'Oiseau bleu*, qu'une excuse : c'est qu'il semble avoir été écrit pour la traduction.

L. D. W.

* * *

LA BARRICADE de *M. Paul Bourget.* — (Vaudeville).

A l'exposé scénique de la pensée darwinienne et nietzschéenne de M. Georges Sorel, qui inspira *La Barricade*, de quel cœur nous eussions applaudi l'autre soir, si nous n'avions aussi tant désiré siffler la pièce ? Nous abstenant, bien à regret, de toute manifestation extérieure, nous nous sommes complus à noter au passage certains travers et faiblesses d'esprit de M. Paul Bourget, mieux en valeur encore, nous sembla-t-il, sur la scène que dans ses livres. Ce fut pour nous la seule compensation.

M. Bourget n'est plus un auteur mondain, à ce qu'il paraît. De fait, il répudie ici toute frivolité, toute élégance. Il met en scène des patrons et des ouvriers : c'est là sa manière sociale. Il se veut noble et réservé quand il le faut, mais peuple aussi quand il représente le peuple. Ah non ! il n'a pas peur des mots ! Ce fut un des délices de la soirée que d'entendre éclater soudain telle grossièreté, tel juron, soufflés par cette bouche académique ! Car M. Paul Bourget se force, et se forçant, il passe la mesure : excès vains qui ne peuvent nous faire oublier, ni à nous, ni à lui-même, sa native distinction. Tenez ! elle reparaît déjà, à son insu. Ah ! elle nous a bien réjoui au premier acte cette invention de " sabotage élégant ", de " sabotage d'art " dont a souffert un malheureux secrétaire du XVIIIe siècle. Songez donc : substitution, à l'intérieur des tiroirs, du tulipier au chêne ; du tulipier, matière inconnue, comme vous savez, de nos ancêtres ébénistes !

Voici pour la distinction, la vraie. — Il y a aussi la fausse : l'histoire du riche Yankee, fixé à Londres, qui commande un

mobilier de 400.000 francs, à un ébéniste du Faubourg Saint-Antoine... Chose possible, évidemment, mais nullement vraisemblable. Si, même dans le "monde" où, romancier mondain, il a bien dû finir par vivre, M. Bourget n'a pas la faculté d'observer un peu utilement et de tirer un juste parti de ce qu'il observe, à plus forte raison dans un milieu industriel !

Abstraction — et convention. Le bon patron, le mauvais contremaître, la noble fille du peuple, le vieil ouvrier fidèle, même le jeune apprenti héroïque de toutes les révolutions... Et ces types de tout repos, non pas fouillés, particularisés, mais grossis, — grossis jusqu'à la guignolade. Aucune vie profonde, non ! Bien pis : aucune apparence de vie... Et ce n'est pas faute d'événements !

Car pour masquer la pauvreté des caractères, M. Bourget complique à plaisir les situations. Ses personnages se trouvent tellement pressés par les faits, qu'on ne sait plus à quelles influences ils obéissent. Voici, enchevêtré dans la pièce sociale, tout un drame passionnel, qui y semble lié, qui, en fait, ne s'y lie que pour en fausser le développement. Quelle autre raison à cela que le besoin urgent de combler les vides, "le vide" ?

M. Bourget nous en donne une autre pourtant. Il ne veut pas être confondu avec M. Brieux et je l'en approuve. Il déclare donc qu'il n'écrit pas des pièces à thèse — mais des pièces à idées.... Hum ! hum !.. Subtilité ! Je ne vois pas bien, quant à moi, comment *la Barricade* conclurait plus fermement, plus nettement, (dans les discours du moins), si M. Paul Bourget eût voulu prouver et défendre la même idée devenue thèse ? — Veut-il dire qu'il ne prouve rien ? Je l'accorde. Son impartialité, pourtant si partiale, va trop loin, et peu lui importe de gâter tous les arguments de sa cause "pour faire plus vivant et plus vrai". Hélas ! nous avons vu qu'il manquait d'abord à sa pièce et la vérité et la vie ! Que s'il y manque la logique encore, il ne nous reste plus qu'à nous taire, et à relire les *Essais de Psychologie contemporaine*, en pleurant sur le temps passé.

Pièce à idées, pièce d'abstractions. Et l'espoir nous restait

devant ces creuses entités, qu'elles marcheraient d'un pas correct et nécessaire, comme il arrive dans certaines pièces de M. Hervieu, autre abstracteur ? Si l'auteur voulait à tout prix compliquer d'un conflit passionnel son drame d'idées, il fallait que du moins la passion vînt s'opposer à l'idée, la mettre en valeur en s'y opposant, non la couvrir, non la détruire ! Que reste-t-il de l'antagonisme des classes, si le renforce, si le double une rivalité d'amour ?... etc., etc...

Mais non, M. Bourget, vous n'avez pas pu vouloir dire ce que cependant vous dites : qu'il faut que s'entretuent les classes pour l'amour d'une fille du peuple ! Ou à quoi pensez-vous, grand Dieu ?... Et la connaissez-vous seulement votre autre conclusion, bon catholique ? C'est qu'il peut être utile à l'occasion, qu'on expulse, qu'on dépouille, telle communauté religieuse, puisque, le jour venu, cela permettra à un Breschard, de transporter secrètement ses ateliers dans la chapelle, où il pourra continuer malgré la grève, l'exploitation de sa fructueuse industrie : la loi sur les congrégations aura sauvé le patronat ! — Je ne blâme pas l'emploi des ficelles. Les plus grands auteurs en ont fait usage. Mais M. Paul Bourget a la ficelle malheureuse, n'est-ce pas ? Et puis pourquoi tant ergoter sur cette pièce quand M. Pataud qui ne nous apparaît pas si dénué de lettres et de sens critique, a déclaré : " Du Decourcelle inspiré par Georges Ohnet ", simplement.

H. G.

* * *

COMME LES FEUILLES par *M. Giacosa* (Odéon).

Il est beaucoup de gens pour qui un ciel italien est forcément indigo ou cobalt. Ils se croient volés quand pour eux Florence ou Venise s'enveloppe des plus délicates grisailles. Si beaux soient-ils, les nuages ne leur paraissent pas de jeu. Aussi, devant cette pièce grise, tous les critiques se sont-ils écriés : Brumes du nord ! — Eh non, brumes italiennes, tout simplement. Le Piémont a autant de droit que la Sicile à

représenter l'Italie, et cette Italie septentrionale, sobre, rude, quelquefois presque janséniste, n'est pas aveuglée du tout par les feux de Bengale de d'Annunzio.

Comme les feuilles est l'histoire d'une famille ruinée que son malheur peu à peu désagrège. Les âmes fortes s'y ressaisissent et prennent conscience de leur valeur, tandis que les faibles se laissent aller et sont dispersées " comme les feuilles ". La tonalité neutre de cette pièce, son naturalisme de tout repos rappellent fort, si mes souvenirs sont exacts, ces *Vierges* de M. Praga qui précédèrent les *Demi-Vierges* de M. Prévost et qui, elles aussi, joignent à de la justesse d'observation un certain manque d'intensité psychologique ainsi que d'autorité et d'originalité dans la mise en œuvre.

Chez un peuple qui a perdu ses grandes traditions et qui s'applique à se reconstituer fortement, une telle littérature, probe, mais sans abandon ni génie, n'est pas pour surprendre et on lui sait gré de se dépouiller si courageusement de ses stucs dorés et de son clinquant.

* * *

L'Œuvre a représenté une faible fantaisie en vers, *Nonotte et Patouillet*, où chez une Philaminte du XVIIIe siècle, un Trissotin jésuite va se faire accorder la main d'une nouvelle Henriette. Or dans la joute poétique où triomphe le méchant jésuite, apparaît tout à coup, Dieu sait pourquoi, un poète belge qui, avec un accent pittoresque, récite en charge des vers dits " libres ". On a peine à croire qu'il faille voir dans cette bouffonnerie une parodie des vers de Verhaeren. Libre au mirliton de se moquer de la flûte : le ridicule n'en retombera que sur lui. Mais si telle fut vraiment l'intention de l'auteur, comment la compagnie dramatique qui joua le *Cloître* a-t-elle pu prêter son nom à cette facétie ?

J. S.

* * *

LA BIEN-AIMEE, par *Jean-Louis Vaudoyer.*

Le premier livre de M. Jean-Louis Vaudoyer était uniquement une œuvre romanesque ; il n'étudiait aucune particularité de la vie contemporaine, mais ce qu'Edgar Poë appelle *l'esprit de roman.* On y voit un jeune peintre épris d'une actrice, lui écrire, l'entretenir de loin de sa passion, puis au premier rendez-vous, se dérober pour ne pas abîmer son rêve. Jusqu'ici, rien que nous ne sachions déjà. Mais l'original de l'*Amour Masqué,* c'est qu'au bout de quelques années, les hasards de la vie mettent ce François Feubrise en présence de la jeune femme. Il devient son amant, et le jour où il lui révèle que son ancien amoureux et lui ne sont qu'une même personne, l'actrice ne veut plus le revoir. Le curieux, le nouveau d'un tel livre est dans la superposition, on peut même dire dans le conflit de ces deux amours, l'imaginaire et le réel, plutôt encore que dans l'heureux agencement des détails, la sûreté avec laquelle ce récit est conduit, le pittoresque de certaines scènes comme la visite à un fabriquant de tissus imités de l'antique. Mais le défaut essentiel de l'*Amour Masqué* était dans son sujet même, dans ce qu'une telle conception pouvait présenter d'artificiel. M. Vaudoyer, l'ayant compris, a voulu traiter une aventure qui n'ait que de l'humanité, il a choisi la plus banale, la plus nue, l'histoire de deux jeunes gens qui s'aiment et à qui d'étroites conventions mondaines défendent de s'unir, et il en a extrait tout ce qu'une semblable anecdote peut contenir en même temps de plus particulier et de plus général. L'original, ici, c'est que nul romantisme, nulle déclamation n'entachent la pureté de ce poignant récit. Ces jeunes amoureux ne considèrent pas les raisons qui leur défendent le bonheur comme de stupides préjugés et ne sont en aucune manière révoltés contre la Société. Ils obéissent à ses dures lois en les déplorant, ils souffrent et voilà tout... Je songe au Jérôme de la *Porte Étroite,* qui accepte avec désespoir les impitoyables épreuves auxquelles le soumet la douloureuse Alissa, je songe à l'André Mauval de la *Flambée,* qui refoule si discrètement son chagrin quand sa capricieuse maîtresse rompt avec lui et qui n'arme aucun revolver. Le

roman va-t-il enfin renoncer à son héros favori depuis plus d'un siècle : le ténébreux qui s'écrie : "Crève donc, Société !" sitôt qu'une amie lui est cruelle ou que ses parents lui refusent la clef de l'étage ? Des héros si dignes et si vrais, si peu déclamatoires nous font plaisir à rencontrer... On apprécie celui de M. Jean-Louis Vaudoyer surtout quand il retrouve son ancienne passion, aujourd'hui jeune femme, dans la chambre d'un hôtel italien. Elle ne veut pas céder, mais consentirait pourtant à mourir avec lui. Mourir d'amour quand on a une famille, quand on appartient à une classe sociale, que l'on a des responsabilités et des exemples à donner ? Sans insister exactement sur tout cela, le jeune homme repousse doucement cette folie, et la *Bien-Aimée* s'achève sur une sorte de renoncement déchiré, qui est très beau. Ce qu'il y a de charmant dans les personnages de M. Vaudoyer, c'est qu'ils ressemblent infiniment aux jeunes gens d'aujourd'hui : forts artistes et fins lettrés, ils ne sauraient aimer sans mêler à leur amour ce que l'art et les lettres ont apporté de plus exaltant pour l'homme, il leur faut penser à Chopin, à Wagner, à Pricard, à Swinburne, ils font collaborer l'univers et son passé à leur fête amoureuse. Si l'on peut reprocher quelque chose à ses romans, c'est d'abuser parfois du décor, non qu'il soit de trop, cependant, dans l'*Amour Masqué*, à qui son caractère même permet une grande liberté de luxe et d'arrangement, mais il y a quelque excès de ce genre dans la *Bien-Aimée*, et certains détails du voyage en Italie distraient parfois d'un récit si simple et si émouvant. Mais je dis cela par conscience extrême de puriste et je prends un vif plaisir à un parti-pris artistique, si évident, à cette opulence d'images, à ces recherches décoratives qui donnent envie parfois de caresser et de louer la matière de ces pages, comme on le ferait pour les pâtes surchargées d'une réunion galante de Monticelli ou pour l'ivoire doré et jauni d'un netzké.

E. J.

* * *

LE ROMAN D'UN MOIS D'ÉTÉ, par *Tristan Bernard. (Ollendorff).*

Il me semble que déjà on a beaucoup parlé ici de M. Tristan Bernard. Mais comment résister au plaisir de le saluer, fût-ce en répétant les mêmes louanges, quand il nous apporte un roman aussi délicieux et simple que le *Roman d'un mois d'Été ?*

M. Tristan Bernard est un des rares écrivains de notre temps dont on ne parvienne pas à se lasser. On se lassera d'Anatole France et de ses sourires à la Voltaire, de Jules Renard même excellent, même indemne de cette passion politique, si déplacée dans son art, d'Abel Hermant aussi, bien qu'il ait cent façons de rafraîchir son ironie. Car on se lasse de tout art, et du plus exquis, où la trouvaille personnelle, non pas même encore devenue procédé, s'affiche au premier plan et dit " c'est moi " quand on l'a déjà reconnue. Il est impossible d'admettre, qu'après tant d'œuvres diverses, M. Tristan Bernard n'ait pas déjà une manière, et les procédés inhérents à cette manière. Mais ces procédés, il les cache. Il est le plus modeste de tous nos auteurs.

Quel récit dans l'ensemble plus " bon enfant ", plus gris, plus neutre, que *le Roman d'un mois d'Été !* Quoi ! voilà tout *l'effet* que M. Tristan Bernard a voulu tirer d'une invention si charmante ? Mais oui ! Et tant d'esprit, et tant de mots d'esprit, il les perdra dans la trame de son récit, comme s'il n'y attachait pas d'importance, comme s'ils naissaient de la même source médiocre, banalement. De sorte que ce qui est le comble de l'art de conter, nous paraît être le don même. Voici : la politesse est faite. Mais qui résistera, le mois prochain, au plaisir de saluer le *Danseur inconnu ?*

H. G.

* * *

LA CARTE AU LISÉRÉ VERT, par *G. Delahache. (Cahiers de la Quinzaine).*

Voici à proprement parler le premier exposé de la question d'Alsace, livre nu, livre dense, qui par la simple justesse de la

mise au point l'emporte en émotion sur tout ce qu'un tel sujet a fait écrire d'éloquent et de passionné. Quand Barrès parle de l'Alsace, on ne doute pas qu'il soit ému, mais l'on sent bien que le problème n'est pour lui qu'un épisode dans un grand problème de politique française ; on s'aperçoit qu'il cherche à persuader, c'est dire qu'instinctivement on se met en garde contre lui. Il n'est pas impartial, aussi jouit-il de prestige plus que d'autorité. Il est peut-être trop grand écrivain pour que souvent le son même de sa voix ne nous distraie pas de ce qu'il veut nous faire entendre. Son point de vue est en France ; il est parfois à Metz ; il n'est guère en Alsace même. Et si la majorité des Alsaciens le lit attentivement, ils cherchent encore celui dans l'œuvre duquel ils se reconnaîtront tout entier. Car les questions sont là-bas plus chargées de nuances qu'elles n'apparaissent dans les *Bastions de l'Est*. Barrès y veut établir une éthique française à l'usage de l'Alsace-Lorraine ; mais il y a aussi des éthiques alsaciennes....

Un bref exposé de l'histoire du pays jusqu'à la guerre, le contre-coup des défaites dans le pays qui servit de rançon, le texte des traités, celui des protestations, quelques épisodes de l'écrasement d'un petit peuple et de sa résistance obstinée, c'est tout ce que contient le livre de Georges Delahache. Il se lit avec une angoisse, plusieurs le liront avec des larmes qui ne sont pas celles que fait couler un beau récit, mais celles qui jaillissent à la douleur d'une blessure. Rien ne froisse l'Alsacien comme les bavardages qu'on fait sur son compte. Il sait bien qu'on ne peut juger équitablement, en France, les concessions que, " comme des cris de grâce " un despotisme dictatorial lui arrache. Mais du moins, qu'on ne parle pas de lui légèrement.

On ne parlera pas, dans les salons, de la *Carte au liséré vert*. *Colette Baudoche* est un livre utile et beau, dont on peut s'entretenir dans les salons. — Un livre qui expose la question d'Alsace sans faux tragique, dans sa simple amertume, on ne peut l'ouvrir qu'enfermé chez soi, honteusement. On ne se félicite pas de l'avoir lu.

J. S.

***

M. PAUL FORT, POÈTE LYRIQUE.

En manière de préface à *Mortcerf*, Xme recueil des *Ballades Françaises*, M. Louis Mandin, qui lui aussi est un poète, a écrit une longue étude aussi perspicace que chaleureuse sur l'œuvre déjà considérable de M. Paul Fort. Approuvons-le. Il est juste que l'on redresse le jugement trop hâtif que beaucoup ont porté sur le plus spontané peut-être de nos poètes lyriques. M. Paul Fort ne nous a pas trompés, nous nous sommes trompés sur lui. C'est à nous de le reconnaître.

Un travers commun à bien des critiques est de marquer par avance à chaque auteur sa vraie direction, sa vraie place, sans tenir assez compte de ses aspirations et de ses impossibilités. Un peu fatigués, avouons-le, par l'incessant afflux des *Ballades Françaises*, à un certain moment nous avons souhaité, attendu, exigé du poète " autre chose " et, tablant sur certaines scènes de *Louis XI*, vivement dialoguées, intenses, pittoresques, nous réclamions un drame de Paul Fort. Or le drame suppose une logique constructive, un coup d'œil réfléchi et une patience, qui ne voisinent pas forcément, dans le même esprit, avec le don du mouvement et du dialogue. Et nous ignorons jusqu'à nouvel ordre, si les possède aussi M. Paul Fort.

Mais non. Il est seul juge de ce qu'il peut faire. Essentiellement lyrique, sollicité quotidiennement par le monde, capable mieux qu'aucun de répondre sur l'heure à toutes les sollicitations, en improvisations fougueuses, il n'a pas voulu laisser perdre une sensation, une émotion, un souvenir. Victime de sa sensibilité suraiguë et de la vie qui ne s'arrête pas, il a continué de chanter au jour le jour, suivant la vie, en dépit de nos vœux et de nos critiques. Après douze ans, après quinze ans, voici sa chanson, aussi jeune, aussi alerte, aussi aisée qu'elle nous parut au premier jour. Sans chercher s'il y a progrès — est-ce qu'un lyrique quotidien progresse ? — écoutons et contentons-nous d'admirer cet intarissable instinct.

" *Un petit loriot jaune, habillé d'ailes noires, se balance en chantant au cœur des giroflées, dont s'orne l'écusson sculpté du vieux manoir, au-dessus du portail ouvert sur le musée.*

" Il semble au fond de l'ombre une oblique lueur, et je gravis trois marches et me voilà saisi par l'odeur du sépulcre. Il n'aura pas mon cœur ce musée, ni celui du loriot sans souci.

A ma fuite, il s'envole. — cherchez-moi donc aussi ! — "

Peut-on perdre son temps à critiquer le rhythme du petit loriot jaune, habillé d'ailes noires, qui est parfois un rossignol ? Comme il veut pouvoir chanter tout le jour, il choisit le rhythme le plus facile, le rhythme carré traditionnel, facilité encore par l'apocope continue. De là cette musique quasi-populaire, sans surprise, sans prétention, qui n'a pas d'autre but que de faire tourner en rond les images, dont est si prodigue M. Paul Fort. D'autres économisent, — et c'est leur sort — pour enrichir une œuvre dense et contractée. Pour Dieu ! puisqu'il peut gaspiller, que M. Paul Fort gaspille, et continue à se promener dans la vie, en nous rendant à mesure tout ce que la vie lui aura donné. Trop rares sont les poètes comme lui, qu'au vrai sens du mot, elle inspire.

H. G.

* * *

DEUX POÈMES et POÉSIES, par *Claude Lorrey.*

Rarement, du premier coup, le don d'un auteur se laisse préciser si nettement que celui de Claude Lorrey. A la lecture de ces volumes, tout ce qui est strophes aériennes, chansons, tout ce qui participe, si l'on peut dire, de la nature d'Ariel, s'isole spontanément des autres poèmes, comme parmi des grains de limaille, le fer s'élance de lui-même à la rencontre de l'aimant.

Deux grands mystères allégoriques où dialoguent Pan, Psyché, Nature, Unité, Charité, forment le moins bon de ces deux volumes. On dirait deux oratorios auxquels manque la musique d'un César Franck. Ils sont composés en vers d'une extrême fluidité, brisés selon mille jeux subtils, souvent charmants, souvent si déliés qu'ils en finissent par ressembler moins à un tissu qu'à un écheveau. Mais soudain cette trame

un peu lâche se resserre, une ingénue préciosité la raffermit, et l'on a le sentiment, comme dans *Faust*, de passer brusquement de la parole au chant.

Le second volume, *Poésies*, est plus significatif encore par l'opposition d'alexandrins sans accent personnel, et des plus délicieuses, des plus joliment menues trouvailles de rythmes.

La lune
D'argent dans la nuit rosée
Monte comme une
Bulle irisée.
Sur la forêt prochaine
Un long voile se traîne,
Un voile de brume et de diamant ;
Et l'on entend au loin par moment,
Faiblement,
La plainte incertaine
D'une froide fontaine.

Qu'il emprunte des coupes de strophes à Ronsard, à Lamartine, à Verlaine ou qu'il y préfère ses libres arabesques, nettes et inattendues, la marque du talent de Claude Lorrey, c'est cette musicalité particulière et assez mal définissable, limitée, aimable et prenante, de la *chanson*. Il aurait tort de forcer sa voix.

Depuis que tu t'en es allée
Toute ma vie est désolée,
Toute ma joie est envolée
Depuis que tu t'en es allée.

Bien loin, hélas, bien loin d'ici !...
— Pour compagnon et pour ami
Je n'ai plus que soin et souci
Depuis que tu es loin d'ici...

— Comme un vif avril orageux
Rit, pleure et mêle mille jeux,

Ris et pleurs passent dans mes yeux
Comme un vif avril orageux,

Mon doux émoi, ma douce vie...

J. S.

* * *

BEALE-GRYNE, par *Jean de Bosschère*, (Bibliothèque de l'Occident).

Que dire de ce livre? Il s'annonce au début comme une sorte de conte allégorique ou symbolique, écrit à la mode d'il y a vingt ans, et où il faut, ainsi que des voiles, soulever un à un les mots superposés, pour trouver dessous une pensée qu'on eût cru d'abord, à la place qu'elle tenait, plus grosse. Il semblerait ensuite qu'il n'y eût plus qu'une porte à pousser pour que ce Béâle-Gryne rejoignît Urien, assis au bord de la mer et l'attendant. Mais le voyage intéresse moins cet inconsistant héros que les songes et les images parmi quoi il se dilue. Qu'impatient, Urien surtout ne s'attarde pas à l'aller quérir : déjà il s'est évaporé, il n'est plus à sa place qu'ombres et arabesques sur la blanche toile de fond du poème... Au fait, c'est en vain que pour saisir son secret, nous effeuillons la rose : sa seule raison d'être, c'est son inutile beauté. Pareillement il convient d'accepter ce livre tel que l'auteur nous le donne, sans exiger de lui un enseignement ou une signification qu'il n'est pas fait pour contenir. Pourvu que le plaisir des oreilles et des yeux qu'il éprouve à le lire supplée, chez quelque lecteur, au manque de réalité, de raison et de justification secrète, M. de Bosschère aura rempli sa destinée. On peut même estimer qu'il l'aura dépassée.

Si les dessins dont l'auteur a semé la luxueuse édition de son œuvre n'évoquaient pas invinciblement le souvenir de Beardsley, sans doute nous sentirions-nous moins hardis à lui rappeler tout ce que doit son écriture à la fréquentation du vocabulaire de Claudel et de Gide. L'art auquel s'efforce M. de Bosschère ne vit que de mots et de rencontres verbales; encore faut-il que ces mots lui appartiennent : faute de quoi

on ne voit plus l'intérêt. Tant de " réussites " qu'on remarque dans ces poèmes ne permettent pas de douter que M. de Bosschère ne puisse trouver, dans son propre fonds, de quoi informer ses rêveries, pour peu qu'il persiste dans le genre qu'il s'est choisi. Peut-être, il est vrai, trouvera-t-il un jour quelque plus solide plaisir à draper ses précieux tissus sur des épaules vivantes. L'auteur de *Béâle-Gryne* paraît mériter en tout cas qu'on diffère quelque temps encore avant de le juger et de le classer définitivement.

A. R.

* * *

LES SAGESSES par *C.-Francis Caillard*. (Bibl. du Temps Présent)

Une préface n'est là, le plus souvent, que pour intercéder, pour insinuer, pour prévenir le jugement du lecteur et fausser l'impression que provoquerait ingénument l'œuvre elle-même. Aussi soyons reconnaissants de trouver un avant-propos qui, à force de clairvoyance et de simplicité, épargne sa tâche au critique, avec une bonne grâce charmante :

" Voici donc un petit volume où rien n'a la prétention d'être grand : cela pour le critique mal indulgent qui ne manquera pas de dire avec une nuance de mépris : " Ce ne sont que de petits vers ". Petits ils sont en effet. Petits je les ai voulus... Pas d'envol, pas de ce quelque chose qui est l'inspiration poétique proprement dite. Pas de mouvement. Une sorte de stagnance perpétuelle, d'une régularité à peu près sans réveil... Ce n'est pas m'enorgueillir de ces pages, sur la valeur desquelles je ne m'illusionne point, que de préciser la limite de leurs prétentions, pour que, les parcourant après en avoir parcouru d'autres d'un plus grand souffle, on ne les accuse pas de n'avoir pas tenu ce à quoi elles n'auront jamais eu la fatuité de prétendre. "

Tous les poèmes du volume sont composés de vers de huit pieds et chantent la vie étriquée et vieillotte d'une toute petite

ville. Donnons comme exemple deux strophes de *La Calèche de Tante Inès :*

... Dans son dodelinant voyage,
On la saluait au passage,
Avec un sourire d'ami
Pour le vieux cocher endormi
Et l'on attendait son approche
Pour cesser de tirer la cloche.

Louis dételait la jument grise,
Et le long du mur de l'église
Rangeait l'équipage, tandis
Qu'ayant parlé du Paradis
Le bon curé priait en chaire
Pour ceux qui sont au cimetière...

Mais il faudrait ne citer rien ou citer tout un poème pour rendre sensible ce sentiment de " stagnance " que l'auteur y a fort heureusement exprimé.

J. S.

***

BIBLIOTHÈQUE DE L'ART DU XVIIIe SIÈCLE : LE PORTRAIT EN FRANCE, par *L. Dumont-Wilden.* (G. Van Oest et Cie).

M. Albert Besnard, épiloguant naguère sur l'art du portrait, montra quelle différence extrême existe " *entre les portraits passionnés des Italiens et ceux des Hollandais ou des Allemands.*" A l'égard des Français, surtout des Français du " *riant XVIIIe siècle*", il établit à quel point cette différence s'accentue encore. Le portrait en France, à cette époque-là, est quelque chose de très à part et de très spécial ; c'est un genre qui prend alors toute sa mesure de finesse, acquiert sa qualité la plus haute et parvient à ce point de perfection qui n'est pas sans ressembler à un aboutissement : au delà d'un tel épanouissement dans la fantaisie et dans la grâce, il n'y a plus rien

de possible, dans la société et dans les arts, qu'un renouvellement absolu de toutes les manières d'être et de sentir. Michelet, beaucoup plus que Taine, qui ne tint pas assez compte du nombre d'indications que la peinture et le dessin d'avant la Révolution pouvaient lui livrer, a pressenti — dans un poignant passage sur Watteau — cet aboutissement. M. L. Dumont-Wilden vient, à son tour, dans d'excellentes pages, témoigner, à l'aide de nombreux exemples iconographiques, de cette préparation au déclin d'un régime et à la fin d'un monde.

" *Il semble que, dès le XVe siècle*, écrit M. L. Dumont-Wilden, *les vieux maîtres français aient possédé cette parfaite théorie du portrait psychologique.*" A mesure, nos peintres n'ont fait qu'ajouter, par une pratique de plus en plus perfectionnée, à cette théorie. " *On dirait qu'ils ont, comme La Bruyère, La Rochefoucauld, Saint-Simon ou Tallemant, le dessein d'assembler des notes pour une vaste histoire de l'homme. D'un coup de pinceau ou de crayon, aussi sobre, aussi net, aussi précis que les traits de plume des grands moralistes, ils notent les nuances du masque humain, image et signe de l'âme.*" Et, ce qui est vrai des Clouet, des Quesnel, des Dumonstier, notateurs de toutes les passions effrénées de leurs contemporains, ne l'est pas moins de leurs successeurs emphatiques du temps de Louis XIV, surtout, après Louis XIV, des peintres des " *visages trop intelligents et trop fins du XVIIIe siècle.*"

M. L. Dumont-Wilden, à travers Watteau, Largillière, Nattier, Van Loo, Drouais, Greuze, Boucher, Perronneau, Fragonard, mais surtout l'étonnant La Tour, a commenté, dans son livre, un beau choix de ces visages ; des portraits du Louvre, de Versailles, de diverses collections privées, voire du tranquille musée de Saint-Quentin, dus au pinceau de ces maîtres, il a su dégager cette grande leçon de goût choisi, d'esprit délicat, de sourire tendre et résigné que tant de Belles Ecouteuses et de Joueurs de Sérénades, depuis de longues années déjà, ne cessent de nous prodiguer du haut de leurs cadres de vieil or.

A propos d'un " drapé " de Raoux ou de Roslin, d'un geste plein de mesure de Tournières, de l'aspect mutin d'un Drouais

ou d'un Greuze, d'une page de Chardin, de Tocqué ou d'Aved, mais principalement à propos de ces pastels de La Tour qui constituent de merveilleux documents humains, l'auteur poursuit l'inventaire de tant de richesses peintes.

Dans aucun art le portrait, plus que le portrait français au XVIIIe siècle, ne fut représentatif du caractère de toute "*une civilisation polie*" ; en aucun temps il n'y eut jamais de plus pénétrants psychologues que ces peintres enjoués ou caustiques, à la fois pleins d'acuité, d'abandon et de douceur. "*Ce ne sont pas les peintres des visages, ce sont les peintres des esprits et des caractères, ce sont les peintres des âmes, des âmes nues, des âmes vraies, terriblement vraies.*" Ces peintres, en M. L. Dumont-Wilden, ont découvert leur commentateur le plus éclairé, le mieux averti, le meilleur ; et lui-même, ce commentateur avisé, n'a-t-il pas acquis, pour parler d'eux avec plus de connaissance et avec plus d'amour, ainsi que Mariette l'écrivait de de Troy en son temps, un peu des grâces de leur pinceau, "*du bon air de leur nation ?*"

E. P.

* * *

APRÈS L'IMPRESSIONNISME, par *J.-C. Holl*, (Librairie du XXe siècle).

M. Holl a un idéal élevé, l'esprit droit, le goût sain, de la fougue et de la générosité. Il sait observer et n'avance, en sa critique. rien qui ne soit juste et de bon sens. Qu'il étudie le "gâchis" où se débat aujourd'hui la peinture : arrivisme, amateurisme, concurrence, cynisme ; qu'il fasse remonter le vacillement de la critique d'art au "désir de sauver à tout prix l'œuvre admirable de l'Impressionnisme," préoccupation qui compromet chez le critique les bases rationnelles du jugement; qu'il établisse le bilan de cet Impressionnisme qui ne saurait être considéré comme une école parce qu'il tend à "l'affolement de la technique ;" qu'il trace enfin des portraits de Monet, Sisley, Pissaro et Renoir — toujours c'est la même honnêteté, les mêmes généreuses indignations, la même foi.

Excès d'idées justes : c'est par là que pèche ce livre. Toutes sont sur le même plan. On en voudrait de mieux soulignées et d'autres indiquées plus rapidement. D'un bout à l'autre on ne peut qu'approuver — mais sans cette joie de retrouver soudain sa propre pensée beaucoup plus intéressante et plus riche qu'on ne l'avait soupçonnée. Rien ne s'impose à la mémoire. Le lecteur se sent vraiment trop chez lui. — Nul doute que gardant toutes ses qualités, mais avec une autorité plus affirmée, M. Holl ne lui réserve bientôt plus de surprise et n'arrache à sa résistance une adhésion plus disputée et, partant, d'un plus grand prix.

J. S.

* * *

FESTIVAL FRANCK AUX CONCERTS COLONNE.

La grandeur de César Franck est de n'avoir jamais dit que ce qu'il avait à dire. Il ne s'est pas douté qu'on pût jouer avec la matière sonore. Il a eu le respect de son utilité, il ne l'a employée que pour la faire servir à quelque dessein. Ce n'est pas qu'il se soit décidé à une telle probité ; mais il l'avait naturelle, étant de ceux qui ne parlent que parce qu'ils ne peuvent pas faire autrement. La récompense fut la liberté de son langage qui est la seule chose que ses disciples n'aient pas su imiter, — cette liberté qui toujours résulte d'une intention précise et de l'obligation ; comme il savait à chaque instant ce qu'il voulait dire, il n'était gêné par rien.

De cette stricte fidélité à la vertu expressive des sons, la musique de Franck tire toute sa beauté. D'abord son exactitude admirable. Chaque instrument entre à sa place, appelé par tous les autres, et c'est tant est naturelle son apparition qu'elle émeut. Jamais d'effet par l'inattendu. Si je tressaille, ce n'est que de sentir mon attente avec perfection comblée. Le clair discours se déroule, les paroles naissent au fur et à mesure de ce qu'il faut énoncer. Ce n'est pas que tout soit prévu d'avance ; chaque mesure au contraire est une surprise, mais elle ne surprend qu'à force de satisfaire.

De cette propriété perpétuelle découle la continuité toute

spéciale de Franck, très différente de la rectitude du formidable tourbillon wagnérien, que guide sa seule pesanteur. Cette musique est si serrée, elle s'agence si scrupuleusement qu'aucune interruption ne s'y saurait insinuer ; rien ne manque, aucune virgule ne permet la pénétration d'une divergence ; l'intention est sans cesse présente en chaque détail et lui interdit de distraire. Aussi le développement n'emprunte-t-il rien de l'extérieur ; il procède par éclosions successives ; la mélodie se déploie en plusieurs moments, imitant la fragile et progressive détente d'une pousse ; elle ne progresse qu'en se précisant elle-même par ses répétitions, qu'en se dégageant peu à peu de son propre repliement. A mesure qu'elle se fortifie, l'harmonie émane d'elle et l'environne ; il n'y a enrichissement que par multiplication intérieure, et c'est par l'approfondissement du passé, que surgissent les découvertes nouvelles. La modulation elle-même n'est ici qu'une forme de la continuité ; elle n'a jamais le souci de créer un contraste ; mais elle s'emploie à marquer d'exactitude les passages ; elle est toujours comme une main qui s'ouvre lentement, comme l'insensible introduction à plus de lumière, comme la filtration irrésistible d'une même clarté qui gagne plus d'espace.

Une âme se chante avec fidélité. Tout vient d'elle. Elle s'épanouit dans la solitude; elle s'offre, se développe, s'accroit, se donne avec une candide prodigalité ; mais elle est seule ; on sent qu'elle n'a rien eu à vaincre et que dès sa naissance elle fut céleste. Aucun débat. La sensualité n'insère nulle part ses tentations : c'est d'être si *pure* que la musique de Franck est si *juste*. On ne peut s'empêcher de sourire à l'admirable *Psyché*. Franck dévêt Eros et Psyché de leurs corps ; à la charnelle poésie du mythe antique il substitue l'histoire de l'Ame, et de l'Amour ; entendons : l'amour divin. Le duo, si plein d'enlacements et de courbes flammes, que chante l'orchestre, brûle d'un pathétique uniquement spirituel : ce sont les noces de l'âme sainte avec Dieu. Et l'exaltation progressive de cette âme, son transport croissant, le tremblement de plus en plus passionné de sa dédicace, atteignent une intensité si poignante qu'on ose à peine préférer secrètement d'autres

musiques plus humaines et moins sûres qui chancellent plus souvent, hésitent à plus d'obstacles et ne maintiennent leur continuité qu'en absorbant en elles les voix de l'entour, qu'en confondant sans cesse avec leur cœur les interjections de ce monde périssable où elles cheminent. J. R.

CLAUDE DEBUSSY, *par Louis Laloy* (Bibliophiles fantaisistes).

Claude Debussy est peut-être le seul de tous les musiciens qui ait eu le privilège de vivre à l'époque qu'il méritait. Il était attendu par elle, il est venu répondre à toutes ses questions. La conversation s'engage et presque tout de suite il est reconnu. On l'accompagne, on l'interroge avidement, il parle dans le triomphe.... Sans doute il y a un grand nombre de réfractaires: ne sachant comment se justifier à eux-mêmes leur incompréhension, ils traitent cet enthousiasme de snobisme, et entreprennent des enquêtes, comme on en fait en secret sur la mentalité de quelqu'un dont on ne s'explique pas les démarches. Mais ils ressemblent à des gens qui resteraient assis dans une salle d'où la foule s'évade en tumulte pour acclamer celui qui passe dans la rue, et qui hausseraient les épaules en murmurant: Ils sont fous! — Un fanatisme est toujours une chose trop grave pour qu'en puissent rendre compte les petites explications.

Parmi les privilèges extraordinaires dont jouit Debussy, je compte celui d'avoir trouvé un critique digne de lui en M. Laloy. Il était délicat de parler d'un musicien vivant et déjà illustre, — d'autant plus délicat que l'auteur, n'admettant à son admiration aucun tempérament, risquait de glisser dans le dithyrambe. Il a su se garder avec soin de ce danger en appuyant de toutes leurs raisons ses louanges. — La partie la plus intéressante du livre est évidemment celle où M. Laloy s'attache à situer dans l'histoire de l'art la musique de Debussy. — Après la symphonie classique qui combina suivant des règles abstraites les tons fixes, éléments simples et irréducti-

bles, après le romantisme dont l'inquiétude spirituelle ne sut pas s'échapper de la contrainte des tonalités immobiles, cette musique apparaît comme l'épanouissement de toutes les libertés attendues. Elle ne s'inquiète plus que d'exprimer les émotions, la fluidité de leur déroulement, et la façon dont elles se lient en se fondant sans cesse les unes dans les autres : pour atteindre à la souplesse de cette continuité tout intérieure Debussy s'est débarrassé des tons rigides, qui posent pour un temps l'obligation d'un certain sentiment ; il laisse la tonalité non pas flotter, mais s'infléchir sans cesse pour suivre de plus près la forme, à chaque instant variable, de l'âme, et pour mieux serrer le contour de sa palpitation. — Il est séduisant de rapprocher son art de la poésie qui lui fut contemporaine, et d'en assimiler l'émancipation à la découverte du vers libre. Cependant M. Laloy lui-même indique que sans doute le symbolisme n'a trouvé que dans *Pelléas* son chef-d'œuvre. La raison n'en est-elle pas peut-être que *Pelléas* a su dépasser l'orthodoxie symboliste en se proposant davantage qu'elle n'exigeait ? On réclamait récemment dans ces pages le droit d'admirer Debussy à cause de son classicisme. Il me semble en effet discerner dans sa liberté autre chose que la rupture de toute règle. Un grand besoin d'expression exacte le possède ; il lui faut à tout prix découvrir pour chaque objet le trait le plus précis; il n'a point de cesse qu'il n'ait modelé sa période musicale (mélodie et harmonie) sur l'attitude même de l'âme ; chaque phrase de *Pelléas* est gravée sur les seules notes qui la pouvaient supporter ; elle ondule juste dans la mesure nécessaire pour se tenir sans cesse à la même hauteur que l'émotion. La liberté de cette musique n'est donc qu'un résultat ; elle vient d'un grand attachement à ne pas cesser d'être textuel. Elle est un moyen d'atteindre l'expression la plus minutieuse ; elle a été non pas cherchée pour elle-même, mais obtenue par Debussy à cause de la contrainte qu'il s'est imposée d'être toujours impitoyablement fidèle à son âme.

Toutes ces réflexions se trouvent dans le livre de M. Laloy. Mais il les applique aux œuvres de la dernière période, plus fermes et plus simples selon lui. Or je ne peux m'empêcher

de les trouver surtout valables pour *Pelléas*, *les Nocturnes* et *la Mer*. Je m'inquiète même un peu de la minutie amusée de *Children's Corner :* il ne faudrait pas que le souci d'être exact amenât Debussy à préférer les petits sujets qu'on peut cerner d'un trait plus élémentaire. La passion d'exprimer n'est belle que s'il lui faut vaincre de grandes résistances. — Mais Debussy est trop averti, il sait trop bien ce qu'il fait pour que nous puissions garder le droit d'une méfiance, et refuser de souscrire aux espérances magnifiques que son biographe nous conseille.

J. R.

* * *

LE CŒUR DU MOULIN par *M. Déodat de Séverac* (Opéra-Comique).

Sous ce titre M. Maurice Magre a tenté d'écrire un drame de la nature, et n'y est point parvenu. M. Déodat de Séverac ne s'est pas laissé rebuter par les artifices du poète et ses froides allégories : il a pris sa place et chanté la terre natale, qu'il aime d'un si profond amour. Ainsi, sur la scène de l'Opéra-Comique, a paru une musique vraiment rustique, non pas une de ces lourdes paysanneries qui sont des caricatures, mais la confidence même des sources, des bois et des collines, telle qu'elle est accordée à ceux qui savent contempler. C'est un pays méridional, plus rude que la Provence, plus rêveur aussi, et dont la joie ensoleillée garde au fond d'elle-même une tristesse ou un regret. Déjà des recueils pour le piano, le *Chant de la Terre* et *En Languedoc*, nous en avaient révélé la grâce émue, mais ici, écrivant pour l'orchestre, l'auteur a dû adopter une manière plus serrée ; il s'est corrigé d'une nonchalance qui était jusqu'ici son défaut. Les idées sont nettes et significatives ; le seul reproche qu'on leur puisse faire, c'est d'être trop pressées : elles sont toujours plusieurs qui se montrent à la fois, et l'on ne sait à laquelle entendre. Il faut dire aussi que l'ouvrage remonte à cinq ans déjà : il porte donc des marques de jeunesse dont l'auteur s'est peut-

être débarrassé, depuis. C'est de quoi nous aurons bientôt la preuve, il faut espérer : M. Déodat de Séverac a beaucoup de musique encore à nous donner.

L. L.

* * *

LA RHAPSODIE ESPAGNOLE DE RAVEL AUX CONCERTS-COLONNE.

Il y a une torpeur dans toute danse espagnole ; c'est l'union de la fureur et du sommeil ; les danseurs semblent toujours en train de se réveiller par leurs cris ; ils frappent du pied, ils arrondissent les bras, ils se cambrent, ils se jettent des invectives pour s'encourager : mais leur tourbillon reste inerte ; tout départ s'achève en piétinement ; l'appel s'entrave dans la gorge ; les visages n'arrivent pas à s'arracher ce sérieux. — Je retrouve dans Ravel, admirablement évoquée, cette agitation dans l'engourdissement. Tout n'est que préludes, ritournelles préparatoires, exordes emphatiques ; les chanteurs se disposent à se montrer incomparables ; mais il fait trop chaud cette nuit ; les cordes de la guitare éclatent. — Dans la Habanera les pas et les gestes entreprennent d'être inépuisables ; mais bientôt, délicieusement, ils renoncent à s'inventer davantage et tournent, tournent, tout désorganisés de langueur. — Enfin la Feria (Foire) ne se compose que de brefs assauts, de tentatives furieuses mais vite consommées, de bondissements esquissés, de fanfares qui surgissent, puis s'arrêtent ; sans cesse la mélodie se perd dans la lourdeur qui plane, s'efface dans une chaude brume sonore faite de la confusion de tous les cris ébauchés et interrompus. — Il faut comprendre que la vertu expressive de cette musique est dans son indistinction même, dans le trouble flottement de son harmonie, dans sa suspension perpétuelle, dans sa façon d'être une atmosphère où tout s'évapore.

Cependant il me semble qu'à peindre ces confusions Ravel ne réussisse si bien que parce qu'il y utilise un défaut. Reconnaissons-lui l'indépendance qu'il revendique à l'égard de

Debussy. Ne l'achète-t-il pas au prix d'infériorités ? S'il montre tant d'habileté à brouiller les contours et à fixer surtout la couleur d'ensemble des grands mélanges, n'est-ce pas qu'il lui manque cette cristalline netteté qui fait l'orchestre de Debussy, même dans ses complexités les plus formidables, toujours aussi distinct, aussi *séparé intérieurement*, aussi *discret ?* Je me rappelle dans la Mer certains écroulements de vagues dont le fracas n'empêchait pas de tinter la chute délicate de chaque goutte.

Ravel mérite le nom d'*impressionniste* avec toutes les vertus et tous les défauts qu'il comporte. Il est parmi le bruit qu'il entend, et il en note avec subtilité la saveur propre. Mais il ne sait pas se détacher ; il ignore le secret d'oublier pour mieux retrouver ; le besoin de l'inscription immédiate lui interdit de composer d'ensemble son œuvre. Il consent à ce qu'elle ne soit que *rhapsodie*.

Debussy est mieux qu'un impressionniste ; il est temps qu'on s'en persuade.

J. R.

* * *

SUR LA MORT DE L'AVIATEUR DELAGRANGE.

Entre toutes les vertus le courage a ce privilège terrible qu'il ne trouve sa parfaite preuve que dans la mort. Je pense à Léon Delagrange qui vient de périr dans une chute d'aéroplane. Dans les landes de la Croix d'Hins, près de Bordeaux, au milieu de l'immense solitude, parmi cet air qui retient de sa proche origine océanique des sursauts, des remous et de soudains effrénés glissements, il se tenait avec application, modelant l'attitude de son vol sur l'invisible et sans cesse variable fluidité de l'élément : il prenait appui sur les couches limpides qui ondulaient sous ses ailes comme un dos, il coulait parmi la transparence. Le marin contemple des yeux les vagues qui le menacent, il connaît la direction de leur assaut ; mais l'aviateur nage dans une clarté trop pure pour qu'il puisse apercevoir les gestes de son bouleversement. — De plus, l'aéroplane ne se soutient que par la résistance qu'offre l'air

à son avancement. Il est un engin essentiellement dynamique, il ne faut pas qu'il cesse de faire effort sous peine de s'abîmer. Ainsi son parcours est une lutte, il ne peut rien sans hostilités; il ne progresse qu'en repoussant à tâtons l'ennemi informe qui l'environne. Mais il lui faut se garder d'une victoire parfaite ; car s'il triomphe de la résistance, il s'effondre.

Delagrange tenait la barre, et de tous ses membres il méditait avec exactitude le degré, sans cesse différent, d'inclinaison des plans à opposer à la rafale. " Il travaille là-haut! " Quelqu'un dans la foule a dit ce mot admirable. — Continuité de l'effort, tension de tout l'esprit qui, exprès, a diminué vertigineusement ses chances de survivre, afin qu'en maintenant seul celles qui restent, il éprouve mieux sa puissance. Côtoiement volontaire de la mort ; rapprochement des limites ; toute la vie se rassemble dans l'âme comme la population d'un pays dans la capitale assiégée, afin d'être mieux *en présence* et pour qu'aucune parcelle de l'être ne soit sans participer au danger. — Alors aussi on connaît par la suppression de tout ce qui le justifie ce que peut être l'espoir dans sa violence : une sorte de transport muet, de cri arrêté dans la gorge.

Dans un virage, les deux ailes se sont brisées sous l'effort... La foule s'est retirée en silence.

J. R.

* * *

REVUES.

Dans le numéro d'automne de Poésie, *André Fontainas* nous persuade élégamment, en traduisant un poème de Meredith, que si ces subtils tissus toujours se déchirèrent au contact des mots français, ce n'est pas qu'il y ait incompatibilité entre eux, mais bien que jamais les mains qui les déplièrent ne furent assez pieuses ni légères : un peu plus loin, de trop brèves Notes de voyage de *Carco* qui s'interrompent quand justement on commençait d'en goûter la vivacité et la fraîcheur.

Dans Isis, de Novembre-Décembre, quelques pages de

Jaloux, de ce Jaloux sentimental et raffinant, qui n'est peut-être pas toujours le meilleur mais où il met à coup sûr le meilleur de lui-même. — M. *Polti* nous affirme dans le même numéro que " Avec M. Henri Strentz, elle (la poésie, la prose, la " source éternelle " ad libitum, — le contexte, savoureux d'ailleurs, manque de précision) reprend son cours vivant et charmant ; elle reflète, heureuse, les *Images simples et ferventes* qui furent lui-même ; images précisément de cette adorable Ile-de-France, si proche de nous, si immédiate et qu'ont pourtant seuls entrevue, que je sache, un Paul Fort et un Anatole France... après Stevenson et surtout après Nerval, ici encore initiateur et maître.." — Tant mieux, ma foi !

Dans LES VISAGES DE LA VIE, quelques poèmes en prose de Jean Dominique, où l'on retrouve cette grâce confidentielle et comme préraphaélite qui fait le charme de *l'Anémone des Mers*.

Dans PAN (Novembre) deux allègres chansons de *Klingsor* qui a toujours vingt ans ; un poème de *Roger Frène* qui par aucun vers spécialement ne s'impose, mais dont le solide ensemble se tasse et fait figure.

Le FEU se livre au petit jeu des enquêtes. " Quel est l'avenir du drame lyrique, demande-t-il à ses lecteurs, que pensez-vous de son évolution, quelle forme peut-elle prendre et quel en peut être l'aboutissement ? " Là-dessus force réponses solennelles et prophétiques d'affluer. *M. Camille Mauclair* déclare modestement qu'il n'est pas devin. Que ne se borne-t-il là ! Les 75 lignes qui suivent nous font bien voir qu'il ne sourit pas en se regardant. On n'est pas accoutumé, en revanche, de trouver tant d'à propos et d'esprit à *M. Saint Saëns* qui se contente de répondre froidement " Je n'en sais rien ".

Est-il trop tard pour signaler dans l'*Occident* de Septembre un ingénieux article de *Francis Jammes* sur le peintre Lacoste. " Un navire de l'Amérique du Sud beugle comme un taureau sauvage. Voici des couturières, des employés de commerce, des débardeurs, un pensionnat. Voici un homme qui a une figure d'Indien. Descend-il du courrier de Haïti où sa mère naquit ? Il marche seul ". Et on reconnaît Lacoste. On y

reconnaît aussi Jammes. — De *Napoléon Landais*, d'excellentes Réflexions sur la Réforme de l'orthographe. A. R.

* * *

Mentionnons encore, dans l'*Art Libre*, un courageux article de Fabrice Didier sur les rapports de l'artiste et de la société, et dans les *Marches de l'Est* une étude sur la *Sculpture historique et patriotique de Rude*, accompagnée des plus belles reproductions.

Deux nouvelles revues sont nées. L'une, l'*Arlequin*, présente avec la *Nouvelle Revue Française* une singulière ressemblance d'aspect, ce qui n'est point pour nous déplaire.

M'étant attribué droit d'entière franchise ;
Toujours prêt à livrer bataille à la Bêtise,
A rosser les crétins, à me gausser des sots,
A faire trébucher le fat dans les ruisseaux...

annonce Arlequin en un verveux prologue. Courage ! L'autre, *Les Flèches* est de plus petit format. Ni nom de directeur sur la couverture, ni signatures à la fin des articles ; un gérant, c'est tout. Quelques courts articles de polémique, dont le ton juste et alerte fait augurer beaucoup de bien de cette publication qui parlera " principalement de la politique, de l'Eglise et de la littérature."

* * *

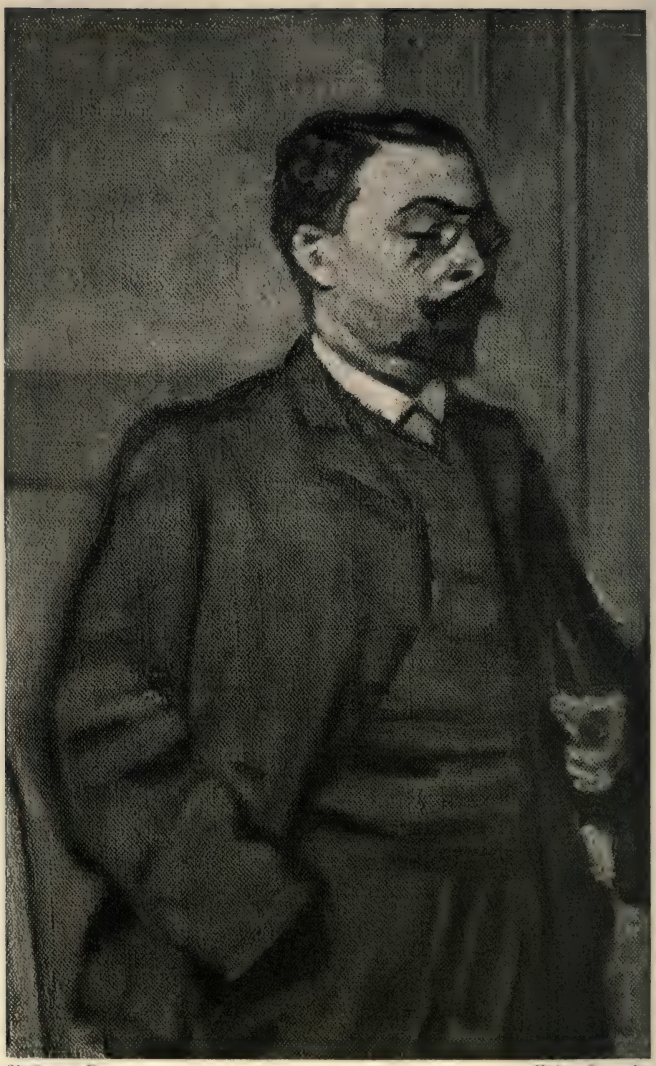
AVIS IMPORTANT

Les abonnés qui ne nous auraient pas retourné le présent numéro ou adressé directement le montant de leur abonnement, nous permettront de leur faire présenter un recouvrement de 10 fr. pour la France, 12 fr. pour l'étranger, 20 fr. pour l'édition sur papier de luxe. Celle-ci, sur la prière de plusieurs abonnés, sera dorénavant imprimée sur papier " Waldorf."

Le Gérant : ANDRÉ RUYTERS.

THE ST. CATHERINE PRESS LTD. (Ed. Verbeke & Co.), Bruges, Belgique.

138



Ch Guérin Pinx. Hélog Dujardin

Charles-Louis Philippe

" On m'attend. Rien ne sert de tarder. Adieu ! "

Je le vois qui met la main sur la porte avec un sourire douloureux,

Il ouvre — (comme un autre jadis) — la porte et la referme sur lui en silence.

Le voici qui se passe de nous, nous passons hors de sa connaissance.

" Où je suis vous n'êtes pas là et ma mère ne m'a point servi.

Voici la mort, déjà, qui est nécessaire plus que la vie,

La main qui finit tout avec moi et qui ne me laissera plus seul.

Que cette main dans la mienne est chaude et que cette haleine est ardente !

Epouse de peu de moments, que tu es étroite et urgente !

Ce que nous avons à nous dire, nous nous le dirons seul à seul.

Parle clair ! car cette heure est dure et je t'écoute à la sueur de mon front.

Parle vite ! car la chair est faible et l'esprit est prompt. "

Philippe est mort qui était seul et pauvre et petit.

" Et toi du moins n'avais-tu rien à me dire ? pourquoi me laisses-tu partir ainsi ? "

PAUL CLAUDEL

Noël 1909

L'ŒUVRE DE CHARLES-LOUIS PHILIPPE.

Songeant au pauvre et cher Philippe, je revois bien, et sans effort, ses aspects de vigueur paysanne que la vie de bureau n'avait pas affadis : le corps " petit, mais costaud ", le visage plein et coloré, où même la cicatrice creusée dans la mâchoire paraissait moins signe de maladie que de quelque ancienne blessure ; je revois aussi ses airs décidés, presque rageurs, quand l'irritaient les actes des méchants ou les jugements des sots. Mais plus facilement et plus volontiers j'évoque ses rougeurs timides, son regard de rêve et de malice ingénue, le sourire enfantin de sa bouche gourmande, et cette voix posée et douce, que représente fidèlement son écriture toujours égale et bien formée. — Pareillement, dans ses livres, le réalisme délibéré, la volonté d'âpre franchise, jamais ne supprime et jamais ne cache le fonds premier de son talent : une âme de pitié, de tendresse, de frémissante poésie. Cette âme spiritualise les sujets les plus vulgaires, transfigure les plus incultes héros, et, non contente d'animer le dialogue et le récit,

s'échappe tout à coup en effusions lyriques, dont la complication naïve atteste la sincérité. " Brutal et doux, irascible et bon ", — comme il s'est qualifié lui-même, Philippe a vite épuisé ses colères ; c'est dans la bonté qu'il s'attarde. Il reste bien ce même enfant têtu, modeste, ombrageux, tendre et sage, qui jadis au retour de l'école, dans la petite maison de Cérilly, rêvait sur un livre près de l'établi où son père creusait des sabots.

Comme il eût creusé des sabots, l'enfant fit des mathématiques : il faut bien vivre, et l'on croit au village que la science nourrit son homme. Mais il traite la science en simple instrument : elle n'entame pas son être intime, elle n'a pas de prise sur ses intuitions. Avant de tenir un métier, il sent qu'il est né pour l'art littéraire ; ni soucis d'avenir, ni pesantes besognes, ne l'en sauront détourner. Je ne m'étonne pas qu'avant de détester le symbolisme il ait vénéré Mallarmé, et débuté par des vers dont le gauche raffinement, plus tard, lui faisait un peu honte. Il n'aimait pas non plus qu'on lui rappelât ses *Quatre Histoires de Pauvre Amour* (1897). Et pourtant, quelles que soient leurs imperfections, elles ne copient aucun maître et dessinent déjà nettement une personnalité naissante. La plus maladroite, qui sent le collège : *Le Journal de Roger Jan*, confesse les convoitises et les froissements secrets d'un adolescent sensitif que la volupté tour à tour effraie, déçoit et dégoûte. L'art est plus

sûr dans *La Chair de Trois Gueux :* récit d'un viol, où le poète ne peut imaginer l'affolement des brutes qu'en y mêlant du mystère et du songe. Dans *Le Pauvre Amour en Chair*, se nuancent assez d'émotions juvéniles pour nous intéresser aux heures d'une nuit banale, depuis l'éclosion du désir jusqu'au réveil désenchanté. Enfin l'idylle plaintive et pure qui se nomme *Le Clair Amour et l'Innocence*, rend, avec un timbre plus grêle, le même son que l'œuvre double de la suivante année : *La bonne Madeleine et la Pauvre Marie.*

Rien qu'à lire ces deux courts romans poétiques, on devinerait les affinités qui dès lors destinaient Philippe à l'amitié de Francis Jammes. Philippe est de dix ans plus jeune ; il n'a pas d'ailleurs au même degré le sens inné de notre langue et le don des images neuves ; son invention ne se joue pas avec la même liberté. Aussi ni Madeleine, ni Marie ne se détachent-elles au fond de nos mémoires comme font Clara d'Ellébeuse, Almaïde et Pomme d'Anis. Mais Philippe voue à ses héroïnes un amour plus patient, plus incliné, plus soumis ; un amour grave et sans sourire. Il les protège comme un frère ; il assiste à leurs humbles tâches ; il déplie délicatement les chastes secrets de leurs cœurs. Pour consoler Marie infirme et laide, en qui brûle une belle soif de dévouement, il voudrait trouver des promesses d'amour qui ne fussent pas des mensonges. Dans sa tendre

sollicitude, il entre un peu de nostalgie : Marie et Madeleine sont de sa province, lui figurent son village et le foyer de ses parents. C'est ce foyer qu'à présent il va peindre, c'est soi-même parmi les siens. La première forme de son art ne pouvait plus exquisement se consommer qu'en ce petit livre : *La Mère et l'Enfant.* Au premier volet du triptyque, l'enfant blotti contre les jupes maternelles lève vers la lumière des yeux émerveillés ; le troisième expose le départ amer d'un adolescent qui déjà ne veut plus compter sur les hommes ; le second porte l'image de la douleur physique, de la douleur imméritée. Elle amollirait le cœur le plus dur. Pauvre Philippe ! Bien d'autres nous ont dit les pleurs vite essuyés, " le sel des larmes d'enfance " ; — lui seul, la stupeur morne et d'un enfant qui se lasse peu à peu d'espérer, et souffre, souffre interminablement sans rien comprendre à sa souffrance, sans y voir poindre une pensée.

Les fils de paysans exilés dans Paris ont beau se retourner vers leur village ; ils voient la ville comme ses fils ne la voient pas, avec un œil toujours neuf, avec un esprit prompt à s'étonner. Philippe n'a pas abordé Paris par l'étude ou par la fête ; par les musées, les monuments ou les théâtres. Lancé tout de suite à la recherche d'un métier, en plein courant populaire, il a connu les repas de pain et de fromage ; l'escalier noir où

l'on croise la faim, la honte et la prostitution ; la chambre exiguë, froide et sale, où l'on frissonne ; la visite des amis pauvres, qui vous font un peu de bien rien qu'à confronter leur misère avec la vôtre ; et la rue pleine de vertiges, où l'on est plus chez soi que dans sa chambre, éclairé par les regards, même hostiles, et réchauffé par les contacts indifférents. Il a connu les amours de la rue, la femme qu'on abrite une heure en sachant bien ce qui l'attend après ; la femme qu'on voudrait sauver, qu'on ne sauvera pas parce qu'on est faible, et que d'ailleurs pour la sauver il faudrait sauver tout un monde. Tout cela, plusieurs années de la plus âcre expérience, revit aux pages de *Bubu* ; d'autant plus merveilleux est l'art par lequel tant de troubles éléments sont condensés et maîtrisés. Rien d'extérieur, rien de conventionnel : elle est bien loin, l'image truculente que les collégiens d'alors se faisaient des souteneurs et des filles, d'après les chansons d'Aristide Bruant. Maurice Bélu, le grand Jules, Berthe et Blanche Méténier, ne sont point là pour un spectacle. Ils vivent, ils remplissent leur peau ; leur âme circule dans tout leur corps ; c'est le sang même de leurs veines qui forme leurs idées courtes et leurs sentiments obscurs. Le style vaut avant tout par sa franchise d'attaque : comme les pas de Bubu sur le pavé des quais, chaque phrase pose résolument, et transmet son ressort à la sui-

vante. L'auteur ne s'embarrasse que vers la fin, quand Pierre Hardy s'efforce à sauver Berthe. Ici Philippe cédait à sa faiblesse sentimentale. Il se le reprochait bientôt ; il tenait à affirmer qu'il saurait bien, quand il voudrait, peindre les riches et les forts : en quoi je pense qu'il s'abusait. Du moins, dans ses *Faits-Divers* de la *Revue Blanche*, excelle-t-il à peindre la force égarée des voleurs et des assassins. Il se loge dans leur crâne, il convoite, il frappe, il succombe avec eux ; sa justice nous convainc que ces brutes sont nos frères, et que leurs actes sont faits de la substance de nos désirs. Là sont peut-être les chefs-d'œuvre de Philippe ; car si bien qu'il s'entende à concevoir un ensemble, toujours, dans ses longs romans, un souci de continuité, des scrupules de composition amortissent un peu sa vigueur.

Le *Père Perdrix* est à mon gré un livre moins réussi, moins savoureux que Bubu, mais plus difficile à écrire et plus beau. La nouveauté n'était pas de nous transporter dans une petite ville, mais de nous mettre, pour ainsi dire, dans les habits des petites gens. Ceux-ci, chez Flaubert, passent en comparses ; et Renard même les saisit tels qu'ils se laissent voir aux bourgeois. Ici, nous sommes de leur cercle, nous respirons leur atmosphère ; pour nous identifier à eux, Philippe se plaît à confondre les trois personnes du verbe : " Il n'y a que le travail pour *nous*... *Vous* êtes même étonné des

idées qui vous viennent... *On* la sentait (l'eau-de-vie) dans l'arrière-gorge, qui vous remontait jusqu'au palais. " Procédé dont ensuite il n'a pu se défaire, tant il lui était imposé par un instinct de sympathie. — Le père Perdrix est un vieux forgeron qu'un mal d'yeux chasse de sa forge. Tout de suite il sait que le chômage, c'est la mendicité prochaine, et la paresse ; même il sait, et c'est le pire, qu'il finira par s'y faire, par ne plus sentir la honte. Au début, il y a encore de bonnes heures : des charités supportables, du travail pas trop humiliant, et la visite des enfants, où pour une fois on mange comme des riches. Nous partageons avec Philippe les sensations, sourdement pleines de sentiment et de pensée, qu'un bon repas éveille dans la chair des pauvres : (ce lyrisme du corps, — dit bien Jules Romains — ne révèle pas une tendance matérialiste ; au contraire ; il est la reprise par l'âme d'une partie d'elle-même, qu'elle avait abandonnée à l'inconscient). Mais on n'a pas le droit de festoyer, quand on est inscrit au bureau de bienfaisance. Privé d'aumônes et de travail, vivant des " ménages " que fait la mère Perdrix, le vieux sur son banc, au soleil, étale sa fainéantise. En face de lui, son filleul Jean Bousset : un fils de charron, bien instruit, bien parti pour la fortune, s'il sait obéir à ses maîtres comme son père le lui conseille. Impérieux, prudent, économe ; le père Bousset ressemble au père Philippe, Jean Bousset

doit être Philippe lui-même, seulement plus pur et plus fort. La première marque de sa force est, à la veille d'une grève, une brusque insolence, qui le fait renvoyer. Sans travail comme son parrain, lui, l'ingénieur de naguère, il rêve, il s'avachit, il flâne ; il quitte les siens dans un coup de colère, et se réfugie chez les Perdrix. Bientôt la vieille meurt, et Jean, muni d'un petit emploi, emmène le vieux à Paris. Voilà bien la seule force qui soit selon le cœur de Philippe : celle qui n'estime trop lourde aucune œuvre de bonté. A cette force une autre répond dans la tête grise du père Perdrix ; il va vers la mort si discrètement que Jean Bousset seul comprendra : les pauvres seuls devinent l'héroïsme des pauvres.

L'idée de pauvreté revient si constamment dans les œuvres de Philippe qu'on ne saurait, parlant de lui, ne pas la regarder en face. Il n'a bien connu que les pauvres ; il a écrit, non pour eux seulement, mais avec la volonté qu'eux aussi pussent le comprendre. Il s'est donné pour un des leurs ; il a marqué sa place parmi eux ; il est à eux ; on n'a pas le droit de le leur prendre. Je dis : aux pauvres ; je ne dis pas, et m'étonne que *l'Humanité* ait presque osé dire : au Parti Socialiste Unifié.

Pour un poète, ce n'est jamais une idée simple que celle de pauvreté. Il la voit malgré lui déborder sur tant d'autres qu'il ne distingue plus ses

limites. Les pauvres c'est d'abord sans doute ceux qui ont froid, ceux qui ont faim dès aujourd'hui, et ceux qui tremblent d'être comme eux, si leur travail s'arrête un jour. Puis c'est tous ceux à qui l'on a fait tort, les humiliés, les offensés. Et c'est encore ceux-là pour qui toute possession est vaine, qui ne savent rien saisir, qui laissent toute joie couler entre leurs mains. Dostoïevsky a trop vécu ces trois misères pour ne pas les sentir parentes : il y a chez lui des princes qui parlent comme de vrais pauvres, parce qu'ils se sentent pareillement dépouillés, pareillement affamés, pareillement impuissants à contenter le moindre de leurs désirs. De même Philippe, à côté de ceux qui sont pauvres, nomme " ceux qui sont laids et ceux qui sont timides, qui se promènent parmi les débris de la fête et cherchent dans les coins quelque débris qu'on leur aura laissé " ; et, non loin d'eux, celui qui, devant la conquête, est " comme le mauvais capitaine qui cherche encore ses raisons "; " celui *qui ne sait pas se servir du bonheur.* "

Il en vient là malgré lui, sans se complaire à ce rapprochement qu'il jugerait sacrilège. Si toute misère le ramène à la détresse matérielle, au labeur sans sécurité, c'est qu'ici seulement il croit toucher seule la misère authentique à quoi les autres se mesurent. Pour avoir entendu, chaque jour de son enfance, causer du pain, et de la soupe, et du travail qui les gagne, les propos qu'on échange à la

table des riches, même entre confrères de lettres, lui semblent vides de substance et gros d'ennui. Personnellement, si on lui demandait : " Pourquoi dites-vous toujours que vous êtes un pauvre ? " — comme Jean Bousset il répondrait sans doute : " Je ne sais pas. Ce n'est peut-être pas vrai ; mais j'ai besoin de le dire. Si je ne le disais pas, il me semble que dans la vie j'eusse pu ne pas agir comme un pauvre. " A lui, les riches ne volent pas le pain ; ils ne lui volent que ses plaisirs. Mais à chaque plaisir qu'on lui vole, il se retourne vers son voisin d'autrefois, le paysan Jean Morentin ; il revient à cet interlocuteur imaginaire " comme on revient chez soi quand on ne sait plus où aller." Et derrière Jean Morentin, il lève tout un peuple vivant : "Son père, sa mère ; et plus loin encore dans sa race, toutes les mains noires, toutes les faces grises, et ces épaules de travailleurs qui ont grossi pour peser davantage sur les travaux forcés ; et plus loin encore, en remontant au jour où il fut dit : " Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front ", la masse obscure des pauvres dont il était le fils par les siens l'accompagnait, goutte de sueur par goutte de sueur, avec des jours sans rires, avec les rires des riches qui vous apprennent qu'on pourrait rire, avec l'unique joie que l'on gardait comme un trésor, qu'ils vous volent et dont ils ne se serviront même pas... avec le sentiment que le malheur n'est plus un ennemi puisque depuis longtemps on est habitué à sa présence. "

Encore, cette misère authentique, y a-t-il plusieurs façons de la prendre. On peut se résigner en chrétien, et se relever de l'humiliation par la croyance en une vaste égalité spirituelle. On peut, avec les anarchistes, proclamer bonne la violence qui s'empare du pain ou même du plaisir. On peut aimer, avec Rousseau, la pauvreté comme l'état normal de l'homme, comme un état qui serait beau s'il y avait moins de riches pour l'enlaidir. On peut encore, associant la patience à la révolte, travailler ferme avec l'espoir " qu'avoir à gagner leur pain quotidien sauvera les hommes ".

Ces inspirations diverses, on les trouverait toutes chez Philippe, le jour où l'on réunirait tout ce qu'il a écrit sur la pauvreté. Pourtant c'est l'accent de révolte qui se fait entendre le plus fort. " Toujours — a dit franchement Flaubert — toujours les pauvres détesteront les riches ". Philippe en sait bien le motif : " *Ceux qui souffrent ont besoin d'avoir raison* ". Et leurs raisons ne doivent pas rester muettes : " Si les pauvres ne faisaient pas tant de bruit, les riches ne s'apercevraient même pas qu'il y a des pauvres ". Philippe ne supporte pas qu'on voile les responsabilités. Il ne prend pas les pauvres pour les saints : " J'ai compris, moi qui voulais être un homme du peuple, que le peuple aime trop les plaisirs mauvais ". Mais le peuple n'est pas l'auteur de son destin, ni de ses vices ; voyez plutôt comment se forme un Bubu :

« Il avait compris que les travailleurs qui peinent et qui souffrent sont des dupes. Il devint souteneur parce qu'il vivait dans une société pleine de riches qui sont forts, et déterminent les vocations. Ils veulent des femmes avec leur argent. Il faut bien qu'il y ait des souteneurs pour leur en donner ». Dans la période d'angoisse où la société lui refusait tout, Philippe croyait aveuglément à cette justice sommaire. Il s'engageait alors, il engageait ses amis à répandre tout autour d'eux les ferments de haine et d'indignation ; il destinait son Jean Bousset à jeter une bombe en plein Paris. Réflexion faite, il supprima la bombe ; Jean Bousset ayant déjà crié : « Merde », à son patron ; fallait-il lui prêter encore un geste de protestation désespérée ?... Incapable de haïr autrement que par pitié, Philippe fut un révolté, non pas un doctrinaire de la révolte. Il n'admettait pas les romans à thèses. On ne voit pas d'ailleurs qu'il ait eu foi dans le programme ni dans l'action d'aucun parti ; il a même dit nettement le contraire. Et c'est pourquoi grandit en lui, de plus en plus, l'ambition d'une sagesse qui ne reculât pas toute joie dans un avenir incertain, — d'une sagesse par où le plus humble sût préserver, dès à présent, son mince bonheur et sa dignité.

Cependant l'amour des pauvres, en concentrant sa vision, lui fixe des bornes étroites. Le monde où se meut Philippe n'est pas un monde à la

Balzac, où des êtres de toute classe gardent, malgré leur dissemblance, un même air de réalité. Lui voit les pauvres du dedans ; les riches, seulement du dehors. Fantastiques comme des monstres de la Fable, ils n'apparaissent pas mêlés à l'action, mais planent au-dessus d'elle, y laissant parfois tomber, comme un roc, le poids écrasant de leur volonté. Un étudiant muni d'argent de poche, un médecin de campagne nanti d'un héritage, prennent, dans l'énormité de leur inconscient égoïsme, les proportions d'un Gargantua. Sous ces riches, les pauvres se traînent, accablés, entravés, vaincus par le sentiment de leur impuissance ; à peine ont-ils quelques moments de cette insouciance heureuse où l'on reprend haleine avant de souffrir. Ici pas de milieu, semble-t-il, entre l'enclume et le marteau : Sans argent, l'homme reste faible ; avec l'argent, il a la force, une force factice et toujours malfaisante, et devient tyran sans le vouloir. Philippe subit, plutôt qu'il ne choisit, cette philosophie désolée, et semble même dans ses derniers romans se travailler pour en sortir.

Marie Donadieu, c'est la grande épreuve de Jean Bousset. Marie ne grandit au fond de sa province, n'épanouit sa grâce animale et câline, que pour offrir à Jean Bousset l'occasion d'être héroïque en repoussant cette fuyante amie qui vient le

reprendre après l'avoir abandonné. Philippe a créé Marie pour cela; mais, la créant, il a voulu qu'elle existât d'abord pour elle-même, d'une existence à nulle autre semblable où se résume un passé personnel. Il la prend donc tout enfant, enfant d'une mère aventureuse, enfant gâtée par son grand'père ; il décrit l'éveil premier de ses caprices sensuels, ses voluptés d'abord furtives, puis hardies, et sa docilité sentimentale, sa vocation de femme esclave d'un seul maître, mais tentée par chaque passant. Cependant cette biographie suscite moins d'émotion que d'attente, et demeure une préparation que l'on admettrait différente ; elle parait à demi fortuite, dans un monde où toutes choses sont strictement nécessitées. Puis, Philippe a si rudement plié Marie aux servitudes du sexe, enfoncé si profond son âme dans son corps, que nous la reconnaissons mal aux heures où l'âme se délivre et palpite au-dessus du corps ainsi qu'une flamme tremblante. Les dialogues de Marie et de Jean brisent les cadres du réalisme ; les mots, les faits, signifiant moins par leur sens propre que par leur ordre, y symbolisent des sentiments qu'une expression directe déformerait. A Jean Bousset sied bien ce langage mystique ; mais comment Marie sait-elle y répondre ? Elle n'est pas pleinement sincère ; elle n'est pas simplement menteuse ; elle imite par sympathie, Elle prend la couleur de la branche sur laquelle

elle s'est posée ?... Un peu d'obscurité persiste ; on conserve aussi quelques doutes concernant le sacrifice de Jean Bousset. Jean ne pouvait sauver Marie ; mais faute de suivre l'emploi qu'il va faire de sa liberté, nous ignorons si elle vaut plus, ou moins, que quelques mois de bonheur.

Croquignole est une farce qui s'achève en drame, naturellement, logiquement, et pour ainsi dire contre le gré de l'auteur. Car Philippe chérit Croquignole, et ne fait pas grief à ce gros garçon de conserver, dans l'abrutissement des bureaux, son goût pour les petites femmes et ses appétits de joie. Il ne déteste même pas la fortune de Croquignole : La mauvaise richesse est celle qu'on acquiert et qu'on entretient en exploitant le travail d'autrui; mais l'héritage inopiné, la forte somme tombée du ciel, pour être dépensée en " bombes " dont profiteront les amis ?... Philippe voudrait bien croire qu'il n'est rien de plus innocent. Il ne le peut pas ; honnêtement il redoute la griserie d'une chance subite, et ses contre-coups dangereux. Avec ses quarante mille francs, Croquignole a de beaux festins, et le corps bien soigné de Madame Fernande ; mais les " foies blancs " qui le tourmentent ne sont pas encore apaisés. Mieux il est repu, plus fort il s'ébroue, comme " le zèbre du Jardin des Plantes." Croquignole ne convoite pas la brebis du pauvre ; il la ravit sans y songer : par incapacité de se tenir tranquille, il prend en passant la timide Angèle,

celle que Claude Buy n'osait pas prendre, celle qui se gardait pour Claude Buy. En l'apprenant, Claude Buy ne pleure pas ; il vomit, de dégoût et de détresse. Angèle, méprisée, se tue ; il serait pire qu'elle vécût. Croquignole aussi se tuera ; on ne rentre pas au bureau, après qu'on a mangé quarante mille francs ! Et le tragique du livre n'est pas tant dans l'une ou l'autre de ces deux morts que dans la loi fatale qui les relie : La prospérité n'est pas innocente ; l'homme trop heureux perd les autres et se perd lui-même après eux. Mais de cette fatalité Croquignole n'est pas coupable aux yeux du sage et doux Félicien. Félicien, — l'homme qui vous fait du bien, rien qu'à vous regarder, l'homme " en présence de qui chacun a effectué sa meilleure action " — Félicien, de son vrai nom Lucien Jean, fut vers ce temps-là pour Philippe un collègue de bureau, un compagnon de lettres, un ami respecté, presque un maître. Il lui donna de la vraie force une idée plus simple et plus calme ; celle-là même qui émane de son œuvre brève et parfaite. Et c'est à l'édition posthume des proses de Lucien Jean que Philippe consacrait ses soins quand il fut lui-même frappé.

Ni *Marie Donadieu*, ni même *Croquignole*, ne me paraît supérieur soit à *Bubu*, soit au *Père Perdrix*. Mais les deux derniers romans publiés marquent un pressentiment de possibilité plus large, un progrès de la pensée, que ne pouvait manquer de

suivre un progrès du talent. Pour dire des choses nouvelles, Philippe n'avait pas à changer son style, toujours excellent quand il va droit au but, mais plutôt à le dégager de complications inutiles, qui tournaient à la manière et rendaient trop aisée la parodie. *Les Contes* qu'il fournit quelques mois au *Matin*, s'ils n'égalent point en robustesse ses *Faits Divers* d'autrefois, avaient du moins cet avantage de le ramener à une forme sobre et dépouillée. Mais il n'y mettait pas le meilleur de lui-même ; depuis trois ans il était obsédé par le dessein de *Charles Blanchard*. J'entends encore les phrases, mi-sérieuses, mi-plaisantes, où il le résumait, les premiers temps : " Je prends, disait-il, un petit mendiant, un être abandonné. A douze ans, il découvre le travail, et le travail le sauve. Il monte d'une classe, jusqu'au vrai peuple ; il devient un bon ouvrier, un père, puis un patriarche. Et voici la scène finale : Un soir, il fume au seuil de sa maison, en surveillant sa petite fille. L'enfant, penchée sur le sable, trace le portrait de Grand-Père, en commençant par la tête ; arrivée aux pieds, elle dessine, à chacun, quatorze doigts. Le vieux efface le dessin : " Un pied n'a pas plus de cinq doigts ! " Mais l'enfant, obstinément, recommence. Elle le voit tellement au-dessus des autres hommes, — cet ancien petit vagabond — qu'elle ne peut pas lui faire moins de quatorze doigts de pied ! " Ce rire ne nous abusait pas : il s'agissait

d'une grave entreprise. Renonçant au prix Goncourt à force d'injustes déboires, Philippe voulait, dans une biographie à peine fictive, se délivrer des contraintes et des conventions du roman. Depuis longtemps il admirait *La Vie d'un Simple*, de son compatriote Guillaumin. Mais l'idée de *Charles Blanchard* ne lui vint pas avant qu'il eût perdu son père. Il l'avait toujours bien aimé; mais il se reprocha de l'avoir méconnu. Il l'avait jugé souvent trop impérieux, trop prudent, trop économe, et surtout trop soumis aux puissances du monde; maintenant la mort, qui simplifie tout, accusait les traits essentiels de ce héros modeste et fort : N'était-elle pas là, en effet, la vraie force longtemps cherchée ? Plutôt qu'à se plaindre et qu'à maudire, n'y a-t-il pas quelque grandeur à vivre la vie ouvrière, simplement, courageusement, et, ne pouvant racheter le monde, à sauver soi-même et les siens ? Certaines paroles de Félicien sont déjà comme une épigraphe pour Charles Blanchard : " Mon âme est venue toute seule, avec mon pain quotidien. *J'ai toujours cru qu'avoir à gagner leur pain quotidien sauverait les hommes* ". Si le travail vaut plus que la révolte, plus que la pitié, l'heure décisive d'une vie est donc celle où l'homme commence de s'attacher à son travail. C'est où Charles Blanchard devait être conduit ; mais comment ? par quelles étapes ? Mal guidé par quelques mots de son père, par d'insuffisants

souvenirs, Philippe voyait s'ouvrir divers chemins où il s'engageait tour à tour. Aux deux chapitres publiés déjà dans cette Revue, aux fragments que nous donnons aujourd'hui, d'autres versions s'ajoutent, égales en mérite, entre lesquelles je n'oserais choisir. Toutes peignent les années d'enfance, et s'arrêtent au seuil de l'apprentissage. Devant le pas décisif, Philippe hésitait, se troublait ; il renonça même à finir le livre ; je pense qu'il l'aurait repris quelque jour. Peut-être un sujet si austère avait-il encore besoin de mûrir ; peut-être Philippe, par respect sincère, se sentait-il indigne de le traiter ; peut-être était-il moins à l'aise que jadis pour exclure de son œuvre, ainsi qu'il le fallait, tous soucis intellectuels. Les maîtres de Charles Blanchard, c'est le patron, l'atelier, les outils. Philippe recevait bien d'autres influences. On a beau n'être pas théoricien, il circule dans Paris des idées qui vous assiégent, se placent devant vos yeux, et vous forcent à voir le monde à travers elles. Philippe avait dédaigné toute doctrine politique et sociale ; il s'était fait une religion sans croyances. Traditionalisme, syndicalisme, catholicisme, venaient à présent le poursuivre, incarnés en tels de ses plus chers ou de ses plus illustres amis. Il résistait, mais se sentait troublé; son trouble était un des motifs de son silence.

Ceux qui ont connu mieux que moi Philippe

dans ses causeries journalières, dans ses jugements impromptus et dans ses actes spontanés, me pardonneront de souligner les traits qu'un peu de recul laisse mieux découvrir ; — avant tout ce besoin de réflexion, cette assiduité, cette méditation patiente, ce souci d'unité intérieure qu'il souhaitait d'imposer à sa vie et à son art. S'il s'est défendu de souhaiter la *culture*, c'est qu'il entendait sous ce mot ce qu'il désigne de moins essentiel : l'étude des œuvres anciennes, la connaissance des théories. " Je ne crois pas, — dit-il en des termes qu'Eugène Montfort a raison de citer — je ne crois pas qu'il soit nécessaire à un écrivain d'avoir une culture. Je le vois comme un sauvage, comme un barbare. Il faut qu'il ait le goût du sauvage. " Au grand bourgeois Flaubert il reprochait de s'être trop enfermé, d'avoir trop pensé, trop lu, pas assez vécu, pas assez souffert. Philippe n'était pas de ces cultivés qui s'enferment parmi les livres, ou vont des livres à la vie et ne voient la vie qu'à travers les idées ; mais il était encore bien moins de ces incultes qui pour écrire se fient à leur génie, comme pour vivre à leur instinct. Sans perdre jamais le contact du réel, il a tâché d'y voir toujours plus clair, et non pas tant de s'instruire que de se développer sans cesse. La vue de ses manuscrits nous montre combien le labeur littéraire comportait pour lui de problèmes, de retouches, de lents progrès. Ses lettres prouvent qu'il lisait peu, mais lisait bien ;

et que d'avoir médité Dostoïewsky d'abord, Nietzsche plus tard, il s'était senti mûri. Dans ces mêmes lettres on discerne autre chose : c'est, pour ses amis comme pour lui-même, un désir croissant d'équilibre, de recueillement et de sérénité. On s'en serait davantage aperçu, s'il avait eu le temps d'achever son entreprise. Les derniers mois de son existence ont été les plus tourmentés ; des orages nouveaux l'ont jeté hors de lui-même, alors qu'il aspirait à s'établir dans la certitude de sa maturité. A travers les crises de passion, les phases de lassitude et de laisser aller, il s'obstinait à chercher l'ordre. Or l'ordre n'est pas comme le bonheur ; on le trouve quand on le cherche. Seulement, personne n'est en droit de dire de quel côté Philippe l'aurait enfin trouvé.

MICHEL ARNAULD.

LA MÈRE ET L'ENFANT

Chaque fois que dans vos livres, Charles-Louis Philippe, où la troupe humaine semble aller en pèlerinage vers les misères comme d'autres malheureux sont fascinés par des chapelles étincelantes, un de vos héros bute contre la Destinée irrémédiable, vous vous recueillez, et vous faites jaillir d'humbles hymnes, dont les mots se rangent avec le naturel, la soumission et la délivrance qui composent la ferveur : naïfs et défiants cantiques à la renonciation, à l'espérance décevante, à l'alcool des misérables qui donne la fierté et ses pouvoirs magnanimes, à la langueur déchaînée des soirs d'été sur le boulevard Sébastopol ; cantiques à la tasse de chocolat au lait, au cautère, au Jeudi matin, qui mène la mère et l'enfant malade, par la rue tortueuse, à la maison du médecin. C'est pourquoi je m'adresse aujourd'hui à vous-même ; je vous parle comme vous avez parlé à ce qui est mystérieux et inévitable, à tout l'invisible qui prépare et continue la vie.

Depuis quelques jours j'ai près de moi le manuscrit de votre livre le plus tendre, "La mère et l'Enfant." C'est une pesante enveloppe dont s'étonne la mémoire, qui a gardé l'exacte empreinte d'un petit volume

immortel; je déplie des centaines de feuillets que déjà le temps comprimait et colorait comme un sombre automne, et que parcourt votre écriture claire et calme, qui se promène à petits pas précis, infatigables, de cette même démarche qu'avait votre esprit scrupuleux quand il visitait toutes les encoignures du monde où se sont dissimulées l'ombre, la tristesse et la souffrance pour les humbles.

Vous aviez la sincérité d'action, une page de vos manuscrits, dont le papier strict et maussade porte l'en-tête de la Préfecture de la Seine, c'est une de vos journées avec son labeur, sa charge, sa liberté réduite et sage dont témoigne la douce calligraphie, unie comme le passage de la lumière sur un long jour. Dans les marges il y a aussi vos détours et vos flâneries : de négligents dessins, griffonnés à l'encre, qui représentent quelque faible sœur de Berthe Méténier, — et encore le nom d'un obscur hôtel, le numéro d'une chambre : je ne sais, mais j'imagine que la bonté du sort n'allait jamais aux adresses que vous donniez.

Au début vous aviez intitulé ce livre "La Passion maternelle," mais vous fûtes effrayé, je pense, par l'éclat de ce titre et son beau vermillon, vous avez préféré l'indication la plus simple "La Mère et l'Enfant." Vous aimiez atténuer les mots pour que toute leur force coulât à l'intérieur.

En étudiant le manuscrit, on voit que c'est une longue histoire minutieuse que d'abord vous aviez établie avec beaucoup de soin, comme une horloge

marque toutes les secondes avant d'atteindre le bref et vaste carillon des heures; mais de ces cahiers débordants, qui pèsent sur moi, vous avez fait un petit livre étroit et fixe, qui est suspendu juste au-dessus de notre cœur, où il tombe avec l'aisance et la force d'une loi que l'on comprend.

Je me souviens du jour d'été où pour la première fois j'ai lu ce court volume. J'eus le sentiment, (tout y était si neuf) que vous aviez inventé la syntaxe, les mots et la ponctuation; chaque phrase semblait composée avec l'alphabet enluminé et insistant de l'enfance, où l'A est traversé par un agneau bondissant, et l'S contourné par la source désaltérante. Vous disiez à votre mère "on voit ton bonnet qui te coiffe comme un toit modeste coiffe la maison d'un bon homme, ton corsage noir où des aiguilles sont piquées, ton tablier bleu de travail et de simplicité. On voit tes jupes aussi, tes pauvres jupes couleur des choses et qui ne craignent pas la poussière. Et je me dis que l'uniforme que tu portes, c'est l'uniforme des mères." Alors je compris que vous nous donniez un nouveau regard et que vous alliez nous conduire au royaume de la simplicité, où l'on voit la vie qui est sous la vie, le tissu sans la teinte, le froment et le chanvre tels qu'ils sont avant de servir aux hommes.

Une page de vous est faite avec "des mouvements et de l'amour," et c'est le miracle, car les livres que nous écrivons nous trompent, ils absorbent et détruisent ce que nous leur donnons, ils ressemblent à la fon-

taine où est mort votre camarade le petit Auguste: "Je pensais que dans la fontaine habite un ours, le petit Auguste est tombé, l'ours l'a mangé. Dieu met la mort dans une fontaine pour attirer le petit enfant." Mais vos livres n'engloutissent pas le petit garçon que vous étiez et qui s'y est précipité. Vous leur avez mis un cœur qui bat, une voix qui s'arrête et repart, un visage et des membres avec lesquels nous saisissons la vie et nous nous fatiguons. Je voudrais raconter l'histoire de votre mère et de son enfant malade, je ne l'ose pas, car on ne peut transposer ce que vous avez dit, pas plus qu'on ne fait voyager un village avec son ciel, ses espérances et sa peine, et ses pauvres habitants qui semblent plantés dans le sol ou incrustés dans la muraille. Je sais qu'il y a dans ce petit livre des stations de clarté où l'enfant de deux ans est assis à midi sur la pelouse de la création du monde, près d'Eve humble et heureuse qui range le modeste paradis, et d'Adam innocent qui creuse des souliers de bois. Et tout a la mobilité, la chaleur et l'épaisseur d'un être humain que l'on entoure de ses bras. Vous êtes au bas de votre mère splendide, qui distribue la vie comme une montagne dont les torrents, les vignobles et les troupeaux descendent dans la vallée.

Cinquante pages de ce livre forment un très grand bonheur, mais qui va cesser. La maladie s'est collée au petit enfant, plus près que n'est sa mère, que ne sont les regards, les douces voix et les mouvements de l'air autour d'un visage. Elle s'est installée tout contre lui

comme la faîne sur le hêtre. Et de même que vous aviez décrit la joie par la joie, vous avez exprimé le malheur avec les éléments de la corruption et de la maladie.

Nous étions des enfants bénis et nous voici malades. Les premiers jours c'est une douleur simple et sans malice, qui entre probablement dans toutes les demeures, que l'on accueille, qui occupe et qui distrait; seulement elle ne veut plus partir. Elle se fait lourde et quotidienne, elle suspend son poids à chaque journée qui montait, candide et vive, vers le zénith, et l'oblige à ramper jusqu'au soir. Mais quelquefois elle est une tempête qui soulève la mère et l'enfant, et on les voit comme deux barques malheureuses guider leurs voiles maladroites vers un docteur et l'autre docteur, vers la mendiante, sa sorcellerie et son saint-bois.

Une éloquence sourde et grondante, semblable à un gave noir qui charrie le fardeau, les impuretés et les reproches de la maladie, traverse cette partie du livre qui nous rend vindicatifs. Oui, l'on ne peut pardonner, même lorsque par instant le petit garçon incline son mal résigné sur les récits enivrants de son Histoire de France. Et cependant, je le sens, j'ai le droit de formuler avec vous cette action de grâces si fervente: "Histoire de France aussi vous m'avez sauvé la vie."

Cet enfant que vous avez été, je l'ai vu un jour, il y a cinq années, entrer chez moi. Je vous admirais avec un si sincère élan, j'avais lu vos livres avec un cœur si contracté, que je craignais de vous voir. J'avais peur d'être émue, et de cette manière qui doit rester secrète,

car il ne faut pas s'arroger tout d'abord le droit d'être fraternel; mais dès que je vous vis je compris que vous étiez désormais du côté du bonheur, lieu sûr et grave où ne se tient plus l'espérance, mais le paisible courage.

A la fin de "Marie Donadieu", que je crois être le plus beau de vos livres parce qu'il porte tout votre orage et votre sérénité, vous nous dites : "J'ai vu un soir un explorateur. Il revenait alors du Golfe Persique. Une planche sur la mer, une montagne, une autre réunion d'hommes, un autre soleil, mais il y avait surtout ce sentiment d'avoir quitté quelque chose et d'être une façon de héros par sa seule présence." Voilà ce que vous étiez.

Vous avez eu pour moi de l'amitié, vous me l'avez écrit plusieurs fois, et ce mot si beau avait chez vous quelque chose de plus net et de plus certain, et semblait briller dans ce pur espace qui entoure la vérité. La dernière fois que je vous ai vu nous avons parlé de Michelet. Nous en parlions tous les deux à la fois, sans nous écouter, parce que chacun voulait être le premier à offrir à l'autre les plus beaux instants de ce paradis terrestre.

Aujourd'hui vous régnez sur cette ombre prodigieuse dont vous aviez goûté et entendu, auprès du petit Charles Blanchard, toutes les puissances, les insinuations et le silencieux tumulte. Nul n'est moins mort que vous, qui aviez, avec une subtilité divine, le sens du mystère. Dans ces longues journées des tombes vous êtes, comme autrefois, le cœur vigilant et l'auda-

cieux voyageur qui déjà nous engage, à la faveur d'une clarté naissante, dans ce qui n'est encore, pour nos yeux attardés, que les ténèbres.

Ctesse DE NOAILLES.

L'ENFANCE ET LA JEUNESSE DE CHARLES-LOUIS PHILIPPE

Charles-Louis Philippe a connu très jeune la loi des pauvres, qui est de souffrir. De son enfance il parlait peu, sinon dans ses livres, où maintes fois il s'est peint trop fidèlement, c'est-à-dire aussi pauvre qu'il eût souhaité de l'être. La vérité est qu'il n'a pas connu l'extrême misère, celle qui abaisse l'homme et l'avilit ; il n'a pas, comme le petit Charles Blanchard, passé les soirées d'hiver à trembler devant l'âtre éteint et à crier de froid, de faim, de peur et de solitude. Fils d'un sabotier de village, il a grandi comme les fils du maréchal et du charron, ses voisins et ses égaux ; il eût pu vivre comme eux de quelque métier simple, " que l'on fait dans une petite maison, auprès de sa fenêtre qui donne sur un jardin ". Mais comme il était plus petit, plus silencieux, plus recueilli que les enfants de son âge, comme il portait déjà sur lui cette marque invisible qui fait le vide autour des êtres supérieurs, il a très vite appris à vivre loin des autres et à souffrir plus qu'eux. Le dimanche, à la sortie de la messe, en s'effaçant dans les jupes de sa mère pour laisser passer les enfants des riches, il a connu qu'il y avait à Cérilly deux sortes d'enfants. Il avait sept ans lorsqu'un mal atroce, la carie des os, s'installa dans sa mâchoire: l'Ennemi rongea pendant plus d'un an sa jeune chair mal défendue, et

ne partit qu'à son heure, car les médecins de campagne ne savent pas faire les opérations difficiles, et ceux qui sauraient ne vont pas soigner gratuitement les pauvres des campagnes. Le hasard d'une bourse conduisit Philippe au lycée de Montluçon, où il souffrit pendant sept années, puis au lycée de Moulins, où il souffrit pendant trois autres années ; et quand il fut délivré de cette captivité de dix ans, il connut encore cinq années de misère, vivant tantôt à Cérilly, à la charge de sa famille, tantôt à Paris, où il gagnait — quand il gagnait quelque chose — un peu moins de cent francs par mois. Dans les mansardes où il abritait sa pauvre vie, — à l'Hôtel de Chartres, rue du Dôme, — 62, rue St Dominique, — 8, rue des Mauvais-Garçons, il avait toujours sous les yeux le portrait de Dostoïewsky, qu'il avait choisi comme maître à souffrir ; et au-dessous du portrait, sur une banderole blanche qu'il renouvelait à chaque déménagement, il avait écrit cette pensée du maître : " Celui à qui il a été donné de souffrir davantage, c'est qu'il est digne de souffrir davantage. " On souffre d'abord avec humilité, on apprend à souffrir avec fierté : toute la jeunesse de Philippe n'est que l'histoire de cet apprentissage.

La place Royale, à Paris, est un lieu vénérable et frais, plein d'oiseaux, de feuilles claires ou mortes, d'air et de silence. Philippe l'a beaucoup aimée. Le lycée de Moulins ressemble modestement à la Place Royale. Il a une chapelle de style cornélien, et une vaste cour où Madame la duchesse de Montmorency, en habit de Visitandine, promena longtemps sous les tilleuls le regret de sa jeunesse perdue et le souvenir du beau connétable. C'est dans cette cour que je vis pour la première fois, à l'automne

de 1892, le collégien chétif qu'on appelait "le petit Philippe".

Pour séparer, selon l'usage, les "moyens" des "grands", la cour est divisée, par une ligne idéale qu'il est interdit de franchir, en deux rectangles égaux. Dans l'un je tournais en rond, trois ou quatre heures par jour ; dans l'autre le petit Philippe tournait toujours avec le "grand Gaston", géant maigre et mince, candidat comme lui à l'Ecole Polytechnique. Je crois que Philippe s'était lié avec le grand Gaston parce qu'il jouait du violoncelle, et qu'il échappait ainsi, par un côté de sa vie, à la prose quotidienne du lycée. Le géant mince marchait à larges enjambées, le chef incliné du côté de Philippe qui, toujours un peu en arrière, tendait vers lui sa petite tête ronde, maigre, aux cheveux ras, au menton fuyant, coupée d'un lorgnon bien campé sur le nez pointu. Pendant un an je les ai vu tourner tous les deux, matin et soir, d'interminables rondes, et j'étais un peu jaloux du grand Gaston, car je devinais que Philippe "n'était pas comme les autres" et je l'aimais secrètement, le sentant proche de mes quinze ans à cause de son visage d'enfant et de sa petite taille.

L'année suivante, je fus admis à franchir la limite et j'allai tout droit vers lui. C'est alors que je vis ses yeux. Ils étaient, sous les verres épais du lorgnon, vastes, fascinants, fouilleurs ; je n'ai jamais pu mentir sous le regard de ces yeux-là. Il me parla de Cérilly, de son père le sabotier, de sa sœur et de ses petites amies si douces, d'Hélène qui avait des cheveux blond cendré et des yeux couleur des vieux meubles, et sans doute aussi de la bonne Madeleine, et de la pauvre Marie ; mais elles portaient

d'autres noms. Il me parla du lycée de Montluçon, où les murs tout neufs faisaient la captivité plus dure, et d'un proviseur bilieux qui se plaisait à lui rappeler, délicatement, qu'il était pauvre et boursier, et pour la moindre peccadille le menaçait de le renvoyer à l'établi de son père. Car au lycée comme au village, il y a deux sortes d'enfants, et les boursiers vêtus de drap bleu doivent se convaincre qu'ils n'ont pas tout à fait les mêmes droits que les autres. Quand Philippe eut fini de parler, il me regarda avec son bon sourire qui tirait un peu sa joue gauche, déformée par une cicatrice, et il me dit : " Tu fumes, n'est-ce pas ? Tiens, voilà du tabac. " Cette première cigarette, fumée en rond autour de la cour (on la tenait dans le poing fermé et on soufflait la fumée dans un pli de la vareuse) nous lia pour toute la vie.

Il y eut d'autres jours, comme disait Philippe, et Dieu sait s'ils furent nombreux, ces jours militairement ordonnés, de cinq heures du matin à neuf heures du soir, que nous comptions comme font les soldats, d'un congé à l'autre. Jamais contrainte ne fut plus impatiemment supportée. Il faudrait prendre au sérieux les peines des collégiens qui ont les nerfs un peu malades et le cœur trop sensible. Souffrance de l'emprisonnement, tristesse d'oiseaux en cage, souffrance ne n'être qu'un numéro dans une troupe ; souffrance de deux amis passionnés parqués dans deux études différentes, et qui ne se peuvent voir qu'aux récréations ; souffrance supplémentaire infligée par quelques-uns de nos répétiteurs, qui regardaient d'un œil mauvais cette amitié exclusive, non prévue par les règlements, d'un candidat à Polytechnique et d'un petit élève de seconde. Un surtout, que nous appelions le

Chien à cause de sa figure rogue et de son humilité rampante devant les supérieurs, nous poursuivait d'une haine particulière, sans doute parce que nous étions peu capables de prendre l'offensive, et parce qu'il voyait dans nos conciliabules littéraires, à l'écart de tous jeux et sports, un défi à son autorité et une atteinte à l'ordre établi. Je l'ai entendu vingt fois reprocher à Philippe, non pas franchement, mais en phrases voilées et perfides, sa petite taille et sa pauvreté. Philippe, qui pardonnait tout, ne lui a jamais pardonné.

Cette gêne de l'internat entretenait en nous une durable et salutaire exaltation. Tous nos jeunes sentiments prenaient une couleur romantique : une pente facile nous menait de l'ennui au désespoir ; notre résignation tournait au stoïcisme, et nous lisions Epictète dans une informe traduction à vingt-cinq centimes ; nous ne connaissions pas de degrés entre la joie et l'ivresse. Cet état romantique est singulièrement favorable à l'éclosion des goûts littéraires. Vers ses dix-huit ans, Philippe se découvrit le don lyrique. Il écrivit d'abord pour soulager son cœur gonflé ; puis, quand il eut goûté au délice de la création poétique, toute autre joie lui parut fade, et il s'abandonna à ce ruissellement intérieur que la mort seule devait tarir.

Il faut dire quels furent ses premiers modèles. Nous possédions peu de livres et lisions sans choix tout ce qui nous tombait sous la main. Ce furent d'abord les *Trophées* de Hérédia, les *Poèmes* de Leconte de Lisle ; Philippe les apprit par cœur, mais sans autre profit que d'écrire quelques strophes parnassiennes assez correctement imitées, dont il n'était guère satisfait. De Leconte de Lisle, dont l'orgueilleuse douleur écrasait la sienne, il n'aima vraiment

que deux poèmes, que dis-je, deux strophes, une d'*Epiphanie* :

Et le gardien pensif du mystique oranger
Des balcons de l'aurore éternelle se penche
Et regarde passer ce fantôme léger
Dans les plis de sa robe immortellement blanche.

une du *Nazaréen* :

Car tu sièges au sein de tes Egaux antiques,
Sous tes longs cheveux roux, dans ton ciel chaste et bleu,
Les âmes, en essaim de colombes mystiques
Vont boire la rosée à tes lèvres de Dieu.

En ce temps-là comme plus tard, il n'a aimé dans les œuvres d'autrui que ce qu'il eût pu lui-même concevoir et créer. Un instinct sûr le guidait vers les nourritures spirituelles dont il pouvait le mieux s'enrichir. Ainsi s'explique l'émotion profonde que lui donnèrent des œuvres médiocrement belles. Sur le même rang que Baudelaire, qui lui enseignait chrétiennement l'amertume voluptueuse des lendemains de fête et l'impossibilité de goûter purement aucune joie, il plaçait par exemple les poèmes d'Armand Silvestre, qu'il récitait avec des cris d'enthousiasme. Qui les connaît aujourd'hui ? J'y trouve, en les exhumant, un parfum vieillot mais pénétrant, une harmonie imprécise, une musique de mots vaine mais douce, quelque chose de nombreux, d'impondérable et d'étincelant comme le voile de Tanit. Armand Silvestre fut pour Philippe un maître de musique dont les leçons ne furent pas perdues.

Les vrais maîtres de sa première jeunesse furent Théodore de Banville et ... Catulle Mendès. On ne

choisit pas ses maîtres ; Philippe prit ceux qu'il trouva. J'imagine que s'il eût pu connaître Jean-Paul et Henri Heine, il leur eût donné la préférence. Plus tard il sut bien trouver, quand il eut besoin d'eux, Dickens, Dostoïewsky et Thomas Hardy. Mais vers 1893 il ne cherchait pas encore à deviner le sens profond de la vie ; il lui suffisait d'en oublier les tristesses en se racontant à lui-même de belles histoires. Il aimait les nouvelles en prose de Banville et les contes bleus de Mendès,[1] comme il admirait, le jour de la Fête-Dieu, les reposoirs de son village, où l'on voit de la mousse fraîche, de vertes branches, et des jeunes filles qui, les bras levés, piquent des roses dans le feuillage : et si ces fleurs sont en papier rose ou doré, elles n'en sont que plus touchantes. Ce que Philippe demandait aux épigones du romantisme, c'était l'art de conter des histoires simples avec attendrissement, dans un style tout fleuri d'épithètes claires et pimpantes. Il a mis très longtemps à s'apercevoir que l'art de Mendès n'était pas très sincère, et que ses fleurs étaient en papier. Il pouvait sans danger s'amuser de ce clinquant et de ces verroteries, tout étant chez lui de bon aloi. Pour voir comment Philippe savait imiter, que l'on compare aux tendresses truquées de *Pour lire au couvent* la préface,[2] justement dédiée à Mendès, des *Quatre histoires de pauvre amour :*

« Des petits enfants venaient m'entendre. Ils accroupissaient leur corps, ils entr'ouvraient leur cœur comme une petite chambre rose, afin que les jolies histoires pussent y entrer. Si je m'arrêtais, les voici : il faut nous

[1] Catulle Mendès : *Pour lire au couvent.* Bibl. Flammarion.

[2] Ecrite dans les premiers mois de 1896.

en dire encore !... Et quand ils partaient, ils refermaient leur cœur pour y garder toutes ces images et s'en faire des rêves la nuit."[1] C'est bien plus tard que je traduisis à Philippe le délicieux *Crépuscule* de Henri Heine :

"Il me semble entendre encore les contes antiques et gracieux que me racontaient, quand j'étais tout petit, les enfants du voisin. C'était le soir, en été : accroupis sur les marches de pierre, devant la maison, nous écoutions le conteur parler à voix basse avec nos petits cœurs attentifs et nos yeux curieux et sages, tandis que de grandes jeunes filles, derrière les pots de fleurs qui embaumaient, étaient assises à la fenêtre d'en face, visages de roses, souriant dans le clair de lune." Philippe à ses débuts n'était-il pas plus proche de Heine que de Mendès ? Du premier coup, il avait trouvé le ton juste ; il créait, pour dire la beauté de son village, un style d'une fraîche nouveauté ; il chantait, à sa manière, aussi bien que Francis Jammes, auquel il devait dédier un de ses premiers articles.[2]

Des pages qu'il écrivit sur la table étroite du lycée, il ne reste presque rien. J'ai sous les yeux son tout premier ouvrage, je veux dire le premier qu'il ait tenu à conserver. C'est un poème en prose bizarrement intitulé *Ames d'alligators*. "Sur la grève, dans la fange tiède et molle, des alligators sentant le musc faisaient claquer leurs mâchoires..." On y trouve déjà la tendresse des *Quatre histoires de pauvre amour*, avec des souvenirs de Baudelaire et beaucoup d'emphase romantique. Dans le même style, il écrivait chaque semaine un "devoir français"

[1] Quatre histoire de Pauvre amour, p. VII.
[2] Dans l'*Enclos*, 1 Août 1898.

sur quelque sujet patriotique ou moral. Ces compositions hérissées d'épithètes faisaient le désespoir de M. Gustave Michaut, aujourd'hui professeur en Sorbonne. Il couvrait de traits à l'encre rouge la fine écriture de Philippe, et répétait en tête de chaque devoir cette appréciation désolée : Toujours la même chose ! J'espère que plus tard M. Michaut s'est rendu compte, pour son plaisir, que ce n'était plus la même chose.

Dans l'été de 1894 Philippe se persuada qu'il n'avait aucune chance, ni aucun désir d'entrer à l'Ecole Polytechnique. Avant de nous séparer, nous allâmes faire une retraite à l'infirmerie du lycée. J'étais de santé faible et souvent trop malade pour supporter le réveil au tambour et la fatigue des classes. Un jour, le médecin m'ordonna de me mettre au lit, et dès le lendemain Philippe me fit l'amitié de prendre un gros rhume pour venir me rejoindre. Il a dit, dans un de ses livres, que les maladies sont les voyages des pauvres. Ah ! quel beau voyage nous fîmes cette semaine-là ! Nous étions seuls dans le dortoir où six lits blancs étaient rangés contre les fenêtres tendues de rideaux blancs. Tout le long des lentes journées, nous nous lisions des vers, alternativement ; quand le soir tombait, nous nous taisions, et le silence était plus doux que toute poésie. Par l'une des deux rangées de fenêtres, la chapelle des Visitandines versait sur nous sa grande ombre ; le front collé aux fenêtres d'en face, nous regardions la rue Sous Saint-Jean, et le couvent du Sacré-Cœur où tintait une cloche grêle. Jusqu'à la nuit, nous restions debout l'un contre l'autre, sans parler, et nos jeunes cœurs pleins de tendresse et d'héroïsme défiaient l'avenir.

Philippe sortit du lycée pour entrer dans la vie. Il

allait avoir vingt ans.[1] " Je me souviendrai toute ma vie du soir où j'eus vingt ans. Assis dans ma petite chambre, la nuit tombant sur le jardin éteignait mes fleurs et mes oiseaux pendant que le ciel devenait tendre comme une âme souffrante... Maman tira de l'eau, le treuil du puits grinça, le seau heurta les parois avec retentissement. C'est à ce moment surtout que je sentis venir mes vingt ans. Pourquoi ? Je ne suis pas un malade qui voit de merveilleuses correspondances. Mais le puits criait comme une âme de fer que l'on attaque au crépuscule et ses cris entraînèrent les miens. On eût dit qu'il y avait quelque danger dans le monde. Je sentis venir mes vingt ans au fond de mon cœur frileux, et je fus triste parce qu'ils n'étaient pas ce qu'ils devaient être." [2]

Vingt ans, et le croisement des chemins : que d'espoir, que d'incertitude ! Dans sa vingt et unième année, Philippe commit les deux grandes erreurs de son apprentissage. Toutes deux furent fécondes. Il se crut destiné à écrire en vers, et il voulut cesser d'être pauvre.

Je crois bien que je ne suis pas innocent de la première faute de Philippe, qui fut d'écrire en vers, en vers " symbolistes " ou " décadents ". Philippe était prosateur de naissance, il débuta par des poèmes en prose, et le vers fut toujours pour lui une langue artificielle. Je croyais au contraire à l'éminente dignité du rythme et de la mesure. Philippe partagea d'autant plus aisément mon préjugé, que le vers a toujours pour un débutant quelque chose d'attrayant et d'encourageant : c'est déjà faire œuvre d'art

[1] Charles-Louis Philippe naquit à Cérilly (Allier) le 4 août 1874, du mariage de Charles Philippe et de Jeanne Déchatre.

[2] *La Mère et l'Enfant*, p. 133.

que de n'écrire pas comme tout le monde. Mais la grosse splendeur rude des Parnassiens nous froissait. Baudelaire était déjà bien loin de nous. Il nous fallait des modèles contemporains. Le dernier chapitre de la Littérature française de Gidel nous révéla, en 1894, Verlaine et Mallarmé. Philippe n'aima jamais Verlaine [1] ; mais il s'éprit fougueusement de Mallarmé, le musicien pur. Il découvrit chez un libraire la *Revue Blanche*, et nous l'achetions à tour de rôle, nous évertuant à interpréter les sybillines *Variations sur un sujet*. Quelques vieux numéros de la *Revue Indépendante* et de la *Vogue*, trouvés chez un bouquiniste, achevèrent de nous contaminer. Chez Philippe, le mal du symbolisme prit très vite un caractère grave. Une horrible éruption de "roseurs", de "touffeurs", d' "ambiances" et d' "errances" dépare son style de cette époque ; ses phrases, chargées d'ellipses et d'incidentes, se recroquevillent bizarrement ; les épithètes deviennent substantifs *(le doux des fruits, le loin des bois ;* l'eau tiède *se mue* en *la tiédeur de l'eau) ;* des verbes imprévus (*subtiler*, *luminer*, *se mieller*) heurtent d'utiles adjectifs néo-latins comme "*alme*" et "*pallide*"; les verbes neutres exhibent de honteux participes : une soirée *languie*, des phrases *divaguées*, une chanson *souvenue* ! — Cher Philippe, dans deux ans tu passeras des soirées à lire la grammaire française de Larive et Fleury pour t'épouiller de cette vermine. [2]

[1] "Alors tu crois toujours à Verlaine. Je t'avouerai que ce qu'on m'en a dit et ce que j'ai lu de lui m'en ont bien dégoûté." — Lettre à l'auteur, 27 juin 1895.

[2] "Mallarmé fit... beaucoup de mal, parce que l'autorité de ce magique esprit, son despotisme involontaire, d'autant plus redoutable qu'il était plus voilé de douceur, put incliner certains esprits

Dans les deux premiers mois du séjour qu'il fit chez ses parents, au retour du lycée, il écrivit plusieurs douzaines de poèmes dans ce style ésotérique. Il en envoya un spécimen à Mallarmé, qui répondit aimablement ? " Le conseil que je vous donnerais s'il ne fallait, quand on cherche, se garer de tout avis, c'est que vous poussiez en tous les sens votre étude actuelle du vers, elle vous mène en bonne voie, quant à ce qui est d'une langue poétique où ne reste de prose apparente seulement, le chant secret, lequel doit remplacer la phrase, se marquera mieux ou se dégagera, dans l'avenir. — Celui qui n'écrit pas de lettres ". Encouragé, Philippe s'adressa à René Ghil, dont il avait lu quelques vers bien plus tranges et bien plus obscurs que les siens. La réponse ne se fit pas attendre. Ghil flaira un disciple et envoya ses œuvres complètes. Philippe en fut comme submergé. Il s'en nourrit pendant des mois et commenta pour moi, en des lettres laborieuses, la théorie de l'Instrumentation verbale et celle de la Synthèse totale. Mais tout cela fut pour lui comme un vêtement dont on se revêt et se dépouille. Philippe était trop différent de Ghil pour se laisser vraiment annexer : du moins je ne trouve pas de différence entre les vers qu'il composa avant la lecture de Ghil et ceux qu'il fit après ; mais peut-être, sans Ghil, eût-il cessé plus tôt d'en écrire.

Ghil eut d'ailleurs à l'égard de Philippe une conduite parfaite. Il s'employa, sans succès, à lui chercher une

non négligeables, mais trop flexibles, ou trop jeunes, pas assez formés, les plier en des postures peu sincères, leur faire adopter une syntaxe, une manière d'écrire qui supposait et que nécessitait une méthode, mais qui sans elle n'était plus que manière et que pure affectation ". (André Gide, *Prétextes*, p. 255.)

place dans un bureau ; il lui procura la joie précieuse de se voir imprimé, à Paris d'abord, dans l'*Art Littéraire*, puis à Bruxelles, dans *Stella* [1] ; enfin il le décida à venir s'installer à Paris, et lui retint une chambre dans son voisinage ; il l'accueillit avec amitié et le préserva de l'isolement des premières semaines. Philippe a toujours parlé de Ghil avec beaucoup de reconnaissance et de respect.

Pour résister à la contagion du style décadent et à la tentation des théories abstruses, le jeune Philippe n'avait que son bon sens, qui bientôt reprit ses droits ; il lui a manqué, pour se libérer plus vite, une bonne culture classique et philosophique. Au lycée, il avait suivi l'enseignement dit spécial — spécial aux pauvres de bourse ou d'esprit. C'était une discipline utilitaire, trop exclusivement mathématique pour un esprit comme le sien. A vingt ans, Philippe se mit courageusement au travail. Il fit une chimérique et vaine tentative d'apprendre le latin ; il lut et relut les *Confessions* de Rousseau ; le livre de l'*Allemagne* de Mme de Staël (il y trouvait en germe toute une théorie de la poésie moderne); les *Caractères* de La Bruyère, Racine, La Fontaine et surtout les *Provinciales*, dont il savait des pages entières par cœur. A cette école, il acquit ou retrouva le goût d'une langue pleine et pure. En même temps, il lisait Descartes et aussi Képler, dont il citait une phrase grandiose : " Le sort en est jeté, j'écris ce livre : qu'il soit lu par mes contemporains ou par la postérité, n'importe ; il peut bien attendre un lecteur pendant un siècle, puisque Dieu lui-même a manqué, durant six mille années, d'un contemplateur tel que moi."

Philippe écrivit des vers pendant un peu plus d'une

[1] C. L. Philippe, Salon vide, (Stella, déc, 1894.)

année. Je possède une douzaine de ces poèmes. A quoi bon les publier, puisqu'il a détruit les autres ? On en trouvera d'ailleurs de tout pareils dans les revues belges, *Stella* et l'*Art jeune* [1]. Je cite trois strophes au hasard :

Le rêve dans les roses semble un peu renaître,
Il n'aura jamais plus des teintes de candeur.
Et l'Aube qui descend voudrait ne point peut-être
Quitter les tout blancs cieux et sa si nulle ardeur...

Mais voici que la rose ainsi qu'un nouveau songe
Echappe le treillis du précédent trésor.
Ah ! le Dieu toujours au cœur de ton mensonge,
Ce rêve qui ne sait que sourire en sa mort.

Rose mystique et blanche et Rose d'amour rose,
Les jumelles du soir en ce si bel azur :
A la porte d'Eden où votre ange repose,
Qui donc ira frapper si votre sein n'est sûr ?

Je conviens que c'est du galimatias. Mais il faut noter qu'il ne ressemble ni aux strophes denses de Mallarmé, ni aux divagations éperdues de Ghil. C'est du galimatias personnel. Et, si l'on y regarde de plus près, c'est aussi de la musique. En lisant ces vers pour l'oreille, sans s'attacher au sens des mots, on y trouve une sorte d'harmonie fluide qui n'est pas sans charme. Et l'on pense aux strophes d'Armand Silvestre, qui sont de sens plus clair, mais n'intéressent pas davantage l'esprit. A mesure qu'il s'éloigne du lycée, Philippe assouplit sa langue, tourne et retourne les mots pour en apprendre toutes les sonorités. Dès 1895, il découvre dans *Stella* quelques poètes belges,

[1] *Stella* 1894 ; *L'Art jeune* 1895-96.

Henri van de Putte, Max Elskamp, Arthur Toisoul, qu'il sent bien plus proches de lui que Ghil et Mallarmé. Il disent des chansons simples, presque populaires ; leur langue est un peu précieuse et puérile ; l'un d'eux, Max Elskamp, chante sa Flandre natale avec le gosier clair d'un oiseau sur un arbre. Philippe apprendra d'eux la simplicité. Dans ses derniers poèmes [1], il s'éloigne sensiblement du style décadent, il s'épure et se libère. Tout doucement il revient au poème en prose, il renonce au vers, il est guéri.

Il m'écrivait, le 27 Mai 1895 : " La rime n'est qu'un artifice typographique... Si un mot s'impose par sa sonorité, alors il sera plus beau encore dans une prose cadencée où cette sonorité même le mettrait en valeur. La sonorité et l'harmonie du poème participent de l'objet, et chaque objet veut un rythme différent, parce que chaque objet produit une impression différente. Cette impression, cette émotion mettent en branle les centres nerveux, et un mouvement particulier se produit en l'être, — et ce mouvement c'est l'harmonie spéciale, musicale, poétique, qui se dégage de la chose en question... Une prose qui note ces mouvements internes que les choses produisent en les poètes, est à créer. La condition préférable pour la trouver me semble être d'écrire sous l'influence immédiate des choses (en d'autres termes, il faut saisir l'inspiration aux cheveux). Alors l'être parle de lui-même, et se note tout entier. Ensuite, de sang froid, l'on se réétudie, l'on coordonne, l'on complète son travail, l'on corrige, et on a eu ainsi la vie dans son poème, et par la correction on y a la force. " — Vers la même époque, l'Allemand

[1] *L'Art jeune*, 1896.

Arno Holz élaborait sa *Révolution de la Poésie* et dénonçait la rime et la mesure comme de vieilles rengaînes d'orgue de Barbarie, il bannissait du vers toute musique extérieure, et pensait qu'il n'y avait pour chaque sujet qu'un seul rythme possible, il créait un "vers libre" allemand vraiment libre, différent de celui de Gœthe et de Heine, car il ne s'agissait plus de compter des syllabes ou des accents toniques, mais de marquer des *accents d'émotion*. Il y a entre les théories de Holz et les recherches de Philippe une étroite parenté. Philippe ne suivit pas le mouvement qui entraînait au vers libre les meilleurs poètes de sa génération ; [1] mais il se fit à son usage une prose frémissante et rythmée qui suit tous les mouvements de son cœur. C'est la prose de "*La bonne Madeleine*" et de "*la Mère et l'Enfant*" : il est plus facile d'en dénoncer les imperfections que d'en définir la nouveauté et la beauté [2].

L'époque de cette crise littéraire fut celle des plus grandes souffrances de Philippe. Il eut à subir, comme le héros de Villiers de l'Isle-Adam, la torture par l'espérance. Il pensait que son diplôme de bachelier et ses trois années de mathématiques spéciales allaient lui ouvrir toutes les avenues de la vie, et qu'il n'aurait qu'à choisir parmi les métiers aimables qui nourrissent proprement

[1] Comme on pouvait s'y attendre, il accueillit avec une sympathie fraternelle et un enthousiasme sincère les tentatives des "vers-libristes" radicaux : les poèmes d'André Gide (*Nourritures terrestres*) et plus récemment ceux de Valery Larbaud, d'André Spire, de Jules Romains.

[2] Voir l'article de M. Stuart Merrill, *Mercure de France*, 15 Janvier 1910.

leur homme et lui laissent encore du loisir. Il fit des démarches, frappa aux portes, attendit. Pas une âme ne se soucia de lui. Il a fait de ses tentatives et de ses déceptions un récit incomparable ; laissons-le parler :

"Il est vrai que je suis bachelier et que l'instruction mène à tout. Mon père a de la crainte, lui qui sait que les fils d'ouvriers participent à la vie ouvrière. De plus, si cela se passait ainsi que je l'espère, cela serait trop beau. Il en cause avec ma mère. Ma mère verrait bien les choses comme je les vois, mais elle a de l'inquiétude parce qu'en fin de compte on ne sait pas."[1]

Philippe était plein de confiance. Il commença par conduire sa mère, un beau soir d'août, chez M. Gaultier. C'est ainsi qu'il appelle le châtelain millionnaire de son village, gros bourgeois plein de cordialité et de principes républicains, ami de tous les préfets, candidat probable à la députation et grand fabricant de facteurs et de cantonniers. M. Gaultier donna de l'espoir et promit ses services. Dans deux ou trois mois, le petit Philippe serait "casé", tout comme les cantonniers et les facteurs. Philippe attendit un mois, deux mois, trois mois. "Alors le Temps passa... Nous attendions l'avenir au lendemain de chaque jour. Parfois le facteur s'avance, une lettre à la main, alors notre cœur s'élance vers lui, nos mains se tendent et sont des mains qui prennent et gardent un trésor. Nous fûmes toujours déçus... D'autres fois le domestique de M. Gaultier était en ville avec sa grande voiture. Alors nous ne nous écartions pas trop de notre maison, parce que M. Gaultier aurait pu dire : "Il vaut mieux que j'envoie mon domestique les prévenir. De

[1] *La Mère et l'Enfant*, p. 142.

cette manière ils sauront plus vite que j'ai une place à leur donner ". D'autres fois nous sommes tous trois à la maison. On frappe à la porte. Nous nous regardons en nous demandant si ce n'est pas quelqu'un qui apporte l'emploi que nous cherchons. Puis il n'y eut rien autre chose... "[1]

Il y eut, longtemps encore, d'autres espoirs. Philippe, las de manger le pain de ses parents, leur demanda quelques pièces d'or et se rendit à Paris, auprès de René Ghil qui connaissait " le fils d'un haut employé du Crédit Lyonnais ". Il avait en poche d'autres recommandations, " auprès de l'agent général d'une Compagnie d'assurances, d'un ancien directeur de journal, etc. "[2] — " J'espère donc mon avenir assuré, et attendant mon départ, je brûle le temps. Encore un mois je puis patienter... "

Il patienta bien davantage. Les puissants personnages auxquels il remit ses lettres ne lui donnèrent que de bonnes paroles. Il resta quatre mois à Paris, de janvier à mai 1895, dans une chambre à six francs la semaine ; il vivait de pain et de fromage, et travaillait, pour économiser le charbon, au salon de correspondance des Grands Magasins du Louvre. Quand il eut épuisé son maigre viatique, il écrivit, pour je ne sais quel salaire infime, des articles au " *Don Juan* ", sous le pseudonyme de Jean d'Ombre. Enfin, dans les deux derniers mois, il fit un " remplacement " à la Pharmacie centrale du Service de santé militaire. Il gagnait 3 fr. 75 par jour, dimanches exceptés.

Au mois de mai, il dut quitter la place et rentrer à

[1] *La Mère et l'Enfant*, p. 158.
[2] Lettre à l'auteur, 27 nov. 1894.

Cérilly. " Maintenant j'attends que veuillent bien venir les sept réponses à mes sept demandes ".[1] Il s'était offert à des avoués, à des notaires, il avait fait une requête pour entrer au service des Ponts et Chaussées : les réponses attendues ne vinrent jamais. Il voulut aller au Soudan " étirer son ennui dans des pays moroses, et acquérir hautement la sensation de l'immense, du monotone et du triste. "[2] Le Soudan ne voulut pas de lui. Le bel été passa lentement. Philippe allait s'asseoir, chaque matin, dans la forêt prochaine, puis revenait s'enfermer, l'après-midi, dans sa petite chambre d'où l'on voit trois sapins sévères, une cour étroite, un poulailler et un puits. Jusqu'au soir il entendait, comme un reproche, le bruit des outils de son père ; s'il sortait, les voisins l'arrêtaient pour le questionner, et le soir, à dîner, les yeux tristes de sa mère lui disaient : Mon pauvre enfant, nous ne pourrons pas toujours te nourrir à ne rien faire. Quand toutes les brumes et toutes les eaux de l'automne tombèrent sur le village, Philippe comprit qu'il fallait partir. De l'extrême douleur sortit la délivrance. " Ce qui se passa fut bienheureux. A tout jamais j'abandonnai les rêves de grandeur qui, depuis l'enfance, poussaient mes idées dans l'orgueil. J'abandonnai tous mes rêves supérieurs, ceux qui traînaient des sabres et ceux qui rêvaient d'un emploi riche et fainéant. Je partis, mais ce ne fut pas un départ, ce fut un retour... Ceux qui travaillent pour gagner le pain qu'ils mangent m'entourent et vivent selon la loi qui veut que l'on gagne son pain à la sueur de son front.

[1] 13 mai 1895.
[2] 30 juillet 1895. Voir plus loin, p. 240 de la revue.

Moi, je suis un homme du peuple et je veux travailler comme les autres. "[1]

Travailler. Gagner son pain. Etre un pauvre parmi les pauvres. L'expérience de cette année perdue fit rentrer Philippe dans sa classe. Il revint à Paris, retrouva une place libre à la Pharmacie Centrale, et, sans rien demander de plus, il s'assit sur sa chaise de paille pour gagner fièrement ses 3 fr. 75 par jour.

La loi des pauvres, c'est la souffrance obligatoire, et c'est aussi l'obligation du travail. Philippe l'accepte avec simplicité, il revient au peuple dont il est sorti. " Je vois mon âme indépendante qui rougit en pensant à sa servitude ancienne comme un homme rougit d'avoir jadis démérité."[2] Il ne quémandera plus la protection de personne, il ne s'inclinera plus devant la richesse et le pouvoir, il méprisera l'argent et le succès. "Il s'agit, ayant des principes, d'y conformer sa vie, afin d'avoir le cœur fort et de donner l'exemple aux autres.[3] "

Philippe libère son cœur et en même temps son art. Il s'aperçoit que c'est du cinquième ou du sixième étage qu'on découvre le mieux la vie. Il se propose de l'étudier avec patience et sincérité, surtout la vie des pauvres qui est la seule normale. Il dira d'abord la sienne, qu'il connaît bien, puis celle des autres, plus tard, quand l'expérience viendra.

Les débuts de cette vie nouvelle furent difficiles. De janvier à novembre 1896, Philippe habita un taudis,

[1] *La Mère et l'Enfant*, p. 170-171.

[2] *La Mère et l'Enfant*, p. 162.

[3] Lettre à M. Jean Giraudoux, publiée dans la *Grande Revue*, 10 janv. 1910.

62, rue St Dominique. " Les chambres sont répugnantes de saleté, mal tenues. Pour vous en donner une idée, voilà bientôt trois mois qu'on n'a pas changé les draps de mon lit. Ma cuvette et mon pot-à-eau ont des couches de crasse qui datent de si longtemps qu'elles ne veulent pas s'en aller, même en frottant et grattant avec de l'eau chaude. " [1] Il rêve d'acheter des meubles ; mais où trouver les deux ou trois cents francs qu'il faudrait ? A la fin d'octobre, il s'installe rue des Mauvais-Garçons, dans un hôtel moins minable. " J'ai une petite chambre propre donnant sur la rue, et qui a même un balcon... Mon mobilier se compose de deux chaises, d'une table, d'une table de nuit, d'un lit, d'une armoire à glace et d'un poêle ".[2] Il prépare l'examen de commis des Ponts et Chaussées : " J'aurais alors seize cents francs par an. Si je te disais que cette somme me semble un rêve irréalisable, tant je suis habitué à la détresse ".[3] En attendant, il vit en cénobite, " parmi du pain et du fromage de Cantal ". Mais il ne se trouve pas trop malheureux : " Le présent, l'avenir, tout me pèse, et la vie pourtant me semble douce. Concilie cela, si tu peux ". [4]

Il ne pense pas qu'à sa propre misère. Sa conscience éveillée devient " conscience de classe "; des idées révolutionnaires mûrissent en lui. Il ne faut pas se représenter trop simplement cette époque de sa vie. On pourrait croire que se trouvant en contact avec un groupe d'écrivains libertaires ou socialistes, il épousa, pour un temps,

[1] Lettre à ses parents, 25 oct. 1896.
[2] Lettre à ses parents, déja citée.
[3] Lettre à l'auteur, janvier 1896.
[4] Lettre à l'auteur, 25 fév. 1896.

leurs théories, comme il avait adopté celles de Ghil. Mais ce serait confondre Philippe avec le groupe de l'*Enclos*. Je voudrais montrer qu'il puisa peu dans les conversations et dans les livres, qu'il prit ses idées sociales au plus profond de lui-même, qu'elles furent sa chair et son sang.

C'est au cours de son premier séjour à Paris (Noël 1894-Pâques 1895) qu'il entra en relations avec le groupe de l'*Enclos*, probablement par l'entremise de Ghil. Autour de Louis Lumet, le chef d'école le plus imberbe qu'on eût jamais vu, se réunissaient des libertaires authentiques et des anarchistes de lettres, des socialistes comme Louise Lévy, des syndicalistes proudhoniens comme les frères Pelloutier, des régionalistes comme le sculpteur Jean Baffier, et même quelques écrivains, Frapié, Riotor, Marcel Batilliat. Ils avaient en commun le sentiment révolutionnaire et le désir de fonder un " art social ". En Avril 1895 parut *l'Enclos*, petite revue alimentée par des souscriptions volontaires, dirigée par Lumet et administrée par le critique musical J. G. Prod'homme. On lit le nom de Philippe sur la couverture des premiers numéros ; mais sa collaboration réelle ne commença qu'en décembre 1895. L'*Enclos* parut, assez régulièrement, jusqu'en 1898 ; il publia de Philippe les " *Quatre histoires de Pauvre amour* " [1] et une douzaine d'articles qui méritent d'être conservés, car il s'y trouve des pages admirables.

[1] Témoignage de J. Giraudoux, *Grande Revue*, 10 janv. 1910. Je n'ai pas sous les yeux la collection complète de l'*Enclos* et ne puis vérifier. Mais je crois bien que la première des quatre histoires, publiée par l'*Art Jeune* le 15 août 1896, ne fut pas rééditée par l'Enclos.

L'idée de l'*art social* n'est rien moins qu'une idée claire. C'est une formule de combat, de contenu vague et sentimental comme celle des Russes : aller au peuple. Ce qui est en question, c'est la *forme* de l'art : il faut tourner le dos aux symbolistes et décadents, qui ne sauraient être compris du peuple, et revenir à plus de clarté et de simplicité. — Ou bien c'en est la *matière* : l'art sera le miroir de la vie populaire ; il faut abandonner les sujets mondains et vêtir de beauté la vie quotidienne. — Il faut faire enfin *l'éducation* artistique du peuple, en même temps que son éducation sociale : ce sera l'œuvre du *Théâtre Civique*, fondé en juin 1897 par Lumet, Philippe et Prod'homme, et des Universités populaires, dont la plus ancienne, celle du Faubourg St Antoine, fut ouverte par un ami de l'*Enclos*, Deherme, vers la même époque.

Philippe suivit les gens de l'Enclos, parce que son chemin passait par là. On retrouve dans ses lettres quelques-unes de leurs théories. [1] Il en prit ce qu'il pouvait assimiler. Mais personne au monde ne pouvait mieux que lui se passer de théories. Il n'avait pas besoin d'aller au peuple, il en était. Il créait à sa manière *l'art social*, tandis que les autres en parlaient académiquement. Pour parler des pauvres ou pour parler aux pauvres, il ne demandait de leçons à personne. Si l'*Enclos* n'eût pas existé, ni la pensée de Philippe, ni son œuvre n'étaient changées.

Je crois — que dis-je ? je sais qu'il fut très sincèrement socialiste. Il l'était de naissance bien plus que de doctrine. Il n'avait jamais lu Karl Marx, ni Proudhon. Si on lui parlait de la loi d'airain ou de la concentration des capitaux,

[1] Voir la lettre de janvier 1896, reproduite dans ce numéro.

il écoutait sympathiquement, mais tout cela ne le troublait guère. Il était socialiste comme les nègres sont crépus : le socialisme était pour lui le sentiment d'une différence. Il était fils de ceux qui font les sabots des autres, ou les ménages des riches. Malade, il avait été moins bien soigné, lycéen, il avait été moins bien élevé que les enfants des riches. A vingt ans, il avait souhaité de s'échapper de sa classe : il n'avait pas pu, et ensuite il n'avait plus voulu. Il resta, de plein gré, parmi ses frères les humbles, et comme il faut, ayant des principes, y conformer sa vie, il n'eut jamais un chapeau haut de forme, ni un habit noir.

Il eût été sans doute syndicaliste, s'il eût voulu prendre part à l'action politique. Mais il avait horreur de la politique et des politiciens [1]. Il pensait qu'il y a profit pour les pauvres à se tenir les coudes, et qu'en s'unissant ils peuvent obtenir beaucoup des riches. Quant à la forme que pourrait prendre la société transformée, il ne s'en souciait guère, estimant que ceux qui ont pour eux la force et le nombre n'ont pas tant besoin de se hâter que de se connaître. C'est à mieux connaître les hommes qu'il a travaillé toute sa vie, et tout son art est le fruit de ce travail. Il m'écrivait le 16 Décembre 1895 : " J'étudie (à Cérilly) le mécanisme de la vie. Le métier que j'apprends m'aide en ce sens et me procure des éléments de discussion avec des ouvriers. On peut étudier chacun selon son métier, et découvrir dans le mode de paroles et de vie le pli professionnel. "

De telles phrases témoignent d'un sens pratique et concret de la vie, et peuvent instruire ceux qui veulent faire de Philippe un disciple de Tolstoï. Certes, il a aimé

[1] Voir l'*Enclos*, mai 1898 : La Petite Ville.

Tolstoï, dont il accrochait le portrait à côté de celui de Dostoïewsky, un peu au-dessous. Mais " *le Guerre et la Paix* " lui plaisait bien plus que " *Résurrection* ". Il ne réprouvait en aucune manière la violence, quand il la jugeait nécessaire et juste. Ce qui fait illusion, c'est qu'il avait, comme Tolstoï, un âme religieuse. Il faut s'entendre : Philippe, depuis le catéchisme, n'était plus catholique. Il avait, à l'égard des prêtres et des dogmes, la méfiance des paysans de chez nous, et il n'entrait jamais dans les chapelles. Mais il y avait place dans son cœur, pour plus d'une vertu évangélique. Il avait, à sa manière, la haine du siècle, il aimait les pauvres qui souffrent et qui pleurent, il eût volontiers consolé les affligés, soigné les malades, visité les prisonniers, et accompli toutes les œuvres de la miséricorde. Il y a dans son œuvre d'admirables sermons sans dogme : une prière pour le bon usage des maladies, [1] un éloge de la pauvreté : " Je suis plus heureux qu'eux, mon Dieu. Plus qu'eux je suis près de vous, et dans les feuilles et dans le ciel je vous vois, et dans la Seine je vous entends... Être pauvre, c'est se rapprocher de vous. Être pauvre, c'est être bon. Je vous remerci, mon Dieu " [2].

La Pauvreté était pour Philippe comme une sœur, auprès de laquelle on vit une humble et douce vie, embellie de labeurs et de sourires. Sa charité finit par embrasser tous les êtres et toutes les choses du monde ; il parle familièrement aux platanes du quai, à la blanche pommade dont on oint sa joue malade, à la vieille église de son village : " Vous avez de gros murs, des piliers, une

[2] L'*Enclos*, Être malade, mars 1898.
[1] L'*Enclos*, Être pauvre, février 1898.

grande porte qui sert les jours de procession. Vous ne ressemblez pas à l'âme de ceux qui vont à la messe. Vous ressemblez aux prières bénignes des ignorants : à *Notre Père* et à *Je vous salue, Marie.* Et vous avez sur la place, devant vous, de vieux arbres touffus qui sont pleins de silence. "[1] Il aimait ceux qui souffrent le mal, il aimait aussi ceux qui le font. Comme François d'Assise interpellait fraternellement le Lion, l'Ane ou le Taureau, Philippe pouvait dire sans aucune rhétorique, dans la simplicité de son cœur : mon frère l'Apache, ma sœur la Prostituée.

Il n'y a pas eu de contradiction entre l'évangélisme de Philippe et son socialisme. Ce sont deux aspects de son âme qui se complètent et se limitent. Le socialisme était chez lui pur de convoitise et d'envie. Et son évangélisme n'avait rien de geignard ni d'ascétique : Philippe aimait passionnément la vie, qu'il voulait simple et belle. Tant qu'il existait des riches et des pauvres, il acceptait pour lui la loi des pauvres, sans l'avoir voulue ni choisie ; mais il ne projetait pas dans un monde meilleur l'espérance d'une société où il serait moins dur de vivre.

Le cœur plein d'une tristesse amère, je revois mon pauvre ami tel qu'il fut après ses vingt ans. Il était têtu, sensuel, violent, juste et bon. Il aimait la pauvreté plus que le plaisir et la richesse, la justice plus que la pauvreté, la vie plus que la justice, l'art et les lettres plus que tout. J'ai essayé de reprendre tous les chemins que j'ai suivis jadis avec lui, et qui le conduisent au seuil de son œuvre. Je le quitte au moment où il devient lui-même.

MARCEL RAY.

[1] id., Petite ville, mai 1898.

SOUVENIRS

Le jour même où *Bubu de Montparnasse* parut en librairie, Berthe Méténier écrivait à Charles-Louis Philippe : " Vous seul pouvez avoir pitié de moi. J'ai confiance en vous. Sauvez-moi. Je serai demain à deux heures derrière l'église Saint-Leu ".

Philippe aurait voulu que demain fût tout de suite. Depuis deux ans il était sans nouvelles de Berthe Méténier, et si elle l'appelait ainsi, c'est qu'elle courait un danger. Il ne pouvait rester tranquille en attendant demain. Il alla prévenir ses deux plus proches amis Charles et Michel. Il était dans une grande inquiétude. Il disait : — Songez donc, d'ici à demain il y a encore une nuit à passer, et une nuit pour une fille publique, c'est toute une vie.

Le lendemain, il fut bien avant deux heures derrière l'église Saint-Leu. Berthe Méténier arriva par la rue de la grande Truanderie, et tout en regardant à droite et à gauche d'un air peureux elle expliqua qu'elle avait quitté Bubu, qu'elle ne pouvait plus faire ce métier là, qu'elle en était lasse à en mourir, qu'elle avait essayé plusieurs fois de retourner à l'atelier, mais que Bubu avait toujours su la retrouver. Alors elle avait pensé au seul homme qui s'était montré bon et pitoyable pour elle. Elle voulait

quitter Paris, s'en aller n'importe où, et elle suppliait Charles-Louis Philippe de l'aider et de la conseiller.

Il la ramena dans un petit café de la rue Vavin où l'attendaient ses amis. Il la fit passer devant lui en la prenant aux épaules, et comme s'il eût exposé au regard de ses amis une chose infiniment précieuse, il dit moitié riant et moitié grave :

— Voilà une femme que je vais sauver.

Il lui enleva son manteau, la fit asseoir à côté de lui. Il la détailla. " Voyez comme son corps est menu et comme ses yeux sont doux ".

Il toucha ses bandeaux. " Elle a des cheveux noirs aussi ".

Berthe Méténier souriait.

Philippe mit ses coudes sur la table, serra ses tempes dans ses doigts et dit, avec une crispation de tout le visage :

— Elle est comme une petite fille, et il y avait un homme qui la battait.

A l'heure du dîner il fallut chercher un restaurant peu éclairé. Il s'en trouva un sur le Boulevard Raspail.

Pendant que Berthe Méténier s'enfonçait tout au bout de la banquette à la table la plus sombre, Charles aida Michel à sortir d'un journal qui l'enveloppait un petit buste en plâtre. C'était la tête merveilleuse de Santa Fortunata. Tous deux l'offraient à leur ami. Philippe ne se lassait pas de la regarder. Il la mit devant lui, puis à côté, puis au bout de la table et chaque fois qu'il la déplaçait il s'émerveillait de la trouver plus jolie selon que les ombres la faisaient différente. Il regarda Berthe et la petite tête de plâtre, et il dit tout joyeux.

— Voilà que j'ai deux filles, maintenant.

— Je voudrais lui ressembler, dit Berthe Méténier, et Philippe répondit :

— Vous êtes encore plus belle puisque vous respirez.

En sortant du restaurant, on enveloppa de nouveau Santa Fortunata dans un journal, et Philippe la porta sous son bras gauche. Il donnait l'autre bras à Berthe Méténier, et toute la soirée on rôda par les rues sombres pour ne pas rencontrer Bubu. De temps en temps, on s'arrêtait sous un bec de gaz, on entr'ouvrait le journal pour regarder encore Santa Fortunata.

— Je n'ai jamais rien vu d'aussi pur, disait Philippe. Et il refermait le papier pour le rouvrir un peu plus loin.

Vers minuit, on entra dans une gare. Philippe fit monter Berthe Méténier dans un train prêt à partir. Il l'installa plein d'attention au milieu d'oreillers et de couvertures. Et quand le train fut parti son visage prit une expression ferme et sereine que ses amis ne lui avaient jamais vue.

En ce temps-là, il aimait déjà Marie Donadieu. Il l'aimait d'un amour entier et plein de force. Il la menait le soir sur les boulevards, parce qu'elle aimait le bruit et la lumière des cafés. Il la tenait très serrée contre lui.

Elle marchait les bras raides et les poings fermés.

Il venait souvent parler d'elle à une couturière qu'il aimait comme une sœur, et qui était du même pays que lui. Il disait :

— Elle est plus blonde que toutes les blondes, et ses yeux sont plus bleus que tous les yeux bleus.

Quelques fois elle venait avec lui. Il la faisait asseoir

dans la clarté de la fenêtre. Il tournait autour d'elle comme s'il eût voulu l'entourer d'un cercle fait de lui-même. Il tâchait de lui ouvrir les doigts qu'elle tenait serrés contre ses paumes, comme si elle y enfermait un secret. Puis il s'intéressait au travail de sa vieille amie. Il soulevait les étoffes et disait :

— Pourquoi faites-vous des robes noires ? Les femmes devraient toujours porter des robes blanches.

Il revenait aux mains de Marie Donadieu. " Ouvre-les, disait-il, afin que tout soit clair en toi ".

Un jour d'automne, il apprit que Marie était partie avec un homme riche. Les plis soucieux qu'il avait au front se creusèrent davantage. A chaque instant il ouvrait la bouche pour respirer, on eût dit qu'une chose énorme et que personne ne voyait cherchait à lui écraser la poitrine. Il disait à la couturière :

— Quand j'étais tout petit, je la connaissais déjà. Elle était dans tous mes rêves avec ses cheveux blonds et ses yeux bleus. Il mettait une chaise devant la fenêtre comme si Marie allait s'asseoir dessus tout à l'heure, et il disait avec un froncement douloureux du front :

— Il faut qu'elle revienne.

Charles et Michel qui aimaient profondément Philippe se rapprochèrent davantage de lui. Par les longues soirées d'hiver, ils s'installaient dans le sous-sol de la taverne du Panthéon.

Charles-Louis Philippe était à la fois timide et audacieux. Il n'osait pas renvoyer une consommation que le garçon apportait par erreur, et il regardait les femmes en redressant hardiment le visage. " Toutes les femmes sont belles, disait-il. Elles ont une bouche qui sourit et des cils qui battent ".

C'était l'époque où il écrivait *le Père Perdrix*. Par les beaux dimanches il s'en allait avec ses amis dans la vallée de Chevreuse. Le rendez-vous était dans une petite gare du boulevard Saint-Michel. Pendant que Charles s'informait de l'heure des trains, Philippe attendait sa vieille amie devant la grille du Luxembourg. Elle arrivait en courant à travers le jardin toujours un peu en retard. Michel s'impatientait, ayant peur de manquer le train. Mais Philippe disait en frappant sa canne sur le trottoir:

— J'aime mieux manquer tous les trains que de la laisser toute seule un dimanche.

Aussitôt qu'il l'apercevait, il faisait un signe à Michel qui se précipitait pour prendre les billets. Et tous quatre s'engouffraient dans un compartiment.

Charles-Louis Philippe restait debout près de la portière, pour voir passer les couples d'amoureux qui couraient le long du train, en quête d'un compartiment où ils seraient seuls. Et quand le train s'ébranlait, il s'asseyait, ôtait son binocle qu'il essuyait soigneusement, et quand il le remettait, on ne savait si c'était les verres qui étaient plus clairs où si c'était des larmes retenues qui faisaient briller davantage ses yeux.

Un dimanche il voulut s'arrêter à Lozère où il était venu plusieurs fois avec Marie Donadieu. Quand il voulut s'asseoir sur une grosse pierre en forme de bête où elle avait un jour oublié son manteau, une petite vipère sortit de dessous la pierre. Elle n'était guère plus longue qu'un porte-plume, et pas beaucoup plus grosse. Michel voulait la tuer, mais Philippe l'en empêcha. " Elle est si petite, dit-il, elle n'a encore fait de mal à personne ".

La maison aux glycines le rendit rageur. Il se souvenait

que Marie Donadieu y avait cueilli une grappe de fleurs, malgré les injures que lui criait un collégien penché à une fenêtre.

Aujourd'hui, les grappes de glycines s'étalaient comme autrefois sur le mur et la grille, mais toutes les fenêtres de la maison étaient closes, et rien n'y vivait. Cela n'empêcha pas Philippe de dire au collégien que, s'il le tenait au bout de son soulier, il l'enverrait bien loin. Et il lançait son pied comme si le collégien était au bout. Sa colère douloureuse était en même temps si comique que ses amis riaient de bon cœur. Il se mit à rire aussi avec eux, et au milieu de sa gaieté tout à coup revenue, il se retournait vers la maison pour crier, "Sale petit bourgeois, vilain petit monsieur !"

Il avait dans sa poche ce jour-là le quatrième chapitre du "Père Perdrix". Charles et Michel voulaient s'asseoir commodément sous les peupliers pour en entendre la lecture, mais lui ne trouvait pas de place à sa convenance. Il finit par s'adosser à une palissade et il dit :

— Il y a déjà un bon repas dans mon chapitre ; nous pouvons bien nous passer de sièges.

Il lisait avec une voix un peu grêle et qui montait parfois comme un chant.

Le "Père Perdrix" parut cette année là, et l'année suivante ce fut Marie Donadieu. Contre son habitude, il n'avait pas lu un à un les chapitres à ses amis. "J'ai fait une Marie Donadieu que vous ne connaissez pas", disait-il.

Quelques jours avant la publication du livre, il dit à la couturière :

— Il me vient des idées comme aux bonnes femmes de

chez nous. J'ai le pressentiment que Marie Donadieu me donnera de ses nouvelles le jour où mon livre paraîtra.

Et comme elle riait, il eut un geste d'inquiétude en lui disant :

— Ne rions pas de ces choses-là. Nous ne connaissons rien des forces qui sont autour de nous.

Et le jour même où parut le livre, ainsi que l'avait fait Berthe Méténier quatre ans plus tôt, Marie Donadieu écrivit à Charles-Louis Philippe, après deux ans d'absence, pour lui demander aide et protection.

Quand il commença d'écrire Croquignole sa timidité avait disparu tout-à-fait. Il parlait peu avec ceux qui lui étaient étrangers, mais avec ses amis il laissait déborder sa gaieté pleine de malice, et toutes les folies lui paraissaient bonnes.

Il avait un geste tout particulier pour assurer son binocle, et en levant le front très haut, et en aspirant avec force il disait :

— Je me sens capable de vivre plusieurs vies à la fois.

Pendant sa maladie, il dit à sa vieille amie :— Je voyage à travers un monde qui s'appelle la fièvre. J'y fais des découvertes très importantes, qui me seront précieuses pour l'avenir.

A un autre moment il dit encore :

— Je viens de faire une culbute dans l'espace. Je ne peux pas raconter maintenant ce que j'y ai vu. Il fronça le front en ajoutant :

— L'essentiel est que j'en garde le souvenir.

La veille du jour où il cessa de vivre, il se souleva de lui-même sur son lit, il chercha de la main son binocle

sur la petite table à côté de lui, il l'assura comme il le faisait toujours avec les derniers doigts de la main, et en s'appuyant sur un coude il tendit le visage vers la croisée. Il regarda longtemps, et tout à coup il dit :

— Comme tout cela est beau.

Il avança son visage comme s'il espérait voir plus loin, et d'un accent plein d'admiration, il dit encore :

— Bon Dieu que c'est beau.

Il laissa aller sa tête comme s'il était écrasé par toute la beauté qu'il voyait, puis il remit son binocle sur la table, reposa sa tête sur l'oreiller, et aussitôt ses yeux commencèrent à se voiler.

MARGUERITE AUDOUX.

DANS L'ILE SAINT-LOUIS

Ce n'était pas à cause de la proximité de l'Hôtel-de-Ville, où il n'était pas contraint de perdre plus de deux après-midi par semaine, que Philippe habitait l'île Saint-Louis, mais pour la solitude du quartier, la familiarité de ses boutiques, la compagnie du fleuve et des arbres : " *L'air de Paris n'est pas bon pour les hommes, car il contient trop d'hommes et trop de maisons : or, nous avons besoin de grandes étendues de nature pour y respirer l'odeur des plantes et nous avons besoin d'une grande solitude pour mieux sentir notre vie personnelle.*"

Il demeura 5, quai d'Anjou, dans une vieille maison distinguée, avec une terrasse fleurie. Il occupait au rez-de-chaussée le petit logement tout meublé, qu'un ami lui avait prêté, en partant en voyage. Deux pièces, une chambre à coucher obscure, humide, au-dessus d'une remise, et une autre chambre au-dessus de la loge de la concierge. De la fenêtre, il voyait le quai d'Anjou, les cheminées d'un bateau lavoir, des coulées d'eau et le quai de l'Hôtel-de-Ville : " *Je connais sur le quai de l'Hôtel-de-Ville quatre platanes bien doux. Ils vivent sur la berge où leurs quatre pieds occupent dix mètres de terre. C'est délicieux qu'on ait songé à les planter ici. C'est délicieux parce que la Seine y est douce et lisse et que la berge est*

emplie de tas de sable, de tas de gravier et d'ouvriers qui travaillent à je ne sais quoi au bord de l'eau. C'est délicieux aussi parce que je m'y promène souvent et que je suis provincial comme les arbres de Paris."

Philippe allait prendre ses repas dans une crèmerie, 88, rue Saint-Louis-en-l'Ile, tenue par Mme Brunat. Cette crèmerie a disparu. Il passait devant l'hôtel où il avait conduit le père Perdrix. Son déjeûner, son dîner lui coûtaient vingt ou trente sous. Autour de sa table, il y avait souvent des femmes qui n'avaient pas vingt ou trente sous. Aussi, Mme Brunat, grosse femme bon cœur, avait ouvert un compte à Monsieur Philippe. Le brigadier Flachère et ses collègues des brigades centrales, pensionnaires de la crèmerie, avaient " de l'estime pour leur voisin de table". Régine Lechangeur, "Tata", dernière bohême et qui savait la légende d'Orphée, leur avait dit que le petit Philippe était un grand écrivain. Souvent les agents arrêtaient leur manille pour écouter... Car des amis se glissaient dans la boutique et raccompagnaient l'auteur de *Bubu*. Philippe leur souriait des yeux et des narines. Ses mains dans ses poches étayaient ses épaules solides. Il faisait des petits pas comme une femme. Quand il se retournait, devant sa porte, avant de " monter travailler " nous comprenions sa force et nous partagions son espoir.

Il habita 31, quai Bourbon, au sixième étage, au bout d'un corridor horrible, une petite chambre de bonne qu'il changea pour une autre chambre avec cuisine, trois cents francs ! Le lit de fer était placé à droite de la porte ; la bibliothèque était faite de six planches. Lorsque des amis venaient dîner à l'improviste, en apportant des boîtes de

conserves, il fallait *débarrasser* la table sur laquelle il écrivait... Les soirées s'allongeaient sous la petite lampe de pétrole, dans une atmosphère tiède de pauvre alcool et de tabac, une atmosphère du café de Cérilly.

Enfin, Philippe eut le grand logement qui réalisait toutes ses ambitions : 45, quai Bourbon. Au troisième étage, après un escalier de bois, de briques et de fer forgé, il avait une salle à manger, une cuisine et une grande chambre à coucher. De la fenêtre la vue était magnifique : " *un peu plus loin que l'Hôtel-de-Ville, les deux bras de la Seine qui contournent l'île Saint-Louis se joignent et forment un large fleuve. Cette nappe d'eau s'écoulait, passait sur les reflets des lumières et continuait sa route avec cet aller endormant de l'eau. Mais l'air se berçait au-dessus d'elle, vaporeux et vert, jusqu'à la pointe mélancolique du quai Bourbon... Les bateaux, éclairés jusqu'au fond de l'âme, fendaient la robe du fleuve d'un grand geste précis* ".

Il travaillait dans la chambre où il couchait. Des tableaux de Marval et de Guérin égayaient l'ombre. Une bibliothèque plus solide supportait les livres plus nombreux. Et, surtout, la table était en pleine lumière, contre la fenêtre, entre les feuilles et l'eau, la table désormais indépendante des repas. Sur le mur, il avait fixé un portrait de Dostoïewski, une photographie de Dickens, un portrait de Tolstoï. Ses pipes entouraient son encrier. Il recouvrait les dossiers de l'Hôtel-de-Ville sous les revues qu'il recevait. Il s'enfonçait solidement dans sa chaise et il écrivait : " *J'ai connu à Paris un écrivain pauvre et il avait coutume de dire : Voilà longtemps que ça dure. Un jour il y eut une affaire : un de ses livres devait lui rapporter plusieurs milliers de francs. Il s'entretenait à l'idée d'un*

voyage et à l'idée de quitter à jamais le bureau où il était employé. Et puis un jour, au bout de quelque temps, l'affaire ne réussit pas. Quelqu'un lui dit : " Vous devez être ennuyé ". Il répondit : Ah ! monsieur, vous ne savez pas quelle joie intérieure, quelle joie de mes organes m'a saisi tout à coup. Il me semblait que deux mains venaient me prendre et me ramenaient dans ma race ".

Certain de ne plus partir, il avait disposé sur sa table les petits souvenirs de ses affections. Son buvard était toujours propre comme une custode. Les manuscrits, après le travail, étaient soigneusement rangés dans le tiroir, comme dans un tabernacle. Ainsi, la table de Charles-Louis Philippe ressemblait à ces pauvres autels sublimes, improvisés pour l'éternité, sur lesquels les missionnaires célèbrent la messe avec des mots et des gestes que les sauvages ne comprennent pas.

RÉGIS GIGNOUX.

CHARLES-LOUIS PHILIPPE EN BOURBONNAIS

Il y avait un peu moins de dix ans que nous nous connaissions...

La même grand'route, la route nationale qui va de Moulins à Saint-Amand, traversait nos deux bourgs distants de treize kilomètres. Mais un village est un tout complet. Le menu peuple s'ignore de commune à commune : et tous deux nous faisions partie du menu peuple...

C'est un commerçant de chez lui qui nous mit en relations. M. Georges Bodard, bibliophile et lettré, employait ses loisirs à relever dans les vieux registres des paroisses et des mairies des notes destinées à l'*Histoire du canton de Cérilly*, qu'il voulait écrire. Il connaissait depuis toujours Charles-Louis Philippe, le fils du sabotier de la rue de la Croix-Blanche ; il savait son enfance souffreteuse et malingre, son adolescence de lycéen chétif, intelligent et réfléchi, et les déceptions poignantes de sa vingtième année ; il avait lu *La Bonne Madeleine* et *La Mère et l'Enfant*.

Il s'était procuré aussi ma première œuvre, un mince recueil de dialogues paysans. Il prêta ce petit livre à Philippe qui goûta le ton d'exactitude et de sincérité de certaines pièces et s'étonna qu'elles fussent d'un primaire débutant.

Bodard me dit cela et j'en fus très heureux. Je ne tardai pas d'écrire à ce compatriote qui vivait là-bas, dans la lumière, au cœur même du mouvement littéraire. Je lui écrivis une lettre bien naïve qui montrait ma complète ignorance des difficultés sans nombre que rencontre le jeune écrivain — même à Paris. Il me répondit gentiment, s'efforçant de me ramener sans violence à une appréciation plus réelle des choses.

Aux vacances suivantes, il me pria de l'aller voir à Cérilly. Je me mis en route un beau jour...

Et je découvris la petite maison si humble, vers le milieu de la rue montueuse, qui, faisant suite à la rue du Marché, aboutit un peu plus haut à la place de la Croix-Blanche, à l'orée des champs.

Dans la pièce d'entrée avenante et proprette, la bonne maman me reçut avec cordialité, comme un hôte attendu. Je passai de là dans la pièce du fond où le papa, en habits de travail, parachevait une paire de *sabots garnis* pour une voisine. Ayant réussi dans un petit commerce des bois de noyer, il avait acquis une modeste aisance et n'exerçait plus effectivement son métier ; mais il œuvrait encore à titre de passe-temps ; il chaussait un noyau de femmes du quartier. Et cette petite salle qui ouvrait sur la courette " *où le puits grinçait au crépuscule comme une âme de fer* ", servait à la fois de cuisine et d'atelier.

Je grimpai l'escalier étroit et c'est dans cette petite chambre mansardée — sanctuaire ancien de la bonne Madeleine — où logeait et travaillait Philippe, que nous prîmes contact... Je fus un peu dérouté à cause de sa taille exiguë, de son air si simple, de la cicatrice de sa joue : — je m'imaginais tellement plus imposant cet *écrivain de*

Paris ! — cependant que lui me fouillait de ce regard aigu dont il pénétrait l'âme des gens qu'il ne connaissait pas encore. Mais la glace fut bientôt rompue...

Lui aussi vint me voir quelques jours après.

Et nous devînmes bons amis.

Dès lors, nos visites mutuelles aux vacances se poursuivirent régulières comme une tradition.

Il y a une foire à Cérilly le 18 septembre. Il me le rappelait quelques jours avant. Et certains de ses billets d'invitation sont très amusants : " *Ne manquez pas de venir le jour de la foire*, m'écrivait-il le 11 septembre 1906. *Il y a un canard au poulailler qui me réveille tous les jours à cinq heures, et, par charité chrétienne, vous me devez d'avancer sa mort...* "

C'est que le canard devait être sacrifié en l'honneur des convives...

Car ce jour-là venaient aussi, de Bourbon-l'Archambault, M. Tournayre, le beau-frère de Philippe, avec Mme Tournayre et leur fillette. Parfois, un ami cérillyen nous rejoignait à l'heure du déjeûner. Philippe conservait deux intimes parmi ses anciens camarades d'école, un clerc de notaire, un instituteur.

M. Tournayre, pâtissier-confiseur, apportait le pâté de l'entrée et les biscuits du dessert. La maman avait cuisiné le canard et plusieurs autres bons plats. Et c'était un gai repas, qui tenait à la fois du festin de campagne et du déjeûner bourgeois, — tout en restant plus près du festin de campagne par le ton de cordialité bon enfant qui l'animait.

Le père Philippe, jovial, caustique, l'air un peu cocar-

dier avec sa barbiche à la Napoléon III, aimait conter ces bonnes farces drôlatiques dont on s'égaie longtemps dans les petits pays. Il était très bon dans *la Pièce du Pape* ou *le Chat dans le Beurre* ; il savait susciter l'attention et la maintenir. Quand il délaissait les histoires, c'était pour émettre des observations savoureuses, empreintes de la philosophie souriante de l'homme qui a pris son parti de sa situation et qui, somme toute, n'a pas trop mal réussi dans la vie.

On mangeait dans la première salle, à proximité de la porte de la rue. Il y avait au fond de la pièce deux lits jumeaux ; il y avait au milieu une cheminée de bois peinte en noir, avec une petite glace et des cadres ; il y avait l'horloge entre la porte et la fenêtre.

— " Il m'en faut moins qu'aux bourgeois, faisait le vieux sabotier. Cette chambre seule nous sert de salon, de salle à manger et de chambre à coucher ! "

Il taquinait son fils, lui reprochait de n'être pas assez sérieux, pas assez pratique et de fumer trop. Il lui donnait en exemple son beau-frère, ses amis, qui, eux, avaient la sagesse de dédaigner pipes et cigares. On devinait que ce brave homme, charmant avec ses convives, devait être dans l'intimité d'humeur bougonne, un tantinet ronchonneur et agaçant.

La bonne maman, en cette circonstance, comme toutes les femmes du peuple qui ont des invités, s'affairait à la cuisine, au service, et ce n'est qu'au dessert qu'elle consentait à se mettre à table. Mais alors elle donnait libre cours à sa franchise ingénue et charmante :

— Eh bien, êtes-vous contents ? Mon canard était-il réussi ? Dame, vous savez, c'est fête aujourd'hui chez

nous. Après, dans le cours de l'année, lorsque nous parlons de ce jour-là, nous disons " le jour du *grand repas*... "

Elle disait encore :

— J'aime beaucoup les amis de mon fils... Ah ! s'il savait aussi bien choisir une épouse qu'il sait choisir ses amis !

C'était le rêve des deux vieux de le voir marié. Le père lui avait proposé plusieurs jeunes filles, parmi les bons partis de la classe intermédiaire du pays, en homme qui sait la valeur de l'argent. La mère, la sœur avaient aussi leurs candidates... Mais lui souriait doucement de leurs propositions, de cette manie qu'ils avaient tous de vouloir régler sa vie, faire son bonheur... à leur guise. Et il leur opposait la force d'inertie. Ils s'en montraient souvent navrés.

Le père étant mort au mois de mars 1907, la maman allait passer à Paris, près de son Louis, deux ou trois mois des précédents hivers. Et c'était encore le même souhait qu'elle faisait à son dernier retour, au mois d'avril 1909 :

— Ah ! mais c'est que Charles-Louis Philippe, c'est quelqu'un là-bas... Qu'il a donc des amis charmants ! Ils étaient gentils pour moi, ils me faisaient toute sorte de politesses... Ici on croit que ce sont les bourgeois qui sont intelligents parce qu'ils ont du luxe et de l'orgueil. Non, ce sont les amis de mon fils qui représentent vraiment l'intelligence... Que je voudrais donc lui voir une femme digne de lui, mais pas une artiste, par exemple : les artistes n'ont pas le sens pratique et le ménage irait à l'abandon...

Pour en revenir à cette fête des vacances, le *grand*

repas n'était pas tout. Il était précédé et suivi d'une longue promenade par la ville.

Des fois, mademoiselle Jeanne Tournayre était de la partie — fillette brune et fraîche, sérieuse et réfléchie, au regard déjà profond. Elle prenait son oncle par le bras, et l'oncle lui faisait choisir parmi les bazars forains alignés sur la place, le jouet de ses rêves, ou même s'installait avec elle sur les chevaux de bois.

Quand la petite n'y était pas, nous poussions jusqu'au foirail, à l'autre extrémité de la ville, près de la route qui, au travers de la plaine, conduit à la grande forêt de Tronçais, distante d'une lieue.

Souvent nous rencontrions son parrain, un entrepreneur de roulages et de terrassements, habitant une commune voisine ; c'était une façon de géant, haut en couleurs, sérieux et réjoui, l'air de quelqu'un qui est sûr de lui, qui s'avance avec assurance dans la vie et ne s'embarrasse pas de sentiments complexes — l'antithèse absolue de Philippe. Nous allions ensemble au café et le filleul questionnait le parrain sur ses affaires. A la fin, ce dernier disait aussi :

— Et toi, ça marche à peu près à Paris ?

— Mais oui, ça va tout doucement.

— Viens donc me voir avant de t'en retourner ?

— Non, pas possible, tous mes jours sont pris : ce sera pour l'année prochaine.

La rencontre d'un ancien camarade de classe, paysan ou petit boutiquier, provoquait un bout de dialogue du même genre :

— Ah ! tu es donc au pays ? faisait l'indigène.

— Oui, je suis venu en vacances comme tous les ans...

Avec les indifférents ça n'allait guère plus loin ; cela restait évasif, banal. Avec d'autres, envers qui le *Parisien* avait été lié par des rapports plus cordiaux, l'accueil était plus confiant et l'entretien moins bref. Philippe savait trouver les mots qu'il faut, les mots peuple, les phrases bourbonnaises pour inspirer toute sympathie à ce compatriote, pour montrer que le fils du sabotier de la Croix-Blanche, malgré ses études et malgré son long séjour dans la capitale, se souvenait de ses origines et n'était pas devenu fier. Il descendait ainsi très avant dans cette âme...

La semaine suivante, il venait à son tour me rendre visite : il partait à pied de Cérilly ; j'allais l'attendre jusqu'à mi-chemin avec une charrette ; je le reconduisais le soir ou le lendemain dans les mêmes conditions, bien qu'il protestât. Il n'était plus du tout maladif, quoi qu'on en ait dit : et trois lieues de marche ne l'effrayaient pas...

Ce jour-là, nous nous promenions dans les champs et, en toute intimité, nous causions. Nous causions littérature et littérateurs, et de tout ce qui s'y rattache. Puis il me disait sa vie à Paris, avec ses joies, avec ses rancœurs aussi, mais qui lui plaisait parce qu'elle s'étayait sur un cercle sans cesse accru d'amitiés fidèles et de franches sympathies littéraires. Il me disait ses jours laborieux et monotones à Cérilly, coupés d'une promenade qui le conduisait d'habitude jusqu'à certain petit bois de sapins, à deux kilomètres, où il s'attardait à rêvasser ou à travailler : et son père à ce propos le grondait, lui prédisant que, bien sûr, un jour ou l'autre, il se ferait mordre dans cette pinède par quelque *mauvaise bête*... (Les

mauvaises bêtes, ce sont les reptiles.) Il m'avouait que, vers la fin, ses vacances lui pesaient :

— Songez donc ! un mois entier à tuer par mes propres moyens ! c'est terrible à la longue... Vous, votre existence normale est ici, — je comprends que vous ignoriez l'ennui, — mais la mienne est là-bas...

Il aimait pourtant les paysages doux et familiers de la terre natale, " *de cette terre bourbonnaise qui s'en va coteaux et vallons parmi des champs et des près de verdure* ". Il aimait sa langue, qui n'est pas un patois, mais seulement un français plus ou moins incorrect, plus ou moins *écorché*, avec des intonations particulières, des locutions pittoresques, des mots savoureux.

Des locutions, Philippe en avait recueilli beaucoup. Qu'on se rappelle dans *le Père Perdrix*, la mère Bousset disant à son fils qui arrive en retard pour le repas :

— " *Tu n'es donc même pas capable de te renserrer...* "

Ou encore les ouvriers prodigues s'excusant envers eux-mêmes de ne pas savoir se priver :

— " *Tè donc, on arrivera comme on pourra...* "

Il avait fait un sort à *bouchure* qui est synonyme de haie ; il affectionnait *tason* qui se dit d'un homme lent, placide, rarement ému, jamais pressé ; il trouvait aussi *patouille* (boue) très expressif.

Et sa petite ville, cette petite ville " *où la médisance poussait comme un arbre et s'étendait au-dessus des passants* ", il l'avait trop pénétrée pour ne pas l'aimer — malgré ses tares.

Cependant, il se sentait là dans un monde tellement fermé à l'art et à la pensée qu'il souffrait en beaucoup. Souvent, il me parlait avec tristesse de l'indifférence,

plus encore, de l'incompréhension totale, absolue de ses anciens condisciples des lycées de Montluçon et de Moulins.

Il eût goûté pourtant la douceur d'être apprécié de ses compatriotes. Une fois — c'était en 1903 — je fis paraître un article sur lui dans un journal de Moulins : j'indiquais son origine, je donnais des extraits de son œuvre, je m'efforçais de montrer sa valeur. Il m'écrivit :

" *Mon cher ami, vous m'avez fait un grand plaisir. Votre article m'est arrivé voici déjà quelques jours, et si ma grande paresse à écrire des lettres m'a fait reculer celle-ci jusqu'à aujourd'hui, ne croyez pourtant pas que mon plaisir n'a été ni immédiat, ni profond... Je suis d'autant plus content qu'il me semblait être indifférent à tout ce que l'on pouvait dire de moi dans ma province, et voici qu'il s'est passé en moi un phénomène charmant comme si toute mon enfance et tout le souvenir de mon pays me remontaient au cœur.*

Je vous remercie vraiment... "

Mais il savait bien que ce pauvre article était très impuissant à agir sur la mentalité d'une population.

Aussi, aucun de ces livres ne pénétrait-il, *par lui*, dans la cité. Le séjour annuel qu'il y faisait lui pesait sans cesse davantage ; il l'avait abrégé beaucoup l'année dernière ; sans doute, s'il avait survécu à sa mère, l'aurait-il supprimé tout à fait — sans regret.

* * *

Combien pourtant il avait été le peintre ému et sincère, le poète attendri de cette petite ville qui le

dédaignait et qu'il aurait sans doute fini par délaisser ! Quelle place elle tient dans son œuvre depuis *la Bonne Madeleine* jusqu'à ce *Charles Blanchard* qu'il n'a pas eu le temps d'achever ! Comme il a su la montrer toute dans l'ensemble et dans les détails, différente avec les saisons et avec les heures de la journée ! Le bourg et les champs, en Bourbonnais, sont deux parties très distinctes, d'un tout qui est la commune. Il ignorait presque la seconde et rarement il se risqua à parler des paysans qui vivent épars dans les fermes et les hameaux, mais il connaissait à fond la première, où il était né, où s'était écoulée son enfance.

Aux vacances d'il y a trois ans, au soir d'une journée passée chez moi, je le reconduisais jusqu'à mi-route, selon la coutume. Nous causions tranquillement ; il me disait le tarif des articles et nouvelles dans les grands journaux de Paris. Voici que le cheval s'effraya d'une voiture de bohémiens, arrêtée sur l'accotement, et qu'il fit un léger écart, — oh! un écart bien insignifiant : c'était une bête sûre et ayant, comme on dit, l'âge de raison.

Or, l'année précédente, nous avions plaisanté beaucoup au sujet du prix Goncourt, qui devait nous être attribué à lui ou à moi, d'après les journaux. (En fin de compte ce fut Frapié qui l'obtint.) Nous avions plaisanté beaucoup, chacun de nous visant au moyen de supprimer l'autre, pour amener sur son nom toutes les chances. Philippe, après avoir parlé de m'entraîner dans les fourrés de Tronçais et de m'y *faire mon affaire*, avait fini par conclure qu'il serait plus simple de me laisser attribuer le prix, et quand j'aurais touché à Paris les cinq mille francs, de faire opérer *un apache de ses amis*, qui lui remettrait honnêtement la moitié de la somme...

Je profitai de l'occasion pour renouveler sous une autre forme la plaisanterie :

— Ne comprenez-vous pas que je suis de mèche avec le cheval pour vous faire tuer... Et ensuite j'enverrai au *Figaro* la relation de l'accident.

— Bonne idée, appuya-t-il, on vous paiera ça au moins cent francs !

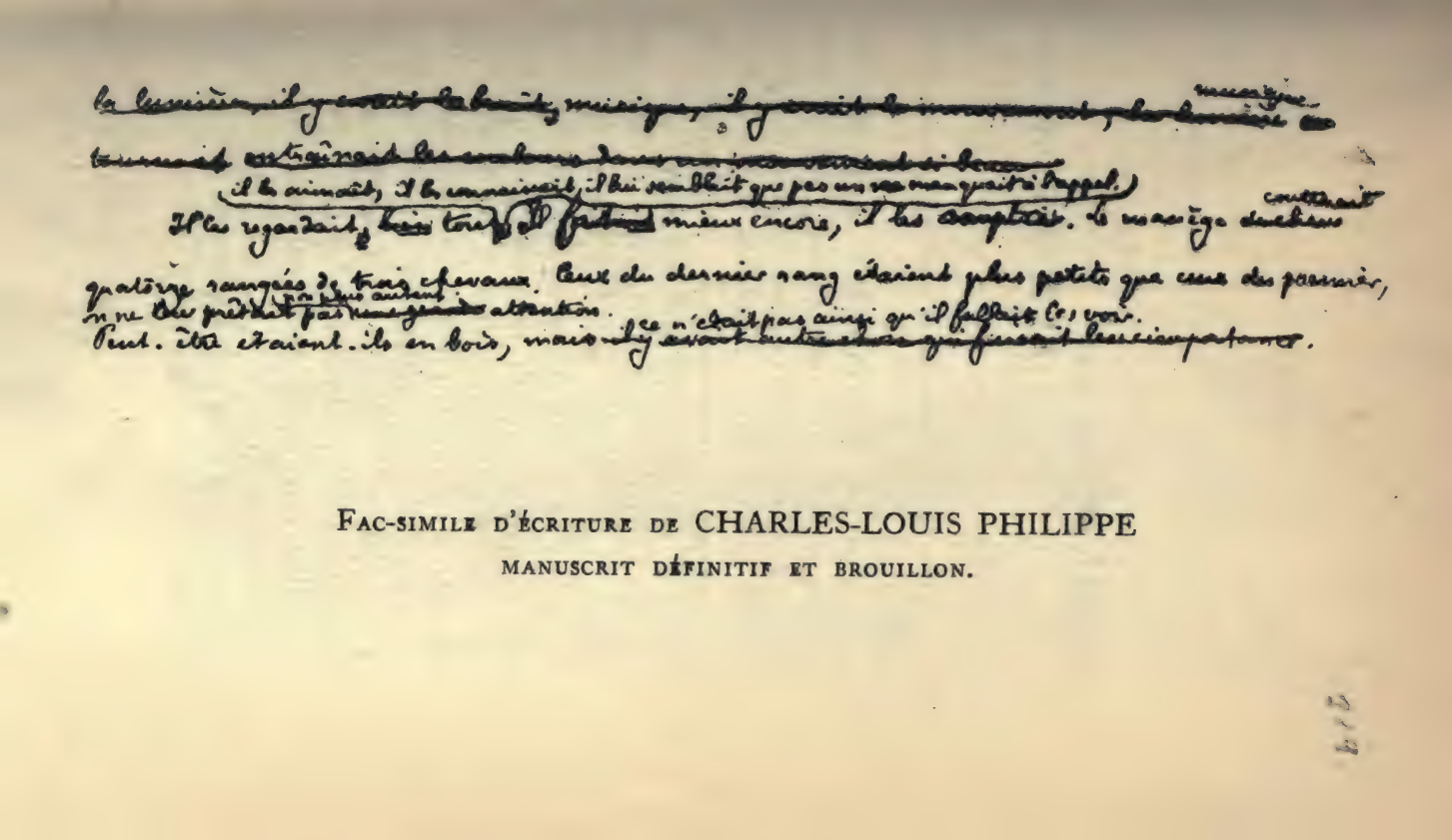
Et nous cherchions ensemble les meilleures formules pour ce fait-divers sensationnel, sans nous douter qu'ils tarderaient si peu hélas ! les articles nécrologiques ! Les plaisanteries funèbres prennent un terrible relief après que le destin les a confirmées brutalement...

***

Magnifiés par la puissance de l'artiste, les sentiments des humbles et des simples qui peuplent la petite cité bourbonnaise s'en allaient, s'en allaient, très loin par le monde, comme sur les ailes d'un oiseau léger, porter aux âmes la tendresse et l'émotion, aider à la grande communion fraternelle des hommes. Continuez votre apostolat, beaux sentiments qui avez pris votre vol. Mais nul de vos frères ne vous rejoindra : vos frères, au fond de leur province, se tiendront casaniers, silencieux et meurtris... Le petit oiseau a refermé ses ailes : il s'est blotti à jamais dans un arbuste du cimetière de Cérilly, près de la tombe de Charles-Louis Philippe....

EMILE GUILLAUMIN

prendre, pour goûter, pour aimer toutes les choses de la terre, ~~Charles Blanchard~~ l'enfant sentant un autre Charles Blanchard qui, accablé par l'ombre n'y pouvait vivre et tendait au-dehors un monde de sentiments si beaux qu'il eût fallu les ignorer pour n'en pas avoir pitié. Il s'efforçait à l'oublier, il l'ensevelissait sous le poids de ses plus lourdes pensées, il savait lutter quand il s'agissait de cela, il le noyait d'un tel flot d'amertume que son frère heureux, le petit Charles Blanchard si doux qu'il portait en lui retomba silencieusement comme on retombe sur sa couche, et tout est fini. Ce fut comme s'il avait un mort dans sa maison. Il le pleurait. De grosses larmes coulaient sur ses joues, on ne sait pas ce qu'il en versa, elles se suivaient comme les souvenirs, comme les pensées se suivent, il n'en était jamais à la dernière. Il pleura longtemps, et quand, vers le soir, sagement il partit, il se prit encore à pleurer sur la route.



FAC-SIMILE D'ÉCRITURE DE CHARLES-LOUIS PHILIPPE

MANUSCRIT DÉFINITIF ET BROUILLON.

JOURNAL DE LA VINGTIÈME ANNÉE

Le rire ! Combien cela est complexe, et combien d'éléments en lui !

Il n'est pas compréhensif, et correspond aux actions se suffisant à elles-mêmes, *n'admet point d'au-delà.* C'est un geste de la chair pure, et comme tel les grosses actions charnelles le font naître. Il correspond à une harmonie s'établissant entre l'être et des actions (le gros rire bestial pour les choses sales) — mais dès qu'il y a recherche, effort, le rire ne peut naître. L'incompréhension et le rire ne sont-ils pas parents ? C'est ce qui fait que les pauvres d'esprit rient tant, parce que tout acte ou toute parole existe à leurs yeux, par soi-même, sans raison, rien qu'avec un geste.

Qui a dit : " La raillerie est souvent de l'indigence d'esprit " ? Le côté drôle des choses est un côté inexpliqué, et devant cela, celui qui ne voit pas de raison, celui qui ne peut prouver sa vitalité ou sa présence en expliquant le fait, se met à rire, et c'est ce rire qui lui prouve à lui-même son existence en face de ce qu'il voit (car en somme l'homme a

besoin de s'affirmer à ses propres yeux). — Il y a le rire moqueur qui vient tout simplement de cela.

— Un autre genre de rire : le rire qui comprend. Mais il dérive du même principe. On a compris en groupant, classant des faits. L'esprit arrive à son extrémité et ne peut aller plus loin, la chair se croit alors en harmonie avec le milieu, pensant avoir pris possession de lui. Et alors on rit.

Le rire n'est pas une action solitaire. On ne prend possession de quelque chose qu'au nez des gens (un homme qui serait seul dans un pays, n'aurait pas besoin de prendre possession du sol). Alors, en présence d'autrui, il faut être vainqueur pour rire.

Il y a certaines circonstances où l'on voudrait rire, — mais si l'on se sent vaincu, ou si on lit quelque chose de justement dominateur chez les autres, on grimace. — L'être écrasé rit jaune.

Projet de nouvelle : Celui qui ne fait pas rire, ce serait l'ancien jeune homme orgueilleux et gai par cela, ayant proclamé son orgueil. Puis, quand il a souffert, quand il est vaincu, son être de plus en plus acquiert la notion douloureuse des choses, saisit les éléments qui l'abattent, voit partout le contentement des gens que son abaissement hausse, et c'est cette compréhension continuelle qui le ravine et l'empêche de rire. Il est trop complexe pour rire. (Pour rire, il faut être passé

tout entier dans le sujet qui fait rire, et dans le cas en question on reste soi-même douloureux, et l'on ne peut.) 16 septembre 1895.

*
* *

Projet de nouvelle : Celui qui ne peut subir l'automne. Un monsieur qui s'excite et se crispe aux premiers jaunissements des feuilles. Il s'autosuggestionnerait à cela, et viendait le moment de départ pour des pays où ce n'est pas encore l'automne. — Puis, un jour revenant sur lui-même pendant un automne, il serait très étonné d'en avoir souffert jadis, il le supporterait maintenant et constaterait que c'est pour ne pas avoir voulu s'écouter qu'il a fait ainsi. 16 sept. 1895.

*
* *

Un essai d'analyse du dégoût et de la débâcle intime d'un jeune homme : il est assis dans une grande prostration, une fatigue en son être moral, et un avachissement en son être physique.

Son âme a perdu l'habitude de l'espoir. Des chocs et des élans vers des avenirs ont épuisé sa force vitale. Les faits sans succès de son passé lui ont fait prendre un grand pli de doute à tout, un regard morne qui scrute et ne voit bien que le sombre. Il a la sensation de l'impuissance de son milieu, et même de l'impuissance de lui dans ce milieu. A quoi user les vingt ans ? Les élans

intimes viennent buter contre les murs de tous ses doutes et de tous ses savoirs de persécuté (car la folie de la persécution pointe alors). Et sans cesse, il se pose l' "à quoi bon ?" devant tout effort. Son âme est en débâcle, instable, ne sachant par où sortir, et alors son regard acquiert la douleur profonde, hagarde un peu, et basse du chien qui a perdu son maître.

Et, en lui, l'instinct qui le fait se pressentir plutôt que se connaître, obscurément luit dans le dédale de tous ses états, et raisonne avec cette certitude qui caractérise l'instinct. (L'instinct, c'est de la haute intelligence s'exerçant sur des faits trop ténus pour être formulés.)

Voici à peu près les éléments de raisonnement de cet instinct, voici ce qu'il *sent*, ce qu'il vit, ce qui est inscrit dans sa chair, ce qu'il entend en s'écoutant :

1° Au point de vue intellectuel — supposons un intellect littéraire aux prises avec la vie. Des fréquentations obligatoires viennent agir sur lui, le frotter avec des rugueurs de roue de meule. Il est en contact avec des imbéciles, et il est obligé de les subir, de leur répondre, de s'abaisser jusqu'à eux. Est-ce à dire que pour s'abaisser à eux, il lui est nécessaire de les avoir compris, analysés ? Non. Le pli se prend dans l'âme, de cela, et il glisse en lui l'être de ses voisins, sans qu'il en ait conscience, et il arrive à s'y complaire, à en tant

prendre l'habitude qu'il n'en sort que par accès. D'ailleurs sa vision n'est pas assez nette, sa faculté d'expérimentation, d'observation est trop complexe, pour atteindre l'âme d'autrui, il la subit avec toujours le haut désir d'en sortir, de sorte que son âme est double pendant des conversations : d'un côté il voudrait observer les gens, pour cela il faut tout écouter, tout boire, — d'autre part il a peur en faisant cela de trop introduire chez lui l'âme des autres. Une aile qui veut voler, et l'autre qui traîne. Et alors tout ce qu'il entend l'assomme littéralement.

Semblablement, dans sa jeunesse première, il dut faire de la science, avec tout le cerveau en ébullition littéraire. Il quitta cela un an, et fut par une de ces fatalités ordinaires obligé de renouer son savoir scientifique pour arriver à la position sociale. Même sentiment double, de garder son intellectualité personnelle littéraire, — et d'apprendre pour sortir de l'impasse. — Assomement. Croyance à des fatalités qui l'obligent à adorer tout ce qu'il brûla.

Alors, de cela sort une impuissance à s'occuper, une dualité de vouloir et de paresse, — une incapacité à des idées de suite ; à des travaux sérieux et continus.

2° Au point de vue social. Il est pauvre et subit les heurts triomphants des riches inférieurs. Il n'a pas de situation, et prévoit des sourires joyeux de

moquerie, des jaloux. Cela l'habitue à vivre en lui, à ne pas considérer l'opinion. Mais infiniment triste est cette vie en soi, parce qu'il se frotte au public, et qu'il ne peut dire son âme, et qu'il est un vaincu. Son regard prend de la hauteur, et du lointain, car il veut avoir l'air de venir des profondeurs de sûreté pour le présent et l'avenir.

Les rabrouements de certains domestiques continuent sa débâcle, et son amertume. Alors il se croit avoir l'air du chien galeux qu'on lapide. Son orgueil s'en révolte, et il fait des réflexions amères et presque jalouses sur les gens, et rentre encore davantage en lui, avec toujours le désir *de garder intacte sa personnalité.*

Donc, ici introduction de mépris, de dégoût, premier levain de haine individuelle qui, avec la jalousie, devient de la haine pour les bourgeois, puis pour la société gouvernée par les bourgeois.

3° Point de vue physique. Il est laid, et a de l'expression aux yeux. Son regard est quelque chose d'aigu, presque ivre. Néanmoins la sarabande de ses imaginations lui laisserait parfois (si peu !) espérer de l'amour, puis quelques mots, quelques moqueries ou de simples réflexions le font rentrer en lui et se voir laid, donc ridicule. Il rentre encore en lui, s'affuble intérieurement de son intellectualité, et méprise les femmes d'abord (il admet la doctrine de l'infériorité de la femme à l'homme), les beaux hommes ensuite, voit leur

vanité et leur bêtise. Ceci l'habitue à chercher l'intellectualité derrière la mine, mais ceci lui fait prendre aussi une tenue bizarre avec les femmes. Il ne sait s'il va plaire, et veut plaire, d'où en lui de la lourdeur. Là encore, il est double : tantôt il croit plaire et a des élans internes de joie, tantôt il s'aperçoit de son manque de charmes physiques et retombe à sa douleur et à son mépris d'autrui. Dans l'amour, il est aussi instable, et comme il en est privé il fait des rêves d'avenir, des projets de mariage, comme une jeune fille de bonne tenue.

Avec les hommes, il a un air un peu jaloux à ses propres yeux, il les voit susceptibles d'être aimés et en souffre, et les méprise. Il s'en éloigne, et quand il s'en rapproche, avec cet amoncellement de sensations et d'idées, il ne sait plus l'art des banalités, expose des idées qu'on trouve drôles, ne sait pas les défendre, parce qu'il manque d'assurance à cause de ses dualités. On dit " qu'il n'est pas fait comme le monde ".

Son amour de la solitude, soit parce qu'il veut rêver, soit parce qu'il veut se cacher.

4° Point de vue moral. On le trouve irréprochable, et lui se rend compte de ses déchéances. Il se porte encore là tout entier en lui, constate ses pas vers le bien et vers le mal. A force de se porter en lui, il est fatigué. — D'où des lassitudes et des dégoûts sans nom. Il rougit de lui-même, dans l'ombre.

— En résumé, il se porte tout entier en lui-même, n'a pas de relations intimes, pas de bonheur physique ou moral, pas de joie. Il lui vient par conséquent des désespoirs de lassitude, à la vision du triste identique. 22 septembre 1895.

*
* *

Divinement rêvé, une seconde, sur ce proverbe breton, naïf comme la simplicité, et triste comme la prière : " Secourez-moi, grand Dieu, à la pointe du Raz, mon vaisseau est si petit, et la mer est si grande. " 24 septembre 1895.

. . . . . .

*
* *

Un portrait de femme :

Un nez à forme tronc de pyramide, béant, des trous où mettre du tabac, des yeux de chien, des lèvres menues, très rouges, comme quand on se mouche souvent, pour cause d'un rhume de cerveau, tendues en avant dans le geste d'embrasser des enfants, — des poils follets, longs, sur la peau flasque. De l'aigu général là-dessus. Une tension et un arrondissement des yeux : on dirait un disque tournant très vite, sous des forces internes.

Un vif mouvement d'extension en toute la personne. Elle possède spécialement ce qu'on peut appeler la " conviction ". Ses idées sont faites, et

elle les insinue sans cesse. Particulier, cette insinuation. Elle veut convertir à soi, convaincre. (J'ai eu l'occasion de constater chez un censeur la hauteur de cette envie de convaincre, et qui provient peut-être d'un échevèlement de l'intellect, vers un but, auquel tout se ramifie, — de la simplicité de la vision parce qu'il n'y a qu'une chose, qu'un désir, qui existe). Pour cela, voulant montrer partout sa présence, elle cause toujours, sur tout. Il y a certes de la suffisance à la base de cela, mais il y a d'autres éléments. Elle est femme, laide et pauvre, donc elle n'est pas remarquée de ceux qui viennent causer dans le groupe où elle est. Il faut qu'elle fasse remarquer sa présence; c'est pourquoi elle veut rattraper son infériorité par une supériorité dans la conversation; c'est à dire qu'elle veut avoir raison. Très drôle ses : " Vous comprenez " dits en roulant et traînant l'rr, avec des bruissements d'affectation, et des penchements de tête polis et insinuants. Insinuants pour le motif ci-dessus, polis parce qu'elle veut cette considération et cette attention qui la rehaussent à ses propres yeux.

Elle croit tout connaître, comme ceux qui ne savent pas lire : Ils ont beaucoup vécu avec eux-mêmes, et ils ont été très attentifs à l'alentour, de sorte que leur expérience s'est faite. D'un côté, comme ils ont la haute notion d'eux, et qu'ils l'appliquent à tous les faits, et que, quand on applique ses propres théories, on a toujours raison,

d'autre part, n'ayant point de terme de comparaison, ils croient à l'infaillibilité de leur expérience. Elle essaye de tout comprendre par elle-même ; son rire, facile à naître, et s'épandant infiniment. Chez les pauvres d'esprit où peu habite, toute idée paraît drôle. Le plaisant est très relatif, et quelqu'un qui aura peu entendu de drôleries rira pour rien. Elle ne voit pas le dessous, n'apprécie pas le geste de servir la plaisanterie, il n'y a pas d'éléments s'installant dans son esprit pendant qu'on conte, — cet esprit ne sera donc pas lourd à entraîner au rire. L'état d'équilibre entre l'individu et le milieu, qui produit la joie, s'établit tout de suite.

Elle est malade, mais la maladie s'installe pendant son attention, et ceci relatif au rire est si vrai, — qu'elle rit infiniment quand même. 9 octobre.

*
* *

Jean d'Ombre, au travail, — un travail un peu physique : levé de plan.

Ce travail lui plaît, parce qu'un peu d'âme inoccupée pourra aller au rêve, à l'amas de matières à littérature : sensations, réflexions, souvenirs. — Et la vie au milieu de la nature lui déclare un retour continuel des choses en lui, qui vont le grossir, ou du moins le conserver.

Commence la besogne. Il veut arriver à une situation. Donc, il doit apprendre, et s'y met, et se mécanise sincèrement, puis vient l'habitude à

rêver, le douloir littéraire, et il s'échappe d'esprit. Au cours de son voyage, il a conscience de son absence hors l'instant présent, et revient au travail courageusement. — Alternativement, toujours ces départs et ces retours. Il se fait une composition de ces forces, dans l'instant : distractions.

Ceci se complique. En plus de ce devenir littéraire qui le hante, existe l'habitude du collège : flemmer. C'est garder les aspects du travail, dans lequel on s'ennuie, et pour tuer le temps, s'occuper à toute autre chose que ce travail. C'est regarder les mouches, s'amuser de rien, faire des questions oisives, et sous tout prétexte, partir un instant. — C'est la grève de l'âme.

Donc, il s'ennuie, tortille son être, s'épand, s'étire, puis retombe douloureusement à l'ouvrage, se sentant façonner, martyriser par tout l'alentour.

Autres phases de ce martyre : Les aides, et le chef lui causent, et il est obligé de subir. Ce temps est perdu pour le contact avec lui-même.

Par politesse, il veut entendre, par habitude et plaisir il veut alors se continuer un moi littéraire. Là aussi, composition, dans l'instant de ces deux tendances, et indécision de lui-même. Ses réponses sont : ou spirituelles et immatérielles, comme le rêve, ou baroques comme son réel à lui. — S'instaure du dégoût pour ces causeries, qui aident à le défleurir, — et l'amour de lui-même croît; alors il retournera délicieusement dans son intimité.

Une autre habitude du collège, et de la famille : Ne pouvoir subir les observations. Au collège, on les subit ; car on ne peut se révolter là-contre, — mais on en garde une haine, et partout ailleurs qu'au collège, on les repousse :

Louret, le chef, vient lui faire des remarques ingénues, incomplètes, dépolies, comme ceux qui n'ont jamais étudié. — Cela sous une forme bête. Le voici, dire avec un rire s'amplifiant de plus en plus, jusqu'à la fin de la phrase :

— " Appuie bien ton crayon. Tu ferais bien sans ça, mais faut appuyer. Tu comprends, moi, de l'instruction je peux pas t'en donner, mais çà c'est de la pratique; j'y ai appris par moi-même et je sais ce que c'est.

Jean d'Ombre, avec sa politesse timide, écoute le moins possible, mais à ce contact aux mots, son cerveau se pelotonne pour ne pas donner prise : n'importe, tout entre et produit un tassement sous quoi il baisse la tête, — il a une sensation d'aplatissement au cerveau, son regard se tourne vers ses pieds, lui semble-t-il, et ses yeux, chassés de son âme, n'introduisent plus les notions d'alentour. A ce premier point d'ombre, première sensation de défaite, viennent s'ajouter les causes susnommées, et toute détresse croît, hébétante, jusqu'au mal de tête. Tout entre : observations aux aides, peur d'être engueulé, ou méprisé, ou raillé, lui-même. Il s'approche de cette sensation familière,

la honte de lui-même, — mais n'y atteint pas. Avant cela, s'intronise le mal pesant de tête.

Il sent monter de la haine pour le chef ; il le considère spécialement, être à part, victorieux, (comme cela se fait au collège) mais son cœur s'apitoie à la prévision des haines, et ce sont, intuitifs, des élans d'amour vers ce chef. Puis revient l'agacement de la supériorité de l'autre, et Jean d'Ombre est écrasé, et son âme est pelotonnée en boule. 13 octobre.

*
* *

Curieux, l'entrée d'une idée nouvelle en Jean d'Ombre. On lui cause, on expose des doctrines, à lui neuves : avec cette fermeture, ce pelotonnement en boule de lui-même, il essaye de ne pas assimiler ; sa volonté est dardée contre alentour. Mais cela entre pourtant, et produit à peu près l'effet d'une matière étrangère : il n'y a pas équilibre dans tout son être, l'état d'équilibre ayant été dérangé par la nouvelle force introduite. Mais, bientôt la paix se fait, l'idée est assimilée après tout ce travail, comme de digestion.

Pendant toute la conversation, il a eu un singulier aspect : Tête baissée, opposant du dur aux paroles, yeux enfouis, ne voulant pas, ou n'osant pas regarder le causeur ; parfois pourtant un regard grandiose, dévisageant, aigu. Mais, rarement. C'est un peu par honte, par timidité et même par peur

qu'il baisse les yeux, et ne sait quelle contenance avoir. Peut-être est-il de la matière trop hypnotisable, et il se raidit là-contre. — Dans tous ces cas, il ne sait quoi dire, quelles exclamations faire : D'abord il veut montrer son intérêt à la conversation (il ne peut arriver à le faire chaleureusement, mais avec ses complications il intervient d'un ton détaché, et trop réfléchi pour être naturel), — puis il veut se garder. 20 octobre 1895.

*
* *

Musique de mariage :

Un air, mi-triomphal, mi-lamentable. Est-ce joie ou regret ? Voilà l'aurore de l'inconnu, — le présent grand et précaire, — l'avenir tout dressé, — comment ?

Instruments, d'un alliage semblable. Le piston comme une montée de gloire très douce, une domination d'harmonies. La clarinette, infiniment prolongée et triste, avec des fuites de choses douces.

Le piston ne représente-t-il pas le bonheur mélangé de mélancolie qu'éprouve le mari ? — Et la clarinette, c'est la chute triste d'une virginité, — *la mort d'une idée devant la vie.* C'est pourquoi Jean d'Ombre sentait naître des larmes devant la brutalité de ce jour.

La basse, avec ses grotesques répétitions, personnifie le cortège, la cohue, indifférente, iden-

tique, fatidique et bestiale. Elle a l'air de vouloir rappeler le passage du temps, d'un grand geste monotone. 29 octobre.

*
* *

Témoignant d'un début en l'initiation à la vie, — le pouvoir de mélanger de raisonnement ses vols vers l'espoir :

Jean d'Ombre demande à aller à Londres. Quelles chances de succès ?... Raisonnablement, peu : mais il ne sait. Jadis, il eût envoyé toute son âme vers ce séjour, — maintenant son état lui rappelle la chose suivante : on met un parfum dans une boîte et on la ferme. Rien n'émane. Parfois, pourtant des bouffées de senteurs passent, — puis rien plus.

Ainsi son imagination s'exhale parfois vers Londres, puis le raisonnement, l'expérience, l'habitude à la vie surgissent dans l'instant et étouffent ce vol. Il continue d'ailleurs à travailler ses sciences.

Aller à Londres ? — Dans ce milieu provincial où il est déconsidéré pour sa pauvreté et son insuccès, cela le pose à lui-même, l'éloigne dans du triomphe, là où son être précieux ne se traînerait plus dans du déclassement intellectuel (Ceci vient subitement et passe instantanément).

Mais aussi, il voit sa vie triste et pauvre là-bas, — sans connaître personne, sans la langue, néan-

moins dans sa monstruosité d'alcool et de femmes, vice et vertu, Londres lui plairait. S'il n'y veut pas songer, c'est encore parce qu'en cas de non-réussite, il lui faudrait choir de trop d'espoirs, et s'accroître en douleurs. 5 novembre 1895

*
* *

Jean d'Ombre travaillant le soir d'hiver dans sa chambre ; il est appelé par ses parents qui veulent économiser bois et chandelle. Voici d'abord en lui ce tremblement de peur précurseur de leur appel : il y a là-dedans l'initiation, l'identification presque d'un coin de son esprit avec leurs manies fâcheuses. Puis, vigoureuse, la manie de son être vaincu : son âme n'est plus par elle-même — dominée qu'elle se trouve par les droits des parents à l'infaillibilité, — alors elle éclate en vitalité vibrante de colère : des gestes destructeurs viennent, et il lui faut déchirer, briser, frapper, épandre en mouvement du corps ce qu'il perd en personnalité morale de l'instant. Après quoi, meurent en ondes intenses les flots de sa colère, intérieurement.

Il en résulte alors une moue de son visage, un élargissement de sa physionomie, donnant une prépondérance aux muscles de la face. Il descend parmi ses parents — en désuétude de ses occupations — s'assied près du poêle dans un geste brutal et silencieux parce qu'il réserve un intérieur

bandé tout à l'encontre des ordres, vers de la résistance et de la personnalité.

Silence bourru de lui. Extérieurement il est donc hérissé et fermé ; — mais en son cerveau un bouillonnement de rancunes. Flots d'impuissance crespelant sa colère. Passe en lui la haine de tout, car tout lui est fermé. Grondements de jalousie, — affres de la vitalité qui ne s'épand. Quelque chose de grand lui est nécessaire; un geste d'orgueil devrait proclamer sa suprématie. Impossibilité vers cela. Donc, retour en lui d'un moi moral comprimé.

Cela s'ajoute au mécontentement de l'instant, à la domination présente par le fait de ses parents. Ces parents ! Ils représentent maintenant la gêne de son geste, — ils sont la force présente...

Il leur souhaite tout. (Pourtant son cœur se soulève à des souhaits et son imagination s'attriste devant leur représentation). Le monsieur orgueilleux qui se tait pour ne déchoir et dominer au moins, amèrement, vis à vis de lui seul : c'est Jean d'Ombre ! Il passe et repasse des songes, proclamant sa supériorité, mais son imagination compressée de présent l'enserre et vient annihiler son rêve, et douloureusement en compensation rebondit vers des vengeances. La vengeance de l'instant c'est le silence, l'air bourru, le bâillement haut.

Une autre grande influence sur d'Ombre : la *mono-*

tonie. A 21 ans, l'esprit et le corps changent et veulent se formuler. Pour qu'il n'y ait pas souffrance à ce moment, il faut que le milieu s'appareille avec l'état d'esprit. Ce milieu doit être changeant, présenter quelques émotions, — l'attendu doit s'y compliquer d'inattendu, et de toutes ces vibrations le cerveau s'emparera, et les éléments épars, changeants, viendront s'ajuster au cerveau qui les dominera, et s'habituera par ce fait à un exercice de compréhension, (d'autant plus large que les vibrations changeantes s'accumuleront plus). Au contraire, donnez un milieu monotone; possession en est bientôt prise ; nul besoin de comprendre ne s'exerce bientôt plus, — tout effort est banni puisque tout émoi est banni, — donc arrêt de l'intelligence — et formulation des idées d'après un type unique. Il s'en suivra les idées étroites, presque fixes.

Ainsi, ce soir, Jean d'Ombre sentant couler cette monotonie à travers les nuances de son être, et n'ayant plus que l'histoire de son état interne pour s'intéresser, est tout en lui, avec, figée, la haine de ce qui l'entoure, une haine prise comme un pli. De là bondira donc plus haut encore sa colère, et elle se crispera dans un mouvement fébrilement fermé des maxillaires secondant sa moue bourrue.

Singularité : Vienne une parole lui disant de retourner à sa chambre après la soupe (car il baîlle

trop fort, et ses parents en sont agacés) — alors sa colère mourra dans les profondeurs de lui-même, et il ne restera plus que le souvenir du cerveau plissé encore par la fatigue de tous les vœux tendus pour de la vengeance.

25 novembre 1895

*
* *

C'est quand on ne comprend pas son cœur qu'on cherche à se l'expliquer. On veut donner raison d'être à ses passions.

15 decembre 1895

CHARLES-LOUIS PHILIPPE.

LETTRES

I

DEUX LETTRES DE LA VINGTIÈME ANNÉE, *à Marcel Ray.*

I.

Paris, 62, *rue St-Dominique.*
Janvier, 1895.

Mon cher Ray,

Du milieu de cet idéal nauséeux qu'est un bureau, par un de ces hasards de paresse flagrante, comme il en est peu, — je t'écris ce soir. Je suis retourné dans la boîte où je fus : Pharmacie centrale du Service de santé militaire (3 f. 75 par journée de travail !) — Or c'est très peu, et je vis en cénobite parmi du pain et du fromage de Cantal, mais tant est-il que je ne m'ennuie pas comme tu supposes, et que je m'arme pour les luttes : personnelles d'abord, — altruistes ensuite.

Personnelles : je n'ai pas renoncé à mes désirs des Ponts et Chaussées. Quand me nommera-t-on commis ? Quand diable, mon Dieu ! D'ailleurs je vais " démarcher " pour me faire nommer à Paris, malgré ma désignation pour Moulins. — En attendant, je travaille le soir : mathématiques,

sciences et C^le^ pour préparer mes examens des ponts et chaussées de la Ville de Paris. Le pis est que, possible, il n'y ait pas d'examen cette année. Il me faut donc travailler pour un avenir lointain ; d'ailleurs je suis fait à ce genre de peine, car depuis longtemps, chaque fois qu'une espérance s'inaugure chez moi, il vient quelque chose la bousculer. Bon Dieu ! va. J'ai des haines inouïes, et la manie des révoltes. Oh ! les pavés sanglants de quelque soir d'orage, où s'écraseront des têtes. Et les pétrir, les monstres sociaux, hausser leur nullité pour la faire choir plus fort.

Luttes altruistes : voici mon vœu. Préparer les foules aux revendications, toutes, — et rebâtir en idées, — puis ayant condensé toutes les souffrances et toutes les forces perdues, buter comme des rocs contre la vieille baraque sociale où nous sommes. Nous, les jeunes, nous avons des devoirs à ce sujet. Il nous faut brandir nos intellects, et aiguiser le tranchant de notre amour pour les pauvres. Et infusons-nous dans les classes ouvrières, et vivons leur vie très proche, et voyons leur désir, et soyons leur chose. Que chaque personnalité soit la résultante du désir universel.

L'art ! Il faut l'élargir, y mettre ce que je te conte, s'aider de science. Ghil a commencé, mais il nous faut une large clarté, un verbe net et mat comme un son de guillotine. Je te narrerai quelque jour des idées artistiques, neuves peut-être, mais

toutes dans ce sens. Allons-y, mon vieux ! oublions quelques-unes de nos idées de collège. Ah ! quand tu seras ici, ce que tu vas changer ?

J'ai quelques amis, très artistes, très ardents, destinés je crois à s'ouvrir la voie, mais parmi eux ce qui subsiste surtout c'est : 1° l'horreur du journalisme ; 2° le mépris de l'art inférieur " décadent " ; 3° le désir d'être utiles en idées.

Un surtout, que je te peindrai quand j'aurai le temps : il dirige une revue que j'aime, l'Enclos. Tu la trouveras à Moulins place de la Liberté, 15. Je t'ordonne de l'acheter tous les mois. Paraît à des époques indéterminées... Au numéro de janvier, un mien article sur " l'Université ".

Je te peindrai aussi de curieux sculpteurs : Jean Baffier (membre du jury du salon, ancien tailleur de pierres), puissant comme la vie. Une définition très belle de l'art, par lui donnée : " L'art, c'est la conscience dans le travail ". Et il développe cette idée qu'un paysan taillant une belle gaule est aussi artiste qu'un sculpteur de Vénus.

Le plus prodigieux : Jean Brifaud, ancien pâtre (jusqu'à 20 ans). C'est un animaliste... prodigieux !

Adieu. Ce soir je vais aller donner le bonjour à Mallarmé. Oh non, toi qui te plains d'être découragé, si tu avais de l'être tous les motifs que j'ai ! Je suis dans de ces états, parfois ! Je te conterai. Adieu. Les deux mains.

CHARLES-LOUIS PHILIPPE.

2.

Cérilly, le 30 *juillet* 1895. [1]

...Et pour te parler un peu de moi, je t'annoncerai d'abord que je ne vais pas au Soudan. Reçu dernièrement une lettre du gouverneur, me l'apprenant. Tant pis ! Mais j'aurais bien voulu un peu étirer mon ennui dans des pays moroses, et acquérir hautement la sensation de l'immense, du monotone et du triste. Je vais peut-être faire des démarches pour aller dans d'autres colonies. — Quant à mes si nombreuses autres demandes, elles sommeillent délicieusement. Rien ne s'annonce, et il est des jours noirs où je me demande si la destinée ne me pousse pas à la grande bohème sans une obole, à Paris. Je vais patienter jusqu'au printemps prochain. Alors, si rien n'est venu, je fuirai à Paris et je me nourrirai s'il le faut des cailloux que heurtera mon soulier. J'espérais y aller ce mois-ci, chez un notaire, un avoué, etc... Je n'ai encore rien reçu à ce sujet, mais je commence à avoir appris la patience, et j'attends béatement tous les jours.

Je ne veux pas te déclamer toutes les idées moroses qui me viennent, je me borne à constater qu'un garçon un peu intelligent et honnête ne trouve dans cette superbe société que des pans de

[1] Une première page, intéressant uniquement le destinataire, a été supprimée.

mur pour se frapper la tête. Chose curieuse, et que tu as dû constater bien souvent : les crétins et les brigands trouvent immédiatement le pain pour qui nous explorons l'univers, sans succès.

Toi, mon cher ami, tâche bien de te trouver dès maintenant une voie assurée. Tu vois ce que deviennent les candidats aux Ecoles quand ils ne veulent pas rester à s'avilir dans une administration provinciale. Pourquoi ne ferais-tu pas ta médecine ? Tu préparerais l'an prochain ton bac, restreint. Et tu aurais plus tard un point d'appui scientifique pour des études littéraires. Il y a tant de débouchés là. La médecine maritime ? Réfléchis bien, car il faudra probablement te décider pendant ces vacances.

Je passe ma vie à lire beaucoup. Tu me parlais dernièrement de Michelet. J'ai lu plusieurs volumes de lui, et j'ai adoré cette personnalité expansive d'un homme qui vit tout, qui s'épand sur tant d'espace, et meut des masses de sensations. C'est de la philosophie qui serait de la poésie. Je me rappelle des pages sur Luther, où tressaute du feu. Le siècle d'alors est élargi, — ce ne sont pas les temps qui vivent en lui, c'est lui qui vit dans les temps. Et le siècle historique qui a acquis la personnalité de Michelet vibre plus hautement, comme si jusqu'alors il lui avait manqué un homme qui représentât son cœur, et que cet homme, en s'y introduisant, eût étendu, enrosi les tissus.

Relu " Madame Bovary ", et vécu des jours gris, monotones comme chaque vie, dans de l'émoi, parmi des souvenirs de temps où nous n'étions pas, mais dont nos sens se souviennent. Chaque personnage est un type, — et c'est la vie telle quelle, avec son menu grave, sa gloire d'espérances, sa banalité et sa minuscule importance. Je n'y vois pas, et ça me plait, ces aperçus philosophiques, ces classifications de choses que donnent toujours les auteurs de romans, et cependant cela s'en dégage, la vie humaine se groupe, l'âme des choses y est parce que les choses y sont. C'est un tableau, au même titre qu'un paysage non peint, et vivant, est un tableau.

Lu du Barbey d'Aurevilly. Un grand style grave, d'un homme très haut, une voix qui dit, et un geste qui épand. Des héros et des héroïnes très hauts, des types humains de gloire, et dont la seule présence illumine le roman. Pourtant je sens dans l'auteur (je ne sais même s'il a été cela) l'air assuré d'un homme à femmes, d'un homme du grand monde sûr de son effet. Mais il y a parfois des recoins d'ombre, où vit un Barbey d'Aurevilly expérimenté et disert, et notant des idées extraordinaires, si vraies qu'on est étonné que leur évidence ne les ait pas déjà rendues banales.

Je t'envoie un poème de Moréas que je copie de mémoire. La forme typographique est peut-être plus bizarre encore que je ne l'ai mise. Un

poème de Mallarmé. J'ai eu des lueurs en le copiant, mais je ne suis pas très sûr d'avoir saisi l'idée. — Un poème de Ch.-L. Philippe, et c'est tout pour aujourd'hui.

A bientôt une longue lettre. N'oublie pas de m'envoyer les vers que tu as faits. Parle moi de mon poème en prose.

Je te serre les mains de toute mon âme.

CH. PHILIPPE.

II

A M. Charles Max.

17 *novembre* 99.

Vieux Max,

Cette " fête de la Fédération " dont vous parlez sera une fête comme toutes les autres avec des boniments d'hommes politiques, des défilés de pauvres bougres, des cris d'imbéciles. D'abord nous ne verrons absolument rien parce que nous ne serons pas dans les tribunes et que nous ne ferons pas partie du cortège. Ensuite nous aurons les nerfs malades de toute l'orgie qui suivra.

Je n'irai donc pas y assister et je vous invite à en faire autant. Au Louvre où il n'y aura presque personne nous aurons un spectacle autrement réconfortant. Qu'est-ce que ça nous fiche à nous le " triomphe de leur République. " Est-ce que ça

empêchera les ouvriers de crever de faim ? Je ne veux pas m'intéresser à une manifestation en faveur de ces messieurs nos gouvernements qui nous ont sauvés.

Je vous attendrai chez moi entre 1 h. et 1 h. ½. Si vous ne pouvez pas y venir, trouvez-vous le soir chez Dieudonné vers 6 h.

Je vous serre amicalement la main.

CHARLES-LOUIS PHILIPPE.

III

DEUX LETTRES *à Mme Mac Kenty.*

I.

4 *septembre* 02

Chère Emma, j'ai reçu tes lettres et tes cartes. Ici, il fait chaud ; je retrouve les choses de "La Mère et l'Enfant," mais j'ai bien changé dans le sens de la joie. Comment vas-tu ? Tu me sembles aller beaucoup mieux, et puisque Octobre s'approche tu ne peux avoir que des jours libres et francs.

Ma petite nièce n'est pas du tout sentimentale. Elle a des goûts et des caprices de petit animal indépendant. Je l'aime bien. Mon père trouve que je fume beaucoup et que je reçois tous les jours des lettres du même homme. Je vais aller passer quelques jours à Autun chez Rouart dont je t'ai

parlé. Enfin, je vais pouvoir causer librement et entendre des choses qui ne soient ni manger, ni économiser, ni chasser. Ecris-moi. Tes lettres sont meilleures ici dans le silence et la solitude. Mes idées restent au fond de moi-même et s'y chauffent bien davantage. Je travaille. Je ne sais pas écrire de lettres parce que j'ai toujours une partie de moi-même dans les champs. A bientôt. Ton

LOUIS

2.

10 *septembre* 02

Chère Emma, je t'ai donc dit que j'avais des ennuis ? Mais non, j'ai eu tout au plus de l'ennui vague. Je travaille le matin. J'avance tout doucement, je fume, je pense, je m'agrandis. L'après-midi je pars avec un livre dans ma poche et je vais dans la forêt. Il fait frais comme à la source de ma vie et de grands arbres tendent des branches horizontales où le vent fait frémir les feuilles comme des doigts. Si tu savais comme j'y vis ! Je lis Don Quichotte, et c'est beau de sentir en ce lieu l'âme épaisse et savante de Cervantes. Savante des choses de la vie et expérimentée à la ronde. Je commence à croire que cela suffit et qu'on ne peut écrire de beaux livres qu'à cinquante ans. Je pense à toi, je suis fidèle et libre. Ne te tourmente pas si je ne t'écris que quelques mots. Je ne sais

plus écrire que des livres, mais je sais penser, et cela vaut mieux. La solitude m'est très bonne. Je ne sens pas le besoin de causer, je mûris comme un fruit qui sait bien que son temps viendra. Je n'ai de nouvelles de personne depuis que je t'ai écrit. Je partirai sans doute le 15 pour Autun. J'y resterai quelques jours. A bientôt. Ton

LOUIS

IV

A Lucien Jean
(*après la publication du* PÈRE PERDRIX)

Mercredi. 1902

Mon vieux Lucien, tu n'avais pas besoin de me dire que tu retournais à l'animalité. Tu as écrit "whisky" wisky. Ça m'a fait bien de la peine. Je me console à la pensée que ton fils a eu un prix d'orthographe, je crois, et que cela sauvera la race. Pour toi, tu es déjà sacrifié.

Je suis chez moi. J'ai fait quelques petites dépenses et j'ai apporté ici tout ce qu'il fallait pour briller : un complet noir, élégant et sobre, des chapeaux dernier genre et des boutons-chaînettes en doublé or pour mes manchettes. Il y a aussi une canne plaquée d'argent, en bois de laurier (déjà !) et des cravates ! !... Ton fils n'osera plus me tutoyer.

Je travaille avec joie. Mon chapitre aura une trentaine de pages et je suis content de ce que j'ai déjà fait. Je laisse un peu au hasard, je me laisse porter. Je me souviens du conseil de d'Alembert à un jeune homme qui était arrêté à chaque pas dans les mathématiques : " Allez en avant, Monsieur, et la foi vous viendra ! "

Ce sont ces voyages annuels dans mon pays qui me montrent le mieux combien j'ai changé. Autrefois j'étais indulgent, je ne m'approchais des hommes qu'avec faiblesse et avec amour. Je voulais que tous fussent bons et, au prix même d'un mensonge, je le voulais. Tu te souviens d'une histoire de mon père à qui sa mère avait envoyé chercher une bouteille de vin. On n'avait pas rempli la bouteille. Sa mère lui en fit la remarque. Il répondit : " C'est moi qui ai bu ce qui manque." Il avait menti, mais son idéal était sauvé. Ici, je ne suis plus de l'avis de personne. Il y a un banquier qui vient de faire une faillite de 2.600.000 fr. Toutes les petites économies des gens y sont allées. Tu parles si les gens sont en colère ! Pour moi, je ne puis m'empêcher de me réjouir parce que l'esprit a remporté une victoire. L'abrutissement de l'argent, l'économie étroite, tout cela a reçu son coup. C'est par des faits de cet ordre que nous allons au progrès. Nous en causerons.

Mon père trouve que je fume beaucoup, que j'ai toujours le cigare ou la pipe au bec. Il ne

manque jamais, pour la plus petite cigarette, de me faire une observation. Faut être fou, y a pas un bourgeois, etc.. Ma petite nièce est très drôle, avec deux yeux éclairés, capricieuse, animale. Je l'aime bien.

Iehl ne va pas mal. Il travaille, il a demandé un mois de congé sans solde. Il n'avait pas de réponse quand il m'a écrit, mais il a dû en avoir une, puisqu'il n'était pas de retour à Paris au moment de mon départ.

Je ne puis pas écrire longuement. Gloire à Jean et à Luluce ! On se mesurera pour voir celui qui aura acquis le plus de Biceps. Entraîne savamment ton fils parce que je suis costaud.

Embrasse tout ton monde pour moi et fais mes amitiés au vieux Frapié et aux siens. Rappelle-moi à Hachenburger.

Je t'embrasse. Je t'aime bien, mon vieux Lucien. Ecris-moi.

LOUIS

V

A M. André Ruyters,

Lundi, décembre 1902.

Mon cher ami, non seulement ta lettre ne m'a pas froissé, mais elle m'a plu parce qu'elle est le modèle des lettres que j'aime à recevoir à propos de mes livres. Et comme elle m'est de plus une

preuve de ton amitié je t'en remercie doublement. Je veux aujourd'hui y répondre et te démontrer point par point combien tu as tort de blâmer une sorte d'apathie dont sont atteints tous mes personnages. La première preuve que tu as tort c'est que, si j'étais comme tu m'as vu, je te donnerais raison. Tout d'abord tu raisonnes mon cas comme si j'étais un écrivain à la fin de sa carrière. En vérité, j'ai peint, jusqu'ici des pauvres et je l'ai voulu, d'abord parce que je connais assez bien les pauvres, et qu'il me fallait, dans ce que je puis considérer comme mon œuvre, exposer le problème avant d'en apporter la solution. La première idée que j'avais eue de Jean Bousset était de lui faire jeter une bombe dans un endroit de Paris que je sais. Mais lorsque, plus tard, j'ai mieux embrassé mon sujet, j'ai senti combien la pauvreté devait tuer la force en lui. Et j'en ai fait le fils d'une race de pauvres et l'égal de Père Perdrix. Tout ce que tu me reproches est volontaire. J'ai voulu montrer dans le Père Perdrix une résignation condamnable. Connais-tu le livre de Knut Hamsun qui s'appelle " La faim ". Tu y as vu combien la faim vous aplatissait son homme. C'était le sujet même du livre comme la pauvreté est le sujet du mien.

La meilleure preuve que je ne suis pas " socialiste manchot " c'est que je reprends mon Jean Bousset dans le livre que je suis en train d'écrire.

Je n'en fais pas un bourgeois, pas un homme actif, mais j'en fais quelqu'un de très fort et de parfaitement maître de lui-même. Il y faut des événements, et je montre en lui combien il s'empare d'eux et combien il les gouverne. Comment du reste t'écrire cela ! Comme une demi-heure de conversation nous mettrait mieux d'accord !

Pour " La Mère et l'enfant ", je te l'accorde, mais il le fallait encore. J'écrivais en somme mes mémoires et quand même cela n'eût pas été, j'eusse peut-être maintenu l'âme de mes deux personnages pour mieux mettre en valeur le drame de l'amour maternel. Pour " Bubu ", tu n'as donc pas senti que toute ma sympathie allait à Bubu, que je lui donnais la victoire parce qu'il était le personnage actif et fort, que je condamnais son antagoniste et que c'était le mot de la fin : " Pleure et crève ! Tu n'as pas assez de courage pour mériter le bonheur ".

Mais me ferai-je bien comprendre dans ces quelques pages ? Si tu avais lu quelques " faits-divers " que j'ai traités à la fin de l'année dernière dans la " Revue Blanche " tu aurais vu que j'y donnais raison aux assassins parce qu'ils sont actifs et qu'ils " introduisent le hasard dans leur vie " (ce sont les mots dont je me servais).

Mon vieux Ruyters, si j'avais traité la prostituée Berthe et le pauvre Perdrix de facon différente, j'eusse fait des livres faux et détestables et

cela eût été une chose que nous n'aimons ni l'un ni l'autre et que nous appelons de " l'art social ".

Tout ce malentendu vient peut-être de ce que tu me connais personnellement fort mal. Tu m'as vu à Paris, dans des temps où j'étais malheureux et affaibli. Mais vous ignorez tous et Van de Putte l'ignore aussi que je suis un homme très fort. On le sait maintenant autour de moi. Tu l'apprendras aussi.

Deux imbéciles, les frères M. A. L. écrivaient à mon sujet : " Une telle littérature a-t-elle droit à la vie ? " C'était idiot parce qu'on ne peut pas savoir à mon troisième livre ce qu'est ma littérature et parce que de ce fait que je sens comme mes personnage lorsque je les dépeins il ne faut pas en conclure que leur système de l'univers, que le mouvement de leurs sentiments soient les miens. Ah ! si tu savais combien je sens le contraire ! Retiens du Père Perdrix que je sais faire vivre les les pauvres, mais surtout retiens de cette lettre que je saurai faire vivre les riches et les conquérants. Je suis capable d'écrire une vie de Napoléon.

Je n'ai que 28 ans. J'ai montré une face. Attendez donc les autres et rappelez-vous que j'ai montré la face que j'ai voulu, que j'ai fait fonctionner mes ressorts et que c'est du courage et de la force. Il est absolument nécessaire que tu répondes à cette lettre pour que je sache si tu as bien senti que tu t'étais trompé. Car, moi, je te l'affirme, que

tu te trompes. Et pour mes andouilles je les ai voulu andouilles et c'est la pauvreté qui les rendait andouilles. Et la pauvreté est-elle un être inactif dans mes livres ? Est ce qu'elle n'agit pas ? Est-ce qu'elle ne tire pas parti de toutes les faiblesses ? Est-ce qu'elle a besoin qu'on lui inocule du Kipling ? — J'arrive au point embêtant. Je ne puis pas cette année préparer une conférence pour la Libre Esthétique. J'ai le travail lent, il m'y faudrait un mois. Or, j'ai un livre très dur en train et que je ne veux pas quitter. Mais il y a moyen de s'entendre. L'année prochaine ce livre sera fini, et alors je serai à vos ordres. C'est-à-dire que dès maintenant je te prie de demander à Maus de me retenir une conférence pour 1904.

J'aurais bien aimé vous voir. Mais nous nous retrouverons. Ne viendras-tu pas à Paris ? J'ai du loisir maintenant. J'ai le modèle des services : je ne vais plus au bureau ! Il paraît que tu travailles dans une compagnie des Indes ou quelque chose d'approchant. Quand nous feras-tu aller à Java ? Dépêche-toi. J'ai fumé un cigare des Indes que tu avais envoyé à Gide. T'es un frère.

Au revoir, mon cher ami. Tu sais que je compte sur une réponse et que j'ai pour ta lettre beaucoup de reconnaissance et pour toi beaucoup d'amitié.

CHARLES-LOUIS PHILIPPE.
29, Quai d'Anjou.

VI

A M. Max Elskamp.

Paris, le 16 *avril* 1907.

Mon bon frère, le silence et l'éloignement n'ont rien enlevé à la tendresse que je te porte. Notre affection est une chose si sûre qu'elle peut se passer de témoignage. Mais écris moi quelques fois, mon cher Max, donne-moi des nouvelles de ta santé. Parle-moi de ton travail et rappelle-toi quand tu es triste que tu as à Paris un bon ami qui pense à toi.

Je t'écris sur une lettre de deuil, tu vois. Ta lettre m'est arrivée dans mon pays. Il y a quinze jours que j'ai perdu mon père. Il est mort subitement, à 67 ans, d'une embolie au cœur. Sa vie a été admirable. Il a laissé un bel exemple d'énergie. Il était très bon, il m'aimait infiniment. Quand je pense à lui, je veux devenir meilleur, je veux me rendre digne de l'héritage qu'il m'a laissé. Je voudrais faire de beaux livres courageux pour lui faire plaisir. Je voudrais surtout, pour combattre la mort, faire quelque chose d'admirable de cette vie qu'il m'a donnée.

Voici que je suis un homme. Il me faut porter avec courage mon chagrin, consoler ma mère qui est restée là-bas et lui apprendre à accepter la vie comme elle est. Je n'en suis plus au temps des

gémissements et de la faiblesse. J'ai charge d'âme. C'est cela qui me fait supporter la mort de mon père.

Je vais me remettre au travail. J'écrivais un livre dont j'avais puisé le sujet dans les récits qu'il m'avait faits de sa vie. Je vais le suivre pas à pas, je vais m'efforcer à comprendre ce qu'il était. C'est maintenant surtout que je vais être son fils.

J'espère que ton père est en bonne santé. Je me rappelle la façon dont il me serrait la main. Rappelle-moi à son souvenir. Un jour ou l'autre, j'irai bien vous voir. Je ne vous ferai plus courir les bureaux de navigation pour revenir par mer, puisque la Destinée semble s'acharner à m'empêcher d'être marin.

Je comptais sur le prix Goncourt pour cela. Peut-être quand j'aurai ma retraite à l'Hôtel de Ville pourrai-je m'engager comme pilotin à bord d'un voilier.

J'ai été pendant trois chroniques un grand journaliste belge. Le " Matin de Bruxelles " m'a arraché ma prose, mais j'ai eu tant de mal à lui arracher son argent que j'ai dû abandonner le rêve d'être un grand homme dans ton pays.

Vandeputte m'a dit que tu travaillais, que " tu faisais des vers." Quand donc, mon cher Max, vas-tu nous donner quelque chose ? Si tu savais avec quel plaisir j'ai passé les jours où je relisais

tes livres et où j'écrivais mon article. Je pénétrais dans ta vie, j'entrais dans ton âme, je sentais sans cesse mon affection s'approfondir. Mon bon Max, c'est moi qui dois te remercier.

Je t'embrasse bien affectueusement.

CHARLES-LOUIS PHILIPPE

VII

A M. André Gide
(après avoir lu L'ENFANT PRODIGUE*)*

Paris, le 2 juillet 1907.

Cher ami, tu m'as bien déçu. Je me disais en lisant les paroles du frère aîné : Voici que Gide a compris, voici que je ne suis plus le seul à comprendre ! Comme nous nous serions encouragés l'un l'autre !

Mais il a fallu que tu me montres que tu étais encore ce romantique. Si j'avais fait ce livre que n'eussé-je pas dit au frère puîné ! Je lui aurais montré tout ce qui peut exister de tendresse dans la Maison, d'intelligence dans l'ordre et que tout ce que l'homme imagine de la grenade sauvage n'est rien auprès de ce que l'on voit dans les fruits du verger.

Et pourtant tu n'as jamais écrit aussi purement, tu n'as jamais pensé avec tant de clarté. Hâte-toi,

sois un homme, choisis. Je sais d'avance ce que tu choisiras. Nous le choisirons tous.

Je t'embrasse

CHARLES-LOUIS PHILIPPE

VIII

LETTRES A MILIE.

I.

jeudi, *septembre*, 1907

Chère petite Milie, je suis ici dans ma maison de Cérilly. Il y fait bien calme, je vis auprès de ma mère avec tout mon cœur et les jours sont graves et pleins de beaux sentiments.

Ma mère est toujours bien triste. Les outils de mon père ont disparu et sa boutique dans laquelle il a fait tant de sabots est transformée et nous fait bien sentir son absence. Le soir quand nous fermons la porte pour aller nous coucher, nous pensons qu'il reste dehors et que cette maison qu'il avait édifiée pour se mettre à l'abri lui est maintenant fermée toujours.

Je travaille depuis hier matin, je suis en pleine possession de mes idées et il me monte au cœur une belle flamme qui chauffe mes phrases. J'espère avancer rapidement et faire de bonnes choses.

Ecris-moi bien vite et longuement. Moi je

n'aurai sans doute qu'à te répéter toujours les mêmes choses, car j'espère bien que ma vie coulera jusqu'à la fin des vacances avec cette même tranquillité un peu triste mais qui n'est pas sans me donner des sentiments très bons et très purs...

2.

dimanche, 15 *septembre*, 1907

... Je vis ici certains moments qui me semblent uniques dans ma vie. Le soir, quand je suis couché dans mon lit, je pense que ma mère dort en bas, que la vie est encore un peu comme elle était dans mon enfance. Je tremble à l'idée que tout cela finira un jour, qu'un jour la maison sera vide et que tout ce qui a été si beau ne recommencera plus.

Je m'empresse alors de saisir, de goûter le présent comme il est. Je n'en laisse rien perdre, j'ouvre mon cœur jusqu'au fond à tout ce bonheur qui est là...

3.

vendredi, 21 *septembre*,

... Ma vie est toujours la même, pleine d'un bonheur un peu triste que j'ai peur de voir m'échapper. Mon Dieu, quand je pense qu'un jour viendra peut-être, si ma mère s'en va avant

moi, où je serai ici dans une maison morte, où j'aurai le sentiment le plus affreux, celui que tout est parti de ma vie.....

IX

A M. George Valois

Paris, le 1 *juin*, 1908

Mon cher Valois,

C'est avec le plus grand intérêt que j'ai lu votre brochure, c'est avec un intérêt chaque jour plus grand que je prends connaissance des idées que vous représentez. Et peut-être bien que nous ne sommes pas loin de nous entendre. Je n'aime ni les juifs ni les politiciens, et le régime républicain me semble avoir fait banqueroute. Mais j'ai bien peur de l'entourage d'un roi, je me demande si ce sont vos amis et vous qui auront voix à son conseil. Je me demande si le roi ne sera pas préoccupé surtout d'être le roi et de se grandir et de se fortifier lui-même à nos dépens, un peu comme le font les financiers cosmopolites. Je me demande s'il s'associera aussi parfaitement que vous le croyez à la grandeur nationale et si, comme nous en avons vu l'exemple en Portugal, il ne sera pas roi contre nous.

En tout cas, les mœurs publiques ne pourront pas être plus basses qu'elles le sont aujourd'hui,

et vous aurez toujours raison en attaquant le parlementarisme.

Je vous disais l'autre jour que je préférais à vos autres écrits votre essai intitulé " Singapour ". Pour exprimer clairement ce que je voulais dire, voici : Vous jouez très bien du violon, vous sentez admirablement la musique, et vous vous êtes mis à faire de l'architecture. Peut-être me répondrez-vous qu'aujourd'hui il faut être architecte, mais je crois tout de même que le violon était votre vocation, que vous ne devez pas l'abandonner tout à fait, et que, du reste, on peut lui faire dire des choses justes et profondes. Vous êtes un bon architecte, mais vous étiez un admirable violoniste.

Croyez-moi, mon cher Valois, bien amicalement à vous

CHARLES-LOUIS PHILIPPE.

LES " CHARLES BLANCHARD "

C'est en 1906, après le déboire du prix Goncourt, que Philippe entreprit d'écrire *Charles Blanchard*. Il répétait volontiers alors : Des romans ? Non, ce n'est pas cela que je veux faire. On arrange toujours un peu l'intrigue et le reste en vue du livre à 3 fr. 50. Je ne veux plus y songer ; et, du reste, pour ce que le " livre " vous rapporte !... Non ; j'écrirai désormais sans souci de la publication. — Ecrire... quoi ? — Vous verrez ! Je saurai bien inventer *autre chose*...

Et déjà *Croquignole* était à peine un roman. *Charles Blanchard* devait l'être moins encore.

Le père de Charles-Louis Philippe, qui mourut peu de mois après, était sabotier. Charles-Louis Philippe l'aimait et le craignait ; ce père autoritaire n'admettait pas, comme nous disait quelqu'un de son village, " que la lumière pût lui venir de son fils ". Il le considérait toujours comme un enfant, et le morigénait sans cesse.

— " A ton âge, habiter encore au sixième !... Mais boutonne donc ton paletot quand tu sors !... Ecrire des livres, ça n'est pas un état "... (Nous rapportons ces phrases telles qu'elles nous ont été redites.) — Mais il lui racontait des histoires. Le meilleur de celles que Philippe a transcrites dans le *Matin* est ce qu'il tenait de son père.

Une histoire que le père Philippe racontait beaucoup moins bien, c'était celle de sa propre vie. Elle était sans événements ; celle d'un travailleur, simplement. Peut-être est-ce là précisément ce qui tenta Philippe : *Charles Blanchard* devait

être le récit de cette vie si simple, si vide... Rien ne l'y gênerait ; et ne sentait-il pas en lui suffisamment d'émotion pour l'emplir !

Cette extrême liberté d'invention dont Philippe espérait assistance, empêcha ce nouveau livre de réussir. Philippe avait à cœur de prendre Charles Blanchard tout enfant, et de l'amener lentement au travail. Mais dès la première page une irrésolution le balança : Quel serait cet enfant ? Philippe sans doute voyait bien ce qu'il voulait le faire devenir, et vers où le mener... Mais par où ? — *Plusieurs* Charles Blanchard se proposèrent, dont successivement il s'éprit et dont il raconta la première jeunesse : l'un triste, abandonné dans une chambre et ne sachant que pleurer tout le jour ; un autre (ou le même) allant quêter son pain avec sa mère ; un autre enfin (celui que nous présentons aujourd'hui) naturellement joyeux, accueillant, exalté, puis qui prend brusquement connaissance de sa misère, de la manière que l'on verra. Et plutôt que d'en élire un, également amoureux de chacun, également mécontent de chacun, Philippe enfin renonçait à ce livre.

Nombreux sont ceux qui tiennent les deux chapitres que nous en avons donnés (dans nos N^os^ de janvier et de février) pour ce que Philippe a écrit de meilleur. Peut-être certains leur préféreront-ils encore les fragments que nous donnons aujourd'hui. Nous les faisons précéder, en manière de préface, des quelques passages de ses lettres qui se rapportent à Charles Blanchard.

A. G.

I

à Milie.

Mardi 12 *septembre* 1906.

... Mon père dit qu'il n'y a aucun livre à faire sur lui. On disait : " Ce n'est pas intéressant. C'est l'histoire d'un homme qui travaille. Il ne lui est rien arrivé

d'extraordinaire. C'est l'histoire d'un homme qui n'a fait que son devoir"...

II

à Milie.

Vendredi 21 *septembre* 1906.

... Mon père ne me raconte pas grand'chose, toujours parce qu'il n'y a rien à écrire sur lui. Et puis il ne veut pas occuper le monde...

III

à sa mère.

2 *mai* 1907.

... Je travaille à un nouveau livre qui sera sur mon père. Je ne te l'avais pas dit encore. Du reste il n'en est qu'au commencement. Je suis sa vie pas à pas, il me semble que je l'accompagne ; je retrouve ses idées, ses façons de voir les choses. Il me sert de guide ; je me rappelle tout ce qu'il me racontait. On n'est pas mort tout entier quand on a laissé aux siens de pareils souvenirs...

IV

à sa mère.

12 *mai.*

... Tu me dis, ma chère maman, que mon père ne voulait pas que je fasse un livre sur lui. Ce livre je

l'avais déjà commencé avant sa mort, et il n'était pas tout à fait ce que mon père aurait pu croire. Je tire de sa vie le bel exemple qu'il m'a donné ; mon père ne pouvait pas m'empêcher de penser qu'il avait toujours accompli son devoir et de l'exprimer à ma façon. Je suis bien sûr d'ailleurs qu'il aurait accepté avec orgueil et avec joie l'hommage que je lui en aurais fait, et la chose surtout qui l'aurait frappé, c'est qu'il aurait compris que j'avais fait ce livre parce que je l'aimais de tout mon cœur. Je voudrais que ce livre soit un beau livre et qu'il apprenne à ceux qui le liront qu'un homme loyal et courageux qui était mon père a vécu une vie de travail...

V

à sa mère.

26 *mai* 1907.

... Je travaille beaucoup à mon livre. Il avance tout doucement. J'espère en être à la moitié pour les vacances...

VI

à Milie.

Vendredi 20 *septembre* 1907.

... Contrairement à ce que tu me disais que j'aurais dû faire ce livre voilà 6 *ans, contrairement aux opinions*

de C. et de la France entière, mon travail va très bien. C'est maintenant seulement que je suis mûr pour le mener à bien. Je me suis aperçu des erreurs qui avaient rendu mon premier chapitre si difficile, et je vais maintenant comme sur des roulettes. Je suis bien heureux...

I

CHARLES BLANCHARD HEUREUX

Charles Blanchard, dont j'entreprends aujourd'hui de vous conter l'histoire, ne montra d'abord aucune vertu, aucun génie particulier qui pussent le faire remarquer parmi les autres enfants. Je commencerai le récit de sa vie comme vous eussiez commencé le récit de la vôtre.

Un jour, une femme accoucha d'un garçon auquel elle donna le prénom qui lui plut. Un jour, au nombre des habitants de la France, le maire d'une petite ville ajouta une unité.

L'enfant sut d'abord pleurer, puis il apprit à rire, il eut des dents, il fit des gestes, il prononça ses premiers mots, et comme il avait reçu la vie, il la voulait vivre toute entière et s'essayait déjà parfois à s'échapper des mains de sa mère pour aller se mêler à tout ce qu'il voyait dans le monde.

A l'âge de quinze mois, lorsqu'il put marcher seul, il se précipita vers les objets qui l'entouraient, il alla de l'un à l'autre et il les saisit à pleins bras.

Il fut heureux d'avoir deux ans, puis d'avoir trois ans, parce qu'il pouvait aller plus loin et embrasser d'autres objets encore.

A quatre ans, quoiqu'il eût touché toutes les choses qu'il avait pu atteindre, il n'avait pas épuisé une grande curiosité qui était au fond de lui-même et qui le poussa bientôt à tenter d'atteindre toutes les choses qu'il n'avait pas encore touchées. C'est pourquoi, lorsqu'il était dans sa maison, il partait pour aller sur la rue. Lorsqu'il était dans la rue, il ne s'arrêtait pas encore et partait pour aller sur la place ; il fût ensuite allé dans les champs, dans les bois, sur les routes et n'eût pas tardé à devenir, personne n'a le droit d'en douter, le plus jeune de nos explorateurs.

Ce fut au cours de ses voyages que Charles Blanchard rencontra tout ce qu'il ne connaissait pas. On ne peut pas dire que le monde nous cache sa face, chacun de nos pas nous mène au contraire dans un endroit où tant d'objets nous entourent qu'il semble que le monde ait voulu nous montrer tout ce qu'il contenait.

Charles Blanchard apprit l'existence du soleil, de l'azur du ciel, des arbres, des prairies, il sut qu'il y avait des oiseaux, des chiens, des chats, des chevaux.

Quand il était petit, il ne se rendait pas encore bien compte de tout cela. La vie était comparable à ces magasins de déballage dont on sait qu'ils renferment tout ce qu'il vous faut, mais au milieu desquels, la première fois qu'on les visite, on a beaucoup de peine à trouver ce que l'on venait chercher.

Ce fut en fréquentant assidûment la ville et la campagne que Charles Blanchard finit par remarquer, par classer leurs richesses. Il vit le soleil qui est si beau qu'on ne peut le regarder en face, le ciel qu'on ne peut atteindre et qui est au-dessus de tous les objets de la terre, les arbres à l'ombre desquels on s'empresse d'aller s'asseoir, les prairies dont l'herbe est si douce que si elles n'étaient fermées par des barrières on s'y roulerait tout le jour. Il vit les oiseaux qui courent et volent encore plus loin que les enfants, les chiens qui vous suivent sans vous faire de mal, les chats qui montent sur les toits, les chevaux qui galopent avec une telle rapidité qu'on les attelle aux voitures pour aller plus vite.

Il fut heureux de faire partie d'un monde qui possédait de telles merveilles. Il vécut au milieu d'elles, ses pieds le transportaient de l'une à l'autre, son cœur battait à chacun de ses mouvements, et deux grands, deux beaux yeux bleus dans son visage avaient une telle flamme qu'ils semblaient posséder une vie particulière et distincte de celle qu'on le voyait mener. Ils vous faisaient penser à deux amis qui en entraînent un troisième au plaisir.

L'air était doux alors comme il l'est quand on a quatre ans. L'air était si pur et pénétrait si profondément dans la poitrine de l'enfant qu'il ne suffit pas de dire qu'il respirait avec ses poumons. Il

respirait aussi avec son âme. Parfois, sans cause, ou peut-être simplement parce qu'il sentait l'air du ciel gonfler sa gorge, il n'y pouvait tenir, et de toutes ses forces, comme un oiseau, il répondait à la bonté du monde et sortait à plein gosier de grands, de longs cris de joie.

Il fut heureux comme les enfants sont heureux. Le matin le rendait heureux, l'après-midi le rendait heureux, le soir le rendait heureux. Chaque jour avait sa façon d'être, les jours avaient des façons différentes de le rendre heureux. L'Univers entier répondait à son bonheur. Mettait-il les pieds dans la rue ? Il y trouvait des occasions d'être heureux qu'il ignorait encore. On croirait que le monde a été créé pour que les enfants s'en puissent réjouir.

Tout lui était une aventure, le hasard parfois venait au-devant de lui et lui présentait des bonheurs comme il n'en pouvait prévoir. Un jour, il passait devant la maison de Madame Emile Giron qui n'était pas faite comme les autres. Une cour la précédait avec une grille. La grille était ouverte ce matin-là. Il entra, il monta les huit marches du perron. Jamais il n'avait monté les marches d'un perron. Ce fut une belle aventure. Une autre fois, comme il passait devant le jardin de Monsieur Tardy, le médecin, des ouvriers étaient en train d'y installer un kiosque chinois. Il le vit poser, il y avait des clochettes à chaque angle, et quand le

travail fut terminé, un peu de vent souffla et les clochettes se mirent à tinter. Il vit, un matin, Galand le maréchal, en compagnie de son ouvrier, battre le fer rouge, et une pluie d'étincelles autour de l'enclume jaillissait et rayonnait si belle qu'il se réjouit d'avoir vécu jusqu'à ce jour pour avoir pu la contempler.

II

LA PETITE VILLE

La petite ville qu'habitait Charles Blanchard n'était pas une de ces cités remuantes dans lesquelles des usines, des magasins, des auberges font circuler des hommes, des femmes et des camions par bandes et déterminent une activité qui donne un peu peur aux enfants. C'était une de ces bourgades, comme on en voit dans les provinces du Centre, qui, entourées par la campagne comme une maison par un jardin, se complaisent dans une situation aisée et prennent le temps de respirer le bon air. Les rues étaient larges, les maisons blanches, seule la fumée du foyer domestique montait dans l'azur ; elle ne parvenait pas à troubler un ciel immense et profond qui occupait une grande place et qui, comme on le dit en langage familier, commençait là où finissaient les toits.

Les promenades que fit Charles Blanchard dans sa ville natale peuvent être comparées, quant à leurs résultats, à ces beaux voyages au cours desquels on apprend qu'il existe d'autres hommes, d'autres saisons, d'autres bonheurs. Le soleil, comme Dieu, régnait en plein milieu du monde, et

du haut de sa demeure penchant sa face sur la Terre lui distribuait à flots de grands sentiments de joie. Il était là. Une lumière tendre coulait sur les choses qui, immobiles et pleines de plaisir, la recevaient sur toutes leurs faces. C'était le matin.

On peut dire que l'enfant rencontrait sur sa route tout ce que l'on peut voir de doux en ce monde. Les portes des maisons étaient ouvertes: les portes de celle-ci, les portes de celle-là, les portes de cette autre encore ; chaque maison faisait penser à un homme qui, sortant d'une nuit de sommeil, a besoin de regarder ce qui se passe au dehors. Les ménagères consacraient les premières heures du jour à débarrasser les meubles de la poussière que leur avait laissée la veille : on apercevait dans chaque intérieur des armoires luisantes, des chaises cirées, des lits gonflés qui, débarrassés de leur fardeau de la nuit, sous leurs rideaux que l'on avait soulevés, semblaient respirer. Elles ne se contentaient pas d'avoir mis le bon ordre chez elles : une fois leur maison balayée, elles sortaient et balayaient la rue. Tout était propre, tout était jeune, la petite ville entière faisait penser à un enfant que sa mère vient de lever et qui, ayant fait sa toilette, s'apprête à passer une journée charmante.

Le temps marchait avec aisance. On avait entendu sonner neuf heures au clocher de l'église, puis, comme on était allé faire un tour et que l'on

avait un peu regardé autour de soi : soudain, on avait peine à le croire, une nouvelle heure sonnait, et c'était dix heures. Que la vie était facile ! Des hommes, par groupes, se campaient en plein milieu de la rue, et après s'être regardés pendant quelques minutes, après avoir prononcé quelques paroles, d'un commun accord, tous à la fois, se mettaient à rire. Des femmes, attirées par le bruit, se mêlaient à eux. Un peu plus tard, chacun s'en allait à son ouvrage. Dans la boutique du charron et dans celle du maréchal, des hommes robustes, les manches retroussées, accomplissaient d'admirables travaux et faisaient que les enfants eussent voulu avoir quinze années de plus pour pouvoir, comme eux, ferrer les roues, lutter contre les chevaux et vaincre le fer rouge.

Midi arrivait sans peine. L'après-midi, qui commençait ensuite, était une nouvelle journée plus douce que le matin. Des heures toutes bleues avaient envahi la rue et enveloppaient les maisons; le promeneur était au milieu d'elles, et comme celui qui mène une vie pour laquelle il semble qu'il soit né, le fond de son cœur était joyeux et sans inquiétude. Des heures toutes bleues et pleines d'un grand calme s'étalaient sous le ciel : elles étaient belles, on avait plaisir à les voir. Derrière certaines fenêtres, des jeunes femmes assises travaillant à quelque ouvrage de couture, chantaient dans la paix une romance sentimentale qui, vous

élargissant l'âme, vous portait à croire au bonheur universel. Derrière les fenêtres où il n'y avait personne, on se prenait à imaginer qu'une jeune femme heureuse venait de s'absenter, mais qu'elle allait apparaître bien vite pour tenir son rôle et faire ainsi que chaque maison fut pleine de chansons.

Charles Blanchard ne sut pas à cette époque de combien d'heures se composait chaque jour : il y en avait un grand nombre, chacune d'elles était prise entre celle qui l'avait précédée et celle qui allait la suivre ; une procession délicieuse traversait le temps ; quand elle avait passé, il semblait qu'on eût entendu chanter un long cantique. Tous les jours étaient suivis d'un lendemain. Avant de le connaître, l'enfant savait déjà qu'il ressemblerait à la veille, qu'il posséderait comme elle un air pur, un soleil chaud et que, dans les maisons ainsi que dans les rues, hommes, femmes, enfants, tous ceux qui sont de ce monde tendraient vers lui un visage confiant. Où est-elle, la créature déshéritée qui se souvient d'avoir pleuré ? Des jours transparents joignaient la Terre au Ciel, on s'approchait sans cesse d'un bonheur profond dans lequel, entrant tout entier, chacun allait jouir de la vie éternelle.

III

LE MARCHÉ

Voici pourquoi il convient d'abord de parler de certaines rencontres que Charles Blanchard fit sur la place du Marché qui fut, naturellement, le premier endroit où il s'arrêta, au cours de ses sorties.

Le Marché se tenait le jeudi. Les étalages étaient disposés en trois rangées. A droite, en descendant on voyait les légumes et les fruits, au milieu les œufs, les fromages et le beurre et à gauche étaient exposés les poulets, les canards et les oies. C'était la réunion de toutes les denrées qui sont nécessaires à l'homme et l'on en rencontrait même quelques unes, comme les perdrix ou les cailles, qui ne tentaient personne, mais qui étaient là pour le cas où un passant plein d'extravagance eût été décidé à commettre une folie.

L'enfant, pour des raisons qu'il était assez facile de prévoir, fit d'abord la connaissance de tous les fruits, et il lia, par la même occasion, des relations avec les légumes leurs voisins. C'est à cette époque que Charles Blanchard éprouva de grandes surprises. Il vit pêle-mêle, au cours de cette année-

là, dans un grand désordre où se confondaient les saisons : des choux, des raves, des carottes, des pommes de terre, des haricots, des tomates, des choux-fleurs, des épinards, des poires, des pommes, des cerises, des fraises, des raisins, et ces pêches qui semblent vivantes, qui ont une chair, une peau, une si belle mine qu'un sentiment d'ordre supérieur s'ajoute au plaisir que l'on éprouve en les mangeant. Il n'ignorait pas, assurément, que tout cela existait auparavant sur la terre ; il avait vu des poires sur les poiriers, des choux dans les jardins, mais la question ne se posait pas alors de la même façon. Il trouvait que les poiriers faisaient bien dans les champs, les poires bien sur les poiriers, et qu'il était de bon goût de faire pousser des choux dans les potagers. Quand on parcourait le monde avec un peu d'attention, on y rencontrait des choses qui semblaient posées un peu partout pour le plaisir des yeux.

Charles Blanchard eut la révélation de tout un monde insoupçonné ; que n'apprit-il pas en ce jour ! Certes, il se servit de ses deux yeux pour bien regarder, mais ses deux yeux ne le mettaient pas en relations suffisantes avec tout ce qu'il avait à voir. Ce fut comme si un nouveau sens se faisait place parmi ceux dont il se servait déjà pour apprendre à connaître l'Univers. Il se produisit un phénomène comparable à un éboulement, une part de lui-même s'effondrait et laissait en plein

milieu de son corps un vide énorme que tout ce qu'il voyait eût à peine pu combler. Il lui sembla bien vite qu'il appréciait et qu'il jugeait les choses avec un organe plus puissant encore que ses yeux : avec son estomac !

. . . . . [1]

Une vie nouvelle commença. Ce n'est pas impunément que l'on a éprouvé de grands sentiments. Pendant les jours qui suivaient le jour du marché, il semblait à Charles Blanchard qu'il eût perdu quelque chose. Il parcourait une à une les rues de la petite ville qu'il habitait, il regardait autour de lui avec un grand soin, il ne pouvait se résoudre à rentrer dans sa maison. On le vit passer un peu partout. Il allait à petits pas, il se frottait aux murs, il s'arrêtait devant les boutiques, il se campait auprès d'un chien, auprès d'un chat, auprès d'un passant, auprès d'une voiture, auprès d'une fenêtre ouverte. On ne sait pas quel était l'objet de ses recherches, mais il les poursuivait avec avidité. Tout ce qu'il apercevait était soumis à un long examen : il se demandait si c'était *cela !*

Bien des fois il était prêt à s'emparer d'étranges choses. Que n'eût-il pas ramassé ! Que n'eût-il pas emporté entre ses bras et poussé jusqu'au fond de lui-même pour emplir un vide bizarre qu'il sentait dans son âme et dans son corps ! Il lui semblait

[1] Les lignes de points se rapportent à des passages dont Charles-Louis Philippe n'avait pas établi le texte définitif.

que, de la tête au talon, il fût creux comme un trou. Il avait appris, le jour du marché, qu'il avait faim. Il ne savait plus, maintenant, de quoi il avait faim. Il parcourait le monde après toute une vie de jeûne, chacun de ses pas était destiné à lui faire trouver un peu de nourriture, il ramassait tout ce qu'une petite ville peut laisser traîner.

Ce furent des jours nombreux, ce furent tous les jours de ces étés que nous avons vécus quand nous avions dix ans. Chaque matin à sept heures, dès que sa mère était partie, Charles Blanchard dans sa maison ne se sentait pas à sa place. Une voix dans la rue, une voix par la ville, une voix sous les cieux se faisait d'abord très douce et lui allait au cœur, puis, pour peu qu'il mît quelques minutes à lui résister, une grande voix implacable sortait de la Terre entière et lui criait :

— Il faut venir tout de suite !

Il se dressait, il n'était pas long à ouvrir la porte, encore moins à la fermer, il obéissait sans un regard en arrière et portait même à ses pas une grande application comme un travailleur qui se rend compte de l'importance de son ouvrage et veut consacrer toutes ses forces à le bien faire.

IV

LA FOIRE

Cette année-là, le deuxième dimanche du mois de juin, un événement se produisit, que des jours heureux, longtemps à l'avance, eussent dû faire prévoir. Lorsque le matin descendit des cieux, ce fut comme si une nouvelle saison commençait. Ce fut comme si les cieux sur la Terre descendaient avec le matin. L'air que l'on respirait avait une odeur inconnue, une odeur merveilleuse, et plus d'un pensait : C'est un mystère, jamais la petite ville que j'habite n'avait eu ce parfum. La lumière était blanche et bleue ; si parfois, au bout d'une rue, dans une échappée, on apercevait la campagne, il était difficile de faire une différence entre la couleur de l'azur et la couleur des champs. Les maisons qui étaient au soleil brillaient par une loi naturelle, et pour celles qui étaient à l'ombre, une joie intérieure les faisait briller aussi. Chacun possédait en plein milieu de sa poitrine un cœur pur et prêt à recevoir de grands sentiments. Une nouvelle saison commençait, l'hiver et la douleur pour toujours avaient fui, on ne se disait même pas que le matin serait suivi du soir, puis de la

nuit, il semblait que ce fût tout un siècle qui venait de s'ouvrir et qu'un dimanche sans borne qui durerait jusqu'à la consommation des temps était descendu sur la Terre pour l'habiter.

On reconnaissait à peine la Grande Place. Des baraques sombres, entourées de toiles, qui, la veille, semblaient plutôt l'encombrer, venaient de subir une transformation merveilleuse : dès le premier rayon du soleil, chacune d'elles s'était ouverte comme une fleur.

. . . . . .

Charles Blanchard fut très étonné. Il les connaissait pourtant. Il les avait vues l'année précédente. Il y avait le jeu de massacre où l'on pouvait remarquer en passant la mariée dont le nez, comme avait dit une fois Villepreux l'horloger, était un nez en trompette. Il y avait le jeu de tir. Elles étaient faites pour les hommes, il fallait avoir assez de force pour lancer les balles, il fallait savoir se servir d'un fusil. Les baraques de loterie étaient faites pour les femmes. Les femmes faisaient tourner la roue. Quand la roue s'arrêtait, si elles n'avaient pas perdu, elles gagnaient un grand vase au choix que l'on pouvait ensuite voir chez elles sur la cheminée.

Les baraques étaient bien alignées, avec des toits en toile, et elles contenaient de beaux objets comme ceux que l'on aperçoit quand la fenêtre est ouverte dans les belles maisons. On allait les

voir, on leur donnait un coup d'œil, il ne semblait pas qu'elles fussent là pour une autre raison. On les comptait, on disait : Pour la fête, il y avait cinq baraques ! On était un peu fier d'habiter une ville dans laquelle, le jour de la fête, venaient s'installer cinq baraques !

Charles Blanchard fut très étonné. Il lui vint une idée qui le prit tout entier, qu'il se mit à suivre et qui le porta en plein milieu des baraques comme s'il les voyait pour la première fois.

S'il avait eu en mains un de leurs fusils, il en eût appuyé la crosse à son épaule, il eût visé, on eût entendu le bruit que fait la capsule : ça y est, j'ai tiré un coup de fusil ! Le jeu de massacre était installé dans la baraque même du jeu de tir. Le temps de poser son fusil, un pas à gauche, et lui qui avait déjà lancé des pierres, il eût lancé des balles à cinq pour un sou. Mais, la loterie ! Il y avait un vase tout bleu, gros comme la tête, avec des fleurs blanches ; on aurait juré qu'elles ressemblaient à des marguerites. Quand on l'a gagné, la marchande vous le pose entre les bras. C'est parce que vous ne savez qu'en faire que vous êtes heureux.

. . . . . .

Ce ne fut qu'à onze heures, un peu avant la sortie de la messe, que les chevaux de bois furent délivrés du voile qui, jusqu'alors, les cachait à tous les yeux. Avant onze heures du matin, personne

n'eût été capable d'imaginer ce que c'est que le plaisir. Il y eut comme une explosion. Il sembla qu'une troupe, cachée sous la tente, n'avait attendu que ce moment pour s'échapper avec violence, et par surprise s'emparer de tout ce qui était autour d'elle.

Il ne fallut même pas une minute :

— Ça y est !

Le monde entier appartenait aux chevaux de bois.

V

LES CHEVAUX DE BOIS

Ils étaient réunis sur la place, ils se suivaient d'un mouvement toujours égal à lui-même, ils passaient devant vos yeux, chacun à son rang, celui qui était là se montrait à vous tout entier, puis il en venait un second, il en venait un troisième, il en venait encore par derrière, ils avaient le nombre, ils avaient la variété des formes ; la splendeur de l'un d'eux s'ajoutait à la splendeur des autres, la magnificence s'accroissait, et dans un bruit de fanfare, un cortège étourdissant défilait devant vous, qui certes était composé de chacun de ses cavaliers, mais qui, les rassemblant tous, totalisait mille gloires, et passait dans son éclat, dans son orgueil et dans sa majesté pour célébrer une de ces fêtes à laquelle l'humanité tout entière s'associe. Il ne s'agissait pas des chevaux de bois, il ne s'agissait pas d'une joie que l'on acquiert pour un sou.

Charles Blanchard eut une surprise à laquelle il ne s'attendait guère. Le manège de chevaux de bois n'était pas du tout ce qu'il avait cru tout d'abord...

Certes le manège contenait des chevaux, ces chevaux étaient même, à s'y méprendre, semblables à des chevaux vivants. Non seulement ils possédaient des étriers, une queue, une bride, — ils possédaient encore une crinière. Mais le manège lui-même valait beaucoup plus que ses chevaux. Il eût été difficile de dire si le manège était rouge ou s'il était doré. Ses couleurs vous saisissaient, on ne savait laquelle aimer le mieux. On apercevait là des oriflammes, des banderoles, des colonnes dorées, des fleurs artificielles, des franges. On apercevait là des choses dont c'est tout juste si l'on savait le nom. Des lampes en cuivre se balançaient à des suspensions. Un mélange de richesses prenait en vous tous ceux de vos sentiments qui pouvaient admirer. Pour un peu vous alliez oublier de remarquer des boules bleues, des boules blanches, des boules jaunes, qui étaient des miroirs, qui devaient être des diamants, qui étaient, avec le soleil, ce qui brille le plus au monde. On en avait pendu un peu partout. L'orgue faisait penser aux pianos.

Un jour, par la fenêtre ouverte, l'enfant avait aperçu le salon de Madame Léon Bonnet qui était une femme très riche. Il en avait reçu un coup. Il avait été vraiment frappé à la face par des rideaux de soie, par des tapis, par des sophas, par des vases à fleurs, par des lampes à colonne de cuivre qui lui semblaient être au nombre d'au

moins cinquante. Quand il voulait se vanter, il disait :

— J'ai vu le salon de Madame Bonnet.

Le manège faisait penser à ce salon. On se serait trompé si l'on avait voulu énumérer toutes ses beautés. Le manège était comparable aux palais, le manège était comparable aux salons que l'on n'aperçoit qu'une fois dans sa vie, le jour où la fenêtre en est ouverte.

Charles Blanchard n'y avait jamais mis les pieds, il n'eût jamais osé y mettre les pieds. Il savait qu'il n'était pas fait pour en franchir le seuil.

. . . . . .

Vers quatre heures de l'après-midi, les gens qui jusqu'alors avaient eu des affaires, ceux qui sont toujours en retard, les filles qui étaient allées au bal faire un tour de danse, les derniers habitants de la petite ville en un mot, avec les enfants, avec les amis, avec les personnes qu'ils avaient rencontrées en route, vinrent autour du manège de chevaux de bois prendre la place que chacun a le droit d'occuper. Ils s'avançaient, comme les gens s'avancent, avec le besoin d'aller au premier rang. Un assez gros mouvement en résulta, comme lorsque les nouvelles générations, écartant ce qui les gêne, veulent se faire leur place au soleil. Il s'agissait alors de se tenir avec fermeté pour qu'ils ne pussent vous déloger du poste que bien avant eux

vous aviez conquis. Personne n'y manqua. On entendit même le bruit de quelques disputes.

Charles Blanchard connut un sentiment qu'il n'avait pas encore éprouvé. Il ne suffirait pas de l'appeler le respect. Ce ne fut pas devant le nombre, ce ne fut pas devant la force qu'il céda. Il eût pu, du reste, profiter de la poussée qui lui était donnée, et, avançant de quelques pas, porté par la foule, occuper le premier rang sans même l'avoir fait exprès. Il s'en garda bien. Il voyait venir ceux-ci, il voyait venir ceux-là, chacun d'eux marchait avec assurance comme lorsqu'un homme marche dans son domaine. Avant même qu'ils n'y fussent installés, Charles Blanchard, d'un œil attentif, considérait l'endroit dont eux semblaient vouloir faire choix. Lorsqu'ils s'en approchaient, lui s'écartait avec obéissance, leur abandonnait le terrain et s'en allait quelques pas plus loin, dans un coin, prendre la place qu'ils avaient bien voulu lui laisser....

Charles Blanchard ne lutta pas. A aucun moment ne lui vint à l'esprit qu'il eût pu combattre comme combattaient les autres, et, jouant des coudes, de la tête et des genoux, abattre dans la muraille humaine ce qu'il eût fallu pour livrer passage à son corps. Dans l'épaisseur de la masse, pas une fente, pas une fissure, pas un trou ; la rangée des spectateurs se tenait à son poste avec la fermeté des vieux soldats qui gardent leur pays. Il ne s'agissait pas de s'en désoler ; il ne s'agissait pas

de souhaiter qu'il en fût autrement : c'était ainsi. L'enfant reculait de quelques pas. Il croisait ses deux petites mains sur son ventre, et, les jambes écartées, la tête droite, il se campait avec solidité et occupait la place qui lui avait été assignée. Il battait des paupières, il respirait, il vivait, il pensait; quand il était las d'avoir croisé les mains sur son ventre, il les croisait derrière son dos. Il occupait la dernière place avec naturel. Il avait deux yeux bleus, ces yeux des enfants qui sont plus grands que les yeux des hommes parce qu'ils n'ont encore rien vu et qu'ils ont besoin de voir beaucoup de choses. Il contemplait le spectacle qu'il était admis à contempler. Le dos des hommes étaient épais parce que beaucoup portaient des blouses ; les jupes des femmes étaient amples ; il n'y avait pas de petits enfants, parce que leurs mères les plaçaient au premier rang. Quelquefois une onde large, une vague de plaisir accourant d'un coin les saisissait. Le rire des gens qui s'amusent se communiquait de chacun à chacun, on le voyait circuler, il ébranlait les épaules des hommes, il semblait que de l'un à l'autre on se le passât, personne ne le laissait tomber. Ce fut autour des chevaux de bois une après-midi de gaieté. Au ciel il y avait ce qu'il faut de nuages pour que l'on pût être à l'ombre en tout lieu. On s'abandonnait au beau temps, on s'abandonnait aux chevaux de bois, au jour de la fête. Par larges nappes, il semblait que le bonheur

tombât de l'azur et répandît sur les hommes on ne sait quelle joie lumineuse dans laquelle ils se dressaient.

Alors, au plus profond de son cœur, là où l'on possède ce qu'il faut pour comprendre, pour goûter, pour aimer toutes les choses de la terre, l'enfant sentait un autre Charles Blanchard qui, accablé par l'ombre, n'y pouvait vivre et tendait au dehors un monde de sentiments si beaux qu'il eût fallu les ignorer pour n'en pas avoir pitié. Il s'efforçait à l'oublier, il l'ensevelissait sous le poids de ses plus lourdes pensées, il savait lutter quand il s'agissait de cela, il le noyait d'un tel flot d'amertume que son frère heureux, le petit Charles Blanchard si doux qu'il portait en lui retomba silencieusement comme on retombe sur sa couche, et tout est fini. Ce fut comme s'il avait un mort dans sa maison. Il le pleurait. De grosses larmes coulaient sur ses joues ; on ne sait pas ce qu'il en versa, elles se suivaient comme les souvenirs, comme les pensées se suivent, il n'en était jamais à la dernière. Il pleura longtemps, et quand, vers le soir, sagement il partit, il se prit encore à pleurer sur la route.

. . . . . .

Ce fut ainsi que Charles Blanchard, à l'âge de dix ans, prit au milieu des hommes la place du pauvre. On est pauvre, tout d'abord, pour des raisons d'argent. Il suffirait d'un sou parfois pour

qu'on ne le devînt pas. Bientôt il est trop tard. La pauvreté n'est plus dans leur poche, la pauvreté s'est fixée dans leur cœur. Charles Blanchard en connut les premiers sentiments. Il n'eut pas une révolte, il n'eut pas une plainte, ce fut comme si le règne de Dieu était venu déjà et que chacun eût reçu sa part. Il baissa la tête pour accepter la sienne.

CHARLES-LOUIS PHILIPPE.

JOURNAL SANS DATES

Non, non ! ce n'était pas la même chose... Cette fois, celui qui disparaît, c'est un *vrai*. On comptait sur lui; on s'appuyait sur lui ; on l'aimait. Et brusquement il n'est plus là.

Vers Cérilly. J'écris ceci dans le train qui m'emporte — où je cause encore avec lui. O confus souvenirs déjà ! si je ne les fixais aujourd'hui, demain tout écrasés déjà je les confondrais tous ensemble.

C'est samedi soir qu'un mot de Marguerite Audoux m'apprend que Philippe est malade.

Dimanche matin je cours chez lui, au quai Bourbon ; sa concierge me renvoie à la maison Dubois ; il y est inconnu. J'apprends que trois personnes sont venues le demander la veille, qu'on n'a pu mieux renseigner que moi. — La carte de Madame Audoux ne porte aucune indication... Que faire ? — Sans doute Francis Jourdain pourra me donner des nouvelles ; je lui écris. La dépêche que je reçois de lui mardi matin m'enlève déjà tout espoir ; j'accours à l'adresse qu'il m'indique.

Au fond d'un couloir de la maison de santé Velpeau la porte d'une chambre reste ouverte. Philippe est là. Ah ! qu'importe à présent que la porte-fenêtre de cette chambre ouvre de plain pied sur un grand jardin clair ; c'eût été

bon pour sa convalescence ; mais il n'a déjà plus de connaissance ; il lutte encore, mais n'est déjà plus avec nous.

Je m'approche du lit où il râle ; voici sa mère, un ami que je ne connais point, et Madame Audoux qui me reconnaît et m'accueille. Je l'emmène un instant dans le parloir.

Philippe est là depuis huit jours. La fièvre typhoïde semblait d'abord des plus bénignes ; et dans les premiers temps, de caractère si peu précis, qu'on la traitait en simple grippe. Puis, durant quelques jours, on a soigné Philippe comme on soigne aujourd'hui les typhiques ; mais le régime des bains froids est fort peu pratique dans son petit logis du quai Bourbon. Mardi soir on le transportait à la maison Velpeau ; rien d'alarmant jusqu'à dimanche ; puis brusquement la méningite s'est déclarée ; le cœur s'affole ; il est perdu. Le Dr. Elie Faure, son ami, qui, contre tout espoir, s'obstine et jusqu'aux derniers instants prodiguera ses soins, hasarde encore de temps à autre une piqûre de spartéine ou d'huile camphrée ; l'organisme ne réagit déjà plus.

Nous retournons auprès du lit. Que de débats pourtant encore, et que ce pauvre corps souffrant se résigne difficilement à mourir. Il respire très vite et très fort, très mal, comme qui ne sait plus.

Les muscles du cou et du bas du visage s'agitent ; un œil est à demi ouvert, l'autre clos. Je cours à la poste envoyer quelques dépêches ; presque aucun des amis de Philippe n'est averti.

A la maison Velpeau de nouveau. Le Dr Elie Faure tâte le pouls du malade. La pauvre mère interroge : « Comment se comporte cette fièvre ? » A travers sa

douleur elle a souci de bien parler ; c'est une simple paysanne, mais elle sait qui est son fils. Et durant ces lugubres jours, au lieu de larmes, elle répand à flots les paroles ; celles-ci coulent égales, monotones, sans accent et sans mélodie, sur un ton rauque un peu et qui surprend d'abord comme si elle n'interprétait pas bien sa douleur ; et le visage reste sec.

Après midi je reviens encore ; je ne peux réaliser ce deuil. Je le retrouve à peine un peu plus faible, le visage convulsé, secoué ; luttant d'un peu plus bas contre la mort.

* * *

Mercredi matin.

C. m'attendait au parloir. On nous mène, à droite de la cour, vers une petite salle secrète, d'accès oblique, et qui se dissimule, honteuse. Le reste de la maison l'ignore, car c'est une *maison de santé ;* où l'on n'entre que pour guérir — et voici la chambre des morts. Le nouvel *hôte* est introduit ici la nuit, lorsque le reste de la maison repose ; sur la muraille nue une pancarte spécifie : pas avant neuf heures du soir, pas après sept heures du matin. Et l'hôte ne sortira d'ici que par cette porte basse, cette porte verrouillée que je vois, là, dans le fond de la pièce, ouvrant directement sur l'autre rue...

Il est là ; tout petit sur un grand linceul : revêtu d'un costume brunâtre ; très droit, très roide, et comme fixe à l'appel. A peine changé du reste ; les narines un peu pincées ; les petits poings très blancs ; les pieds perdus dans de grandes chaussettes blanches qui se dressent comme deux bonnets de coton.

Quelques amis sont dans la salle, qui pleurent silencieusement. La mère vient à nous, qui ne peut pas pleurer mais se lamente. A chaque nouvel arrivant elle reprend un nouveau couplet à la manière d'une pleureuse antique. Elle ne s'adresse pas à nous, mais à son fils. Elle l'appelle; elle se penche vers lui, l'embrasse : " Petit bon sujet ! lui dit-elle... Je connaissais toutes tes petites manières... Ah ! te renfermer à présent ! te renfermer pour toujours... "

Cette douleur surprend d'abord, si éloquente ; aucune expression dans l'intonation de la voix, mais une extraordinaire invention dans les appellations de tendresse... puis, se retournant vers un ami, sans changer de ton, elle donne une indication précise, au sujet des frais d'inhumation ou de l'organisation du départ. Elle veut emmener son fils au plus vite, l'enlever à tous, l'avoir à soi seule, là-bas ; " J'irai te voir tous les jours, tous les jours. " Elle lui caresse le front. Puis se retournant vers nous : " Plaignez-moi donc Messieurs !... "

Marguerite Audoux nous dit que la dernière demi-heure fut atroce. A plusieurs reprises on crut que tout était fini, l'affreuse respiration s'arrêtait ; la mère alors se jetait sur le lit : " Reste encore un peu avec nous, mon ami ! Respire encore un peu ; une fois ! encore une fois ! " Et comme si le " petit bon sujet " l'entendait, dans un énorme effort on voyait tous ses muscles se tendre, la poitrine se soulever encore très haut, très fort, puis retomber... Et le docteur Elie Faure, pris d'une crise de désespoir s'écriait en sanglotant : " J'ai pourtant fait ce que j'ai pu !... "

C'est à neuf heures du soir qu'il est mort.

Au Mercure de France où l'édition des œuvres de Lucien Jean qu'il devait préfacer, reste en souffrance. Pendant que je cause avec Vallette, C. écrit quelques lettres de deuil ; la mère veut emmener le corps cette nuit même ; à huit heures, une courte cérémonie d'adieux réunira quelques amis, soit à la maison de santé, soit à la gare. Je n'irai pas ; mais veux revoir Philippe une fois encore. Nous retournons là-bas. Léautaud nous accompagne.

Nous voici de nouveau dans la salle mortuaire. Bourdelle est venu prendre le masque du mort; sur le plancher s'écrasent des salissures de plâtre. Oui certes nous serons heureux de conserver ce témoignage exact ; mais ceux qui ne le connaîtront que par là n'imagineront pas l'expression totale de ce petit être rablé, dont le corps tout entier était de signification si particulière. — Oui, Toulouse-Lautrec était aussi peu haut que lui, mais contrefait; Philippe était d'aplomb ; il avait de petites mains, de petits pieds, des jambes courtes — le front bien fait. Près de lui, au bout d'un peu de temps, on prenait honte d'être trop grand.

Dans la cour un groupe d'amis. Dans la salle, la mère, Marguerite Audoux, (ah ! que la qualité de sa douleur me paraît belle !) Fargue ; Léautaud, très pâle dans sa barbe très noire, ravale son émotion. La mère se lamente encore ; Fargue et Werth consultent un indicateur ; on convient de se retrouver le lendemain matin à la gare du quai d'Orsay pour le train de 8 h. 15.

Jeudi. 8 h. Gare du Quai d'Orsay, où nous arrivons C. et

moi ; heureusement fort en avance, car là nous apprenons que le train de 8 h. 15 part de la gare de Lyon. Hélas ! combien d'autres amis, mal informés ainsi que nous, ne pourront trouver le temps de gagner l'autre gare comme nous faisons aussitôt. Nous n'en voyons pas un dans le train qui nous emmène. Pourtant plusieurs s'étaient bien promis de venir.

Tout la nuit il a plu et soufflé grand vent ; à présent l'air plus calme est tiède ; la campagne est trempée ; le ciel uniformément désolé.

Nos billets sont pris pour Moulins. Consultant l'indicateur que j'achète à Nevers, je constate que pour gagner Cérilly il faut encore, de Moulins, trois ou quatre heures d'un petit train musardeur, plus un long temps de diligence ; et que ce petit train, quand nous arriverons, sera parti. Le trajet sera-t-il faisable en voiture ?

A Moulins nous essuyons les refus de trois loueurs ; la distance est trop grande ; c'est une automobile qu'il nous faut. La voici ! Nous nous lançons dans la campagne. L'air n'est point froid ; l'heure est belle. En un instant le vent essuie notre fatigue, notre tristesse même, et parlant de Philippe nous disons : si tu nous regardes de quelque endroit du ciel, que tu dois t'amuser, à nous voir ainsi courir après toi sur la route !

Beau pays qu'ont désolé l'hiver et l'averse ; au bord violet du ciel que les verts des pacages sont délicats !

Bourbon l'Archambault. C'est ici que vivent ta sœur jumelle et ton beau-frère, pâtissier. Ah ! voici le char funèbre qui s'en retourne de Cérilly... Le soir tombe. Nous entrons au petit village à peine un peu avant la nuit. L'auto s'est garée dans la remise de l'hôtel où nous avons

laissé nos sacs. Nous voici sur la place du village. Nous circulons dans un livre de Philippe. On nous indique le chemin de sa maison. Elle est là sur la route qui monte, passé l'église, presque en face de celle du *Père Perdrix*. Au rez-de-chaussée les volets de l'unique fenêtre sont clos comme les paupières de quelqu'un qui se recueille ; mais la porte est entrebaillée. Oui c'est bien ici : quelqu'un ouvre la porte en sortant et dans l'étroite pièce, en face de l'entrée nous voyons entre deux cierges allumés la bière revêtue de noir et couverte par les couronnes. La mère s'empresse vers nous, s'étonne de nous voir; aimait-on donc tant que cela son enfant ! elle nous présente à quelques gens du pays qui sont là : des amis venus de Paris tout exprès ; elle en est fière. Une femme sanglote à l'écart ; c'est la sœur. Oh ! combien elle lui ressemble ; son visage m'explique celui de notre ami, que déformait un peu, au côté gauche de la mâchoire, une très apparente cicatrice que la barbe cachait mal. Le beau-frère, affablement vient à nous et nous demande si nous voulons, avant que vienne plus de monde, voir la chambre de Charles-Louis.

Cette maison est tout entière à son échelle ; c'est parce qu'elle était très petite qu'il en est sorti tout petit ; à côté de la chambre-salon où l'on entre d'abord, la pièce claire et vide où le sabotier, son père, travaillait ; elle prend jour sur une courette, où donne également la chambre de Philippe au premier. Chambre étroite et point ornée ; à droite de la fenêtre, une petite table où écrire ; au-dessus de la table des planchettes avec quelques livres et la haute pile de tous ses cahiers d'écolier. La vue qu'on aurait de la fenêtre est coupée court par deux ou

trois sapins qui ont cru tout contre le mur de la courette. C'est tout ; et cela suffisait. Philippe était bien là. La mère fait les honneurs du lieu :

— Regardez bien, Messieurs ; cela a bien son importance si vous devez parler de lui.

Sur le devant de la maison une chambre d'honneur, où se réfugie le peu de luxe de cette humble demeure ; cheminée garnie, portaits encadrés, tentures ; c'est la chambre qui ne sert pas.

— Si nous sommes de pauvres gens, vous voyez que nous ne sommes tout de même pas dans la misère.

Elle entend qu'à l'hôtel où nous sommes descendus nous nous considérions comme ses hôtes, aussi longtemps que nous resterons à Cérilly.

— Voulez-vous voir la maison du Père Perdrix, nous dit le beau-frère ; cela doit vous intéresser.

Et nous l'accompagnons à l'avant-dernière maison du village ; mais la pièce où l'on nous reçoit a été remise à neuf. Comme nous en sortons le beau-frère se penche vers nous :

— Celui que vous voyez là-bas, c'est Jean Morantin ; vous savez bien : *le seigneur du village*. Quand Louis a parlé de lui dans son livre, on a voulu le faire fâcher. Il a dit : non, non, je le connais le petit Philippe ! c'est un bon garçon ; il n'a pas voulu dire du mal de moi.

Nous rentrons à l'hôtel où vient d'arriver de Vichy, Valery-Larbaud avec qui nous passons la soirée.

* * *

La cérémonie funèbre a lieu vendredi matin à 10 h.

Aucun autre ami n'est venu ; si, Guillaumin, l'auteur de « la Vie d'un simple » ; il habite une ferme à treize kilomètres d'ici. On « espère » encore un quart d'heure ; Cérilly est entre plusieurs lignes ; et peut y accéder de différents côtés. Enfin le court cortège se met en marche.

Petite église romane grise et brune, emplie d'ombre et de bon conseil. Le diacre vient vers nous, tandis que nous restons groupés près de la bière :

— Par ici Messieurs ! venez par ici ; vous trouverez du feu.

Et nous nous rapprochons d'un brasero près de l'abside. A deux reprises, pendant la cérémonie, le beau-frère remonte jusqu'à nous : une fois c'est pour nous dire que Marcel Ray vient d'arriver de Montpellier avec sa femme ; puis la seconde fois, se penchant vers nous :

— Vous visiterez encore la chapelle des Saints ; de cela aussi mon beau-frère a parlé dans ses livres.

La cérémonie prend fin ; on s'achemine vers le cimetière. Le ciel est bas. Par moments un nuage traînant brouille le fond du paysage. Nous voici devant la fosse ouverte. De l'autre côté de la fosse, en face de moi, je regarde la sœur qui sanglote et qu'on soutient ; elle est en grand deuil ; près d'elle la mère, en signe de deuil, a la tête couverte d'un fichu de laine noire au crochet... Est-ce vraiment Philippe qu'on enterre ? Quelle lugubre comédie joue-t-on là ? — Un ami du pays, décoré du ruban violet, commerçant ou fonctionnaire de Cérilly, s'avance, des feuilles manuscrites à la main, et commence un discours. Il parle de la petite taille de Philippe, du

défaut d'aspect qui l'empêchait de parvenir aux honneurs, de ses échecs successifs aux postes qu'il eût voulu occuper ; — tu n'as peut-être pas été un grand écrivain, conclut-il, mais... Rien n'est plus émouvant que ce reflet naïf de la modestie que Philippe apportait à parler de lui et dont sans doute cet excellent homme fut dupe ; mais notre cœur à quelques-uns se serre ; j'entends murmurer près de moi : " il en fait un raté ! " Et j'hésite un instant à m'avancer en mon tour devant la tombe, pour dire qu'il n'appartient qu'à Cérilly de parler aussi humblement de Philippe ; que, vu de Paris, Philippe nous apparaît très grand... Mais quoi ! Philippe ne souffrirait-il pas de cette distance que l'on apporterait dès lors entre lui et ceux de son petit village dont son cœur n'avait jamais voulu s'éloigner ?

Du reste Guillaumin prend la parole ; son discours est bref, plein de mesure et de tact, très ému. Il parle d'un autre enfant de Cérilly, parti comme Philippe, mort à trente-cinq ans comme lui, il y a précisément un siècle: le naturaliste Perron. Un petit monument sur la place, rappelle son souvenir. J'y copierai tout à l'heure cette pieuse et touchante inscription :

PERRON S'EST
DESSÉCHÉ COMME
UN JEUNE ARBRE
QUI A SUCCOMBÉ
SOUS LE POIDS DE
SES PROPRES FRUITS.

Une autre face du monument porte un relief de bronze qui montre François Perron assis sous un palétuvier où

perchent des kakatoës, dans un paysage australien où circulent des kanguroos peu sauvages.

Une automobile s'arrête à la porte du cimetière ; c'est Fargue ; il arrive comme s'achèvent les discours.

Je suis heureux de le voir là ; sa douleur est profonde ; comme celle de tous ceux qui sont ici d'ailleurs ; mais il semble, de plus, que Fargue représente ici tout un groupe d'amis absents et précisément des meilleurs, et vienne apporter leur hommage.

Nous rentrons à l'hôtel où Madame Philippe nous convie ; son gendre M. Tournayre la représente. Je suis assis auprès de lui ; il me raconte certains traits de la première enfance de son beau-frère :

— Dès l'âge de cinq ou six ans, dit-il, le petit Louis jouait à " aller à l'école ; " il s'était fait de petits cahiers qu'il mettait sous son bras, puis disait :

— Maman, adieu ; je m'en vais à l'école.

Il s'asseyait alors dans un coin de l'autre pièce, sur un escabeau, tournait le dos à tout... Puis au bout d'un quart d'heure, la classe imaginaire était finie ; il *rentrait*.

— Maman, l'école est finie.

Mais un beau jour, sans rien dire à personne, se sauvant de chez lui, il y alla pour de vrai, à l'école ; il n'avait que six ans : le maître le renvoya. Le petit Louis revint. Le maître, alors :

— Qu'est-ce que tu viens faire ici ?

— Mais... apprendre.

On le renvoie encore ; il est trop jeune. L'enfant s'obstine et fait si bien qu'il obtient une dispense d'âge. Le voilà qui commence sa patiente instruction.

O " petit bon sujet ! " que je comprends ce qui te fit plus tard tant aimer *Jude l'Obscur !* Plus encore que tes dons d'écrivain, que ta sensibilité, que ton intelligence, combien j'admire cette application émerveillée qui n'était qu'une forme de ton amour.

Nous repartons.

Et durant le trajet du retour, je songe à cet article que je lui avais promis d'écrire, que je m'apprêtais à écrire, à l'apparition de son livre que doit donner incessamment Fasquelle — cet article qu'il attendait. J'en fixe en mon esprit les divers points.

La mort de Philippe ne peut me faire exagérer en rien ma louange ; tout au plus en m'inclinant plus tristement vers cette émouvante figure et me permettant de l'étudier mieux (dans les papiers qu'il a laissés) assurera-t-elle en la précisant davantage mon admiration.

Certains l'ont mal connu, qui n'ont vu de lui que sa pitié, sa tendresse et les qualités exquises de son cœur ; ce n'est pas avec cela seul qu'il fût devenu l'admirable écrivain qu'il pût être. Un grand écrivain satisfait à plus d'une exigence, répond à plus d'un doute, nourrit des appétits divers. Je n'admire que médiocrement ceux qui ne supportent point qu'on les contourne, ceux qu'on déforme à regarder de biais. On pouvait examiner Philippe en tous sens ; à chacun des amis, des lecteurs, il paraissait très *un* ; mais aucun ne voyait *le même*. Et les diverses louanges qu'on lui adresse peuvent bien être également justes, mais chacune prise à part ne suffit pas. Il porte en lui de quoi désorienter et surprendre, c'est à dire de quoi durer.

André Gide.

NOTES

Afin de leur donner un caractère plus intime et plus personnel nous avons demandé quelques-unes de ces notes à ceux qui furent les plus fidèles amis de Ch.-L. Philippe.

N. D. L. R.

QUATRE HISTOIRES DE PAUVRE AMOUR — *Edition de* l'Enclos, *1897, Bibliothèque de l'Association.*

Il semblerait, lorsqu'on a terminé la lecture de ce petit livre de nouvelles de Charles-Louis Philippe, sa première œuvre, qu'il se trouva placé comme à un carrefour, dont il suivit quelque temps chaque route, avant de s'engager dans une dernière, qui fut de plus en plus pour lui l'unique possibilité d'art, parce qu'elle résuma de plus en plus sa définitive conception de la vie.

De ce carrefour partirait d'abord une *route blanche* (bouquets de fleurs candides parfumant éperdument le cœur, sillages d'oiseaux au ciel, âmes neuves, innocences, premières communions). Sur cette route, deux aventures menues, deux courts chefs-d'œuvre, qui font de l'étonnant conteur qu'il était — presque autant au moins que romancier ! — le maître — et il laisse combien d'élèves ! — de tous nos plus célèbres conteurs d'aujourd'hui. Deux pièces parfaites,... d'anthologie,... tout près des récits les plus achevés de notre littérature nationale : " Mare au diable " ou " Petite Fadette ",... et du Berry aussi,... " *La Bonne Madeleine* " et " *Le Clair Amour et l'Innocence* ".

Pourquoi Philippe ne suivit-il pas uniquement cette *route blanche* où il eût récolté tous les triomphes, tant les impressions qu'il nous y conte sont d'une simplicité, d'une justesse et d'une fraîcheur inouïes, tant il nous y bouleverse comme une

sorte de papillon fou battant frénétiquement des ailes à la lumière, tant c'y est un perpétuel feu d'artifice de candeur ?

Il nous le laisse à demi entendre dans l'une d'elles. Parce que c'est la route du souvenir, qu'il essaye vainement " d'y tendre tous les ressorts de sa vie contre l'oubli " ! mais " qu'il ne sait plus voir le ciel ! " que sa mémoire peu à peu s'abolit !... que ses souvenirs s'envolent !...

Peut-être aussi, parce que ses souvenirs ne sont pas que des souvenirs de ciel et de douceur, mais de tristesse et de souffrance déjà comme dans " la Mère et l'Enfant " !...

Il revient donc au carrefour, et prend la seconde route, *la route rose* (vie et révolte). Ce ne sont à peine que quelques pas, un autre conte, " *La Chair de Trois Gueux* " délicieux d'ailleurs. Mais, un départ !... Et même dans " Bubu " son héros le plus " partant " pour la maladie, hélas !... et sans antithèse " la Santé " !... il est déjà l'homme de tous les retours !... Jamais, il ne repartira !... Ça n'a été que cette seule fois !... Car le rose mène au rouge !... Et la vie, c'est d'abord la compréhension !... l'acceptation !...

Le voilà revenu au carrefour.

Il y tourne dorénavant le dos à tout ce qui pourrait le séduire !... le leurrer !... routes vertes !... bleues !... multicolores !... espoirs !... mirages !... illusions !... tout ce qui pourrait le faire se méprendre sur le véritable sens !... le sens secret que l'existence lui révèle chaque jour davantage !... qu'il veut désormais seul dire !... parce que c'est pour lui désormais la seule vérité !

Et il s'en va, meurtri de cette vérité, juste à l'opposé de *la route blanche,...* vers *la route noire.*

Mais toute la grâce qui le toucha jadis et le fit chanter la création bénie et le royaume du Seigneur sur la terre, qui le fit délirer et presque défaillir d'amour, comme un Saint-Vincent de Paul qui serait un Saint-François d'Assise, devant l'œuvre de Dieu, cette grâce efficace et suffisante qui déjà le sauva, l'arrête à mi-chemin entre les deux, pour le faire s'engager dans une *route blanche et noire,* route de toutes les exaltations, qui vont devenir des sanglots !...

En effet, c'est presque tout de suite ce terrible " *Journal de Roger Jan* " lettre de faire part blanche et noire,... annonciatrice de suicide.

Et alors,... comme on ne se suicide pas quand on est touché par la grâce,... qu'on est presque Saint Vincent de Paul et Saint François d'Assise,... qu'on s'appelle Saint-Charles-Louis Philippe,... patron des pauvres petits enfants purs et des pauvres petites putains impures!... il prend la seule route qu'il y ait encore à prendre,... la dernière,.. la véritable... *la route grise de la vie!...*

Il s'y engage bravement, fermement, sans se retourner, sachant qu'elle ne lui donnera que la monotonie, la tristesse, la souffrance,... et la pitié !...

Et c'est " *la pauvre Marie* " gris sur gris, contenant déjà en germe cet admirable " *Père Perdrix* " et ce " *Charles Blanchard* " publié dans le dernier numéro de la *Nouvelle Revue Française*, éternel et simple comme un Jean-François Millet, Evangile immuable de la terre et du Gris !

Et c'est " *Le Pauvre Amour en Chair* " où toutes les couleurs,... tous les rêves,... glissent,... se disloquent,.. se détruisent,... se diluent dans le gris!... " *Le Pauvre Amour en Chair* " contenant en germe lui aussi tous les futurs romans, le rouge se muant en pourriture de " Bubu " ; le rouge déteint, morne et mort de " Marie Donadieu ", (scènes identiques du milieu de " Marie Donadieu " et de la fin de " Bubu ", où ce rouge sali de Raphaël-Bubu vient combattre le blanc angélique de Jean Bousset-Pierre Hardy, pour le faire retomber dans le gris auquel seront toujours condamnées les Marie Donadieu-Berthe Méténier); enfin le rouge de vomissement, de bureau pollué et de cimetière de " Croquignole " aux ronds-de cuir si farcis et funèbres, presque noirs à force d'être gris !

Et sur tout ce gris, l'âme évangélique, l'âme de charité profonde et de compréhension de Charles-Louis Philippe, — plus proche peut-être, dira-t-on, de la simplicité des campagnes, que de la complexité des villes :— mais dominant villes et campagnes, par son enseignement lumineux,.... qui fait qu'elle restera toujours vivante parmi nous!... de ce que

devrait être la fraternité parmi les hommes, qui ne comprennent pas que la vie est la seule cause du bien comme du mal !... et qu'il faut se pardonner au lieu de se juger !

MAURICE BEAUBOURG.

* * *

LA BONNE MADELEINE ET LA PAUVRE MARIE.

(Bibliothèque artistique et littéraire, 1898).

> Je ne sais plus si j'avais un corps, tant la vie de mon cœur était exquise.

L'image de la *Bonne Marie* se noie dans la claire atmosphère de souvenirs d'enfance tendres et tremblants. Un tel récit ne se résume point ; il n'est qu'émotion délicate, fragiles images, palpitante lumière. " Une fois elle eut treize ans et quitta ma grand'mère près de qui elle avait vécu, pour venir habiter chez nous... Je voudrais dépeindre tes traits ma sœur. On n'y sentait pas l'ardeur et la beauté des teintes, on n'y voyait pas la jolie chair que nous aimons aux jeunes filles. C'était comme de la cendre, et du calme, et du rêve... Des scènes infimes et délicieuses me hantent... " Une fois ce sont des noix qu'il ouvre d'un couteau emmanché d'os blanc ; une autre fois c'est une poire " blonde et blanche " dont sa grande sœur " avec une bonté sainte " lui donne la plus grosse part. " Un jour elle dit : On fait la guerre en Tunisie. Beaucoup de soldats vont partir. Un d'ici qui habite la Chapelle doit y aller. On dit qu'il a pleuré — Un homme pleure ; faut-il que son âme soit plaintive ! " Hélas, bientôt c'est le petit frère, c'est la famille entière qui vont pleurer. Madeleine est prise de la poitrine ; elle ne quitte plus le lit. " Un soir de septembre, je regardais jouer quelques-uns de mes petits camarades. On m'appelle, je rentre à la maison : Madeleine était morte... elle qui fut semblable à un de ces bluets qu'aiment les enfants et qui sont fauchés bientôt par un moissonneur inattentif, avec les blés mûrs... Ton souvenir me blesse de bonheur, Madeleine !... "

Plus douloureux est celui de la *Pauvre Marie.* Mais, encore ici, comment chercher le fil d'un récit parmi ces rêves, ces

battements d'ailes, ces élans de tendesse ingénue et déchirante ?

Marie est infirme. Ses jambes vont par saccades; elle n'ose s'aventurer au milieu de la rue ; elle ne peut marcher qu'appuyée sur son parapluie jaune, " le long des grands murs calmes et protecteurs ". Marie travaille chez une couturière et ses compagnes rêvent au bonheur. Elle laisse pénétrer en elle " ce fluide subtil qui vit joliment dans la poitrine et donne aux choses de tendres beautés... Elle n'osait pas rêver selon toute son âme, car son visage eut été d'amour imprégné et ses compagnes auraient compris ce qui se passait en elle ". Quand des garçons paraissent dans la rue, toutes quatre elles baissent les yeux, mais lorsqu'ils sont passés elles attachent leurs regards à ces beaux corps de force. Elles éprouvent un épanouissement ; elles voudraient ne plus travailler. " Marie ressemble à un petit enfant qui tend les bras à ce qui brille, et toute chose est brillante. "

Un jour une de ses compagnes, Berthe lui dit : " J'ai un amoureux ". Dès lors Marie ne vit plus que dans l'attente de l'amour. Voici le mariage de Berthe. Peut-être Marie aura-t-elle pour cavalier André, le cordonnier. Il est possible que Marie lui plaise... Elle a oublié qu'une boiteuse ne prend part ni aux cortèges ni aux bals... On ne l'invite qu'au dîner. Au moins sera-t-elle près des garçons ; ils s'occuperont d'elle autant que des autres jeunes filles. Au dessert, lorsque chacun chantera sa chanson, elle qui sait très bien chanter, elle attendrira tout le monde... Hélas, il y a du bruit, des lumières, de la griserie ; les couples s'embrassent ; personne ne fait attention à Marie et sur elle glisse " comme une eau d'hiver dans son lit glacé. "

Marie n'attend plus un Prince Charmant. Ah, si seulement elle pouvait être une fois en tête à tête avec un jeune homme, elle sent bien qu'elle le séduirait, par la lumière de ses yeux, par la tendresse accumulée en elle depuis si longtemps, — un homme comme tous les autres, même s'il n'est pas beau, pourvu qu'il ait un corps robuste et chaud et qu'il travaille pour assurer leur existence... Mais elle vit seule dans sa petite

chambre. Un jour un jeune vitrier vient remplacer un carreau cassé. Le cœur de Marie bat comme il n'avait jamais fait... puis il s'arrête presque. L'ouvrier est parti sans la remarquer même.

Et c'est maintenant la fin des belles années de Marie. "Jusqu'ici elle avait vécu en battant des mains, comme une enfant au théâtre". Mais aujourd'hui l'infirme a trente ans. Le froid l'engourdit ; l'amertume la gagne, et déjà "la nuit tombe sur elle comme un filet à mailles grises".

J. S.

⁂

LA MÈRE ET L'ENFANT. (*Bibliothèque artistique et littéraire*, La Plume, 1900).

Nous ne reviendrons pas sur ce petit livre, l'un des plus exquis, mais des plus malaisés à résumer parce qu'il est, plus que tous les autres, dépouillé d'affabulation. Nous ne saurions rien ajouter à ce qu'en ont dit, en leurs articles, Michel Arnauld et Mme de Noailles.

⁂

BUBU DE MONTPARNASSE. *(Edition de la Revue Blanche, 1901).*

Boulevard Sébastopol, un soir plein de plaisir, le simple et bas plaisir des rues : ceux qui le cherchent et celles qui le donnent. Minutie des traits particuliers comme piqués dans une atmosphère louche et clinquante. Le plaisir, thème de l'ouvrage, est symphoniquement posé.

Le provincial Pierre Hardy se promène. Il porte avec lui, tout dépaysé, le passé de sa vie : calme familial de province ; nécessité d'un gagne pain — ici, un petit emploi de dessinateur qu'il remplit bien ; — la chambre qu'il occupe rue de l'Arbre Sec, au cinquième ; enfin, l'amitié d'un camarade de bureau, Louis Buisson, son refuge unique.

"Mais il y a des soirs où l'amitié ne suffit pas." Et la rue force Pierre Hardy à comprendre "que toute la joie d'une

fête vaut mieux que son existence solitaire." Il s'élance vers le plaisir, mais chaque élan, sa timidité de pauvre le brise. Le hasard — disons le destin — le place ce soir, là dans un rassemblement, à côté d'une jeune femme à l'air très doux. Quelques mots échangés, la connaissance est faite.

Or, la jeune femme douce, Berthe Méténier, rentre chez son amant, son souteneur, Bubu, en s'excusant de rapporter si peu de chose. Et déjà Bubu est au lit ; il jure, se satisfait et se rendort. On n'oublie pas le portrait de Bubu. "Petit, mais costaud, et le coup de dent décisif." Il s'oppose en traits durs et nets à celui de Hardy, tout effacement, tout finesse. Celui-ci subit et supplie la vie, celui-là la choisit, l'étreint. Et désormais les chapitres alterneront en antithèse frappante, de la force à la pitié, de Bubu à Pierre, de Nietzsche à Tolstoï. Ce sont les deux pôles du livre entre lesquels oscille Berthe, pauvre chair.

Intelligent, "pas plus mauvais qu'un autre", Bubu a trop tôt compris ce qu'il faut ici-bas d'abord de l'argent, ensuite une femme. Le jour où l'argent manquera, la femme va être aussi l'argent. — Il séduit Berthe au bal par un sirop de grenadine. La jeunesse flottante de Berthe cherchait justement un appui. Ce sera donc Bubu. Il devient souteneur "parce qu'il vit dans une société de riches qui sont forts et déterminent les vocations. Ils veulent des femmes avec leur argent. Il faut bien qu'il y ait des souteneurs pour leur en donner." Ce dur chapitre est neuf et, dans l'œuvre du romancier, décisif : le chapitre de la compréhension de la force.

Une idylle lui succéde. Berthe et Pierre le long des quais. Pierre conte sa vie. Il veut lier Berthe à sa vie. L'évocation de la douceur provinciale la touchera. Quoi ? — de l'amour ? Oh ! non, "elle en a trop usé." Elle se prête a aux discours de Pierre comme à ses actes, pour les cinq francs qu'il lui donnera. Elle a perdu son âme ; elle ne peut oublier ni sa fonction, ni son maître Bubu, le ménage à entretenir, et le "turbin", le turbin, hélas ! — et ses risques. Songe-t-elle déjà au "mal d'amour ?"

Là, dans la chambre de Bubu "le mal" se montre. Ce que je ne nomme pas, Philippe le nomme et il peut le nommer. De quelle candeur singulière épurait-elle la plus vile matière humaine, l'âme de notre pauvre ami ! Oh ! chapitre du "mal d'amour" où le mot cru répété, ressassé, sonne et règne, et sans laideur et sans bassesse, par le miracle inattendu de la chaleur lyrique et de l'appropriation.

Oh ! l'histoire du "mal" dans l'esprit de Bubu, quand il le craint, l'envisage, l'accepte, et s'en emplit, et s'en grise, et le chante, avec le chœur des souteneurs où le grand Jules est choryphée ! En fait, il ne manque pas de beauté ce conflit : Berthe a le mal, Bubu le prendra d'elle parce qu'elle est sa femme et qu'il a choisi son destin, — par point d'honneur et par tendresse.

Mais Berthe ira à l'hôpital. Comme le grand Jules, roi du Maine et semblable à Adam devant les bêtes de la création, fortifiait Bubu dans sa détresse, le sage Louis Buisson console Pierre. Lui aussi a été déçu. Il comptait prendre pour femme une fille du peuple, une petite bonne. Il a dû comprendre que "le peuple aime les plaisirs mauvais." Et pourtant à force d'amour, ne sauverait-on pas une Berthe? Le dogme de rédemption des romanciers russes, Louis Buisson l'enseigne, mais avec le cœur de Philippe, et son langage. N'est-il pas Philippe lui-même ? Je le crois. — Quand Pierre apprend la nature du mal de Berthe, il a peur, mais écrit à la pauvre fille une lettre douce et sans reproches. Et Berthe, l'accusant de son mal, lui répond par une malédiction.

Mais vais-je ainsi narrer chaque chapitre d'une analyse vaine et sèche. Tout y est si resserré, contracté, que c'est une trahison d'oublier un trait, ou une tirade. On aura vu du moins à quel rhythme de composition balancée, obéissait ce livre, quelle logique y présidait. La fin se déduit rigoureusement de la situation réciproque des personnages. Tandis que Berthe est à l'hôpital, Bubu désœuvré, triste, sans le sou, tente un mauvais coup, on l'arrête, et lorsque Berthe sort elle a perdu son soutien naturel. On comprend que

bientôt elle s'adresse à Pierre, qui lui aussi a pris d'elle le mal. Pierre pardonne et il va la sauver sans doute. Mais comment voulez-vous que ce ne soit pas la force et Nietzsche qui triomphent ? Bubu sortira de prison et viendra réclamer sa femme, et Pierre sans courage la donnera. On connaît l'atroce scène nocturne. Ainsi finit *Bubu*, rigoureux comme un théorème dont les chiffres seraient vivants.

Et certes dans *le Père Perdrix* on jouira d'une expansion lyrique plus large. Ici on sent la vie de Paris qui se bute aux murs des rues, aux murs des chambres, et dont l'élan semble rabattu sur lui-même. Quoiqu'on en puisse dire, Philippe a bien senti Paris — et nul ne l'a jamais mieux peint. Mais il y a plus dans ce livre que des tableaux achevés et qu'un lyrisme qui se bride. A dater de Bubu, maître de sa sensibilité et de sa forme, Philippe prend possession des êtres. Et jusqu'où ne fut pas allée sa *volonté* de divination ?

Car nous t'aimions, grand humble ami, d'abord pour la délicatesse de ton cœur qui s'avouait si simplement en chaque ligne, pour ta sensibilité à la fois si peuple et si rare que tu avais gardée intacte sans effort... — mais pour ton effort aussi et la petite volonté tendue vers un but très fier et très haut, celui des grands livres de la quarantaine. Et autant, donc, que tes dons admirables, c'est ton courage au travail que je pleure en relisant *Bubu*, le courage du bon artisan que fut ton père : voilà du bon et bel ouvrage, oui !..

Je songe aussi, avec une affreuse tristesse, que comme Pierre Hardy, tu courais au plaisir, et désirais en forcené la fête. Même tu as compris que l'on pût décider, comme fit Bubu de Montparnasse, d'y sacrifier tout, et le travail et sa noblesse — mais toi, tu ne l'as pas fait.

H. G.

*
* *

LE PÈRE PERDRIX, *paru dans la Revue Blanche. Bibliothèque Charpentier, 1903.*

Connaissez-vous *la Forge*, le tableau des frères Lenain qui est au Louvre ? A gauche du groupe formé par le forgeron,

par la femme et l'enfant, il y a un paysan assis : il est là, dans une pose de mélancolie et de gravité comme si ses yeux, brûlés par le feu, regardaient déjà dans la nuit. En le voyant "avec sa blouse, ses gros sabots de bouleau, son grand chapeau noir et sa barbe blanche" il m'a semblé reconnaître un peu le père Perdrix. Le type est le même ; il est "robuste et grand", il a "fini par maigrir" ; il a "la gueule creuse" ; on voit qu'il a "avalé un peu de ses joues." Il y avait déjà des "père Perdrix" dans ce temps-là !

Mais, le père Perdrix de Charles-Louis Philippe ce n'est même plus le forgeron dans la forge, ainsi que dans le tableau de l'un des plus impressionnants et des plus humbles de nos maîtres ; c'est le forgeron après la forge, après le travail, après l'anéantissement par la cécité, le forgeron "assommé comme une vieille bête, car nous sommes de vieilles bêtes : Travaille, travaille, galérien, et claque au bout !"

Ce n'est pas si facile que cela, de "claquer", surtout quand on a contracté toutes sortes de vieilles habitudes, de chères manies qui retiennent à la vie et desquelles il est bien difficile de se détacher violemment. Le père Perdrix, lui, met trois à quatre ans pour y arriver. Pendant trois à quatre ans il reste là, devant sa porte, calé sur son banc ; il y a une grande partie du récit qui se passe autour de ce banc ; et il y a toutes sortes de personnes qui viennent y voir et entendre le père Perdrix : des enfants, des femmes ; il y a le père Lomet : "Ah, mon pauvre père Perdrix, ça me doule !" — "Mon pauvre père Lomet, on est des vieux..." Puis plus tard, le petit Jean Bousset viendra, lui aussi, s'asseoir sur ce banc, le petit Jean qui est le fils de Bousset le charron, un garçon intelligent, reçu le 75e à l'Ecole centrale, devenu ingénieur, et que les "mauvais" livres ont rendu "socialiste" et "propre à rien".

Charles-Louis Philippe, au moyen de ce vieux forgeron à moitié aveugle et à lunettes noires, de ce banc, de ce Jean Bousset, de M. Edmond le médecin, de Regrain le sabotier, de Déry le cordonnier, de tous les autres comparses du décor rural et villageois, c'est-à-dire au moyen des plus simples éléments, est parvenu, par les seuls dons de sa sensibilité et

de sa compréhension affectueuses, à composer l'un des romans les plus observés et les mieux construits qui soient.

Ce mot que je lui avais entendu dire et qu'il avait répété à propos de Fédor-Michaïlovitch Dostoïewsky: " Ce me semble la seule supériorité de l'écrivain de sentir les êtres et de les aimer tous ", Charles-Louis Philippe ne l'a jamais mieux mis en pratique que dans ce livre des plus simples, des plus poignants et des meilleurs. Jamais, plus qu'en aucun de ses récits, Charles-Louis Philippe n'aima davantage ses héros accablés, ses pauvres préférés dans la vie douloureuse. Tous les mots doux, caressants, enveloppants, tendres avec lesquels l'auteur parle du père Perdrix, de Jean Bousset, avec lesquels il décrit, d'un trait grêle, à la Raffaëlli (mais tout autre pourtant) le paysage de la petite ville et des vieilles maisons, sont des mots dolents, paisibles, berceurs, des mots d'un sentiment exquis et délicat. Charles-Louis Philippe ne savait pas écrire avec d'autres mots que ceux-là qui lui venaient du fond du cœur. Et dans ce livre, à côté du père Perdrix qui est pourtant le personnage de prédilection de l'auteur, il y a une bien belle figure : c'est la mère Perdrix, cette mère Perdrix dont, à force de misère et de travail " le caraco et la jupe s'imprégnèrent d'un ton jaune et d'on ne sait quoi qui flottait et la confondait sur les chemins avec l'air de l'automne. "

A la fin, à force d'aller, de venir, " en mère Perdrix qui traîne une couvée lasse ", il advint que la pauvre vieille mourut. Ce fut comme si le père Perdrix avait perdu la moitié de sa vie. Désormais il n'y eut plus qu'une ressource : c'est que Perdrix, rayé dans son pays du bureau de charité, partît à Paris avec Jean Bousset. Mais, ce Paris, c'est un si grand " cassement de tête " que le pauvre vieux forgeron ne put pas y résister et, de chagrin, se laissa, un jour, couler dans l'eau noire, au long du quai.

Ce livre, qui n'est que le récit de la vie et de la mort d'un pauvre vieux bonhomme des campagnes, atteint par l'âge et par la misère, est un de ceux où Philippe a mis le plus de lui-même, où il a le plus répandu, à toutes les pages, par dessus la vérité et l'observation, cette flamme sourde et douce de

l'amour qui avait déjà reflété sa lumière sur les fronts douloureux de la bonne Madeleine et de la pauvre Marie, de Berthe Méténier et de la Mère et l'enfant...

Mon pauvre Philippe, quand je t'ai vu, si mince, si chétif, si doux, sur ton petit lit blanc où t'avait couché la mort, j'ai pensé que toi aussi, comme le père Perdrix, tu étais venu vers la ville. Et la ville impitoyablement, t'a frappé comme elle avait frappé le pauvre vieux bonhomme lamentable !

E. P.

* * *

MARIE DONADIEU. — (*Fasquelle :* 1904.)

Au lendemain de sa mort, avec quelle pieuse ferveur nous nous sommes rapprochés des témoins que Philippe nous laissa de sa pensée et de sa sensibilité ! En tous ses livres, il n'a jamais fait entrer que sa vie ou les hasards que son tempérament, son existence, ses affinités impliquaient logiquement. C'est Philippe, aussi bien, que chez eux notre attentive amitié va cherchant tout d'abord : comment ne le retrouverait-elle pas partout et plus qu'ailleurs en cette *Marie Donadieu* où son apport de personnage, d'acteur, est si important que lui-même, — ou Jean Bousset si l'on veut — finit par déborder l'intrigue et supplanter la fiction. Certains, autrefois, s'en autorisèrent pour déclarer que ce roman était décevant, parce qu'il tenait autre chose que ce qu'il avait promis au début : j'y consens et l'on verra tout à l'heure ce qu'une étroite critique peut reprocher à cette composition à tiroir : de quoi se plaindre, toutefois, si grâce à cette ingénieuse substitution, il apparaît en fin de compte que nous recevons plus qu'on eût attendu ?...

Depuis le moment où, petite fille abandonnée par une mère volage, Marie Donadieu nous est montrée entre ses grands-parents, sous les ombrages d'un vieux jardin de campagne, jusqu'au couvent où, quelques années plus tard, elle est envoyée, " afin que s'ajoute le charme à la forme naturelle des livres, et la culture, et la grâce, et tout ce qui entraîne à l'amour ", la première partie du livre, qui trait par trait dessine

sous nos yeux un visage et un caractère, n'est faite que pour justifier par une sorte de prédétermination naturelle les événements qui vont suivre et auxquels Marie Donadieu se pliera docilement. Afin de mieux informer cette figure d'adolescente, Philippe s'est comme installé en elle ; c'est du dedans qu'il nous fait signe ; pas un accent, pas un geste noté par lui qui ne corresponde à quelque mouvement interne, à quelque secrète réalité de la jeune fille... Que Lyon, dès lors, brusquement découvert, fixe les incertaines aspirations dont Marie se consumait, que Raphaël, étudiant fruste, mais sain et qui sait ce qu'il veut, leur donne un sens et une fin, que par la caresse et la volupté il délivre les forces qui s'ignoraient en la vierge, nous n'en sommes ni surpris, ni peinés. Tant d'ardeur, un si franc goût de vivre, nous pressentions bien selon quelle pente il leur faudrait couler !.. Pas une fois, néanmoins, Philippe n'a pris position, mais comme en chacun de ses ouvrages, tout son art, toute sa préparation ne vont qu'à rendre moralement nécessaires les péripéties auxquelles il contraint ses héros de s'affronter. Peut-être même, pour ne point sembler trop aisément expliquer, s'est-il gardé de prononcer le mot d'instinct. C'est là pourtant le Maître dont Marie désormais sera disposée; à Paris, où Raphaël l'entraîne, c'est lui qui commandera son existence, bien plus qu'un amant qui, somme toute et à son insu, n'est à ses yeux que l'instrument d'une fatalité intime. Elle le trompera du reste, sans presque être infidèle, simplement parce qu'il est des heures où la chair a ses raisons.

Une voix, entre-temps, a commencé de parler auprès d'elle. Marie a rencontré Jean Bousset, et voilà le tournant de son histoire. Ce jeune homme dont la parole éclaire toute idée, qui trouve le mot qu'il faut pour chaque sentiment et sait donner une signification aux frémissements les plus obscurs de la vie, déjà *le Père Perdrix* nous avait appris à le connaître, tranquille, humble et assuré à la fois, comme quelqu'un qui a choisi sa place et s'y tient invariablement. Ce regard, cependant, ces inflexions, et cette volonté qui, pour ne point paraître trop tendue, dissimule son objet, ah ! ce n'est pas seulement un personnage de roman qu'ils nous font reconnaître, mais une

plus réelle figure et si peu masquée que parmi les paraboles de Jean Bousset se retrouve tel souvenir véridique dont une lettre de Philippe, ici publiée, nous confirme le récit... — A le respecter, à s'incliner devant lui, au prix nouveau que prend peu à peu une présence d'homme, Marie bientôt saura que l'instinct n'est qu'une inerte matière qu'il appartient à l'amour d'animer et d'instruire. A peine Raphaël s'est-il pour quelques jours éloigné, Jean et Marie spontanément se penchent l'un vers l'autre : en l'aimant, subitement, il l'éveille à elle-même : il n'y aura plus rien dorénavant, en sa chair trop longtemps déserte, que n'habite la plus merveilleuse intelligence.

Pour le coup, on pourrait croire que la jeune femme a rencontré sa destinée si le livre à cet endroit tout juste ne déviait. Ce n'est pas elle en effet que l'amour va décider, c'est Jean Bousset. Du jour où Raphaël, prévenu, accourt à Paris, ressaisit Marie étourdie et passive et l'emmène avec lui, laissant son ami seul désormais, c'est celui-ci qui devient le héros du livre, c'est lui qui désormais tiendra notre intérêt en suspens. Philippe a beau suivre Marie à Lyon, chez le grand-père qui la rebute ou chez sa mère, après quinze ans retrouvée, elle semble, pour s'être éloignée de Jean, brusquement vidée et comme désaffectée : tout, à son regard comme au nôtre, si Bousset n'est plus là, ne paraît qu'absence et solitude. Dès le moment, en revanche, où elle franchit à nouveau le seuil de Jean, pour lui offrir une vie sans lui inutile, le drame tout à coup s'équilibre, il a retrouvé son niveau et sa direction. La question toutefois n'est pas de savoir si Marie Donadieu demeurera dans la petite chambre sur le quai, c'est Jean Bousset, c'est la décision qu'il va prendre qui nous occupe ; il tient entre ses mains bien plus que le sort d'une amante malheureuse, et cet intérêt supérieur qu'il incarne fait de lui plus que jamais le centre même et comme l'axe du roman. — Il ne cèdera ni à la tendresse, ni à la pitié. Durant les heures de la séparation, il a connu ce qu'il appelle "les sentiment nouveaux" et qu'à celui qui se propose d'être soi-même dans la vie et dans ses réalisations, ce sont ces sentiments-là qui importent, et non point les autres, ceux qui ont déjà servi.

" Peut-être, dit-il, n'arriverai-je qu'un centimètre plus loin que je l'eusse fait, t'ayant à ma charge; peut-être m'eusses-tu offert assez de compensations pour que je ne regrette rien. Il est trop tard. Ce sentiment est à moi. Il est la plus haute manifestation de ma vie : je l'aurai, dussé-je retomber ensuite !" Marie peut bien à l'avenir errer parmi les hommes et rechercher parmi la multitude ce qu'un seul refusa de lui accorder, nous la perdons de vue. Jean Bousset, comme Philippe, s'est écarté d'elle: ils ont retiré de l'aventure l'enseignement qu'elle comportait, et la conséquence de ceci dépasse la conséquence de cela, autant qu'une idée ou un principe l'emporte sur les sentiments qu'ils contrarient.

Il faut se garder des trop faciles généralisations auxquelles peuvent prêter les rapprochements ou les situations d'un livre. Comment n'être point frappé, toutefois, de tout ce que le porte-à-faux d'un tel dénouement et jusqu'au conditionnement du problème révèle non tant sur le cas littéraire de Philippe que sur sa préoccupation morale elle-même. Nul n'était plus que lui prédisposé à subir son instinct. Ses dons naturels, son orgueil, la forme de sa sensibilité l'y portaient à l'envi. La source affluait sans cesse en lui, il eût suffi de la laisser s'épancher, de consentir, de marcher dans le sens de son penchant et de sa satisfaction. Si instante, pourtant, que fût la tentation, il ne se rencontre rien chez lui qui ne soit appelé par une appropriation, une concordance impérieuse et rationnelle. Pas une gratuite flatterie, pas une complaisance envers soi-même: l'image ainsi que l'émotion, le style ainsi que l'épisode, demeurent toujours en fonction de l'intention et de la pensée : pas un instant l'intelligence ne souffre que les sens échappent à son commandement. Les choses qu'on porte en soi ne prennent leur valeur propre que pour autant qu'on les sacrifie : si Jean Bousset, et Philippe derrière lui, le purent si durement démontrer à l'impulsive Marie Donadieu, c'est qu'ils n'ignoraient pas que tout doit servir et qu'on ne saurait rien créer sans gouverner d'abord la nature. La dualité d'intérêt — préméditée peut-être — que nous avons signalée, peut bien dès lors brouiller la composition et la ligne de ce livre, il n'en

reste pas moins l'un de ceux qui s'imposent le plus vivement à notre considération, à cause du document qu'il nous transmet : tout le conflit dont Philippe fut partagé y est exposé, et son choix aussi.

A. R.

⁂

CROQUIGNOLE. (*Fasquelle*, 1906).

J'ai entendu dire un peu partout, quand *Croquignole* a paru, que Philippe se répétait, qu'il était décidément le prisonnier de sa formule, qu'il avait bien fait d'écrire *Bubu*. Je me suis gardé d'observer que *Bubu* se trouvait placé à distance égale de *La Mère et l'Enfant* et du *Père Perdrix*. *Bubu* lui enlevait le droit d'avoir écrit quelque chose avant et d'écrire quelque chose après.

C'est pourtant par *Croquignole* que j'ai appris quelque chose qui a dû être dit, que j'ai peut-être lu, mais que je n'avais pas encore senti, que par conséquent j'ignorais. *Croquignole* m'a montré pourquoi j'avais le droit d'aimer cet étrange écrivain en même temps que j'aimais Francis Jammes et Jules Renard et aussi Tristan Bernard, et quelquefois Courteline lui-même J'avais besoin d'eux et de lui, et c'était le même besoin. Et si c'est lui qui, après chaque rencontre, m'a laissé le plus de trouble, c'est parce que je sentais en lui plus de choses inexprimées.

Il y eut en lui la même impuissance qu'en eux à choisir sa route morale, le même désir de l'avouer, mais plus de puissance à nous faire cet aveu. Il y portait une angoisse mystique qui ne rappelait ni la quiétude égoïste — ou héroïque — de Francis Jammes, ni l'amertume souriante de Jules Renard, ni la perspicacité ennuyée de Tristan Bernard, ni la bonne humeur sinistre de Courteline, et qui installait son œuvre beaucoup plus profond dans nos cœurs, si elle la rendait moins immédiatement accessible à notre sensibilité ou flattait moins la faculté de comprendre que notre génération veut bien se reconnaître.

Il venait des mêmes courants. Le réalisme sentimental de Dickens, l'impressionnisme psychologique de Dostoïewsky l'avaient touché comme eux en pleine analyse naturaliste et au moment du retour sur elle-même que dut faire chez nous la génération de la défaite. Le romantisme avait épuisé la puissance d'illusion qui y conduisit nos pères. Nous étions désormais tenus de rechercher ce que nous sommes et de le dire. Les humoristes en ont ri, les moralistes en ont pleuré. Je ne suis pas très sûr que les moralistes en aient souffert autant qu'en ont souffert les humoristes.

L'aveu de Philippe m'ayant paru, jusqu'à *Croquignole*, le plus poignant, j'ai compris seulement à partir de *Croquignole* que cet aveu ne différait de celui des autres que par la façon dont il le faisait. Ce n'est pas que *Croquignole* soit très drôle. Peut-être même est-ce un livre désespéré. Mais il est écrit avec joie, et une joie tellement étonnée d'être de la joie qu'il faut le relire plusieurs fois pour s'apercevoir que c'est bien de la joie, une joie de malade et de pauvre qui découvre dans la maladie et la pauvreté un tas de choses joyeuses. Les romantiques faisaient semblant de rire de leur misère même. Là encore ils n'avouaient pas. Philippe avoue que la misère n'est pas drôle, mais il rit ingénument de choses qu'il n'aurait pas aperçues sans elle. Il ne la brandissait pas comme un drapeau, il n'y tenait pas le moins du monde, mais comme il était un pauvre, il profitait de son état de pauvre pour observer ce qu'il n'aurait pu voir s'il avait été un riche.

Pour ce pauvre, l'histoire d'un héritage inattendu ne pouvait prendre que le ton d'une farce épique. Il mit une candeur charmante à raconter cette aventure invraisemblable. La fortune, pour lui, c'était quarante mille francs, et pour quarante mille francs il n'acheta pas moins de deux longues années de la vie la plus somptueuse qu'il fût capable d'imaginer. Et l'aveu continua, il avait dit ce qu'il était quand il n'avait pas d'argent, il dit ce qu'il pourrait bien être le jour où il en aurait. Ce fut un bavardage intarissable, comme celui d'un enfant. Des mots, des mots, des mots s'ajoutent, mais sous ces mots il y a une telle ardeur de vie, un tel besoin de confidences, que cinquante

volumes ne les eussent pas épuisés. C'est d'une gaîté énorme, inattendue, impossible à refouler, impossible à satisfaire et qui jouit prodigieusement du spectacle qu'elle se donne. J'ai pensé à un Rabelais qui aurait à s'amuser de tant de choses qu'il n'irait jamais jusqu'au bout de chaque éclat de rire pour en commencer un autre. Cela est nourri de verve, étonnée de se découvrir, de joie longtemps bridée par le malheur, et l'assouvissement imaginaire le fait se ruer dans la satisfaction bruyante comme un animal lâché. Parce qu'il a la main ouverte, nous ne lui en voudrons pas d'être noceur, parce qu'il aime ses amis, nous ne lui en voudrons pas de prendre leurs femmes, nous ne lui en voudrons pas d'être un mufle, parcequ'il souffre d'en être un. Riche, il sera ce qu'il a rêvé d'être pauvre, ce qu'il était déjà quand il était pauvre. Il épuisera la vie imaginaire, à en crever.

Il en crève. Le suicide de Croquignole est peut-être ce qu'il y a de plus joyeux dans *Croquignole*. S'il rentrait dans sa vie habituelle, le livre serait vraiment trop cruel. Croquignole tire sa révérence au monde après s'être avoué tout entier. Pour nous, il a terminé son rôle.

Ce livre est un des plus mystérieux de ceux qu'a écrits Philippe. Il est si rempli d'indécision, si joyeusement et saintement ému de rencontrer dans la vie toutes ces choses qui sont gaies et toutes ces choses qui sont tristes, toutes ces choses qui sont riches et qui sont pauvres, qui sont vertueuses et qui sont vicieuses, qui sont belles et qui sont laides ou qui ne savent pas ce qu'elles sont, qu'il fait penser à un germe incertain où l'univers s'accumule dans la virtualité de ses forces indifférentes. Toute l'œuvre de Philippe s'y définit négativement, elle frémit en dedans de choses qu'il ne soupçonnait pas lui-même, que la vie ne lui eût jamais révélées qu'à demi parcequ'elles jaillissaient sans arrêt des sources cachées de son être, avec un murmure sourd et continu. Il était gros de ces formes indistinctes que les grands artistes ne mûrissent jamais tout à fait et qui sortent d'eux inépuisablement pour prendre leur apparence et leur sens définitifs dans l'intelligence de ceux qui les entourent et de ceux qui viendront après eux.

ELIE FAURE.

LES CONTES DU " MATIN ".

Dans cette chambre du quai Bourbon, avec le fauteuil d'osier et la table noire, mon cher ami Philippe, je me souviens qu'un soir tu m'as parlé de tes contes.

Tu fumes une pipe courbe. Ta main, du mouvement arrondi qui lui est habituel, a touché les verres de ton lorgnon. Ton front un instant se plisse, puis ton sourire apporte sur ton visage cette certitude attentive que nous te connaissions.

Tu m'as dit :

— C'est une tâche, chaque semaine, et qui ne m'est pas si pénible. On apprend beaucoup à faire des contes. On apprend à se résumer...

Je ne crois pas que ces contes soient le meilleur de ton œuvre. Tu ne le croyais pas non plus. Tu me l'as dit. Tu l'as écrit en des lettres intimes. Mais d'autres ne pensent pas ainsi. Et maintenant, nous aimons tout de toi, sans vouloir distinguer.

Tu te plus à considérer ces contes comme un exercice salutaire. Tu te préparais à dire avec plus de sagesse encore et d'attention la diversité des hommes. Tu ne voulais pas renoncer à cette confession de toi-même, qui était pour toi la raison d'écrire. Mais tu rêvais alors de confesser les autres davantage.

Au début, cela t'amusa. C'est une formule brève. Il n'est pas toujours possible d'y parler des hommes. On a tout juste le temps de dire ce qui leur arrive.

Cela t'amusa, parce que ta jeunesse avait été trop grosse de confessions importantes, et que tu n'avais pas eu le loisir de l'anecdote...

Lorsque le journal, qui avait pour collaborateur Charles-Louis Philippe, eut renoncé à ta " copie ", tu te sentis pourtant comme soulagé. Tu ne fus plus celui qui doit écrire un conte chaque semaine.

C'était dans une rue passagère, au crépuscule. Des tramways électriques glissaient à côté de nous, comme des projectiles et tu m'as dit :

— J'éprouve une joie, que j'avais égarée, à me promener

dans la rue. Je reconnais la rue, les maisons, les hommes, les voitures. Il me semble que j'avais tout oublié et que j'aperçois de nouveau chaque chose à sa place.

Bien souvent, dans cette dernière année, tu nous avais confié :

— Je regrette la pauvreté.

On a dit sur ton amour de la pauvreté, sur ta pitié, sur ta tristesse beaucoup de choses.

Des gens du monde et des journalistes ont raconté un Charles-Louis Philippe qui gémissait sur la douleur humaine dans une chambre d'hôtel garni ou dans une chambre de bonne. Du jour où tu n'habitas plus le sixième étage, ils n'ont plus voulu de toi. Les gens du monde et les gens d'affaires ont une façon simple et forte de comprendre la pitié. Ils l'assignent, comme une fonction, à quelques artistes qui doivent en être les spécialistes et en porter l'uniforme.

Tu n'étais pas, Philippe, un mouton bêlant dans un troupeau de néo-évangélistes.

Un soir, nous entrâmes dans un pauvre café-chantant. La salle était remplie de garçons livreurs, de tout petits employés, de soldats, de filles et de souteneurs. Quatre planches, haussées à même le parquet, étaient la scène.

Les romancières et les comiques alternaient exactement. Les femmes avec leurs bras tristes, les hommes avec leurs visages de forçats timides, présentaient à la fois leur misère et leur déguisement.

Nous n'avons pas joué la comédie. Nous prenions, toi et moi, la part de plaisir que nous prenons tous à de tels spectacles. Nous étions un peu les complices de la romancière et du comique.

Un peu plus tard, nous nous sommes assis à une terrasse, apportant avec nous une volonté de campement et d'installation.

Nous vécûmes une seconde fois cette soirée. Mais elle cessa d'être un spectacle. Les souvenirs en passèrent par notre cœur et nous les échangeâmes.

Les chanteurs et les chanteuses de l'heure précédente re-

vinrent en nous. Mais nous les arrachions à leur tréteau. Nous imaginions leur enfance, leur mort et leur misère.

Nous les jugeâmes, parce qu'il faut juger, parce que tu ne craignais pas de juger.

Et je vais dire maintenant, combien ta pitié est plus grande d'avoir su se fixer et connu ceux qui la méritaient.

Sur tous, sur toutes, sur les grotesques, sur les infirmes, sur les déchus, ta pitié se posa, sauf sur un.

C'était un jeune homme insignifiant et grêle, qui portait un habit noir aux manches trop larges qui marquait aux épaules le lustrage triste des vieux effets. Sans doute il avait été l'étalagiste, qui par les matins d'hiver, à la devanture d'un bazar pauvre de Belleville ou de Plaisance, se frotte les mains et tape du talon.

Il n'était pour moi que celui qui avait chanté :

La maîtresse la plus jolie,
Celle qu'on aime à la folie

Il était cela, simplement.

Mais toi, tu m'as dit la vérité sur lui.

— Il a l'œil de l'oiseau sur son barreau de cage. Il se croit supérieur aux autres hommes. Il fait la roue. Il s'est détaché des autres hommes.

Ainsi, j'ai compris tes jugements. J'ai compris que ta pitié pouvait aller à ce garçon de bordel qui racontait comme il est difficile de gagner sa vie, et combien sont rares les places qui vous nourrissent. Mais j'ai compris aussi ton mépris pour les jeunes bourgeois, en spasme d'arriver, pour les journalistes qui se croient des écrivains, pour les gros hommes qui heurtent un Charles-Louis Philippe, perdu dans la foule, pour les hommes d'argent, qui veulent être aimés pour eux-mêmes. Tu savais qu'on ne doit aimer ainsi que ceux qui sont eux-mêmes. J'ai compris alors pourquoi ta pitié allait à Berthe Méténier et jamais à la courtisane glorieuse des Champs-Elysées ou de la maison close.

Tu ne jugeais pas les hommes en calculant l'équilibre

de leurs vertus et de leurs vices. Ce ne sont pas les vertus et les vices qui font l'homme. C'est l'homme qui donne leur couleur à ses vertus et à ses vices. Devant toi les hommes ne se confondent pas comme les bêtes d'un troupeau. Et tu les distinguais comme les enfants savent distinguer l'Ogre du Petit Poucet.

Ta tendresse était le sentiment puissant que tu avais de la race humaine. Cela te paraissait si important d'être un homme.

La tradition des coutumes était pour toi moins valable que l'éternité des passions humaines au cours des temps.

Une lettre de Claudel, que tu m'as montrée, fut à tes yeux le plus bel éloge de Bubu. Il évoquait à propos de Berthe Méténier et du triomphe du mal, ces trois mots de Tacite, parlant d'une petite fille de douze ans que le bourreau viola avant de la tuer : *Et oppressam jugulavit.*

Tu aimais les hommes, selon le son d'humanité qu'ils rendaient. Quand tu parlais d'un ami, il semblait que tu cherchais le point essentiel, qui fût le centre de son cœur.

Je ne savais pas si tu croyais que tous pouvaient être sauvés. Tu parlais souvent de ceux qui se sont retranchés de l'humanité.

On n'a pas parlé de ton orgueil. Mais les meilleurs de tes amis, les plus proches l'ont connu. Quand on respecte les hommes, on est isolé parmi eux. Ton orgueil avait la même source que ta tendresse. Ceux qui aiment, choisissent. Et cela c'est l'orgueil.

Je pense à cette chanson, qui te plaisait, de l'arbre dans le jardin, de l'oiseau dans l'arbre, du cœur dans l'oiseau et du billet d'amour dans le cœur de l'oiseau. Ton orgueil était au plus " cher endroit " de toi-même. Tu n'avais pas besoin de le crier. Il était ta vie. Tu étais Charles-Louis Philippe, piqueur de la Ville de Paris. Et tu accomplissais ta tâche, qui était de peser les hommes au poids de leur tendresse et de leur force. Tu pensais qu'il fallait connaître toute la tendresse des hommes, pour connaître toute leur force. Chez toi la pitié n'était pas un attendrissement humilié. C'était

encore une possession des hommes. Elle n'allait pas à ceux qui ne veulent pas être possédés.

Si tu voulus la pauvreté, c'est qu'elle est le seul luxe, dans un monde où la richesse est humiliante.

Et ta mère a dit devant ton lit de mort :

— Il vivait dans sa simplicité qu'il embellissait autant qu'il pouvait...

La maladie t'apprit beaucoup de tendresse. Mais elle se trompa quand elle vint à ton enfance. Tu avais de fortes épaules et tu aimais aussi la joie.

Tes yeux avaient la gravité et la couleur de l'automne. Mais quand tu riais, tu secouais ta tête sur tes épaules, jusqu'à ce que les sources du rire fussent taries en toi. Alors tu te reposais d'avoir ri et tu nous regardais...

Ceux qui n'ont connu que ta tristesse, ne t'ont pas connu complètement.

Nous t'avons vu, le matin, quand le vent de la campagne agite les branches, comme les bras d'un enfant qui s'éveille ; nous t'avons vu, le soir, quand les lumières font la conquête de Paris, à l'heure où les hommes espèrent encore que la nuit sera belle.

C'est pour tout cela que je ne pensais pas à la mort, mais seulement à ta mort, quand Elie Faure et moi avons saisi ton corps, que tu n'habitais plus, pour le déposer dans un cercueil.

LÉON WERTH.

* * *

PRINCIPAUX ARTICLES SUR CHARLES-LOUIS PHILIPPE.

André Beaunier : *Le Figaro*, 22 décembre. — Ernest-Charles : *Le Gil Blas*, 23 décembre. — A. S. : *L'Intransigeant*, 23 décembre. — Louis-Frédéric Sauvage : *Echo de Paris*, 25 décembre. — Kristian Rimestad : *Politiken* (Copenhague), 26 décembre. — Louis Nazzi : *Comœdia*, 26 décembre. — L. Dumont-Wilden :

Petit Bleu, 28 décembre. — Elie Faure : *Les Hommes du jour*, 1er janvier. — X. : *Akbar* (Alger), 2 janvier. — Frantz-Jourdain: *Sociétés des gens de lettres*, janvier. — Jean Giraudoux : *La Grande Revue*, 10 Janvier. — Louis Piérard: *La Société Nouvelle*, 15 janvier. — Stuart Merrill : *Mercure de France*, 15 janvier. — Eugène Montfort : *Les Marges*, janvier. — Georges Valois : *L'Action Française*. — C.-F. Ramuz : *La Semaine Littéraire*, 15 janvier. — Valéry Larbaud, Guy Lavaud, Raymond Darsiles : *La Phalange*, 20 janvier.

Le Gérant : ANDRÉ RUYTERS.

THE ST. CATHERINE PRESS LTD. (Ed. Verbeke & Co.), Bruges, Belgique.

LE RÈGNE DE L'ARTISTE [1]

(Second article)

Il faut bien convenir que si les esprits chagrins dont nous parlions, se montrent toujours plus avides de renseignements psychologiques et de tout ce qui les documente directement sur la vie, ils marquent un intérêt de moins en moins vif, ils témoignent même d'une fatigue évidente pour tout ce qui est de la psychologie des artistes, pour tout ce qui a trait à leur personne.

Répétons-le, c'est par un audacieux abus, que l'entière corporation s'est arrogé le caractère quasi-sacré qu'elle est en passe de se faire reconnaître officiellement. Elle a mis en avant quelques grandes figures, elle a persuadé le public qu'il les avait traitées avec ignominie, qu'il avait réduit Racine au silence, fait polir des lunettes à Spinoza, persécuté Rousseau, tué Keats. Le public a trop d'honnêteté, et il est devenu trop sentimental, pour ne pas se sentir la conscience gênée par les fautes du passé ; il voudrait n'y plus retomber ; il voudrait les réparer même. Et comme il n'a pas toujours

[1] Voir 1er Février 1910.

sous la main de grands méconnus envers qui s'acquitter, il reporte sur toute la tribu un arriéré d'égards et d'indulgence. Il aime mieux renoncer à tout contrôle que risquer de se mettre dans un mauvais cas.

Or en vrai " Dormeur Éveillé ", profitant de la confusion, le pauvre artiste-artisan s'est bientôt mis à l'aise dans son rôle de prince. Il a vite fait d'oublier l'humilité de sa propre taille et la stature de ceux dont il prétend tenir la place. Il ne semble pas que dans d'autres métiers la notion des proportions soit de la sorte oblitérée. Un adjudant ne s'autorise pas à tout propos de Napoléon, tandis que tout rimeur se sent de même essence que Dante ou Sophocle. Il est marqué du même sceau ; il communie aux mêmes mystères. Il représente, à côté d'un grand autel, un plus petit autel, mais sur lequel descend le même feu divin de l'inspiration. Il est prédestiné. Il a le don. Ce n'est pas une qualité acquise, adventice. Non, il participe d'une nature divine ; une sorte de caractère sacerdotal s'attache à tout ce qui intéresse son corps ou son esprit.

Une singulière conception de l'*inspiration* a grandement facilité cette usurpation. Parmi toutes les formes d'exaltation qui donnent à l'homme le sentiment de sortir de lui-même, de se surpasser, d'entrevoir des beautés que son raisonnement ne suffisait pas à lui faire découvrir, l'exaltation de

l'artiste est aujourd'hui la plus respectée, la mieux établie ; elle a la meilleure cote. Il n'y a pas encore beaucoup de siècles, l'exaltation religieuse, l'élan de la prière paraissaient seuls de bon aloi, sans fraude, sans leurre. L'artiste, dans ce temps-là, pouvait s'exalter tout son soûl, il n'entrait pas en ligne de compte. Au moine revenaient les visions : aujourd'hui c'est lui qui paraît suspect, et le poète favorisé d'illuminations lyriques le remplace. Or tout comme son prédécesseur, l'artiste accapare. Il détient l'inspiration et ne semble pas se douter que le monopole dont il jouit ne correspond plus entièrement à l'état de notre culture et sent un peu son Louis-Philippe. D'autres inventions, d'autres sujets d'exaltation, d'autres découvertes, scientifiques, sociales, fût-ce simplement industrielles, viennent donner à l'homme moderne cette joie de la trouvaille, de l'éclosion, cet éblouissement quand sa pensée jette une flamme inattendue. Toutes ces inspirations-là ne s'en tiennent plus à l'humble rang qu'on leur assignait, et si l'on voit les jeunes gens accueillir avec enthousiasme une poétique un peu trouble et relâchée mais qui fait la place large aux nouvelles préoccupations du siècle ; s'ils s'écrient : Enfin voilà qui n'est plus de la littérature ! — ils blasphèment sans doute assez étourdiment, mais avec une sorte de générosité, comme s'ils entreprenaient de défendre de jeunes beautés contre les orgueilleuses prétentions d'une vieille dame.

Platon propose de rendre hommage au poète « comme à un homme divin, ravissant et merveilleux », mais de se hâter de le congédier « après lui avoir versé des parfums sur la tête et l'avoir orné de bandelettes ». Nulle « Cité Moderne » au contraire qui ne réserve aux artistes la place la plus éminente. Ce n'est peut-être pas rendre service aux citoyens ; c'est à coup sûr desservir l'art.

Hélas, en fait de théories esthétiques il n'est de vrai que la nuance. On voudrait balancer toute affirmation par une autre opposée et complémentaire. L'homme de génie vient faire mentir tout ce qui est vrai de l'homme moyen. C'est de l'artiste de métier qu'il est ici question : dès qu'il devient un personnage, dès qu'il prend une prépondérance sociale pour laquelle il n'est pas constitué, aussitôt le voilà qui passe au premier plan, lui, ses goûts, ses opinions, ses amours ; et son œuvre objective n'a plus que la seconde place. Il se fait dans son activité un changement d'orientation, imperceptible d'abord, mais aussi définitif que le partage des eaux entre deux bassins opposés. Ou bien c'est l'artiste qui portera l'œuvre, comme on voit les statues de nos anciens rois soulever dans leurs mains l'image d'une basilique, ou bien l'œuvre sera faite pour supporter l'artiste et lui servir de piédestal.

Or il faut bien oser le reconnaître : on risque de lâcher la proie pour l'ombre, car parmi les

mentalités professionnelles, celle de l'artiste est loin d'offrir le plus grand intérêt psychologique. Les particularités d'esprit et de cœur qu'on y découvre ont cette tare d'être les moins ingénues qui soient. Le fait de continuellement servir de matière à littérature ou d'aliment à l'émotion plastique les gauchit et les déforme. Elles réagissent vite en sujets bien dressés qui tombent en état d'hypnose à toute réquisition. Commode terrain d'expérience mais dont le sol épuisé, dénaturé par les interventions chimiques, n'a plus rien de l'antique humus. Si l'on cherche dans les cœurs d'artistes les secrets du cœur humain, c'est par paresse, parce qu'il n'y a qu'à les laisser parler et se commenter, tandis qu'il faut du temps et de l'ingéniosité pour interroger ceux qui se taisent. Combien un geste, un cri échappés à un homme ordinaire est plus significatif, plus inattendu que ce même geste ou ce même cri surpris chez un artiste ! Combien le véritable amateur de psychologie y trouve davantage à s'instruire ! L'écrivain peut être un excellent investigateur, mais il n'est lui-même qu'un médiocre sujet d'investigation psychologique.

" La Nature vue à travers un tempérament ", combien de telles formules semblent d'abord innocentes ! Que n'a-t-on eu soin d'ajouter : " un tempérament qui s'ignore, un tempérament malgré lui " ! Dès l'instant que le tempérament jouant

le rôle d'intermédiaire, de lentille interposée, ne s'efforce plus sincèrement de reproduire l'image avec le plus de vérité possible, dès que ses accidents de structure le désignent à l'attention plus que sa limpidité, où s'arrêtera l'intérêt que l'on prête à ses failles ? Je déforme, donc je suis. De là le soin que porte l'artiste sur les inégalités de son œuvre, sur les tics, sur les égratignures de la " griffe ", sur tout ce qui fait signature le plus matériellement ; de là un genre nouveau : *l'ébauche* — qui n'est point à confondre avec *l'étude*. Cette dernière n'avait pas, comme on dit, sa fin en soi ; elle n'offrait d'intérêt qu'en raison de ce qu'elle annonçait de l'œuvre future. C'était dans une ascension abrupte, une marche où poser le pied. L'ébauche, elle, est une halte ; ce n'est pas un sommet, mais c'est un palier. On s'y repose avec plaisir. L'atmosphère y est plus familière que sur les pics sublimes. Aussi, à vrai dire, ne va-t-on pas plus loin, et ce qu'aujourd'hui l'on appelle une œuvre, ce n'est presque jamais qu'une ébauche réussie.

On entend protester contre une telle tendance, comme si ce n'était là que l'erreur d'un moment, comme si de mauvais principes esthétiques en étaient cause et non de mauvaises mœurs. A la rigueur on persuaderait un artiste d'essayer d'autres méthodes de travail ; mais il ne modifiera ni son orgueil, ni la conception qu'il se fait de son

génie. Qui donc aujourd'hui efface encore, d'une édition à la suivante, de menues bavures de style, ou remplace un mot par un autre plus approprié ? Chateaubriand le fit sans croire déroger ; notre époque le traiterait de cuistre. Et ce n'est pas par paresse que l'auteur refuse de revenir sur son œuvre, c'est parce qu'il croirait publiquement se manquer à lui-même ; c'est parce qu'il occupe un rang où même pour une erreur évidente, l'on ne fait pas d'excuses. D'ailleurs n'est-ce pas par ses erreurs même qu'il s'affirme le plus personnellement ? Il est la fleur, l'aboutissement de la race. Il se doit, comme tout seigneur, du jeu, des caprices et un certain étalage de lui-même. Il n'a pas à cacher ses faiblesses ; tant pis si son entourage n'ignore pas quand il prend médecine !

La mentalité de salon n'a pas disparu. Le pédant qui vient parler statistique ou grammaire ne paraît pas plus mal élevé que l'artiste qui apporte une œuvre forte, drue, construite, sans fioritures. Ce qu'on lui demande, c'est l'anecdote, le souvenir, l'impression, la confidence, tout ce qui appelle l'amabilité, l'esprit ou le commérage, tout ce qui a trait aux personnes, la sienne y comprise. Pourquoi veut-on que l'artiste se montre sans éducation ? Wilde dit quelque part : " De bons artistes donnent tout à leur art ; en conséquence ils sont par eux-mêmes parfaitement inintéressants. Un poète vraiment grand est la moins poétique

des créatures. Mais des poètes inférieurs sont tout à fait fascinants. Ils vivent la poésie qu'ils ne peuvent écrire. " Evidemment. Mais reste à savoir si pour mener une vie plus " fascinante " certains déjà ne renoncent pas à être vraiment poètes.

Tant que l'artiste subit une tyrannique tutelle sociale, tant qu'il œuvre en artisan de qui l'on ne tolère nulle besogne fantaisiste, son travail est probe et de portée générale. C'est le temps des grands ensembles, Acropole, cathédrales ou Versailles. Mais dès qu'on abandonne l'inventeur à lui-même, il ne travaille plus que pour son plaisir, pour flatter ses tendances les plus particulières, et son art ne répond plus qu'au goût de certains tempéraments apparentés au sien. Le règne de l'art veut l'esclavage de l'artiste. Ça et là surgit encore quelque Prométhée volontaire qui de lui-même va s'enchaîner au roc. Ce ne sont point les grands hommes qui manquent à leur tâche, ce sont les artisans qui désertent la leur, et nos mœurs ne nous permettent plus de les y ramener de force. — Il y a longtemps que, faute d'esclaves, on a dû renoncer à élever des Pyramides.

JEAN SCHLUMBERGER.

LA FONTAINE MORTELLE

Ariane, ma sœur, de quel amour blessée...

Toi qu'on a relevé d'un sinistre berceau,
Pour extrême linceul ayant vêtu cette eau
Qui, dans la profondeur de sa conque limpide,
Amasse une fontaine équivoque et perfide,
Par quelle sombre route aux obliques détours
Es-tu venu chercher, pour y combler ton cours,
Ces bords où la nature, en grâces épuisée,
Compose le séjour d'un terrestre Elysée ?
Avant que de remplir ton funeste dessein,
Accoudé sur la rampe ombreuse du bassin,
Tu laissas resplendir d'un éclat taciturne
L'étincelante horreur de la voûte nocturne,
Et longtemps déferler sur ta tête ces pins
Qui semblent recevoir des rivages marins
Une plainte évasive et toujours poursuivie.
Agitant à la fois l'univers et ta vie,
Tu scrutais cette aurore où ta jeunesse en fleur
Inventait pour le prix d'une héroïque ardeur,

Quelque gloire nouvelle et chèrement conquise,
Ou, lui faisant encore une couronne exquise,
Je ne sais quel amour si fameux et si beau
Qu'il eût environné d'un magique tombeau
Ta mémoire à jamais embaumée et fidèle.
Mais le monde, sans cesse à tes prises rebelle,
Tournait en un fantôme insensible et glacé,
Le mirage sublime à tes yeux retracé.
Et si tu recroisais tes mains sur ta poitrine,
Au lieu de partager une étreinte divine,
Ce n'était que ton sang dont la plus pure humeur,
Goutte à goutte, à l'écart s'exprimait de ton cœur.

C'est pourquoi, soucieux de t'égaler toi-même,
Et d'accomplir enfin ce refuge suprême
Où plus rien désormais ne viendrait t'offenser,
Tu ne vis que la mort capable d'embrasser
Ta fortune et ton âme à leur souhait rendues.
Alors, pour les surprendre entre elles confondues
Et ravir au destin son envers dévoilé,
Tu descendis vivant dans le gouffre étoilé
Creusé sous la fontaine obscure et scintillante.
Et la source t'ouvrit son onde bienveillante
Où l'on t'a retrouvé, par un riant matin,
A l'heure purpurine et tiède où le jardin,

Renvoyant tous ses feux à l'aube retournée,
D'une haleine de fleurs saluait la journée.
Là, tout entrelacé d'un fluide réseau,
Sur ce mol oreiller de chevelures d'eau
Qui somnole, captif de sa longue paresse,
Etendu comme au sein d'une glauque déesse
Que pressait ton sommeil à sa couche emprunté,
Tu menais sans témoins cette lente beauté
Où le trépas ajoute une rigide empreinte.
Délivré de ta chaîne importune et restreinte,
De quel regard aveugle et privé de frayeur
Mesurais-tu, dis-moi, l'espace intérieur
Où tu hantais soudain d'éternelles ténèbres ?
Plutôt que de déchoir à des noces funèbres,
Par ton propre mystère à la hâte repris,
Et lassé du combat sans l'avoir entrepris,
Ne savais-tu donc pas qu'il est plus haut de vivre,
Et, de quelque amertume aussi que nous enivre
La cruelle faveur d'un sort astucieux,
N'attestant un seul jour les hommes ni les cieux,
D'aller, et d'enfermer son avide souffrance
Dans le grave repli de ce calme silence
Où le sage en secret comprime son malheur ?

Tu te croyais certain d'une forte douleur,

Et ton âme, d'un trait détestable froissée,
Dès la première atteinte abattue et blessée,
Sans chercher à son mal un siège insidieux,
Voulut se réunir à l'essence des dieux.
Cependant, leur splendeur, indifférente et vaine,
Eclate, inaccessible à la fortune humaine,
Et, pour chaque mortel dans leur être abîmé,
N'absorbe sans retour qu'un souffle inanimé.
Tu les aurais vaincus d'une plus noble sorte,
Si ta raison, soumise au pouvoir qui l'emporte,
A force de conduite et de ferme longueur,
Toujours les eût contraints de subir ta rigueur,
Et, rendant à leur gêne une étroite constance,
Instruit ta liberté selon leur dépendance.
Ah ! qu'il est juste et rare, et d'un courage altier,
Celui qui sur ses maux se fonde tout entier,
Et jaloux, même au ciel, d'en dérober la trace,
Ramenant sans parler son manteau sur sa face,
Demeure, et, d'un esprit magnanime et serein,
Contre sa destinée oppose un front d'airain !

Si je t'offusque, hélas ! pardonne, ombre irritée
Que peut-être, parfois, la lumière quittée
Agite d'un regret solitaire et lointain.
Mais puisque, renonçant un génie incertain

Qui te laissait tout bas plier sans résistance,
Tu n'as pu que mourir à ta jeune existence,
Loin de tenter d'abord un siècle trop ardu,
Je te retire à moi, comme un enfant perdu
Qui, penché dans mes bras, à dormir se décide,
Mon frère, ô déplorable et pâle suicide,
Dont j'entoure humblement le cadavre ingénu.
Que je t'aurais aimé si je t'avais connu !
Je ne saurai jamais quel démon de tristesse
De sa noire langueur nourrissait ta faiblesse,
Ou bien de quel amour terrible et divisé
Tu traînais dans ta chair le supplice attisé,
Et, toi-même enfonçant l'ardeur qui te dévore,
Tu consumais tes jours et te charmais encore.
Eh bien ! sur ton orgueil morose replié,
Si je t'ai recueilli d'un sépulcre oublié,
Tacite adolescent qui n'as pas eu d'histoire,
Rachète, enseveli dans ma tendre mémoire,
Et goûte, d'un repos sans mélange altéré,
La mortelle douceur d'avoir désespéré !

FRANÇOIS-PAUL ALIBERT.

Nîmes, 1907.

LE CHARRETIER

A cinq ans, la gamine parvenait à se hisser toute seule sur le cheval, après l'avoir amené près d'un tronc d'arbre: une fois en selle et les pieds dans les étrivières, elle talonnait l'animal qui savait parfaitement de quel côté se trouvaient les vaches, et qui en bon vieux cheval qu'il était, montrait envers l'enfant une patience angélique et toutes sortes d'égards.

Matin et soir, Jessie allait chercher les trois vaches que sa mère trayait et, les cheveux à la brise, galopait parmi les grands arbres du paddock, suivie du chien de Kangaroo que son grand âge et ses nombreuses blessures retenaient toujours en arrière. Elle aidait comme elle pouvait la mère à faire le ménage et comme tout mioche australien qui se respecte, s'exerçait déjà avec une hache américaine sur tout ce qu'une hache peut entamer.

Le père était presque toujours en route avec son wagon et son attelage de 14 chevaux, charriant pour plusieurs grandes stations de la laine, de la farine, des provisions ou du fil de fer. Il était parfois quatre mois sans revenir, puis un soir, la mère et la petite entendaient un bruit encore lointain qu'elles reconnaissaient vite. C'était d'abord le grondement des roues sur le chemin, le pas des chevaux, enfin les trois coups de fouet qui éclataient dans l'air comme trois coups de winchester.

On accourait au devant du nuage de poussière d'or

dans lequel les chevaux apparaissaient comme des fantômes: on embrassait le père, on appelait chaque bête par son nom tandis que les *leaders* "Punch" et "Duke" pressaient le pas en entrant dans le paddock qu'ils connaissaient si bien.

On aidait le père à dételer ; Jessie se chargeait d'un collier qu'elle pouvait à peine traîner ou remorquait trois yards de chaîne. Les chevaux débarrassés de leurs harnais se secouaient d'aise et se dirigeaient aussitôt vers un petit monticule de sable où ils pouvaient s'ébattre à leur aise : c'était bientôt une houle monstrueuse de gros sabots battant l'air et de croupes énormes se roulant dans le sable rose.

Le père avait faim, on se mettait vite à table. Entre les bouchées, il racontait son voyage : dans la Plaine Noire, il s'était embourbé deux fois avec 7 tonnes de fil de fer à bord ; il avait passé près de Sandy Ridge où 150 mineurs creusaient des trous partout afin de trouver des opales noires : deux hommes en avaient déterré pour 400 livres sterling en trois semaines.

Tandis que la mère débarrassait la table et lavait la vaisselle, Jones coupait son tabac et bourrait sa pipe tout en demandant des nouvelles du district. La petite, assise sur le genou du père en avait long à raconter au sujet d'un certain veau rouge, nouvel arrivé, et d'un cakatoes apprivoisé qui s'était chargé de tailler les deux rosiers du petit jardin.

En hiver, quand les routes étaient trop mauvaises, Jones restait un mois ou deux sur sa ferme, s'occupant à défricher et à brûler les arbres morts. Il charriait aussi devant la maison un tas de bois à brûler qui durerait jus-

qu'à son prochain retour : il réparait les harnais, visitait tous les boulons de son wagon ; quand c'était nécessaire, il donnait au véhicule une fraîche couche de peinture et repassait avec soin le nom du wagon: " My Jessie ".

Le matin arrivait où il lui fallait harnacher les chevaux, embrasser sa femme et la petite : puis, monté sur son cheval noir, il appelait chaque bête par son nom et quand toutes les chaînes étaient tendues, il criait " Get up " et, sans à-coup, les roues démarraient. Son lourd fouet à deux mains donnait trois salves d'adieu ; quelques minutes après il avait disparu avec son attelage derrière les arbres de la crique.

La mère et l'enfant reprenaient leur vie solitaire ; le village le plus proche était à 30 miles ; les fermes et les stations étaient, dans ce district, éloignées les unes des autres. De temps à autre des bergers passaient, poussant devant eux leurs troupeaux ; des charretiers arrêtaient leurs attelages pour faire un brin de causette ; des " swagmen " (chemineaux) venaient demander du thé, du sucre et de la farine. La mère n'était pas d'une constitution très solide : un hiver, en rentrant, Jones la trouva au lit ; Jessie la soignait et s'occupait du ménage depuis une semaine. La malade dut bientôt être menée à l'hôpital le plus proche — à 40 miles de la ferme. — Mais on ne put rien faire pour la sauver et après quelques semaines, sans souffrance, elle passa " la Grande Barrière ".

Jones seul avec la petite, ne voulut point rester sur la ferme : il vendit son terrain, les vaches et les quelques meubles qui étaient dans la maison. Il renouvela son campement, acheta une tente pour Jessie, ainsi qu'un poney et une selle d'homme.

La gamine avait huit ans quand elle suivit son père sur les plaines qui n'en finissent pas : elle s'habitua bientôt à sa nouvelle vie. Elle avait vite appris les mille petits détails qui rendent la vie plus facile lorsqu'on campe en plein air ; elle sut sans peine allumer un feu de bois mouillé tandis que le vent soufflait en tempête, elle sut faire le pain de chaque semaine sur un morceau d'écorce de gommier. Quand il pleuvait, Jones dressait les tentes et les entourait d'un fossé minuscule pour l'écoulement de l'eau, elle s'endormait en écoutant les gouttes tambouriner sur la toile tendue : par le beau temps, elle se couchait n'importe où et roulée dans sa couverture en peaux d'opossums, elle s'amusait longtemps à regarder les étoiles et à compter celles qui " clignaient ". Elle aimait à regarder la lune se lever monstrueuse derrière la silhouette des arbres morts et malgré les histoires de bushmen aveuglés par sa lumière, elle se plaisait à dormir sous sa douce clarté. Elle aimait aussi le grand feu du camp qui le soir éclairait les hautes branches des eucalyptus, blanches et lisses comme des bras de femme. Le père fumait sa pipe tout en lui racontant des histoires de mineurs, de feux de prairie, d'inondations ou de grandes sécheresses.

Au lever du soleil, tandis que le " billy " (bouilloire) était sur le feu, elle aidait à rassembler les chevaux : on marchait dans l'herbe haute mouillée de rosée quand les bêtes ne s'étaient pas éloignées du camp. Quand l'herbe était rare, l'attelage était souvent à deux ou trois kilomètres, il fallait monter le poney pour aller les chercher.

A force de vivre avec les chevaux, Jessie les connaissait à fond comme le père les connaissait ; comme lui elle les aimait et était fière de l'attelage. Enfant du bush,

elle observait instinctivement tout ce qui l'entourait, elle avait vite reconnu les particularités de chaque bête, elle avait bientôt vu que chacune avait sa personnalité bien marquée. Punch, une sorte de mastodonte gris pommelé, avait été élevé au biberon, et de plus, fort mal élevé. Il avait acquis dès sa jeunesse des appétits étranges, mangeant tout ce qu'un cheval de bonne volonté peut avaler, et mâchonnant le reste. Sa présence non loin de la tente était toujours suspecte car il avait la manie des perquisitions.

George, le bai brun, pattu comme tout Clydesdale qui se respecte, était un travailleur hors ligne : la seule chose qu'il exigeait, c'est qu'on lui mît son mors sous le menton et non dans la bouche. Duke, le gros alezan, était depuis quatre ans complètement aveugle : il avait perdu la vue, disait Jones, en mangeant des melons sauvages sur le Darling. Son infirmité ne l'empêchait pas d'être un des meilleurs de l'attelage : chose étrange, Duke ne maigrissait jamais alors que ses compagnons de travail ne manquaient pas, chaque automne, de montrer clairement qu'ils possédaient le nombre de côtes réglementaire.

Jessie voyait tous les jours les animaux du bush ; tantôt les kangooroos aux grands yeux doux, tantôt les émus craintifs et curieux en même temps. Elle reconnaissait les oiseaux par leurs cris, ne trouvait pas répugnant le lézard à collerette qui semble une vilaine bête de songes. Elle s'arrêtait le long du chemin pour agacer avec un long bâton des fourmis bull-dogs dont la morsure est comme un fer rouge ; ou bien elle observait une grosse araignée rentrer dans son trou rond creusé en terre et fermer sa trappe. Les serpents ne lui faisaient pas peur et jamais elle ne passait auprès d'un sans essayer de lui casser les reins d'un coup de fouet.

Le père, qui avait l'âme du bush, lui avait inspiré l'amour des animaux, sauf des corbeaux diaboliques et des lapins qui sont le fléau.

On parcourait pendant des mois un coin des Nouvelles Galles du Sud où la population est rare et que le chemin de fer n'a pas encore atteint. On rencontrait des wagons, parfois on faisait la route ensemble et, le soir, autour du feu, on causait longtemps en fumant du tabac fort et en buvant du thé noir comme du café. Un jour un cavalier prévint qu'un convoi de chameaux arrivait. C'était alors pour Jones un branle-bas de combat ; il semblait s'apprêter pour une bourrasque. Il regardait la route avec anxiété et dans son imagination voyait déjà ses dix-huit chevaux emballés en une charge folle à travers la plaine. Il voyait son wagon chaviré et réduit en morceaux ; les sacs de farine éventrés, les caisses de thé crevées et le riz en flaques blanches et en longues traînées sur la terre rouge.

Il avait l'œil sur les chevaux, et par prudence avait fait descendre Jessie de son poney. Heureusement, les craintes ne se réalisèrent pas : les 25 chameaux conduits par leurs Afghans passèrent à distance respectueuse et les chevaux les sentirent juste assez pour dresser les oreilles. Les bêtes portaient chacune 2 balles de laine et se suivaient en file, silencieuses, tanguant et roulant. A la bête de queue était confié un grand sac de toile d'où émergeait la tête d'un jeune chameau d'âge trop tendre pour suivre la caravane.

Jessie, bien campée sur sa selle d'homme — elle n'en voulait pas d'autre — les jambes raidies sur des étriers trop grands pour elle, avançait dans ce monde qui lui paraissait chaque jour plus large. Elle traversait des

plaines où l'herbe haute et les arbres tremblottaient en un mirage comme s'ils appartenaient à un paysage sous-marin ; elle campait le long des creeks où les canards, les becs-cuillers au plumage blanc, les grues gris perle vivaient en paix. Elle avait traversé une ville de 3000 habitants où elle avait été épeurée de voir tant de gens à la fois, tant de chevaux et tant de maisons ; elle avait vu le Darling où passaient des bateaux à vapeur remorquant des barges chargées de balles de laine qui s'en allaient en Victoria, à 800 milles de là.

Son père lui avait montré les grands hangars où l'on tondait les moutons et le bruit des machines l'avait effarée ; elle avait aperçu, cachée dans un jardin planté d'orangers et de fleurs de toutes couleurs — la maison d'un squatter, propriétaire d'un million d'acres et de 200.000 moutons.

Jones aimait l'enfant davantage chaque jour car elle était sa compagne, son camarade, et égayait la monotonie de la route et le grand silence du bush. Elle était devenue une petite ménagère intelligente, s'occupait de la cuisine et savait même faire des gâteaux qu'elle cuisait dans le four de camp. Elle l'aidait à ramener les chevaux et à les harnacher, et savonnait la lessive le dimanche matin alors qu'on campait pour se reposer.

Un jour Jones laissa à Jessie la garde du camp, et partit dès le petit jour sur son cheval : au coucher du soleil il revint après avoir fait 50 miles. Une raison majeure l'avait poussé à faire ce raid, il n'avait plus de tabac et pour la première fois dans sa vie d'homme, il avait dû rester quatre heures sans fumer sa pipe.

Le charretier s'était chargé de son éducation ; il lui avait appris à lire, avec les réclames des journaux vieux de

trois semaines. Son bagage de connaissances n'était pas lourd et souvent les questions de l'enfant l'embarrassaient fortement. Il lui donnait surtout des leçons de choses, lui montrait la Croix de Sud et ses deux pointers ; lui disait ce qu'il savait des mœurs des animaux du bush et lui racontait comment on trouvait l'or. De ce sujet, il parlait en connaissance de cause, car l'or qu'il avait trouvé dans sa jeunesse lui était revenu à environ trente livres sterling l'once.

Les pluies d'hiver rendaient les voyages difficiles; l'été souvent l'herbe était rare et il fallait emporter du foin coupé pour nourrir l'attelage. Mais Jones, en Australien qu'il était, avait appris à être philosophe, à prendre calmement les difficultés, ou plutôt à les considérer comme des choses habituelles et faisant partie intégrante du programme de la vie.

Le matin, quand l'herbe était argentée de rosée, quand le soleil à peine levé semblait une grande éclaboussure d'or au travers des arbres de la creek, on sortait tout transi de dessous la tente, on ranimait le feu et on buvait vite une pannican de thé brûlant. Dans le brouillard qui sentait si bon la fraîcheur, les chevaux n'étaient que des ombres lointaines et la clochette de Paddy qui tintait à chaque seconde indiquait que les coups de dents se suivaient sans perdre de temps.

Cette clochette était pour le charretier et sa fille ce qu'est pour d'autres la cloche du village. Son chant les suivait partout ; elle portait dans sa mince coquille de bronze une note de gaieté et de paix qui ne sonnait qu'aux moments de repos, depuis le coucher du soleil jusqu'à son lever.

Souvent, la nuit, Jones et l'enfant s'éveillaient et écoutaient... puis, comme un faible écho, ils entendaient la clochette. Dès la froide heure du matin, leur premier souci était la clochette : était-elle loin ?

Moondooroo avait cette année-là 110.000 moutons à tondre. Dans l'immense hangar de tôle ondulée, les 48 machines guidées par autant de tondeurs, ronflaient comme des bêtes puissantes, et leur acier brillant semblait caresser le corps des moutons tout en mordant leur laine avec des mâchoires que mouvaient 380 révolutions par minute. Les bêtes se débattaient et protestaient de bêlements, devenaient plus blanches chaque fois que la machine leur passait sur la peau. Elles étaient maniées et retournées comme de gros fruits qu'on pèle, tandis que leurs toisons neigeuses s'étalaient en gros bouillons sur le plancher verni de suint et d'huile de machine.

Ici et là, un sillon rouge, une blessure apparaissaient sur la peau d'un mouton : le tondeur criait "Tar", un gamin accourait et badigeonnait la blessure. D'autres boys allaient et venaient sans cesse, portant les toisons aux tables des trieurs et balayant le plancher.

A l'autre extrémité du hangar deux presses mues à la vapeur, étaient sans cesse remplies de toisons qu'elles compressaient en des balles dont l'enveloppe de jute était tendue à craquer.

Au dehors, dans les "yards" c'étaient les cris des hommes et les aboiements des chiens au milieu d'une poussière épaisse, brune et poivrée, soulevée par les moutons affolés. Ici on marquait les bêtes tondues d'un (M), là on se préparait à mettre dans le hangar de nouveaux moutons pour la tonte du lendemain.

Depuis 6 heures du matin jusqu'à 6 heures du soir (sauf aux heures de "smoke ho !" (fumez ho) et de repas) c'était dans le "shed" (hangar) un vacarme de bêlements et de cris dominés par le ronronnement des machines, au milieu d'une atmosphère étouffante où haletaient 60 hommes et 2000 moutons.

Le tondeur n° 7 était le "Ringer" (champion) et tondait ses 120 moutons dans la journée ; il était non seulement l'homme qui tondait le plus de moutons mais aussi celui qui les tondait le mieux. Le n° 33 n'en tondait guère que 10 de moins que le "Ringer", mais à la place qui lui était allouée, le plancher de sapin semblait être de l'acajou, tant le sang l'avait rougi.

Le "Ringer" faisait en quelque sorte partie de la machine ; il avait des gestes réguliers de faucheur, sa tondeuse traçait de longs sillons, laissant la peau rosée, contournait délicatement les cuisses afin de ne pas couper les jarrets, se jouait autour des oreilles et enlevait la laine des joues sans toucher aux paupières.

On entend parler de tondeurs qui ont fait leurs 200 moutons dans la journée ; mais il y a des moutons de Queensland sans laine aux pattes ni au ventre; les bêtes de Moondooroo, elles, avaient du sang Yankee dans les veines, des toisons lourdes de replis que les tondeurs en général détestent et qu'ils qualifient d'accordéons.

A six heures, le sifflet de la locomobile annonçait que la longue journée était finie : les machines s'arrêtaient les unes après les autres, les tondeurs et "rouseabouts" (trieurs et autres qui travaillent dans le hangar) quittaient le shed le dos courbé, l'air las.

Dans la nuit violette qui descendait, les feux des camps

brillaient comme des forges, leur fumée légère et bleue montait vers les premières étoiles. Un grand calme se faisait qui grossissait les voix et les rires des hommes attablés dans la hutte.

A deux cents yards de là, sur la rivière, se trouvait le camp des charretiers. Ceux-ci au nombre de quinze, attendaient leur tour de charger la laine de Moondooroo pour la transporter au chemin de fer, à 175 miles de là. Leur camp ressemblait à un camp de barbares : vingt grands wagons à roues peintes en vermillon étaient rangés sous les arbres, tandis que des tentes, des huttes d'écorce et de branchages se dressaient un peu partout. Tout un monde de femmes et d'enfants circulait entre les grands foyers de cendres blanches où brûlaient des troncs d'arbres entiers. Des chiens, des chèvres et leurs chevreaux, des poules complétaient la population de ce village éphémère. Les charretiers possédaient, plusieurs d'entre eux, deux wagons : le paddock qui se trouvait non loin du camp était en ce moment mis en coupe réglée par les 300 chevaux qui formaient leurs attelages.

Tous les wagons portaient un nom, comme les bateaux: il y avait "Good Boy" et "Flying Dutchman" qui appartenaient à Greenhalgh. "Try Again" était à Bill Ford le premier charretier qui, quinze ans auparavant, avait affronté les 150 miles qui séparent Wambarula de Pancaira. Il était arrivé avec son wagon à Pancaira, mais la pointe de "spear" (lance) qu'il gardait dans l'épaule l'avait fait jurer comme un païen quoiqu'il eût payé d'une balle de plomb le noir qui lui avait envoyé cette esquille de bois dur.

Mick Nolan était le propriétaire du "Get There" ;

Long Jack avait le " Star of the West " Jones, lui, avait le plus beau de tous ces wagons : " My Jessie ".

Il l'avait commandé à Bennett, le meilleur charron des Nouvelles Galles, et l'avait baptisé du nom de la petite. Les roues d'arrière avaient 6 pieds 6 pouces de diamètre, les moyeux et les rayons étaient en " écorce de fer " et les jantes en " gommier bleu " : le corps et les doubles brancards étaient de " gommier tacheté ". " My Jessie ", soit au repos, soit en marche, avait toujours l'air neuf et propre; tous les boulons étaient serrés à fond, tout était graissé ; rien ne ferraillait, rien ne grinçait. Le wagon pouvait porter 15 tonnes : Jones l'avait payé 120 livres sterling, et partout où il passait, on reconnaissait " My Jessie " et son attelage modèle ; d'ailleurs les ornières de 6 pouces de large suffisaient pour annoncer la présence de Jones dans le district.

Non sans un peu d'envie, on admirait Jones dans le camp des charretiers, car son wagon autant que son attelage étaient sans rivaux. On lui enviait aussi sa fille Jessie qui était un peu traitée comme la reine du camp. La femme de Nolan avait bien des chèvres, celle de Greenhalgh une machine à coudre Wertheim ornée d'arabesques d'or et de fleurs bleues ; mais la gamine de Jones avait la tente la mieux aménagée, la batterie de cuisine la plus complète. La femme de Ford allait même jusqu'à prétendre que Jessie ne mangeait et ne buvait que dans de la porcelaine ; mais la commère était connue pour sa mauvaise langue et pour l'imagination dont elle était affligée.

La vie du camp était la vie d'une petite ville, sauf qu'on n'y recevait des nouvelles que tous les huit jours : cette pénurie de communications avec le monde extérieur

n'empêchait en aucune façon les bavardages ni les cancans.

Sans avoir exactement leurs jours de réception, ces dames se conviaient à des thés auxquels chacune apportait son " pannican " (gobelet en fer-blanc). Ces petites réunions fournissaient l'occasion d'aérer des toilettes qu'on sortait des malles de fer, bosselées par des années de cahotements. Les distractions ne manquaient point ; les tondeurs donnaient des concerts, même des bals dans le hangar. Personne ne remarquait l'odeur du suint ni le bêlement des moutons parqués ; l'accordéon faisait valser sur le plancher gras et l'étiquette n'allait pas jusqu'à interdire de fumer la pipe.

Parfois un bazar ambulant arrivait : en vingt minutes, le stock de cigarettes était vendu. La boutique sur roues était assiégée par les hommes aussi bien que par les femmes; on n'avait pas acheté de pipes depuis deux mois ; on n'avait pas tâté un yard de flanelle ou de calicot depuis si longtemps!

Un soir, une " compagnie de variétés " composée d'un homme aveugle et d'un gamin donnait une représentation en plein air. Le programme comprenait des morceaux de gramophones où Melba, Caruso alternaient avec des chansons plus américaines que comiques. Une lanterne magique faisait défiler la Reine Victoria, l'assassin Deeming et Chamberlain. Tout le monde assistait à la représentation, et comme l'argent monnayé était rare, on signait son nom sur une liste, en face de six pence ou d'un shilling, et la compagnie de variétés recevait trois ou quatre livres du manager qui avançait le montant de la souscription.

Les machines continuaient à ronfler, à grincer et à mordre les toisons blanches qui au fur et à mesure étaient pressées dans les balles, puis les balles numérotées et portant

la marque de la station — Moondooroo dans un losange — étaient chargées sur les wagons, et formaient une pyramide de trois étages que maintenaient solidement des cordes serrées au moyen de leviers de bois et de tourniquets.

Les uns après les autres, les wagons s'éloignaient cahotant avec des allures de schooners chargés jusqu'aux écoutilles.

Quand le wagon de Jones fut chargé et prêt à partir, les tondeurs arrêtèrent leurs machines et se redressèrent tout en tenant entre les jambes leurs moutons à demi-tondus ; les rouseabouts avaient quitté leurs tables pour regarder "My Jessie" démarrer avec 60 balles.

L'attelage était beau, les bêtes bien à leur place, déjà dans leurs colliers mais leurs chaînes encore lâches. Jones sentait qu'on avait l'œil sur son attelage et il se sentait fier. Jessie à califourchon sur son cheval, examinait les harnais comme si elle passait une revue ; elle regarda son père, Jones fit un signe et la gamine appelant les timoniers, puis les autres par leur nom, les chaînes se tendirent, les jarrets s'arquèrent et les encolures s'allongèrent. Tous ces efforts réunis en un seul semblaient comme au départ d'une course, attendre un signal. L'enfant le donna et le "get up" commandé d'une voix ferme ébranla la masse ; les grandes roues quittèrent le lit qu'elles s'étaient fait dans la terre rouge et le wagon démarra salué par les acclamations frénétiques des tondeurs et des rouseabouts.

Le "boss" de Moondooroo avait demandé à Jones d'avoir coûte que coûte le chargement au chemin de fer avant la fin du mois ; car la laine avait des tendances à la baisse et il voulait vendre le plus tôt possible. La distance de la station au chemin de fer était d'environ 175 miles

que Jones comptait faire en dix-huit jours si le temps le permettait et si rien ne cassait en route.

La route était en plaine, coupée de temps à autre de monticules de sable et de collines peu élevées, couronnées de bois de pins. Les bouquets d'arbres disséminés faisaient des taches d'ombre et de verdure neutre sous le soleil aveuglant ; les " mulgas " gris que le bétail a taillés en ombelles, les " arbres léopards " à écorce tachetée, les " beefwood " dont le bois frais coupé est couleur chair de bœuf ; les fuchsias sauvages et les buissons de " salt bush " aux feuilles d'un vert bleu pâle.

Pendant la première semaine, le wagon longea la rivière, on n'était pas encore sorti des limites de Moondooroo. On passa un des puits artésiens ; la hutte du " boundary-rider " (cavalier chargé de l'entretien des barrières) puis les deux croix de bois plantées sous un " quandong " à l'endroit où deux " swagmen " étaient morts de soif en 88.

Jones et Jessie suivaient le wagon tantôt à cheval, tantôt à pied : la route était bonne, l'herbe ne manquait pas : on faisait environ 10 miles par jour.

Le 16e jour, le soleil se leva dans une atmosphère de plomb et resta emprisonné dans un brouillard rouge. Les chevaux suaient et haletaient, Jones et Jessie sentaient une lourdeur peser sur leurs épaules.

Vers trois heures de l'après-midi, une muraille sombre s'éleva dans l'Ouest et sembla se rapprocher ; le ciel disparaissait sous le rideau épais qui devenait violet au fur et à mesure qu'il s'étendait davantage.

Une tempête de sable, une " averse du Darling " arrivait en ouragan ; on pouvait déjà sentir une odeur de

poussière mouillée, on pouvait voir à un demi-mile les arbres se tordre sous le vent dont on percevait le grondement.

Jones tourna ses chevaux de manière à les abriter autant que possible, les arrêta et fixa solidement tout ce qui aurait pu donner prise à la tempête.

Ils étaient sur un mamelon couronné d'arbres morts quand l'ouragan de sable rouge les atteignit de toute sa force : il faisait si sombre qu'on se serait cru à la tombée de la nuit.

Jones avait dit à Jessie de se coucher à terre, l'avait roulée complètement dans la couverture et lui avait recommandé de ne pas bouger. Lui-même accroupi plus loin, avait l'œil sur les chevaux tout en sachant qu'il lui eût été impossible de les arrêter si la frayeur les avait pris.

Pendant un quart d'heure, l'ouragan rouge passa dans toute sa furie, puis cessa comme par enchantement tandis que des grosses gouttes tombaient sur le sol balayé.

Jessie sortit de dessous sa couverture et voyant que le calme était revenu, elle alla du côté de l'attelage. Un arbre mort abattu par la tempête, était tombé tout près du wagon ; l'enfant aperçut soudain son père emprisonné sous un des tronçons. L'homme avait été tué sur le coup, sa vie avait été saisie au vol ; nulle blessure visible, nulle trace de souffrance sur le visage.

Jessie essaya de dégager le corps mais elle vit bientôt que cela lui serait impossible sans le secours de la hache. Elle alla chercher l'outil et, ravalant ses sanglots, attaqua le tronçon : le bois mort est dur à entamer et ce ne fut qu'après vingt minutes de travail qu'elle réussit à dégager le corps.

Quand Jessie vit que tout était bien fini, elle pleura, tenant dans ses mains la main inerte du mort. Bientôt après, elle songea aux chevaux, les dételа et leur enleva les harnais, puis les voyant se diriger vers la crique qui n'était pas loin, elle fixa sur les doubles brancards du wagon la toile qui formait les mangeoires et la remplit de foin haché.

Ce fut une veillée cruelle et solitaire pour cette gamine de douze ans : mais un moment arriva où le sommeil charitable la plongea dans l'oubli.

Dès l'aube, elle eut son réveil d'enfant qui prend longtemps à passer du sommeil à la vie : puis la réalité se dressa devant elle.

Elle ranima le feu, prépara le repas de l'attelage et montée sur son cheval, alla le chercher le long de la crique.

Punch, le gris pommelé hissa son maître au sommet de la pyramide de balles, et Jessie couvrant le corps de sa couverture l'amarra solidement. L'ouragan avait rafraichi la température, il faisait presque froid.

Pendant un jour et demi, l'attelage conduit par l'enfant marcha d'un bon pas, car le chargement devait être délivré à la gare le lendemain avant midi : le cheval de Jones suivait derrière le wagon, la selle vide, la bride fixée dans l'étrivière de gauche.

Ce samedi matin là, alors que la rue principale de Gandoola était pleine d'animation et de trafic, les cavaliers et les buggies se rangèrent pour laisser passer le wagon et son attelage.

La masse surplombante des balles vacillait au moindre cahot, le wagon et ses roues portaient la poussière d'un long voyage comme le bateau qui arrive au port est couvert

d'une rouille qui le glorifie. Malgré leurs harnais poudreux, les chevaux avaient bonne tournure et la gamine qui les conduisait de la voix, chevauchait, sombre, la figure cachée sous les rebords de son grand chapeau.

Et, crâne dans sa selle, Jessie voyait comme au travers d'un brouillard là haut, au bout de la rue qui n'en finissait pas, la gare, le but, la fin d'un long voyage.

L'attelage passa la barrière, se rangea le long du hangar des marchandises et s'arrêta à la voix de l'enfant.

Jessie délivra le récépissé à l'employé, puis comme son regard rencontrait le cheval noir dont la selle était vide, elle glissa doucement de sa monture et s'évanouit.

PAUL WENZ.

DES VERS...

I

Montagnes! Là-bas la nuit vous défend...
Troupeaux dans les prés, brebis! O montagnes,
La laine des jours boucle sur vos flancs.
Paix... Mais pâlissez, chauds jardins a'Espagne!

II

Eros, chasseur cruel, entre tes belles mains
Féroces et chéries, distrait, tu tiens
— Ailes et chant — comme un oiseau, ma vie...

III

Quel orgueil gonflait mon amour, hier...
Vent de l'Océan, clairons dans la plaine,
Comme mon amour était fol et fier...
Le brouillard s'étend au loin, sur la plaine...

IV

Avec quel art, destin jaloux,
Vous avez brisé ma superbe...
J'ai marché à travers les herbes,
Elles me montaient aux genoux...

V

J'avais les parfums, sur mes mains avides,
De tout l'univers ;
Je n'aime plus rien qu'un jardin humide
Dans un pays vert,

Qu'un sentier secret, herbeux, qui s'enfonce
Sous les aulnes gris,
Sentant le bois mort, la menthe et la ronce...
En mineur, transis,

Et pourtant d'un tel accent de jeunesse...
Je caresse ici
Le tenace émoi, qui berce et me blesse
Comme ce pays...

VI

Quelque nuit, comme le vent saute,
Je savais que vous partiriez
Et que vous me déchireriez,
Mais vous êtes un divin hôte !...

VII

Puisque le soleil meurt aussi
Il nous faut rentrer, le jour baisse.
Et pourtant — mon cœur, tais tes cris —
Je savais tes grâces, jeunesse...

VIII

De ce pays si connu, tant aimé,
Tant parcouru de lignes si mêlées
A ton visage,

Je n'ai plus rien que l'odeur sous la pluie...
Les prés sont nus... Il faudrait que j'oublie
Ce paysage...

IX

Dehors, il pleut. Combien je vous aimais, Amour,
Comme Juin riait et comme j'étais riche...
Bientôt viendront les cerfs couleur des champs en friche
Boire à la source agile avant la fin du jour...

X

De ce mois d'été plein de chants d'oiseaux,
Dans la ville en fleur où la Vltava coule,
Les plus tristes jours ont gardé l'écho,
Et la face en pleurs d'aujourd'hui s'y moue...

XI

Puisque vous me rendrez ce plaisir mensonger
Qui fait depuis toujours que je vis et je meure,
Qu'importe dans vos yeux ce regard étranger...
Comme hier, pour l'accueil, j'ai paré ma demeure.

XII

Le ciel saigne sur l'eau. Le vent d'Est souffle rude.
Oui, vous m'avez rendu ce véhément bonheur
Qui déchire, remplit et m'arrête le cœur...
Et pourtant je n'ai pas tué l'inquiétude...

XIII

Je mens en disant que je doute. Je mens
Lorsque je dis qu'en moi l'inquiétude est morte.
Je ne sais plus... Fleuve ! Fleuve des jours, emporte
La lie qu'en mon cœur met cet âcre tourment !

XIV

Comme un enfant qui dort encore mais qui rit,
Tu es absent et là, printemps ! L'eau sous la neige
Est ta voix. Les oiseaux chanteurs t'ont pressenti.
Une ombre bleue s'est glissée au blanc des neiges...

Mars ! — Mais le ruisseau rit que le gel avait pris...

ELSA KŒBERLÉ.

LE LIVRE D'ORPHÉE

(FRAGMENT)

Tous ceux qui suivirent Orphée, ceux à qui faisait mal la grossière vie commune, habitent maintenant ce village abandonné, près de la mer. Certes, la route fut longue ; mais après le calme des premiers jours, un désir unique dans leurs âmes s'était levé, comme un soldat debout qui emplit le cadre de la porte: arriver, jouir de leur repos ; comme le coureur qui descend une pente, de plus en plus vite ! une hâte, un essoufflement ! il fallait ! et tous, emportés par la même furie, ils écourtaient leur sommeil, en marche bien avant l'aurore et jusqu'à la nuit noire...

Or ce soir-là, derrière un bois de pins qui regarde le village, " Moi, dit Hélios, j'ai quitté ma mère sans pleurer.

— Nous avons tous, dit Damon, quitté notre mère et nos sœurs sans pleurer. Il nous a tirés à lui, il nous a rassemblés comme les pierres ? "

Et tout bas il se rappelait le départ au milieu de la nuit, puis l'arrivée ici, la solitude perchée sur

les murailles, les rues qui descendent à la mer baignées d'une humidité bleue... Mais Mnasyle :

— " Souvenez-vous ! (et tout le monde alors se souvint). Souvenez-vous qu'à peine entrés, tenant par la bride les chevaux que le bruit de leurs pas sur les dalles désertes épouvantait, nous avions déjà peur, quand sur un geste d'Orphée les premiers chariots s'arrêtèrent ; les timons vinrent cogner les coffres, les chaînes un moment tombées se tendirent ; car dans le sable, sur des décombres, une fleur jaune se dressait, une sorte de flamme, et Orphée restait là devant elle, comme un guerrier qui pour prendre conseil a planté son épée en terre. C'est alors qu'il nous dit de ne pas aller plus loin.

— Le soleil, continuait Tityre, se coucha dans un ciel incomparable. Puis la chaleur, qui d'abord nous écrasait, s'évanouit, retournant à l'air plus serein des coteaux. Les uns s'étaient installés dans les maisons ; beaucoup dans les jardins, ces jardins immenses où de place en place des fleurs s'élevaient, comme un chant d'amour dans une longue matinée silencieuse. Les autres campaient au bord du golfe même.

— Et les jours ressemblant aux jours, nous avons connu la pureté. Voyez, s'écria Cléaristo, je lève cette perle du côté de la lune, et je n'y trouve plus comme jadis les reflets roux couleur de mer mauvaise ! "

La lune en effet montait, dégagée des brouillards qui la rougissent et la déforment, éclairant les grandes plantes molles d'où coule un lait insipide, les ombelles, les fleurs violettes qui sont légères comme le safran, mais dont la racine extrêmement vénéneuse rend fou, l'éternelle rosée qui partout avait établi son empire. La ligne de l'aube sur le gazon tremblait encore, incertaine avant de se poser, quand Orphée parut avec Eurydice.

— " Oh! dit-il, enfin! que je rie et que je danse! que je roule dans le clair de lune comme un chat dans la farine! Regardez, elle est pâle comme un visage qui d'orgueil ferme les paupières, elle est magnifique comme un paon sur un mur! Nuit, nuit merveilleuse, — presque trop belle pour la première, ô déchirante limpidité! Voici que tout dort, le chien devant la porte et la feuille violette au sommet du platane ; et dans les cours une lumière bleue sur les citernes se pose. Ah, ce n'est plus d'aucun rêve humain que nos âmes ce soir sont les filles, ni des rires ni des baisers, ni la fiançaille des chevelures sous la cymbale éperdue qui frissonne! Tout à l'heure, — tout à l'heure, en venant par les chemins entre les haies, brusquement je me suis arrêté, et j'ai senti dans ma poitrine une chaleur montante, un bonheur et une gloire, et le vent qui me soufflait aux paupières ne m'a pas fait rougir, car je suis aussi

pur que lui ! Reine, reine ! La lune alors s'est montrée hors des branches, avec son ardeur, son calme, sa tristesse et sa compassion.

— " O Lune ! dit Eurydice, comme un Dieu qui se baigne...

— Comme un magicien qui cueille des perles sous la rosée...

— Comme l'amant couché aux pieds de la femme, qui soudain t'aperçoit dans l'embrouillement des cheveux...

— Comme un roi dont l'armée est en guerre, et qui un jour, voyant des feux s'allumer sur les collines, monte à sa tour la plus haute, la barbe au vent, et lorsque sur la route du pont éclate le premier drapeau...

— C'est par des nuits pareilles qu'il faut prononcer le mot Joie, tout bas, de crainte qu'après l'avoir dit on ne puisse plus y croire, mais au penchant des nuits pareilles, quand l'éclat des étoiles est si pur qu'on distinguerait dans la fontaine le rayon vert de Sirius. — Et encore, non, de telles délices sont au-dessus de la joie ; tous ceux qui cherchent le bonheur, comme nous les méprisons, ce soir, dites, mes amis ? Pour nous, la pureté ! c'est d'elle que nous aurons eu le désir le plus incroyable, et non pas d'aucune joie ou d'aucun bonheur réalisé ! C'est elle qui nous soulevait naguère, lorsque les promesses défaillaient et que les amants, les mains sur les épaules,

cherchaient en vain dans leurs regards, que sais-je ? une beauté moins tragique. Je suis pur ! comme l'eau lustrale au seuil du temple ! comme l'oiseau blanc qui monte dans la couleur de pêche ! comme cette étoile, là-bas, la plus petite de toutes, qui brille comme une folle, qui rit toute seule au sommet de sa tour ! "

Il se tut un moment ; la nuit demeurait semblable à elle-même.

— " Ne parlons plus, dit-il. La voix de l'homme est morte. Eurydice, il y a pourtant une parole qui n'est pas faite pour les oreilles, une voix que la voix ne connaît pas ; plus douce que le glissement de la lune dans le noyer, plus tendre que le mot amour chuchoté près des cheveux ! tiède et belle comme le filet de sang qui coule de la bouche d'un blessé, et lorsqu'on lui dit " Vos lèvres saignent ", il répond en souriant qu'il se demandait aussi pourquoi tant de bonheur... Je ne suis pas triste. Mais mon âme aujourd'hui déborde d'amour ; ne la sentez-vous pas à votre rencontre, mon âme, comme deux femmes, la veuve et la sœur, qui se cherchent des mains en tâtonnant pour pleurer ensemble ? "

Et il était ému de bien plus loin que les larmes. Un enfant qui venait du bois chanta. La dernière note restait suspendue dans l'air, comme, après qu'une cloche a fini de sonner, une perle de pur silence se balance au cœur du grand vase. C'était

le *la* doux, grave et un peu triste, le mot suprême du chant d'amour qui descend une allée en automne ; c'était l'aveu trop noble pour mourir dans un baiser ; c'était l'indicible accueil comme une porte ouverte au soleil sous les roses jaunes... Mnasyle, dressé sur un coude, écouta longtemps. Orphée était devenu pâle et regardait Eurydice. Mais bientôt arriva ce moment terrible où, comme un oiseau mort qui tombe à travers les branches, l'extase abandonne le cœur, et avec le sursaut d'un homme qui, l'hiver, en sortant sur la route, frissonne, ils durent se réveiller.

René Bichet.

CÉZANNE [1]

Cézanne n'était pas le maladroit sublime que tend à nous représenter une certaine légende. Les quelques aquarelles, que nous avons trouvées ici exposées, révèlent au contraire une habileté si vertigineuse que seule peut-être l'égale la virtuosité des Japonais : sur la feuille blanche toute l'ossature d'un paysage s'indique par quelques touches colorées d'une exactitude telle qu'elle fait parler les vides intermédiaires, arrache au silence de chacun une signification. — Quand Cézanne peint à l'huile, sa main tressaille de la même adresse, mais il la contient : il se méfie ; il redoute de se substituer à sa sincérité ; il impose à son pinceau une lenteur fidèle. L'application le possède comme une passion : il se penche dévotement, il se tait pour mieux voir ; il emprisonne la forme qu'il copie dans le cercle de son attention ; et comme elle bouge, il respire mal tant qu'il ne l'a pas captée. A chaque instant le trait veut bondir, s'abandonner à son élan. Mais Cézanne le ramène avec entêtement, l'oblige à se maintenir *acharné*. Ainsi, si l'on croit voir en cette peinture des hésitations, elles ne

[1] A propos de l'exposition à la Galerie Bernheim.

signalent pas l'impuissance d'une main trop fruste et trop mal exercée pour suivre avec précision le contour des objets, mais uniquement le scrupule d'une patience occupée sans cesse à modérer les écarts d'une dextérité trop frémissante.

Jamais rien pour le spectateur. Cézanne n'invite pas le regard ; il ne fait pas signe ; il ne s'adresse pas ; il peint en solitude et ne se soucie pas qu'on s'intéresse aux images qu'il fabrique dans la peine et dans l'adoration. Il n'a affaire qu'aux choses et n'a d'autre inquiétude que de les dire comme il faut. D'elles son amour est si violent qu'il tremble de respect ; il est frappé de vénération devant elles, et c'est tenu par une modestie brûlante qu'il travaille à les représenter. — De là cette sévérité si émouvante : sévérité que répand sur tout ce qu'il touche l'amour. Ces toiles ont une ampleur serrée. On sent qu'elles ont été peintes dans une bondissante immobilité et d'une âme que l'excès de son transport rendait timide.

* * *

Dans un paysage de Cézanne on remarque d'abord la verticalité ; le tableau pèse vers le bas ; chaque chose est descendue à sa place ; elle y a été déposée avec soin ; elle occupe son alvéole ; elle embrasse de toute sa force sa situation. Cézanne avait l'amour de la *localité*, il comprenait avec quelle ferveur les objets adhèrent à l'endroit qui leur est

donné ; et il éprouvait à transcrire sur la toile la place respective de chacun, une volupté dont on lit encore la trace dans cet appuiement imperceptiblement prématuré de la touche qui, avant de saisir le point de sa présence définitive, se donne la joie de tâtonner un peu. Etablissement souverain et application de la chose à son lieu, comme sur la table pèsent les bras du paysan qui joue aux cartes. — On comprend que la composition ne soit jamais arbitraire. En effet elle n'est pas inventée, mais elle est obtenue par la fidèle distribution des parties : les touches ont été placées respectueusement l'une à côté de l'autre : et voici qu'à la dernière tressaille le visage du tableau, suscité à force de minutieuse déférence pour chaque détail ; la vie se retrouve, l'organisation est présente sans avoir été cherchée, les traits se rejoignent et animent de leurs affinités l'exactitude respective des éléments.

* * *

Non moins que leur *situation*, de ces toiles m'émeut la *durée*. La même pesanteur maintient les choses dans le temps qui les maintenait dans l'espace : elles subsistent, elles sont attachées à leur propre permanence. La couleur en effet n'est pas celle que la lumière parsème, répand comme une eau sur les choses ; elle est immobile, elle vient du fond de l'objet, de son essence, elle n'est pas son enveloppe, mais l'*expression* de sa constitution

intime ; c'est pourquoi elle a la dense sécheresse de la flamme, et garde dans l'apparence cette intériorité de ce qui se nourrit de soi-même : le terne flamboiement des tons, il semble que Cézanne l'ait obtenu en enlevant aux surfaces cette fluidité brillante où jouent les variations et les glissements de l'atmosphère ; il a gratté pour découvrir sous les instants la durée. Sans doute il sait saisir les accidents les plus subtils, la limpidité sèche de l'air sur les rochers, la circulation inquiète des nuages. Mais toujours il les subordonne à l'essentiel ; il y a quelque chose sur quoi passe le passager et que traverse l'éphémère. Aussi se passionne-t-on à surprendre tous ces paysages en train de durer. Ils sont tout penchés au long de leur journée ; ils n'attendent rien ; ils se sont si bien pénétrés de l'uniforme mouvement du temps qu'ils se laissent porter par lui ; ils sont confiés à la dérive des heures ; et dans la nuit ils maintiendront leur obscure présence.

Les figures comme les paysages donnent cette impression de persister. Dans les admirables nus de femmes la lourdeur de l'après-midi suspend les gestes en grappes aux branchages. Dans les portraits ce n'est pas quelque surprise d'attitude qu'inscrit Cézanne, mais l'ardente grandeur du repos. La couleur des vêtements brûle à force d'être splendide ; mais toujours au moment d'éblouir, de scintiller en ruisselant, elle s'arrête et

débouche dans la matité. Le ton a été établi par superpositions successives, avec lenteur et calcul, il ne lui reste plus à revêtir que son brillant ; mais s'il consentait à cette suprême richesse, peut-être l'étoffe s'animerait-elle d'un mouvement, peut-être les plis tendraient-ils à se draper et tout le personnage se camperait-il en une pose. Il ne faut pas. — Dans tous les portraits de *Madame Cézanne* je lis l'ineffable confiance de la lassitude.

*
* *

Il n'est peut-être pas de plus grand peintre que Cézanne. J'ai la faiblesse de regretter parfois qu'il n'ait été que peintre, que dans son œuvre l'homme n'intervienne jamais que comme serviteur des choses, qu'il ne fasse sentir sa présence que par sa dévotion et son souci de s'effacer. Mais ne faut-il pas que son abdication vienne réparer l'impertinence de ceux qui s'établissent en intrus et s'exposent au milieu de leurs tableaux ?

JACQUES RIVIÈRE.

FERMINA MARQUEZ

Des pieds à la tête,
Tu es un rameau fleuri.
Bénie soit la mère, Jeune fille,
Qui pour toi souffrit les douleurs.

—

Voici que je suis malade et vieux.
Hors de ce monde la mort m'appelle;
Par mon testament j'ordonne
Qu'on m'enterre dans ton lit.

(MADRIGAUX ESPAGNOLS.)

I.

Le reflet de la porte vitrée du parloir passa brusquement sur le sable de la cour, à nos pieds. Santos leva la tête, regarda, et dit :

— Des jeunes filles.

Alors, nous eûmes, tous, les yeux fixés sur le perron, où se tenaient, en effet, à côté du Préfet des Études, deux jeunes filles en bleu, et aussi une grosse dame en noir. Tous quatre descendirent les quelques marches, et, suivant l'allée qui longeait la cour, se dirigèrent vers le fond du parc, vers la terrasse d'où l'on voyait la vallée de la Seine, et Paris, au loin. Le Préfet des Études montrait

ainsi aux parents des nouveaux élèves, une fois pour toutes, les beautés de son Collège.

Comme les jeunes filles passaient le long de la grande cour ovale, où les élèves de toutes les classes étaient réunis, chacun de nous les dévisagea tout à son aise.

Nous étions une bande d'effrontés, de jeunes roués (entre seize et dix-neuf ans) qui mettions notre honneur à tout oser en fait d'indiscipline et d'insolence. Nous n'étions pas élevés à la française ; et du reste, nous Français, nous n'étions qu'une bien faible minorité dans le Collège ; à tel point, que la langue en usage entre élèves était l'espagnol. Le ton dominant de l'Institution était la dérision de toute sensiblerie et l'exaltation des plus rudes vertus. Bref, c'était un lieu où l'on entendait cent fois par jour, prononcés avec un accent héroïque, ces mots : " Nous autres Américains ".

Ceux qui disaient cela (Santos et les autres) formaient une élite dont tous les élèves *exotiques* (Orientaux, Persans, Siamois) étaient exclus, une élite dans laquelle, pourtant, nous Français étions admis, d'abord parce que nous étions chez nous, dans notre propre pays, et ensuite parce que, comme Nation, historiquement, nous valions *presque* la race au sang bleu, la Gent de Raison. C'est là un sentiment qui paraît perdu, aujourd'hui chez nous : on dirait que nous sommes des bâtards, qui évitons de parler de nos pères. Ces fils des armateurs de Montevideo, des marchands de guano du Callao, ou des fabricants de chapeaux de l'Equateur, se sentaient dans toute leur personne et à tous les instants de leur vie, les descendants des Conquistadors. Le respect qu'ils avaient pour le sang espagnol, — même lorsque ce sang était, comme chez la

plupart d'entre eux, un peu mélangé de sang indien, — était si grand, que tout orgueil nobiliaire, que tout fanatisme de caste semble mesquin, comparé à ce sentiment-là ; à la certitude d'avoir pour ancêtres des paysans de la Castille ou des Asturies. C'était une belle et bonne chose, après tout, que de vivre parmi des gens qui avaient ce respect d'eux-mêmes (et ce n'étaient que de grands enfants). Je suis sûr que le petit nombre d'anciens élèves restés en France, se rappellent aujourd'hui avec reconnaissance notre vieux collège, plus cosmopolite qu'une exposition universelle, cet illustre Collège Saint-Augustin, maintenant abandonné, fermé depuis quinze ans déjà..... C'est parmi les souvenirs d'une des plus glorieuses nations de la Terre que nous y avons grandi ; le monde Castillan fut notre seconde patrie, et nous avons, des années, considéré le Nouveau-Monde et l'Espagne comme d'autres Terres-Saintes où Dieu, par l'entremise d'une race de héros, avait déployé ses prodiges. Oui, l'esprit qui dominait chez nous était un esprit d'entreprise et d'héroïsme ; nous nous efforcions de ressembler aux plus âgés d'entre nous, que nous admirions ; à Santos, par exemple, à son frère cadet Pablo ; naïvement nous imitions leurs manières et jusqu'au son de leur voix, et nous avions à les imiter ainsi, un plaisir extrême. Voilà pourquoi nous nous tenions tous, à ce moment, près de la haie de myrtes qui séparait la cour de la grande allée du parc, domptant notre timidité pour admirer, avec une impudence voulue, les étrangères.

De leur côté, les jeunes filles soutinrent hardiment tous ces regards. L'aînée surtout : elle passa lentement devant nous, nous regarda tous, et ses paupières ne bat-

tirent pas une seule fois. Quand elles eurent passé, Pablo dit à très haute voix : " Jolies filles "; c'était ce que nous pensions tous.

Puis chacun, parlant courtement, donna son opinion. En général, la plus jeune des deux sœurs, celle qui avait sur le dos une épaisse queue de cheveux noirs noués en papillon d'un large ruban bleu, la " petite " fut jugée insignifiante, ou du moins trop jeune (douze, treize ans, peut-être) pour être digne de notre attention : nous étions de tels hommes !

Mais, l'aînée ! nous ne trouvions pas de mots pour exprimer sa beauté ; ou plutôt, nous ne trouvions que des paroles banales qui n'exprimaient rien du tout ; des vers de madrigaux : yeux de velours, rameau fleuri, etc. Sa taille de seize ans avait, à la fois, tant de souplesse et de fermeté ; et ses hanches, au bas de cette taille, n'étaient-elles pas comparables à une guirlande triomphale ? Et cette démarche assurée, cadencée, montrant que cette créature éblouissante avait conscience d'orner le monde où elle marchait... Vraiment, elle faisait penser à tous les bonheurs de la vie.

— Et elle est chaussée, habillée et coiffée à la dernière mode, conclut Demoisel, un grand nègre de dix-huit ans, une brute, qui avait coutume d'affirmer, sans vouloir s'expliquer mieux, que sa propre mère était " Pahisienne de Pahis ", et la reine du bon ton à Port-au-Prince.

II.

Maintenant, il nous fallait des renseignements précis ; nous n'allions certes pas nous asseoir à l'écart, en écoliers

bien sages, et regarder dans notre cœur. D'abord, il fallait savoir qui *elle* était.

Ortega était, parmi nous, le seul Espagnol originaire de la métropole, et, pour cette raison, nous le traitions avec déférence. Santos, en cela encore, nous donnait l'exemple. Il tenait à bien montrer au jeune Castillan qu'il n'avait rien, lui, Santos Iturria, de Montérey, absolument rien d'un vulgaire et grossier parvenu américain, d'un " cachupin ". Lui, qui dominait par la force et la parole notre petit monde, il cédait le pas, volontairement, en bien des choses, à ce faible, indolent, taciturne Ortega. C'est ainsi que dans cette circonstance, il lui demanda tout d'abord son avis. Ortega observait la vie du collège, les petits événements quotidiens, les allées et venues des maîtres et des élèves. Il répondit qu'il pensait que ces jeunes filles étaient les sœurs de Francisco Marquez, un nouveau, entré en cinquième depuis peu de jours. Il avait deviné juste.

En lui tordant longtemps le poignet, Demoisel arracha au petit Marquez d'abord le prénom de sa plus jeune sœur, Pilar ; puis, en serrant un peu plus, il sut le prénom de l'aînée : Fermina. Nous étions là, regardant cette scène de torture : le nègre vociférant dans la figure de l'enfant, l'enfant le regardant bien en face et sans rien dire, des larmes coulant sur ses joues. Ce courage-là s'accorde mal avec le mensonge : Marquez ne nous trompait pas. Nous avions donc un mot maintenant, un nom à nous répéter tous bas, le nom entre tous les noms, qui la désignait : Fermina, Ferminita... des lettres dans un certain ordre, un groupe de syllabes, une chose immatérielle et qui pourtant porte en soi une image et des souvenirs, enfin quelque

chose *d'elle* ; on dit ce mot à voix haute, et si elle est là, vous avez fait retourner cette belle jeune fille. Oui, un prénom à écrire sur nos cahiers, en marge des brouillons de thèmes grecs, pour l'y retrouver après des années, et prononcer, en le retrouvant, gravement, avec une émotion profonde, de stupides paroles de romance...

Santos dit à Demoisel : " C'est assez de brutalités comme cela ; lâche-le donc, va. Lâche-le donc ". Le nègre obéit à contre-cœur. Là-dessus, le petit Marquez se mettant à parler de bon gré, nous apprîmes que la grosse dame qui accompagnait Pilar et Fermina, était, non leur mère — leur mère était morte — mais leur tante, une sœur du père Marquez. Le père Marquez était un des grands banquiers de la Colombie. N'ayant pu accompagner ses enfants en Europe, il les avait confiés à cette sœur qu'on appelait familièrement : Mama Doloré. C'était une créole de quarante ans environ, qui avait été belle, et qui avait encore, dans un visage aux traits empâtés, de grands yeux humides, aux regards trop ardents, pathétiques. Les trois enfants et leur tante resteraient en France pendant quatre ans, puis iraient passer deux années à Madrid au bout desquelles ils rentreraient tous à Bogota. Mais il y eut quelque chose qui nous plut, surtout : Mama Doloré et ses deux nièces viendraient passer toutes les après-midi à Saint-Augustin, jusqu'à ce que Marquez fût habitué à la vie de collège et n'eût plus besoin, pour lutter contre le désespoir, de sentir sa famille tout près de lui.

Ainsi, nous allions voir, tous les jours, pendant les deux longues récréations de l'après-midi, Fermina Marquez passer dans les allées du parc. Nous n'avions jamais eu

peur de quitter la cour, en dépit des règlements, pour aller fumer dans le parc, et maintenant, à plus forte raison... Il fallut rentrer en étude. Cette fin de récréation ne ressemblait pas à toutes les autres ; la vie était toute changée ; chacun de nous sentait en soi-même son espérance, et s'étonnait de la trouver si lourde et si belle.

III.

Nous nous disions : Si quelqu'un doit l'avoir, c'est Santos qui l'aura, à moins que Demoisel, ce sauvage, ne la prenne de force dans un coin du parc. Iturria lui-même comprit qu'il devait surveiller le nègre, tout en faisant sa cour à " la Fermina ". Du reste, nous trouvions le moyen d'être toujours une dizaine près des jeunes filles.

C'était assez facile : après nous être montrés pendant quelques minutes dans la cour des récréations, nous nous échappions, en sautant la barrière à claire-voie et en nous glissant, courbés, entre les feuillages des massifs. Pendant ce temps des gosses faisaient le guet.

Dans le parc, nous retrouvions le petit Marquez en promenade avec sa tante et ses sœurs, nous lui disions bonjour ; nous faisions de beaux saluts aux dames. Peu à peu, nous en vînmes à accompagner, en groupe, Mama Doloré et ses nièces. Mais nous étions toujours sur le qui-vive et prêts à nous cacher dans les taillis à la première alerte, car, certains jours, les surveillants faisaient du zèle et nous donnaient la chasse.

Ces promenades étaient très agréables. Les jeunes filles parlaient peu, mais nous les sentions près de nous, et Mama Doloré nous contait de belles histoires de son

pays ; ou bien elle nous faisait part de ses premières impressions de Paris, des mille étonnements qu'elle avait chaque jour. Elle avait loué un grand appartement, avenue de Wagram ; mais elle n'y rentrait que pour se coucher, parce que les magasins, (tant de magasins !) étaient une tentation trop forte ; elle et les " petites " prenaient leurs repas dans les restaurants du centre, pour être plus près des " occasions " ; et, encore, il fallait être tous les jours à une heure à Saint-Augustin ; et alors... " et alors, les six domestiques, dans l'appartement de l'avenue de Wagram devaient avoir du bon temps ! " Elle était singulière, trop bien habillée, trop parfumée, et mal élevée, et charmante ; elle fumait nos cigarettes et, quand elle s'adressait à l'un d'entre nous, elle l'appelait " quéridi ", avec le ton d'une amoureuse. Santos se disait : " Ah ! quand la nièce m'appellera quéridi ! "

Le parc s'ouvrait autour de nous, avec de nobles allées, larges et hautes entre les frondaisons épaisses, bien taillées, semblables à des murs et à des terrasses de verdure, — avec des taillis, où, dans une ombre verte et noire, émouvante, montaient les fûts des chênes engaînés de lierre et de mousse. Il y avait dans ce parc de Saint-Augustin, des avenues dignes de Versailles et de Marly. On y voyait, çà et là, d'énormes arbres troués par les boulets de la dernière guerre, mais qui avaient survécu, leurs grandes plaies bouchées avec du plâtre goudronné. Et il y avait surtout la terrasse avec son immense escalier central, et sa statue de Saint Augustin toute dorée dominant toute la vallée. C'est la vallée de la Seine, le Pays royal, où les routes et les forêts semblent continuer les beaux parcs, — où des oiseaux chantent

toujours. C'est le commencement de l'été ; on respire ; et l'on sent jusqu'au fond du cœur la douceur de la France.

IV.

Il y avait, près de la serre, un emplacement aménagé pour le tennis. C'était un jeu de filles, que nous méprisions, " un jeu de Yankees ". Pour plaire à Fermina Marquez, Santos et Demoisel mirent le tennis en honneur. Nous fîmes venir des raquettes, des chaussures spéciales ; ce fut très beau. La jeune fille s'animait beaucoup en jouant ; sa force et son agilité étaient admirables ; en même temps, elle savait garder une noblesse et une majesté d'allure que les mouvements les plus rapides ne troublaient pas. On portait alors des manches larges et ouvertes ; chaque fois que la jeune fille levait le bras, sa manche tombait, glissait peu à peu jusqu'au-delà du coude. Je m'étonne encore qu'elle ne sentît pas tous nos regards avides collés, pour ainsi dire, à son bras nu. Un jour, comme elle venait de remettre à Santos sa raquette, la partie finie, Santos, devant elle, baisa le manche de cette raquette.

— Vraiment, vous aimez tant que ça les raquettes ?

— Et plus encore la main qui les a tenues. — Santos lui avait saisi le poignet, et y appuya ses lèvres. Elle retira sa main brusquement, et son bracelet, qui s'était ouvert, tomba. Santos le ramassa en disant qu'il le gardait.

— Vous n'oseriez pas ?

— Oh ! je ferai mieux : je vous le rapporterai, chez vous, à Paris, ce soir à onze heures.

— Quelle blague !

— C'est comme je vous le dis. Avertissez seulement le concierge, pour qu'il me laisse passer, — et surtout n'en dites rien à Monsieur le Préfet des Études.

— Vraiment, c'est un coup à vous faire expulser !

Santos haussa les épaules et désigna d'un clin d'yeux Mama Doloré qui s'approchait, suivie de Pilar, de Marquez et de Léniot, un élève de seconde qui avait gagné la confiance de la créole en défendant le petit Marquez contre les taquineries de ses condisciples. — Puis à mi-voix : " Un coup à me faire expulser ? Bah ! je l'ai déjà essayé ce coup, — n'est-ce pas, le nègre ? " Demoisel répondit par son rire bizarre : " ahi, ahi ".

V.

C'était la première fois que Santos Iturria et Demoisel faisaient allusion, devant nous, à leurs équipées nocturnes. Pourtant, c'était le secret de Polichinelle. Je me suis toujours demandé pourquoi ils s'obstinaient à n'en rien dire. Depuis deux ans, cela durait. Chaque semaine, à certains jours, on voyait Iturria et Demoisel descendre du dortoir, au lever, avec les yeux vernis et les traits tirés d'hommes qui n'ont pas dormi. L'air accablé, les oreilles bourdonnantes, ils ne venaient en étude que pour dormir, derrière une muraille faite de dictionnaires. Aux récréations, ils ne paraissaient ni dans la cour, ni dans le parc ; mais, lorsque nous rentrions en classe, nous les voyions se glisser hors des " turnes " où étaient les pianos, et se cacher dans nos rangs avec la démarche lourde de gens à demi sommeillant. Santos avait une pâleur qui lui seyait bien ; quant au nègre, il avait l'air d'un pitre mal grimé, une

tête barbouillée d'encre et de chocolat. En classe encore, ils dormaient : Demoisel qui était un cancre, et qui, pour cette raison, était assis au dernier banc, faisait, sans se gêner, un bon somme, la tête appuyée au mur, les jambes allongées. Santos au contraire, qui était le premier de sa classe, dormait accoudé à la table, le buste droit. Il disait à son voisin, avant de s'endormir :

— Si l'on m'interroge, touche-moi le bras.

Le soir seulement, au réfectoire, ils semblaient s'éveiller. Et alors, ils se lançaient des regards d'intelligence, sérieusement, comme pour se demander si vraiment cela allait mieux. Nous qui devinions la cause de leur fatigue, nous les admirions sans rien dire. Ce sommeil qu'ils étalaient devant nous toute une journée, ces mystérieuses façons de complices, cet air, enfin, d'hommes qui ont fait la fête toute une nuit, piquaient notre curiosité, et nous faisaient désirer des plaisirs que nous ne connaissions pas encore. Ils se rendaient compte du prestige que ces expéditions leur donnaient à nos yeux, et je me demande, aujourd'hui, s'ils n'avaient pas, à nous montrer leur mauvaise mine de noctambules, autant de plaisir qu'à l'acquérir, cette mauvaise mine, dans les cafés et les restaurants de Montmartre, en s'amusant. Car c'était à Montmartre qu'ils accomplissaient leurs exploits ; de cela nous avions eu les preuves : en classe de philosophie, des notes de soupers aux en-têtes de célèbres restaurants de la Butte, avaient circulé de main en main, — des *additions* au bas desquelles, parfois, le total des francs s'exprimait par trois chiffres !

On ne sut jamais comment ils sortaient du Parc, ni comment ils faisaient pour rentrer au dortoir en pleine

nuit, quelques heures à peine avant le lever. Avaient-ils acheté la discrétion du garde de nuit, des veilleurs ? Avaient-ils des intelligences avec quelqu'un dans le village ? C'est probable. On disait que le professeur d'équitation, établi hors de Saint-Augustin, leur louait des chevaux. A cheval donc, ils allaient à la gare la plus voisine, et, au bout de vingt-cinq ou de trente minutes, les deux compagnons étaient à Paris. Au retour, ils retrouvaient les chevaux, laissés dans une écurie d'auberge, et galopaient jusqu'au collège. Fermina Marquez n'avait pas tort : il y avait là de quoi se faire expulser, et de quoi faire chasser une partie du personnel, en même temps. D'ailleurs, toutes ces choses ne furent connues des autorités du collège que beaucoup plus tard, alors que les coupables et leurs complices avaient quitté Saint-Augustin depuis plusieurs années.

D'abord, Santos fut seul à sortir la nuit. Il commença par fréquenter le Quartier Latin, car le train qu'il prenait dans la banlieue le déposait à la place Denfert, et il n'osait pas encore combiner, sur le réseau de ceinture, des itinéraires plus compliqués. Mais il se fatigua vite du Quartier. Il n'était pas à son aise dans les brasseries d'étudiants : le milieu était trop raffiné pour lui ; il entendait avec étonnement ses voisins de table parler de philosophie ou de littérature. Il se sentait, là, petit garçon, potache. D'autre part, ses dépenses exagérées, l'ostentation inconsciente de son argent, provoquèrent la jalousie méchante de la plupart, et le mépris de quelques-uns, de ceux, justement, qu'il sentait supérieurs à lui-même, et dont il aurait voulu gagner la sympathie. Et enfin, quand il eut connu les plaisirs coûteux de la Butte, il dédaigna les amusements plus modestes du Quartier.

A Montmartre, Santos Iturria se trouva plus libre. Peu à peu, comme il y venait environ deux fois par semaine, il fut compté, dans quelques établissements, au nombre des habitués, et plusieurs d'entre nous, une fois finie la vie de collège, ont rencontré, dans les cafés du Boulevard de Clichy et de la Place Blanche, des gens qui avaient connu M. Iturria, et qui se le rappelaient bien.

Demoisel, dès que Santos eût pour ainsi dire découvert Montmartre, fut de toutes les escapades. Santos avait permis au nègre de le suivre, parce que, désirant un compagnon et n'osant entraîner son frère Pablo dans ce danger, il avait trouvé chez Demoisel une audace aussi grande que la sienne propre. Les deux camarades devinrent populaires dans un certain monde de noceurs, de maîtres d'hôtel, de tziganes et de jolies filles. Le nègre, à vrai dire, avec ses jambes trop longues, sa taille trop haute, son nez court et curieusement retroussé au bout, un nez chiffonné de trottin parisien, très remarquable dans cette tête africaine, — un héritage, peut-être, de sa mère, la Pahisienne de Port-au-Prince? — Demoisel, dis-je, négligé de la Nature, n'obtenait aucun succès auprès des jolies filles. Du reste, il était violent, brutal et méchant, et si fort, que nul n'osait le contredire, surtout lorsqu'il était ivre. Dans ces moments-là, Santos seul pouvait le maîtriser et le ramener à temps au collège. Les autres nègres que nous avions à Saint-Augustin étaient des élèves modèles, travailleurs, très intelligents, garçons paisibles et de peu de mots, avec un peu de mélancolie, parfois, dans les yeux. Demoisel était donc une exception, et une exception terrible. On racontait, dans certains groupes, à voix basse, ses tristes exploits. Il paraît que,

malgré Santos, il allait, pendant ces fameuses nuits, dans je ne sais quels bouges, et que là, il payait des filles pour les gifler. Et ces malheureuses, qui avaient faim sans doute, consentaient à cette ignominie ! Je pense, aujourd'hui, de sang-froid, que ce n'était là qu'une légende, quelque incident dénaturé par l'imagination d'un enfant vicieux. Mais je me souviens bien du trouble que cette histoire jeta en nous, la première fois qu'elle nous fut contée. Nous étions, pour la plupart, des enfants gâtés, et c'est là ce qui avilit le plus les caractères, et ce qui durcit les âmes ; mais plusieurs d'entre nous pleurèrent d'indignation et de pitié en apprenant cette chose ; nous y pensions malgré nous constamment, et le soir, avant de nous endormir, c'était comme un poids étouffant que nos mains cherchaient à soulever de nos poitrines...

Santos, tout au contraire, était partout le bienvenu. Il entrait dans une salle de restaurant, la tête haute, le chapeau en arrière, et aussitôt, dans quelque groupe joyeux, il se trouvait toujours une belle femme pour dire: " Tiens, voilà mon béguin ". Santos Iturria était en effet très beau. Entre dix-huit et dix-neuf ans, il avait déjà la carrure, la pleine force, l'air assuré d'un homme de vingt-cinq ans. La vivacité naturelle à son âge ajoutait, par contraste, un charme de plus à son apparence. Sa figure était, non pas longue, mais grande, et toujours rasée de près, ce qui accentuait le caractère de propreté et de franchise qui se dégageait de toute sa personne. Son teint était clair, même un peu rose. Ses cheveux châtains, légèrement ondulés, couronnaient bien son front haut. Mais ses yeux surtout étaient remarquables ; ils étaient bleus, mais d'un bleu profond, presque noir. Ils éton-

naient. D'autant plus que leur regard, droit, viril, plein d'une insolence gaie, démentait tout à fait ses cils noirs, très longs, presque féminins...

En allant ainsi s'amuser à Montmartre, Santos apprenait à vivre. Il avait eu, au début, une certaine brusquerie de manières, et parfois s'était mis dans son tort. Un soir, comme Demoisel et lui montaient en courant, à la suite d'une jeune femme de leurs amies, l'escalier d'un restaurant à la mode, ils rencontrèrent un groupe d'hommes qui descendaient ce même escalier. La jeune femme passa ; mais Santos, voulant la suivre, s'élança, et bouscula un homme âgé, qui lui barra aussitôt le passage en disant :

— Monsieur, j'ai fait place à Madame ; mais c'est à vous qui êtes jeune à me laisser passer maintenant. On n'a pas idée...

Le bonhomme continua sa semonce pendant quelques instants, et Demoisel riait déjà en pensant à la verte riposte qu'allait faire Santos. Mais Santos écouta jusqu'au bout sans broncher. Puis il salua, s'effaça et dit simplement :

— La leçon est méritée, Monsieur, je vous fais mes excuses.

Quelqu'un, du palier voisin, cria :

— Bravo, Monsieur, vous savez vivre !

— Vous, je ne vous demande pas votre avis, répliqua Santos, et il passa.

Bientôt, il put se mouvoir facilement dans ce monde assez compliqué. Il y devint même une force morale : le champion des femmes auxquelles on manque d'égards, et la bête noire de quelques-uns de ces petits messieurs qu'on voit trop à la suite de certaines beautés.

Ce sont des jeunes gens très élégants. Vous liez conversation avec eux, et ils vous annoncent d'abord qu'ils sont des " fils de famille " en train de se ruiner ; ils sont à la veille de se voir donner un conseil judiciaire ; et, quand ils auront " tout mangé, " ils se feront sauter la cervelle. Seulement, et c'est très curieux, ils vous disent aussi : " Je vais vous conter un anecdote, " ou bien : " L'atmosphère est lourd ce soir : " ils n'ont pourtant aucun accent étranger, et ils vous ont confié qu'ils avaient fait leurs études " à Janson. " Alors, vous les observez de plus près, et vous constatez qu'ils semblent mal à leur aise dans leur habit, et qu'ils parlent aux garçons avec la dernière insolence. Et puis, qu'un homme riche, un *client sérieux*, ait l'air de trouver agréable la femme qu'ils accompagnent, vous les voyez disparaître sous un prétexte quelconque, céder la place, sans se fâcher. Et vous comprenez alors (trop tard) à qui vous avez eu affaire...

Santos Iturria ne pouvait pas supporter ces hommes du demi-monde. Il commença par repousser leurs avances avec une vivacité qui faisait honneur à son courage. Il félicitait l'un, à très haute voix, sur le tact avec lequel il s'était effacé, lui, amant de cœur, devant l'amant de raison, en telle ou telle circonstance qu'il rappelait. A un autre, il parlait de l'amour et de l'argent avec une insistance outrageante. Sa conversation était élégante, pleine de vivacité ; sans bavardage, mais abondante ; et ornée de mots drôles, de plaisanteries énormes dites avec un sérieux tout-à-fait amusant. Et son accent même, qui avait quelque chose de musical, donnait une saveur de plus à ces plaisanteries. Bientôt, il prit l'offensive contre

les jolis messieurs qu'il n'aimait pas. Et, avec ces gens sans esprit, prompts à la colère et aux paroles vilaines, il avait beau jeu. C'étaient ses plastrons et ses têtes de Turc. Il les affolait. Il les persécutait. Il leur faisait sentir qu'il avait toujours une chiquenaude à leur disposition dès qu'ils deviendraient grossiers. Et eux-mêmes n'osaient pas se conduire en goujats, de peur d'être chassés. Dans ces assauts d'impertinence, Santos avait toujours les rieurs, — et les rieuses aussi, — de son côté. Cela pouvait finir très mal. Et une nuit, dans la rue, Santos reçut un terrible coup de poing sur la nuque. Mais Demoisel traita si bien l'agresseur qu'on n'y revint plus. Santos en fut quitte pour passer quelques jours à l'infirmerie ; pour tout le monde, il avait fait une chute dans la salle de gymnastique.

Ainsi, rapporter à Fermina Marquez son bracelet n'était pas une chose bien difficile pour Santos. Pendant toute l'étude du soir, et même en montant au dortoir, il joua avec ce bracelet. Et le jour suivant, quand la jeune fille nous tendit la main, le bijou était à son bras. Cela nous remplit de fierté : l'audace d'Iturria nous faisait honneur à tous.

VI.

Nous étions maintenant l'escorte habituelle de la jeune fille. Une dizaine, à peu près. Tous ceux qui l'approchaient, ceux auxquels elle parlait, ceux qui jouaient avec elle, formaient, autour d'elle, une sorte de cour d'amour ; c'étaient ses chevaliers. Les chevaliers de Fermina Marquez donc, étaient admirés de tous les élèves, et peut-être même des plus jeunes parmi les surveillants. De

ces belles promenades dans le parc, nous ne rapportions plus l'odeur du tabac fumé en cachette, mais le parfum des petites Américaines. Était-ce le géranium ou le réséda ? C'était un parfum indéfinissable, un parfum qui faisait penser à des robes bleues et mauves, et blanches, et roses, à de grands chapeaux de paille souple ; et à des rouleaux et à des coquilles de cheveux noirs, et à des yeux noirs, tellement grands que le ciel doit s'y refléter tout entier.

Pilar n'était qu'une enfant ; elle avait ces doigts toujours tachés d'encre et ces coudes toujours écorchés, et ces grands gestes bêtes des fillettes de onze à treize ans. Mais la Fermina était une vraie, une grande jeune fille. C'est pour cela que son aspect avait pour nous quelque chose de si émouvant. Une jeune fille ! on voudrait battre des mains en la voyant ; on voudrait danser autour d'elle. Qu'est-ce donc qui la distingue à ce point d'une jeune femme ? Je regarde une jeune femme, une jeune mère entourée de ses enfants ; et elle me regarde à son tour, et elle me reconnaît : C'est ma main qui l'a attirée, et qui ne l'a plus lâchée que le baiser n'eût été reçu. Elle me regarde, et toutes ces images sont en elle : je suis un homme, pareil au père de ses enfants. Tandis que, pour la jeune fille, je suis un être inconnu, un pays étranger, un mystère. Un pauvre être inconnu, tout gauche et tout balbutiant devant elle ; un pitoyable mystère auquel un éclat de rire d'elle fait perdre toute contenance. Et pourtant, nous nous connaissons un peu : lorsque la vie me laisse bien seul avec moi, je découvre en moi des aspirations et des sentiments de femme ; et je ne doute pas que celles qui savent voir en elles-mêmes, n'aperçoivent,

au-delà de leur riche cœur de femme, l'esprit lucide et bien ordonné d'un homme. Mais comme nous ne pourrons jamais voir clair en nous, connaîtrons-nous jamais cette part de l'autre sexe que nous contenons tous, et toutes ? C'était notre erreur à vingt ans, de croire que nous connaissions la vie et les femmes. On ne connaîtra jamais ni la vie ni les femmes, et il n'y a, partout, que des objets d'étonnement et une suite ininterrompue de miracles. Santos croyait avoir appris à connaître les femmes, dans les cafés de Montmartre ; et nous aussi, qui n'étions allés — et rarement encore, — qu'à des parties et à des thés chez nos correspondants de Paris, nous aussi nous disions : " Voilà bien comme sont les femmes ".

VII.

Mais le scandale de notre absence, aux heures des récréations ; nos promenades, sans permission, et nos parties de tennis dans le parc, inquiétèrent enfin les autorités du collège. Et, un jour, chacun des chevaliers de Fermina Marquez s'entendit interdire l'accès du parc, sous les peines disciplinaires les plus graves. Seul, un élève de seconde, Léniot, était spécialement autorisé à accompagner les dames. Mama Doloré avait demandé cette faveur, parce que Léniot protégeait le petit Marquez et le guidait à travers les difficultés d'un début dans la vie de collège.

VIII.

Joanny Léniot, à quinze ans et demi, était tout simplement un collégien fort en thème. Sa physionomie

n'était pas agréable ; il était taciturne et ne regardait jamais les gens en face. Du reste, il vivait assez isolé. On le soupçonnait même d'employer les récréations à repasser mentalement ses leçons, tout en faisant semblant de dormir, étendu sur un banc. Caractère assez terne, dont personne n'aurait su dire rien de précis. Il était là, assis à sa place, ou debout à son rang, c'était tout. Mais, le jour de la distribution des prix, à l'appel de sa classe, on n'entendait plus que son nom, on ne voyait plus que lui sur l'estrade ; et comme, après tout, il faisait honneur au collège, tous les élèves l'applaudissaient à se faire mal aux mains. Mais personne ne l'aimait.

Il était entré à Saint-Augustin à neuf ans, sachant à peine lire. Il s'était d'abord senti tellement seul, — au milieu de ces condisciples qui parlaient une langue inconnue de lui, — tellement semblable à un prisonnier, tellement abandonné, qu'il s'était mis, pour ne plus sentir la misère de son existence, à travailler avec acharnement. Il se mit à étudier comme un homme se serait mis à boire : pour oublier. Il était un de ces caractères auxquels l'internat imprime une tare ineffaçable ; il le sentait, et luttait de son mieux contre ces influences.

Ses progrès étonnèrent tout le monde. Au bout d'un an on le fit passer de la huitième classe dans la sixième et, dans cette nouvelle classe, pour la première composition de l'année, il fut premier. Dès lors, il s'entêta, résolu à garder toujours le premier rang. On l'avait exclu des jeux de plein air ; sa maladresse était une certitude de défaite pour son camp ; les capitaines d'équipe eux-mêmes demandèrent qu'il fût dispensé de prendre part aux jeux. Il en fut content. Désormais, tout lui devint indifférent,

hormis cette place de premier, son idée fixe. Et c'était un effort de tous les jours, car même les devoirs ordinaires étaient classés, après correction, par ordre de mérite. La matière même des études lui importait peu : science, littérature, grammaire, géographie, ce n'étaient là que des occasions de satisfaire sa manie de gloire scolaire. On lui eût appris tout ce qu'on eût voulu, depuis que cette ambition avait été allumée en lui. Cette ambition l'aveuglait : il en était arrivé à ne plus sentir, autour de lui, la petite allure de la vie, à ne plus voir l'aspect monotone, plat et banal, des choses : le surveillant d'étude qui bâille sur ses auteurs de licence, les paresseux qui bâclent leur thème, et les cancres qui attrapent des mouches, ou qui regardent tristement vers les fenêtres où le ciel de nacre s'approfondit en nuit bleue. Il n'était même plus touché par la mélancolie de ces soirs de Saint-Augustin, ces soirs désespérés de village de la Grande Banlieue, où l'on entend, jusqu'au sommeil, gémir au loin vers Paris des trains qui semblent fuir épouvantés.... Tout l'effort de Joanny Léniot était tendu vers ce qu'il appelait, au plus secret de lui-même : le succès.

Eh bien, voici : on rentrait en classe ; le professeur était assis dans la chaire ; devant lui, un paquet de copies corrigées. Le silence fait, il disait :

— J'ai donné la note 18 à la version de M. Léniot ; elle est sans faute grave ; je vais vous la lire.

Ou bien c'étaient les résultats de la dernière composition. On ne les donnait qu'en présence du Préfet des Etudes et d'un Surveillant Général, dans chaque classe, toutes les semaines, le samedi soir. On commençait par les classes les plus élevées : Philosophie, Rhétorique...

Pendant un quart d'heure, vingt minutes, Joanny Léniot, assis à son banc, prêtait l'oreille aux différentes phases de la cérémonie. Les bruits des pas et des voix, le grondement des élèves se levant tous à la fois à l'entrée des autorités, — il entendait tout cela, et l'incertitude et l'anxiété l'affolaient. Et ces bruits se répétaient de proche en proche. Voici que ces Messieurs entraient dans la salle voisine. Enfin c'était le tour de la classe de Léniot. Les autorités, en redingote et en chapeau haut-de-forme, faisaient leur entrée ; les élèves et le professeur se levaient.

— Asseyez-vous, Messieurs", disait le Préfet des Etudes qui prenait un air solennel. Et alors le professeur lisait les résultats de la dernière composition ; quel instant !

— Premier : Léniot (Joanny).

Brusquement il se levait ; M. le Préfet des Etudes lui souriait ; puis il se rasseyait, chancelant. C'était une commotion, un coup dans son cerveau, un ébranlement de tous ses nerfs. Jusqu'à la fin de la classe, il en gardait un tremblement intérieur, une sorte de fièvre. A la sortie, il entendait :

— On a donné les places, chez vous ? Qui a été premier ? "

— Léniot encore, parbleu ! "

Il ne laissait rien paraître de sa joie. Du reste il savait combien tout cela était indifférent à la grande majorité des élèves. Et aussi, il voulait être modeste. Mais cette joie était si grande qu'il aurait voulu crier, et qu'il marchait voûté, tout courbé sous son fardeau d'orgueil. Comme, dans les images des romans d'aventures, on voit un pirate qui porte une belle captive blanche, ainsi il lui

semblait marcher, ébloui, tenant sa gloire entre ses bras, tout contre son cœur. C'était une nouvelle victoire : pendant huit jours encore il serait à la place d'honneur, en classe. C'était un peu comme après la communion : il se sentait purifié ; il se respectait davantage.

Le Préfet des Etudes et tous les Professeurs le félicitaient : on fondait de grandes espérances sur lui. Il était si intelligent, il s'assimilait tout si rapidement. C'était l'opinion générale. Car Joanny Léniot avait la coquetterie de dissimuler son effort tenace. S'il se donnait, en étude, une demi-heure de relâche, il passait cette demi-heure à montrer à tous son oisiveté, se levant vingt fois de sa place, se faisant constamment rappeler à l'ordre par le surveillant. Il affectait de recopier ses devoirs à la dernière minute. Il lui arrivait même de dormir en classe. Tout cela faisait illusion, et l'on s'émerveillait de la promptitude de son esprit. En réalité, les sentiments étaient, chez lui, toujours plus vifs et plus nets que les pensées ; ils obscurcissaient l'intelligence qu'ils dominaient, et, en somme, Léniot, avec toute sa réputation de cerveau bien doué, n'était remarquable que par son ambition sans mesure, au-dessus vraiment de son âge.

Ses parents (ils habitaient Lyon) lui écrivaient des lettres pleines d'éloges, pour l'encourager, à chacun de ses succès. Le père Léniot se disait que son fils comprenait les sacrifices qu'on faisait pour lui, et qu'il profitait, en garçon pratique, de l'instruction qu'on mettait à sa portée. Et la mère songeait : " C'est pour me faire plaisir qu'il travaille tant " ! Joanny voyait ces pensées derrière leurs félicitations. Non, ses parents ne comprendraient jamais....; et il déchirait leurs lettres en souriant de pitié. Personne ne

comprendrait jamais que la chose qu'il voulait, et pour laquelle il travaillait tant, c'était, uniquement, cette commotion cérébrale, ce spasme répondant à l'appel de la gloire : " Premier : Léniot (Joanny) ". — Ces pauvres petits succès d'écolier bien noté étaient, pour son imagination d'adolescent, des triomphes d'imperator romain.

Mais les grandes personnes ne se doutent pas, — la vie les a tellement assourdies, tellement émoussées, — que ces lauriers pourraient bien ne jamais se faner au front de ce bon élève. A Saint-Augustin, on ne donnait pas de couronnes, aux distributions des prix; mais les livres portaient, gravé sur le plat de la couverture, un écusson d'or aux initiales de l'institution : S. A., qui signifiaient aussi, d'après le vieux calembour transmis de génération en génération depuis les origines du collège : Sale Auberge. Cet écusson était large, à peu près, comme une pièce de cent francs. Longtemps, Joanny avait regardé ce cercle d'or avec révérence. C'était comme le reflet permanent du fameux " premier rayon de la gloire " dont parlent quelques bons auteurs ; et, quoique ce respect ne fût déjà plus pour lui qu'un souvenir d'enfance, son enfance se réveillait, avec tout son goût amer, avec toute sa tristesse et tout son sérieux, à la seule vue de ses livres de prix des années précédentes. Oui, toute sa vie il aurait des prix ; toute sa vie, il sentirait la chaleur de ce cercle d'or posé sur lui. Toute sa vie serait pleine de cette gravité studieuse, de cette silencieuse application, incessante, à exceller en toutes choses. Toute sa vie aurait pour lui cette précieuse amertume, la saveur même du laurier ! Et il pouvait y avoir, dehors, loin des salles d'étude et des couloirs obscurs, tout le grand air, et tout l'été, avec ces souffles

pleins d'odeurs qui nous donnent le vertige; ou bien l'automne et les premiers brouillards d'après la rentrée, ces brouillards chauds qui se posent comme une main sur notre cœur; il pouvait y avoir Paris et toutes ses nuits pleines de péché — des péchés si beaux et si terribles qu'on n'ose pas les imaginer; il pouvait y avoir toutes les femmes de la terre, si belles qu'on voudrait leur trouver des noms qui exprimeraient leur beauté; et il pouvait y avoir les yeux de Fermina Marquez où resplendissait le soleil des Tropiques; — Joanny Léniot tournait son visage vers le mur, et, pensant au devoir qu'il avait à faire, sentait au fond de lui une joie plus grande que toutes ces joies.

Non, rien du monde ne le troublerait. Il se concentrait en soi-même, refusant de se disperser, d'accorder une seconde de tendresse à quoi que ce fût. Il voyait clairement la limite de son esprit. Il avait lu et relu une courte " Vie de Benjamin Franklin " qui se terminait par ces mots : " Il a tiré tout le parti possible de lui-même ". Léniot pensait : " Franklin devait se mépriser comme je me méprise moi-même; mais il a trouvé le moyen d'être grand aux yeux des hommes. C'est la route à suivre, et sans broncher ". Il s'économisait. Quand Fermina Marquez parut dans le Collège, amenant avec elle un air nouveau, il s'accusa de s'être laissé, un instant, distraire. Les plus beaux yeux du monde ne devaient pas le détourner de son but splendide. César avait-il une seule fois regardé tendrement les filles ou les femmes des chefs gaulois? Quand, du haut des remparts, elles le suppliaient, découvrant leur poitrine; ou bien, quand les soirs de bataille, on les amenait par troupeaux au camp

du Proconsul, — avait-il jamais eu le moindre frémissement de pitié, un instant de désir pour la plus jolie et la plus infortunée ? Cependant, elles étaient complètement à lui ; et elles sentaient si bien leur Maître dans cet homme chauve, petit, au visage bien rasé ! Que de fois Joanny avait imaginé des scènes de ce genre...

Eh bien, lui-même, comme César, était destiné à être admiré des hommes et à être aimé des femmes. Il était indigne de lui d'admirer et d'aimer en retour. Ou bien, peut-être, aimerait-il ; mais il ne pourrait aimer qu'une captive, c'est-à-dire la femme humiliée et suppliante qui se traîne à vos pieds, ou qui vous baise craintivement les mains. Oui, mais cette femme-là se trouve-t-elle ailleurs que dans les romans dont la scène est aux Colonies ?

N'ayant pas de sœur, fréquentant peu de jeunes filles, Léniot avait une horreur instinctive des jolies moqueuses qui mettent à si rude épreuve l'orgueil timide et solennel des très jeunes hommes. Il est bien dur, pour un garçon qui ne se compare qu'avec des hommes comme Franklin ou Jules César, de s'entendre raillé sur une maladresse commise en servant le thé, ou sur le vert trop éclatant d'une cravate neuve. Plein de rancune, il gardait le souvenir de circonstances où il avait été ridicule et dans lesquelles de grandes jeunes filles niaises s'étaient moquées de lui, " de petites dindes, des pecques provinciales, avec des accents de campagnardes ". Mais le souvenir de leur accent ne suffisait pas à venger Léniot des piqûres qu'elles avaient faites à son amour-propre. Non, — et à mesure qu'il approchait de sa seizième année il s'en persuadait davantage, — ce qui vraiment le vengerait, ce qui établirait définitivement sa position et son attitude à

l'égard des femmes, c'était *une séduction*. Par ce moyen, d'abord, d'un enfant qu'il était, il deviendrait un homme : alors, sans doute, il pourrait s'approcher enfin sans rougir de ces " jeunes dindes " restées ignorantes. Par ce moyen, encore, il connaîtrait une nouvelle espèce de triomphe : il saurait ce qu'un homme ressent à voir une fille lui sacrifier ses scrupules, sa pudeur, et toutes ses années d'innocence. " Et une femme qui se livre, ne trahit-elle pas le sexe tout entier ? " Oui, en séduire une ! A cette pensée, comme tu bats fortement, cœur de conquérant ! Ainsi Léniot songeait, en fumant, dans le parc, sa cigarette d'après déjeuner. A cet instant même, Mama Doloré et les jeunes Colombiennes parurent au tournant d'une allée. Lèniot se hâta de les joindre, et, en les saluant, regarda Fermina Marquez au visage, durement, comme on regarde un ennemi. Il venait de penser : " Pourquoi ne serait-ce pas *toi ?* "

Et la témérité de cette pensée le frappa soudain ; tout son sang lui sembla refluer en déroute vers son cœur. Cette enfant était si belle, si imposante dans sa grâce, si majestueusement jeune, que jamais il n'oserait même lui laisser voir le trouble où sa présence le jetait. Et puis, tout aussi brusquement, sa volonté reprit le dessus, et refoula un sang plus chaud, tout électrisé, dans ses veines. Oh ! il oserait ; on verrait bien ! Il se mit à marcher près d'elle. Tout ce qu'il se proposait d'accomplir se dressait devant son esprit. Attentivement, il mesura la distance qui le séparait du premier baiser. Et voici que de nouveau il n'osait plus. Rien ne pressait pourtant. Mais il y avait là un obstacle que sa timidité, frémissante, cabrée, refusait de franchir. Ce n'était pas qu'il craignît de se poser en

rival en face de Santos Iturria. Au contraire ; même si cela finissait par un combat où lui, Léniot, serait certainement vaincu, il garderait l'honneur très grand, de s'être, tout seul, élevé contre le héros du collège.... " et à propos d'une femme, encore ". Et ce n'était pas qu'il crût qu'on pût le traiter en enfant et le dédaigner à cause de son âge ; du reste Fermina avait à peine un an de plus que lui. Alors, où était cet obstacle, sinon dans sa propre timidité ? Pourtant, il ne manquait pas de courage. Le tout était de commencer ; et ce devait être facile : même chez les auteurs classiques, les amants paraissent n'éprouver aucun embarras à déclarer leur flamme. Et Santos, et Ortega, et d'autres élèves des classes supérieures, allaient fréquemment à la lingerie embrasser, l'une après l'autre, les petites lingères. Sans doute, ce n'étaient que des lingères. Mais Pablo s'était vanté, un matin, au réfectoire, d'avoir glissé des billets doux dans les mains des jeunes invitées, lors de la dernière fête de St. Charlemagne ; — oui, des billets doux, et au nez de leurs parents. Et même une d'elles avait répondu —, un galant homme n'en pouvait dire davantage.

Elle avait répondu. " Pourquoi donc hésiterais-je, moi ? " se disait Léniot.

VALÉRY LARBAUD.

(A suivre.)

JOURNAL SANS DATES

Cuverville.

J'ai fui la ville pour quelques jours, las de me débattre contre les occupations multiples qui disloquent trop la pensée. A Paris j'ai beau faire, le meilleur des journées s'effiloche ; correspondance, menues lectures sans profit, soucis divers, harcelante préoccupation du réel, sympathies — ces harpies dépichent la trame ; je n'y puis tisser rien de dru.

Je n'écris rien de bien si le travail ne m'accapare, et prends toute distraction en horreur. Le livre que j'écris n'est bon que si ma première pensée, ma pensée du réveil, est à lui.

* * *

J'emportais avec moi *les Marches de l'Occident* de Mithouard, *Sur la vie* de Scantrel-Suarès et je me proposais, les ayant plus qu'à moitié lus, d'en parler après avoir achevé de les lire. J'emportais encore maints autres livres que je me réjouissais de lire durant la pluie d'autant mieux et plus volontiers que je les aurais lus sans cet insupportable souci d'en écrire. Mais j'emportais aussi la *Jeanne d'Arc* de Péguy ; je l'entr'ouvre et presque aussitôt je n'ai plus d'attention pour rien d'autre. L'étonnant livre ! Le beau livre ! Rien, depuis l'*Arbre* de Claudel,

ne m'avait imposé davantage. J'écris mal ressaisi, tout ivre ; s'il y paraît un peu, n'importe ; ce n'est pas un article que voici.

D'autres ont raconté l'histoire des cahiers de Péguy ; jusqu'aujourd'hui leur douteuse fortune a cheminé dans l'ombre, patiemment, longuement, durement.[1] Puis l'article de Michel Arnauld, paru ici même ; et tout aussitôt comme ces feux sur les collines, tout prêts, qui n'attendaient qu'un signal pour partir, et l'un invitant l'autre s'allument, — l'article de Daniel Halévy dans le *Temps* ; dans les *Débats* l'article de C. Lucas de Pesloüan... désormais les *Cahiers* progresseront dans la lumière. Et Péguy l'a bien mérité.

M. C. Lucas de Pesloüan cite une interview de Barrès, que je ne connaissais pas, que j'ai plaisir à lire, et plaisir à citer ici : " La littérature en décadence ! Quelle erreur !... Un réveil magnifique des passions et des énergies se manifeste partout dans la jeunesse... Allez au Quartier Latin dans cette modeste boutique des *Cahiers de la Quinzaine*... Rien n'est vulgaire, rien n'est déprimé dans un tel milieu. Voilà des âmes qui débordent. Vous me parlez d'affaiblissement de la pensée et des caractères. Moi je vous montre des groupes d'hommes qui ont un idéal, et, notez-le, un idéal qui commande à leur destinée. C'est cela qui est beau chez un Péguy, chez un Maurras. La compagnie perpétuelle de leur pensée leur suffit et les ennoblit... " — " Il faut savoir estimer la valeur d'une telle opinion ", ajoute M. C. Lucas de Pesloüan...

[1] Il serait plus exact de dire que Péguy cheminait à l'ombre de ses cahiers.

Aussi bien Barrès reconnaîtra-t-il dans le *Mystère de la Charité de Jeanne d'Arc*, et reconnaîtrons-nous avec lui, son propre enseignement dans ce qu'il a de plus salutaire, ses théories dans ce qu'elles offrent de plus sûr.

Enfin le mystère se passe à Domremy, en Lorraine, et c'est une accointance de plus. A sentir combien subtilement la petite Hauviette, interlocutrice de Jeannette d'Arc, avec Colette Baudoche s'apparente, je pressens combien l'un et l'autre de ces portraits sont ressemblants.

" *Je suis une petite Française qui voit clair*, s'écrie Hauviette — *et je ne laisse pas dire. Je suis une petite Lorraine qui voit clair.* "

" *Ce qu'était une paroisse chrétienne, une paroisse française au commencement du quinzième siècle*[1] *; ce qu'était une paroisse lorraine, en plein cœur de la chrétienté ; comment les malheurs du temps, les désastres et les déchirements du royaume retentissaient sur la vie intérieure, lui donnant un approfondissement qu'elle n'avait peut-être jamais atteint ; créant une mystique ; comment dans cette chrétienté, dans ce peuple chrétien la sainteté poussait pour ainsi dire toute seule, simple et s'ignorant elle-même ; non point travaillée par des exercices, par des forcements de serre, mais littéralement en pleine terre comme une fleur du pays, comme une plante vigoureuse et vivace, fille du terroir, naturelle en ce sens autant que surnaturelle, et qui enfonçait dans le sol des racines d'une profondeur incroyable ; comment la plus grande histoire du monde, et la plus belle, est ainsi venue tout naturellement au monde, est sortie toute naïve et toute neuve, c'est ce que M. Péguy a entrepris de représenter dans ce* mystère... "

[1] Je cite ici le texte de la notice des " Cahiers. "

Représenter c'est bien le mot ; ici Péguy n'explique rien : il re-présente ; c'est à dire il remet au présent ce passé. Nul archaïsme. Sinon que la misère était plus grande alors, cet alors pourrait être aujourd'hui. Aujourd'hui cette détresse, cette angoisse ; aujourd'hui cette sainteté ; elle apparaît ici du même coup possible et nécessaire ; elle éclot naturellement. Elle ne paraissait pas, alors, plus possible et plus vraisemblable ; elle n'est pas moins possible ni moins vraisemblable aujourd'hui.

*
* *

Le livre entier pourrait se partager en trois scènes ; une admirable prière de Jeanne d'Arc ; un dialogue de cette enfant de treize ans avec sa petite amie Hauviette — et je ne connais rien de plus beau — ; un très long dialogue entre Jeannette et la religieuse Gervaise, coupé par un interminable monologue de celle-ci. L'acheminement de la pensée est très lent, mais sûr. L'écriture de Péguy ne trace jamais une ligne ; elle tend à couvrir un espace.

Et je me proposais, après ce peu de chemin parcouru, de le reparcourir en quelques pas. Douze phrases m'eussent suffi pour résumer ces deux cent cinquante pages. Mais ces redites, cette superfétation même, sont de la pièce, en font partie. On supprimerait tout à vouloir essayer de réduire.

Je sais bien que ces redites, ces superfétations, ces reprises étaient déjà dans les précédents cahiers. Mais la manière, pour être personnelle à Péguy, dira-t-on qu'elle est postiche à ce Mystère ? Non ; mais bien que Péguy, pour écrire ce livre admirable, était tout préparé — désigné.

Il y a là mieux que l'appropriation d'une manière, il y a celle du *style* ; c'est à dire de " l' homme même ".

Le style de Péguy est semblable à celui des très anciennes litanies.

Il est semblable à ce chant que les enfants pauvres de Rouen, selon une antique coutume, viennent chanter très vite et sur une voix suraigüe, au jour des Rois, quêtant de porte en porte :

" Donnez, donnez la part à Dieu ! — Nous vous chantrons les Evandieux — les Evandieux de Not' Seigneu...—

J' l'ai vu vivant, je l'ai vu mort — A la lueur de quatr' chandell' — donnez, donnez-nous la part à Dieu, etc., etc. — "

Il est semblable aux chants arabes, aux chants monotones de la lande ; il est comparable au désert ; désert d'alfa, désert de sable, désert de pierres...

Le style de Péguy est semblable aux cailloux du désert, qui se suivent et se ressemblent, où chacun est pareil à l'autre, mais un tout petit peu différent ; d'une différence qui se reprend, se ressaisit, se répète, semble se répéter, s'accentue, s'affirme, et toujours plus nettement ; on avance. Qu'ai-je à faire de plus de variété ! de ces pays loquaces qui, dans l'espace d'un seul regard et sans que j'aie à tourner les yeux, m'offrent à considérer plus de choses que n'en peut écouter ma vie. Je ne veux plus aimer que les déserts ou les jardins ; les jardins très soignés et les déserts monotones ; où la même fleur, ou du moins la presque pareille, répétera le presque semblable parfum ; durant des lieues ; et le même caillou la même couleur, et pourtant à chaque fois un tout petit peu différente ; comme la flûte arabe la même phrase, presque

la même, durant presque tout le concert ; comme le croyant la même prière, durant tout son temps d'oraison, ou du moins presque la même, un peu différemment intonée, presque sans qu'il s'en doute, et comme malgré lui, qui recommence encore, et où sa foi ne s'épuise pas encore. Mots ! je ne vous laisserai pas, mêmes mots, et je ne vous tiendrai pas quittes, tant que vous aurez encore quelque chose à dire.

" Sa gorge qui lui faisait mal.
Qui lui cuisait.
Qui lui brûlait.
Qui lui déchirait.
Sa gorge sèche et qui avait soif
Son gosier sec.
Son gosier qui avait soif.
Sa main gauche qui lui brûlait.
Et sa main droite.
Son pied gauche qui lui brûlait.
Et son pied droit.
Parce que sa main gauche était percée.
Et sa main droite.
Et son pied gauche était percé.
Et son pied droit.
Tous ses quatre membres.
Ses quatre pauvres membres.
Et son flanc qui lui brûlait
Son flanc percé
Son cœur percé.
Et son cœur qui lui brûlait
Son cœur consumé d'amour.
Son cœur dévoré d'amour. "

Nous ne vous laisserons pas, Seigneur, que vous ne nous ayez bénis.

* * *

Aucune phrase ne suffit à exprimer la pleine touffe de la pensée. Les mots ont beau se serrer l'un près de l'autre, l'un contre l'autre, ils ne se presseront jamais d'une étreinte si sûre qu'ils ne laissent rien échapper. Et chaque mot, de chaque phrase de Péguy aussitôt dite débandée, court après tout ce qu'il a laissé fuir.

En vérité quel admirable livre pour l'étranger qui veut toucher du nez le nuancé de notre langue. Jamais elle ne fut moins latine et moins lapidaire ; plus libre et plus soumise à la fois, répondant plus soudain au moindre souffle de l'esprit. On la retrouve ici, ô joie ! comme elle était dans Rabelais : en formation, et toute jeune !

HAUVIETTE.

Tu faisais ta prière. Ne t'en excuse pas. Ne t'en défends pas. Je ne te le reproche pas. Tu n'as pas besoin de t'en défendre. Il n'y a pas de mal à ça. Tu n'as pas besoin d'avoir honte...

... Tu auras beau faire, tu auras beau dire, tu auras beau croire : tu es notre amie, jamais tu ne seras comme nous.

Je ne t'en veux pas. Je suis dans la main du bon Dieu. Nous sommes dans la main du bon Dieu, tous, et la terre, entière, est dans la main du bon Dieu. Il faut de tout pour faire un monde. Il faut des créatures de toute sorte pour faire une création. Il faut des paroissiens de toute sorte pour faire une paroisse. Il faut des chrétiens de toute sorte pour faire une chrétienté.

JEANNETTE.

— Il y a eu des saints de toute sorte. Il a fallu des saints et des saintes de toute sorte. Et aujourd'hui il en faudrait. Il en faudrait peut-être encore d'une sorte de plus.

HAUVIETTE.

— Tu es parmi nous, tu n'es pas comme nous, jamais tu ne seras comme nous. Moi quand je fais ma prière, je suis contente, pour le temps que ça dure. Pour le temps de la faire, et pour le temps que ça dure après. Jusqu'à la suivante. Jusqu'à la prochaine.

JEANNETTE.

Hélas !

HAUVIETTE.

Mais toi ça te laisse toujours sur ta faim, de faire ta prière. Et tu es toujours aussi malheureuse qu'avant. Après qu'avant...

... On s'imagine ici, dans la paroisse, que tu es heureuse de ta vie parce que tu fais la charité, parce que tu soignes les malades et que tu consoles ceux qui sont affligés ; et que tu es toujours là avec ceux qui ont de la peine. Mais moi, moi Hauviette, je sais que tu es malheureuse.

JEANNETTE.

— Tu le sais parce que tu es mon amie, Hauviette.

HAUVIETTE.

— Je ne suis pas amie seulement, je suis une fille qui voit clair. De faire du bien aux autres, nous autres ça nous ferait du bien, si seulement on en faisait. Mais toi rien ne te fait du bien. Tout te fait du mal. Tout te laisse sur ta faim. Tu te consumes, tu te consumes, tu es consumée de tristesse, tu es perdue de tristesse, tu as, pauvre grande, tu as une fièvre, une fièvre de tristesse, et tu ne guéris point, tu ne te guéris jamais. Tu as une grande fièvre. Tu es pétrie de tristesse. Ton âme est pétrie de tristesse...

O pathétique insistance ! Ecoutons Madame Gervaise, qu'appelle auprès d'elle la grande détresse de Jeanne, expliquer à l'enfant que l'inutilité de la souffrance est le propre de la souffrance d'enfer :

"... Il y a, ailleurs il y a une souffrance qui est perdue ; qui est toute perdue ; qui est toujours perdue ; quand même on ne voudrait pas ; quoi qu'on veuille ; quoi qu'ils veuillent ; quoi qu'ils veuillent éternellement.

Quoi qu'ils fassent. Eternellement quoi qu'ils fassent.

C'est ça l'enfer. Autrement il n'y aurait pas d'enfer. Ça serait la même chose que nous ; ça serait la même chose partout.

Dans toute la création.

Si leur souffrance pouvait servir, mon enfant, ma pauvre enfant, ils seraient comme nous ; ils seraient nous ; il n'y aurait pas, il n'y

aurait jamais eu de jugement. Si leur souffrance pouvait servir, sitôt qu'une souffrance peut servir, elle s'appareille, elle s'apparente, elle se lie à la souffrance de Jésus-Christ. Elle devient de la même race. Elle devient, aussitôt elle devient de la même sorte, de la même race, de la même famille que la souffrance de Jésus-Christ...

... Ma fille, ma fille il y a beaucoup d'Eglises ; dans l'Eglise. Mais il n'y en a qu'une. Il n'y a qu'une Eglise. Il y a plusieurs Eglises. Il y a la militante, où nous sommes. Il y a la souffrante, où nous éviterons d'être ; s'il plaît à Dieu. Il y a la triomphante, où nous devons demander d'être. S'il plaît à Dieu. Mais il n'y a pas une Eglise infernale.

Il n'y a pas une Eglise d'enfer. "

Il s'agit d'amener Jeanne peu à peu à l'idée d'un sacrifice actif, à cette idée de sainteté, à cet état de sainteté active qui sauvera le royaume de France, car la religion calme, résignée, raisonnable et simplement conservatrice de Hauviette n'y suffit pas. Et cependant quelle beauté déjà dans cette acceptation, dans cette raisonnable ferveur. — Je voudrais citer tout au long :

HAUVIETTE

"... Voilà bientôt cinquante ans passés, au dire des anciens, que le soldat moissonne à sa fantaisie ; voilà bientôt cinquante ans passés que le soldat écrase, ou brûle, ou vole, à sa guise, la moisson mûre; et pour le moins qu'il foule au pied des chevaux la moisson mûre. Eh bien ! après tout ce temps-là, tous les ans, à l'automne, les bons laboureurs, ton père, le mien, tes deux grands frères, les pères de nos amies, toujours les mêmes, les mêmes paysans, les mêmes paysans français, labourent avec le même soin les mêmes terres, à la face de Dieu, les terres de là-bas, et les ensemencent. Voilà ce qui garde tout. Les maisons démolies, on les rebâtit. Les églises, les églises mêmes, les paroisses démolies, on les rebâtit. La paroisse n'a jamais chômé. Et avec tous ces embroussaillements le culte, le culte de Dieu n'a jamais chômé. Voilà ce qui garde tout. Ce sont des bons chrétiens. La messe n'a jamais chômé ; ni les vêpres ; ni aucun

office ; ni aucun service de Dieu. Et ils n'ont jamais manqué de faire leurs Pâques, au moins une fois par an. Voilà ce qui garde tout. Le travail. Le travail du bon Dieu. Ils n'auraient, eux aussi, qu'à se faire soldats ; ça n'est pas difficile : on reçoit moins de coups, puisqu'on en donne aux autres. Une fois soldats, ils n'auraient, eux aussi, qu'à faire la moisson sans avoir fait les semailles. Mais les bons laboureurs aiment les bons labours et les bonnes semailles...

Comme se reprenant :

Ecoute, je ne voudrais pas dire une bêtise. Mais au fond je crois bien qu'ils aiment tout de même autant le labour et les semailles que la moisson. Ils aiment autant au fond labourer que moissonner et semer que récolter, parce que tout cela c'est le travail, le même travail, le même sacré travail à la face de Dieu.

Au fond ils ne veulent pas moissonner sans avoir labouré, récolter sans avoir semé. Ça ne serait pas juste. Ça ne serait pas dans l'ordre du bon Dieu.

Tous les ans ils font à la même époque la même besogne avec la même vaillance, tout le long de l'année le même travail avec la même patience : voilà ce qui tient tout, ce qui garde tout ; ce sont eux qui tiennent tout, eux qui gardent tout, eux qui sauvent tout ce que l'on peut sauver ; c'est par eux que tout n'est pas mort encore, et le bon Dieu finira bien par bénir leurs moissons.

Moi je suis comme eux. Si j'étais à la maison occupée à filer mon peson de laine, ou ça revient au même si j'étais à jouer aux boquillons, parce que ce serait l'heure de jouer ; et si on venait me dire, si quelqu'un accourait : Hauviette, Hauviette, c'est l'heure du jugement, l'heure du jugement dernier, dans une demi-heure l'ange va commencer à sonner de la trompette...

JEANNETTE.

Malheureuse, malheureuse, de quoi oses-tu parler ?

HAUVIETTE.

Je continuerais à filer ma laine et ça revient au même je continuerais à jouer aux boquillons...

JEANNETTE.

Hauviette, Hauviette...

HAUVIETTE.

Parce que le jeu des créatures est agréable à Dieu. L'amusement des petites filles, l'innocence dcs petites filles est agréable à Dieu. L'innocence des enfants est la plus grande gloire de Dieu. Tout ce que l'on fait dans la journée est agréable à Dieu, pourvu naturellement que ça soit comme il faut. Tout est à Dieu, tout regarde Dieu, tout se fait sous le regard de Dieu ; toute la journée est à Dieu. Toute la prière est à Dieu, tout le travail est à Dieu ; tout le jeu aussi est à Dieu, quand c'est l'heure de jouer...

... Je continuerais à filer, si je filais, et à jouer, si je jouais. Et en arrivant je dirais au bon Dieu : Notre père, qui êtes aux cieux, je suis la petite Hauviette, de la paroisse de Domremy en Lorraine ; pour vous servir ; de votre paroisse de Domremy dans votre Lorraine de chrétienté. Vous nous avez rappelés un peu de bonne heure, vu que je n'étais encore qu'une toute petite fille. Mais vous êtes un bon père et vous savez ce que vous faites.

Un silence.

Je suis une petite Française têtue. Jamais on ne me fera croire qu'il faut avoir peur du bon Dieu ; qu'on peut avoir peur du bon Dieu. Quand je suis sur la route et que mon père me rappelle, pour me faire rentrer à la maison, je n'ai pas peur de mon père.

Un silence.

Je suis comme eux. Nous sommes leurs filles. "

Mais non ; cela ne suffit pas ; cela ne peut pas nous suffire. Barrès ! Barrès ! Que ne comprenez-vous que ce dont nous avons besoin, ce n'est pas de confort (et j'entends : du confort de l'esprit), c'est d'héroïsme.

Et jamais je n'ai reproché rien d'autre à votre théorie que ceci : c'est qu'elle invite au repos (sans trop le savoir, sans même s'en douter), c'est qu'en promettant le confort elle compromet l'énergie. C'est qu'en enracinant chaque

esprit dans un milieu trop favorable, dans sa terre et parmi ses morts, vous l'invitez à la paresse. [1] Non plus qu'au temps de Jeanne, Hauviette — Colette Baudoche aujourd'hui ne peut suffire. Certes il faut des Colette et des Hauviette ; mais il nous faut, aussi, plus que cela. Que Péguy soit loué pour nous avoir proposé davantage.

ANDRÉ GIDE.

[1] L'arbre placé, laissé dans les conditions que vous préconisez, ce sont des feuilles, non des fruits que vous l'amènerez à produire ; beaucoup de feuilles et pas de fruits. Tout arboriculteur vous le dira.

NOTES.

LES POÈTES DU PASSÉ, *à l'intention de certains du présent.*

On lit en tête des premières éditions de " *Psiché. Comédie-Balet* " l'avis suivant du Libraire au lecteur, qui me paraît devoir donner à penser à ceux qui savent lire :

" *Cet ouvrage n'est pas tout d'une main. M. Quinault a fait les paroles qui s'y chantent en Musique, à la réserve de la Plainte Italienne. M. Molière a dressé le Plan de la Pièce, et réglé la disposition, où il s'est plus attaché aux beautés et à la pompe du Spectacle, qu'à l'exacte régularité. Quant à la Versification, il n'a pas eu le loisir de la faire entière. Le Carnaval approchait, et les Ordres pressans du Roy, qui se voulait donner ce magnifique Divertissement plusieurs fois avant le Carême, l'ont mis dans la nécessité de souffrir un peu de secours. Ainsi il n'y a que le Prologue, le Premier Acte, la première Scène du Second, et la première du Troisième, dont les Vers soient de lui. M. Corneille a employé une quinzaine au reste; et par ce moyen Sa Majesté s'est trouvée servie dans le temps qu'elle l'avait ordonné.* "

* * *

La chose fut toute simple, comme vous voyez, et mieux vaut l'accepter pour telle que de voir dans cette annonce la marque de quelque hâblerie. Sa Majesté donne une commande ; ses poëtes l'exécutent. Qu'ils ne prétendent pas que l'inspiration leur manque ; on leur répond qu'elle ne doit pas leur manquer. Corneille la connut pendant la quinzaine nécessaire ; et ceux qui lisent encore " *Psiché. Comédie-Balet* " savent quelle place tient dans l'histoire de la poésie cette quinzaine-là.

La chose était toute simple aux yeux du Roi. Le poëte, l'homme qui fait du théâtre, lui était un serviteur comme un autre. Au même rang que l'argentier, le couturier, le bottier, il fabriquait des divertissements, comme les autres de l'orfèvrerie, des costumes et des brodequins. Le cordonnier devait livrer les brodequins pour la sexagésime ; pour le même jour le poëte devait livrer son divertissement. Que l'un et l'autre fût prêt à temps, il le fallait. Libre à eux d'ailleurs de se faire aider, pourvu que l'aide ne fût pas un gniaffe, gniaffe de cordonnerie ou de poésie. Il était inadmissible que la livraison manquât ; si elle se trouvait mauvaise en revanche, tant pis pour le Roi qui avait mal choisi ses auteurs ; tant pis également pour ces auteurs, car leur seraient fermées dès lors la caisse aux faveurs et la cassette aux finances, prêtes à s'ouvrir pour des ouvriers plus heureux.

Et la chose était toute simple aux yeux du poëte, car il se savait au même plan que le bottier et ne se blessait pas d'être traité de même. Chacun, poète et bottier, s'estimait d'être artisan dans son art, sans le comparer à l'art voisin. Chacun, modestement, croyait à sa vocation, vocation de bottier, vocation de poëte ; et chacun y obéissait de son mieux. Ils s'enorgueillissaient d'être bon poëte ou bon bottier, mais non pas d'être l'un plutôt que l'autre ; le bottier se comparant à d'autres bottiers, le poëte à d'autres poëtes. Ils n'établissaient pas de parallèle entre leurs professions ; car c'eût été une sottise ; et ils n'étaient point sots ; ils ne se hiérarchisaient pas ; et se soumettaient tous aux mêmes disciplines.

***

Il en fut ainsi, tant qu'on vécut dans l'inégalité ; poëtes et bottiers au même plan. Mais le vent d'égalité qui passa, nivelant toutes les conditions, mit le bottier en bas, tout en bas, chargé de ses lourdes bottes, et le poëte en haut, très haut, comme porté par ses ailes. Le poëte connut alors une suprématie toute nouvelle, qui ne fit que s'affirmer avec le temps.

Cette suprématie est acceptée de tous ; des peuples, des

rois, et des empereurs. Le poëte n'obéit plus ; il n'a plus de maître, il n'a plus qu'un public ; les rois même prennent rang dans ce public. Le public ne lui commande pas ; il a par contre pour lui toutes les indulgences ; il est l'esclave de sa fantaisie ; il va jusqu'à lui permettre de rompre ses engagements ; quand sa fantaisie, après avoir été d'en prendre, est d'y manquer, il n'exige aucun prix de ce dédit.

Le poëte ne voit qu'équité dans cette situation privilégiée qu'on lui accorde. Il estime simple que le bottier soit encore soumis aux exigences d'autrefois, aux mêmes servitudes, aux mêmes lois d'humilité ou de politesse ; et simple aussi de n'être, lui, soumis à ces lois qu'autant qu'en décidera sa délicatesse. Elevé au-dessus des hommes, il ne connaît d'autre maître ni d'autre juge que lui-même — jusqu'au moment du succès... ou de l'insuccès peut-être, car on ne peut jamais tout avoir.

Le poëte d'ailleurs ne méprise personne — du moins on doit le croire —; il considère simplement que le bottier est d'une autre essence. Mais ce qui est grave, c'est que le bottier, vis-à-vis de lui, accepte de se reconnaître déclassé. Comment en jugerait-il autrement ? Dès l'école primaire, on lui montrait le poète comme l'égal du prince — du temps qu'il y en avait — et Molière à la table de Louis XIV ; il n'a jamais pensé qu'aussi bien on aurait pu imaginer au roi la société du maître bottier de Versailles. Depuis, les quotidiens l'ont nourri d'une rhétorique bien propre à l'ancrer dans cette opinion décevante. Il découvre alors que certaines œuvres sont nobles et que d'autres ne le sont pas ; que la noblesse ne réside pas dans la perfection du travail, mais dans sa nature. Comment, bottier, peut-il alors considérer sa tâche ; elle est vile à ses yeux ; il s'y voit contraint par des nécessités matérielles et non par des causes plus hautes ; aussi bien aurait-il pu trouver son pain dans quelque autre métier ! — Il pense que le poète seul est voué ; qu'il n'y a vocation que pour des œuvres retentissantes. Bien plus, il pense, que toute vocation, tout sentiment d'une vocation, doit se résoudre en poésie. — Et de là vient, je crois, le désordre du monde intellectuel : quelques-uns, sans doute voués aux bottes, ont cru l'être aux vers...

Et quand on dit poëte, on peut entendre telle autre classe des producteurs intellectuels. Je vous le répète, ce texte est une mine à méditations.

C. LUCAS DE PESLOÜAN.

* * *

DERNIERS CONTES (Histoires insolites. L'Amour Suprême. Akëdysséril) par *Villiers de l'Isle-Adam.* (Mercure.)

Qui connaît *Axël, Isis, l'Eve Future* ne lit pas sans regret les *Histoires Insolites* du comte Villiers de l'Isle-Adam. Un tel esprit déchoit en devenant satirique. On regrette qu'il ait enlevé son masque de " roi spirituel ", pour laisser voir un visage d'homme harcelé par les sottises quotidiennes.

Certes, l'ironie de Villiers ne manque pas de hauteur. Elle a cette sûreté qui lui permet de ne jamais rire, et de n'avertir jamais le lecteur qu'on lui donne à rire. Elle a cette ampleur et cette souplesse grâce auxquelles elle peut imiter le langage des bouffons sans que sa propre voix en perde de sa beauté. Les phrases favorites des belles " Madame Rousselin " s'insinuent dans la période de Villiers de l'Isle-Adam sans la déformer, sans nuire à la dignité de son geste : " Elle avait aimé feu son époux, — ayant conquis, d'ailleurs, à ses côtés, dans le commerce des bronzes d'art, une aisance, — la belle Madame Rousselin !.. " (*Le Jeu des Grâces.*)

Mais la continuité de cette ironie déçoit. Il eût fallu que ce ton, chez Villiers de l'Isle-Adam, fût vraiment " insolite " : c'est avoir pris bien au sérieux la sottise que s'être moqué d'elle durant deux cents pages ! A ce dégoût tenace, il faut préférer le sourire infiniment " spirituel " de Stéphane Mallarmé, cet humour d'essence si rare et si étrange, comme l'étonnement amusé d'un ange qui découvre, dans son domaine exquis, " ces touristes omniprésents ".

L'attitude même que s'était choisie Villiers lui interdisait la satire. " Il y aura toujours assez de solitude sur la terre pour ceux qui en seront dignes, " a-t-il dit. Il se devait donc à lui-même de conserver ce regard " au-dedans fixé " dont a parlé

Stéphane Mallarmé. La médiocrité n'était point de son domaine; et nous eussions aimé qu'il restât sourd jusqu'à sa mort au tapage de la foule, car " Nul ne peut posséder d'une chose que ce qu'il en éprouve. Nul n'entend ici-bas que ce qu'il peut reconnaître. " Il aurait dû pousser le goût de l'idéalisme allemand jusqu'à ignorer ce monde imbécile que son esprit n'avait point créé; puisqu'il était " du nombre de ces esprits-créateurs trempés de manière à tenir tête fût-ce au scandale de toute l'Humanité et dont le fulgurant souffle d'infini refoulerait les plus rugissantes rafales... " (*La Maison du Bonheur*).

Le monde qu'imagina Villiers de l'Isle-Adam demeure; tandis que nous avons oublié déjà celui dont il s'est moqué. Plutôt qu'un Villiers pauvre, isolé dans la foule, nous nous rappellerons un jeune homme d'une noblesse incomparable, traversant, comme un prince, le royaume qu'il s'était inventé. Royaume romantique, sans doute; mais Villiers fut le seul romantique qui ait eu le droit de l'être, le seul qui l'ait été sans mensonge. Chez lui seulement, nous acceptons et nous aimons ces héroïnes infiniment belles et pâles, qui se meurent d'un mal sans nom. C'est que, chez lui, leur pâleur est autre chose qu'une parure; leur mal est mieux que le mal à la mode, le " mal du siècle. " Comme lui-même, elles sont " atteintes d'âme "; elles souffrent de leur pureté, et de sentir déjà, sous leur chair humaine, leur âme transparaître. — Pour parler d'elles, Villiers inventa ce style aux inflexions très délicates, ce langage inoubliable : " ··· Et maintenant, comme autrefois, la douceur des êtres qui tiennent déjà de leur ange caractérisait sa pensive beauté. " (*L'Amour Suprême.*)

Il a eu la passion de l'âme. Il l'a cherchée, avec un amour et des précautions infinies, jusque dans les yeux sanglants du guillotiné (*L'Instant de Dieu*), jusque dans le regard de la Carmélite, au moment de la consécration, ce regard qui " promet un rendez-vous éternel ". (*L'Amour Suprême*). — C'est grâce à cet amour, plutôt qu'à ses révoltes, banales en somme, de poëte exilé parmi les bourgeois, que nous sentons encore si près de nous Villiers de l'Isle-Adam.

ALAIN-FOURNIER.

***

A PROPOS DE "CYMBELINE", donné par la *Compagnie Française du Théâtre Shakespeare.*

Par un nouvel et remarquable effort, peu de temps après le succès du *Songe d'une nuit d'été*, la Compagnie Shakespeare vient de faire applaudir *Cymbeline.*

Aussi peu gênés que possible par le métier des acteurs, jeunes pour la plupart et qui ne cherchèrent nullement à masquer de leur art l'œuvre qu'ils avaient pour tâche de servir, c'est à loisir que nous avons approché le légendaire créateur, et les accrocs mêmes de l'interprétation ont contribué à notre illusion. N'était une perfection un peu moderne de décor et de costume, et cette erreur, à mon sens, d'habiller exactement les Romains de Shakespeare en Romains, ses Bretons en Bretons, nous nous fussions crus revenus aux improvisations sur la scène de Southwark, devant les courtisans de Jacques Ier.

Et comment ne pas admirer une fois de plus que ces êtres qui vivent un instant sur la scène, semblent s'y trouver par hasard et non avoir été créés, mis au monde en vue de cet instant. Ils existaient auparavant, chacun selon son propre destin ; ils se sont rencontrés là, ne faisant que passer. Ces personnages, l'action dramatique les emprunte par surprise, découpe à son usage les moments essentiels de leur vie, mais ne hâte ni ne retarde les faits, et leur laisse leur désordre coutumier.

Par instants le public hésite, et ne sait si tel contraste, telle véhémence roturière alternant avec la précieuse recherche de l'instant d'avant, doivent être pris pour des effets comiques, et s'il faut rire. Il se heurte à des répliques étranges, qu'il ne sait plus classer ni définir. " Le public français exige avant tout, d'une œuvre dramatique, quelle qu'elle soit, l'unité de ton, de genre, d'inspiration "... C'est M. Léon Blum qui le reconnaît dans l'article qu'il consacre à une pièce récente.

Certes, bien française est cette incertitude du goût en présence d'une coupe neuve, et non prévue dans les canons. Lorsque l'on commença de désigner du seul nom de pièce, certaines œuvres dramatiques, il y eut un peu d'étonnement et de crainte. Car enfin à quel *genre* avait-on affaire — et com-

ment le savoir si l'auteur ne le disait pas ? Elégante paresse aussi, du spectateur qui cherche le délassement et demande, en toute œuvre d'art, à s'y trouver d'abord à son aise, à s'y reconnaître.

On ne s'y reconnaît pas, et l'on ne songe pas à s'en plaindre, avec *Cymbeline*. L'auteur, pour notre joie, se plait à amasser ici les éléments disparates. Que lui importe ! Il est le premier ; il est le seul. Il ne choisit pas ; tout lui est bon, or, clinquant, paille, et pis encore. Il est sûr de lui avec toute-puissance et naïveté. L'œuvre est une gerbe où toutes les fleurs des champs, des jardins et des bois, pressées ensemble, mélangent et opposent leurs parfums. Un lien léger, invisible les retient de se disperser à l'abandon. Et que les plus savants bouquets paraissent pauvres alors, où l'on cherchera l'unité de couleur, ou bien avant tout l'égale longueur des tiges. *Cymbeline* — on songe à ce chef-d'œuvre qu'est une immense touffe de feuillage et d'épines, d'herbes et de corolles, assemblée par un petit enfant... Musset, y trouvant le sujet de *Barberine*, fera cette fois œuvre française, et l'on voit bien ce qu'il devra réduire.

Point de stylisation des sentiments. Les mêmes mots, les mêmes cris, les mêmes silences par où la passion s'avoue ou se dissimule, servent ici, non maquillés, non préparés pour la scène, nos aïeux eussent dit : sans art.

Avec quelle amusante hâte l'auteur se débarrasse de ses dénouements, les bâcle. Tout doit être terminé avec la chute du rideau ; coûte que coûte, il faut enfin intervenir et régler en un moment le sort de chacun. C'est alors qu'on s'aperçoit à quel point ces aventures entremêlées, au fond se poursuivaient distinctes, et qu'une solution unique ne suffira pas, à une donnée aussi multiple.

Nulle pièce de Shakespeare n'eut de sujet simple. Le titre que porte chacune, loin de la contenir tout entière, apprend sur elle peu de chose. Cymbeline n'est qu'une figure secondaire, et non plus la fidélité d'Imogène n'occupe le centre de cette action. Il est partout et nulle part. Et n'est-ce pas le plus exquis de découvrir tout à coup, comme en un coin oublié, tout un nouveau drame possible, indiqué en trois répli-

ques, tout un trésor intact, et dédaigné semble-t-il, comme l'adorable éveil d'amitiés diverses qui accueille, à l'entrée de la grotte de Bélarius, la douloureuse Imogène, costumée en page et timide devant son épée...

P. de L.

LES DOUZE LIVRES POUR LILY, par *Louis Thomas.*

On ne saurait contester que M. Louis Thomas, qui trop longtemps passa pour un garçon léger, ne se soit cette fois appliqué. Le copieux recueil de poèmes qu'il vient de publier dans cette charmante édition des *Bibliophiles Fantaisistes* a presque l'air d'un roman, non seulement pour son poids, son volume ou la matière qu'il contient, mais encore à cause de la façon dont il est composé, de sa distribution en chapitres et du lien d'intérêt qui en assemble les parties. De là, cependant, à conclure que l'auteur y ait fait effort et se soit discipliné, il y a un pas que nous ne sommes point près de franchir. Dans tout ce qu'il a produit, M. Louis Thomas a communément fait montre de qualités heureuses et diverses. Il a du goût, convenons-en, une certaine grâce désinvolte qui lui appartient, c'est entendu, de l'entrain, certes, et un style plein de naturel qui se plie à toutes les circonstances, mais quelle détestable facilité — et que de facilités !... — quelle aptitude à n'importe quoi et quelle absence totale de discernement. Je sais qu'on est mal venu à en faire un grief au poète qui froidement vous avoue :

Alors ce qui vient je le mets.
Ma foi, tant pis si ce n'est pas bien bon,
Le poème est bâclé [1]

La sympathie dont on ne peut se défendre pour l'attitude et la saine humeur de M. Louis Thomas vaut bien néanmoins qu'on lui déclare tout net qu'un tel art poétique est consternant, et, plus généralement, qu'on ne saurait rien obtenir, en art comme dans la vie, qu'à la condition de choisir au préala-

[1] Ce sont des vers.

ble. La question n'est pas de "mettre" ce qui vient, mais de "mettre" ce qu'il faut et avant de "mettre" quoi que ce soit, de déterminer quelles sont les nécessités intimes qu'il importe de satisfaire et d'obéir. M. Louis Thomas, jusqu'à ce jour, s'est éparpillé à tous les vents. Sa formule, ç'a été le guilledou. Pas une fantaisie, pas une curiosité à quoi il n'ait cédé. Mais une préférence, un concert, une préméditation, voilà ce qu'en vain nous chercherions en ses ouvrages. L'important semble être pour lui d'exprimer ce qui passe ; nous persistons à croire que l'intérêt et la raison d'être du poète, c'est tout au contraire d'exprimer ce qui demeure, ce qui dure et fait le fonds même, particulier et personnel, du cœur. M. Louis Thomas a prodigué essais, critiques, études, histoire, roman, poèmes — et j'en omets vraisemblablement !... Il a rencontré parfois sa veine, parce que ce serait bien le diable si, à taper de tous les côtés, on ne finissait pas par toucher quelque chose... Il ne s'est jamais cherché : le hasard et l'insouciance ont seuls réglé son activité. Sans doute je l'entends me dire, impatienté, qu'il ne faut pas chercher midi à quatorze heures et qu'il n'est en fin de compte que de le prendre tel qu'il est.— Tout ce qu'en dépit d'une si déplorable administration, on devine chez lui de ressources gaspillées et de dons sans emploi ne nous permet pas de croire qu'il n'y ait pas en lui autre chose. — Sinon, je vous assure, Thomas, vous commenceriez à nous intéresser beaucoup moins...

A. R.

* * *

MALARIA, *par W. H. S. Jones.*

Bien que ce livre ne soit pas encore traduit en français, nous croyons devoir le signaler, pour ce qu'il touche à l'un des problèmes les plus graves de l'histoire de l'art, et apporte à la méthode historique elle-même un enseignement.

Non l'explication, mais un éclaircissement sur les causes de ces phénomènes obscurs que furent la décadence des civilisations antiques. La Grèce, en l'an 450 avant J.-C., semble avoir atteint un état d'harmonie, de prospérité physique et intellec-

tuelle, que nulle époque ne verra dépassé. Puis presque soudain, arrêt du développement, stérilité, silence. Et aussitôt la dégénérescence, la molle résistance aux envahisseurs, la mort.

Les historiens ont tâtonné ou se sont tus. A expliquer le déclin national par la perte des vertus civiques, on ne risque guère, mais on fait médiocrement avancer la question.

M. Jones cherche à prouver que cette civilisation, que les Perses n'avaient pu entamer par le fer, mourut de maladie. Par des déductions assez serrées, chiffres et dates à l'appui, il montre l'invasion rapide des fièvres contagieuses dans la péninsule hellénique, le nom d'un mal jusque-là inconnu faisant dans les écrits de l'époque son apparition, et la malaria dont aujourd'hui les deux cinquièmes de la population sont atteints, répandant ses ravages, empoisonnant le sang, tuant l'imagination des poètes, amollissant le cœur des guerriers, troublant la pensée des chefs, supprimant les artistes. Les marbres héroïques, à partir de ce moment, commencent à ne plus représenter que les ancêtres, la beauté va demeurer le privilège du passé, et les Dieux cesseront de pouvoir respirer sur la Terre.

Il faut reconnaître aux conclusions de ce livre une sérieuse vraisemblance, et compter désormais avec ce nouveau facteur historique, jusqu'à plus ample enquête.

La science d'histoire, qui doit prétendre au titre de science exacte — les mots l'y contraignent — n'a le droit d'ignorer aucun élément des problèmes qu'on lui demande de résoudre. A restreindre le nombre des équations, à laisser tomber les termes encombrants de celles-ci, la solution sans doute sera plus vite atteinte. Mais parfois, après coup, une exponentielle oubliée revient jeter le désarroi parmi les résultats conquis, et force à recommencer le calcul. C'est peut-être un coefficient de première importance que M. Jones vient de découvrir ainsi.

P. DE L.

* * *

EXPOSITION FÉLIX VALLOTTON (*Galerie Druet*).

Tout en s'excusant de faire de la critique d'art qui est, dit-il, "la pire duperie" — car on n'explique pas une œuvre d'art, — M. Octave Mirbeau joint une importante préface au catalogue de cette exposition.

" *M. Félix Vallotton,* dit-il, *appartient à cette génération d'artistes considérables qui, au lendemain des victoires de l'impressionnisme, dotèrent la peinture, je ne dis pas de formules nouvelles — ce qui supposerait un pédantisme dont ils furent toujours fort loin — mais de nouvelles sensibilités, ce qui est beaucoup plus intéressant et beaucoup plus rare.*

C'était une joie que leur amitié, et, en même temps qu'une joie, un profit. Pour moi, j'y ai beaucoup appris, même dans les choses de mon métier. Ils m'ont ouvert un monde spirituel qui, jusqu'à eux, m'était en quelque sorte fermé, ou obscur. Et ils ont ajouté au goût que j'ai de vivre, au goût que j'ai de me plaire à la vie, des raisons plus valables, plus saines et plus hautes. Je ne le dis pas sans émotion, ils ont donné à ma conscience, qui, trop longtemps, avait erré dans les terres desséchées du journalisme, une autre conscience...

M. Vallotton est un esprit clair, précis, très averti, très cultivé, très passionné. Comme ceux qui ont beaucoup lu, beaucoup réfléchi, il est pessimiste. Mais ce pessimisme n'a rien d'agressif, rien d'arbitrairement négateur. Cet homme juste ne veut pas se leurrer dans le pire, comme d'autres dans le mieux, et il cherche en toutes choses, de bonne foi, la vérité. Ce n'est pas de sa faute s'il ne la rencontre point souvent, rayonnante dans sa nudité légendaire, mais presque toujours habillée de mensonges...

M. Vallotton a compris la peinture décorative à sa façon, qui est celle des maîtres. Ce qu'il recherche, ce n'est point l'abondance et l'éclat de l'ornement, la stylisation des formes ou leur déformation. Il a le goût de l'absolu. Les grandes conceptions le hantent. Et alors, c'est sur de fonds unis de ciel ou de mer, à peine mouvants, un peu sévères, et strictement muraux, des groupements, des accords de figures nues, une combinaison logique, serrée, balancée de leur mouvement, de leurs formes, de

leurs lignes qui se détachent en contours très étudiés, en modelés impeccables. Et cela est d'une vigoureuse, âpre, sobre et parfaite beauté."

On a vite fait d'accuser un tel peintre de froideur, comme si, de toutes les qualités que peut présenter un tableau, la séduction était la première et la seule indispensable. On dirait qu'en dehors d'une gourmandise presque physique pour la pâte savoureuse et les tons rares, toutes les émotions qu'éveille en nous la peinture soient entachées d'intellectualisme et de littérature. Quand voudra-t-on convenir qu'il y a eu, de Giotto à Ingres, d'admirables peintres qui ne furent pas coloristes et dont l'œuvre, pour être peu sensuelle ou pour reporter sa sensualité sur les éléments linéaires de la composition, n'en a pas moins grand style et beauté ? Rien dans les nus de Vallotton qui ne soit expressif, malgré des tons auxquels certains reprochent de leur "retourner les ongles." Ne pas savoir discerner ce que cache d'ardeur une telle peinture, c'est ne pas admettre qu'un cœur humain puisse être possédé des plus fortes passions mais d'où la volupté soit absente.

J. S.

* * *

QUELQUES AQUARELLES DE RENÉ PIOT.

Dans l'atelier de l'orfèvre Rivaud, M. René Piot nous a conviés à voir les aquarelles qu'il a rapportées d'Italie et d'Engadine. Quelle distance sépare ces nouvelles œuvres de celles où cet artiste, jadis, reprenait à son compte les luxueuses préciosités d'un Gustave Moreau ! C'est que le travail de la fresque a par lui-même une vertu ennoblissante. Il enferme le peintre entre des murs fraîchement enduits et le mêlant aux gâcheurs de plâtre, l'arrache à l'atmosphère convenue de l'atelier. Il le contraint à un métier sûr et large, et l'inappréciable sauvegarde qu'il fut pour la peinture des Italiens, il l'est encore aujourd'hui pour quiconque en sait réapprendre les merveilleux secrets perdus. Dans ses aquarelles de fleurs ou de paysages, René Piot y a gagné une ampleur et une sobriété

de moyens qui enchantent ; jusque dans ses petits panneaux peints à l'œuf, rien qui n'ait de la noblesse et du charme.

J. S.

* * *

QUELQUES REVUES.

Rien de surprenant à ce que, de toutes nos revues provinciales, celles qui représentent à l'est notre culture française témoignent d'une vie intérieure et trahissent une intensité d'accent à quoi les autres ne nous habituent point. Une revue qui s'imprime dans le bassin de l'Ill ou de la Moselle n'a peut-être pas de mérite à être plus pathétique que celle où s'exprime la vie heureuse des Flandres ou de la Provence. Une grande cause grandit même des champions de second plan et, des Ardennes à l'Alsace, dans les moindres problèmes de littérature quotidienne se trouvent impliqués les plus graves problèmes ethniques. Tout y a une signification, tout y est attachant et jusqu'au luxe typographique de ces revues, tout y est une fière affirmation.

Dans les *Marches de l'Est*, de pieux articles de souvenirs sur Charles Demange, et dans la *Revue Alsacienne illustrée*, une importante étude de M. F. Eccard sur *La langue française en Alsace*. Le rôle d'intermédiaire entre les cultures allemande et française, ce n'est que jusqu'en 1870 que l'Alsace a pu le jouer. L'Allemagne entrait en contact avec les provinces françaises par ses provinces les moins différentes des nôtres. Au contraire depuis la conquête et la germanisation à tout prix, le Français d'Alsace se trouve en présence de ce qu'il y a de plus extrême, de plus durement particulier dans le génie allemand. De là ce retour passionné à ce qu'a produit de plus parfait la civilisation française ; de là, puisqu'en Alsace la lutte politique est de toutes parts entravée et rendue vaine, cette acharnée lutte de culture où du moins nous combattons dans nos positions les plus fortes. L'article de M. Eccard contribuera à préciser le problème alsacien. J. S.

* * *

Edouard Rod vient de succomber à une maladie foudroyante. Celui qui disparaît si tôt fut l'un des plus respectés parmi nos romanciers, pour le caractère hautement consciencieux, la probité et la rare modestie de son talent. L'exemple de dignité que nous laisse son œuvre est aujourd'hui unanimement salué.

* * *

Après les MUSES *de Paul Claudel, le* RETOUR DE L'ENFANT PRODIGUE, *par André Gide, est paru à l'*OCCIDENT, *en une luxueuse édition que nous devons signaler à nos lecteurs. Cette œuvre, que Vers et Prose avait donné en 1907, n'avait point encore été éditée.*

Le Gérant : ANDRÉ RUYTERS.

THE ST. CATHERINE PRESS LTD. (Ed. Verbeke & Co.), Bruges, Belgique.

L'AMATEUR DE M. REMY DE GOURMONT

M. de Gourmont est un critique littéraire averti, d'un goût fin, de beaucoup de lecture ; il a le mot juste ; il sait le juste prix des œuvres et ne laisse jamais la convention guider son choix ni conseiller ses amours. La pensée n'est point chez lui le résultat d'une contention, d'un effort ; comme d'autres à la paresse il s'abandonne à la pensée et c'est comme en se jouant qu'il écrit ; sa phrase se développe d'un mouvement tout naturel, sans raidissement, sursaut, ni hâte. Ses pages sur Sainte-Beuve, Barrès, Lemaître, Brunetière, et sur tant d'autres, sont de forme et de saveur charmantes ; je viens de relire ce qu'il écrivait en 1903 sur Rostand ; même après Chantecler on n'a rien écrit de meilleur.— Ah ! s'il n'écrivait que cela !...

Je ne reprocherai point à M. de Gourmont de trop écrire ; sans doute n'écrirait-il pas avec autant d'aisance de bonnes pages, s'il n'en écrivait quantité de moins bonnes ; le rôle d'un affable critique serait de ne signaler point ces dernières ; mais

il en est à côté d'exécrables et qui marquent un propos si délibéré qu'on ne les peut plus passer sous silence. Je dois avouer du reste que, si M. de Gourmont me plaît lorsqu'il est bon, il ne me passionne vraiment que lorsqu'il devient détestable ; et je trouve à ses pires pages si singulière signification que c'est d'elles surtout que je prends souci de parler.

Equitable, un jugement ne m'apprend rien sur celui qui le porte, sinon que son esprit est clair et sain. L'excellence des jugements littéraires de M. de Gourmont nous garantit que ce solide esprit ne va pas déraisonner sans cause ; avec lui l'illogisme prend une éloquence d'aveu ; au moindre trébuchement il se livre, et plus il est capable de droiture, plus clairement ses écarts dénonceront sa passion. Je dis que c'est par là surtout qu'il m'intéresse, car précisément il se pique de ne se passionner jamais. Je reviendrai sur tous ces points. Rien de plus malaisé que de toucher le vif de cet esprit ; il élude la prise.

Une définition ne saurait le réduire : encyclopédiste attardé... c'est trop peu dire. Sans doute je lui vois assez volontiers la figure que ferait un d'Holbach ou un Helvétius parmi nous ; mais, outre qu'il écrit bien mieux que ces messieurs, une compréhension plus subtile d'une époque plus décomposée le pousse à des dénis plus graves.

Chez ceux-ci je vois plus de naïveté, chez lui plus de résolution. N'importe ; il est de la même lignée.

On pourrait dire de lui ce que Carlyle dit de Voltaire : " Pour lui, en toutes choses, la première question est, non pas ce qui est vrai, mais ce qui est faux; non pas ce qui est digne d'être aimé, et maintenu fermement, et gravement pris à cœur, mais ce qui est à dédaigner, à tourner en dérision, et à jeter en plaisantant à la porte. "[1] Je retrouve également chez Gourmont cette fatale propension à taxer de sottise ou d'hypocrisie tout ce qui témoigne admiration, vénération ou piété ; dont mille exemples dans Voltaire ; je copie simplement, parceque je les crois peu connus, ces significatifs passages d'une lettre au père Bettinelli (mars 1761) :

" Je fais grand cas du courage avec lequel vous avez osé dire que le Dante était un fou et son ouvrage un monstre. " Et plus loin : " Je crois que, dans le fond, il (Algarotti) pense comme vous sur le Dante. Il est plaisant que, même sur ces bagatelles, un homme qui pense n'ose dire son sentiment qu'à l'oreille de son ami. " D'où la conclusion : " Ce monde est une pauvre mascarade. "

M. de Gourmont est décidément " un homme qui pense " ; et si, dernièrement, il a pris coutume d'exposer sa pensée sous forme de dialogue mi-confidentiel, mi-badin entre *M. Delarue* et *M. Des-*

[1] Nouveaux Essais de critique — traduct. Edmond Barthélemy Mercure de France, p. 40.

maisons, deux " amateurs " également peu distants l'un de l'autre et tous deux de lui-même, ce n'est point (il nous l'a prouvé maintes fois) qu'il " n'ose dire " ouvertement son sentiment sur Dieu, les hommes et les choses ; mais bien parce qu'ainsi présentée sa pensée pourra paraître plus *osée*.

Avec la tournure d'esprit que voici, qui fut avant et après Voltaire celle de bien d'autres, il y a de grandes chances pour que la pensée la plus injurieuse paraisse aussitôt la plus vraie. Et comme elle flattera toujours quelque faiblesse, quelque paresse ou quelque ignominie, hypocrite paraîtra tout aussitôt celui qui refuse d'en convenir.

C'est par quoi M. de Gourmont se rattache aux Encyclopédistes ; il serait plus curieux, mais il est aussi moins aisé, de marquer par quoi M. de Gourmont en diffère. Je n'y parviendrai sans doute qu'incidemment.

Voltaire était soutenu par son époque ; voici M. de Gourmont trahi par la sienne ; on dirait qu'elle y met de la malice, et travaille à lui faire inventer une nouvelle forme de dépit. Il écrivait en novembre 95, non sans quelque solennité :

" *L'essence d'une religion, c'est sa littérature. Or la littérature religieuse est morte.* " Le *Sagesse* de Verlaine n'était qu'un accident, une de ces exceptions qui ne sont là que pour " confirmer la règle. " Mais depuis ! A la seule librairie du Mercure de

France : Léon Bloy, Charles Guérin, le Francis Vielé-Griffin d'*Amour Sacré*, Paul Claudel, Francis Jammes... M. de Gourmont étant de la maison ne les peut ignorer ; bien plus, son excellent goût littéraire va le contraindre à reconnaître et l'importance et la beauté de leurs écrits si violemment, sciemment et triomphalement catholiques. N'y a-t-il pas de quoi se fâcher!... Mais M. de Gourmont fait profession de ne se fâcher jamais. Il écrira donc (15 juin 1909) faisant dialoguer ses bonshommes :

M. Desmaisons : Ah ! que les religions sont laides.

M. Delarue : Et sottes.

M. Desmaisons : Et qu'elles nous inspirent mal.

M. Delarue : Oui, nous avons dit bien des bêtises.

Puis il tentera de se persuader que la vérité, toujours toute relative, n'est que ce que nous la faisons. Ici nous le voyons de reste.

Ah ! qu'il était loisible à Voltaire de ne comprendre point la Bible ! Mais pour écrire aujourd'hui : "*La parole de Dieu n'est supportable qu'en musique*" combien il faut que M. de Gourmont soit musicien !

M. de Gourmont, à l'instar de l'encyclopédiste ne comprend pas, n'admet pas, ne veut pas admettre que toute l'intelligence ne soit pas du côté de la libre-pensée, toute la sottise du côté de la religion ; que l'artiste ait besoin de loisir pour son

œuvre et que rien n'occupe et ne fatigue l'esprit comme l'examen et le doute. Ou plutôt, il le comprend fort bien ; et je dis que c'est cela qui l'enrage. Le scepticisme est peut-être parfois le commencement de la sagesse ; mais c'est souvent la fin de l'art.

"*Mais si nous disons tous les deux la même chose, ce n'est pas la peine de dialoguer.*"[1] — De ses deux interchangeables *amateurs*, Gourmont ne prête à l'un que ce qui aide l'autre à dévider plus aisément sa pensée. Le lecteur n'est jamais pincé entre les deux ; mais contraint de prendre le rôle de troisième interlocuteur ; c'est à Desmaisons et à Delarue tout à la fois qu'il s'oppose ; les deux bonshommes se confondent dans son esprit et ne font qu'un avec M. de Gourmont — qui s'en donne à cœur joie, ne se fournissant à lui-même jamais de contradiction profonde, mais bien seulement cette légère opposition de surface qui l'aide à faire triompher avec plus d'agrément sa pensée et qui semble lui octroyer plus de force en l'excitant à vaincre ce simulacre de résistance.

Ah ! qu'en face de MM. Delarue et Desmaisons, je vois bien ce qu'un M. Dubois ou Deschamps,[2] ce qu'un M. Dupleinair devrait dire.

[1] Dialogue LXXXIV. (Le Gouvernement.)
[2] Pas Gaston.

Delarue, Desmaisons, ce sont âmes sans paysages. Leur horizon s'arrête aux boîtes des bouquinistes du quai. Parfois je doute si peut-être ils n'auraient pris jamais possession de la vie que par les livres, connaissance des pays que par les cartes, et des sentiments, des passions, de tout ce qui fait battre le cœur plus fort ou plus vite, connaissance aucune — tant ils tranchent sur tout aisément. Ici la pensée n'est jamais chose palpitante et souffrante. Nietzsche, lorsqu'il ampute, s'ensanglante toujours les doigts ; on dirait que Gourmont n'opère que sur planches anatomiques ; c'est pourquoi " non dolet, Pæte ". Il n'est pas tant cruel qu'abstrait.

Mais ma métaphore m'égare : la pensée, dans les écrits de M. de Gourmont ne se propose pas en objet ; c'est un instrument assoupli qu'il incline et dirige selon ses fins. — Je n'ose dire : selon son gré ; car il semble parfois que le contrôle exact et la libre disposition de cette pensée lui échappe. Sans doute M. de Gourmont estime-t-il qu'elle lui est docilement soumise ; c'est qu'il est soumis avec elle à deux passions que je vais dire.

Dès que plus rien en lui ne se rebiffe, l'être le plus mené peut se croire " libre-penseur ".

* * *

Deux passions, deux haines : celle du christianisme, celle de la pudeur. Si celle-ci n'était venue

qu'en corollaire je ne la signalerais pas ; mais je la sens antécédente — et j'aurais dit : initiale, si encore ne la pouvait-on réduire en quelques plus naïfs éléments.

La haine de la pudeur (qu'il appelle : invention chrétienne) lui a enseigné la haine du christianisme. La haine du christianisme lui a enseigné l'amour de la science, qui l'a beaucoup occupé ces dernières années. Mais je le soupçonne fort de n'aimer tant la science que pour détester mieux la religion ; rien de contemplatif, de désintéressé, dans cet amour ; il ne voit dans la science qu'une pourvoyeuse d'arguments. Préoccupé de faire pièce, tout lui sert et n'importe comment. Quand il parle en littérateur, un goût certain, la connaissance du sujet l'arrêtent sur la pente ; où lorsqu'il commence à parler science son esprit dévale aussitôt ; rien ne l'y retient plus, intuition ni compétence ; tous les raisonnements lui sont bons. Parfois il triche éperdûmeut : Dans le plus " scientifique " de ses livres, *la Physique de l'Amour* — livre inspiré par l'obsédant souci d'assimiler l'amour de l'homme aux pariades animales — après avoir parlé de la fuite, devant le mâle, de la taupe femelle qui creuse, à mesure que le mâle s'avance, d'enchevêtrés tunnels où son persécuteur peut-être se perdra, Gourmont écrira sans rougir : " *Quelle vierge humaine montra jamais une telle constance à garder sa vertu ? Et laquelle, seule dans la nuit d'un palais souterrain, userait ses mains*

à ouvrir les murs, toute sa force à fuir son amant ?" — Cette frénésie antipudique l'aveugle-t-elle? Plaisante-t-il ? Ne reconnaît-il point que les arguments sont pipés ?

Je suivrai cet esprit sur sa pente. Voici la causerie sur "les noms étrangers" par exemple. M. de Gourmont pouvait montrer deux choses :

1° que les noms "propres" ont commencé par être des noms très communs, très vulgaires, et surprendre le poétique travail de l'esprit qui consacre ces sonorités jusqu'à oublier complètement leur signification première. *Nomina, numina.*

2° que cette acception vulgaire redevient sensible dès qu'on cherche à faire passer d'une langue dans une autre la première signification du mot.

D'où la conclusion, adoptée par le bon sens : considérer le nom propre comme un nouveau nom complètement détaché de sa première origine, intimement lié à la personnalité qu'il a mission de désigner.

Mais voici où l'intelligence de M. de Gourmont trouverait mal à se satisfaire. Aussi bien la question ne le séduit-elle que par ce qu'il y glisse d'irrévérence :

Recevoir la bénédiction de Pie X, voilà qui est beau ! Mais Pie X n'est, après tout (ou mieux : avant tout) que le Signor Sarto, c'est-à-dire que Monsieur Letailleur. Recevoir la bénédiction de

Sarto, passe encore ; mais de Monsieur Letailleur, ah ! fi donc ! Et voilà qui fait de M. de Gourmont un homme heureux.

" *Que d'illusions tomberaient si on nous les servait tout traduits, ces beaux noms de poésie et de légende !* " s'écrie-t-il ; et il s'amuse à proposer, à la place de Béatrice Cenci, Béatrice Chiffon ; de Boccace, Bouchard; du Tasse, Blaireau ; de Manzoni, M. Grosbœuf, etc.

Et M.de Gourmont est trop intelligent pour ne pas voir que ce qu'il avance est absurde ; car il se garde de proposer la réciproque et d'imaginer ce que peuvent donner, *traduits* en langue étrangère, les noms qui font l'objet de notre vénération ; pour juger du ridicule qui pourrait en résulter, il suffit d'imaginer à ces noms un équivalent, de supposer un instant pour auteur des *Essais* un Colline ; un Corbeau pour auteur du *Cid* ; pour celui des *Caractères* un La Fougère; un Du Ruisseau pour celui des *Fables* ; un Branche pour celui d'*Athalie*... Et puis après? Absurde! Absurde!.. Mais peut-être huit ou dix lecteurs, éveillés par M. de Gourmont, se diront-ils : Oui ! Sarto, passe encore ! Mais Letailleur !... non, décidément non! une religion, dont un Letailleur gouverne le pontificat, ne vaut pas, non décidément pas, que je m'incline. Et M. de Gourmont n'aura pas perdu son temps.

Volontiers c'est par intimidation qu'il procède. Il écrit : " *Nous ne sommes plus aux temps naïfs du Darwinisme...* " et ailleurs : " *C'est une plaisanterie indigne* (la survivance de certains organes inutilisés) *à laquelle l'ostéologie s'oppose absolument. Tous les zoologistes savent...* etc... *Il suffit au besoin de quelques promenades à la galerie ostéologique du museum pour se guérir de ces idées malsaines.* " M. de Gourmont excelle dans ce que j'appellerai : le raisonnement par esbrouffe. Et l'on se demande dès lors pour quels peureux lecteurs il écrit. Je m'assure qu'il se trouve des gens qui se rangent de son avis par pure crainte — oui, crainte de n'être pas " nés malins. "

Cette peur d'être pris sans défense et sans vert, je consens qu'elle soit bien française. (Le Français est homme averti. On sait que " rien ne lui rafraîchit le sang comme d'avoir su éviter une sottise ". Avec M. de Gourmont on va même jusqu'au refroidissement.) Pourtant déjà Plutarque écrivait: " Quand aux risées et mocqueries des Epicuriens, il ne les fault point craindre; " il ajoutait: " Plus tôt faudrait-il se mocquer de ceulx qui tisrent aux disputes des choses naturelles je ne sçai quelles images sourdes, aveugles et sans âmes. " Car, tandis que le royaume des cieux est promis à ces simples d'esprit dont ces épicuriens se moquent, eux, que dupe la peur d'être dupe, et la crainte de prendre pour lanternes des vessies se refusent, à reconnaître

les lanternes, et savent à M. de Gourmont le plus grand gré de les leur bailler pour vessies. Il faut convenir qu'il y apporte une espèce de résolution.

Echappe-t-il lui-même à ce jeu ? Son esprit si subtil, tant amoureux du relatif, jamais à court de pertinence, le prévient-il toujours à temps ? Fuit-il, avant que ne se referme sur lui son piège malicieux? A tant abuser le lecteur, s'amuse-t-il toujours ? Ne s'abuse-t-il pas un peu ? Coupe-t-il dans ce qu'il avance ?...

Mais que vais-je ici supposer? — Non, non, vous le savez tout comme moi, Remy de Gourmont : les religions ne sont point " laides " ; ni " sottes " ; mais bien ce qu'on en fait parfois, et surtout ce que *vous* en faites. Prenez garde à ce que dit Renan : " Beaucoup d'esprits délicats aiment mieux être croyants qu'incrédules de mauvais goût. " — Ah ! de l'amour aussi vous avez fait quelque chose de joli !... Vessies ! vessies ! " Ce monde est une pauvre mascarade. "

Je n'ai garde d'engager une discussion sur le fond même du sujet, puisque je lis dans le dernier dialogue de vos dociles amateurs : (1er mars 1910).

" M. Desmaisons : — Au vrai que nous importe !
M. Delarue : — Voilà le vrai mot de la situation ! "

Je me place sur votre terrain, ce terrain de mouvante relativité dont vous vous faites une

patrie ; je consens un instant que toutes les *vérités* s'équivalent, et qu'aucune ne nous *importe* ; qu'il n'est conviction si urgente qui ne se puisse réduire à quelque question de convenance physiologique, et d'organique appropriation ; que rien ne chaut que le plaisir, et je dis : le plus immédiat... Que m'importe dès lors, à moi, que cette théorie soit *vraie* — si elle est laide, et ruineuse, et nocive pour l'œuvre d'art ! Pourquoi ? Comment ? C'est ce que je tenterai d'expliquer, un autre jour, et peut-être avec vos derniers romans.

André Gide.

ÉLOGES

POUR FÊTER UNE ENFANCE

" King Light's Settlements. "

I

Palmes... !
Alors on te baignait dans l'eau-de-feuilles-vertes ; et l'eau encore était du soleil vert ; et les servantes de ta mère, grandes filles luisantes, remuaient leurs jambes chaudes près de toi qui tremblais...
(Je parle d'une haute condition, alors, entre les robes, au règne de tournantes clartés.)

Palmes ! et la douceur
d'une vieillesse des racines..! La terre
alors souhaita d'être plus sourde, et le ciel plus profond où des arbres trop grands, las d'un obscur dessein, nouaient un pacte inextricable...
(J'ai fait ce songe, dans l'estime : un sûr séjour entre les toiles enthousiastes.)

Et les hautes
racines courbes célébraient

l'en allée des voies prodigieuses, l'invention des voûtes et des nefs

et la lumière alors, en de plus purs exploits féconde, inaugurait le blanc royaume où j'ai mené peut-être un corps sans ombre...

(Je parle d'une haute condition, jadis, entre des hommes et leurs filles, et qui mâchaient de telle feuille.)

Alors, les hommes avaient

une bouche plus grave, les femmes avaient des bras plus lents ;

alors, de se nourrir comme nous de racines, de grandes bêtes taciturnes s'ennoblissaient ;

et plus longues sur plus d'ombre se levaient les paupières...

(J'ai fait ce songe, il nous a consumés sans reliques.)

II

...Et les servantes de ma mère, grandes filles luisantes... Et nos paupières fabuleuses... O

clartés ! ô faveurs !

Appelant toute chose, je récitai qu'elle était grande, appelant toute bête, qu'elle était belle et bonne.

O mes plus grandes

fleurs voraces, parmi la feuille rouge, à dévorer tous mes plus beaux insectes verts !... Les bouquets au jardin sentaient le cimetière de famille. Et une très petite sœur était morte : j'avais eu, qui sent bon,

son cercueil d'acajou entre les glaces de trois chambres. Et il ne fallait pas tuer l'oiseau-mouche d'un caillou... Mais la terre se courbait dans nos jeux comme fait la servante

celle qui a droit à une chaise si l'on se tient dans la maison.

...Végétales ferveurs, ô clartés ô faveurs !...

Et puis ces mouches, cette sorte de mouches, vers le dernier étage du jardin, qui étaient comme si la lumière eût chanté !

...Je me souviens du sel, je me souviens du sel que la nourrice jaune dut essuyer à l'angle de mes yeux.

Le sorcier noir sentenciait à l'office : " Le monde est comme une pirogue, qui, tournant et tournant, ne sait plus si le vent voulait rire ou pleurer..."

Et aussitôt mes yeux tâchaient à peindre

un monde balancé entre des eaux brillantes, connaissaient le mât lisse des fûts, la hune sous les feuilles, et les guis et les vergues, les haubans de liane,

où trop longues, les fleurs

jaunes s'achevaient en le cri des perruches.

III

...Puis ces mouches, cette sorte de mouches, et le dernier étage du jardin... On appelle. J'irai... Je parle dans l'estime.

— Sinon l'enfance, qu'y avait-il alors qu'il n'y a plus ?
Plaines ! Pentes ! Il y
avait plus d'ordre ! Et tout n'était que règnes et confins de lueurs. Et l'ombre et la lumière alors étaient plus près d'être une même chose... Je parle d'une estime... Aux lisières le fruit
pouvait choir
sans que la joie pourrît au rebord de nos lèvres.
Et les hommes remuaient plus d'ombre avec une bouche plus grave, les femmes plus de songe avec des bras plus lents.

...Croissent mes membres, et pèsent, nourris d'âge ! Je ne connaîtrai plus qu'aucun lieu de moulins et de cannes pour le songe des enfants fût en eaux vives et chantantes ainsi distribué. A droite
on rentrait le café, à gauche le manioc
(ô toiles que l'on plie, ô choses élogieuses !)
Et par ici étaient les chevaux bien marqués, les mulets au poil ras, et par là-bas les bœufs ;
ici les fouets, et là le cri de l'oiseau Annaô
— et là encore la blessure des cannes au moulin.
Et un nuage
violet et jaune, couleur d'icaque, s'il s'arrêtait soudain à couronner le volcan d'or,
appelait-par-leur-nom, du fond des cases,
les servantes.

Sinon l'enfance, qu'y avait-il alors qu'il n'y a plus?...

IV

Et tout n'était que règnes et confins de lueurs. Et les troupeaux montaient, les vaches sentaient le sirop-de-batterie... Croissent mes membres

et pèsent, nourris d'âge ! Je me souviens des pleurs

d'un jour trop beau dans trop d'effroi, dans trop d'effroi !... du ciel blanc, au silence, qui flamba comme un regard de fièvre... Je pleure ! comme je

pleure ! au creux de vieilles douces mains. Oh ! c'est

un pur sanglot et qui ne veut être secouru, oh ! ce n'est que cela, et qui déjà berce mon front comme une grosse étoile du matin.

...Que ta mère était belle, était pâle

lorsque si grande et lasse, à se pencher,

elle assurait ton mou chapeau de paille ou de soleil, coiffé d'une double feuille de siguine ; et que

perçant un rêve aux ombres dévoué, l'éclat des mousselines

inondait ton sommeil !

...Ma bonne était métisse et sentait le ricin ; toujours j'ai vu qu'il y avait les perles d'une sueur brillante sur son front, à l'entour de ses yeux — et, si tiède ! sa bouche avait le goût des pommes-rose, dans la rivière, avant midi.

...Mais de l'aïeule jaunissante
et qui si bien savait soigner la piqûre des pieds-gris,
je dirai
qu'on est belle quand on a des bas blancs, et que s'en vient, par la persienne, la sage fleur de feu vers vos longues paupières
d'ivoire.

...Et je n'ai pas connu toutes Leurs voix, et je n'ai pas connu toutes les femmes, tous les hommes qui servaient dans la haute demeure
de bois ; mais pour longtemps encore j'ai mémoire
des faces insonores, couleur de papaye et d'ennui, et qui s'arrêtaient derrière nos chaises comme des astres morts.

V

...O ! J'ai lieu de louer !
Mon front sous des mains jaunes,
mon front, te souvient-il des nocturnes sueurs ?
du minuit vain de fièvre et d'un goût de citerne ?
et des fleurs d'aube bleue à danser sur les criques du matin
et de l'heure midi plus sonore qu'un moustique, et des flèches lancées par la mer de couleurs... ?

O j'ai lieu ! ô j'ai lieu de louer !

Il y avait à quai de hauts navires à musique. Il y avait des promontoires de campêche ; des fruits de bois qui éclataient... Mais qu'a-t-on fait des hauts navires à musique qu'il y avait à quai ?

Palmes..! Alors
une mer plus crédule et lacessée d'invisibles départs,
étagée comme un ciel au-dessus des vergers,
se bondait de fruits d'or, de poissons violets et d'oiseaux.
Alors, des parfums plus affables ne doutèrent point d'ébruiter
une aromale turbulence,
et par le seul artifice du cannellier au jardin de mon père — ô feintes !
glorieux d'écailles et d'armures un monde trouble délirait.
(O j'ai lieu de louer ! O fable généreuse, ô table d'abondance !)

VI

Palmes !...
et sur la craquante demeure tant de lances de flamme !
...Les voix étaient un bruit lumineux sous-le-vent... La barque de mon père, studieuse, amenait de grandes figures blanches : peut-être bien, en somme, des Anges dépeignés ; ou bien des hommes saints, vêtus de belle toile

et casqués de sureau (comme mon père
qui fut noble et décent).

...Car au matin, sur les champs pâles de l'Eau pure, au long de l'Ouest, j'ai vu marcher des Princes et leurs Gendres, des hommes d'un haut rang, tous bien vêtus et se taisant parce que la mer avant midi est un Dimanche où le sommeil a pris le corps d'un dieu, pliant ses jambes.

— Et des torches, dans midi, sanglotèrent pour mes fuites.

...Et je crois que des Arches, des Salles d'ébène et de fer-blanc s'allumèrent chaque soir au flanc bleu des montagnes fumantes
à l'heure où l'on joignait nos mains devant l'idole à robe.

Palmes ! et la douceur.
d'une vieillesse des racines...! Les souffles alizés, les ramiers et la chatte marronne trouaient l'amer feuillage
où, dans la crudité d'un soir au parfum de Déluge, es lunes roses et vertes
pendaient comme des mangues.

*
* *

...Or les Oncles parlaient bas à ma mère. Ils avaient attaché leur cheval à la porte. Notre maison
durait, sous les arbres à plumes.

1907

RÉCITATION A L'ÉLOGE D'UNE REINE

A N. W. Bede-Bronte.

" *Haut asile des graisses vers qui cheminent*
les désirs
d'un peuple de guerriers muets avaleurs de salive, ô Reine !
romps
la coque de tes yeux, annonce en ton épaule qu'elle vit, ô ! Reine
romps la coque de tes yeux, sois-nous propice, accueille
un fier désir ô Reine ! comme un jeu sous l'huile, de nous baigner nus devant Toi
jeunes hommes ! "

*

— Mais qui saurait par où faire entrée dans son cœur ?

" *J'ai dit, ne comptant point ses titres sur mes doigts : O Reine sous le*
rocou !

grand corps couleur d'écorce, ô corps comme une
table de sacrifices ! et table de ma loi ! Aînée ! *ô plus*
Paisible qu'un dos de fleuve ! nous louons
qu'un crin
splendide et fauve orne ton flanc caché, *dont l'ambassadeur rêve qui se met en chemin dans sa plus belle*
robe ! "

*

— Mais qui saurait par où faire entrée dans son cœur ?

" *J'ai dit en outre, menant mes yeux comme deux chiennes bien douées :* O bien-*Assise, ô Lourde ! tes mains pacifiques et*
larges ! sont comme un faix puissant de palmes sur l'aise de tes jambes
ici et là
où brille et tourne
le bouclier luisant de tes genoux ; et nul
fruit
à ce ventre infécond scellé du haut nombril ne veut pendre, *sinon, par on ne sait quel secret pédoncule*
nos têtes ! "

*

— Mais qui saurait par où faire entrée dans son cœur ?

« *Et dit encore, menant mes yeux, comme de jeunes hommes* à l'écart :... *Reine parfaitement grasse, soulève*

cette jambe de sur

cette autre

et par là faisant don *du parfum de ton corps, ô Affable ! ô Tiède, ô un-peu-Humide, et Douce ! il est dit que*

tu

nous

dévêtiras d'un souvenir cuisant des champs de poivriers et des grèves où croît l'arbre à cendre et des gousses nubiles et des bêtes à poche

musquée ! »

*

— Mais qui saurait par où faire entrée dans son cœur ?

« *Ha Nécessaire ! et Seule !... il se* peut *qu'aux trois plis de ce ventre*

réside

toute sécurité de ton royaume :

sois

immobile et sûre, sois la haie de nos transes

nocturnes !

La sapotille choit dans une odeur d'encens ; Celui qui bouge entre les feuilles, le Soleil *a des fleurs et de*

l'or pour ton épaule bien lavée ; et la Lune qui commande aux marées est la même qui préside, ô Légale ! au rit orgueilleux de tes menstrues ! "

*

— Mais qui saurait par où faire entrée dans son cœur ?

1907.

ÉCRIT SUR LA PORTE

J'ai une peau couleur de tabac rouge ou de mulet, j'ai un
chapeau en moelle de sureau couvert de toile blanche.
Mon orgueil est que ma fille soit très-belle quand elle commande aux femmes noires,
ma joie, qu'elle découvre un bras très-blanc parmi ses poules noires ;
et qu'elle n'ait point honte de ma joue rude sous le poil, quand je rentre boueux.

Et d'abord je lui donne mon fouet, ma gourde et mon chapeau.
En souriant elle m'acquitte de ma face ruisselante, de mes paumes grasses, d'avoir
éprouvé l'amande de kako, la graine de café.
Et puis elle m'apporte un mouchoir de tête bruissant; et ma robe de laine ; de l'eau pure pour rincer mes dents de silencieux :
et l'eau de ma cuvette est là ; et j'entends l'eau du bassin dans la case-à-eau.

Un homme est dur, sa fille est douce. Qu'elle se tienne toujours
à son retour sur la plus haute marche de la maison blanche,
et faisant grâce à son cheval de l'étreinte des genoux,
il oubliera la fièvre qui tire toute la peau du visage en dedans.

J'aime encore mes chiens, l'appel de mon plus fin cheval,
et voir au bout de l'allée droite mon chat sortir de la maison en compagnie de la guenon...
toutes choses à ma suffisance pour n'envier pas les voiles des voiliers
que j'aperçois à la hauteur du toit de tôle sur la mer comme un ciel.

1908.

SAINTLÉGER LÉGER.

UNE DISCIPLINE DU VERS LIBRE

(selon MM. Vildrac et Duhamel)

J'aurais répondu tout spécialement à l'article impartial de Michel Arnauld sur *le Vers Français*[1] si d'abord il ne m'eût donné satisfaction de principe presque complète, si d'autre part, dans une étude qui parut au même moment [2], je n'avais précisé mes vues et prévenu plusieurs de ses objections. Il reste que, — pour la première fois, peut-être —, un critique rien que critique, averti mais sans complaisance, aura reconnu *tout haut* 1° l'insatisfaction que laisse désormais à nombre de lecteurs sensibles l'emploi systématique et exclusif du vers régulier traditionnel, 2° la légitimité d'une autre forme, non peut-être encore définitive, mais consacrée par des œuvres maîtresses et en voie de perfection. Voilà le fait important à mes yeux, aux yeux de quiconque s'attache à rénover notre technique poétique selon l'instinct et la raison. J'en prends acte — et sans surprise : tous ici, nous communions — sous des espèces différen-

[1] *Nouvelle Revue Française*, 1er Janvier 1910.
[2] *Grande Revue*, 25 Décembre 1909.

tes, n'importe...— dans l'horreur du désordre autant que dans le mépris du poncif. Et tandis que tel d'entre nous s'ingéniera à rendre à l'alexandrin ancestral la tonicité de la vie, ma tâche parallèle et complémentaire sera de formuler la discipline du " vers libre " trop souvent anarchique, fils en révolte de la plus profonde nécessité.

Je vois la tâche d'autant plus urgente que le renouveau " vers libriste " dont tressaille presque unanimement la génération nouvelle, paraît avoir peu profité des expériences décisives qui nous valurent le *Saint Georges*, *la Clarté de Vie*, *la Chanson d'Eve*, *les Odelettes*... etc. Le problème aux trois quarts résolu, on le pose à peine, et l'on retourne bénévolement à la confusion des premiers jours. Mêmes timidités, mêmes hardiesses folles. Tel se cramponne à la vieille métrique comme l'ivrogne au réverbère, qu'il essaie de quitter mais rattrape aussitôt. Tel use à tort et à travers, sans esprit de suite, du vers blanc, du vers faux, de l'allitération, de l'assonance. Et vraiment nous pourrions croire qu'un insouci absolu de la forme règne, je ne dis pas chez tous, mais chez la plupart des poètes qui viennent de se révéler, si deux d'entre eux, et de valeur certaine, représentatifs en outre d'un groupe très vivant, *l'Abbaye*, n'avaient réuni récemment quelques *Notes sur la technique poétique*, pour notre édification. Des textes de ce genre sont trop rares pour que nous laissions pas-

ser celui-ci sans l'examiner attentivement, d'autant qu'il est subtil et rédigé avec finesse.

J'y trouverai incidemment sans doute l'occasion de répondre à Michel Arnauld, sur quelques points litigieux, tout en étudiant l'attitude consciente de la jeune génération vers-libriste en face de la forme dont elle se sert.

MM. Georges Duhamel et Charles Vildrac font profession de modestie : ils ne se posent pas en théoriciens. Il faut avoir longtemps cherché, éprouvé une théorie pour s'y emprisonner sans risque de diminution. L'œuvre d'abord : or, ils débutent. Aussi bien je n'attends de leur petit ouvrage rien de plus que l'aveu d'une " orientation " : dès les premières lignes ils me promettent pourtant davantage. " Un des caractères, disent-ils, de l'effort artistique contemporain est la tendance vers plus de dignité, plus de droiture, plus *d'initiative.*" Et ils ajoutent : " Même parmi ceux qui admettent le vers libre (en note : *vocable décrié avec raison*) certains n'en soupçonnent pas le *mécanisme* ". Bravo ! Mais si mécanisme il y a, quel est-il ?

A vrai dire, ils nous en proposent plusieurs : c'est leur manière de ne point théoriser. On sent qu'il va s'agir pour eux de justifier à la fois les poétiques les plus dissemblables. Dans les exemples qu'ils citent on trouve Jammes à côté de Vielé-Griffin, Verhaeren près de Bataille, Kahn, Van Lerberghe, Jules Romains, Paul Castiaux,

eux-mêmes... Quiconque transgresse, à raison ou à tort, la loi ancienne, ils l'accueillent, quitte à prendre pour des beautés singulières d'involontaires négligences, quitte aussi à se contredire.

Qu'il s'agisse de rejeter la métrique préétablie du vers traditionnel, et aussitôt ils invoquent le principe connu du *rhythme nécessaire* scandé par les " arrêts de la voix et du sens ". Fort bien. Pourtant ils n'iront pas, comme le voudrait la logique, jusqu'à la *strophe analytique*, où, disent-ils " le vers disparait "... Justement ! — En fait la notion de la *strophe* qui est l'acquisition la plus sûre du " vers librisme " et dans laquelle le vers se réduit à l'état d'*unité rhythmique indivise* qu'il s'agit de mettre en valeur, ils la sacrifient volontiers, contrairement à leurs prémisses, à la notion traditionnelle et scolaire du *vers numérique à césures* [1] dont l'alexandrin est le type. L'alexandrin est leur point de départ, leur modèle, et " il fait partie de leur liberté ". C'est un compromis défendable; nous ne le discuterons pas.

A propos de l'alexandrin, j'aimerais à citer quelques remarques ingénieuses où ils raillent ses facilités et analysent ses ressources. Même, n'y découvrent-ils pas un *vers libre de douze pieds?* — Ce vers libre-là on le voit déjà dans Racine, quand la césure " émotive " surajoutée prend le pas sur la césure obligée et crée à elle seule le

[1] Ils éludent complètement la question de l'accentuation.

rhythme... Mais si l'alexandrin contient une façon de vers-libre, pourquoi donc le quitter ? — Néanmoins ils excellent à montrer les effets curieux qu'on en tire, en l'allongeant soudain comme fait Verhaeren, en étouffant d'une muette non élidée telle sonorité centrale etc., etc. Ils examinent ainsi chaque vers pris à part, du vers de 7 pieds au vers de 15 ; et trouvent toujours le mot juste pour désigner la qualité propre à chacun, selon la variété de ses coupes. Mais comme ces mètres ne se présentent pas isolément, que pour justifier leur union, il ne suffit pas dans le cas présent (nous verrons pourquoi tout à l'heure) d'invoquer l'exemple de La Fontaine, MM. Duhamel et Vildrac s'avisent de nous fournir tout un lot de lois rhythmiques " facultatives " et ils appuient d'exemples nombreux, tour à tour : la loi de *constante rhythmique*, la loi d'*équilibre rhythmique*, la loi de *symétrie*.

" L'ancienne poétique, écrivent-ils, alignait des corps numériquement égaux et les vers étaient entre eux dans le rapport d'unité à unité. On constate fréquemment dans la forme moderne que la cadence d'une strophe ou paragraphe poétique est due à la présence répétée dans chaque vers d'un corps numérique fixe, que l'on peut appeler *constante rhythmique* et qui bat la mesure dans la mélodie continue. Le vers libre à constante rhythmique est bien la première et la

plus simple métamorphose du vers régulier." Exemple :

En allant vers la ville où l'on chante aux terrasses
Sous les arbres en fleur comme des bouquets de [fiancées
En allant vers la ville où le pavé des places
Vibre au soir rose et bleu d'un silence de danses [lassées.

(H. DE RÉGNIER).

Le procédé, ainsi qu'on voit, est simple ; du moins lorsque la constante rhythmique ouvre le vers ; également aussi quand elle le ferme. Mais, nous dit-on, il peut arriver qu'elle s'y déplace, tantôt extrême et tantôt médiane. Et à l'appui, on nous cite cette autre strophe :

La voix retentit comme un hymne paré d'étoiles
parmi les drapeaux et les miroirs de fête
des cadences *de marteaux géants* dans des forges
hantées *de chanteurs athlètes*, etc.

(G. KAHN).

Arrêtons-nous... Vraiment, en toute bonne foi, est-il possible de le suivre dans ses déplacements injustifiés, "ce corps fixe qui bat la mesure" ? Non souligné, le trouverions-nous même ? Pour ma part, dans ces quatre vers, je lui dénie toute valeur rhythmique : aveuglés par leur théorie, nos deux jeunes poètes nous entraînent dans le chaos. La constante qu'ils cherchent, mais ils la trouveront

partout, là même où il n'est pas de rhythme ! Qu'il faut donc ici de prudence ! Songez que si tel poème ne présente qu'une constante, tel autre, ajoutent-ils, en présentera deux alternées ou enchevêtrées, tel autre plusieurs... Tel autre n'en présentera aucune. Mais il obéira sans doute à la loi des *équilibres rhythmiques*. Laissons nos auteurs l'exposer.

« Un peu d'arithmétique. — Il arrive souvent que deux vers consécutifs formant strophe soient césurés chacun de telle façon qu'on puisse dire : Le premier hémistiche de l'un est au premier hémistiche de l'autre, comme les seconds hémistiches des deux vers sont entre eux. De même les deux hémistiches d'un des vers sont entre eux comme les deux hémistiches de l'autre.

Le rapport numérique tient alors à un *équilibre rhythmique* et les corps numériques jouent mutuellement un rôle de contre-poids comme les quatre facteurs d'une proportion etc. » L'exemple éclairera suffisamment le théorème :

Cette rose — à ton corsage
Cette fleur rouge — à ton col entr'ouvert

A. Salmon.

Ou bien :

Oh ! elles existent — elles attendent
Ils n'auraient qu'à choisir — ils n'auraient qu'à prendre

Ch. Vildrac.

Nous n'insisterons pas. Ceci est d'une évidente justesse dans l'ingéniosité. Voici un mécanisme clair, éprouvé et légitime. Nous en dirons autant du mécanisme de la *symétrie* : symétrie de coupe, symétrie de tour ; le mot prononcé, la chose se devine.

Mais, ces trois lois diverses (*symétrie*, *constante*, *équilibre*) ne se laissent-elles pas ramener assez aisément à un principe général, qui est précisément le principe essentiel de la tradition métrique : j'ai nommé le " parallélisme " ? Parallélisme varié, retardé, raffiné sans doute, mais continuant et étendant le parallélisme plus rigoureux du vers classique.

Grâce à lui, " le vers libre " selon MM. Duhamel et Vildrac satisfait aux conditions, dictées par l'étymologie, que naguère exigeait du vers Michel Arnauld : " Le seul mot de vers (versus) disait-il, implique un certain retour régulier ". Oui certes. Mais ne l'oublions pas, à côté de la *régularité* de Racine, il y a la *régularité*, déjà assez approximative de La Fontaine, et de laquelle nous nous autorisons... Il me semble, quant à moi, que la vraie tradition du rhythme se continue dans " le vers libre " qui nous est proposé ici. Et ce " vers libre " je le considérerais volontiers comme un intermédiaire heureux, viable, entre le mètre régulier et la strophe analytique intégrale, s'il ne comportait la négation d'un principe à mon avis, irremplaçable : celui du

retour, sinon régulier du moins périodique, de la rime et de l'assonance : " versus " encore !

" Nous voulons un poème qui soit un chant " écrivait autrefois un critique, Michel Arnauld justement, dans un bel article sur l'*Amour Sacré*. Je ne crois pas qu'un poème puisse être un chant sans l'assonance ou la rime systématiques. Certes on ne reprochera pas à MM. Duhamel et Vildrac de négliger la question des *sonorités* dans leur petit livre. " L'allitération, disent-ils, est une des plus essentielles richesses du vers. Nous aimons un vers animé d'un souple jeu de voyelles ou de consonnes, tendant à interpréter harmoniquement les évolutions de la pensée. " Avec beaucoup de subtilité musicale, ils dépistent les allitérations là même où elles jouent le plus mystérieusement... " Arabesques de voyelles " " amas de diphtongues nasales " aucune ne leur échappe. Toute la musique du vers, ne vont-ils pas l'y concentrer ? Je le crains fort. Quand ils arrivent à la rime, à l'assonance qui est la rime atténuée, ils se montrent moins complaisants. Ecoutez ce réquisitoire :

" Nous ne les dirons pas, ces torts de la rime, déclarent-ils. Nous dirons :

La poétique comporte maintenant d'autres protagonistes : la rime est un acteur dont l'emploi reste dans ce qu'on appelle au théâtre les " utilités ".

Par exemple :

Marquer parfois la fin de quelques vers à rythme émoussé.

Sonner, rouler quand il faut faire donner la batterie.

Taper du talon les pas d'une petite danse qui s'en accommode, etc. etc... "

La tirade est brillante ; libre à nous de nous en amuser ; mais notons en bien le sens : Dans " le vers libre " selon nos deux poètes, la rime ne sera plus la règle, mais l'exception... Hélas, ils ne traiteront pas mieux l'assonance !... Que nous importe qu'ils en sachent goûter l' " inattendu " et les " délicatesses " s'il la relèguent dans le même coin, si doctoralement ils décident que son " emploi, érigé en règle serait aussi dangereux que l'emploi constant de la rime " ? Donc, c'est dit, plus d'écho sonore, pour renforcer, asseoir périodiquement la carrure assez instable, nous l'avons vu, de leurs constantes rhythmiques. Plus de musique que celle des " arabesques de voyelles ", des " amas de diphtongues nasales. " Plus de réponse harmonique d'un vers à l'autre à travers la strophe. La musique du vers : jeu d'allitérations ; un luxe pour suppléer au nécessaire absent !

Allitéré ou non, le vers blanc reste le vers blanc, c'est-à-dire prose rhythmée. Il existe un héritage que, poètes, il ne nous est pas possible physiologiquement de rejeter : l'héritage de la rime, de la rime-assonance, mieux de l'écho sonore. Comme

on a assoupli, étendu l'ancien mètre, on peut, on doit étendre la rime et l'assouplir. La rejeter c'est renoncer à la moitié de la valeur sensuelle de la prosodie française. Il n'est pas un de nos aînés vers-libristes, je parle de ceux qui ont réalisé, qui ait consenti systématiquement à un pareil sacrifice : chez eux le vers blanc reste isolé, exceptionnel, en vue d'un effet précis. Je crains que MM. Duhamel et Vildrac n'aient trop cultivé tels autres poètes, d'intention noble, mais de réalisation barbare. On ne saurait justifier à la fois le " vers libre " de ceux-là et le " vers libre " de ceux-ci. C'est la tare profonde de leur petit livre, par ailleurs si ingénieux et délicat, et où nous ne saurions trop déplorer la condamnation de la rime et de l'assonance.

Ici donc s'arrêterait notre examen, sur une déception finale, si notre curiosité ne se posait une question au sujet de la collaboration effective des deux auteurs au livre qui nous occupe. Jusqu'à quel point partagent-ils, quant à la rime par exemple, ce radicalisme un peu protestant ? car ils sont deux...

J'ouvre le dernier recueil de poèmes de M. Charles Vildrac, *Images et mirages*, et je lis au hasard

O mon enthousiasme, ô mon si beau fils
De l'heure où s'en vont coucher les enfants
Jusqu'à celle où les fenêtres pâlissent
Bien des fois déjà sonnant l'olifant
O mon si beau fils
Tu as chargé, chargé les glaciers blancs.

mais quoi ? rien qu'assonance, rien que rime ?...

J'ouvre le dernier poème de M. Duhamel, l'*Homme en tête*, et je lis au hasard :

Celui qui marche seul près des maisons la nuit
Et qui perçoit le cri d'amour d'une femme
Se sent assailli d'un autre malaise.
C'est que la peur et les regrets et l'esprit
Tremblant à la porte comme des chiens
Attendent la fin de la joie pour rentrer
Et sautent sur l'homme qui passe...

Des vers blancs, cette fois ! avec une seule rime (en quoi justifiée ?) sur sept vers ! Je ferme les deux livres et timidement, je me permets de demander pourquoi M. Vildrac qui a de " la musique en lui " et rime, s'est effacé dans ses *Notes* devant M. Duhamel qui en principe ne rime pas — hormis quand le hasard le sert ? Tous deux, nous en avons la preuve, sont poètes. Lequel doit se rallier à l'autre, nous le savons désormais. Il faut que cesse l'incertitude doctrinale où la contradiction semble les tenir. Selon M. Vildrac, qui rime, entre le vers régulier et la strophe analytique — vers laquelle *en fait* il semble incliner — il existe, moins strict, plus vague, un système provisoirement acceptable de " vers libre ". A la génération nouvelle, qu'effraie la rigoureuse strophe analytique, M. Duhamel compris, d'y soumettre ses dons puissants et aussi ses caprices injustifiables.

"Nous voulons un poème qui soit un chant", mon cher Arnauld, moi comme vous, et nous l'aurons. La dernière objection de votre article portait sur la difficulté où vous êtes de retenir le chant du vers-libre. Votre oreille est toute habituée encore au parallélisme étroit des rhythmes classiques et au retour régulier de la rime... Elle s'accoutumera peu à peu, croyez-moi, au parallélisme plus varié des "rhythmes libres" selon la doctrine de M. Vildrac et à l'écho périodique de leurs assonances. Quant à la strophe analytique [1], elle ne rejette, vous le savez, ni le parallélisme ni la périodicité de l'écho : vous y plierez votre mémoire. Puissent les jeunes gens d'ici là, produire beaucoup de poèmes, soumis à l'une ou l'autre de ces disciplines — et dignes de chanter en vous, lorsque vous vous promènerez. On chantonne en marchant du Rossini d'abord, puis du Beethoven, puis du Debussy...

HENRI GHÉON.

[1] Vous lui reprochez sa "difficulté" bien à tort. Une forme neuve est d'abord difficile, pour devenir facile — et trop facile un jour. Des initiateurs travaillent pour la commodité des artistes futurs — et Malherbe pour Lamartine. On maniera plus tard la strophe analytique aussi spontanément, que spontanément vous la retiendrez.

HIVER

Marion a rangé son rouet
Ce soir, et clos l'huis entr' ouvert;
Je n'entends plus que ma girouette enrouée
Qui grince et tourne au vent d'hiver.

La neige est douce sur mon toit comme une plume ;
La bise siffle à ma serrure brisée
Et le givre enjolivé de lune
Fleurit aux losanges de ma croisée.

Printemps, printemps, tu auras beau venir encor,
Jeunesse pour nous n'est plus :
J'aurai la barbe grise et le corps tout perclus
Et notre ancien amour sera sans doute mort.

TRISTAN KLINGSOR.

SOIR DE RENTRÉE

C'était, il m'en souvient, par une de ces après-midi d'Octobre, mélancoliques et ternes, toutes brouillées de nuages sales, enchevêtrés. Le vent du midi soufflait: vous savez, cette haleine chaude et humide, épaisse et molle qui fait tourner la crème.

Les allées sentaient l'eau des vases où des bouquets ont pourri. Les pieds s'engluaient au bord des prés bossués de nids de taupes, et l'on croyait toujours marcher sur des limaces. Il y avait une grande détresse dans l'air.

Là-bas, dans la plaine, les treilles des vignes semblaient de longs filets tendus, hors d'usage, tout déchiquetés par la morsure de poissons fantastiques. Au ras du parc, les peupliers érigeaient leurs lamentables baleines de parapluies retournés en tulipes et, autour de nous, les feuilles voletaient comme des oiseaux blessés. On en voyait encore cramponnées aux moignons des tilleuls mais, à chaque minute, on sentait leur force diminuer, leur étreinte se desserrer : un souffle plus fort les emportait dans le ciel, avant de les laisser retom-

ber le long de la rigole du chemin ; certaines heurtaient le sol avec le bruit du papier qu'on froisse ; d'autres dégringolaient bruyamment de branche en branche, et s'arrêtaient soudain, accrochées par les doigts contractés des rameaux.

Ah ! les vacances étaient bien mortes ! Tout attestait leur trépas : le jardin dévasté, les carreaux de la serre, aveuglés sous le poids des paillassons, et ne donnant qu'une lumière de nécropole : on n'osait plus venir se cacher là, tant on y sentait peser le sommeil et l'oubli.

La nature, notre fidèle amie, se retournait contre nous, nous traquait jusque dans nos plus doux retranchements, nous accablait de toute la pesanteur de son humide solitude. Où fuir ?

Courrait-on se réfugier dans l'orangerie, une forêt de lauriers y avait poussé et les caisses d'orangers se touchaient toutes. Il y avait encore de bonnes odeurs, mais ni l'air ni le soleil ne jouaient plus à travers ces nobles arbustes ; ils demeuraient tristement blottis les uns contre les autres, comme des choses en conserve. On avait creusé de grands trous dans le potager. Était-ce pour y enterrer notre joie avec les gros bras frisés des cardons soigneusement gantés de paille ?

La grange était déserte. Un lourd parfum de mou et de marc s'y attardait, comme pour nous rendre plus cuisant le souvenir des bruyantes vendanges, plus aigu le regret des fameux efforts

autour du pressoir, alors qu'on s'attelait à la barre, les deux mains jointes, et qu'on donnait de grands coups de reins, à la renverse, pour faire écumer le vin doux et ruisseler le sang des grappes écrasées.

Il y avait quelque chose de détraqué dans l'horloge de nos émotions quotidiennes. Le balancier de notre vie s'était arrêté à l'heure où avaient fui les clairs matins de septembre.

Pour mieux nous faire sentir notre déchéance ne nous avait-on pas obligé de ranger dans la grande armoire du vestibule les plus sûrs compagnons de nos plaisirs : la carabine qui blessa, dit-on, tant d'oiseaux chétifs, la bicyclette folle, les cannes à pêche qu'on tire toujours trop vite de l'eau et dont l'hameçon demeure pris aux branches des sapins, le ballon décidément crevé, le clairon enrhumé et au pavillon accidenté comme le cartilage d'une oreille. Ces tendres confidents on les enfouissait en silence, sans plus se disputer sur leur possession, comme on dépose dans la tombe un ami cher, et cette cérémonie avait le goût des sacrifices antiques, des victimes expiatoires qu'on offre en holocauste aux divinités implacables.

A présent tout était consommé, il n'y avait plus qu'à partir pour le collège. Pourtant on se gardait des larmes, car il y avait un fameux déjeûner d'adieu, avec la surprise obligatoire des paquets de bonbons distribués au dessert pour être cachés

dans les pupitres d'étude, et les croquettes de chocolat qu'on devait remettre en entrant au portier, comme on dépose dans une banque un petit capital, avec promesse de toucher un coupon tous les jours à quatre heures.

Il y avait aussi l'orgueil des vêtements neufs, bien chauds, qui vous prenaient la taille et dans lesquels on se sentait plus forts et plus grands. C'était comme si l'on avait revêtu une âme nouvelle. Et le désir de paraître plus hommes, plus fiers, plus vieux tout à coup, nous donnait des visages graves, un peu contractés par une belle douleur muette.

Ah! cette poignante angoisse du départ! les malles jetées sur le toit du break qui, au trot de ses deux percherons, va nous entraîner vers la gare; les mille recommandations minutieuses vite oubliées; ces au revoir déchirants et précipités; ces baisers baclés où l'on voudrait mettre son immense tendresse; et enfin ces larmes amères, ces larmes lourdes, refoulées jusque là, mais qui jaillissent soudain lorsque le petit chien frétillant s'efforce de sauter sur le marchepied!

Le nez écrasé contre la vitre du compartiment, on regardait en silence la fuite des campagnes noyées de brumes et les montagnes russes des fils télégraphiques. La folle procession des arbres vous coupait le regard, entrait et sortait de vos yeux

avec tant de vitesse que la tête vous tournait. Rompu de fatigue et d'émotions, on finissait par se terrer dans son coin, enfoui dans la pélerine bleue à capuchon de gnôme allemand.

Vers le soir la pluie commençait à tomber ; pas cette bonne pluie d'orage aux larges gouttes chaudes ; une petite pluie aiguë, rageuse et cinglante, jamais rassasiée, craquelant sans discontinuer les glaces du wagon, et ponctuant de folles virgules la grande page grise de l'horizon.

Bientôt des feux follets d'or ou d'argent dansaient dans la plaine, perçant l'ombre et s'étalant sur le buvard de la brume. On longeait, dans un bruit de vaisselle cassée, d'énormes files de wagons mornes, désaffectés, comme des corbillards au rebut, et c'était soudain l'engouffrement sous le hall de la gare, un punch de lumière où se fondait notre torpeur.

La grande cour du collège dardait tous ses feux sur une foule houleuse et les groupes parqués autour de chaque professeur. Chaque classe avait son point de ralliement où parents et élèves se pressaient. De loin, avec ces lumières crues, plaquées sur ces petits paquets noirs et mouvants, on aurait deviné l'abattoir et ses lots de moutons prêts pour le sacrifice : çà et là, au centre, quelques bouchers courant après les fuyards.

Le plaisir de retrouver les camarades et cette

espèce d'excitation nerveuse qui précède les longs désespoirs avaient tari les sources du chagrin. On serrait des mains, on saluait les " préfets " d'étude, les surveillants de récréation.

Et puis les " nouveaux " avivaient nos curiosités. On les reconnaissait vite à leurs airs craintifs et résignés, à leurs chapeaux aux formes bourgeoises, à leurs mains qui pendaient timides, alors que les nôtres étaient enfouies au fond de nos poches. Nous, les " anciens ", étions conscients de notre grande supériorité, notre orgueil triomphait lorsque, nous approchant d'un de ces pauvres êtres, le chapeau en arrière, l'air dur, la voix impérieuse, nous lui jetions brusquement : " toi, comment t'appelles-tu ? "

Le lendemain nous surprenait plus humbles, tremblant à nouveau, tous égaux dans une horripilante attente. C'était jour de composition, de cette brutale composition de rentrée d'où votre sort dépend, qui vous abat à jamais ou vous élève dans l'estime d'un professeur, dont les camarades de la classe supérieure et ses sujets l'an dernier vous ont narré les cruautés.

Rapide il escalade sa chaire, majestueux comme s'il gravissait le Capitole, se ferme de toutes parts pour bien montrer qu'il est inaccessible aux petits pas timides des supplications, étale son livre, range ses papiers avec la minutie d'un chirur-

gien, puis clame ce mot terrible : " écrivez ".

La dictée commence. Le voici qui nous jette sur un ton de mélopée les phrases à avaler sans faute, ainsi qu'à des prisonniers malades on lance une exécrable pitance ; nos plumes levées les happent au passage,et les recrachent sur les grandes feuilles blanches, avec de petits hoquets. Généreusement il nous prévient qu'il fournit pour cette fois la ponctuation en guise de dessert, mais qu'à l'avenir il faudra nous la procurer selon nos propres lumières intérieures.

Il s'agit — oh ! je me le rappelle bien — du fameux passage *Les Rogations*, extrait du *Génie du Christianisme*. La voix tombe implacable sur nos têtes courbées. La phrase glisse à travers nos cheveux, descend dans nos oreilles, chaque main droite la recueille et l'étale sur sa page, après l'avoir diluée dans l'encrier où parfois les plumes voisines se rencontrent et hésitent. Un élève chargé de "répéter" la relance timidement au maître qui l'attend menaçant, l'escamote et nous en verse une autre de même capacité. Il dicte :

Les cloches du hameau se font entendre, virgule, les villageois quittent leurs travaux : deux points : le vigneron descend de la colline, virgule, le laboureur accourt de la plaine, virgule, le bûcheron sort de la forêt ; point et virgule ; les mères fermant leurs cabanes, virgule, arrivent avec leurs enfants, virgule, et les jeunes filles laissent leurs fuseaux, virgule, leurs brebis

et les fontaines pour assister à la fête. Un point, à la ligne.

Ces douces évocations font cligner nos yeux, battre plus vite notre cœur. Comme nous les regardons s'avancer dans leurs habits des dimanches ces vignerons rieurs, ces laboureurs têtus, ces bûcherons aux jambes arquées comme celles des scieurs de long ! Ah ! nous les connaissons bien, ceux-ci, ce sont nos plus vieux amis. Avant-hier encore ils nous saluaient lorsqu'on traversait la petite place de l'église : le vigneron mettait un cercle à un tonneau, le laboureur faisait ferrer ses bœufs et Guillot le bûcheron était coiffé d'une grosse toque de fourrure.

Mais le professeur ne s'intéresse pas à eux, il ne s'arrête pas, son cerveau n'a pas gardé de souvenirs, non, il presse la voix, au contraire, et fait claquer la page de son livre :

On entre dans des chemins ombragés et coupés profondément par la roue des chars rustiques : deux points : on franchit de hautes barrières formées d'un seul tronc de chêne ; point et virgule ; on voyage le long d'une haie d'aubépine où bourdonne l'abeille et où sifflent les bouvreuils et les merles. Un point.

Ah ! cette fois, c'est tout le printemps qui bondit en nous, avec ses bouffées de parfums, le chant de ses oiseaux, son clair visage baigné de rosée. Nous sommes bien penchés sur ces vieilles tables traversées dans leur longueur par une

petite rigole où l'on couche les porte-plumes au repos. Nous semblons encore, aux secondes de répit, des épigraphistes absorbés à déchiffrer les multiples hiéroglyphes de noms propres incrustés dans le bois ; mais, vraiment, nos esprits sont ailleurs, bien loin, là-bas dans le poudroiement des campagnes. Ils vagabondent le long des blés à demi couchés, au bord de la rivière qui scintille sous le rempart des saules, parmi les prés tachés de coquelicots, de boutons d'or et de safrans !

Nous entrons en courant dans ces "chemins ombragés," nous franchissons d'un saut hardi ces "hautes barrières formées d'un seul tronc de chêne," nous cueillons l'aubépine de ces haies d'où giclent de gros merles bruyants. Comme on se rappelle telle heure de galopade, telle minute de liberté joyeuse sous un soleil éclaboussé de rayons !

Les jambes nous démangent ; instinctivement nos bras se tendent pour saisir de la lumière et du bonheur. Puis la conscience nous revient et, la seconde d'enivrante suggestion passée, quelque chose d'âcre nous prend à la gorge ; notre cœur gonflé voudrait se déchirer dans un sanglot ; nous refoulons à grands coups les larmes hésitantes au bord des cils, toutes prêtes à couler.

Cependant l'automne boudeur avait encore des journées de chaude gaîté. Elles passaient par

dessus les hautes murailles de notre prison, taquinaient, dans une suprême coquetterie, les pauvres jeunes arbres scrofuleux de la cour, tassés dans leur pelisse de paille, et avivaient le rire de nos yeux. On quittait sa veste pour mieux courir, comme au printemps ; on criait, on chantait, sous la caresse dernière de cet été qui s'attarde.

C'était aussi le temps de la " retraite ", durant lequel on déserte les classes nues pour la douce somnolence de la chapelle richement parée. On pouvait encore s'illusionner, se croire à demi en vacances.

Jusqu'au jour où tombait le glas de la Toussaint et des Morts avec leur concert d'offices funèbres et les froids parfums des chrysanthèmes rigides, figés dans leur immobilité cadavérique.

Alors, cette fois, c'était bien la fin pour de bon, le triste *Requiem* de notre liberté, le *De Profundis* de nos amours. La nature nous abandonnait à notre sort inéluctable, soufflant des rafales par dessous les portes du dortoir, éteignant tout à fait nos souvenirs de plus en plus vacillants. ...Et l'on se laissait lentement porter par l'espoir de Noël et du Jour de l'an déjà proches.

TANCRÈDE DE VISAN.

LES POÈMES D'ORCHESTRE DE CLAUDE DEBUSSY

L'évolution de Debussy a imité le changement continu et insaisissable de sa musique ; il nous a fallu longtemps accompagner son insensible démarche avant d'apercevoir que nous nous déplacions. Mais l'exécution récente d'*Ibéria* nous oblige à nous recueillir ; voici que du *Prélude à l'Après-midi d'un Faune* nous nous sommes écartés assez pour que le chemin parcouru révèle une direction.

Les premiers poèmes d'orchestre de Debussy n'étaient pas la peinture d'un spectacle ; ils traduisaient le délice de l'âme au milieu du monde ; ils étaient emplis par la forte montée de la douceur. Le rythme du *Prélude* ou des *Nocturnes* suit tous les tâtonnements de la volupté, et de même qu'elle s'attache à toutes les tentations et se partage entre elles, errant de l'une à l'autre, de même il se déforme, il se reprend ; tout inquiété de plaisir, il mène son hésitation délicate à travers la mélodie. Et la continuité du poème n'est faite que de sa modification perpétuelle. — La mélodie elle aussi a tous les contours de la volupté ; elle s'avance

d'abord, pleine d'une modération balancée ; de lentes tenues se traînent, se posent sur le mouvement comme s'oubliant à un rêve : elles perpétuent la complaisance, elles prolongent le délice, s'attardent à le goûter jusqu'à la défaite. Mais soudain comme n'en pouvant plus, comme fatigué de porter en soi un excès, tout l'orchestre se résout en une vaste éclosion vibrante ; doucement il se déchaîne ; par un secret passage il glisse dans l'épanouissement. Insensible et subite délivrance de la suavité : de fluides colonnes claires frémissent, une grande agitation limpide et retenue bouleverse les violons ; le chef d'orchestre tient au bout de ses doigts toute une ruisselante candeur qui lentement s'écroule, comme une vague qui mettrait longtemps à se défaire. Parfois plus de langueur encore vient exténuer la mélodie : alors au lieu de se fondre en un large frisson harmonique, elle cède accablée, elle défaille en une ondulation déclive et interminable, comme la danseuse, sous le plaisir, sent jusque dans ses hanches faiblir ses pas.

Musique de la volupté. Mais parce qu'elle traduit les plus vacillantes émotions, il ne faut pas croire qu'elle-même soit arbitraire et vague. Sa flottante subtilité, si d'abord elle nous surprenait de joie, c'est tant elle était exacte. De l'incertitude des sentiments il peut y avoir une expression précise ; il ne faut que la trouver. Debussy a en-

veloppé d'une docile justesse la fluidité elle-même ; il a laissé se tramer en lui la forme de l'insaisissable, et sur elle sont venus se poser les sons, comme au matin l'eau, en claires perles condensées, dessine la tremblante flexibilité des herbes. Dans *Nuages* chaque contour mélodique, chaque accord est pénétré de nécessité ; aucune spéculation orchestrale ; une fidélité perpétuelle à l'émotion ; si bien que de l'évanouissement lui-même il semble que le timide visage soit ici fixé ; la plus hésitante mobilité a coulé ses rhythmes dans les seuls mouvements sonores qui la pouvaient avec exactitude représenter. — De là cette netteté frissonnante : parce que chaque trait est nécessaire, qu'une délicate rigueur parmi tous les autres le conduit, il évite de se confondre. Même quand tous les instruments plongent, tournoient, s'emmêlent et lentement hors de leur étreinte remontent en frémissant, la fine justesse des contours n'est pas troublée. Limpide et tremblante distinction, comme à travers le voile de la chaleur le paysage qui bouge, apparaît plus subtil et plus clair. — L'orchestre de Debussy est perpétuellement divisé. Ses différentes parties peuvent se rejoindre momentanément ; mais leur mélange n'est qu'accidentel ; elles ne s'unissent que parce qu'elles sont nées séparées ; jamais l'une ne dérive de l'autre, ne s'en détache. Cette musique est ainsi comme un réseau sensible qui se modèle à chaque

instant sur l'émotion, qui se contracte quand elle se concentre et s'éploie quand elle s'épanouit. Et comme les mailles, même dans leur resserrement, restent secrètement démêlées, ainsi, quand il se rassemble, l'orchestre conserve sa tenue, sa flexible, sa vibrante discrétion.

* * *

Mais si infaillible et si exacte qu'en soit la sinuosité, le musicien n'a pas voulu indéfiniment se confier à la divagation de ses sens ; il est devenu jaloux de son instinct. Dans *la Mer* on découvrait un effort pour substituer à la spontanéité sensuelle des développements la direction de l'esprit. *Ibéria* est l'aboutissement de cet effort.

Sans doute c'est encore de grands élans de plaisir que s'anime cette musique ; tout le délice espagnol coule entre les bords du poème. Mais son abondance a été épurée, dépouillée par l'intelligence. La densité sonore, au lieu qu'elle résulte comme dans les premiers poèmes d'une perpétuelle plénitude de l'orchestre, c'est par l'importance des quelques éléments que choisit la patiente délicatesse de l'esprit, qu'elle s'obtient. Les traits les plus essentiels subsistent dans la trame musicale ; mais ils ont été élus avec tant de justesse que leur déroulement simultané par la rareté infatigable des rapports qu'il entraîne, remplace

la vibrante et voluptueuse épaisseur de la symphonie primitive. Que l'on écoute le deuxième morceau : *les Parfums de la nuit.* Le lourd malaise embaumé des jardins nocturnes n'a besoin pour s'évoquer d'aucune effusion harmonique ni du sensuel tremblement des cordes. Les parties de l'orchestre se froissent, se traînent languissamment les unes contre les autres, appuient leurs lentes différences. Et parce que nous ne cessons pas de les entendre, sans jamais se joindre, se combiner, nous sentons la largeur de l'étoffe sonore se tisser tout doucement.

Cette raréfaction de la musique par l'intelligence permet une continuité plus sûre, plus droite. Comme il a choisi lui-même les fils, le musicien les tient entre ses mains; ils ne se dévident que dirigés par lui. Dès le premier morceau d'*Ibéria* nous avons été surpris par une rectitude de la démarche que nous n'attendions pas. Sans doute le rythme reste multiple et brisé ; mais ce n'est plus par son hésitation que nous sommes conduits ; il est pris lui-même dans un grand ruissellement direct, il est emmené par l'intention de la danse sonore. Sans doute il n'y a pas, comme chez Franck, une force centrale, une puissance qui s'épanouisse peu à peu, un développement par expansion. Mais au lieu que la mélodie sans cesse se détourne pour atteindre toutes les possibilités musicales qui flottent autour d'elle, elle les attire et les engloutit sans inter-

rompre son cheminement imperturbable. Sa continuité cesse d'errer : elle va.

Cependant la rigueur, qu'acquiert Debussy dans *Ibéria*, peut-être se compense-t-elle de quelque sécheresse. Faut-il avouer que nous regrettons un peu l'humide frémissement des *Nocturnes* et du *Prélude à l'après-midi d'un faune*. Sans doute les traits dans *Ibéria* sont plus incisifs ; la main ne tremble pas, qui les trace, mais leur fixité les rend moins chargés de délice. Ce n'est plus la sensation ou l'émotion mêmes qui sont transcrites : l'esprit est intervenu et il a fait son œuvre de substitution. A la limite cet art finirait par ressembler au délicat symbolisme des paysages japonais : composition de quelques lignes très précises, entre lesquelles des couleurs avec atténuation se souviennent. Mais si l'on veut *éprouver* cette image, il y faut un effort; le sentiment en moi ne naît plus du premier coup; je ne peux que le retrouver. Le retrouvé-je même véritablement ?

La musique des premiers poèmes atteignait l'âme à force de déferler contre les sens. Ce soulèvement, ce détachement par le délice, ils emportaient l'âme avec le corps. Quand tout l'orchestre du *Prélude à l'après-midi d'un faune* dévalait de langueur, il nous emmenait tout entiers dans sa défaillance. — Mais voici que la volupté cesse de nous assaillir. La musique de Debussy n'est plus que d'indication ; elle semble se retirer au second

plan, se transformer peu à peu en un exquis mais sommaire décor, et laisser vide la scène. N'est-ce pas qu'il va falloir l'emplir d'un drame ? Puisque le paysage désormais ne s'enlace plus à nous, ne cherche plus à toucher notre âme, puissent des êtres l'habiter, dont la voix comme celles de Pelléas et de Mélisande nous bouleverse ! La sobre délicatesse d'*Iberia* permet d'imaginer une déclamation dramatique toute imprégnée de sévérité, une musique toute serrée et nue, et dont l'expression s'enfermera dans l'enveloppe de la rigueur.

JACQUES RIVIÈRE.

FERMINA MARQUEZ

(Suite)

IX.

Il attendit l'étude du soir, la fin de sa journée de travail pour revenir sur tout cela, pour mettre de l'ordre dans ses idées, et pour éprouver la fermeté de ses résolutions. Ce soir-là, justement, la surveillance de l'étude était confiée, pour la première fois, à un jeune répétiteur, M. Lebrun, entré depuis une semaine au service du Collège. On imagine difficilement l'inquiétude et l'énervement d'un jeune répétiteur à ses débuts : on ne peut pas concevoir l'espèce de vertige qui le prend à se voir, tout seul, adossé au mur, dans une chaire, en face et un peu au-dessus de quarante gamins de quinze à dix-sept ans. M. Lebrun était particulièrement ému. Dans les petites classes il avait été " chahuté " affreusement ; et c'est pour cela même qu'il avait demandé la surveillance d'une étude plus sérieuse, celle-ci, qui comprenait les élèves de Seconde et une partie des rhétoriciens. Léniot crut que ce nouveau surveillant n'oserait pas troubler son oisiveté ; et, commodément accoudé sur son pupitre, il concentra sa pensée sur l'affaire qui l'occupait depuis quelques heures.

D'abord, il y avait cette timidité qu'il fallait vaincre. Mais ce n'était plus de la timidité : c'était de la terreur !

Et une terreur qui l'aveuglait, qui lui ferait manquer les plus belles occasions de parler ou d'agir. Il regrettait de n'être pas amoureux tout de bon ; peut-être qu'alors cette conquête lui serait aisée. Mais, devant la difficulté de l'entreprise, tout sentiment de tendresse ou d'affection disparaissait, et la pensée de Fermina Marquez l'irritait, lui devenait même pénible et l'humiliait. Patiemment, comme on ramène un cheval près de l'objet qui l'effraie, Joanny ramenait sa volonté devant cette image de Fermina Marquez qu'il avait dans son esprit, et qu'il finissait par trouver intolérable.

— Eh bien, vous ne travaillez pas, vous ? "

— Moi, Monsieur ? " dit Léniot réveillé.

— Oui, vous ! Votre nom s'il vous plaît ? demanda M. Lebrun, cherchant à affermir sa voix.

— Léniot. "

— Eh bien, monsieur Léniot, je vous prie de travailler. "

M. Lebrun faisait du zèle. Dans les études des petits, il avait attendu qu'on le provoquât ; ici, il pensait se faire respecter en prenant l'offensive. Sans cesse il rappelait quelqu'un à l'ordre ; et, ne sachant s'il avait affaire à un bon élève ou à un paresseux, il réprimandait des élèves qu'on n'avait pas l'habitude d'entendre traiter comme des cancres. Et il croyait voir en Léniot, tout à fait oisif ce soir-là, la plus mauvaise tête de l'étude.

Joanny haussa les épaules et suivit ses pensées... Quelles étaient donc les causes de cette timidité ? La principale était assurément cette notion — que lui avait inculquée sa mère et toutes les dames de sa famille, — à savoir : qu'une différence fondamentale, irréductible,

sépare à jamais les honnêtes femmes des autres. C'étaient, pour ainsi dire, deux sexes différents. On respectait l'un ; quant à l'autre, " on le payait ", c'est tout dire. Cette opinion, chez sa mère et chez les bourgeoises de son entourage, était définitive et entière. Mais chez lui, elle avait été, naturellement, entamée par l'instruction qu'il recevait au collège. En effet, cette distinction, toute bourgeoise, est inconnue des grands écrivains : ils célèbrent indifféremment les femmes coupables et les femmes vertueuses ; ils choisissent même de préférence, pour héroïnes, des femmes que leurs passions et leurs déportements ont rendues illustres : Médée, Didon, Phèdre. Parfois Joanny se divertissait à imaginer un parallèle grotesque entre ces grandes amoureuses et les dames qui venaient goûter chez sa mère. Les caractères de l'Honnête femme étaient la laideur, la sottise, la médisance. L'autre femme, au contraire, la Méprisée, était belle, intelligente, généreuse. Sans aucun doute, c'était l'homme des premiers temps, le Mâle, qui avait établi cette distinction, et qui, dans son intérêt à lui, l'avait imposée à sa compagne. Ainsi, sous la domination de l'homme, le Beau Sexe était tout pareil à un troupeau bien conduit, et si bien morigéné, que ce troupeau en était arrivé à faire lui-même sa police, et à chasser spontanément de sa masse toutes les têtes indociles, toutes les brebis galeuses. Joanny ne se demandait pas si cette loi était juste ou injuste, ni si la femme n'avait pas intérêt à s'y conformer ; cependant il constatait que la femme suivait cette loi, aveuglément dupe de son éternel maître, l'avare propriétaire de l'âge patriarcal, l'époux romain *cum manu*. En somme, la différence n'était pas bien grande : " les unes

sont appelées filles soumises, et les autres, ma mère et ses amies par exemple, sont des femmes soumises; voilà tout. " — Joanny était satisfait de cette formule ; il était fier d'avoir, à quinze ans, des pensées de cette sorte ; il les croyait nouvelles et audacieuses. En même temps, ses vieux scrupules d'enfant pieux lui reprochaient ce que ces pensées avaient d'irrévérencieux pour sa mère. — Oui, la notion de l'honnête femme avait reçu, chez Léniot, de fortes atteintes. Mais elle subsistait, sous la forme d'une distinction fondamentale entre deux modes d'éducation. C'est à cela que se réduisait, en dernier examen, toutes les différences. Il y avait les femmes *comme il faut* et les autres. Et ce qui faisait justement, à ses yeux, l'attrait des jeunes filles, c'est qu'elles formaient un troisième groupe. Elles avaient encore à choisir entre le vice et la vertu, et au vice comme à la vertu, elles empruntaient des charmes. Fermina Marquez était une jeune fille ; et c'est cela, précisément, qui troublait surtout Joanny : il croyait qu'avec une jeune femme il eût tout osé. Eh bien, raison de plus pour tenter de séduire la petite Américaine...

Certes, de toutes façons, il valait mieux qu'il ne fût point amoureux. Il ne devait, pour rien au monde, tomber dans les niaiseries sentimentales : on se répète de mauvaises phrases de romans ; on essaie de composer un sonnet, et c'est le Sonnet d'Arvers que l'on transcrit plus ou moins exactement ; on rêvasse ; et le résultat de tout cela n'est que du temps perdu. Non : Joanny devait appliquer à cette tentative de séduction toute sa patience méthodique, tout son entêtement studieux de bon élève. Il lui fallait calculer froidement, surveiller les événements, guetter les occasions.....

Cependant l'étude devenait tumultueuse. M. Lebrun, affolé, n'interrompait plus ses réprimandes. Joanny entendit son voisin qui murmurait : " Cet idiot ne nous laisse même pas travailler tranquillement."

— Monsieur Léniot, vous persistez à ne rien faire ? " demanda M. Lebrun d'un ton agressif.

— Monsieur, je médite, " répondit Joanny. Toute l'étude se mit à rire hautement. Entendre le pion bafoué par le meilleur élève les encourageait. Un chahut s'organisa.

— M. Zuniga, quand aurez-vous fini de parler à votre voisin ? " criait le surveillant. " Voyons, M. Montemayor ! "

— Yo ? ié souis bien sage, moi, Mossieur."

— Alors, vous, oui vous, là. Votre nom, s'il vous plaît ? "

— Juan Bernardo de Claraval Marti de la Cruz y del Milagro de la Concha." Le rire se changea en aboiement.

Joanny s'excitait, dans ce bruit. Il lui venait un désir de combattre, une audace qui lui faisait paraître ridicule sa timidité à l'égard de Fermina Marquez. Il se faisait un plan de séduction tout à fait facile. D'abord il songea à écrire une belle lettre, pleine de respect et de tendresse, comme la lettre par laquelle débute " La Nouvelle Héloïse ". Puis il pensa qu'un court billet vaudrait mieux. Enfin il résolut de ne point écrire du tout, mais de se présenter simplement en ami, et en ami de tous les Marquez. Il était d'abord très nécessaire de gagner la confiance de Mama Doloré. Et pour cela, il fallait qu'il devînt l'ami et le protecteur de son neveu.

Justement, le petit Marquez, en enfant gâté, se con-

duisait très maladroitement dans ses rapports avec ses condisciples. Il regardait Saint-Augustin comme un hôtel (beaucoup moins luxueux il est vrai, que les hôtels anglais et français où il avait vécu depuis son départ de Bogota), mais enfin, comme un hôtel où l'on se fait servir en payant. Et Mama Doloré lui donnait trop d'argent de poche. Au lieu de recevoir les taquins à coups de poing, il leur faisait des distributions de friandises, espérant qu'ainsi on le laisserait tranquille. Malheureusement, le résultat de cette manœuvre n'était pas tel qu'il l'avait espéré. Les taquins revenaient de plus belle. Alors il les traitait de gueux et de mendiants, et vantait les richesses de son père : " Nous sommes venus jusqu'à Southampton sur un navire à nous," criait-il orgueilleusement. Un jour enfin on le traîna sous la pompe de la cour, et on le doucha. Mama Doloré porta plainte au Préfet des Etudes. Les doucheurs de Marquez furent mis aux arrêts. Pour représailles, Marquez fut mis en quarantaine. Nulle avanie ne lui fut épargnée. Il passait la plus grande partie de ses nuits à étouffer ses sanglots, la tête enfouie sous son traversin. Déjà, il avait beaucoup maigri. Léniot, en quelques jours, pouvait mettre ordre à tout cela. Il le ferait. C'était là le vrai moyen de s'insinuer dans cette famille. Après, on verrait... Il y avait encore deux mois et demi avant les grandes vacances.

Joanny se leva, tout joyeux. Il ressentait une sorte d'impatience gaie qu'il n'avait encore éprouvée qu'une fois : c'était la veille de son départ pour l'Italie, aux dernières vacances de Pâques. Il ne pouvait tenir en place ; il aurait voulu pouvoir chanter.

Sans demander la permission de M. Lebrun, il alla prendre, dans la bibliothèque de l'étude, le Grand Atlas de Schrader, et il y chercha la carte de Colombie.

— M. Léniot, pour vous être dérangé sans permission, vous aurez un zéro de conduite.

Joanny sourit dédaigneusement. Il étudiait avec soin la configuration géographique de la République Colombienne, comme s'il eût projeté un voyage dans ce pays. Le port principal, sur la mer des Antilles, s'appelle Carthagène ; c'est de là qu'elle avait dû partir.

L'étude s'était tue un instant, étonnée d'entendre donner, pour la première fois, une mauvaise note au meilleur élève. On regardait curieusement l'expression du visage de Léniot. Mais M. Lebrun poursuivait son avantage. Il distribuait à profusion les "zéros de conduite". Et le chahut redoubla de violence. Au bout de la salle, où était sa place, Pablo Iturria souleva le couvercle de son pupitre, puis le laissa retomber à grand bruit, et s'adressant au surveillant, hurla :

— Calla, hombre, calla !

Joanny, toujours souriant, regagna sa place. Il était plein de confiance en lui-même. Surtout, il se sentait en sécurité, quoi qu'il pût arriver. Il se dit : "Même en admettant le pire, ce n'est jamais mon père qui me reprochera d'avoir séduit la fille d'un millionnaire !" Il sentait toute sa vie, devant lui, pareille à une inépuisable provision de succès et de bonheur.

— Vous savez, M. Léniot, que votre zéro de conduite sera accompagné d'un rapport au Préfet des Etudes.

La gaîté nerveuse, qui jusque-là avait porté Joanny, tomba tout d'un coup : cette mauvaise note et ce rapport,

c'était, pour lui, l'exclusion du tableau d'honneur, une retenue, — et enfin la perte du Prix d'Excellence, et la ruine de sa carrière scolaire ! Non, ce n'était pas possible ! Il se ressaisit ; il fallait agir.

Il appartenait à une grande génération, qui devait laisser, à ceux qui étaient maintenant dans les classes enfantines, le souvenir d'une audace et d'une virilité insurpassables. Ce qu'il allait faire égalerait son nom aux noms des deux Iturria, des Ortegas, aux noms des plus fameux représentants de cette fameuse génération. Ou bien, s'il ne réussissait pas, il serait regardé par tous comme un traître, mis en quarantaine, — non, il serait renvoyé du collège, tout simplement. Il ne songea pas un instant qu'il allait peut-être ruiner la carrière de M. Lebrun, le faire congédier par l'administration. Il fit passer ce mot d'ordre :

— Continuez le chahut ; je vais chercher le Préfet des Etudes.

Puis, il sortit sans daigner relever le sarcasme que lui lançait le surveillant à bout de patience :

— Vous n'attendez pas qu'on vous mette à la porte, n'est-ce pas ? Vous y allez de vous-même ; vous en avez l'habitude. »

Léniot traversa la cour, le parc, et sonna à la porte du chalet où vivait le Préfet des Etudes avec sa famille. Admis en la présence de l'autorité suprême du Collège, il raconta ce qui se passait dans l'étude du nouveau surveillant. C'était une étude sérieuse, d'ordinaire ; on n'avait jamais eu à s'en plaindre. M. Lebrun était seul la cause du désordre.

M. le Préfet des Etudes écouta gravement le plaidoyer de Joanny. Cette démarche était extraordinaire. Celui

qui la faisait était un des meilleurs élèves du collège. M. le Préfet des Etudes hésitait à prononcer un jugement définitif. Il voulait voir par lui-même, et suivit Léniot. Ainsi Léniot, comme il l'avait promis, ramenait le Préfet des Etudes. C'était plus que la moitié d'un succès. A leur entrée, toute l'étude, debout, huait le répétiteur.

Un silence soudain. En présence de ses camarades et de M. Lebrun, Léniot recommence sa diatribe contre le surveillant. Il parle d'une voix modérée, mais bien affermie, et M. le Préfet des Etudes ne l'interrompt pas. De temps en temps M. Lebrun proteste, mais maladroitement :

— Monsieur Iturria Junior m'a insulté en espagnol !

— Vous mentez ! " riposte Pablo.

— Vous venez de nous appeler " Voyous ! " crie un élève. Léniot conclut :

" ..... Monsieur Lebrun, par l'abus qu'il a fait des réprimandes et des mauvaises notes, a été l'unique cause de ce désordre. Nous nous en remettons à vous, Monsieur le Préfet des Etudes, du soin de le lui faire comprendre. "

M. le Préfet des Etudes est plus embarrassé qu'il ne le veut paraître. Il voit bien que les têtes sont montées.

— Messieurs, dit-il, je suis venu..... "

Il est interrompu par des applaudissements. Ce sont des applaudissements discrets, brefs, qui expriment le respect, la gratitude et la confiance.

Pour rien au monde M. le Préfet des Etudes ne voudrait entrer en lutte avec ses pensionnaires américains, qu'il appelle — mais dans la plus stricte intimité : " mes toréadors. " Dès ses premières paroles on prévoit qu'il sera conciliant et plein d'indulgence.

" Les élèves de Seconde et de Rhétorique devraient avoir honte de s'être conduits comme des gamins de Septième.... M. Iturria junior devrait savoir qu'il est fort impoli de parler à une personne dans une langue que cette personne n'entend point... M. Lebrun a eu raison de se montrer sévère... Du reste, M. Léniot a bien fait de profiter de son autorité d'élève modèle, pour l'avertir de ce qui se passait dans cette étude. Désormais, il en est, lui personnellement, certain, la discipline y sera respectée. M. Lebrun est un homme distingué, un travailleur et une intelligence d'élite; il espère, lui Préfet des Etudes, voir une certaine sympathie se développer entre maître et élèves. Il ne doute pas qu'elle ne se développe rapidement, cette sympathie..... Du reste, les élèves de Rhétorique n'ont plus que deux mois avant leur examen ; il leur faut donc travailler avec plus d'assiduité que jamais... Les notes et les punitions marquées par M. Lebrun seront maintenues; mais M. Lebrun sera libre de les effacer à la fin de la semaine, si la conduite de ses élèves le satisfait... L'incident est clos. "

M. le Préfet des Etudes serre la main de M. Lebrun, l'entraîne pour quelques secondes dans le couloir, puis s'éloigne.

M. Lebrun est étonné de voir ses élèves se calmer. Les bonnes paroles du Préfet des Etudes ont accompli ce grand changement. Il n'en demeure pas moins vrai que le surveillant a été vaincu dans sa lutte avec l'étude. D'après tous les règlements du Collège, l'étude entière devrait être consignée, les meneurs aux arrêts et Léniot en instance de conseil de discipline. Les punitions et les mauvaises notes seront annulées, c'est bien certain. Quel-

ques mauvaises têtes, peut-être, regrettent que le chahut ait si tôt pris fin. Mais la majorité des élèves est contente de l'intervention de Léniot.

Une poussière flotte encore dans la salle, une poussière d'après la bataille, piquante aux yeux et excitante. Joanny, de sa place, debout, résume en quelques mots l'incident, rappelle les paroles conciliantes du Préfet des Études, et puis va tendre la main à M. Lebrun, qui s'excuse presque. Les notes seront excellentes, ce soir ! A son tour, Pablo s'approche de la chaire et, en quelques minutes de causerie à voix basse avec M. Lebrun, arrange leur différend.

Joanny Léniot lit son triomphe dans tous les yeux. Le Préfet des Etudes a bien eu l'air de présenter son extraordinaire démarche comme un mouchardage. Mais personne ne s'y est trompé. C'est un grand succès : les Américains approuvent hautement la chose. Mais le principal, c'est que Joanny n'aura pas la mauvaise note qui eût fait disparaître son nom du tableau d'honneur. Comme un joueur qui a risqué le fond de sa bourse et qui a enfin gagné, il reste un peu étourdi, trop joyeux pour que sa joie éclate d'abord.

Après un pareil coup, tout lui paraît si facile ! Si elle était là, sa déclaration serait déjà faite. Mais encore une fois, rien ne presse. Une séduction est une œuvre de méthode et de patience, de calcul profond. " *Ça*, et le prix d'excellence, quelle belle fin d'année scolaire !..."

Le tambour appela tous les élèves au réfectoire ; et, après le rapide souper, le retour dans les études pour un quart d'heure, et les prières dites, de nouveau le tambour gronda pour le coucher. Et le brouhaha des élèves mon-

tant aux dortoirs remplit les couloirs et les escaliers. Joanny guetta le passage des élèves de cinquième. Car les classes inférieures défilaient devant les grandes classes, qui attendaient, debout devant le mur de leurs études, et montaient les dernières. Avec le bruit de leurs pas et le son de leurs voix, les petits passaient, la démarche vive, en rangs serrés, de grands yeux rayonnant çà et là hors de l'ombre. Des plaisanteries ; des sourires échangés : le " bonne nuit " des gosses aux grands ; c'était le seul moment de la journée où l'on fût vraiment doux et bon. Comme les *cinquième* passaient, Léniot se glissa dans leurs rangs et suivit le petit Marquez qui marchait en tête. Dans l'escalier, il y eut une soudaine bousculade; quelqu'un dépassa Marquez, le repoussa brutalement et le fit tomber. Léniot put alors l'approcher, il l'aida à se relever et lui rendit son béret, qui avait roulé sur les marches. Marquez prit le béret, balbutia un remerciement, et continua de monter.

— " *Y el pañuelo, tambien,* " dit Léniot en lui tendant son mouchoir qu'il venait de ramasser. Le petit Marquez pour la première fois regarda Léniot. Et son regard était plein d'étonnement. Il essaya, tristement, de sourire. Alors, Joanny n'hésita plus ; il lui prit la main, se pencha sur lui, et l'embrassa. Marquez se débattit, voulut se dégager ; sa fierté se révoltait. Mais il avait trouvé, depuis son entrée au collège, tant de dureté et tant de cruauté même, que cette marque de tendresse, — et venant d'un *grand*, — abolit tout son courage, toute sa farouche résignation à souffrir. Il s'abandonna ; mit sa tête contre la poitrine de cet ami, et pleura toutes ses douleurs. Cependant tous deux, enlacés, continuaient à monter,

mêlés à la foule des élèves. Léniot cherchait des paroles appropriées à la circonstance; mais il n'en trouvait pas. Une joie triomphale le possédait. Il savourait son calme, la perfection avec laquelle il jouait ce rôle de consolateur. Il se demanda ce qui se passerait, si, tout d'un coup, tenant ainsi l'enfant près de son cœur, il éclatait de rire. Voilà sans doute ce que c'était que " goûter dans le crime une tranquille paix." Oui, c'était bien joué ! Des mots gâteraient tout. Il se sentait au-dessus de toutes les choses présentes et méprisait ce désespoir qu'il adoucissait. Il songeait: " Si pourtant *sa sœur* nous voyait ? " Il se réjouissait de l'aridité de son cœur !

A la porte du dortoir des Cinquième, Léniot encore une fois embrassa Marquez, pressa fortement la petite main brûlante, et murmura tout simplement: "A demain, Paquito." Personne ne les avait vus.

Il avait l'habitude, chaque soir avant de s'endormir, de se remémorer ses paroles et ses actions de la journée écoulée, et de les juger. Il les examinait froidement et ne leur cherchait pas d'excuse. Eh bien, ce soir-là, il s'aperçut qu'il avait, au fond, moins de sujets de contentement qu'il n'avait cru d'abord. Son intervention dans le désordre de l'étude n'était pas l'acte héroïque qu'il s'était imaginé, lorsqu'il l'avait conçu. Il y avait, là-dedans, sans qu'il eût pu dire précisément en quel point particulier, de l'hypocrisie. Assurément, les Iturria, avec leur notion exacte de l'honneur scolaire, n'auraient pas agi absolument de cette façon. En somme, dans son intérêt propre, pour faire effacer une mauvaise note qu'il avait méritée, il avait exposé à une punition grave tous ses camarades. Heureusement, tout s'était bien passé. Mais il avait certainement

montré au Préfet des Etudes un vilain côté de son caractère. Car l'allocution du Préfet des Etudes, à en bien considérer les termes, était beaucoup plus subtile qu'elle ne le paraissait d'abord. Certes, le Préfet des Etudes avait vu, d'un seul coup, ce qu'il y avait de basse insolence au fond du cœur de cet " élève modèle ". — " Ah ! zut ! il est fixé sur mon compte, à présent. "

Mais, qu'importait à Joanny d'avoir mérité le mépris de cet homme, si ce mépris ne se traduisait pas par une opposition à ses succès scolaires ? Il regrettait seulement de n'avoir pas poussé l'hypocrisie jusqu'au point où elle est invisible. Il sentait que, s'il lui eût fallu commettre une action vile pour garder ses droits au prix d'excellence, il l'eût commise sans remords. Mécontent de ne pas trouver en lui-même un caractère parfaitement droit, il se précipitait dans l'excès opposé, et se voyait sans déplaisir sous l'aspect d'un traître de mélodrame.

Mais la pensée de Fermina Marquez vint changer le cours de cet examen de conscience. — La pensée de la Ferminita est la plus belle pensée qu'on puisse avoir. Et ensuite, il y a le désir d'être aimé de la Ferminita. Mais la voir, ou plutôt la connaître, ou l'avoir connue, suffit à poétiser toute une existence. Des paquebots traversent l'Océan Atlantique. Plus tard, quand nous serons des hommes, nous irons dans l'Amérique du Sud. Nous y verrons toutes les femmes avec ces yeux qui auront vu Fermina Marquez. Il y a un proverbe qui dit que les Liméniennes sont les plus caressantes de toutes les femmes ; et il y a aussi les romances populaires de la République Argentine comme " Vidalita " par exemple, qui sont si amoureusement désespérées !... En cet instant, où Joanny

calcule froidement ses chances, l'idée seule que vous existez, Fermina, suffit à consoler tous les petits garçons qui se sont couchés avec un cœur gros parce qu'ils ont été punis pour la première fois, ou parce qu'un camarade plus fort qu'eux les tyrannise... Et il est certain, encore, que toutes les paroles des romances argentines et des habaneras ont été écrites pour vous....

Le lendemain, à la première récréation, lorsque le petit Marquez s'approcha de lui, Léniot connut tout ce qu'un jeune homme éprouve lorsqu'un enfant, son camarade, l'aime de tout son cœur. Mais enfin, c'était un rôle qu'il jouait, et il ne daigna pas s'attendrir. Quelques horions distribués à propos rebutèrent les persécuteurs de Marquez. Deux semaines plus tard, à la suite des événements rapportés plus haut, il se trouvait en possession de toute l'affection et de toute la confiance que Mama Doloré pouvait donner à un étranger ; seul compagnon de la famille pendant ses promenades au parc de Saint-Augustin ; et, presque aussitôt, seul confident de Fermina Marquez.

X.

Mama Doloré laissa bientôt les jeunes gens tête à tête; ils l'ennuyaient. Elle se promenait lentement, entre Pilar et son neveu, fumant, parlant fort peu. Elle avait dit à Joanny et à Fermina :

— Vous parlerez français, n'est-ce-pas ? Il faut absolument que la chica apprenne à parler sans fautes. "

Joanny acquiesça volontiers à ce désir. Parlant sa propre langue, il avait deux avantages sur son interlocutrice : il pouvait nuancer à l'infini ses propos ; et il pouvait la

reprendre si elle faisait des fautes. Et elle, réduite à un vocabulaire plus restreint, exprimerait plus ingénument ses pensées.

La première journée, à elle seule, fut belle comme une aventure, et si fiévreuse, et si gaie, si gaie surtout, que le soir Joanny était plein de cette tristesse lourde et vague qui vient terminer les journées de fête, ou les parties de campagne, lorsque, tout un après-midi, on a trop plaisanté et trop ri. Il était sorti de lui-même pendant quelques brillantes heures, et maintenant il rentrait dans son âme comme un homme, revenant la nuit d'un théâtre, rentre dans sa maison obscure et vide. Le lieu d'où il venait était si brillant qu'il ne distinguait plus rien dans sa vie quotidienne. Il eut un instant d'hésitation ; il ne retrouvait plus ce qui naguère le liait si fortement à cette vie ; ses intérêts ne l'intéressaient plus.

Il voulut reprendre la version grecque qu'il avait commencée : c'était un poème de Tyrtée, si beau, que les alexandrins français venaient d'eux-mêmes s'appliquer sur les vers grecs. Les versions grecques, et tous les devoirs en général, ont chacun une physionomie particulière ; ce n'est pas le texte lui-même, c'est la façon dont il se présente, c'est la manière dont on va le traduire. Joanny regardait bien en face sa version grecque, et il ne la reconnaissait plus. Comment avait-il pu se passionner pour ce griffonnage ? Ces ratures mêmes avaient été faites avec amour. Et maintenant c'était une feuille de papier sans valeur, un brouillon. L'inutilité de ces devoirs apparut soudain à Joanny : les brouillons, les copies corrigées ! ils disparaissaient sans fin, dans le néant. Tant d'heures passées à les faire, et tant de soin dépensé ! Etait-il pos-

sible qu'il n'en restât rien ? Pour la première fois, Joanny apercevait la vanité de sa besogne. Il comprenait la sagesse supérieure des paresseux. Son ambition lui semblait, ce soir-là, une chose si ancienne ! Il reprit la traduction de Tyrtée, mais sans enthousiasme, comme une tâche, pour se raccoutumer à son existence. Il n'avait pas de cause précise de chagrin ; c'était comme s'il eût épuisé toute la joie qu'il contenait, et qu'il eût trouvé, au fond, de la tristesse.

Non, il n'avait aucune cause de chagrin ; au contraire. Seulement il avait eu une déception. Fermina Marquez n'était pas telle qu'il se l'était imaginée ; les jeunes filles en général n'étaient pas telles qu'il les avait imaginées. Il était allé à Fermina Marquez comme on marche à l'ennemi, plein de terreur, et, aussi, plein de courage. Et l'ennemi s'était avancé vers lui la main tendue ; au lieu d'un guerrier armé, il avait trouvé un bon camarade ; et mieux : une bonne camarade. Il lui avait été reconnaissant de lui éviter ce combat auquel il s'était préparé avec tant de peines. Mais le changement d'attitude qui lui était par là même imposé le dérouta tout d'abord. Il vit tous ses plans par terre : faudrait-il donc se contenter d'une simple amitié ? Tout semblait remis en question.

Mais la jeune fille avait parlé et il avait fallu lui répondre. Et Joanny, les nerfs détendus, calmé, eut un avant-goût du grand plaisir que donnent ces causeries, si enfantines et si sérieuses, ces graves et naïves confidences qu'on se fait entre fille et garçon, à quinze ans, — et jamais plus après. Chose remarquable, elle ne s'était pas moquée de lui. Puis elle lui avait dit ceci qui l'étonna :

— Vous autres Français, vous êtes tellement incompré-

hensibles : vous passez de la gaîté à la tristesse si facilement. On ne peut jamais deviner les motifs de vos actions. A mon avis, vous êtes les plus étrangers de tous les étrangers.

Joanny s'était senti tout fier d'exciter la curiosité de la jeune fille. " Elle va m'étudier " pensait-il. Il aurait voulu rendre sa conduite, exprès, singulière ; mais il avait trop peur d'être ridicule.

Marchant l'un près de l'autre, du même pas, sur la terrasse, ils avaient causé. Et leurs idées se touchaient, et ils auraient pu décrire leurs deux imaginations comme deux oiseaux volant ensemble dans les allées du parc et jusqu'au cœur des feuillages. Et Joanny goûtait ces caresses spirituelles, auxquelles il n'avait pas songé. Voici que Fermina Marquez était quelque chose de plus qu'une fille qu'il faut séduire : elle existait, et il fallait tenir compte de son existence.

Elle avait dit d'autres choses extraordinaires :

— Est-ce que les études que vous faites ne vous éloignent pas de l'humilité ?

Cette naïveté était digne d'un jeune garçon. Autre chose : elle avait comparé les bâtiments du collège à un grand paquebot :

".....Un grand paquebot comme ceux qui font le service entre l'Europe et l'Amérique. La vie que vous y menez, même, y fait songer ; on y mange à heures fixes, et on y dit les prières en commun. "

— Non, " avait répondu Joanny, " le point de ressemblance est : que nous ne pouvons pas plus sortir du collège que les passagers ne peuvent sortir du paquebot en marche. Moi aussi, j'ai eu cette idée, les premiers

temps que j'étais ici, enfermé. Dans les salles d'étude et dans les dortoirs, enfin partout où l'on ne peut pas voir le parc ni la rue qui passe devant la porte d'entrée, on peut aisément se figurer qu'on est dans un très grand navire, en plein océan. "

— Et le bruit du moteur qui fournit l'électricité, n'est-ce pas ? c'est le bruit des machines.

— C'est un grand navire qui ne glisse pas sur un océan véritable ; c'est sur la mer du temps qu'il s'avance.

— Oui, oui, c'est cela ; et quel service fait-il, sur cette mer ? Il fait le service d'une grande vacance à l'autre grande vacance ?

— On dit : " *les* grandes vacances, " Mademoiselle ; excusez-moi de vous reprendre, mais j'obéis à Mama Doloré ; — oui, vous avez raison ; et les vacances de Pâques, de Noël, de la Pentecôte, de la Toussaint, sont les escales du grand navire. On se laisse porter ; on vaque à ses occupations ; et, de jour en jour, à travers les saisons, le paquebot avance, presque sans bruit ; voyez : le ciel glisse. "

Joanny avait été content de s'être ainsi rencontré avec la jeune fille ; c'était une pensée originale, qui supposait une sensibilité particulière. En se quittant, ils s'étaient donné une solide poignée de mains. De l'affection pourrait grandir bientôt, sur le plaisir qu'ils avaient éprouvé à être ensemble.

Cette pensée, et le souvenir de cet au revoir, donnèrent à Joanny le courage nécessaire pour se remettre à sa vie ordinaire. Il penchait, en écrivant avec soin, sa joue sur son cahier ; un frisson de plaisir, parfois, parcourait son corps. Il se sentait tellement pur et doux que c'était comme si elle eût été près de lui, là, sur le même pupitre

XI.

Désormais, Joanny aurait trois heures éblouissantes dans sa journée, si éblouissantes, qu'elles éclaireraient toutes les autres heures d'une clarté nouvelle. C'était de une heure à deux heures, et de quatre heures à six heures de l'après-midi. Jamais ses réveils n'avaient été plus joyeux. Comme l'été s'avançait, l'aube paraissait une heure au moins avant que le tambour donnât le signal du lever. Eveillé avant tout le monde, Joanny regardait le jour grandir : encore engourdi, les idées confuses, il sentait du bonheur au fond de lui, quelque part en lui, il ne savait pas au juste où ; puis il se demandait pourquoi la vie était si belle, et sa conscience en se réveillant tout-à-fait, lui disait : " Fermina Marquez." C'était parce qu'il allait voir *la chica* que la vie était si belle. Couché, il voyait les choses comme on les voit au début des convalescences. Les fenêtres surtout étaient belles ; vastes, sans rideaux, avec leurs minces châssis de fer, elles contenaient toute l'aurore. Il y avait comme un encadrement de buée, et, au-delà, des profondeurs de bleu tendre, de bleu argenté, plus beau que l'azur des images de première communion.

Joanny se souvenait particulièrement d'une de ces images qu'il avait vue dans le livre de messe d'une petite fille, à la campagne. Au verso, il y avait une prière à la Sainte-Vierge, par Henri Perreyve ; et dans cette prière on lisait ceci : " Ayez pitié de ceux qui s'aimaient et qui ont été séparés..... Ayez pitié de l'isolement du cœur. " L'isolement du cœur ? Maintenant, Joanny comprenait

ce que cela pouvait être ; son égoïsme s'amollissait, et il avait envie de dire à Fermina tous ses secrets et toutes ses espérances.

Bientôt, il ne pouvait plus rester étendu ainsi ; sans bruit, il se levait, allait au lavabo, en revenait, s'habillait ; et, prêt avant même qu'eût résonné le tambour, il restait assis au pied de son lit, en face des merveilleuses fenêtres, moins belles, sans doute, que son avenir.

Ensuite, on faisait une promenade, en rangs, par classes ; un quart d'heure pendant lequel on parcourait les allées du parc, le parc que la nuit venait de quitter, le parc qui, ayant attendu le jour en silence, ouvrait maintenant, frais et grandiose, ses avenues majestueuses au soleil. Nous buvions l'air comme une boisson froide et sucrée, et, quand nous rentrions en étude, nous parfumions tous les couloirs de l'odeur des feuilles et de la rosée, dont nous étions imprégnés.

Une activité extraordinaire portait Joanny à travers tous les exercices et toutes les classes de la matinée. Et, dès l'appel au réfectoire, son cœur se mettait à battre de joie et d'impatience. Enfin, au sortir du réfectoire, feignant, pour les autres, un air indifférent, sans se presser, il allait dans le parc, et, sur la terrasse, il retrouvait Fermina Marquez. Ils restaient sur la terrasse, se promenant à pas irréguliers, ou bien s'asseyaient sur un banc de bois adossé à une haie de troènes. Là, personne ne pouvait les voir. Et Joanny tenait beaucoup à ne pas étaler aux yeux de ses camarades la faveur exceptionnelle que Mama Doloré avait obtenue pour lui. C'était un passe-droit trop évident. Mais il sut atténuer le mauvais effet que cela avait produit sur ceux qu'il appelait maintenant

" ses rivaux " : il dit dans un groupe où se trouvaient Santos, Demoisel, Ortega et quelques autres :

— Fermina Marquez vous envoie le bonjour, et elle espère que bientôt les parties de tennis pourront être reprises. "

Lui-même, il lui avait demandé si elle n'avait rien à faire dire aux amis. Il voulait jouer cartes sur table. Il s'était dit que, le jour où il aurait obtenu une marque de tendresse certaine, alors il passerait à son côté, devant tous ses camarades assemblés dans la cour, pas avant. Mais, à présent, ces projets de séduction paraissaient si lointains. C'était comme cette théorie sur les honnêtes femmes et sur les femmes légères : quel enfantillage, mon Dieu ! il en avait honte, maintenant. A quoi bon philosopher, et chercher à plaire par système, alors que chaque jour lui apportait sa provision de bonheur ? Alors que chaque jour il entendait cette voix, basse et fervente, juste un peu étrangère, à laquelle il mêlait sa propre voix, aisément, délicieusement, comme on respire.

A deux heures, il rentrait en étude, et à trois heures, il allait en classe. Pendant ce temps, Mama Doloré et ses nièces faisaient une promenade en voiture. Leur victoria, en effet, après les avoir amenées de Paris, les attendait devant la porte du collège. Elles allaient ainsi jusqu'à Sceaux et jusqu'à Clamart, ou bien à Robinson, où elles goûtèrent, plusieurs fois, dans les gros arbres. Et à quatre heures, exactement, elles étaient de retour à Saint-Augustin.

La créole avait toujours un panier plein de friandises pour son neveu, qui se gâtait les dents à sucer toujours quelques bonbons ou à manger des pâtisseries trop sucrées.

Quand il n'y eut plus que Joanny autour d'elles, elle apporta, chaque jour, une sorte de cuisine de voyage. C'était une petite malle en cuir fin, doublée de métal argenté ; il y avait un réchaud, une théière d'argent, une chocolatière, des tasses d'argent avec leurs soucoupes, des cuillères, des bassins en porcelaine pour les sandwiches et le beurre, des boîtes pour le sucre, pour le chocolat, pour le thé, des serviettes brodées, une grande bouteille plate pour le lait. Il y avait un si grand nombre d'objets qu'on eût dit la boîte d'un prestidigitateur. On étalait tout cela sur un banc, et Pilar, avec Mama Doloré et le jeune Marquez, aidés du valet de pied, préparaient le goûter, pendant que Joanny et *la chica* restaient sur la terrasse. Ils ne venaient que lorsqu'on les appelait, mangeaient vivement ce qu'on leur avait préparé, et retournaient à leur isolement.

Son langage à elle, avait toujours une certaine retenue, une réserve, comme si une grande pensée eût été derrière tout ce qu'elle disait, comme si elle eût rapporté toute sa vie à cette grande pensée. Joanny lui dit :

— Vous me faites songer à " l'Espagnole anglaise " de Cervantes ; vous savez, il dit qu'elle était remarquable " por su hermosura y por su recato. "

Il balbutia ces paroles, plutôt qu'il ne les dit. C'était le premier compliment qu'il lui faisait ; puis, il craignait qu'elle ne se moquât de la façon dont il prononçait l'espagnol ; enfin n'y avait-il pas quelque chose de pédant, d'irréparablement collégien dans cette ostentation des lectures qu'il avait faites ?

Ce qui plus encore étonna Joanny fut l'insistance qu'elle mettait à parler d'humilité et à dénoncer

l'orgueil comme un péché particulièrement affreux.

— Comment pouvez-vous parler de vous humilier, vous qui êtes si belle ?

Il avait dit cela tout naturellement : un premier compliment avait préparé la route. Mais elle pâlit et murmura d'un ton véhément :

— Oh ! moi qui ne suis qu'un tas d'ordures. "

Joanny garda un silence embarrassé, mais respectueux. Il sentait vivement, et les expressions outrées ne le faisaient jamais sourire...

Ils firent une expédition. Il l'emmena visiter les classes, les études et les dortoirs. Il lui dit :

— Tenez, voici ma place en étude. "

Elle regardait les murs sales, le plancher nu et plein de taches, la chaire sur l'estrade, le tableau noir. C'était si bizarre, de la voir là, avec sa riche robe claire et son grand chapeau d'été ! Il osa lui dire :

— Asseyez-vous à ma place ; vous verrez comme le banc est dur et comme le pupitre....." Il voulait exprimer cette idée, que le pupitre, avançant trop, comprimait la poitrine de l'élève ; mais il ne trouva pas d'expression convenable et décente. — Elle s'était assise à sa place. Comme il ferait bon y travailler désormais !

Il la conduisit au dortoir La Pérouse, qui était le sien. En entrant, elle se signa, à cause du crucifix accroché au mur. Elle avançait avec précaution sur le carrelage trop bien ciré. Joanny, en rougissant sottement (il se serait battu, de dépit) lui dit : " Voici mon lit." Elle se tenait à une certaine distance des lits, prenant dans son regard tout l'ensemble du dortoir, et nulle place en particulier. Joanny ajouta :

— Nos lits sont bien étroits et bien durs."

Du doigt, elle désigna le crucifix :

— Songez que la Croix était un lit bien plus étroit et bien plus dur, pour y mourir ! "

Joanny la regarda, stupéfait. Il crut qu'il venait de voir très loin en elle. Comme leurs pensées étaient différentes ! Lui, il songeait à ce qu'il y avait de piquant, dans le fait de sa présence au milieu de ce dortoir de garçons ; et elle, dans le même instant, se livrait aux emportements d'une passion mystique. Ils redescendirent, en silence ; et, en retrouvant la fraîcheur du parc, ils respirèrent plus largement.

Pilar, les ayant aperçus, les appela.

— Qu'avez-vous pour le goûter ? " demanda Fermina de sa calme voix indifférente.

Pilar fit le geste de rouler, entre ses mains, une spatule dans une chocolatière. Comme ils s'approchaient, Mama Doloré leur demanda d'où ils venaient. Et, sur leur réponse, elle se mit en colère. A mesure qu'elle parlait, elle s'irritait davantage. Ses reproches se succédaient avec tant de rapidité que Joanny ne distinguait plus les mots. Elle conclut abruptement son discours en se levant et en souffletant Fermina. La jeune fille retint la main de sa tante, cette main qui venait de la frapper, et la baisa respectueusement. Joanny, interdit, ne trouva pas une parole. Et le valet qui assistait à cette scène de famille !

Fermina prit la tasse de chocolat que sa sœur lui tendait. La joue qu'avait meurtrie sa tante devint très rouge et l'autre restait affreusement pâle. Joanny aurait voulu se jeter à ses pieds, couvrir de baisers le bas de sa robe, ou bien, songeant que sa présence augmentait sans doute

l'humiliation de la jeune fille, il aurait voulu disparaître. Bientôt pourtant, elle dit, d'une voix à peine changée :

— Pilarita, donne donc une petite serviette à Monsieur Léniot. "

En effet, Joanny tout tremblant et les nerfs secoués, venait de répandre du chocolat sur son gilet.

XII.

Le lendemain, il lui demanda :

— Vous êtes très pieuse, n'est-ce pas ? "

Elle hésita, puis elle lui dit : " Ne parlons pas de cela, voulez-vous ? "

Mais elle y revint d'elle-même. Les allées du parc avaient des noms : Allée La Pérouse, Allée Sibour, Allée Bixio ; ces noms étaient peints sur des plaques de métal clouées çà et là, aux arbres.

— Ce sont les noms d'anciens élèves de Saint-Augustin ?

— Oui, " et il lui dit ce qu'il en savait. Elle admira l'archevêque Sibour.

— Il est mort pour la vérité, " dit-elle avec ferveur.

— Non, c'est une histoire de vengeance. Verger, son meurtrier, était un prêtre interdit, à demi fou. "

— Comme vous parlez froidement de tout cela ! Vous ne croyez donc pas ? "

Certainement, il croyait ; mais non pas de la même façon qu'elle. Alors, elle comprit que son devoir était de réchauffer le zèle de ce chrétien si tiède. Elle parla, elle donna libre cours à son exaltation. Ainsi, elle en était arrivée à ne plus penser qu'au Sauveur, même lorsqu'elle

parlait de choses indifférentes ou frivoles. Et même lorsqu'elle dormait, elle sentait Sa présence en elle.

— Et toutes mes pensées sont à Lui ; il me semble que je vis dans sa terrible Main, et il faut que je me fasse toute petite, et toute pure grâce à la communion, pour qu'il ne me rejette pas, dégoûté par la puanteur de mes péchés ! "

Elle acceptait avec joie les malaises et les maladies, qui, pensait-elle, la purifiaient. Son amour et son respect des pauvres étaient si grands qu'elle aurait voulu pouvoir s'agenouiller devant eux, dans la rue. Elle souhaitait de leur ressembler. Ces robes élégantes, toute cette vanité mondaine, lui étaient à charge ; elle les changeait en instruments de mortification, car elle ne les portait que pour obéir à sa tante, qui exerçait sur elle la puissance maternelle. Parfois même, elle se croyait si bien semblable aux pauvres qu'il lui paraissait qu'elle marchait vêtue de haillons. Mais cette pensée même n'était-elle pas trop orgueilleuse ? — Un jour qu'elles étaient sorties à pied, on leur avait dit dans un magasin : " C'est sans doute trop cher pour vous. " Mama Doloré avait fait une scène, et était partie furieuse. Mais elle, comme elle avait été heureuse !

— Songez donc, on nous avait pris pour des pauvres ! " Il lui demanda si elle faisait beaucoup d'aumônes.

— Vous savez bien qu'on ne parle jamais de ces choses ; l'argent qu'on va porter aux pauvres, ce sont les rendez-vous qu'on a avec leur Père, le Roi du Ciel. "

Joanny regardait cette Chrétienne, étonné ; un peu gêné aussi : n'y avait-il pas quelque chose d'irrévérencieux dans ce bavardage sacré, dans ces paroles dites ainsi, en

plein air, dans un lieu et dans des circonstances tout-à-fait profanes ? La religion qu'on nous enseignait à Saint-Augustin semblait ignorer ces élans. On nous tenait avec soin éloignés de la théologie et du mysticisme. Notre aumônier, un ancien aumônier militaire, avait plutôt l'air d'un vieux gentilhomme et d'un vieux soldat que d'un prêtre. La messe et les vêpres, le dimanche, avaient aussi quelque chose de militaire : on y assistait en grand uniforme, et les domestiques, dans leur meilleure livrée, étaient mêlés à nous. En sorte que la Religion était, pour la plupart d'entre nous, associée à des sentiments de discipline et de decorum. C'était un guide infaillible dans les hésitations de la conscience ; c'était un abandon de nous-mêmes à la Providence ; une grande et resplendissante espérance. Et nous la respections d'autant plus que nous en parlions moins.

— Vous m'étonnez," murmura Joanny.

— Peut-être pensez-vous que c'est le désir d'une récompense qui m'attire vers mon Dieu ? Mais comment peut-on le voir sur Sa Croix, et ne pas l'aimer, l'aimer pour lui-même ; l'aimer même sans espoir de résurrection et de salut ? Mais l'aimer, c'est aussi espérer en lui, c'est l'attendre à chaque instant ! "

Joanny, en l'écoutant, croyait voir l'envers de la vie. Les joies mondaines, la richesse, la gloire même, devenaient méprisables et insupportables. Elle remuait en lui tant de pensées qu'il ne lui en voulait pas, de déprécier les choses qu'il estimait le plus. Pêle-mêle, il entendit un panégyrique de Ste Rose de Lima, à qui lisait-elle, elle s'efforçait de ressembler ; et elle lui dit qu'elle aurait voulu souffrir tous les tourments de la Croix. Un jour

qu'elle avait bien soif, elle avait suivi sa tante et sa sœur dans un café du boulevard. Elles avaient commandé des boissons glacées. Et, à l'instant où elle portait son verre à ses lèvres, elle avait songé qu'Il avait eu soif dans Son agonie, et cette pensée était si terrible que la soif qu'elle-même éprouvait lui parut pleine de délices; — et elle avait donné son verre intact à Pilar.

Elle disait tout cela d'une voix sourde et haletante; Joanny l'écoutait sans l'interrompre. C'était le secret de sa vie qu'elle lui livrait. Après de telles confidences, pourrait-elle l'oublier? Elle ne montrait pas tant d'abandon à Mama Doloré. Elle semblait la considérer plutôt comme une mère tyrannique et capricieuse que Dieu lui avait donnée pour exercer sa patience. Et assurément Pilar n'était pas la confidente de sa sœur. Alors? — Alors, il était donc son ami?

Quand ils se quittèrent, ce soir-là, leur poignée de mains fut plus étroite et plus longue qu'à l'ordinaire. C'était une promesse tacite de se garder leurs secrets. Elle lui dit qu'elle lui apporterait, le lendemain, une "Vie de Ste Rose de Lima."

Léniot, pour la première fois, arriva un peu en retard en étude. Tous les élèves étaient déjà au travail. En passant devant l'étude de Philosophie, il vit, par la porte entr'ouverte, Santos debout au tableau noir qu'il couvrait d'équations. "Il ne se doute guère qu'il a joué au tennis avec une sainte!" Cette idée fit sourire Joanny. Ainsi il était seul à savoir que, derrière cette gaîté, derrière cette coquetterie même, il y avait une foi si vive, un tel mépris du monde et des richesses.

(A suivre.) VALERY LARBAUD.

DEUX LETTRES

I.

11 novembre 1903.

Cher et grand ami,

Que vous dirais-je ? Ma grand'mère était mendiante, mon père, qui était un enfant plein d'orgueil, a mendié, lorsqu'il était trop jeune pour gagner son pain. J'appartiens à une génération qui n'a pas encore passé par les livres. C'est pourquoi il va m'être si difficile de vous parler du vôtre.

Mais que je vous le dise en commençant cette lettre, j'ai failli plusieurs fois, avant même d'avoir achevé votre livre, vous écrire pour que vous sachiez combien je voyais vos profondeurs. J'eusse voulu vous retourner aussitôt ce feu que vous allumiez en moi et que la voix de ma reconnaissance vous revînt dans sa prime chaleur.

Pour vous bien faire sentir mes paroles, il faut que je vous reporte un peu en dehors des vôtres et que je vous rappelle qu'il est en moi des vérités plus impérieuses que celles que vous

appelez les " vérités françaises ". Vous séparez les nationalités, c'est ainsi que vous différenciez le monde, moi je sépare les classes. Et pour que vous m'ayez atteint, pour que vous m'ayez remonté à la bouche les choses de votre fonds qui, chez moi, étaient étouffées par je ne sais quel amas de pierres, il a fallu que vous fussiez bien puissant.

Comme vous êtes heureux, de vous être trouvé ! Entre votre père, votre femme et votre fils, comme entre trois miroirs vous vous voyez en entier. Et comme j'envie cette classe bourgeoise qui a déterminé en vous un tel équilibre qu'il semble que vous fussiez un de ces temples à base carrée que l'on élevait en l'honneur d'un seul dieu et qui font penser combien la Nature est simple dans ses lois.

Vous êtes plein de connaissance, votre style donne l'impression que vous dites exactement ce que vous avez voulu dire. Ceci n'est pas une banalité. Je me reporte à mon cas. Nous avons été murés comme des pauvres et, parfois, lorsque la Vie entrait chez nous elle portait un bâton. Nous n'avons eu comme ressource que de nous aimer les uns les autres. C'est pourquoi j'écris toujours plus tendre que ma tête ne me le commandait.

Je vous remercie personnellement de ce que vous dites d'Emile Henry. Je connaissais en vous

le sentiment d'un devoir humain, une pleine sincérité, l'éternel doute et l'éternel courage devant l'action, c'est pourquoi vous direz toujours vrai, dussiez-vous tout remettre en question. Emile Henry ne m'est qu'un prétexte à vous écrire ainsi, et le moindre des prétextes, car il est dans vos pages sur Lourdes une communion, une mélancolie qui sont le propre de l'homme grave et juste.

Il y a bien des échos autour de vous ; je crois voir, lorsque vous parlez, tous les fils de la culture française vous comprendre. La classe qui vous a porté reconnaît sa voix, je sais mille choses qui pivotent autour de vous.

Vous aurez été pour moi, une fois de plus, l'initiateur d'un examen de conscience. Dirais-je que je ne suis pas des vôtres ? Comment serait-il possible de ne pas en être ? Mais je crois être en France le premier fils d'une race de pauvres qui soit allé dans les lettres. D'obscurs problèmes qui, pour vous autres n'existent même pas, m'entourent et s'imposent. Vous êtes soutenu, vous êtes étayé, mais il vaut mieux que je m'arrête ici et que je vous dise simplement que je vous admire.

Je vous envoie un petit livre qui s'appelle " La Mère et l'Enfant ". C'est à cause de votre fils Philippe. Je serais très heureux que vous le lisiez, puis que vous le mettiez dans la petite bibliothèque où sont les livres qu'il lira lorsqu'il sera

grand. Cela lui rappelera qu'il y a d'autres petits enfants et que ceux-là mêmes son père a su les toucher.

CHARLES-LOUIS PHILIPPE

5, Quai d'Anjou.

II.

Mercredi, 22 Avril.

Cher et grand ami,

Je crois que nous devons nous voir samedi chez M. Je m'en voudrais auparavant de ne pas vous écrire ce que je ne saurai sans doute pas bien vous dire.

J'ai été très peiné par votre échec au 4e, non pas pour vous, mais pour nous, même pour ceux d'entre nous qui sont les ennemis de votre parti. Il eût été consolant de penser que l'intelligence n'est pas un empêchement, qu'un homme de votre mérite peut arriver à ce qu'il a désiré et que cette Chambre des Députés, que je déteste encore plus que vous, contient enfin quelqu'un qui est grand par ailleurs.

Je ne vous ai pas encore écrit à propos d'*Amori et Dolori Sacrum*. Vous agissez sur moi d'une façon obscure, intérieure, organique, votre phrase me prend comme un mystère. Il semble d'abord

qu'on la voie, qu'on en apprécie le contour et puis, lorsqu'on la regarde, il sort de cette forme précise je ne sais quoi que je ne puis comparer qu'à la terre de mon pays qui n'est rien pour un étranger mais qui me donne, dans sa chimie parfaite, mon équilibre et ma volupté. J'aurais bien d'autres éloges à vous adresser sur votre connaissance des hommes. A certains tournants de l'histoire d'Elisabeth d'Autriche, je vous attendais. Je me disais : " Ah ! ah ! Nous allons le prendre en flagrant délit de naïveté. " Et au lieu de cela, au lieu d'être un gobeur, voilà que vous donniez la vérité même, que vous mettiez l'anecdote à sa juste place. Vous connaissez beaucoup les hommes, vous savez admirablement les apprécier, c'est même un peu gênant. J'aurai un certain trac devant vous et pour ne pas me sentir rabaissé, je m'acharnerai à vous trouver des défauts.

Vous êtes un grand écrivain et je me sens flatté de vous connaître.

CHARLES-LOUIS PHILIPPE.

NOTES

LA VIERGE FOLLE par *Henri Bataille* (Gymnase).

La nouvelle pièce d'Henri Bataille est la plus sobre qu'il ait écrite, celle qui, pour plaire, se pare le moins d'ornements étrangers. Qu'on se rappelle toute l'orchestration épisodique, musiques, lumières, chansons, rires d'enfants, qui enveloppait de faciles effets d'atmosphère tant de scènes du *Scandale*. Qu'on se rappelle surtout, dans cette même pièce, ces procédés tout matériels qui remuent à bon compte les nerfs du spectateur, ces allées et venues, ces coups de téléphone, cette attente de catastrophes qui ne se produisent pas. Même lorsque nous trouvions plaisir à ces savantes émotions, nous ne pouvions nous défendre, après coup, du sentiment qu'il avait fallu de bien ingénieux détours pour nous les faire éprouver. Rien de pareil dans la *Vierge folle*. Si à chaque début d'acte l'action se détend un peu pour repartir avec plus d'intensité au bout de deux ou trois scènes, c'est sans faire violence au dessin de la pièce. Celui-ci est simple : une passion est née entre un homme marié et une jeune fille du monde qui, surprise par sa famille, s'enfuit avec son séducteur ; l'épouse délaissée essaie un instant de défendre son bonheur, puis repoussée, elle plie, accepte avec vaillance l'inévitable, s'efforce de sauver l'avenir, et grandie par l'épreuve, soulevée par son amour jusqu'à une sorte d'héroïsme, elle continue à défendre celui qu'elle aime ; au dernier acte, c'est dans la chambre même de sa rivale qu'avec un noble et fol oubli de soi elle vient protéger de son corps son mari menacé par les balles d'un frère offensé. — Cette figure de femme a de la grandeur et de la nouveauté. Elle appartient à cette lignée d'héroïnes chez

qui force et faiblesse sont mêlées de la façon la plus émouvante et qui, même vaincues et mutilées par la vie, ne s'abandonnent jamais complètement, qui mettent au contraire leur vaillance à ne pas nous donner le spectacle d'une créature aux abois. Les trois grandes scènes où ce caractère se révèle sont fortes, prenantes, et d'un singulier pathétique. Henri Bataille n'a rien mis au théâtre de meilleur.

Et pourtant, malgré cette belle figure de premier plan, malgré cette unité de la pièce, malgré tant de jolies inventions de mots ou de jeu, on se demande ce qui manque à la *Vierge folle* pour donner cette impression de solidité, de plénitude rassise, de nécessité des détails, qui fait qu'on ose souhaiter à une œuvre l'épreuve du temps ? Est-ce parce que çà et là quelques phrases imprudentes jettent dans cette œuvre, par ailleurs si franche du collier, un soupçon de thèse et de plaidoyer ? Combien on souhaiterait voir couper une déplorable scène où l'Amant et le Prêtre débitent les pires rengaines sur les droits de l'amour ! Cette impression viendrait-elle encore de ce que des considérations éphémères, mondaines viennent rapetisser le sujet du drame ? Pourquoi faut-il que la jeune émancipée soit d'origine aussi exceptionnelle ! Que viennent faire ici ce duc, cette duchesse, ce jeune duc, race conventionnelle qui garde son prestige sur le public et à laquelle, pour cette raison, notre théâtre porte encore une affection servile ? M. Bataille pense-t-il fortifier les péripéties de sa pièce en les aggravant de malentendus sociaux ? Mauvais calcul, car l'étiquette sociale dispense trop aisément de la motivation psychologique. Les idées et les goûts des ducs ne nous intéressent plus guère. Si nous voulons en trouver l'expression vraie, c'est dans les œuvres d'il y a trois cents ans que nous irons la chercher. Tout père qui aime tendrement sa fille, qui est fier d'elle, souffrirait, dans une catastrophe analogue, d'aussi poignantes angoisses que cette famille ducale. Peu nous chaut à la vérité que la vierge compromise ait été recherchée en mariage par " les plus grands noms de France ". On peut même dire que des parents, moins préoccupés de leur maison, trouveraient peut-être des accents plus humains et que nous

serions plus émus de voir des cœurs déchirés que des blessures d'amour propre.

Mais passons à M. Bataille cette complaisance pour le snobisme des troisièmes galeries. Aussi bien ne songerions-nous pas à la lui reprocher si constamment de copieuses découvertes psychologiques nous absorbaient. Or, il faut bien le reconnaître, ce n'est point le cas. Il y a dans la *Vierge folle* un caractère de femme neuf, émouvant, précis ; les autres figures sont tracées d'un trait correct, c'est tout ce qu'on en peut dire. Si l'œuvre de M. Bataille ne prétendait qu'à être l'une des meilleures de la saison, nous n'en demanderions pas plus ; mais cet auteur a su mettre en nous d'autres exigences. — Qu'on prenne n'importe quelle pièce de la maturité d'Ibsen, partout les figures des protagonistes y deviennent d'autant plus belles qu'elles s'enrichissent au contact de plus complexes figures de second plan. Le duc, la duchesse et leur fils ne prononcent pas une seule parole que le spectateur n'aurait pu prévoir. La jeune évadée elle-même n'a plus guère pour nous d'existence sitôt que nous cessons de nous intéresser au jeu et aux toilettes de l'actrice. Quant au séducteur il ne diffère pas notablement de ceux qui nous sont connus par ailleurs.

Si nous ne pouvons réprimer le sentiment du " déjà vu ", ce n'est pas au talent d'Henri Bataille qu'il convient de s'en prendre, mais au genre de ses pièces. Il semble que ce théâtre amoureux qui depuis si longtemps occupe toutes les scènes françaises, laisse entrevoir un certain épuisement. La fécondité en a longtemps pu paraître défier toute disette, mais les fruits qu'on y récolte commencent à révéler un sol fatigué. Il n'est pas de genre littéraire qui après une longue période de productivité, n'ait besoin de rester quelque temps en jachère. On admire l'acharnement de nos dramaturges à fouiller un terrain déjà si appauvri, alors que tout autour il est tant de terres vierges. Comme si dans la vie il n'y avait que des questions d'amour, comme si même elles étaient les plus vitales ! Mais on croirait qu'un maléfice retienne nos auteurs dans les sujets d'adultère, comme jadis ils ne savaient pas s'intéresser à autre chose qu'aux mariages contrariés qui se concluaient à la

chute du rideau. Si la *Vierge folle*, en deux ou trois scènes qui sont les meilleures, semble approcher quelque essentiel problème de vie conjugale, ce n'est que pour retomber aussitôt dans des débats sans profondeur. Souvent, mieux qu'en cette pièce, Bataille nous avait donné le sentiment qu'il saurait nous révéler des paysages d'âme où ses contemporains n'auraient pas encore circulé.

Il est peut-être encore une question plus grave, celle de la langue. Mais elle est si scabreuse qu'à peine on ose la poser. Hervieu a cherché un style de théâtre qui eût de la tenue et du tragique ; Bataille ambitionne de donner au sien un frémissant lyrisme. L'un et l'autre, différemment, accrochent notre oreille et souvent nous gênent. Ce n'est pas qu'un bon style soit forcément celui qui n'attire pas l'attention ; mais, à coup sûr, il ne l'attire pas aux mauvais endroits. On a reproché à Henri Bataille son extraordinaire virtuosité à " jouer sur la corde fausse ". Il faut lui rendre cette justice : c'est dans la *Vierge folle* qu'il y met le plus de discrétion et ce n'est que dans les moins bonnes scènes, comme celles qui ouvrent le troisième acte, qu'on rencontre ces phrases voyantes, trop fleuries et que les acteurs sont forcés d'escamoter du mieux qu'ils peuvent. Le secret de l'art dramatique n'est-il pas avant tout dans une certaine sonorité, une certaine force directe de la langue ? Comme la plus petite phrase de Molière semble faite pour être prononcée à voix pleine ! " Nicole, apportez-moi mes pantoufles et me donnez mon bonnet de nuit "... — Mais n'est-il pas impertinent de sembler demander ses recettes au génie ?

J. S.

* * *

SUR LA VIE, Essais par *Yves Scantrel* [*Suarès*]. (Collection de " La Grande Revue ").

Félicitons " La Grande Revue " des notes *Sur la Vie* qu'elle nous donne depuis trois ans : Suarès, sous le pseudonyme de Scantrel, y parle à la foule.

C'était une entreprise singulièrement audacieuse que d'offrir

à ce solitaire l'occasion de parler de " l'enfer " où il est plongé ; d'écrire, chaque quinzaine, la critique de ce monde où " rien n'est ". Cependant, on pouvait pressentir chez l'auteur de *Voici l'Homme* le goût de la satire. Le génie satirique, avec ce qu'il comporte de grossissement, de " grossièreté " même était inné chez Suarès. Il dit lui-même voir toute la vie comme un drame, et " chaque drame... n'est qu'une farce pour le voisin ". C'est pourquoi Scantrel, aujourd'hui, n'est pas inférieur à la tâche qu'on lui a proposée : il sait dramatiser l'actualité, il cogne sur le Duc l'Ane et sur le professeur Navet, il se complaît, comme un héros shakespearien, dans l'injure la plus truculente : "... Sur ce cadavre d'honneur, nos mouches à viande se précipitent, car il faut loger des vers, dans une charogne !" (A propos d'un enseigne escroc).

Il ne déplaît pas, au surplus, de voir " Lord Spleen de Cornouailles " parler à la foule. On l'imagine assez bien haranguant le peuple de " ceux qui labourent ". Car il aime la terre, c'est dans la terre qu'en dernier ressort, il découvre le fond de la vérité, la nourriture de toute poésie. Il sait, à l'occasion, humer, dans chaque mot, avant de s'en servir, l'odeur du sol. Quoi qu'il ait contre la plèbe, le langage de la plèbe est celui qu'il préfère : Il parle des " lève-tôt " et des " chauffe-la-couche ". " Il faut, dit-il, qu'un maçon aime la brique et la pierre ; un charpentier, le bois et le rabot ; un tonnelier, la doloire, les douves et le merrain ".

Il ne manque à Suarès, pour être compris des hommes, qu'une certitude à leur apporter. Cette affirmation que personne n'osa jamais demander à Suarès, Scantrel a compris que les lecteurs d'une revue l'exigeraient de lui. Il n'a pu s'en tenir à cette impartialité féroce qui, de si haut, jugeait le monde et les hommes. Il a bien fallu qu'il dise, à la fin, s'il était pour Drumont ou pour Hervé, et quelle place il occupait entre Huysmans et Renan. Mais cette réponse qu'avec la même simplicité nous aussi nous avons guettée est ici trop hâtive, trop forcée, pour ne pas nous décevoir. Ecoutez-le parler de Renan, de Zola, de Drumont, de Clemenceau, d'Isadora Duncan ou de Regina Badet, et soyez persuadés que, s'il

se décide à conclure : " Admirez celui-ci ! " ou " Détestez celle-là ! ", c'est en toute indifférence qu'il fait pencher le plateau.

Une telle indifférence peut satisfaire tant qu'il s'agit de politique; mais lorsqu'elle devient, pour ainsi parler, métaphysique, nous ne la supportons pas sans révolte. " On y voit, dit Scantrel, en parlant des œuvres de Suarès, les victoires de la raison sur toutes les folies, même les plus belles, et l'on y suit les victoires de la foi sur la raison qui se vante. Au terme, il faut un acte de foi pour vivre. " Nous avons cherché vainement cet acte de foi dans l'œuvre de Suarès. Nous sommes entrés dans sa Poésie, autrefois, comme dans un temple du Cœur. " Rien n'est, mais j'aime," disait-elle... " Le long des allées, les orangers en fleurs parlent de noces immortelles"... "Le rossignol noir dans le vieil orme est une étoile qui chante *O filii et filiæ*." Ceux qui connaissent cette poésie : ceux qui ont goûté à ce néant et pressenti ce paradis, c'est en vain qu'ils se sont attachés aux pas du poète, pour savoir " où le cœur mène " — " Cur quœris nomen meum quod est mirabile ? " répondait-il, ainsi que l'ange de Manué. Et nous restions dans l'attente épouvantée d'un émerveillement : nous espérions, à la dernière profondeur de ses négations, " la révélation d'un nouveau monde."

Or, Scantrel, aujourd'hui, pressé de répondre, a pris le parti le plus hâtif et le plus désespéré. Sa réponse est celle de Renan. Il compare la certitude à un jardin mélancolique où passent " des ombres presque heureuses... La sérénité infinie, dit-il, a peut-être un tel sourire de tristesse qui sait". C'est le mot décevant que nous ne pouvons pardonner à Renan : " La Vérité est peut-être triste. "

Après le *Bouclier du Zodiaque*, cette sombre procession d'astres, c'est un autre livre qu'il nous est permis d'attendre : peut-être, " le bréviaire de l'église future " que Suarès lui-même nous promet. Il faut souhaiter que tant de douleur, si belle, ne demeure pas stérile et perdue comme une souffrance d'enfer.

ALAIN-FOURNIER.

° ° °

LES MARCHES DE L'OCCIDENT : VENISE, GRENADE, par *Adrien Mithouard.*

Pour ceux qui se résignent mal à considérer la France comme un pays latin, la théorie de l'Occident que propose M. Adrien Mithouard a l'ampleur d'une délivrance quand on la rapproche du nationalisme un peu strict de M. Maurice Barrès. Il nous plaît qu'en fait celui-ci garde la frontière de l'Est par la revendication de ses beaux livres lorrains. Mais la Germanie est aussi l'Occident et le lieu géométrique des peuples d'Occident, celtes, francs et latins c'est notre France. Point de France sans l'appel de ses portes ouvertes à tous les peuples voisins. Et je ne vois pas pour ma part qu'elle ait à craindre l'apport même de l'Orient. Le délire bouddhique de Tristan et Ysolde, le parfum étrange des mélopées russes, vous savez comment un musicien français les épure et les transforme. Rejetterons-nous le Japon, et l'absolu de son art ?...

Aujourd'hui M. Adrien Mithouard nous conduit là même où nous avons déjà suivi M. Maurice Barrès, à Venise et à Grenade. Qui dira l'obscur levain de romantisme qui fermente dans l'esprit des plus délibérément occidentaux, français, classiques, de nos écrivains ! N'est-ce point là que réside leur valeur propre ? Et tout art ne comporte-t-il pas précisément ce dualisme ? Je ne sais si je ne préfère pas les essais de M. Mithouard quand un lyrisme assez voisin de celui de Barrès les réchauffe. L'exposé ancien, un peu austère, de ses théories a pu le faire prendre pour un esprit froid. Bien à tort. Ici, à Venise, il n'est qu'or, que pourpres et que reflets. En vérité il se sent délivré de l'ombre de ses cathédrales et il se grise de ce qu'il interdit d'autre part.

On lira avec intérêt comment " la peinture en soi " naquit à Venise, d'une architecture polychrome et sans solidité... Oui vraiment, là, l'Orient règne, et l'Orient exaspéré... par l'Occident. L'Occident le reçoit avec surprise, enthousiasme, folie, ainsi qu'il reçoit le soleil, et par jeu il l'attire, il l'exagère, le pousse à bout : d'où, la peinture.

La conclusion précise heureusement la théorie esthétique de l'*Occident* qui nous paraissait jusqu'ici flottante : comment s'y réunissent l'art gothique et l'art louis-quatorzien, nous le savons désormais. A l'origine, la cathédrale, équilibre et lyrisme, art occidental complet ; puis, par scission, le classicisme : équilibre ; le romantisme : lyrisme. A nous de recomposer l'édifice, non pas sèchement latin, mais complètement français. Charles Péguy, recréant Jeanne d'Arc, ne vient-il pas de sauter par-dessus cinq siècles ?

H. G.

⁂

M. LOUIS DUMUR vient de faire paraître au *Mercure* un livre extrêmement plaisant. A partir de l'auteur, tout y est suisse : le sujet, la langue, et les vignettes qui l'ornent, et le sel ; tout y est de Genève, mais de Genève résolument. Le livre de M. Dumur est des plus représentatifs ; car l'auteur, subtilement conscient de sa marque n'a garde de la renier ; dans ce petit volume il se ramasse, il se condense ; rien ne reste qui ne soit amusant, naïf, essentiel et particulier. En art il faut se défier de la montagne : mais elle permet la vallée ; dès qu'il échappe à la montagne et au goître, le Suisse est animé d'une manière d'humour très spéciale qui nous avait déjà donné Töpffer, qui nous donne aujourd'hui Dumur. Ce petit livre mérite de trouver beaucoup de lecteurs.

A. G.

⁂

ISRAEL ZANGWILL, par *André Spire* (Cahiers de la Quinzaine).

Le difficile est de savoir s'il faut parler d'Israël Zangwill, ou d'André Spire. Mais au bout du compte, il n'importe. Car Spire est le parent des personnages de Zangwill. Il ressemble à ce juif du *Chad Gadya* qui traverse toute la culture de l'Occident pour être soudain saisi " *du désir de s'envelopper, comme son père, dans un châle à franges, de se balancer avec lui dans*

le rythme passionné de la prière." Il aime comme lui sa race aux épaules étroites et au visage mobile ; les chants sublimes des synagogues, plus altérés qu'Agar au désert, et qui, même quand ils sont des psaumes qui bondissent vers l'Eternel, jamais n'abandonnent l'inquiétude dont ils sont obsédés et s'arrêtent toujours, comme Moïse, au seuil de la Terre promise.

***

Le livre de poèmes qu'André Spire a donné avant de publier ce petit livre sur Zangwill s'appelle *Versets*, et c'est bien en effet une sérieuse lecture de l'Ancien Testament qui a nourri son âpreté et sa tristesse, son lyrisme violent et court. *Bienheureux est celui qui ne s'assied pas au banc des rieurs* [1] (Psaume I). Ils n'y a pas de quoi rire : la vie est injuste. A cette brutale injustice du réel, Spire oppose une protestation passionnée. C'est qu'il appartient à la race "*qui a conçu ses rapports avec Dieu même comme un contrat, qui a fait de la justice un attribut de Dieu*" — Mais il ne peut se contenter d'une protestation idéale. Toute idée est creuse pour un juif, si elle n'est pas efficace. Il faut que le rêve rejoigne les choses, et qu'à la fin réalisée, je puisse toucher avec mes mains la pensée qui me transporta. Comme Zangwill, Spire déteste les dilettantes, ceux qui de la vie font un spectacle. S'il entre dans un musée, il peut bien admirer un instant les "*travaux passionnés des mains nombreuses*". Mais bien vite, avec désespoir il retrouve aux murs du musée les images de l'injuste vie.

Et j'ai vu des massacres et des crucifiements,
Des batailles, des rois, des regards faux de courtisans
J'ai vu des corps d'enfants guettés par des vieillards
J'ai vu le ventre las des prostituées lentes
J'ai vu des conquérants, des nains et des joueurs
Des avares, des fous, des pauvres, des esclaves
Et j'ai pleuré.

***

[1] Le livre de Spire est divisé en deux parties : *Et vous riez.* — *Poèmes juifs.*

Ce rêveur fanatique, s'il descend dans la vie des hommes, ne perd rien de sa lucidité. Les Prophètes sont exaltés, mais l'Ecclésiaste est clairvoyant. Trop passionné pour se contenter du rêve, trop fier pour accepter que son idéal se réalise en se déformant, trop intelligent pour penser que sans se déformer il puisse se réaliser en effet, c'est à une profonde tristesse qu'André Spire finalement s'adonne. Tristesse militante, qui jamais ne glisse au découragement. Au contraire.

C'est ce "*Demain infatigable*" qui marche devant lui, qui fait pour Spire la raison de vivre. C'est sur son désespoir que son enthousiasme s'élève. Mais cet enthousiasme emporte et détruit ce que d'abord il transfigure. Il voudrait bien lancer le peuple contre ceux qui l'oppriment.

Mais tenter d'exalter ces hommes sans désirs
Ce peuple qui se traîne
Tu n'as donc pas encore regardé ses yeux vides?

Le peuple est las, morne et servile. Il a faim et meurt de sommeil. Et la justice qu'il a le droit d'exiger, il la quémande.

***

"Cherchons nos égaux : là seulement est le bien," dit Gœthe. Où Spire trouvera-t-il ses égaux ? Où sont les opprimés qu'il pourra ne pas mépriser ? — L'élan qui l'emporte ne lui permet pas de s'arrêter avant qu'il ait rejoint sa race. C'est elle qui lui inspire ses plus beaux poèmes. Mais au milieu de son peuple même, il ne saurait trouver la paix.

Au contraire, il veut lui communiquer sa fièvre, et relever l'orgueil d'Israël qui abdique. Car "*Israël aspire à deux choses contradictoires. Il veut être comme tout le monde, et être à part.*"

Tu es content, tu es content
Ton nez est presque droit, ma foi
Et puis tant de chrétiens ont le nez un peu courbe.

Au lieu de s'humilier devant les gentils, qui les méprisent, jusqu'à vouloir leur ressembler, les juifs doivent, non seulement préserver ce qui fait leur personne, mais se révolter contre

ceux qui les traquent. " *Écoute, Israël, aux armes* ". Il y a encore dans les torrents des pierres pour la fronde de David.

Mais des vieillards de sa race, Spire apprend que la révolte est vaine. Qu'on écoute leur plainte admirable.

Alors les vieillards se lamentèrent

. . . . . .

Chaque fois qu'un de nous a relevé la tête
L'Étranger a marqué les poteaux de nos portes
A pris nos premiers nés, a massacré nos femmes,
Laissez-nous : la seule injustice, c'est de mourir
Le sourire ambigu de nos lèvres soumises
Nos faces humiliées, nos âmes impassibles
Nous gardent mieux que vous.

De même les routes sont ouvertes. Qu'Israël abandonne les fausses patries où il s'entasse. Qu'il prenne le pain sans levain et les herbes amères. L'Océan de nouveau peut s'ouvrir devant lui. C'est à un suprême exode que Spire enfin convie son peuple. Ainsi le dernier espoir où il se réfugie n'est pas celui d'un port, mais d'un voyage.

* * *

Le livre d'André Spire n'a pas la continuité que cette analyse lui prête. Ses poèmes sont de courts cris rauques qui par intervalle s'élèvent dans un espace brûlant. La pensée tendre et violente fait à chaque instant craquer la strophe un peu maigre. " La maigreur, " dit Barrès, dans le Secret de Tolède. en parlant de la philosophie juive, " élégance d'une pensée née sous le palmier. " Oui, mais c'est bien plutôt la maigreur d'un énergumène, d'un coureur exalté qui traverse un désert, pour toucher le Messie. H. F.

* * *

UN ARTICLE DE M. PAUL ADAM.

La *Phalange* du 20 Février publie, de Paul Adam, de curieuses *Remarques sur la Fécondité Littéraire*. Ce n'est pas qu'elles

soient imprévues; car enfin, on conçoit sans peine quelle opinion impose à M. Paul Adam l'œuvre considérable qui lui vaut notre estime et notre admiration : l'argumentation n'en est pas moins intéressante à noter. Disons tout de suite qu'elle ne laisse pas de trahir quelque flottement. " Le fait d'écrire peu, lisons-nous, ne détermine pas la perfection sûre et constante." Parbleu, qui le conteste ! En revanche, "le fait d'écrire plus ne détermine pas l'imperfection certaine," on y consent volontiers. Mais là n'est pas la question, et pour que ces axiomes ne restassent pas simples truismes, inutiles à la thèse, ce qu'il conviendrait de démontrer, c'est que " le fait d'écrire plus " détermine justement la perfection. M. Paul Adam ne s'y risque point ; le Pro Domo garde quelque circonspection ; il veut bien discuter, il ne va pas jusqu'à plaider non coupable. Au surplus, " tous les grands producteurs sont des écrivains qui soignent leurs digressions ". Le singulier critère et qui tend à fâcheusement confondre qualité et quantité. Il eût fallu d'abord établir la supériorité du grand producteur sur le grand écrivain : celui-ci n'est pas homme à " soigner " sa digression ; il ne connaît pas la digression : rien en son œuvre qui ne trouve une place commandée par les nécessités même du développement de son instinct ou de sa pensée ! Mais aux yeux de M. Paul Adam, l'essentiel semble être " l'apostolat, lequel se réalise par la profusion. L'apôtre doit se multiplier. L'apôtre doit tendre à devenir innombrable comme les élites et les foules que son esprit convoite de persuader ". Encore une fois, le lieu même du débat se trouve déplacé. Il n'est rien de commun, ni dans la destination ni dans les méthodes, entre l'écrivain et l'apôtre ! M. Paul Adam, aussi bien, n'entend pas nous obliger d'autorité à son sentiment. Il est pour la conciliation. " Ne redoutons ni la fécondité, ni la concision. Travaillons... si tant est qu'on ose encore vanter le travail en ce temps où sans doute, Voltaire, Diderot, Taine seraient pour leur curiosité universelle et féconde, qualifiés de " bonnes à tout faire," en ce temps où Balzac, Hugo, Zola seraient apparemment vilipendés pour la prodigieuse générosité de leurs efforts... Ces illustres noms, ajoute-il, attestent que l'humanité ne perdit

rien à l'ampleur de leurs efforts" : phrase qu'on s'étonne de rencontrer sous la plume d'un auteur qui vient de chicaner la correction de Flaubert... on eût souhaité une conclusion moins générale : le moyen cependant d'y contredire ! Ecrire peu ou écrire beaucoup, c'est affaire de tempérament. Le bon livre seul importe et suffit : les autres sont oiseux, nuisibles et déplorables. Heredia n'a fait que les *Trophées* : qu'il eut donc raison, et qui lui reprocherait de n'avoir pas multiplié sa production ? Balzac écrivit cinquante volumes : s'il n'était parmi leur nombre qu'une seule *Bataille d'Uhde*, une seule *Année de Clarisse*, combien ne regretterions-nous pas le temps et la peine qu'il consacra aux quarante-huit de surplus. On sait de reste que tel n'est pas le cas.

A. R.

* * *

LE "TOMBEUR" DE M. ROSTAND.

Chantecler est tombé — c'est bon — *Chantecler* qui ne nous paraît ni plus ni moins mauvais que l'*Aiglon*. Et naguère l'*Aiglon* réussit. Si nous défendions *Chantecler*.

Cet acharnement après la chute — seulement après la chute — dont tels journaux nous donnent le spectacle,manque de noblesse et de beauté. On finit même par se demander, si les tombeurs de M. Rostand avaient tous qualités pour faire campagne contre lui, et au nom de quoi, de qui ils combattent.

Après huit articles — c'est trop — consacrés à l'étude du *Krach Rostand*, voici comment dans le neuvième (*L'Eclair*, 1er mars) M. Joachim Gasquet conclut par la bouche d'un " vieil humaniste " de sa connaissance :

" *Pour une fois l'intérêt des mœurs françaises se lie à un grand intérêt d'art, et nous capitulerions devant des verbiages. Allons, voyons. Nous avons un Rodin, un Saint-Saëns, un Jules Soury. Je lis vos jeunes poètes, les Fernand Gregh — qui non seulement est un grand poète, mais qui bien avant M. Rostand fit délicieusement parler les bêtes dans un* Prélude féerique *que nous devrions applaudir aux* Français, — *les René Fauchois*

les Marc Lafargue, les Louis Mercier. Vous avez Moréas. Un Maeterlinck, un Verhaeren, une Noailles écrivent dans notre langue. De toutes parts l'Europe vient à nous. Et M. Rostand nous représenterait..."

De cette salade de noms hétéroclites, et de valeurs lyriques, avouons-le, inégales, nous ne comprenons plus pourquoi M. Gasquet exclut M. Rostand. Après neuf articles contre la confusion des genres, M. Gasquet continue à *confondre*. Nous avions raison de nous défier de ces purs champions du beau.

H. G.

* * *

CAMILLE PISSARRO. (Durand Ruel.)

Comme l'exposition rétrospective des œuvres de Pissarro chez Durand Ruel précise et grandit à nos yeux la figure du moins glorieux, du moins original, non du moins consciencieux des maîtres impressionistes ! C'est toute une vie de recherches qui se déroule devant nous. De Rousseau à Seurat, de Corot à Signac en passant par Claude Monet, quelle lutte entêtée pour la réalisation de l'œuvre peinte ! Le propre de Pissarro consistait en un tendre amour de la nature potagère, moins des paysans que des maraîchers : un Jean-François Millet moins général et sans grandiloquence, qui aurait rencontré l'impressionisme scintillant. N'y eut-il pas une manière de déviation dans la ligne de sa carrière ? Cette insatisfaction toujours nouvelle du métier qu'il tenait en main, cet apprentissage dix fois répétée d'une autre technique, et jusqu'aux dernières années de sa vie, ne nous prouvent-elles pas qu'il ne trouva jamais son mode d'expression personnel ? Dans laquelle de ses diverses " manières " peut-on dire qu'il se soit réalisé le plus complètement ? A chacune correspond la conquête d'une maîtrise suprême, qui réalise chaque fois, parmi de nombreuses toiles solides, mais aigres ou dures, un chef-d'œuvre absolu, ici large et mat, sobre et gris, là diapré et soyeux, là grenu et papillottant, selon la technique. *Celui-ci* ne représente pas plus Pissarro que *celui-là* : ils sont distants et admirables.

Quant à moi, je ne sais pas de Monet aussi chatoyant, aussi plein, que tel paysage de givre rose et bleu, qui rayonne ici entre d'autres. Curieuse, amère, noble destinée.

H. G.

* * *

EXPOSITION HENRI MATISSE. — (Galerie Bernheim).

Lucide tourment de trop comprendre. Un beau peintre, savant et sensible, se trouve paralysé par sa clairvoyance. Tout de suite il aperçoit ce qu'il va faire et comment il le fera : l'œuvre est devant ses yeux, présente et parfaite. C'est pourquoi il évite de la réaliser ; sa conception est d'abord si claire qu'il lui semble en prenant ses pinceaux qu'il va se répéter, et le tableau qu'il peint s'applique à différer de celui qu'il imaginait. — Les grands artistes sont en face de leur œuvre comme d'une étrangère ; ils n'en prévoient pas du premier coup toutes les démarches ; ils l'épient se développer ; ils la découvrent peu à peu passionnément. Matisse veut imiter cette ignorance merveilleuse, que sa trop nette conscience lui refuse ; il espère la créer en lui artificiellement, en s'écartant de ce que lui impose sa nécessité intime, en choisissant une voie qui ne soit point celle qu'éclaire d'abord la perspicacité de sa vision. Mais par ce geste de volontaire aveuglement, il échappe en même temps à sa spontanéité ; il n'est plus poussé par rien, et l'on est gêné de ne sentir en ses toiles la dictée d'aucune obligation.

La gratuité de cette peinture se décèle à son caractère *abstrait*. Matisse peint *à part* des choses ; non pas sans les regarder, mais en se retirant d'elles à quelques pas. Il recueille la sensation qu'elles lui donnent, l'emporte, et, s'étant éloigné, la déplie soigneusement ; elle est ample toujours, car il sait voir et le monde est pour lui le déroulement d'une étoffe épaisse et chargée. Mais parmi cette sensualité l'esprit s'insinue ; il en défait la richesse contractée ; il la clarifie, il l'épure, il l'articule, il la distille jusqu'à faire évanouir tout ce qui est lourd, trouble et charnel, tout ce qui manque à être rare. Puis, lentement, avec une complaisance protectrice, il recompose

des images toutes dépouillées et subtilisées, tout abstraites, bien qu'y tressaille encore parfois quelque lambeau de la sensation primitive. — Il est des peintres qui transposent d'un seul coup, sans l'analyser, leur sensation et qui en cherchent tout de suite dans un jet coloré l'équivalent plastique ; il en est d'autres qui travaillent en plein isolement des choses, n'imitant sur la toile que les fantômes de leur pensée. Matisse se distingue des uns et des autres : il puise dans la réalité la matière de spéculations picturales. De cette sorte d'abstraction découlent, joints dans une même conséquence, les qualités et les défauts de sa peinture.

La couleur de Matisse brille d'une splendeur intellectuelle. Elle a l'éclat muet de ces éblouissements, qui naissent soudain dans l'esprit. Elle n'est pas dense comme les choses, elle ne pèse pas; mais elle recouvre la toile de sa minceur mate, elle répand en une fine couche sa nette et violente richesse. — Elle est immobile comme la pensée dont elle imite le fixe éclair ; elle ne palpite pas parce que rien n'est pris sous elle, qui respire; elle est un extrait étincelant et inerte. — Le meilleur témoignage de son origine artificielle, c'est sa rareté sans faiblesse; elle ne cesse jamais d'être *incomparable*, et Matisse préfère laisser des blancs plutôt que de les combler sans trouvailles. — Ainsi se déroule sur les murs, toujours parfaite et inanimée, cette couleur qui ne souffre pas de se laisser troubler par la terne effusion du réel. — Les Natures mortes sont les meilleurs de ces tableaux : en effet le sujet déjà en est abstrait : les objets sont choisis et groupés selon leur importance picturale; et par cette adaptation préalable du modèle à sa future image, l'arbitraire est atténué. De plus, dans les Natures mortes, Matisse, l'ayant préparée à son gré, s'abandonne à sa sensation avec plus de confiance ; il se laisse aller à la transcrire plus textuellement, il est gagné par la volupté que recèlent les choses ; sa couleur se fait plus sourde, plus lourde, plus gorgée de matière.

Cependant il n'est sensuel que par accident, presque malgré lui. Quand il dessine, il redevient tout abstrait. Son dessin ne s'attache pas aux objets ; il ne les déforme pas non plus pour

les rendre plus expressifs; il n'est ni réaliste, ni lyrique : il se comporte à la façon d'une idée. Une idée est d'abord une certaine forme vide; on ne discerne pas son contenu; elle est l'attitude de l'indistinct ; mais peu à peu elle se précise, c'est-à-dire qu'elle se multiplie intérieurement, que des détails, au dedans d'elle, viennent commenter sa généralité. De même dans la conformation du chassis ou de la feuille de papier qu'il adopte, Matisse, tout de suite, démêle une indication, dont son dessin va être le développement; en effet, le dessin naît peu à peu sous l'influence du cadre ; il s'enroule au centre dans la position que lui suggèrent les dimensions extérieures; les lignes se compensent, se rappellent, expriment, chacune à un degré différent de complexité, le thème d'ensemble, et font servir leur dissemblance elle-même à accentuer la même idée ; c'est une variation complaisante ; avec volupté les traits de fusain inscrivent les correspondances et les balancements, rythment l'équilibre, répètent les droites en courbes parentes. Ainsi le tableau s'imite lui-même en se multipliant au dedans. Mais ses détails les plus particuliers toujours dérivent du schème initial ; et ils en gardent le caractère abstrait. — Souvent ce dessin atteint une grâce sévère et exquise, comme dans *la Coiffeuse* (N° 51) ou dans *la Musique*, que reproduit le catalogue. Souvent aussi il a l'absurdité de la logique; n'étant pas embarrassé ni retenu par la réalité, il déploie une gratuite barbarie, comme dans le *Nu à l'écharpe blanche* (N° 56).

Mais même quand il est beau, il ne suffit pas à rendre belle la toile ; en effet, jamais à sa qualité les qualités de la couleur ne s'unissent. Matisse semble vouloir n'employer que séparément sa couleur et son dessin : il refuse de les concilier en un tableau complet ; pas une fois il n'a réalisé une œuvre pleine. C'est qu'il ne veut peindre que les aboutissements ; il néglige tout ce qu'un sujet a de commun avec les autres, il attend pour intervenir jusqu'au dernier moment, celui de la divergence ; il faut avant qu'il pose la première touche, que tout le passé d'abord ait été sous-entendu. — Nous découvrons ici l'erreur où l'engage son abstraction. Comme il travaille à part des choses, il ne voit en elles que les invitations à la diversité :

chaque spectacle tend à différer de tous les autres ; Matisse épouse sa tendance, la prolonge en lui-même jusqu'à la séparation effective. — Une toile est pour lui non pas une image de la réalité, mais une spéculation plastique, aussi faut-il la rendre aussi solitaire que possible, sans précédent et sans analogie. C'est pourquoi elle sera poussée tout entière dans un sens : c'est pourquoi le peintre ne lui consacrera qu'une partie de ses moyens. — La diversité de ces tableaux déconcerte, parce qu'elle est la diversité de la parcimonie, non celle de la richesse.

Si Matisse consentait à s'enfermer dans l'obligation des choses, s'il voulait attendre de sa soumission son originalité, peut-être l'obtiendrait-il plus précieuse. Les objets réels ne revêtent leur différence qu'après avoir patiemment ressemblé à tous les autres. C'est à force de se confondre qu'ils arrivent à se distinguer. Mais l'espect unique, qui naît enfin sur leur visage, est l'aboutissement de leur profondeur, *l'expression* de tout leur être.

J. R.

* * *

EXPOSITION CHARLES GUÉRIN (Galerie Druet).

Plus je m'attarde à regarder ces nus, ces natures-mortes, ces fantaisies même, plus se confirme, se renforce, se justifie par les plus solides raisons, l'impression première ressentie en face de cette exposition, l'impression que l'on ressent devant les maîtres. S'il y a peut-être quelques erreurs ici, quelques vulgarités, il y a surtout une maîtrise.

Charles Guérin a commencé dans l'atelier de Gustave Moreau, un maître utile et dangereux. Utile en ceci que, trop respectueux des maîtres, il en imposait le culte au double point de vue de l'invention poétique et du métier. Dangereux par l'excès même de son prosélytisme classique. Charles Guérin semble avoir rapporté de là le goût de la composition, l'application et les scrupules du métier, et nullement les prétentions littéraires : on n'en saurait dire autant de tous les élèves de Gustave Moreau. Ou du moins, le peu de littérature

qu'il en rapporta, il eut l'esprit de le canaliser dans une série de fantaisies qui sont comme les à côté de son œuvre et qui n'arrêtèrent jamais l'apre effort réaliste auquel il ne cessa plus de se consacrer.

On connaît la solitude, la matière épaisse et sombre de ses premières natures mortes : elles révélaient déjà un peintre admirable. Il n'avait pas encore rencontré l'œuvre de Cézanne : ce fut un gros événement. Mais si ce second maître étendit ses moyens, sa gamme de rapports et d'harmonie, il ne fit que le pousser plus avant dans le sens ou l'avait dirigé le premier. Elève de deux laborieux, de deux consciencieux, de deux passionnés de métier et de style, Charles Guérin leur doit peut-être d'être ce qu'il est, ou du moins d'avoir réalisé aussi complètement ses possibilités individuelles.

De peintre plus exclusivement peintre, je n'en sais pas depuis Cézanne ! Il y a de l'esprit dans Bonnard, de la tendresse intime dans Vuillard, du rêve dans Denis... poursuivrai-je ?... Je ne vois ici qu'amour des objets, amour de la matière des objets et des êtres, en ceci qu'ils donnent au peintre le maximum d'émulation, et que, beaux parce qu'existants, ils ne supportent qu'une représentation aussi belle ; autant dire amour de la peinture, art créateur.

Nu, portrait, nature morte, Charles Guérin ordonne, mais ne déforme pas ; il est d'abord respectueux du caractère. Et c'est un paradoxe qu'à propos de nus " canaille " si j'ose dire, et sentant le faubourg, il atteigne à la large beauté plastique, et par l'inscription de ce caractère justement. Ainsi il transfigure le moindre objet de ses natures-mortes, par le lyrisme de l'exactitude. Il saurait se tenir près de Cézanne et de Chardin.

Mais quelle exactitude fleurie, quelles nuances, quels accords ! On a pu craindre voici quelques années ce dualisme qui séparait le Guérin réaliste, du Guérin fantaisiste. Voici, comme nécessairement, qu'ils se rejoignent. Le même enchantement règnera désormais dans ces natures-mortes en fête, dont s'adoucissent, dont s'enveloppent d'air les contours et dans

ces jardins imaginaires ou s'organisent délicieusement deux, trois ou quatre couleurs !

Nous ne saurions admirer trop, pour la rareté du fait, le cas de ce peintre doué entre tous, qui n'a jamais dissocié la joie de son œil si avide de recherches rares, du souci de construire que notre temps semble avoir oublié.

H. G.

* * *

EXPOSITION FLANDRIN. (Galerie Druet.)

Un peintre, avec des dons de peintre : hardiesse de touche, richesse de matière, finesse, ampleur, qui s'est effacé devant le poète.

M. Flandrin chérit *les Alpes Dauphinoises*, son pays. Les cimes rocheuses, les bois, le son des cloches, cloches des clochers, cloches des troupeaux à travers l'air frais et limpide, voilà ce qu'il aime, voilà ce qu'il *peint :* la pureté d'une atmosphère. Tel autre peintre de terroir s'étriquera dans son village, glissera peu à peu à un réalisme minutieux, exact, souvent laid. Le privilège de celui-ci, pour lequel cependant le paysage à représenter demeure plus qu'un prétexte, et domine le tableau peint, son privilège, dis-je, unique, c'est de styliser naturellement, selon un mode roman et classique, les lignes, les objets, les figures de son pays, sans leur faire perdre rien de leur caractère particulier et local. Devant un tableau de Flandrin, d'arabesque aussi volontaire qu'un tableau de Denis, j'ai plus qu'une émotion plastique ; il ne me détourne pas par les jeux d'une couleur trop brillante, de l'objet qu'il vient d'évoquer ; j'y respire l'odeur des feuilles de chêne et des aiguilles de sapin. Et si parfois il se dépouille, se dessèche jusqu'à l'abstrait : c'est une abstraction qui garde le goût de la terre.

H. G.

* * *

EXPOSITION GEORGES ROUAULT (*Galerie Druet*).

Rouault est aux prises avec la forme comme avec quelqu'un. Il se débat avec elle dans une lutte interminable qui jamais ne devient un triomphe. Il ne cesse d'être auprès d'elle en inquiétude et en sursaut.

C'est qu'il ne la voit pas immobile et parfaite, toujours prête à se laisser caresser, attitude docile à toutes les empreintes. La forme qu'il considère, n'est pas ce contour des choses que l'on constate avec la paume de la main. Elle est cachée sous l'enveloppe permanente ; elle est repliée au centre de l'être, toute farouche. Rouault d'abord s'attache au modèle, le circonvient d'un travail obéissant, le sollicite de toute son application. Mais ce n'est que pour le provoquer au jaillissement. Et soudain voici s'échapper le geste vif et secret qu'il épiait, la détente intérieure. La forme est devant lui, frémissante, fuyante, semblable à une bête levée, qui détale, qui va avoir disparu tout-de-suite.

Il faut la saisir. Rouault prend de la matière pour l'y fixer bondissante. Immobile il la poursuit, il cherche à se rendre maître de sa fuite, en l'imitant avec les mains. Mais la matière résiste ; elle est toute pleine de prédispositions confuses, d'exigences mal avouées. Elle n'est pas une ductile indifférence, où la forme d'un seul coup, fluide, puisse se tracer. Pour la vaincre il faut, en la violentant, lui obéir. Passionnément Rouault la bouleverse, cherchant à mettre au jour celle de ses attitudes spontanées par laquelle elle mimera le mieux la figure disparaissante. Il cerne cette figure, il lui coupe la retraite en renforçant autour d'elle, de tous les côtés à la fois comme des barrières, les grandes lignes naturelles de la matière. De là ces traits, qui ne suivent pas la forme avec exactitude et continuité, mais qui, à force de se redoubler, de se reprendre, de se traverser, la captent parmi leur enlacement innombrable.

C'est pourquoi l'image chez Rouault semble toujours appelée du fond de la toile avec des doigts fiévreux ; elle n'est pas tranquillement posée sur le papier, mais elle lui est arrachée

par les balafres du dessin. Sans doute elle semble parfois un peu disloquée et grimaçante, ses contours n'arrivent à être justes que par des répétitons et des surcharges, c'est une justesse qui tremble, qui balbutie. Mais cette incertitude même, cette ondulation du trait, qui se refuse au resserrement, cette résistance de la matière à l'exactitude, traduisent en immobilité le geste fuyant de la forme. Le réseau flotte assez pour que la sensible présence prisonnière encore palpite...

Cependant nous exigerons désormais de Rouault une plus stricte manière. Tant de ferventes études veulent aboutir à une réalisation définitive. Il faut que leur auteur se fasse assez fort pour envelopper la forme, sans qu'elle cesse de tressaillir, d'une peinture de plus en plus serrée et complète. Guys, loin de le diminuer augmentait le frémissement de ses figures en arrêtant leurs traits avec scrupule. — Déjà Rouault nous donne des céramiques qui sont des pièces achevées : la plénitude de ces nus assis au milieu de sourds paysages éclatants conseille d'attendre du peintre d'équivalentes beautés. J'imagine développées en d'amples toiles les indications des *terres vernissées :* grands corps de femmes debout et couchés parmi l'inquiétude d'un profond pays. Les nudités s'éclaireront de visages, les fonds s'établiront plus nettement. Jusqu'ici le peintre semble les obtenir, en dispersant fiévreusement la matière colorée et en se servant de sa distribution spontanée pour représenter les divers plans du paysage. Il se rendra maître plus complètement de sa couleur et, l'employant avec plus de décision, il fera plus anxieuses encore ces grandes teintes souffrées, dont traîne la lueur au fond de ses " compositions décoratives ".

J. R.

* * *

LA PASSION SELON ST-JEAN, de *J.S. Bach* à la Société Bach.

C'est la musique de la contrition. Elle est possédée par la pensée du péché; elle s'accuse profondément; elle prie afin

d'être pardonnée. Comme la prière, dont elle emprunte les modes invariables, elle est à la fois rigide et haletante.

Bach prend les idées l'une après l'autre. A chacune il s'attache jusqu'à l'avoir exprimée complètement; il ne la quitte pas qu'il ne l'ait épuisée. Il l'insère en une forme fixe, chœur, air ou récit, dont les formes abstraites désignent d'avance tous les trajets par lesquels, pour l'explorer entière, il la faudra sillonner. A l'intérieur de cette forme, une grande musique, fiévreuse et unie, se développe; elle parcourt longuement l'espace qui lui est donné, elle le crible de ses pas nombreux, elle le couvre de sa marche précipitée et régulière. Admirable piétinement ! Il n'est pas d'issue par où je puisse m'échapper; je suis conduit avec violence; je ne peux qu'obéir à la main qui m'a saisi; il faut que *j'éprouve* jusqu'au bout. Sous cette prise étroite et sévère, je me sens malmené comme par la pénitence. — Quand le texte qu'elle commente a été complètement *exprimé*, la musique longuement s'arrête; elle se rassemble toute; elle vient, avec une consciencieuse passion, se réunir sur la tonique. On discerne dans son ralentissement une satisfaction austère, comme en ceux qui n'ont agi qu' "afin que toutes choses soient faites".

Les Chœurs, les Airs, et les Chorals, forment la partie lyrique de la *Passion selon St-Jean*: avec dureté l'âme chrétienne fait l'application à soi des paroles de l'Evangile, tourne vers soi le grief du Sauveur. Dans les Chœurs, l'orchestre tout de suite entreprend ses rapides et rigides montées, l'ascension sombre de ses traits uniformes, son grand mouvement indiscontinu, qui se recouvre sans fatigue. Les voix ajoutent la régularité âpre de leurs échanges; jamais la phrase n'est délaissée par elles, elle s'enchaîne sans cesse avec elle-même et la reprise perpétuelle de son intégrité dessine des ondulations inflexibles. Toute cette musique est en proie aux amples pulsations de la prière, elle respire fortement, toute dressée et plaintive, elle s'agite comme un cœur bouleversé d'adoration. — Elle ne progresse pas; tout de suite elle énonce tout ce qu'elle a à dire, puis ne fait plus que le répéter. Mais la répétition même augmente peu à peu l'émotion jusqu'aux larmes; chaque

retour pénètre d'une pitié nouvelle et plus forte. La prière ne compte que sur sa monotonie pour blesser l'âme à qui elle s'adresse, elle se recommence elle se ressaisit elle-même, elle se tient de nouveau, pareille, entre ses propres mains, et s'offre de nouveau, pareille, comme si elle ne découvrait pas de plus profond cri qu'elle-même. — Dans les Chorals, la pensée est parcourue d'une musique plus lente; elle n'est plus couverte en tous sens, mais traversée avec douceur et exactitude d'un bout à l'autre. Le chant prend chaque phrase, la soulève longuement jusqu'au faîte de son intensité contenue, puis la dépose; il s'appuie sur des silences pour que le cœur s'écoute pénétrer par la méditation.

La partie narrative est faite des *Récits évangéliques*. La mélodie se déroule avec uniformité. Elle est accidentée, mais ses inflexions sont comme rituelles. Son discours est plein de mouvement, mais d'un mouvement prescrit une fois pour toutes. C'est qu'elle s'est faite servante des formidables paroles qu'il lui faut porter ; par humilité elle s'est vêtue des habits les plus coutumiers ; elle gravit le calvaire avec modestie. A la fin des récits seulement elle se permet parfois quelque passion : " Alors Pilate fit prendre Jésus et le fit fouetter. " L'énormité d'un tel crime possède si fort la pensée du musicien qu'il ne peut se séparer de cette parole, et l'ayant saisie, il la traîne en une longue vocalise, l'appuie au fond de sa gorge jusqu'à l'horreur. — Parmi l'exacte monotonie de la narration, brusques, les réponses et les invectives de la foule éclatent en chœurs. Une parole est à dire, préparée de toute éternité, annoncée par les prophètes ! Voici que la foule se rue sur elle, s'empare d'elle, la prononce enfin, et pleine de rage, se gorge de la répéter. Puis, parce que tout est accompli, elle se tait. Cris abrupts, brutalité haletante, haine spasmodique du chœur : " Kreuzige " (crucifie-le). Et, soudain, silence imprévu interruption subite des voix : le peuple confusément s'étonne du crime qu'il vient de commettre, reste interdit, sans comprendre quelle fatalité le pousse.

En même temps qu'elle est une œuvre universelle, la *Pas-*

sion selon St Jean délicieusement garde un goût national. Je pense aux gravures sur bois des maîtres allemands : c'est bien le même calvaire, naïf et féroce, tout en oppositions. Autour du Christ accablé, je distingue le gros rire des bourreaux, et ces faces bestiales et sommaires, où la cruauté se déchaîne en grimace.

J. R.

* * *

DEUX POÈMES pour chant et orchestre de Florent Schmitt (Concerts Lamoureux).

M. Florent Schmitt a le courage de remettre sans cesse à l'épreuve des influences son originalité; il ne cherche pas à la ménager prudente et solitaire. C'est qu'il sent *sa* ressource inépuisable.

Les deux poèmes : *Tristesse au jardin*, et *Musique sur l'eau*, qu'il vient de nous donner, doivent à Debussy. Mais sous les ressemblances extérieures je distingue frémir toute une richesse délicate et personnelle. Douce abondance contenue : les idées naissent de toutes parts, sans effort; mais elles enclosent leur épanouissement de modestie. — *Salomé* et le *Quintette* haletaient d'un long tourment, que signifiaient les pulsations inquiètes de la mesure: ces pulsations subsistent dans les nouveaux poèmes mais apaisées et alanguies. Elles sont devenues une sorte de balancement noyé de tout l'orchestre, une oscillation liquide et lente, un rythme doux comme la respiration de la pluie claire sur les jardins.

J. R.

* * *

QUELQUES REVUES.

Par l'ampleur de ses derniers volumes, par les œuvres fortes et les noms éclatants qui y sont groupés, *Vers et Prose* a retrouvé, peut-être avec plus de maturité, la vie et l'intérêt des temps héroïques de sa fondation. On avait pu reprocher à ces fascicules trimestriels une composition un peu éparpillée, trop de noms représentés par des pages quelquefois trop sommaires. Une heureuse élimination s'est produite, sans que pour cela

Vers et Prose se soit montré infidèle à son programme originaire qui est d'être moins une revue qu'un recueil de littérature. C'est ce qui lui permet, mieux qu'à toute autre publication, de défendre et illuster " le lyrisme en prose et en poésie ". Le premier numéro de cette année réunit d'importants essais de Jules Renard ; un poème épique de Verhaeren, *Saint-Jean*, qui fait partie de cette série de figures de héros à laquelle appartenaient *Michel-Ange* et *Persée ;* trois élégies amoureuses de Henri de Régnier ; des pages de Jean Moréas sur Charles Guérin et de Jean Viollis sur Ch.-L. Philippe ; un conte de Julien Ochsé — sans parler d'essais d'Emile Bernard et de Gabriel Mourey, de vers d'André Salmon et de Paul Fort.

N'est-il pas singulier que ce soit auprès d'écrivains de sensibilité et d'intellectualité religieuse qu'il faille aujourd'hui chercher la discussion alerte, le ton vif et nuancé ? Chaque fascicule des *Flèches* en apporte une preuve nouvelle. Sur toutes les questions du jour, de courts articles, des notes, qui marquent une direction très consciente, mais où rien ne sent les arrière-pensées de parti. Les pontifes de la littérature bien pensante ne sont pas plus que leurs adversaires à l'abri de satires qui ne manquent pas de mordant. Enfin voici autre chose que des gémissements de persécutés ! Et voici un groupe de jeunes gens — car il est bien permis de supposer qu'une si libre polémique n'est pas l'œuvre d'hommes arrivés — voici, dis-je, des jeunes gens qui semblent beaucoup plus préoccupés de faire valoir leurs idées que de mettre en vedette leurs personnes. Ils ne se doutent pas combien, du coup, leur parole acquiert de force persuasive. On se prend seulement à regretter qu'aucune polémique voltairienne n'ait plus en France la jeunesse, la fraîcheur qu'il faudrait pour tenir en balance cette polémique religieuse. Un groupe ne donne sa mesure que s'il combat des adversaires de même qualité que lui-même. Il est à craindre que les *Flèches* n'aient vraiment trop beau jeu.

J. S.

Le Gérant : ANDRÉ RUYTERS.

THE ST. CATHERINE PRESS LTD. (Ed. Verbeke & Co.), Bruges, Belgique.

JEAN MOREAS

La mort vient de clore l'œuvre de Jean Moréas; on ne saurait dire qu'elle l'ait interrompue. Les familiers du poète parlaient bien d'un *Philoctète*, d'un *Ajax*; certains laissaient entendre que ces nouvelles tragédies contiendraient les vers les plus puissants qu'eût écrits leur ami. A dire vrai, notre curiosité n'allait plus jusqu'à l'impatience. Il semblait que les *Stances* nous eussent donné cet accord plein, sonore et calme, sur lequel volontiers s'arrête une œuvre musicale et qui satisfait pleinement l'oreille et le cœur sans qu'il soit besoin qu'on le répète ou le prolonge. De temps à autre, nous lisions avec un plaisir toujours neuf, ces articles fluides, décousus et charmants où Moréas se laissait aller à une causerie élégamment familière; nous savourions ce breuvage rafraîchissant et un peu clair, tout en sachant que nous ne saurions plus y trouver de saveur nouvelle. Quant au théâtre, nous possédions l'*Iphigénie* et il ne paraissait pas qu'en regard des autres œuvres du poète, celles qu'il écrirait pour la scène dussent prétendre au

rang le plus éminent.... Le cycle semblait parcouru et si Moréas ne songeait pas encore au repos, nous savions qu'il avait eu le temps de dire tout ce qu'il nous importait le plus d'apprendre de lui.

Les plus heureux lecteurs de Moréas furent ceux qui découvrirent son œuvre vers le milieu de sa carrière, à l'époque d'*Eryphile* ou d'*Enone*, moment riche et complexe où la beauté dense des dernières œuvres du poète n'a pas encore exclu l'ingénieuse témérité des premières. Celles-ci n'avaient pas laissé de décourager plusieurs de ceux qui les abordaient sans préparation ; les subtiles recherches qui en font le charme pouvaient paraître laborieuses et les accidents de l'harmonie semblaient, à des oreilles non exercées, plus singuliers qu'agréables. D'autre part les tardifs admirateurs qui vont, aujourd'hui, droit aux poèmes les plus achevés, aux *Stances*, s'exposent à n'en pas découvrir les richesses cachées, à en prendre le raccourci pour de la sécheresse et la coupe uniforme pour un manque d'invention — un peu, toutes proportions gardées, comme on risquerait les plus sottes méprises en abordant Racine à travers *Athalie*.

Pourtant lorsqu'on considère, dans leur ordre chronologique, les six ou huit volumes qu'a laissés Moréas, on y surprend une évolution d'un intérêt

presque unique, tant elle est d'un dessin précis, tant elle paraît volontaire.

On lit en préface de la seconde édition des *Syrtes* : "L'auteur a peu d'amitié aujourd'hui, non seulement pour cet essai de sa jeunesse, mais même pour un autre de ses ouvrages, *Les Cantilènes*. Il dira donc qu'il consent à laisser réimprimer les *Syrtes*, uniquement pour ce que ces vers marquèrent, à leur apparition, la première hardiesse d'une école poétique éphémère qui fut alors légitime et qui s'éteint..." Laissons là les écoles. Personne n'y fut plus embrigadé que Moréas. Chacun de ses livres tour à tour a servi de manifeste, mais rendons leur cette justice qu'ils se passent fort bien de rien prouver et que les gloses ne sont pas parvenues à nous les ternir. Il se peut que l'école fût hardie ; *Syrtes* ni *Cantilènes* ne le sont à parler rigoureusement. La nouveauté y est toute de surface et ne consiste qu'en quelques ornements, en petits caprices de vocabulaire et de prosodie. Tantôt ce sont d'un peu lourds alexandrins, dans la tradition du Parnasse, tantôt des poèmes dont la sentimentalité rappellerait surtout Verlaine, mais un Verlaine moins sensible. La psychologie ne sort guère de cette mélancolie plaintive qui était alors de mode. Ce qu'il en faut retenir, c'est un goût très vif pour tout ce qui est refrain, balancement, retour régulier des mots et des vers. La moitié de ces pièces a un

air de chanson. On voit que l'auteur se plaît à ces rappels prévus, à ces rythmes un peu ronronnants. C'est là l'élément sincère de ces recueils. Nous y surprenons ce que fut entre vingt-cinq et trente ans la véritable pente de Jean Moréas, ce qu'était son don poétique et avec quel ingénu plaisir il s'y abandonnait.

Autant en emporte le vent marque la première réaction du poète contre lui-même. On imagine que Moréas ait senti le danger d'une muse non point bavarde, ni négligée, ni courtisane en quoi que ce fût, mais simplement trop bien sonnante, trop satisfaite de ses harmonieux " fredons ". Et le voilà qui se livre sur lui-même à un ardu travail, comme on rompt à coups de bêche une terre trop compacte. Plus de strophes carrées ; des rythmes légers, brisés, qui n'ont même pas toujours, pour s'y reposer, l'arrêt de la rime ; amenuisement de la syntaxe, délicate recherche des mots, juxtapositions imprévues. On dirait qu'une certaine imitation de Mallarmé intervienne en façon d'exercice d'assouplissement, et si les poèmes sont parfois difficiles, ils sont souvent déliés et charmants.

Mais nous ne sommes encore qu'à une phase transitoire. Les ressources de notre poésie contemporaine ont ébloui Moréas. Il se les est appropriées. Mais ne s'avise-t-il pas que cinq siècles de littérature ont accumulé des richesses encore

jeunes, vivantes, encore propres à combler certains désirs de notre lyrisme que nos moyens d'expression ne satisfont pas. Et de là naît le *Pélerin passionné*, ce singulier ouvrage où tantôt c'est un frère de Villon qui parle, tantôt un compagnon de la Pléiade. On a lourdement reproché ce protéisme à Moréas. « Puisqu'il ne sait pas se trouver lui-même, qu'il imite, disait-on, mais que ce ne soit pas n'importe qui ! » Comme si un Degas s'était fait imitateur de Poussin ou un Cézanne de Watteau, parce qu'on possède d'eux des copies de ces maîtres ! Peut-être que par mille mauvaises raisons, Moréas a tenté de motiver, aux yeux de ses amis, les admirables études où le poussait son instinct. Peut-être même avait-il besoin, pour soutenir son effort, de se l'imaginer chargé de vastes conséquences. Il ne se serait d'ailleurs qu'à demi leurré, car apprendre soi-même à écrire de façon parfaite, n'est-ce pas le plus sûrement

De gentil son et haut style
Hausser le nombre français ?

Ceux qui savent goûter un raffiné mélange de grâce toute fraîche et de culture livresque, qui trouvent du plaisir à une rime d'adjectifs savamment gauche ou à une série d'hiatus — pur seizième — qui, dans un vers fluide, viennent brusquement « gripper », tous les amateurs du bibelot littéraire font bien de vouer au *Pélerin passionné* une ten-

dresse particulière. Jamais le genre ne fut porté à plus de perfection ; les limites en sont même excédées, car à tout moment la beauté lyrique l'emporte et vient nous requérir directement, en ne violentant pas, mais, ce qui est mieux, en nous faisant oublier l'étroite convention poétique. *Enone au clair visage* est avec *Eriphyle* un chef-d'œuvre de cette émotion intellectuelle et de cette suave ivresse qu'en ses plus tendres moments nous fait goûter Ronsard. Admirable équilibre entre ce que nos exigences ont de plus réfléchi et ce qu'elles gardent de plus spontané !

L'expérience était faite ; l'entraînement avait donné tout ce qu'on pouvait en attendre. Moréas n'avait plus qu'à s'abandonner à sa veine assagie, non refroidie. Il pouvait sans risquer la mollesse dérouler sa phrase en belles volutes et en régulières cadences ; il pouvait se laisser aller à sa mélancolie naturelle, sûr que son goût le maintiendrait dans les limites d'une fière réserve. Moréas n'a pas inventé la stance, soit, mais il ne faudrait pas à tout propos crier si fort le nom de Malherbe. Ce dernier fut peut-être plus grand par l'intégrité poétique que par l'inspiration et il n'a, lui non plus, inventé cette strophe qui appartient à toutes les époques de notre littérature. Il semble bien qu'à tout prendre, les *Stances* de Moréas, si hautes, si dépouillées, témoignent du plus de générosité et du plus d'émotion. Cet admirable

petit livre a fait passer son auteur d'une gloire de cénacle à la plus large notoriété que des poèmes, d'une grâce stoïcienne puissent trouver auprès du public. Il y a des chances pour qu'il ne vieillisse pas.

Moréas était grec. C'est la seconde fois que par une coquetterie du hasard, notre littérature s'enrichit du sang le plus illustre. Méfions-nous pourtant des considérations ethniques. Le génie grec dont nous nous réclamons c'est celui dont fit preuve une petite province de l'Hellade, et cela pendant deux ou trois siècles seulement. Nous n'invoquons ni Thèbes ni Sparte. Il y a grand' chance pour qu'aujourd'hui l'hérédité attique soit pareille à ce trésor qu'un laboureur mourant prétendit enfoui dans la terre de son champ. A force de fouiller pour chercher ces illusoires richesses, ses enfants en créèrent de réelles. Moréas, comme Chénier, avait une forte culture grecque et du fait seul que la langue antique n'était pas pour lui scolaire mais maternelle, elle pouvait lui livrer plus qu'elle n'accorde à d'autres. Le dialogue de l'*Iphigénie* a cette noblesse familière et naïve des stèles de la plus sobre époque. A la scène, le public doit se dire : " Heureusement ce ne sont pas des vers," et n'est-ce pas le plus aimable éloge qu'il puisse accorder à la discrétion du poète tragique ? Celui-ci d'ailleurs prend sa revanche en

des morceaux lyriques, le plus souvent confiés au Chœur et qui sont de la plus pure, de la plus forte beauté.

Et à retrouver ces passages plus ornés qui ne sont que de nouvelles Stances, on se rend mieux compte où il faut chercher, si l'on peut ainsi dire, un centre de gravité à cet esprit si souple et si curieux. Il semble bien que, malgré tout, l'Antiquité ait affiné son goût et enrichi ses images, plus qu'elle n'a véritablement nourri son style et formé son sens poétique. Les hommes dont Moréas se rapproche le plus, ne seraient-ce pas ces poètes du seizième siècle finissant, qui déjà dégagés du désordre de leurs devanciers n'en ont pas encore perdu l'alerte esprit, et qui font pressentir la mesure du grand siècle, sans en assumer le faste ?

JEAN SCHLUMBERGER.

POEME

> " L'âme des poëtes lyriques fait réellement ce qu'ils se vantent de faire. "
>
> PLATON.

Midi sonne au clocher de la tour sarrazine :
Un calme épanoui pèse sur les collines ;
Les palmes des jardins font insensiblement
Un geste de furtif et doux assentiment.
Le vent a rejeté ses claires arbalètes
Sur la montagne, entre la neige et les violettes.
Les rumeurs des hameaux ont le charme brouillé
D'une vague, glissant sur de blancs escaliers.
— O calme fixité, que ceint un clair rivage,
D'être l'Amour, au centre indéfini des âges ! —
Un noir cyprès, creusé par la foudre et le vent,
Balancé dans l'air tiède, officiant, rêvant,
Semble, par sa débile et céleste prière,
Un prophète expirant, entr'ouvert de lumière.
— Aérienne idylle, envolement d'airain,
La cloche au chant naïf du couvent franciscain
Répond au tendre appel de la cloche des Carmes.
L'olivier, argenté comme un torrent de larmes,
Prolonge, en se courbant sous les placides cieux,
L'humble adoration des cœurs minutieux...
— Quel vœu déposerai-je en vos mains éternelles,

Sainte antiquité grecque, ô Moires maternelles ?
Déjà bien des printemps se sont ouverts pour moi.
Au pilier résineux de chacun de leurs mois
J'ai souffert ce martyre enivrant et terrible
Près de qui le bonheur n'est qu'un ennui paisible.
Je ne verrai plus rien que je n'aie déjà vu ;
Je meurs à la fontaine où mon désir a bu :
Les battements du cœur et les beaux paysages,
L'ouragan et l'éclair baisés sur un visage,
L'oubli de tout, l'espoir invincible, et plus haut
L'extase d'être un dieu qui marche sur les flots ;
La gloire d'écouter, seule, dans la nature
L'universelle Voix, dont la céleste enflure
Proclame dans l'azur, dans les blés, dans les bois,
" Ame, je te choisis et je me donne à toi, "
Tout cela qui frissonne et qui me fit divine,
Je ne le goûterai que comme un front s'incline
Sur le miroir, voilé par l'ombre qui descend,
Où déjà s'est penché son rire adolescent.
— Mais la fougueuse vie en mon cœur se déchaîne :
O son des Angélus dans les faubourgs de Gênes,
Tandis qu'au bord des quais, où règne un lourd climat,
Les vaisseaux entassés, les cordages, les mâts,
Semblent, dans le ciel pâle où la chaleur s'énerve,
De noirs fuseaux, tissant la robe de Minerve !
Vieille fontaine arabe, au jet d'eau mince et long,
Coulant chez les latins, dans de secrets vallons.
Soirs du lac de Némi, soirs des villas romaines
Où la noble cascade en déroulant sa traîne
Sur un funèbre marbre, imite la pudeur
De la Mélancolie, errante dans ses pleurs,

Et qu'un faune poursuit sur la rapide pente.
— Muet accablement d'un square d'Agrigente :
Jardin tout ennuyé de ses fleurs, où j'étais
Un lambeau apaisé d'un monde qui se tait.
Dans ce dormant Dimanche, amolli et tenace,
Mêlée à l'étendue, éparse dans l'espace,
Etrangère à mon cœur, à mes pesants tourments,
Je n'étais plus qu'un vaste et pur pressentiment
De tous les avenirs, dont les heures fécondes
S'accompliront sans nous jusqu'à la fin des mondes...
— Chaud silence ; et l'élan que donne la torpeur !
L'air luit ; le sifflement d'un bateau à vapeur
Jette son rauque appel à la rive marchande.
Une glu argentée entr'ouvre les amandes ;
De lourds pigeons, heurtés aux arceaux d'un couvent,
Font un bruit éclatant de satin et de vent
Comme un large éventail dans les nuits sévillanes...
Sur l'aride sentier, un pâtre sur un âne
Chantonne, avec l'habile et perfide langueur
D'une main qui se glisse et qui cherche le cœur.

— Par ce cristal des jours, par ces splendeurs païennes,
Seigneur, préservez-nous de la paix quotidienne
Qui stagne sans désir, comme de glauques eaux !
Nous avons faim d'un chant et d'un bonheur nouveau.
Je sais que l'âpre joie en blessures abonde,
Je ne demande pas le repos en ce monde ;
Vous m'appelez, je vais ; votre but est secret ;
Vous m'égarez toujours dans la sombre forêt ;
Mais quand vous m'assignez quelque nouvel orage,
Merci pour le danger, merci pour le courage !

A travers les rameaux serrés, je vois soudain
La mer, comme un voyage exaltant et serein ;
Je sais ce que l'on souffre, et si je suis vivante
C'est qu'au fond de la morne ou poignante épouvante,
Lorsque parfois ma force extrême se lassait,
Un ange, au cœur cerclé de fer, me remplaçait.
— Et pourtant, je ne veux pas amoindrir ma chance
D'être le lingot d'or qui brise la balance ;
D'être, parmi les cœurs défaillants, incertains,
L'esprit multiplié qui répond au Destin.
Je n'ai pas peur des jours, du feu, du soir qui tombe ;
Dans le désert, je suis nourrie par les colombes.
Je sais bien qu'il faudra rejoindre en vous un jour
La connaissance entière et calme de l'amour,
Nature ! dont la paix guette notre agonie.
Mais avant cet instant de faiblesse infinie,
Traversant les plateaux, les torrents hauts ou secs,
Chantant comme faisaient les marins d'Ionie
Dans l'odeur du corail, du sel et du varech,
J'irai jusqu'aux confins de ces rochers des Grecs,
Où les flots démontés des colonnes d'Hercule
Engloutissaient les nefs, au vent du crépuscule.

Ctesse DE NOAILLES.

Avril 1910.

MAGNIFICAT [1]

MON âme magnifie le Seigneur.

O les longues rues amères autrefois et le temps où j'étais seul et un !

La marche dans Paris, cette longue rue qui descend vers Notre-Dame !

Alors comme le jeune athlète qui se dirige vers l'Ovale au milieu du groupe empressé de ses amis et de ses entraîneurs,

Et celui-ci lui parle à l'oreille et le bras qu'il abandonne, un autre rattache la bande qui lui serre les tendons,

Je marchais parmi les pieds précipités de mes dieux !

Moins de murmures dans la forêt à la Saint Jean d'été,

[1] *Troisième des "Cinq Grandes Odes suivies d'un Processionnal pour saluer le Siècle nouveau," grand in-4° de* 170 *pages environ — en souscription dès maintenant à* l'Occident, 17, *rue Eblé, Paris.*

Il est un moins nombreux ramage en Damas quand au récit des eaux qui descendent des monts en tumulte

S'unit le soupir du désert et l'agitation au soir des hauts platanes dans l'air ventilé,

Que de paroles dans ce jeune cœur comblé de désirs !

O mon Dieu, un jeune homme et le fils de la femme vous est plus agréable qu'un jeune taureau !

Et je fus devant vous comme un lutteur qui plie,

Non qu'il se croie faible, mais parce que l'autre est plus fort.

Vous m'avez appelé par mon nom

Comme quelqu'un qui le connaît, vous m'avez choisi entre tous ceux de mon âge.

O mon Dieu, vous savez combien le cœur des jeunes gens est plein d'affection et combien il ne tient pas à sa souillure et à sa vanité !

Et voici que vous êtes quelqu'un tout-à-coup !

Vous avez foudroyé Moïse de votre puissance, mais vous êtes à mon cœur ainsi qu'un être sans péché.

O que je suis bien le fils de la femme ! car voici que la raison, et la leçon des maîtres, et l'absurdité, tout cela ne tient pas un rien

Contre la violence de mon cœur et contre les mains tendues de ce petit enfant !

O larmes ! ô cœur trop faible ! ô mine des larmes qui saute !

Venez, fidèles, et adorons cet enfant nouveau-né.

Ne me croyez pas votre ennemi ! Je ne comprends point, et je ne vois point, et je ne sais point où vous êtes. Mais je tourne vers vous ce visage couvert de pleurs.

Qui n'aimerait celui qui nous aime ? Mon esprit a exulté dans mon Sauveur. Venez, fidèles et adorons ce petit qui nous est né.

— Et maintenant je ne suis plus un nouveau-venu, mais un homme dans le milieu de sa vie, sachant,

Qui s'arrête et qui se tient debout en grande force et patience et qui regarde de tous côtés.

Et de cet esprit et bruit que vous avez mis en moi,

Voici que j'ai fait beaucoup de paroles et d'histoires inventées, et personnes ensemble dans mon cœur avec leurs voix différentes.

Et maintenant, suspendu le long débat,

Voici que je m'entends vers vous tout seul un autre qui commence

A chanter avec la voix plurielle comme le violon que l'archet prend sur la double corde.

Puisque je n'ai rien pour séjour ici que ce pan de sable et la vue jamais interrompue sur les sept sphères de cristal superposées.

Vous êtes ici avec moi, et je m'en vais faire à loisir pour vous seul un beau cantique, comme un pasteur sur le Carmel qui regarde un petit nuage.

En ce mois de décembre et dans cette canicule du froid, alors que toute étreinte est resserrée et raccourcie, et cette nuit même toute brillante,

L'esprit de joie ne m'entre pas moins droit au corps

Que lorsque parole fut adressée à Jean dans le désert sous le pontificat de Caïphe et d'Anne, Hérode

Étant tétrarque de Galilée, et Philippe son frère de l'Iturée et de la région Trachonitide, et Lysanias d'Abilène.

Mon Dieu, qui nous parlez avec les paroles mêmes que nous vous adressons,

Vous ne méprisez pas plus ma voix en ce jour que celle d'aucun de vos enfants ou de Marie même votre servante,

Quand dans l'excès de son cœur elle s'écria vers vous parce que vous avez considéré son humilité!

O mère de mon Dieu! ô femme entre toutes les femmes !

Vous êtes donc arrivée après ce long voyage jusqu'à moi ! et voici que toutes les générations en moi jusqu'à moi vous ont nommée bienheureuse !

Ainsi dès que vous entrez Élisabeth prête l'oreille,

Et voici déjà le sixième mois de celle qui était appelée stérile.

O combien mon cœur est lourd de louanges et qu'il a de peine à s'élever vers Vous,

Comme le pesant encensoir d'or tout bourré d'encens et de braise,

Qui un instant volant au bout de sa chaîne déployée

Redescend, laissant à sa place

Un grand nuage dans le rayon de soleil d'épaisse fumée !

Que le bruit se fasse voix et que la voix en moi se fasse parole !

Parmi tout l'univers qui bégaie, laissez-moi préparer mon cœur comme quelqu'un qui sait ce qu'il a à dire,

Parce que cette profonde exultation de la Créature n'est pas vaine, ni ce secret que gardent les Myriades célestes en une exacte vigile ;

Que ma parole soit équivalente à leur silence !

Ni cette bonté des choses, ni ce frisson des roseaux creux, quand sur ce vieux tumulus entre la Caspienne et l'Aral,

Le Roi Mage fut témoin d'une grande préparation dans les astres.

Mais que je trouve seulement la parole juste, que j'exhale seulement

Cette parole de mon cœur, l'ayant trouvée, et que je meure ensuite, l'ayant dite, et que je penche ensuite

La tête sur ma poitrine, l'ayant dite, comme le vieux prêtre qui meurt en consacrant !

Soyez béni, mon Dieu, qui m'avez délivré des idoles,

Et qui faites que je n'adore que Vous seul, et non point Isis et Osiris,

Ou la Justice, ou le Progrès, ou la Vérité, ou la Divinité, ou l'Humanité, ou les Lois de la Nature, ou l'Art, ou la Beauté,

Et qui n'avez pas permis d'exister à toutes ces choses qui ne sont pas, ou le Vide laissé par votre absence.

Comme le sauvage qui se bâtit une pirogue et qui de cette planche en trop fabrique Apollon,

Ainsi tous ces parleurs de paroles du surplus de leurs adjectifs se sont fait des monstres sans substance,

Plus creux que Moloch, mangeurs de petits enfants, plus cruels et plus hideux que Moloch.

Ils ont un son et point de voix, un nom et il n'y a point de personne,

Et l'esprit immonde est là qui remplit les lieux déserts et toutes les choses vacantes.

Seigneur, vous m'avez délivré des livres et des Idées, des Idoles et de leurs prêtres,

Et vous n'avez point permis qu'Israël serve sous le joug des Efféminés.

Je sais que vous n'êtes point le dieu des morts, mais des vivants.

Je n'honorerai point les fantômes et les poupées, ni Diane, ni le Devoir, ni la Liberté et le bœuf Apis.

Et vos " génies ", et vos " héros ", vos grands hommes et vos surhommes, la même horreur de tous ces défigurés.

Car je ne suis pas libre entre les morts,

Et j'existe parmi les choses qui sont et je les contrains à m'avoir indispensable.

Et je désire de n'être supérieur à rien, mais un homme *juste*,

Juste comme vous êtes parfait, juste et vivant parmi les autres esprits réels.

Que m'importent vos fables! Laissez-moi seulement aller à la fenêtre et ouvrir la nuit et éclater à mes yeux en un chiffre simultané

L'innombrable comme autant de zéros après le 1 coefficient de ma nécessité !

Il est vrai ! Vous nous avez donné la Grande Nuit après le jour et la réalité du ciel nocturne.

Comme je suis là, il est là avec les milliards de sa présence,

Et il nous donne signature sur le papier photographique avec les 6000 Pléïades,

Comme le criminel avec le dessin de son pouce enduit d'encre sur le procès-verbal.

Et l'observateur cherche et trouve les pivots

et les rubis, Hercule ou Alcyone, et les constellations

Pareilles à l'agrafe sur l'épaule d'un pontife et à de grands ornements chargés de pierres de diverses couleurs.

Et çà et là aux confins du monde où le travail de la création s'achève, les nébuleuses,

Comme, quand la mer violemment battue et remuée

Revient au calme, voici encore de tous côtés l'écume et de grandes plaques de sel trouble qui montent.

Ainsi le chrétien dans le ciel de la foi sent palpiter la Toussaint de tous ses frères vivants.

Seigneur, ce n'est point le plomb ou la pierre ou le bois pourrissant que vous avez enrôlé à votre service,

Et nul homme ne se consolidera dans la figure de celui qui a dit : *Non serviam !*

Ce n'est point mort qui vainc la vie, mais vie qui détruit la mort et elle ne peut tenir contre elle !

Vous avez jeté bas les idoles,

Vous avez déposé tous ces puissants de leur siège, et vous avez voulu pour serviteurs la flamme même du feu !

Comme dans un port quand la débâcle arrive on voit la noire foule des travailleurs couvrir les quais et s'agiter le long des bateaux,

Ainsi les étoiles fourmillantes à mes yeux et l'immense ciel actif!

Je suis pris et ne peux m'échapper, comme un chiffre prisonnier de la somme.

Il est temps! A la tâche qui m'est départie l'éternité seule peut suffire.

Et je sais que je suis responsable, et je crois en mon maître ainsi qu'il croit en moi.

J'ai foi en votre parole et je n'ai pas besoin de papier.

C'est pourquoi rompons les liens des rêves, et foulons aux pieds les idoles, et embrassons la croix avec la croix.

Car l'image de la mort produit la mort, et l'imitation de la vie

La vie, et la vision de Dieu engendre la vie éternelle.

Soyez béni, mon Dieu, qui m'avez délivré de la mort !

Ainsi, la face dévoilée, à grand cris,

Chanta Marie, sœur de Moïse,

Sur l'autre bord de la mer qui avait englouti Pharaon,

Parce que voici la mer derrière nous !

Parce que vous avez recueilli Israël votre enfant, vous étant recordé votre miséricorde,

Et que vous avez fait monter vers vous en lui

tendant la main cet humilié comme un homme qui sort de la fosse.

Derrière nous la mer confuse aux flots entrechoqués,

Mais votre peuple à pied sec la traverse par le chemin le plus court derrière Moïse et Aaron.

La mer derrière nous et devant nous le désert de Dieu et les montagnes horribles dans les éclairs,

Et la montagne dans l'éclair qui la montre et qui l'absorbe tour à tour a l'air de sauter comme un bélier,

Comme un poulain qui se débat sous le poids d'un homme trop lourd !

Derrière nous la mer qui a englouti le Persécuteur, et le cheval avec l'homme armé comme un lingot de plomb est descendu dans la profondeur !

Telle l'ancienne Marie, et telle dans le petit jardin d'Hébron

Frémit l'autre Marie en elle-même quand elle vit les yeux de sa cousine qui lui tendait les mains

Et que l'attente d'Israël comprit qu'elle était celle-là !

Et moi comme vous avez retiré Joseph de la citerne et Jérémie de la basse-fosse,

C'est ainsi que vous m'avez sauvé de la mort et que je m'écrie à mon tour,

Parce qu'il m'a été fait des choses grandes et que le Saint est son nom !

Vous avez mis dans mon cœur l'horreur de la mort, mon âme n'a point tolérance de la mort !

Savants, épicuriens, maîtres du noviciat de l'Enfer, praticiens de l'Introduction au Néant,

Brahmes, bonzes, philosophes, tes conseils, Egypte ! vos conseils

Vos méthodes et vos démonstrations et votre discipline,

Rien ne me réconcilie, je suis vivant dans votre nuit abominable, je lève mes mains dans le désespoir, je lève les mains dans la transe et le transport de l'espérance sauvage et sourde !

Qui ne croit plus en Dieu, il ne croit plus en l'Être, et qui hait l'Être, il hait sa propre existence.

Seigneur, je vous ai trouvé.

Qui vous trouve, il n'a plus tolérance de la mort,

Et il interroge toute chose avec vous et cette intolérance de la flamme que vous avez mise en lui !

Seigneur, vous ne m'avez pas mis à part comme une fleur de serre,

Comme le moine noir sous la coulle et le capuchon qui fleurit chaque matin tout en or pour la messe au soleil levant,

Mais vous m'avez planté au plus épais de la terre

Comme le sec et tenace chiendent invincible qui traverse l'antique lœss et les couches de sable superposées.

Seigneur, vous avez mis en moi un germe non point de mort, mais de lumière ;

Ayez patience avec moi parce que je ne suis pas un de vos saints

Qui broient par la pénitence l'écorce amère et dure,

Mangés d'œuvres de toutes parts comme un oignon par ses racines ;

— Si faible qu'on le croit éteint ! Mais le voici de nouveau opérant, et il ne cesse de faire son œuvre et chimie en grande patience et temps.

Car ce n'est pas de ce corps seul qu'il me faut venir à bout, mais de ce monde brut tout entier, fournir

De quoi comprendre et le dissoudre et l'assimiler

En vous et ne plus voir rien

Réfractaire à votre lumière en moi !

Car il y en a par les yeux et par les oreilles qui voient et qui entendent,

Mais pour moi c'est par l'esprit seul que je regarde et que j'écoute.

Je verrai avec cette lumière ténébreuse !

Mais que m'importe toute chose vue au regard de l'œil qui me la fait visible,

Et la vie que je reçois, si je ne la donne, et tout cela à quoi je suis étranger,

Et toute chose qui est autre chose que vous-même,

Et cette mort auprès de votre Vie, que nous appelons ma vie !

Je suis las de la vanité ! Vous voyez que je suis soumis à la vanité, ne le voulant pas !

D'où vient que je considère vos œuvres sans plaisir ?

Ne me parlez plus de la rose ! aucun fruit n'a plus de goût pour moi.

Qu'est cette mort que vous m'avez ôtée à côté de la vérité de votre présence

Et de ce néant indestructible qui est moi

Avec quoi il me faut vous supporter ?

O longueur du temps ! Je n'en puis plus et je suis comme quelqu'un qui appuie la main contre le mur.

Le jour suit le jour, mais voici le jour où le soleil s'arrête.

Voici la rigueur de l'hiver, adieu, ô bel été, la transe et le saisissement de l'immobilité.

Je préfère l'absolu. Ne me rendez pas à moi-même.

Voici le froid inexorable, voici Dieu seul !

En vous je suis antérieur à la mort ! — Et déjà voici l'année qui recommence.

Jadis j'étais avec mon âme comme avec une grande forêt

Que l'on ne cesse point d'entendre dès que l'on cesse de parler, un peuple de plus de voix murmurantes que n'en ont l'Histoire et le Roman,

(Et tantôt c'est le matin, ou c'est Dimanche et l'on entend une cloche chez les hommes.)

Mais maintenant les vents alternatifs se sont tus et les feuilles elles-mêmes autour de moi descendent en masses épaisses.

Et j'essaye de parler à mon âme, *O mon âme tous ces pays que nous avons vus,*

Et tous ces gens, et les mers combien de fois traversées !

Et elle est comme quelqu'un qui sait et qui préfère ne pas répondre.

Et de tous ces ennemis du Christ autour de nous, *prends tes armes, ô guerrière !*

Mais moi comme un enfant qui agace le petit scorpion hideux avec une paille, cela ne va pas jusqu'à son attention.

" *Paix ! réjouis-toi.*

Et dis : autrement que par des paroles mon âme magnifie le Seigneur !

Elle demande à cesser d'être une limite, elle refuse d'être à sa sainte volonté aucun obstacle.

Il le faut, ce n'est plus l'été ! et il n'y a plus de verdure, ni aucune chose qui passe, mais Dieu seul.

Et regarde, et vois la campagne dépouillée ; et la terre de toutes parts dénuée, comme un vieillard qui n'a point fait le mal.

La voici solennellement à la ressemblance de la mort qui va recevoir pour le labeur d'une autre année ordination,

Comme le prêtre couché sur la face entre ses deux assistants, comme un diacre qui va recevoir l'ordre suprême,

Et la neige sur elle descend comme une absolution."

Et je sais, et je me souviens,

Et je revois cette forêt, le lendemain de Noël, avant que le soleil ne fût haut,

Tout était blanc, comme un prêtre vêtu de blanc dont on ne voit que les mains qui ont la couleur de l'aurore,

(Tout le bois comme pris dans l'épaisseur et la matière d'un verre obscur),

Blanc depuis le tronc jusqu'aux plus fines ramilles et la couleur même

Du rose des feuilles mortes et le vert amande des pins,

(L'air pendant les longues heures de paix et nuit décantant comme un vin tranquille),

Et le long fil d'araignée chargé de duvet rend témoignage à la récollection de l'orante.

" *Qui participe aux volontés de Dieu, il faut qu'il participe à son silence.*

Sois avec moi tout entier. Taisons-nous ensemble à tous les yeux!

Qui donne la vie, il faut qu'il accepte la mort. "

Soyez béni, mon Dieu, qui m'avez délivré de moi-même,

Et qui faites que je ne place pas mon bien en moi-même et l'étroit cachot où Thérèse vit les damnés emmaçonnés,

Mais dans votre volonté seule,

Et non pas dans aucun bien, mais dans votre volonté seule.

Heureux non pas qui est libre, mais celui que vous déterminez comme une flèche dans le carquois!

Mon Dieu, qui au principe de tout et de vous-même avez mis la paternité,

Soyez béni parce que vous m'avez donné cet enfant,

Et posé avec moi de quoi vous rendre cette vie que vous m'avez donnée,

Et voici que je suis son père avec Vous.

Ce n'est pas moi qui engendre, ce n'est pas moi qui suis engendré.

Soyez béni parce que vous ne m'avez pas abandonné à moi-même,

Mais parce que vous m'avez accepté comme une chose qui sert et qui est bonne pour la fin que vous vous proposez.

Voici que vous n'avez plus peur de moi comme de ces orgueilleux et de ces riches que vous avez renvoyés vides.

Vous avez mis en moi votre puissance qui est celle de votre humilité par qui vous vous anéantissez devant vos œuvres,

En ce jour de ses générations où l'homme se

souvient qu'il est terre, et voici que je suis devenu avec vous un principe et un commencement.

Comme vous avez eu besoin de Marie et Marie de la ligne de tous ses ancêtres,

Avant que son âme ne vous magnifiât et que vous ne reçussiez d'elle grandeur aux yeux des hommes,

C'est ainsi que vous avez eu besoin de moi à mon tour, c'est ainsi que vous avez voulu, ô mon maître,

Recevoir de moi la vie comme entre les doigts du prêtre qui consacre et vous placer vous-même en cette image réelle entre mes bras !

Soyez béni parce que je ne demeure point unique,

Et que de moi il est sorti existence et suscitation de mon immortel enfant et que de moi à mon tour en cette image réelle pour jamais d'une âme jointe avec un corps

Vous avez reçu figure et dimension.

Voici que je ne tiens plus une pierre entre mes bras, mais ce petit homme criant qui agite les bras et les jambes.

Me voici rejoint à l'ignorance et aux générations de la nature et ordonné pour une fin qui m'est étrangère.

C'est donc vous, nouvelle-venue, et je puis vous regarder à la fin.

C'est vous, mon âme, et je puis voir à la fin votre visage,

Comme un miroir qui vient d'être retiré à Dieu, nu de toute autre image encore.

De moi-même il naît quelque chose d'étranger,

De ce corps il naît une âme, et de cet homme extérieur et visible

Je ne sais quoi de secret et de féminin avec une étrange ressemblance.

O ma fille ! ô petite enfant pareille à mon âme essentielle et à qui pareil redevenir il faut

Lorsque désir sera purgé par le désir !

Soyez béni, mon Dieu, parce qu'à ma place il naît un enfant sans orgueil,

(Ainsi dans le livre au lieu du poëte puant et dur

L'âme virginale sans défense et sans corps entièrement donnante et accueillie),

Il naît de moi quelque chose de nouveau avec une étrange ressemblance !

A moi et à la touffe profonde de tous mes ancêtres avant moi il commence un être nouveau.

Nous étions exigés selon l'ordre de nos générations

Pour qu'à cette espéciale volonté de Dieu soient préparés le sang et la chair.

Qui es-tu, nouvelle venue, étrangère ? et que vas-tu faire de ces choses qui sont à nous ?

Une certaine couleur de nos yeux, une certaine position de notre cœur.

O enfant né sur un sol étranger ! ô petit cœur

de rose ! ô petit paquet plus fraîche qu'un gros bouquet de lilas blanc!

Il attend pour toi deux vieillards dans la vieille maison natale toute fendue, raccommodée avec des bouts de fer et des crochets.

Il attend pour ton baptême les trois cloches dans le même clocher qui ont sonné pour ton père, pareilles à des anges et à des petites filles de quatorze ans,

A dix heures lorsque le jardin embaume et que tous les oiseaux chantent en français !

Il attend pour toi cette grosse planète au-dessus du clocher qui est dans le ciel étoilé comme un *Pater* parmi les petits *Ave*,

Lorsque le jour s'éteint et que l'on commence à compter au dessus de l'église deux faibles étoiles pareilles aux vierges Patience et Évodie!

Maintenant entre moi et les hommes il y a ceci de changé que je suis père de l'un d'entre eux.

Celui-là ne hait point la vie qui l'a donnée et il ne dira pas qu'il ne comprend point.

Comme nul homme n'est de lui-même il n'est pas pour lui-même.

La chair crée la chair, et l'homme l'enfant qui n'est pas pour lui, et l'esprit

La parole adressée à d'autres esprits.

Comme la nourrice encombrée de son lait débordant, ainsi le poëte de cette parole en lui à d'autres adressée.

O dieux sans prunelles des anciens où ne se reflète point la petite poupée ! Apollon Loxias aux genoux vainement embrassés!

O Tête-d'Or au croisement des routes, voici que tu as autre chose au suppliant à épancher que ton sang vain et le serment sur la pierre celtique !

Le sang s'unit au sang, l'esprit épouse l'esprit.

Et l'idée sauvage la pensée écrite, et la passion païenne la volonté raisonnable et ordonnée.

Qui croit en Dieu, il en est l'accrédité. Qui a le Fils, il a le Père avec lui. Etreins le texte vivant et ton Dieu invincible dans ce document qui respire !

Prends ce fruit qui t'appartient et ce mot à toi seul adressé.

Heureux qui porte la vie des autres en lui et non point leur mort, comme un fruit qui mûrit dans le temps et lieu, et Votre pensée en lui créatrice !

Il est comme un père qui partage sa substance entre ses enfants,

Et comme un arbre saccagé dont on n'épargne aucun fruit, et par qui magnificence est à Dieu qui remplit les ayant faim de biens !

Soyez béni, mon Dieu, qui m'avez introduit dans cette terre de mon après-midi,

Comme vous avez fait passer les Rois Mages à travers l'embûche des tyrans et comme vous avez conduit Israël dans le désert,

Et comme après la longue et sévère montée un homme ayant trouvé le col redescend par l'autre versant.

Moïse mourut sur la sommet de la montagne, mais Josué entra dans la terre promise avec tout son peuple.

Après la longue montée, après les longues étapes dans la neige et dans la nuée,

Il est comme un homme qui commence à descendre, tenant de la main droite son cheval par le bridon.

Et ses femmes sont avec lui en arrière sur les chevaux et les ânes, et les enfants dans les bâts et le matériel de la guerre et du campement, et les Tables de la loi sont par derrière,

Et il entend derrière lui dans le brouillard le bruit de tout un peuple qui marche.

Et voici qu'il voit le soleil levant à la hauteur de son genou comme une tache rose dans le coton,

Et que la vapeur s'amincit et que tout-à-coup

Toute la Terre promise lui apparaît dans une lumière éclatante comme une pucelle neuve,

Toute verte et ruisselante d'eaux comme une femme qui sort du bain !

Et l'on voit çà et là du fond du gouffre dans l'air humide paresseusement s'élever de grandes vapeurs blanches,

Comme des îles qui larguent leurs amarres, comme des géants chargés d'outres !

Pour lui il n'y a ni surprise ni curiosité sur sa face, et il ne regarde même point Chanaan mais le premier pas à faire pour descendre.

Car son affaire n'est point d'entrer dans Chanaan, mais d'exécuter Votre volonté.

C'est pourquoi suivi de tout son peuple en marche il émerge dans le soleil levant !

Il n'a pas eu besoin de vous voir sur le Sinaï, il n'y a point de doute et d'hésitation dans son cœur,

Et les choses qui ne sont point dans votre commandement sont pour lui comme la nullité.

Il n'y a point de beauté pour lui dans les idoles, il n'y a point d'intérêt dans Satan, il n'y a point d'existence dans ce qui n'est pas.

Avec la même humilité dont il arrêta le soleil,

Avec la même modestie dont il mesura qui lui était livrée

(Neuf et demi au-delà et deux tribus et demie en deçà du Jourdain),

Cette terre de votre promesse sensible.

Laissez-moi envahir votre séjour intelligible à cette heure postméridienne !

Car qu'est aucune prise et jouissance et propriété et aménagement,

Auprès de l'intelligence du poëte qui fait de plusieurs choses ensemble une seule avec lui,

Puisque comprendre, c'est refaire

La chose même que l'on a prise avec soi.

Restez avec moi, Seigneur, parce que le soir approche et ne m'abandonnez pas !

Ne me perdez point avec les Voltaire, et les Renan, et les Michelet, et les Hugo, et tous les autres infâmes !

Parce que vous avez dispersé les orgueilleux et ils ne peuvent être ensemble,

Ni comprendre, mais seulement détruire et dissiper, et mettre les choses ensemble.

Laissez-moi voir et entendre toutes choses avec la parole

Et saluer chacune par son nom même avec la parole qui l'a fait.

Vous voyez cette terre qui est votre créature innocente. Délivrez-la du joug de l'infidèle et de l'impur et de l'Amorrhéen ! car c'est pour vous et non pas pour lui qu'elle est faite.

Délivrez-la par ma bouche de cette louange qu'elle vous doit, et comme l'âme païenne qui languit après le baptême, qu'elle reçoive de toutes parts l'autorité et l'évangile !

Comme les eaux qui s'élèvent de la solitude fondent dans un roulement de tonnerre sur les champs désaltérés,

Et comme quand approche cette saison qu'annonce le vol criard des oiseaux,

Le laboureur de tous côtés s'empresse à curer le fossé et l'arroyo, à relever les digues, et ouvrir son champ motte à motte avec le soc et la bêche,

Ainsi comme j'ai reçu nourriture de la terre, qu'elle reçoive à son tour la mienne ainsi qu'une mère de son fils,

Et que l'aride boive à pleins bords la bénédiction par toutes les ouvertures de sa bouche ainsi qu'une eau cramoisie,

Ainsi qu'un pré profond qui boit toutes vannes levées, comme l'oasis et la huerta par la racine de son blé, et comme la femme Égypte au double flanc de son Nil !

Bénédiction sur la terre ! bénédiction de l'eau sur les eaux ! bénédiction sur les cultures ! bénédiction sur les animaux selon la distinction de leur espèce!

Bénédiction sur tous les hommes ! accroissement et bénédiction sur l'œuvre des bons ! accroissement et bénédiction sur l'œuvre des méchants !

Ce n'est pas l'Invitatoire de Matines, ni le *Laudate* dans l'ascension du soleil et le cantique des enfants dans la fournaise !

Mais c'est l'heure où l'homme s'arrête et considère ce qu'il a fait lui-même et son œuvre conjointe à celle de la journée,

Et tout le peuple en lui s'assemble pour le Magnificat à l'heure de Vêpres où le soleil prend mesure de la terre,

Avant que la nuit ne commence et la pluie, avant que la longue pluie dans la nuit sur la terre ensemencée ne commence,

Et me voici comme un prêtre couvert de l'ample

manteau d'or qui se tient debout devant l'autel embrasé et l'on ne peut voir que son visage et ses mains qui ont la couleur de l'homme,

Et il regarde face-à-face avec tranquillité, dans la force et dans la plénitude de son cœur,

Son Dieu dans la montrance, sachant parfaitement que vous êtes là sous les accidents de l'azyme.

Et tout-à-l'heure il va vous prendre entre ses bras, comme Marie vous prit entre ses bras,

Et mêlé à ce groupe au chœur qui officie dans le soleil et dans la fumée,

Vous montrer à l'obscure génération qui arrive,

La lumière pour la révélation des nations et le salut de votre peuple Israël,

Selon que vous l'avez juré une seule fois à David, vous étant souvenu de votre miséricorde,

Et selon la parole que vous avez donnée à nos pères, à Abraham et à sa semence dans tous les siècles. Ainsi soit-il !

PAUL CLAUDEL.

GEORGES DEHERME ET LA CRISE SOCIALE

" Les principales difficultés sociales ne sont pas aujourd'hui essentiellement politiques, mais surtout morales, en sorte que leur solution possible dépend réellement des opinions et des mœurs beaucoup plus que des institutions...

La réorganisation finale doit d'abord s'opérer dans les idées, pour passer ensuite aux mœurs, et, en dernier lieu, aux institutions."

(Auguste Comte. — Discours sur l'Esprit positif).

Dans le beau livre posthume de Lucien Jean : *Parmi les Hommes*, qui vient enfin de paraître, je relis les lignes suivantes, publiées il y a cinq ans.

" UN ENNEMI DU PEUPLE. — Un homme sortit du peuple, avec une volonté solide, un grand courage, une âme à la fois enthousiaste et réfléchie. Après avoir éprouvé les grandes passions sociales — cela s'appelle, suivant le moment, patriotisme, socialisme, anarchie — il crut bon d'essayer quelque chose de nouveau, quelque chose de très simple et de très compliqué ; l'éducation populaire. Le grand travail qu'il avait accompli en lui-même pour acquérir une partie de la science humaine et surtout pour clarifier ses sentiments, les ordonner, il voulut amener les hommes du peuple à l'accomplir en eux. Il créa la *Coopération des Idées*. Il disait : " C'est ici la maison

des hommes de bonne volonté." Parce qu'il avait senti la vanité des doctrines, le néant de beaucoup de phrases parlées ou écrites, il disait encore : " Apprenons à apprendre. Estimons notre ennemi s'il y a lieu. Ne fermons pas les yeux pour mieux voir. Toute vérité est bonne à dire. " A l'image de cette petite maison qu'il avait bâtie, on en construisit hâtivement cent autres, mille autres, et il n'est pas bien sûr que l'on y parlât toujours aussi raisonnablement. D'ailleurs on a vu tout cela en son temps.

Mais aujourd'hui il y a autre chose : Deherme et son œuvre d'un côté, et de l'autre les hommes qui sont venus à lui, qu'il a réunis, et qui maintenant disent : " Nous ne voulons pas de sa morale. " Faut-il raconter l'histoire triste de ces incidents, comment on sacrifia l'édificateur sévère à un homme qui passait portant de l'or et des plaisirs faciles ? Faut-il chercher, ici ou là, une vérité solide ? A quoi bon ! Deherme lui-même doit être bien las. Notons seulement l'attitude de ceux qui se sont institués *Voix du peuple*. Ah ! comme on l'a abandonné avec calme, cet homme qui voulait pour les autres la même honnêteté, la même discipline que pour soi-même. Les plus honteux ont dit : " Nous restons neutres... "

Il eût été dur pour Deherme de sentir crouler son œuvre, après des années de patient effort ; mais il lui fut incomparablement plus dur de se la voir dérober, de la savoir faussée dans son principe, détournée de son but. Un tel désastre, survenant à l'âge mûr, marque un homme pour la vie. La crise dont il a souffert rendra désormais Deherme attentif à tous les signes de crise, à tous les désordres de notre temps. Mais elle le rend aussi plus amer, et parfois jusqu'à l'injustice. A lire la Revue qu'il intitule encore *La Coopération des Idées* (bien qu'il la rédige à peu près seul,) j'ai plus d'une fois

regretté que sa propagande, autrefois si libre et si généreuse, fût gâtée par un ton d'âpre critique et de dogmatisme étroit. Parce qu'il est mécontent, non sans cause, il prend pour alliés tous les mécontents, et ceux-là même dont l'idéal est le plus différent du sien. Parce que le désordre l'offense, il subordonne tout progrès à son impatient besoin d'ordre, de discipline, d'autorité ; une autre part, et non la moindre, de sa pensée personnelle ne parvient plus que rarement au jour. Il oublie tout ce qui le rattache à Proudhon pour suivre uniquement Auguste Comte. Assurément il n'a pas tort d'aimer entre tous un maître qui, pénétré du sentiment social, sait amener des esprits trop soucieux d'harmonie abstraite à mieux concevoir les exigences d'un ordre réel et concret ; il n'a pas tort, dans l'émouvant petit livre qu'il lui a consacré, de parler en apologiste plutôt qu'en historien, ni d'insister sur les thèses les plus bienfaisantes du positivisme. Seulement, il n'accepte pas que celles-là ; il exige impérieusement notre adhésion à la doctrine entière ; les objections des philosophes ne sont pour lui qu'ergotages dialectiques, où se trahit un orgueil rebelle ; — comme si, par respect pour Comte, nous pouvions fermer les yeux aux défauts de sa puissante pensée ; et comme si le plus bel hommage à lui rendre n'était pas d'incorporer ses solides enseignements dans un ensemble plus large et plus complet de vérités !

Dès le début de *la Crise sociale*, on retrouve mieux l'ancien, le vrai Deherme. J'aime l'entendre proclamer que " la réaction prochaine sera populaire " ; que " la liberté, la justice, pures entités dans leur sens abstrait (*évidemment*), représentent des aspirations légitimes, des forces sociales dans leur sens positif " ; — gourmander les libéraux " butés dans leur égoïsme de classe " ; — et, rappelant que " huit millions de Français sont hors la Patrie, " nous proposer pour seule issue " l'incorporation définitive du prolétariat à la société. " C'est en effet *la Crise économique* qui l'occupe tout d'abord. Il signale tour à tour l'incohérence du socialisme et l'insuffisance du réformisme actuel ; même au socialisme syndicaliste, il reproche " de subordonner l'ensemble social à une de ses fonctions : la production, et de ne considérer que la production de la grande industrie. " Pourtant il attend beaucoup du mouvement syndical, " antiparlementaire, c'est-à-dire profondément organique. " Il parle par moments comme G. Sorel : " Le syndicalisme est une philosophie de l'action sociale, et toute action, pour des praticiens, est éducative " ; mais il ne confond pas l'action avec la philosophie que M. Sorel y superpose ; il interprète, pour sa part, la *lutte de classes* très différemment : " Le syndicat est bien une organisation de classe. S'il se proposait la suppression des classes, il voudrait sa propre destruction. Et c'est

absurde... La lutte de classe, dans le sens révolutionnaire, destructive de classe, méconnaît la notion de classe ; elle aboutirait à l'absorption de toutes les classes dans la confusion générale... Au contraire, le syndicalisme spontané a bien la notion positive de classe. Et si profondément, qu'il reste sagement conservateur, et plus peut-être qu'il ne conviendrait. Car ce n'est pas, quoi qu'on dise, à la disparition du salariat et du patronat qu'il incline... Les révolutionnaires nient la Patrie par horreur de la guerre, disent-ils ; mais engageant la guerre atroce, constante et confuse, de tous contre tous, ils oublient que, pour les nations organisées, la guerre n'a jamais pour objet qu'une paix plus durable et plus digne, et aussi de se limiter et de se régler... Le syndicalisme n'a pas à énerver l'autorité de la direction industrielle, non plus à la disputer sur qui doit la détenir, mais seulement à la stimuler et à la régler pour qu'elle soit exercée dignement à tous égards. "

Malheureusement en maint passage se découvre une disposition utopiste à construire à côté de la réalité ; " Ce sont les enfants, dans la famille reconstituée, qui feront une retraite aux vieux " ; mais que ferez-vous des vieux en attendant la reconstitution de la famille ? " Dans beaucoup de corporations on n'admet point les femmes. C'est d'un sens social admirable. La femme rendue au foyer, c'est la famille reconstituée ; " mais, tant

que le salaire de l'homme est trop faible, tant que des filles pauvres restent sans maris, suffit-il de laisser les femmes sans protection corporative pour les renvoyer au foyer ? — Retraites ouvrières et travail féminin, ces deux problèmes qui se posent dans toutes les nations modernes, Deherme les traite à peu près comme s'ils étaient spéciaux à la France. Le même tendance vicie la partie centrale de son livre, qui porte sur *la Crise politique*. Ici les faits lui fournissent assez et trop d'arguments, mais il les gâte à plaisir, ne séparant nulle part les inconvénients propres au régime, de ceux-là qu'on ne voit pas qu'aucun régime sache éviter. Il n'établit pas une juste balance ; il pèse les maux que nos institutions produisent, sans chercher s'il en est qu'elles empêchent ; il choisit tacitement pour terme de comparaison un modèle de perfection inexistant. Signaler que " chaque habitant des Etats-Unis paie 6 francs par an pour l'entretien de ses fonctionnaires, l'Anglais, 10 francs, l'Allemand, 15 francs ; le Français verse au fisc 25 francs ; " — voilà qui peut nous convaincre, *si* les chiffres sont vérifiés par une saine méthode (si par exemple on n'a pas oublié que nombre de traitements qui relèvent, en Allemagne, des budgets locaux, sont chez nous inscrits au budget de l'Etat). " L'accroissement insensé de 209,696 fonctionnaires en deux ans ", — voilà qui nous convainc tout de suite : le parlementarisme est bien en

cause. « Les examens et les concours ne signifieraient quelque chose que si l'on n'y préparait point, mais c'est la condition vitale de l'Université officielle d'y préparer » — voilà un reproche trop gros, trop simple, mais plein de sens ; par contre, tenir la « séparation de l'Ecole et de l'Etat » pour synonyme de « liberté spirituelle » ne serait juste qu'après examen de cette *liberté* dans d'autres pays. Il est sage de montrer pourquoi l'avancement automatique réclamé par les syndicats de fonctionnaires nuirait à l'intérêt général ; de vouloir que « le fonctionnaire soit fait pour la fonction utile, non celle-ci pour celui-là » ; mais quelle est la société d'anges où les fonctionnaires, chargés de devoirs et privés de droits, « ne rechercheraient les fonctions publiques *que* pour y agir socialement » ? Il est sage encore de nous rappeler que « le gouvernement, c'est la réaction ordonnée de l'ensemble sur les parties ; le parlementarisme, la réaction désordonnée des parties sur l'ensemble » et qu'« une assemblée ne peut jamais par elle-même organiser une direction ;» mais de là qu'il y a loin à souhaiter qu'un même chef réunisse en sa personne « le pouvoir législatif à l'exécutif ! »

« S'il n'y avait que la République parlementaire et la monarchie traditionnelle, nous serions avec les partisans du duc d'Orléans. » Heureusement il existe une troisième possibilité : la dictature positive. Deherme *sait*, il en est sûr, que

« le plus mauvais des dictateurs sera toujours préférable au meilleur des parlements. » M. Georges Valois lui objecte : « Un dictateur représentera toujours un parti, celui qui l'a imposé. Et ce sera un parti qui le renversera. Nous aurons encore la curée, le *spolia victoribus*, avec l'instabilité, l'agitation générale, la fièvre politicienne. » A quoi Deherme répond : « Qui ne voit que le prétendant est déjà prisonnier d'un parti, et lié par des solidarités de partisans ? » Combien n'ont-ils pas raison l'un et l'autre ! « *Supposons*, dit encore Deherme, un homme d'Etat débarrassé des injonctions de la piraterie financière, des chantages de la presse, des pressions de la politique d'affaires et des sollicitations d'électeurs et d'électeurs d'électeurs. Il est indépendant et responsable. Il est, d'ailleurs, conseillé et jugé par le pouvoir spirituel des philosophes qui dirige l'opinion publique et il a pour contrepoids le prolétariat formidablement organisé pour le travail. Quel mal pourrait-il ou voudrait-il faire ? » L'énormité de ces suppositions me stupéfie à tel point, que l'idée d'un parlementarisme parfait devient toute simple en comparaison. Est-ce bien un homme éprouvé par la vie qui, sautant ainsi d'un extrême à l'autre, oppose à ce qu'il croit être le système du « Cercle carré, » le système plus logique du « Carré circulaire » ?

Parce que trop souvent les droits ont été présentés au peuple sans les devoirs correspondants ;

parce qu'aujourd'hui chacun connaît mieux ses propres droits — comme titres à revendiquer — que les droits des autres — comme limite à respecter, — et que les nécessités d'une organisation viable — comme condition de tous les droits, — Deherme cherche un remède à l'individualisme dans la formule d'Auguste Comte: " L'individu n'a qu'un droit, celui de faire tout son devoir. " Formule que le positivisme justifie " en rapportant tout à ce qui dure, c'est-à-dire à la société ; " formule qu'on ne justifie pas du tout, si la société n'est l'objet d'une adhésion raisonnable. Et comment le serait-elle, si elle impose des devoirs de servitude, sans garanties, sans réciprocité, autrement dit, sans *droits* ?

Je vois bien enfin de quelle manière Deherme entend le pouvoir spirituel qui mettra fin à la *Crise Morale* : " C'est ce qui dirige en dehors du pouvoir temporel. C'est à dire une puissance vivante, qui ne se détermine point par des articles de loi, dont les agents ne se recrutent point par nomination ni élection, mais par sélection et vocation, qui n'a jamais recours à quelque contrainte physique, et qui n'en est (*qui n'en devrait être ?*) que plus obéie et respectée. " Mais vainement ajoute-t-il ensuite : " Il ne s'agit point d'imposer à l'opinion générale les systèmes particuliers, provisoires, de tel ou tel penseur plus ou moins subtil... Il ne s'agit pas d'orthodoxie absolue, mais

de la convergence qui est indispensable pour que la société ne se détraque point. " Il ne laisse d'avance à l'esprit que le choix entre deux orthodoxies. N'a-t-il pas dit, aux premières lignes de son livre : " On n'est libre que dans la discipline, on n'aime la liberté que dans la règle. Le positivisme et le catholicisme sont une discipline et une règle pour la pensée et la conduite. *Dans ces deux grandes doctrines, et par elles seulement*, on peut s'entendre, on peut s'associer, puisqu'on peut savoir dans quelle mesure et pour quelle fin. " Ainsi pour lui rien n'a changé depuis le temps où Auguste Comte dépêchait au général des Jésuites son disciple Sabatier. Et voici quel cas il fait des doutes les plus sincères : " Nous savons bien que, du dehors, l'une et l'autre doctrines se peuvent discuter. Tout se peut discuter ainsi, et d'abord la vie. Mais il s'agit, précisément, de vous placer au-dedans d'un ordre, de subordonner les mouvements de la pensée et de l'énergie à l'existence, enfin de nous guérir de la manie anarchique, léthifère, de la discussion sur ce qui est nécessaire à la force et à la vie d'une société." — Non, ce n'est pas *du dehors*, c'est *du dedans* que tout peut et doit être discuté. C'est justement quand on accepte la nécessité d'un ordre, qu'apparaît bien l'insuffisance des solutions qui négligent une partie des éléments à ordonner. S'il doit exister un pouvoir spirituel, il ne se formera point à l'ombre d'un dogmatisme ; et pour sauvegarder

en face du temporel son indépendance et son droit de contrôle, il n'ira pas décréter tout d'abord quel doit être ce pouvoir temporel — ce qu'Auguste Comte, je crois, ne nommerait pas contrôle, mais bien empiétement.

" Ce serait déjà quelque chose, — une véritable puissance spirituelle — qu'un groupe d'hommes renonçant délibérément à toute candidature, à toute distinction, à tout lucre, pour se consacrer à l'éducation populaire et à l'organisation sociale. " Oui, ce serait quelque chose, ce serait même beaucoup, que de répandre autour de soi les principes d'une vie étrangère à la politique, et de multiplier les germes d'organisation spontanée. Mais, parce que la politique gêne ces germes en train de croître, opposer politique à politique, dresser un parti contre les partis, c'est vouloir guérir le mal par le mal, et déchaîner des forces redoutables dont les effets échappent à nos mains.

MICHEL ARNAULD.

PAS-COMME-LES-AUTRES

STUPEUR DEVANT LA VIE

C'est une petite ville où, silencieux, vit Pas-comme-les-autres. Elle est entourée de jardins, de champs et de prés, de montagnes couvertes de forêts. Elle s'enorgueillit d'être un chef-lieu de canton. Comme elle ne voit pas plus loin que la dernière maison de sa plus lointaine commune, elle s'estime unique. Elle croit que nulle autre, en tout cas, ne lui peut être comparée. Vaniteuse, il lui faut une " place " grande, propre, une rue pavée, d'autres rues où de l'herbe pousse, mais que ses cantonniers balaient une fois par semaine. Parfois, sentimentale, elle s'endort au chaud murmure des platanes et des tilleuls, les soirs d'été ; positive presque toujours, elle songe :

— Le blé pousse bien. La récolte sera superbe.

Elle n'est point paresseuse. La vie lui fut dure. Née en plein milieu des bois, sur du granit, elle a déraciné des chênes, arraché de la bruyère, fait sauter des rochers. A mesure que les maisons prenaient la place des arbres, les moissons, celle

des herbes inutiles, elle a tressailli de joie. Pendant six jours qui furent six cents ans, elle a créé. Depuis le septième, elle se repose.

Elle a l'air de vivre là, toute seule, en ermite, mais elle communique avec le reste du monde par quatre routes où vont et viennent des chariots, des camions, et deux diligences, et par de ces poteaux, plantés le long des routes, que relient les uns aux autres des fils de fer qui n'en finissent pas, et qui commencent Dieu sait où ! Pas-comme-les-autres sait déjà que ce sont les poteaux du Télégraphe, qui servent à porter le poids des dépêches. Il applique contre l'un d'eux son oreille. Rien. Aucun bruit. Le Télégraphe dort. Il frappe du pied contre le poteau, violemment, écoute, et s'enfuit à toutes jambes : il est sûr d'avoir réveillé le Télégraphe, ce mystérieux personnage, qui va se lever et le poursuivre pour lui tirer les oreilles, s'il ne se sauve pas au plus vite.

Elle vit en ermite, comme des milliers d'autres petites villes, dispersées partout, qui ne se verront, ne se connaîtront jamais. Et, certainement, chez chacune d'elles, il doit y avoir un enfant qui, lui non plus, ne ressemble pas aux autres. Pas-comme-les-autres a des frères qu'il ne verra sans doute jamais. Ici, il est seul.

L'hiver est le temps des lampes et des poêles, le printemps, des violettes et de l'herbe toute verte, l'été, des cris de coq dans le silence de

l'après-midi, l'automne, du vent qui pousse la pluie contre les volets.

La maison qu'il habite lui semble immense, avec ses deux pièces où tables, armoires et lits font bon ménage. Tout cela est si grand, si haut, qu'il lui faut se dresser sur la pointe des pieds, grimper sur une chaise pour voir ce qu'il y a sur la table, sur la cheminée, sur le premier rayon du placard où sont empilés de bien vieux journaux. Les autres rayons sont inaccessibles. C'est un monde mystérieux peuplé de toiles d'araignées où bien peu de mouches ont dû mourir. Peut-être les araignées sont-elles mortes. Leur œuvre est là.

La cheminée, sans feu, est si fraîche, l'été ! La plaque de fonte est délicieuse ; il y appuie la paume de ses mains. L'hiver, elle est indispensable : elle devient un personnage autour de qui l'on fait cercle pour l'entendre raconter ses histoires. Il l'aime ; il s'accroupit devant elle. Immobile, silencieux, il écoute pétiller les étincelles, suinter les bûches. Par toutes ses langues de feu qui se dressent, se recourbent, s'allongent, la cheminée lui parle.

La pendule, — une vieille pendule en marbre, — fait beaucoup moins de bruit que les grandes horloges des autres maisons. Elle ressemble à une petite vieille qui trottine continuellement ; on l'entend heurter, de son bâton, le bois de la cheminée. Elle n'a été mise au monde que pour

marcher. Elle ne s'arrête jamais, que lorsqu'elle se sent trop fatiguée. Alors, pour qu'elle parte de nouveau avec une provision de courage, on la réconforte, on la remonte.

Le jour, c'est à peine si on l'entend, si l'on prend garde à elle. Car tous les bruits du dehors entrent dans la maison par la fenêtre, par la porte ouvertes, et, quand elles sont closes, l'hiver, par la cheminée. Il y a toujours quelqu'un qui passe son chemin, une femme qui crie, une voiture qui roule. Mais c'est la nuit que l'on entend vivre toute la maison. Les cloisons craquent. Il tressaille: c'est comme si son âme, elle aussi, tout-à-coup craquait. Les rats courent au-dessus du plafond, dans le grenier. Le grenier! C'est tellement au-dessus de la terre qu'il touche presque au ciel. Jamais Pas-comme-les-autres n'y est encore monté. Il lui aurait fallu grimper le long d'une échelle plus longue que celle de Jacob. Il sait qu'il y a du bois, de la paille, des fagots. Les rats doivent être bien heureux au milieu de tout cela. Ce sont de gentilles bêtes, souples, gracieuses. Pourquoi leur tend-on des pièges? Ils ne font de mal à personne. Ils s'amusent la nuit, comme moi le Jeudi. Toutes les nuits, c'est Jeudi pour les rats.

Voici la ville avec ses différents quartiers dont aucun ne ressemble à l'autre. Il y en a de tristes et de gais, de lointains où il va, joyeux, parce qu'il y a des arbres, des jardins, de la lumière autour

des maisons, de tout proches qu'il évite de traverser. La ville est remplie d'hommes et de femmes qui ne le regardent que pour se moquer de lui, de garçons et de filles de son âge qui l'effraient par leur turbulence.

La ville est envahie par la neige. De temps en temps, les cantonniers passent avec un traîneau triangulaire, tiré par un âne, et qui, tant bien que mal, fait sa trouée le long des rues, des chemins et des routes jusqu'à la dernière maison de chaque faubourg. Après, c'est la solitude des bois : à la grâce de l'hiver !

Gercé, fendu, le sol des sentiers sue de la glace comme les sapins, en été, suent de la résine. Parce qu'il manque de s'étaler, Pas-comme-les-autres songe :

— On glisse encore plus que sur les aiguilles des sapins !

L'air froid pique comme des milliers d'aiguilles fines. Et il ne faut pas compter, pour se retenir, sur les branchettes des arbres : gelées, elles cassent comme du verre.

Sur les chênes, des feuilles encore, mais si jaunes qu'elles semblent artificielles, comme si, de zinc, elles avaient rouillé sous les pluies du dernier automne. Plus rien de vert, que les houx et le buis. A chaque branche pendent des aiguilles de glace que le soleil fait étinceler. Toute la plaine est blanche, d'une blancheur qui fait mal aux yeux,

mal à l'âme. Jamais toute cette neige ne pourra fondre. Elle est là pour l'éternité.

L'église est la maison de Dieu. Dans les grandes villes, Dieu habite les cathédrales, qui sont des maisons bien plus importantes que les églises : alors, il doit falloir des journées pour en faire le tour, car l'église, ici, est si grande que Pas-comme-les-autres ne la connaît pas tout entière, et si haute qu'il ne montera jamais — il aurait bien trop peur ! — jusqu'à la pointe du clocher. Les fenêtres n'ont pas de rideaux ; leurs carreaux ne sont pas ordinaires : les uns, tout petits, sont réunis, soudés par du plomb, les autres, tout d'une pièce, portent de belles images. Ce sont, paraît-il, des vitraux. Il y a beaucoup de chaises, pour que ceux qui viennent en visite puissent s'asseoir. Il y a des chaises plus basses pour que ceux qui ont quelque chose à demander puissent se mettre à genoux. Ici, Pas-comme-les-autres se sent tout petit. Bien avant d'entrer, il enlève sa casquette. Le soir, il a peur du silence, de l'ombre. L'église est trop près du cimetière. A partir du crépuscule, elle doit être envahie par les morts. Les morts vivent sous terre, mais chaque nuit ils remontent, " reviennent ". Il y en a de bons, de doux, qui ne cherchent pas à faire de mal. Ils sont allés tout droit au ciel. Ils ont, autour de la tête, une auréole plus lumineuse qu'un clair de lune. Mais les damnés sont terribles : Pas-comme-les-autres les voit,

squelettes épouvantables, environnés de flammes, et cherchant, de leurs doigts recourbés, sans chair, à l'emporter avec eux.

Il faut aussi connaître les cloches de l'église. Elles sont trois, la petite, la moyenne, la grosse. Il faut les avoir vues, immobiles, au milieu des énormes poutres qui s'enchevêtrent, dans le silence du clocher clair, où la lumière semble à son printemps, où l'air frais circule avec précision, avec douceur. Une chauve-souris vole, là-bas, au-dessus des voûtes de la nef, vient effleurer, d'une aile veloutée, les cloches, et retourne vite dans l'ombre. De temps en temps, arrivent, portés sur les ailes invisibles du vent, un grain de sable, un fétu de paille, qui frappent imperceptiblement sur le métal sonore. Et l'on dirait alors qu'une des cloches soupire.

L'histoire de la France est presque aussi captivante que sa géographie.

On l'apprend dans un manuel à couverture jaune. Il y a, là aussi, des images. Seulement, il faut savoir les trouver. Il faut tourner les pages. Et Pas-comme-les-autres ne peut pas s'en empêcher. Il lui semble que le temps ne marche pas assez vite : si l'on écoutait le frère, qui vous donne vingt lignes par jour à apprendre, on resterait un mois entier sur un petit règne de rien. Mais une demi-heure suffit pour un siècle. Il ne met pas longtemps pour arriver de Clovis à Louis XI. S'il ne sait pas

toutes les dates, il connaît par cœur toutes les images.

Il voit des paysages étranges.

Des cabanes sont bâties sur des lacs. Des huttes, dont le toit conique fume, sont dressées au milieu de clairières. A ces visions, des mots sonores s'adaptent à merveille : " lacustres ", " aurochs ".

Un Gaulois, les jambes serrées dans des bandelettes que Pas-comme-les-autres a coloriées, du bout de son crayon, en bleu, répète le mot célèbre :

— Je ne crains qu'une chose....

Les Rois Fainéants, mollement étendus sur des coussins, se promènent dans des chariots à roues pleines traînés par des bœufs à longues cornes, si pointues qu'elles semblent aiguisées. Il croit entendre grincer les essieux.

Le poing gauche sur la hanche, son fourreau vide lui battant le mollet, Roland, au fond du val de Roncevaux, sonne du cor. Sur les rochers blancs, il y a de grands sapins noirs, tout droits.

Et voici le Moyen Age.

Il rêve.

Il est tantôt le page aux longs cheveux bouclés qui joue d'un instrument bizarre, accoudé à l'étroite fenêtre d'une tour, tantôt, soudainement grandi, le seigneur bardé de fer, une plume blanche au casque, qui, partant pour la Terre-Sainte, se retourne, une dernière fois, vers son doux château.

Il se promène dans des rues tortueuses, à pavés pointus, où les maisons surplombent.

Le reste ne l'intéresse plus. La vie naïve a vécu. Des savants viennent, qui parlent grec, des capitaines, si drôlement habillés, qu'ils ont l'air de présenter chacun sa tête sur un plat de dentelles, des ministres, des rois de plus en plus graves.

La Révolution, enfin, lui fait peur. Elle fut cruelle. Elle a tué les Jeudis et les Dimanches. Elle a cassé les cloches. Elle a tué le Moyen Age, et c'est pourquoi les jolies rivières, les beaux fleuves que l'on montre, sur les cartes, tout bleus, Pas-comme-les-autres les voit, alors, rouges de sang.

Certaines nuits sont terribles, où il rêve.

— Mais qu'est-ce que j'ai donc, tout-à-coup ? J'étais, il n'y a qu'un instant, léger comme un oiseau. Je volais entre des troncs de grands arbres dont je ne sais même pas les noms. J'allais si vite, qu'il fallait que je fasse bien attention de ne pas me briser contre les grosses branches. Je n'avais qu'un tout petit effort à faire, et je m'arrêtais, planant. Puis, je volais au-dessus des cimes des arbres, bien plus heureux que le vent, parce que, moi, je me sentais léger.... Maintenant, mes jambes sont comme collées au sol, juste quand j'aurais besoin de courir pour échapper.... Oh ! Ce sauvage qui me poursuit !... Aussi, qu'est-ce que je suis venu faire ici ? J'aurais bien mieux fait de rester chez nous. Personne ne me bousculait, et j'avais

mon chocolat tous les matins... Si seulement je pouvais tourner à droite !... Je me cacherais derrière un buisson ; il passerait sans me voir... Mais le vent se met de la partie, contre moi... Je pourrais courir, à présent... Mais le vent me cloue sur place... Je vais être pris !

Sa chemise est trempée de sueur. Il découvre les restes du festin des cannibales : des os, des crânes... Une voix formidable crie :

— Que les morts se lèvent !

Mais, seuls, les os et les crânes remuent. D'invisibles mains les disposent, et voici que, comme sur les cartouches funéraires que l'on accroche, pour les enterrements, aux cierges, deux tibias, au-dessous de chaque crâne, s'entrecroisent. Il erre à tâtons dans les nefs de l'église toute noire. Elle est pleine de morts, de cannibales. Et le vent donne de la tête, comme un bélier, contre la grand'porte qu'il fait voler en éclats, arrive sur lui, le renverse, l'emporte dans un tourbillon de chaises, de bancs, de chandeliers, le fait tournoyer en l'air à des hauteurs prodigieuses, et, brusquement, le lâche, le laisse tomber, le jette sur son lit dont le sommier qui plie le renverrait comme une balle, si, à cet instant précis, trempé de sueur et claquant des dents, il ne s'éveillait.

De quoi, conscient de sa faiblesse et de ses ridicules, Pas-comme-les-autres n'a-t-il pas peur ! Il a peur de l'ombre qu'accumulent, que tassent

dans tous les coins les soirs d'automne et d'hiver, peur, en été, des orages et de la solitude dans les sentiers des bois, peur du grand Christ décharné qui écarte les bras et joint les pieds sur la croix qui domine, à l'église, le maître-autel, peur des gros chiens qui s'approchent, non pour lui lécher les mains, mais certainement pour les lui mordre, les lui dévorer, peur des revenants enveloppés de longs suaires ! Ah ! Ce n'est pas lui qui marche la tête haute, fier, ou simplement insoucieux. Il s'avance à petits pas de petit ; il perd plusieurs centimètres de sa taille. Qu'est-il, près de ce gros menuisier, de ces maçons qui fument en construisant des maisons et qui vont dans les auberges, près du pharmacien dans la boutique duquel il n'entre qu'en balbutiant ? Qu'est-il à côté seulement des plus grands que lui, des garçons de douze ans qui viennent de faire leur première communion ? Il lui semble qu'il n'arrivera, lui, jamais à douze ans. Et il ne leur parle qu'en tremblant.

On lui dit que l'univers est grand. Il sait qu'il n'est pas aussi grand que sa petite ville. Les autres ne se gênent pas pour crier à tue-tête dans la grand'rue : il n'y passe, lui, que le moins souvent possible, et toujours silencieux, parce que les boutiques l'en écrasent de tout le luxe de leurs devantures, et la tête baissée, parce que les commerçants le dominent de toute leur importance.

Les autres ne se gênent pas pour galoper sur les routes : lui, n'ose pas. Les routes vont trop vite, vont trop loin dans le désert.

La vie s'étale autour de lui comme une mer immense au milieu de laquelle il se sent perdu. Secoué comme une barque sans pilote, au moindre souffle, il frissonne. Un coup de vent le fait chavirer; il va se noyer. C'est à peine s'il respire encore. Le calme revenu, son âme est ruisselante.

HENRI BACHELIN.

SUR LA MORALE ET LA PÉDAGOGIE DE MAURICE BARRÈS

Il n'est pas trop tard pour parler du discours que Barrès a prononcé sur l'enseignement primaire en Janvier dernier à la Chambre, d'abord parce qu'il traite d'un sujet toujours vivant, et en second lieu parce qu'une récente brochure d'un Bénédictin, Dom Pastourel, (qui, à le juger sur la culture dont son opuscule témoigne, mène au couvent de Erbalunga en Corse une belle vie méditative) [1] donne un prétexte pour essayer de définir et d'examiner l'éthique de Maurice Barrès.

Si Barrès n'était qu'un écrivain il y aurait quelque pédanterie à insister sur son système et à discuter vivement ses idées. Un écrivain à proprement parler n'a pas de système et si Gœthe lui-même, quelque incliné qu'il fût vers la philosophie, n'en eut point, rien de plus indécent, à plus forte raison, que de juger en théologien ou en spéculatif la première partie du *Génie du Christianisme*. Mais Barrès a trop le souci du style, de

[1] *Egotisme et acceptation*; *à quelle philosophie rattacher Maurice Barrès* — par dom Pastourel.

l'unité dans la vie et dans la pensée, de la continuité dans l'attitude, pour ne pas rester, à la tribune, un écrivain et, dans ses livres, un nationaliste. C'est Maurice Barrès, député, qui écrit le *Jardin de Bérénice*, et c'est Maurice Barrès, écrivain, qui intervient dans la discussion sur la valeur et les destinées de l'enseignement primaire français. C'est réellement une éthique que son œuvre nous propose ; si bien que c'est à Pascal lui-même que Dom Pastourel compare Maurice Barrès. Et ce rapprochement, dont il est intéressant de discuter l'exactitude, est au moins d'abord justifié en ceci, que l'œuvre toute entière de Barrès, comme celle de Pascal, ne vise à nous toucher que pour mieux nous instruire. Mais que nous apprend-elle, et quel est le contenu positif de cette doctrine, qui exerce sur la vie morale des jeunes écrivains français une si forte et si noble influence ?

I

Commençons par la pédagogie avant de toucher à la morale. C'est en montrant comment Barrès résoud le problème de l'éducation que nous avons chance de définir ce à quoi il tient dans la vie ; presque toujours on enseigne aux enfants ce qui favorise les intérêts ou les sentiments des grandes personnes. Dans son discours sur l'enseignement primaire, Barrès a montré qu'un tel enseignement

ne peut ni ne doit être neutre : " *Un digne instituteur est celui qui se préoccupe de communiquer une flamme à l'enfant, de former une âme.* " Jusqu'à nos jours, le cœur traditionnel des petits Français a été formé par la religion catholique. De cette religion, l'instituteur entend bien se passer ; est-il donc capable, sans son secours, de former une âme ? Barrès n'a pas de peine à montrer l'inanité des doctrines sur lesquelles l'instituteur appuie son enseignement moral. C'est très bien de remplacer dans les livres de grammaire le " temps pascal " par le " canal latéral " et la " croix des tombeaux " par le "feu des fourneaux"[1] ; mais c'est insuffisant. sur quoi fonder la morale ? — A l'éclectisme de Jules Simon succède le solidarisme de Léon Bourgeois, puis voici la sociologie. De tous ces systèmes l'instituteur ne peut tirer des paroles vivantes à l'usage des petits garçons.

C'est un spectacle pathétique que celui de cet instituteur isolé dans sa maison d'école et assailli par tous les systèmes comme Saint Antoine au désert.[2] Mais ce qu'il entend dans sa solitude ce n'est plus la voix des philosophes d'Alexandrie, c'est la voix de Léon Bourgeois, et c'est la voix d'Albert Bayet.

Pour toutes ces voix dont il est assailli, l'insti-

[1] Grammaire de monsieur Augé.

[2] " *Si chétive, si incomplète que soit sa demi-culture*, dit Barrès, *elle lui crée l'isolement d'un penseur.* "

tuteur désorienté éprouve le plus grand respect. Et quelque chose de ce respect qu'il a pour ses maîtres, il exige que les enfants de son école le reportent sur lui. " Partout où j'irai, (répètent en chœur les petits garçons en tablier noir), j'emporterai le souvenir de mon instituteur. Aimons celui qui nous a libéré, affranchi de l'ignorance comme un prisonnier aime celui qui le fait évader. Il nous aide à nous affranchir de nos revenants, à sortir de la grotte du Chien. " Accents religieux et soupirs mystiques. L'instinct religieux chez l'instituteur survit à l'abandon de toute religion. " *Ils se détournent du catholicisme, où ils trouveraient une expression religieuse épurée et appropriée à leurs besoins, mais leur penchant religieux survit* " — Penchant " *foncier et invétéré qui les porte vers un fanatisme tout neuf d'une virulence invraisemblable.* " Ce sont des prêtres manqués.

Quel remède à une si inquiétante situation ? Cet instituteur à la fois désorienté et vaniteux, qu'il passe un concordat, je ne dis pas avec l'Eglise, mais avec les familles des enfants dont il a la charge. Il est en train de dégrader " une civilisation, un ensemble de délicatesses morales que vingt siècles ont créées. " Ces délicatesses il peut les retrouver dans les familles de ses élèves. " Les mœurs d'une famille *bien réglée*... sont des maîtres de mesure et de tact bien utiles pour un jeune homme aux affirmations tranchantes. Les spectacles

de la famille viendront éveiller dans le cœur du jeune maître les sentiments qu'il se proposait d'anéantir dans l'âme des enfants. "

* * *

Prenons pour vrai le portrait du jeune instituteur que Barrès nous propose. Il y a donc une crise de l'éducation morale dans l'instruction primaire. Mais quel remède Barrès indique-t-il ? Il s'agit surtout pour lui de sauver la civilisation française, c'est-à-dire qu'il ne faut pas que les enfants soient dépouillés de leurs vénérations essentielles et abdiquent, par exemple, le sentiment de l'honneur, les grandes vertus militaires de leur pays, et cette charité belliqueuse des Français, si active chez la Jeanne d'Arc que Péguy a fait revivre. Comment sauver ces précieuses valeurs ? — En faisant collaborer l'instituteur avec les familles. — Mais c'est là le point difficile. Est-ce que les familles françaises ne sont pas divisées ? Est-ce avec les familles terriennes de l'Anjou ou les familles ouvrières de Paris que l'instituteur doit collaborer ? Car il faut bien qu'il choisisse. Il est inconcevable que l'enseignement national, pour respectueux qu'il soit des diversités régionales, ne tâche pas dans une certaine mesure à accorder les esprits. Si l'instituteur de Paris se borne à pousser les enfants qu'on lui confie dans le sens où leur famille déjà les incline, et si, pour

ses élèves, l'instituteur de Maine-et-Loire en fait autant, on ne voit pas bien à quoi sert l'enseignement primaire (étant admis qu'il doit avoir une efficacité morale et qu'il ne peut pas et ne doit pas rester neutre) ni surtout comment, à la faveur de cette discorde sans cesse et comme à dessein aggravée par l'éducation (puisque les écoles dans ce système ne seront que le prolongement des familles en querelle) vivra la civilisation française que Barrès tient à conserver. Il faut donc que l'instituteur choisisse entre ces familles qu'anime une inspiration si différente. Barrès l'aide-t-il dans ce choix ?

Assurément ; et quant à lui son opinion est bien nette. Jaurès, attristé, lui aussi, par ce qu'il y a de verbal et d'arrogant dans l'esprit du jeune instituteur, voulait, comme Barrès, mettre ce sectaire au contact des réalités. Il proposait qu'on lui permît d'entrer dans les syndicats ouvriers. Barrès repousse cette solution. L'éducation doit être faiseuse de calme et les syndicats ouvriers sont révolutionnaires. C'est au contact des familles françaises " *bien réglées* " que l'instituteur, peu à peu, fera son éducation morale ; et par familles bien réglées Barrès entend celles qui observent la tradition catholique française. — Ce concordat avec les familles, c'est donc bien, au bout du compte, un concordat avec l'Eglise. Mais c'est vraiment un concordat à la manière de Napoléon ; c'est-à-

dire que Barrès exige des instituteurs qu'ils s'inclinent devant l'Eglise, non pas qu'ils adhèrent à ses dogmes. C'est extérieurement, et non pas dans leur cœur même, qu'ils doivent prendre parti pour l'Eglise. Barrès se place à un point de vue social et non à un point de vue religieux. Ce qui est important pour lui, c'est de sauver notre civilisation. Or ce qui nourrit cette civilisation, c'est la tradition religieuse. Pour sauver l'une, rallions-nous à l'autre.

Que telle soit bien la pensée de Barrès c'est ce qu'atteste cette phrase étonnante : " Nous avions un système qui avait fait ses preuves ; il four-" nissait un produit humain d'une valeur incontestée. Qu'avez-vous à lui substituer ? La vieille maison pouvait avoir ses lézardes mais elle gardait son toit. Les réparations étaient faciles."

La première réparation consiste donc à consolider le clocher. On demande aux instituteurs d'y consentir par amour de la civilisation française. — Cercle carré, comme dit souvent Maurras. Mais Maurras le dit, lui, chaque fois qu'on le met en présence de la réalité. Barrès, si l'on s'en tient à son discours, ne s'attache à la religion que parce qu'elle nourrit la civilisation qu'il aime. On comprend à la rigueur qu'il puisse, lui, par traditionalisme, faire les gestes de la prière. Mais il demande aux instituteurs, pour soutenir une civilisation que par hypothèse ils n'aiment plus, de se rallier à la religion sans d'ailleurs exiger qu'ils y croient. Etrange moyen,

on l'avouera, d'allumer en eux la " flamme " et de susciter l' " élan " qu'ils doivent communiquer à leurs élèves. — Aussi bien, il faut s'entendre. La théorie de la race et la théorie de la religion se rejoignent mal chez Barrès lui-même. Est-ce vraiment la croyance catholique qui nourrit la civilisation française ? Est-ce au contraire l'esprit français qui a choisi le catholicisme comme étant la religion la moins " virulente " pour parler comme Barrès lui-même, la mieux adaptée à ses besoins, et qui l'a disposée à sa mesure ? Le bon sens indique que c'est, selon Barrès, la seconde réponse qui est la bonne. Il est évident d'ailleurs que le catholicisme ne produit pas dans tous les pays les mêmes effets. La civilisation française n'est pas celle de la catholique Espagne ni celle de l'empire du Brésil. Dans une théorie nationaliste, c'est la race qui explique les caractères de la religion. L'esprit français peut donc survivre à la ruine de l'église où il loge. — Si, au contraire, on admet, avec les gens vraiment pieux, que c'est la croyance catholique, vivante, sincère, agissante, qui a créé les vertus françaises, il y a contradiction à demander aux instituteurs de se rallier à cette croyance par amour pour ces vertus, puisqu'au contraire c'est la vie de la première qui a suscité les secondes. Ou bien donc c'est la croyance catholique qui est le support de l'édifice français : il s'agit donc tout simplement de rallumer en France, chez les institu-

teurs et chez Barrès lui-même, une réelle ferveur catholique — ou bien c'est l'esprit français qui a choisi comme la plus commode la religion catholique, et on ne voit pas pourquoi il n'aurait pas le droit quand il lui plaît, de déménager, ni comment en consolidant une maison lézardée, on guérit la maladie d'un homme désorienté. [1]

II

Mais c'est mal prendre sans doute la pensée de Maurice Barrès. Parlant devant une Chambre athée, il s'est placé au point de vue social, et réserve pour ses livres sa véritable doctrine sur les rapports de la religion et de sa sensibilité. Il se peut que les contradictions où s'embarrasse Monsieur Barrès, député, ne soient que superficielles et qu'au plus profond de sa pensée l'écrivain aisément les résolve. C'est ce que pense Dom Pastourel. « On voit, dit-on, des athées ravis de faire, par nationalisme, des gestes religieux traditionnels. Quel que soit l'intérêt de cette attitude au point de vue social, on ne peut pas dire qu'elle ait une valeur directement morale, et encore moins religieuse. *La théorie qui accepte une tra-*

[1] Mais quelle solution donner au problème de l'éducation ? *C'est un défaut normalien et français*, dit Barrès quelque part, *de vouloir que celui qui pose un problème* (j'ajoute : qui critique la solution qu'un autre en a donnée) *apporte en même temps la solution.*

dition sans exiger la vie qui l'a inspirée ne peut être qu'un traditionalisme mort. C'est d'une façon bien différente qu'il faut envisager l'œuvre de Maurice Barrès. " Comment donc faut-il la prendre ?

Selon Dom Pastourel, ce qui fait le prix du traditionalisme de Barrès, c'est qu'il émane d'une pensée vraiment religieuse. L'Individualisme de Barrès, par sa propre pente, rejoint la religion et dans le traditionalisme catholique et français trouve à la fois son soutien solide et son naturel complément. Pour bien marquer que c'est une évolution spontanée et même nécessaire qui, de l'auteur d'un *Homme libre*, a fait sortir l'auteur des *Amitiés françaises*, c'est à la marche de la pensée de Pascal que Dom Pastourel compare le mouvement de la sensibilité de Maurice Barrès.

Mais il y a deux manières de rapprocher Pascal et Barrès. Ou bien on peut pousser Pascal dans le sens de Barrès ou bien c'est Barrès qu'on tirera dans le sens de Pascal. C'est le second parti que prend Dom Pastourel ; Barrès, au contraire, dans une conférence sur Pascal nous invite, semble-t-il, à nous arrêter au premier.

*
* *

Pour Barrès, Pascal est un savant qui est remonté jusqu'aux premiers principes de la science et en a reconnu la fragilité. Il s'est aperçu, de

plus, qu'incapable de donner satisfaction à sa raison, elle n'est pas moins incapable de contenter son cœur. Et le cœur de Pascal a des exigences. Ce grand savant ne se borne pas à humilier la raison par sa doctrine de la science. Sensible, et sensible jusqu'à la neurasthénie, il ne trouve le contentement du cœur que dans la religion où l'a nourri son père, magistrat de Clermont-Ferrand. Pascal est donc bien, en un sens, un romantique, mais il l'est précisément de la même manière que Barrès. Cette satisfaction du cœur qu'il cherche, comme les romantiques, il ne la trouve pas comme eux dans les divagations de l'âme et l'anarchie de l'esprit, dans le libertinage intellectuel et sentimental. Il le trouve au contraire dans l'acceptation d'une contrainte. Il n'atteint la plénitude qu'il a tant désirée et qui lui arrache des pleurs de joie, qu'en se soumettant à la discipline même qui l'a formé. Ainsi Pascal est un grand savant, auvergnat et malade, qui, après avoir cherché dans toutes les sciences un aliment à son inquiétude passionnée, finit par le trouver simplement dans le catéchisme de son curé : son Dieu, ce n'est pas " le Dieu des philosophes et des savants ", c'est " le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob ". [1] — C'est surtout le Dieu de l'Eglise

[1] Ecrit trouvé dans l'habit de Pascal après sa mort. Petite édition Brunschvicg, p. 142.

Catholique Française, qui a versé " telle goutte de sang " pour lui, Pascal.

C'est ainsi que Pascal retrouve les sources d'eau vive qui ne l'avaient abandonné (Dereliquerunt me fontes aquae vivae)[1] que parce que sa pensée s'était répandue à travers les sciences et à travers le monde. Il reprend le fil de la tradition religieuse. C'est seulement en consentant de se limiter par la règle de l'Eglise que Pascal assure l'épanouissement immortel de son cœur. " Eternellement en joie pour un jour d'exercice sur la terre ".

Au fond, la pensée de Barrès c'est que la solution proposée par Pascal ne vaut que pour des esprits d'une formation analogue à la sienne. On ne peut comprendre Pascal que si on a été élevé dans les rites et les pompes de l'Eglise Catholique. Comme Barrès, Pascal s'est aperçu de la faiblesse de la raison. Il a réhabilité les droits de la sensibilité, comme les romantiques ; mais il a compris aussi que, seule, une discipline sévère assure l'équilibre de cette sensibilité. Et la discipline qui lui convient est précisément celle où il est prédestiné par l'éducation qui l'a nourri. De là vient l'importance que Pascal attache à la coutume. Les *Pensées*, au bout du compte, sont l'œuvre d'un savant qui accepte d'être de son Eglise et de son pays. On connaît des œuvres qui sont, contre les

[1] Ibid.

Barbares, les bastions de la littérature française. Les *Pensées* en sont le Massif Central. La solution que donne Pascal au problème des rapports de l'intelligence et du cœur, c'est au fond celle même que Barrès en a donnée.

*
* *

C'est Maurice Barrès au contraire que Dom Pastourel pousse dans le sens de Pascal. « Ce qui fait l'intérêt moral de l'œuvre de Barrès, c'est que nous lui donnons pour base la vie individuelle avec ses exigences. » — Ce moi, que Barrès défend contre les Barbares, il ne le concentre que pour mieux le donner. Il ne le défend contre le panthéisme romantique qui voudrait le dissoudre, que pour le mieux dépasser dans un mouvement de charité.

D'une part, en effet, Barrès s'aperçoit que ce moi qu'il aime s'explique par l'histoire de son pays, et le labeur de ses ancêtres. La société, et non pas une vague société humaine sans consistance et sans limites, mais la réelle société lorraine, est donc le solide soutien de sa personne. — D'autre part, le moi qui s'analyse, dans le même moment qu'il découvre la nappe secrète où il s'alimente, constate en lui du même coup une tendance invincible à l'amour de ces réalités qui le constituent : une « tendance à la bonté. » — « J'allais avoir

l'abondance, dit l'homme libre, et déjà, j'étais rempli de bonté "[1] — Le moi trouve donc naturellement son complément dans le corps social. Le voilà qui s'humilie. Mais, dans cette humiliation, quelle douceur !

Or, selon Dom Pastourel, entre une telle conception et la pensée de Pascal, il y a bien des analogies. " Le membre séparé, dit Pascal (fr. 483)[1] n'a plus qu'un être périssant et mourant ". L'individu retranché de la communauté humaine languit et diminue. Il ne faut pas oublier que pour Pascal, comme pour Barrès, c'est le salut de l'âme individuelle qui est la chose essentielle. C'est à l'individu que Pascal attache toute dignité. Il l'exalte bien au dessus de la nature (qui peut tuer l'homme, mais n'en sait rien) — et n'hésite pas à parier son immortalité. Mais la condition même du salut de l'âme individuelle, c'est qu'elle accepte d'être le membre d'un corps. Un membre, non pas une cellule. C'est que l'idée de membre implique, selon Dom Pastourel, " en même temps que la *dépendance* du moi, sa *subsistance* dans une forme individuelle. ". — Le moi se subordonne au corps: il n'en est pas simplement un élément ou une partie. C'est bien le corps qui lui " influe la vie ", (fragment 476) — mais il ne peut perdre son individualité. Et c'est ce que Pascal veut dire, dans

[1] *Un homme libre.* 2me éd., p. 15.

[1] Nous citons toujours la petite édition Brunschvicg.

ce fragment que la brochure de Dom Pastourel porte en épigraphe "Pour faire que les membres soient heureux, il faut qu'ils "aient une volonté, et qu'ils la conforment au corps ". Sans doute, depuis le péché, le moi n'aime naturellement que lui-même. Et il lui faut un effort pour s'attacher à ce corps dont il est membre. Pourtant, et en dépit du péché originel, c'est par une naturelle tendance que l'égotisme se transforme en charité. Plus le moi est puissant, plus il est concentré, plus il aspire à se donner. " Le propre de la puissance est de protéger, dit Pascal " (fragment 310) — le propre de la richesse est d'être donnée libéralement. " La générosité, chez Pascal, comme chez Barrès, est une fonction de la puissance : l'altruisme, un produit de l'égotisme.

*
* *

Voilà donc deux manières de rapprocher Pascal et Barrès. Il semble que, sous ces deux formes, ce rapprochement repose sur des confusions. On peut dire, en gros, que Barrès n'a pas compris Pascal, et que Dom Pastourel n'a pas compris Barrès. — En premier lieu, rien de plus contraire à l'esprit de Pascal que de donner à son livre une signification étroite, et que de croire qu'une éducation particulière, ou telles manières déterminées de sentir soient nécessaires à l'intelligence de son

Apologie. Pascal se fût récrié devant un pareil " blasphème. " C'est particulièrement aux libertins que son Apologie s'adresse. " Il suppose un homme, dit la Préface de Port Royal, qui, *ayant toujours vécu dans une ignorance générale, et dans l'indifférence à l'égard de toutes choses*, et surtout à l'égard de lui-même, vient enfin à se " considérer dans ce tableau, et à examiner ce qu'il est. " — C'est que Pascal pense avec Montaigne (et tous les classiques), que chaque homme porte en lui la " forme de l'humaine condition. " — Nul écrivain moins " régionaliste " dans tous les sens du mot, que lui. Et on le comprend aisément. C'est justement sur le postulat, je ne dis pas de l'unité, mais *de l'universelle dualité* de la nature humaine que repose son Apologie. Tous les hommes, depuis le péché, sont également grands tout ensemble et misérables, ont les mêmes "avantages," et les mêmes "faiblesses. " — Son livre est réellement d'inspiration catholique, et s'adresse à la communauté des êtres raisonnables.

Ce n'est pas une moins grave erreur, et c'est une erreur précisément de même nature que commet Barrès, quand il parle comme si le " cœur " signifiait pour Pascal ce que lui-même appelle *sensibilité*. Pour Barrès, disciple de Taine, la sensibilité varie d'individu à individu ; elle est le produit complexe de très diverses influences. Pour Pascal, le " cœur, " s'il n'est pas, comme le

bon sens de Descartes, tout entier en un chacun,[1] — (car enfin, il y a des "géomètres qui ne sont que géomètres, et des fins qui ne sont que fins"), au moins est chez tous les hommes de même nature. Le cœur, pour Pascal, est "une sorte de raisonnement."[2] Il est aussi indépendant de l'individu (au sens où Taine prend ce mot) que l'intuition, qui nous révèle, selon M. Bergson les rapports du corps et de l'esprit, est indépendante de la complexion naturelle ou de l'humeur nationale de ce philosophe. Le cœur est une raison à sa manière, c'est-à-dire qu'il est ordre et liaison; mais une raison "naturelle, tacite et sans art," infiniment plus subtile que l'autre, et dont le vivant mouvement échappe à la raison géométrique, qui dans son exercice l'implique. Le cœur, c'est l'activité spontanée de l'intelligence, qui pose sans déduction les principes dont le géomètre déduit les conséquences, mais qui n'est pas du tout libre de les poser comme il lui plaît et qui surtout les pose *toujours de la même manière*. Si le cœur a ses raisons, il a aussi sa *vérité*. Et pour bien comprendre ce que Pascal entend par "cœur," il n'est que de se reporter au fragment 282 des *Pensées :*[3]

[1] "L'expression en passe tous les hommes, et le sentiment n'en appartient qu'à peu d'hommes" (Pensées I, 1. p. 319).

[2] Pensées, p. 318. — Boutroux "Science et Religion" p. 28. Voir aussi Rauh: "La Philosophie de Pascal" (Annales de la Faculté des lettres de Bordeaux 1892). —

[3] Pensées, p. 459.

Le cœur sent qu'il y a trois dimensions dans l'espace, et que les nombres sont infinis. Et la raison démontre ensuite qu'il n'y a point deux nombres carrés dont l'un soit le double de l'autre." Ce que Barrès entend par " cœur " Pascal l'eût appelé *fantaisie.* C'est la fantaisie qui varie d'individu à individu, et qui dépend de " l'hérédité et de la race." Pascal expressément l'a distinguée du cœur, (ou sentiment). [1] " La fantaisie est semblable et contraire au sentiment, en sorte qu'on ne peut distinguer entre ces contraires..." etc.. — " Les hommes [2] prennent souvent leur imagination pour leur cœur." — Ce cœur qui sent qu'il y a trois dimensions dans l'espace, ce n'est pas du tout le cœur lorrain de Barrès.

Si Barrès n'a pas compris le caractère de l'individualisme et de l'" irrationalisme " de Pascal, Dom Pastourel a faussé le sens de l'individualisme de Barrès. Le moi auquel tient Barrès, ce n'est pas celui auquel Pascal attachait tant de prix. C'est au contraire celui qu'il jugeait " *haïssable* " (fr. 455) : c'est la " terre de malédiction " que les fleuves brûlants de la concupiscence " embrasent plutôt qu'ils n'arrosent " (fr. 458) — Le salut de la personne humaine, où Pascal s'intéresse, exige précisément le sacrifice de ce moi pour lequel,

[1] Fragment 274.
[2] Fragment 275.

depuis le péché, elle ne peut s'empêcher d'avoir des complaisances. Le " moi " c'est l'ensemble de sentiments et de goûts particuliers qui résultent, en chacun de nous, du tempérament, de l'éducation, de l'hérédité. Le moi, au sens où Barrès le prend, est de l'ordre des corps : ce n'est pas devant cet ordre que Pascal humilie l'ordre de l'esprit, mais seulement devant l'ordre infiniment supérieur de la charité. Et si Pascal reconnaît comme Barrès les " fatalités " qui pèsent sur la raison humaine, il " n'accepte " ni " n'aime " comme lui, ces " fatalités qui le bornent ". Il n'admet pas plus la subordination de la raison au corps individuel qu'au corps social. C'est, au contraire, sur l'inquiétude spirituelle de l'homme qu'il compte pour l'amener à renoncer au moi, à mourir à son corps et à sa patrie terrestre. " Car toute la dignité de l'homme consiste en la pensée ".

Pascal humilie notre raison imbécile, et abaisse ceux qui s'élèvent. Mais cet abaissement n'est pas pour lui la solution du problème : et il élève ceux qui s'abaissent. Ce n'est pas une résignation amoureuse qui le saisit, mais l'indignation au contraire, quand il s'aperçoit que cette pensée qui fait l'orgueil de l'homme est enchaînée par les " coutumes " traditionnelles, et les misères organiques. C'est en se déracinant, en s'arrachant à la terre, à l'amour propre, que l'homme peut espérer de faire son salut. Seulement, (et c'est ici qu'inter-

vient le janséniste) cette rédemption de l'homme, cette mort humaine, l'homme n'est pas capable de l'effectuer par les seules forces de sa raison : il y faut l'opération de la grâce : " Qu'à moi en soit la gloire, et non à toi, ver de terre " (Fr. 553). — C'est donc à Barrès lui-même qu'on peut adresser cette pensée de Pascal (fr. 436): " Quel dérèglement du jugement, par lequel il n'y a personne qui ne se mette au-dessus de tout le reste du monde, et qui n'aime mieux son propre bien et la durée de son bonheur et de sa vie, que celle de tout le reste de monde ".

Son propre bien, et la *durée* de son bonheur et de sa vie, voilà justement ce que Barrès recherche. Qu'après cela, pour assurer à son moi le bien, le bonheur, et la durée, il lui impose une discipline et le réintègre dans sa race éternelle; que, pour mieux jouir de soi-même, il se soumette à la terre et aux morts, voilà qui n'importe guère, puisque c'est toujours à son moi qu'en somme il demeure attaché.

Bref, Pascal cherche le salut de son âme, et veut lui éviter des péchés : Barrès cherche à sauvegarder sa sensibilité, et veut lui épargner des heurts. Pour sauver sa personne et sa dignité d'homme raisonnable, Pascal meurt à la concupiscence et à l'amour propre : par amour propre et pour être plus assuré que sa concupiscence sera satisfaite, Barrès accepte avec amour de mourir à la vie de la raison. Avec

quelle volupté il enchaîne sa raison ! Derrière le char où le moi triomphe, qu'elle est belle, cette " reine enchaînée " !

Le secret de Barrès, je le lis dans une phrase du *Jardin de Bérénice :* " Les colombes roucoulent sur le bas toit de tuiles : les écoliers énervés tapagent dans la ruelle. Et pourtant c'est la paix où mon cœur est à l'aise ". — La paix et le confort du cœur, c'est-à-dire de sa sensibilité individuelle, voilà ce que toujours Barrès a cherché. Et si pour traverser la vie il " s'enveloppe dans la part originelle de sa race ", c'est comme, pour traverser la mer, un lord spleenétique, sur la chaise-longue d'un paquebot, s'enveloppe dans un châle écossais. C'est devant la cheminée de Charmes que Barrès a le moins froid.— Il ne faut pas confondre les grelottements de cette âme " glacée de morne " avec les transes de l'ardent Pascal, ni l'hygiène que l'égotiste s'impose, avec les mortifications que le janséniste s'inflige, ni la joie spirituelle enfin que le 29 novembre 1654, Pascal a atteinte, avec la " magnifique douceur " dont le 2 novembre en Lorraine a comblé l'âme de Barrès.

Il faut remarquer d'ailleurs que dans le culte de la terre et des morts, c'est moins le cœur que l'imagination de Barrès qui est satisfaite. Il ne s'agit pas de contester sa sincérité, qui est profonde. Mais ces réalités où il s'appuie, on peut bien le soupçonner de les imaginer. Ce n'est pas la Lor-

raine qui a créé Maurice Barrès ; c'est lui qui a créé la Lorraine. Elle n'est rien, au sens où il l'entend, que le beau nom qu'il a donné à son âme : c'est son âme qui est pleine de mirabelles tombées : c'est elle que traversent les routes romanesques entre les peupliers décoratifs.

*
* *

Barrès n'a pas comme Pascal subi sa destinée : il a construit sa carrière. Il a *imaginé* sa vie. Après beaucoup d'agitations, après avoir écouté tous les violons de tous les tziganes, c'est en Lorraine qu'il a choisi de faire son lit et de dresser son tombeau. Il n'y a pas, dans la vie de Barrès, les contradictions qu'on a voulu y voir. Mais justement ; dans toute vie humaine, il y a des contradictions. Barrès a moins mené une vie humaine qu'il n'a écrit une magnifique biographie. Il a prémédité jusqu'à sa tombe. Il dormira dans sa Lorraine natale. Du plateau de Sion-Vaudémont on domine toute la Lorraine, comme du Grand-Bé on domine la mer.

C'est Chateaubriand que Barrès rappelle, et non pas Pascal, (s'il faut nous livrer à notre tour à ce vain jeu des parallèles). Il le rappelle par un singulier mélange d'exaltation et d'ennui, d'orgueil et de fatigue, de générosité et de calcul. Les mêmes problèmes que les historiens de la littérature aiment à se poser à propos de Chateaubriand,

on est tout naturellement amené à les poser à propos de Barrès.

On s'est trop souvent demandé si Châteaubriand était sincère, ce que valait son christianisme. Pourquoi ne serait-il pas sincère ? Le vrai, c'est que sa sincérité n'est pas la conviction d'un spéculatif, ni la foi d'un cœur passionné : c'est la sincérité des natures imaginatives — Barrès tout de même. Il est magnifiquement doué pour imaginer les plus nobles attitudes du cœur. Il a adopté en toute bonne foi celle qu'il a trouvée la plus noble. Mais parfois il se rappelle que c'est un beau jour qu'il l'a adoptée. Et il regrette alors le temps où il la cherchait. De là vient, en même temps que son ironie, la divine musique de ses phrases : elles semblent les mélodies d'un exilé. Avant de rentrer en Lorraine, il se sentait exilé de sa patrie. En Lorraine, il souffre d'une autre mélancolie. Le voyageur qui rentre dans la maison de son père souvent s'y sent un exilé. « Heureux ceux qui pleurent, dit Pascal, non pas de voir écouler toutes les choses périssables que les torrents entraînent, mais dans le souvenir de leur chère patrie, de la Hiérusalem céleste, dont ils se souviennent sans cesse dans la longueur de leur exil. » Ce n'est pas du ciel, mais de ses libres voyages, et des fleuves de Babylone que Barrès aujourd'hui se souvient.

En même temps que l'on aperçoit pourquoi

est inexact le rapprochement entre Pascal et Barrès que Dom Pastourel nous propose, on comprend pourquoi Barrès n'est pas apte à constituer une morale ni une pédagogie cohérente. Son système ne vaut que pour lui. Il ne peut pas édicter de préceptes : il se dicte une ordonnance. Il est naturel qu'avec sa sensibilité il tienne au catholicisme. Il ne peut exiger des autres qu'ils se rallient au catholicisme par amour de la sensibilité de Barrès, et d'autre part, il est manifestement impuissant à poser d'une autre façon le problème.

Son œuvre ne peut pas avoir la portée philosophique et morale de l'œuvre d'un Pascal. Il est vrai du moins qu'elle apprend à ne pas sentir bassement ; plus véritable encore qu'elle ennoblit l'imagination. Si, refusant de mettre Barrès sur le même plan que Pascal, parce que Pascal " est d'un autre ordre et infiniment plus élevé " on compare Barrès à Chateaubriand, ce n'est pas lui faire la part petite.

HENRI FRANCK.

FERMINA MARQUEZ

(Suite)

XIII

Ils eurent une autre conversation, dont l'amour chrétien fit tous les frais. Puis, il lut la " Vie de Ste Rose de Lima." Jamais cette fille, qui se proposait de vivre d'après un pareil modèle, ne pourrait aimer un homme. Quelle désillusion ! Pourtant, quand il plaça, parmi ses livres, dans son pupitre, ce livre qu'elle avait dû si souvent feuilleter, il fut content d'avoir au moins d'elle, cette chose.

" Pauvre petite " se dit-il, comme une pensée nouvelle venait de briller en lui, " pauvre petite, si *elles* t'avaient entendue parler ainsi, comme elles se seraient moquées de toi ! " *Elles*, c'étaient les demoiselles de sa province, celles qui l'avaient tant fait souffrir, avec leurs railleries. Car la bêtise a ceci de terrible, qu'elle peut ressembler à la plus profonde sagesse. Lorsqu'elle parle, elle se trahit aussitôt ; mais où elle reste cachée, où elle ressemble à la sagesse, c'est lorsqu'elle se contente de rire. Ces jeunes filles étaient " très pieuses et très bien élevées " ; intellectuellement, elles étaient les produits de pensionnats très bien pensants ; et tout ce qui leur semblait extraordi-

naire, sans pourtant les effrayer, leur semblait du même coup ridicule. Elles avaient des chuchotements, des regards qui en disaient long, des sourires pincés, et le rire, l'épouvantable rire, léger, qui accueille toutes les grandes et nobles idées qu'ont les jeunes collégiens trop enthousiastes. Leur piété de demoiselles "comme-il-faut", fières des dots qu'elles auront, était tellement au-dessous de cette piété enflammée qui faisait rayonner le visage de la jeune Américaine ! Ah, comme il les méprisait, et comme il se prenait à aimer Fermina Marquez, à la seule pensée que sa grandeur d'âme pourrait être l'objet des railleries de ces "beaux partis" de province. Maintenant, il était certain qu'il était épris d'elle, — sans espoir, bien entendu ; mais aussi pour toujours, naturellement.

Il s'avouait sa défaite : il avait pensé se faire aimer et c'était lui qui était tombé amoureux. Ce qu'il redoutait le plus au monde était arrivé. Il s'étonnait surtout, que son travail n'en souffrît pas. Bien loin de se relâcher ou de se laisser distraire, il travaillait, en effet, plus que jamais. Il avait pris l'habitude de la supposer toujours présente à son côté. D'abord, ce n'avait été qu'un jeu de son imagination ; il eût rougi de révéler à quelqu'un cet enfantillage. Maintenant, c'était presque une hallucination. Le timbre de sa voix lui était devenu si familier qu'il croyait l'entendre, elle absente. N'était-ce pas le bruissement de sa robe ? N'était-ce pas le poids de son cher corps qui se posait sur le banc ? Son corps... il n'y voulait pas songer. C'eût été une profanation. Il vivait en sa présence comme nous vivons en présence de notre ange gardien.

Ainsi, quand il la retrouvait, chaque jour, dans le parc,

il lui semblait l'avoir quittée depuis quelques instants. Il aurait voulu lui dire : " C'est pour vous que je travaille ; pour vous, et en songeant à vous. Et, si je veux remporter tous les prix de ma classe, c'est pour avoir un peu de gloire à vous offrir ; c'est parce que celui que vous avez pris pour confident ne peut pas n'être pas le premier d'entre les hommes ! "

XIV

— Assurément, je crois ; mais non pas à votre manière. Ne vous l'ai-je pas déjà dit ?

Joanny pensa qu'il devait, à son tour, lui confier ses plus secrètes pensées. Depuis longtemps il souhaitait de les dire à quelqu'un. Il avait renoncé de bonne heure à découvrir son cœur à ses parents. Nos parents ne sont pas faits pour que nous leur découvrions nos cœurs. Nous ne sommes pour eux que des héritiers présomptifs. Ils n'exigent de nous que deux choses : d'abord, que nous profitions des sacrifices qu'ils font pour nous ; et ensuite, que nous nous laissions modeler à leur guise, c'est-à-dire que nous devenions bien vite des hommes, pour prendre la suite de leurs affaires ; des hommes raisonnables qui ne mangeront pas le bien si péniblement acquis. " Ah, chers parents ! nous deviendrons peut-être des hommes ; mais nous ne serons jamais raisonnables. " — On dit cela, jusqu'à vingt ans, parce qu'on se croit né pour de grandes choses.

Du reste, les parents de Joanny avaient trahi sa confiance. Ce qu'il leur avait raconté, à ses premiers retours du collège, — l'histoire de la classe abandonnée où l'on

allait fumer en cachette, par exemple ; et l'histoire de la bouteille de champagne apportée par un domestique aux élèves de philosophie, — tout cela avait été mystérieusement rapporté au Préfet des Etudes. Lorsque l'idée que son père était le " mouchard " avait traversé son esprit, Joanny avait rougi soudain : le plus doux des liens qui l'avaient jusqu'ici rattaché à *ses vieux* venait de se briser. Dès lors, il ne leur confia plus rien. Eux, ne s'aperçurent pas de ce changement : l'enfant avait de bonnes notes pour sa conduite et pour son travail : que pouvaient-ils demander de plus ?

Surtout, les confidences que Joanny avait à faire n'étaient pas de celles que le premier venu peut entendre. C'étaient de grandes et sublimes pensées, destinées à régénérer le monde. Or, les bourgeois sérieux, ceux qui travaillent, n'aiment pas la politique abstraite, les idées pures, les utopies. Ils ne perdent pas de vue les intérêts matériels. Joanny sentait, entre les opinions de ses parents et ses propres rêves, un contraste pénible, presque ridicule. Et du reste, la grande idée de Joanny Léniot était pour faire sourire tous les honnêtes gens. Il était partisan d'un retour à l'hégémonie impériale romaine, telle que cette hégémonie existait sous Constantin et sous Théodose.

Nous lisons Victor Duruy sans enthousiame, et c'est tant pis pour nous. Car si l'enthousiasme n'est peut-être pas dans l' " Histoire romaine " de Duruy, au moins devrait-il être en nous. A un âge où nous commencions à nous gorger d'Emile Zola et de Paul Bourget, à l'abri derrière nos pupitres, Joanny Léniot s'enivrait d'histoire romaine. Les temps légendaires, la royauté et les débuts de la République lui importaient peu. C'est à partir de

la troisième guerre punique que cela devenait vraiment intéressant. Mais le Monde Civilisé une fois assis dans la Paix Romaine offrait un spectacle plus admirable encore. Ensuite, l'établissement de la Monarchie Impériale avait été le couronnement de l'œuvre. Oh ! pourquoi l'empire n'avait-il pas su mieux assimiler les Barbares ? Pourquoi tous ces petits royaumes ? Sans doute, Clovis reçut la pourpre consulaire ; en fut-il moins Roi des Francs ? Il est vrai que l'Eglise restait, puissante et respectée, comme si l'Empire, à force d'être divin, s'était confondu avec Elle, — l'Eglise devenant un Empire spirituel. Et encore aujourd'hui, l'Eglise était tout ce qui reste de l'Empire.

— Oui, je vénère ce reste de l'Empire, je m'y attache désespérément," expliquait Joanny à sa nouvelle amie ; " pourquoi Charlemagne a-t-il permis que l'Empire fût partagé ? Pourquoi Charles-Quint n'a-t-il pas fait une nouvelle conquête des Gaules ? Pourquoi Napoléon ne s'est-il pas fait couronner Empereur d'Occident ? Qu'est-ce que ce nom de tribu barbare dont on m'affuble : Français ? Je ne suis pas français. Mon catéchisme me dit que je suis Catholique Romain, et moi je traduis cela ainsi : Romain et Maître du Monde ! Mon souverain, mon unique Maître, c'est ce grand vieillard maigre, qu'on représente toujours vêtu de blanc, le Divin-Auguste Léon, Empereur d'Occident ! Je l'ai vu ; j'ai tant supplié mes parents, qu'ils m'ont emmené à Rome, aux dernières vacances de Pâques. Nous avons obtenu une audience ; je lui ai parlé. Il me fallait lui dire : " Oui, Saint-Père ; non, Saint-Père." Mais mon cœur, mon cœur, indomptable criait : " César ! "...

— Alors que lui-même, dans son humilité, n'a voulu d'autre nom que celui de Serviteur des Serviteurs de Dieu. "

— Oui, vous me croyez impie, je le vois bien. Il vous semble que j'adore Dieu, non parce qu'il est Celui qui Est, mais parce qu'il est le Dieu de Rome. Mais le Dieu de Rome, le Dieu qui a pris la place de Jupiter Capitolin, pourrait-il n'être pas le vrai Dieu ? Si vous saviez comme, vue du Pincio, Rome semble près du Ciel !... Vous ne pouvez pas vous imaginer ce que rouve, pendant la messe."

Joanny se tut, haletant. Ce n'étaient plus des confidences, maintenant ; c'était un appel passionné. Il ne doutait pas, dans l'ardeur de son enthousiasme, qu'il n'entraînerait l'opinion de celle qui l'écoutait.

— Lorsque je regarde l'autel, ce ne sont pas des cierges allumés, des draps et des fleurs d'or, c'est la Majesté Romaine que je vois. Le prêtre, les fidèles, tous sont assemblés là en qualité de Catholiques Romains ; autant dire, de Romains, n'est-ce pas ? La Ville est aux mains des infidèles ; les divinités de l'Empire sont tous les jours insultées ; et cependant ceux qui sont dans cette maison se glorifient d'être appelés Romains. O mânes de Caton, voici les derniers citoyens !... Là, dans cette Maison du Seigneur, j'entends parler encore la langue de ma vraie patrie : le latin. Car votre castillan, et notre français, et l'italien encore ne sont que des dialectes issus du latin parlé, " poursuivit Joanny, récitant malgré lui sa grammaire ; " ce sont des langues vulgaires, d'anciens patois de paysans. Un temps viendra, vous dis-je, où de nouveau on enseignera le latin dans toutes les écoles de l'Empire,

le latin classique, et où tous les vulgaires seront oubliés. Et ce jour n'est peut-être pas si éloigné qu'on pense. — Voulez-vous, Mademoiselle, que je vous dise une chose ? Mais vous ne la répéterez à personne, vous me le promettez ? Eh bien, j'ai appris, tout seul, à prononcer le latin à peu de chose près comme les anciens Romains le prononçaient. Il m'a fallu longtemps. Parce que, d'abord, je ne pouvais pas m'exercer à haute voix ; dans les collèges français, on prononce le latin d'après certaines règles, et si l'on s'écarte de ces règles, les autres élèves rient, et puis les professeurs n'aiment pas cela. Les Américains, quand ils sont nouveaux ici, prononcent le latin à l'espagnole ; mais on leur apprend bien vite à le prononcer à la française. Il ne s'agit pas seulement de certaines lettres ; il s'agit aussi de la quantité des voyelles. C'est parce que je l'ai bien apprise que je suis bon en vers latins. Parfois, quand je suis seul, et surtout pendant les vacances, en me promenant dans la campagne, je me récite de longs passages de Lucrèce, de Virgile et d'Ovide, en accentuant les mots à la romaine. Vous ne pouvez pas savoir quel plaisir c'est pour moi. Il me semble que je parle, dans leur propre langue, à tous ces grands hommes de l'Antiquité, et qu'ils me comprennent ! Par malheur, il faut que je me surveille attentivement, en récitant les leçons et en lisant les textes des versions ; je n'ai pas envie qu'on s'aperçoive que je n'accentue pas comme tout le monde.

— Mademoiselle, je ne vous ennuie pas, au moins ? "

Elle répondit : " Non, vous ne m'ennuyez pas. " Et elle ajouta dans un soupir : " Monsieur Léniot, pourquoi ne faites-vous pas un meilleur usage des dons que Dieu

vous a faits ? " " Tiens, " pensa Joanny, flatté, "elle s'aperçoit que j'ai des dons. " Il reprit :

— Tout le mal est venu du morcellement de l'Empire. Le nombre des habitants avait augmenté, j'en conviens. Mais c'était assez de deux empires, l'un à l'Orient et l'autre à l'Occident, d'un Empire-Janus plutôt, présentant les deux faces du monde civilisé à la barbarie de l'univers. Pourquoi a-t-on permis à des usurpateurs, de prendre les titres de Roi d'Angleterre, de Duc de Bourgogne, de Roi de France ? Mais non, partout où sonne la parole romane nous sommes sur le territoire de l'Empire : Voyez, autour de nous, les Gaules, dans la plénitude de leur été ; voyez là-bas, Lutèce. Elle a grandi, certes, Lutèce des Parisiens, depuis le temps où l'Empereur Julien y venait passer les mois d'hiver ; — non, c'était avant qu'il devînt Empereur. — La population de l'Empire a augmenté : il faudra plus de fonctionnaires qu'autrefois, voilà tout. — Il y a aussi les Amériques, l'Australie, les Colonies européennes d'Afrique. Mais l'Administration qui a gouverné la moitié de l'Europe pourra bien gouverner la moitié du Monde. — Au moins, vous ne me trouvez pas ridicule ? "

Elle l'écoutait sans ennui.

— C'est que, " reprit Joanny, " lorsque j'ai parlé de cela, une ou deux fois, on s'est moqué de moi. Mon correspondant, à Paris, un dimanche, m'a d'abord écouté sans rien dire, puis il m'a conseillé de lire un roman de Flaubert, " Bouvard et Pécuchet, " pour y trouver des idées " du genre de la mienne ". J'ai bien compris, au ton, qu'il voulait plaisanter, et je ne tiens pas à lire ces livres modernes, qui ont été écrits par des auteurs qui ne seraient peut-être pas capables de traduire leurs propres

ouvrages en bon latin !... Une autre fois, j'ai voulu faire comprendre mes idées à un vieil ami de ma famille, qui me paraissait plus intelligent que le reste de la compagnie. Il s'est mis à rire tout de suite, et m'a dit qu'il avait vu bien des réactionnaires dans sa vie, mais qu'il n'avait jamais rencontré un homme qui fût aussi réactionnaire que moi; et que ce n'était pas beau, pour le fils d'un vieux républicain, d'avoir de ces idées-là. — Parce que, dans l'intérieur, ou, comme nous disons, en province, les enfants doivent avoir les mêmes opinions politiques que leurs parents : s'ils y manquent, on les mésestime. Oh ! Mademoiselle, vous ne pouvez pas vous figurer combien l'intérieur est encore sauvage ! — Enfin, cet homme riait. Alors, pour l'agacer, je lui ai dit que je me considérais, non pas comme un Français, mais comme un Citoyen romain. J'avais deviné juste : ça l'a mis en colère tout de suite. J'avais dérangé ses pauvres larves d'idées, et elles grouillaient dans son crâne étroit. Il était tout rouge. Comme il me paraissait petit, borné ; il tenait dans ma main; il s'y trémoussait, comme un insecte qu'on taquine. Je voyais en lui, non pas un homme, mais un produit manufacturé, une machine à dire ce qu'il faut dire et à penser ce qu'il faut penser. Ah ! si jamais je me suis senti supérieur à quelqu'un, c'est bien à cet imbécile ! "

— Oh ! Monsieur Léniot, ce n'est pas bien de parler ainsi ! "

Il y avait un tel accent de reproche dans la voix de la jeune fille, que Joanny se tut, tout décontenancé. Il avait jusque là déclamé, avec le bel aplomb que lui donnait la certitude d'être approuvé entièrement de celle qui l'écoutait. Et, bien au contraire, la voici qui protestait, à bout

de patience, contre ses paroles. Enfin quoi, il lui avait déplu ; et c'était ce qui pouvait lui arriver de pire. Il continua de parler, mais son cœur n'était plus dans ce qu'il disait. Tout ce qu'il se disposait, l'instant d'avant, à exprimer brillamment, lui parut soudain ridicule, vain et sans intérêt. Il prit un détour, entama le chapitre des vertus romaines. Il exalta la pauvreté surtout :

— Rome, " dit-il, " est la fille aînée de la pauvreté : voilà le secret de sa puissance. Les poètes du Siècle d'Auguste eux-mêmes s'en rendaient compte. Ecoutez ce que dit Horace :

" Hunc....

ce mot se rapporte à Fabricius dont il vient de parler,—

Hunc et incomptis Curium capillis,
Utilem bello tulit et Camillum
Saeva paupertas et avitus apto
Cum lare fundus !

" Saeva paupertas " : la " cruelle pauvreté ".....

Joanny resta bouche bée ; il venait de lire dans les yeux de la jeune fille une pensée qui l'affola. Ces yeux semblaient dire : " Est-ce une insolence ? se moque-t-il de moi ? " Il se souvint alors qu'une dame, à qui il avait déclamé, un jour, un passage de Tacite, lui avait dit d'un ton fâché : " Vous pouvez bien m'insulter si vous voulez : je ne comprends pas ce que vous dites. "

L'appel à l'étude du soir les sépara tout aussitôt. Elle ne lui tendit pas la main...

Toute la soirée, Joanny eut les tempes bourdonnantes et les joues enflammées. Il lui avait déplu. Il avait été ridicule, d'abord ; et, ensuite, odieux. Ah ! ces grandes

tirades bêtes et puériles : " Léon, Empereur d'Occident ", et l'invocation aux mânes de Caton ! Il y avait là de quoi mourir de honte. Il aurait voulu renier ces phrases. Au moins, s'il les avait écrites, il aurait pu les effacer avec une gomme. Mais il n'y a pas de gomme, au monde, qui puisse effacer dans la mémoire des autres les paroles que nous leur avons dites. Il aurait dû, aussi, s'excuser d'avoir fait cette citation latine. Mais ce qui avait dû la scandaliser, c'est qu'il s'était moqué de ses propres concitoyens et qu'il avait renié sa patrie.

— Ça doit lui sembler monstrueux, à cette pauvre fille ! Rien de plus conservateur que les femmes ; leurs idées sont toujours en retard d'une génération au moins ! "

Lorsque, du haut de son esprit, il avait raillé la sottise du républicain de province, comme le Bon-Sens, l'infâme Bon-Sens, outragé, avait frémi en elle ! Quoi, elle était de tous points pareille au " produit manufacturé " qu'il avait mis en colère. Alors, il regretta de ne l'avoir pas scandalisée davantage, de ne l'avoir pas poussée à bout. C'est un jeu : avec quelques paradoxes bien choisis, on fustige l'intellect des sots : d'abord ils se fâchent, et puis ils finissent par hurler comme des chiens. Oh, le joli petit jeu de société !

Les sots ? Mais qu'est-ce que les sots ? La distinction, si nette, qu'il établissait, correspondait-elle à la réalité ? C'était vraiment trop simple, de dire qu'il y a deux classes d'hommes : les imbéciles et les gens intelligents, et de se ranger, naturellement, au nombre de ces derniers ! Et pourtant les poètes classiques se font un mérite de mépriser le vulgaire. Ah ! il était fatigué de ces réflexions. La vérité, c'est qu'il y a des choses qu'il ne faut pas dire devant tout

le monde. De même qu'on ne s'habille pas d'une manière extraordinaire pour aller dans la rue, à cause des gamins qui vous régaleraient d'un charivari ; de même il ne faut pas laisser voir à tout venant les pensées extraordinaires qu'on a ; on pourrait s'entendre dire : " Oh ! Monsieur Léniot, ce n'est pas bien, de parler ainsi. "

Et lui, qui avait pensé trouver, à défaut d'une amante, au moins une amie, une camarade à qui il pourrait tout dire, une égale ! *Une égale* ! — Bon, il retombait encore dans ses théories sur la bêtise des gens. Il lui avait déplu, et voilà tout.

Le lendemain, il s'excusa de son mieux :

— Je vous ai bouleversée, hier soir, avec mes paradoxes ; et j'ai été assez impoli pour citer du latin. Dites que je vous ai bien ennuyée ? "

— Mais non, je vous assure ; et vous ne m'avez pas du tout *bouleversée*.

— Vous êtes bien bonne, de me dire cela. Mais désormais, nous serons bons camarades, n'est-ce pas ?... Je voudrais tant vous laisser un souvenir qui ne soit pas mauvais.

Elle ne répondit rien. Il se sentit très loin d'elle ; tout-à-fait étranger à sa vie. Mais ce ne fut qu'une impression passagère. Ils ne firent jamais plus allusion à cet incident.

XV.

A quelques jours de là, il lui rendit la " Vie de Sainte Rose de Lima. " Il avait retrouvé dans ce livre, plusieurs des expressions les plus vives qu'elle avait employées dans leurs entretiens, par exemple : " le lit étroit et dur de la

Croix ". Il aurait pu lui parler de cela ; mais il eut peur de lui faire trop de peine. Il se contenta de dire, en prenant, malgré lui, un air important :

— C'est une vieille traduction espagnole des Actes des Saints. Cela sent son castillan de la fin du Siècle d'Or."

— Vous connaissez aussi la littérature espagnole? Vous êtes un vrai savant, Monsieur Léniot ?

— Oh, Mademoiselle... "

Elle ne se moquait pas ; elle s'était même efforcée de mettre un ton respectueux dans sa question. Joanny se rengorgeait.

— Mais si ; M. Santos Iturria a dit un jour devant moi que vous étiez le meilleur élève du collège. "

Alors, il essaya de lui expliquer le classement des devoirs, les compositions, le tableau d'honneur. Mais il y mettait trop d'ardeur, et l'on voyait tout de suite qu'il y attachait une importance exagérée. En dehors du collège, tout cela n'était d'aucun prix, et à peine compréhensible. Il se tut, interdit : il n'osait même plus prononcer le mot " composition ", qui soudain lui parut exprimer une idée enfantine, dont les grandes personnes sourient non sans raison. Il sentit que le défaut de maturité de leur esprit se trahissait dans tout ce qu'ils disaient, dans la manière dont elle avait exprimé ses sentiments religieux comme dans la façon dont il lui avait parlé de l'histoire romaine.

— Vous travaillez beaucoup " ? dit-elle.

— Oui, beaucoup. On croit que j'apprends facilement, mais ce n'est pas vrai ; mon esprit est lent, je ne saisis pas les choses du premier coup. Vous voyez que je vous avoue même des imperfections. "

Elle lui demanda si c'était par goût pour ses études ou

bien par obéissance pour ses parents qu'il se donnait tant de peine ?

— Non, c'est pour plaire à quelqu'un ; c'est pour être digne de quelqu'un... Il y a un mois, je ne savais pas au juste à qui je voulais plaire, mais je savais que cette personne viendrait. C'est pour honorer sa venue que je décorais de gloire toute ma vie, que je faisais de ma vie un beau palais qu'elle viendrait habiter. Maintenant cette personne est venue... C'est vous. »

Et voilà, c'était dit. Elle ne rougit pas ; elle restait calme. Elle était si belle qu'il croyait sentir la chaleur de son visage. Bientôt elle demanda en quelle classe était Santos Iturria. Puis elle ne parla plus que de choses insignifiantes. Ils se séparèrent plus tôt que de coutume.

Imprévu, presque inaperçu, le grand période était arrivé, avait été dépassé — dans un profond silence. C'était un échec bien complet, cette fois. Joanny était furieux d'avoir menti pour rien. Car enfin ce n'était pas pour les beaux yeux — assurément très beaux — de Fermina Marquez qu'il travaillait. Cela devait arriver : maintenant, il la déstestait cette dévote !

Le lendemain et les jours suivants, jusqu'aux vacances de la Pentecôte, ils restèrent constamment près de Mama Doloré, et n'échangèrent que des propos de politesse.

XVI

Camille Moûtier était un élève de cinquième. A treize ans, c'était un petit garçon pâle ; aux cheveux bruns toujours coupés trop courts, aux yeux tristes. On devinait

que ses regards avaient été vifs et malicieux, mais autrefois, avant son entrée au collège. Car il n'était pas fait pour la vie de collège. Pour lui, elle était un supplice renouvelé tous les jours. On comprenait, en l'observant, qu'il avait tellement pris l'habitude de souffrir que la souffrance était devenue sa meilleure amie.

Il n'aspirait qu'à se faire tout petit, qu'à disparaître. Il connaissait la douleur qu'infligent les maîtres, l'administration aveugle, par leurs réprimandes et leurs punitions. Et il connaissait aussi la douleur qu'infligent les Autres, les camarades brutaux, surtout ceux qui savent torturer les âmes par des railleries affreuses, ou par des humiliations qui font souhaiter la mort. Déjà même plusieurs fois, il avait songé à se tuer ; mais une crainte religieuse l'en avait empêché. Il se résignait donc à vivre. Et même il essayait de paraître gai, pour ne pas s'attirer, par un air maussade, plus de persécutions. Quelquefois, ne pouvant presque plus retenir son envie de pleurer, sur les rangs ou au réfectoire par exemple, il se mettait à faire des grimaces, dont tout le monde riait, mais qui l'aidaient à refouler ses larmes.

Camille Moûtier était vite devenu un très mauvais élève. En effet, les punitions et les mauvaises notes étaient bien plus faciles à supporter que les mille taquineries des camarades. Il s'était bien battu, les premiers temps, et il lui arrivait bien encore de donner quelques coups de poing, quand un peu de colère se ranimait en lui. Mais sa colère avait été usée par le désespoir. Les taquins s'acharnaient sur lui. Et de plus, sa fierté était si délicate, que certaines plaisanteries, que d'autres eussent supportées sans chagrin, et qu'on fait cesser en ripostant une fois pour toutes,

l'affectaient comme des injures graves, dont le souvenir le torturait. Mon Dieu, nous ne pouvons pas être bons.

Il attendait la nuit pour pleurer à son aise. Si l'on n'a pas mis votre lit en portefeuille, et si l'on n'a pas glissé une assiette pleine de purée entre vos deux draps, vous pouvez pleurer tout votre soûl. Camille Moûtier attendait que tout le monde fût endormi ; alors tout son chagrin montait dans ses yeux, débordait, et coulait doucement sur ses joues. J'ai souvent prêté l'oreille à ces grands désespoirs d'enfants : on n'entend pas de sanglot, on n'entend rien, sinon, à de longs intervalles, *un petit sifflement*. Si le surveillant était éveillé, il pourrait croire qu'un mauvais plaisant sifflote.

Aussi, la joie que lui apportaient les vacances était-elle presque trop grande pour lui. Ces vacances ! il jouissait d'elles dans toutes leurs minutes. C'étaient des rendez-vous avec lui-même ; il s'y retrouvait, libre et gai comme avant son entrée au collège. Pour quelques jours ou quelques semaines, il cessait d'être une pauvre chose souffrante et pleurante. Et ses parents, le voyant si joyeux, si attentif à ses jeux, si "enfant", s'attendrissaient sur l'insouciance et le bonheur sans mélange de l'enfance, — de l'enfance telle que Madame Amable Tastu et Victor Hugo l'ont chantée : le meilleur temps de la vie.

Mais l'entrée de Fermina Marquez dans l'existence du collège, enleva beaucoup de leur bonne saveur aux vacances du petit Camille Moûtier. Maintenant il avait trouvé quelque chose à aimer dans son enfer. Dès la première minute il fut certain qu'il n'oserait jamais s'approcher d'elle, qu'il ne serait jamais rien pour elle. Avant même d'avoir été aperçu d'elle, il priait pour elle tous les soirs.

Il fut jaloux de Santos et il fut jaloux de Léniot. En pensée, il se donnait à elle, pour toujours, ne voyant plus rien au monde, sourd, extasié. Il se remit à vivre. Quelques combats, où il eut le dessus, écartèrent de lui, pour quelque temps, les taquins. Alors il osa faire connaissance avec le petit Marquez, qui était aussi en cinquième. Etre vu avec Marquez lui plaisait ; est-ce qu'ainsi il n'était pas plus près d'elle ; est-ce que son nom n'était pas associé, dans la pensée de ceux qui le voyaient marcher au côté de Marquez, avec son nom à elle ? On écrivait sur les murs les noms de ceux qui devenaient des inséparables ; les amitiés trop exclusives étaient tournées en ridicule, et on les persécutait si bien, qu'on réussissait parfois à les rompre. Eh bien, le jour où Camille Moûtier lut, sur les murs du manège, l'inscription : " Moûtier et Marquez ", il fut plus gai qu'il n'avait jamais été depuis son entrée à Saint-Augustin : " Si elle avait lu cela ! "

Il ramenait à elle tous ses propos : parler de son frère, c'était encore, pour lui, parler d'elle ; parler de Paris, où elle habitait, c'était encore parler d'elle ; parler de la Colombie, parler de l'Amérique, parler de l'histoire d'Espagne, parler de la bataille de Rocroi, c'était encore parler d'elle ! Les progrès qu'il fit en castillan furent étonnants : le castillan n'était-il pas la langue maternelle de Fermina Marquez ? Et, dans ce prénom étranger : Fermina, il voyait quelque chose d'admirable ; ce prénom résumait pour lui toute la beauté du monde. C'était la plus belle parole qui fût sortie de la bouche des hommes. Il n'aurait jamais trouvé le courage de dire à haute voix : Ferminita. Ce diminutif était trop familier, trop près d'elle.

Pourtant, s'il avait pu être vu par elle... seulement vu!... A la Pentecôte il eut la chance de passer un jour entier à Paris; un vrai jour vivant de Paris, et non pas un de ces dimanches renfrognés et mornes, lorsque tous les magasins se sont fermés exprès pour n'être pas vus des collégiens et des Saint-Cyriens. Les Saint-Cyriens, eux, semblent sourire avec mystère en passant le long des devantures closes: ils ont vu les étalages jeudi dernier. Mais pour les collégiens, pas d'étalages: cela pourrait leur faire oublier leurs thèmes. Jusqu'aux librairies qui sont oblitérées : les collégiens doivent se contenter des éditions classiques; et la littérature contemporaine n'est pas faite pour eux. Du reste, elle ne vaut rien: MM. les surveillants-généraux, qui se montent des bibliothèques avec les romans confisqués aux élèves, vous donneront à entendre que, pour commencer à avoir du talent, un auteur doit être mort depuis soixante-quinze ans.

Camille Moûtier avait passé tout un samedi à Paris, chez son correspondant qui, s'étant souvenu de l'existence du petit collégien, l'avait envoyé chercher à Saint-Augustin par son domestique. C'était une corvée pour le domestique: il dut faire semblant d'écouter tout ce que ce petit garçon lui dit de l'Amérique et des beautés de la langue castillane. Arrivé dans l'appartement sombre de la rue des Saints-Pères, Camille Moûtier fut aussitôt confié à un neveu de son correspondant, un jeune homme de vingt ans, qui faisait son droit.

Camille l'avait déjà vu, ce grand étudiant en droit; mais il n'aurait su dire en quel lieu ni quand. Cet appartement et cette famille lui apparaissaient toujours comme des choses et des gens vus en rêve, dans un rêve qui

revient quelquefois, mais qui ne dure jamais assez pour que l'aspect des lieux et que les traits des gens se gravent dans la mémoire du dormeur. Même la notion de leurs liens de parenté était incertaine, pour lui ; cette vieille dame, était-elle une invitée de chaque dimanche, une tante de province, ou bien la mère de son correspondant ? Il les prenait les uns pour les autres. Il ne reconnaissait avec certitude que son correspondant lui-même : il avait toujours une redingote à revers de soie et une calotte de velours noir.

Il pouvait bien les ignorer ; eux, ne se gênaient pas pour lui : ils continuaient devant lui leur existence quotidienne, parlant de choses et de personnes qu'il ne connaissait pas. C'était un rêve, ni bon ni mauvais ; fatigant, plutôt ; parce que, bien qu'il évitât avec soin de se mêler à l'action des personnages, il devait s'observer et répondre quand on l'interrogeait. A table, par exemple, vous ne savez jamais si c'est vraiment à vous qu'une question s'adresse.

Donc, en ce jour d'été, sous le plafond des rues fraîchement peint en bleu, Camille Moûtier rêva qu'il se promenait avec Gustave, le fantôme qui faisait son droit. Gustave était un peu honteux d'être vu avec un potache. Et toute conversation, avec ce gosse, lui semblait impossible : ils n'avaient rien de commun. C'était une journée perdue. Mais bah, il retrouverait bien d'autres journées d'été, qui le dédommageraient de celle-ci ; d'autres journées, passées en des compagnies infiniment plus intéressantes. Il répondait par monosyllabes à Camille Moûtier qui lui expliquait abondamment la découverte du Darien, l'expédition de Balboa, et comment la Nouvelle-Grenade était devenue

la Colombie. Ce petit garçon savait bien sa géographie. Un peu plus tard, la voix du petit garçon trembla très fort, et Gustave qui ne songeait même plus à lui, avait prêté l'oreille : le petit garçon parlait d'un de ses camarades, nommé Francisco Marquez et de la sœur de ce camarade, Fermina. Gustave blasphéma :

— Fermina ? En voilà un nom à coucher dehors ! Fermina !

Devant le beau magasin de jouets qui est au coin de la rue du Louvre et de la rue de Rivoli, sous les arcades, ils s'arrêtèrent. Le petit garçon, comme il sied à un petit garçon, ne se lassait pas de regarder l'étalage. Il fallut entrer dans le magasin. Et Gustave fut surpris de voir que le petit garçon achetait un petit drapeau, un drapeau de soie imprimée collé à une hampe de fer. " Qu'est-ce que le petit garçon voulait faire de cet accessoire de cotillon ? " Vraiment les grandes personnes ne savent rien comprendre.

Et, le lendemain de la rentrée, à la récréation de une heure, Camille Moûtier, ayant aperçu Mama Doloré et ses nièces dans le parc, sortit de la cour, le cœur battant très fort. Une fois hors de la vue des surveillants, il se mit à courir, et, comme un beau chevalier paré des couleurs de sa dame, il passa devant Fermina, tenant à la main un petit exemplaire du drapeau colombien, flottant !

— Tiens ", s'écria la jeune fille, " le drapeau de mon pays ". Camille Moûtier revint sur ses pas, et balbutia :

— J'allais le porter à Paquito ; où est-il, Mademoiselle ? " Il n'attendit même pas la réponse. C'était déjà trop pour son courage. Il se sauva.

Ce fut la grande aventure qu'il eut cette année-là.

XVII

Santos Iturria, à la rentrée des vacances de la Pentecôte, parut avec une physionomie radieuse. Il ne profitait jamais des vacances, et c'était un événement que de l'entendre appeler, un jour de sortie, au guichet du parloir. Lui-même semblait ne pas tenir beaucoup à ces congés ; ses équipées nocturnes en compagnie du nègre lui suffisaient. Mais à l'approche des vacances de la Pentecôte de cette année-là, il avait tout mis en œuvre pour obtenir une sortie. Et il avait réussi à se faire demander par un jeune secrétaire de la légation mexicaine, qu'il avait connu à Montmartre.

Joanny Léniot voyait clair en lui-même ; il avait bien dit : son esprit était lent, et il ne comprenait pas les choses du premier coup. Même lorsque le lendemain de la rentrée, Santos, l'ayant rencontré dans un couloir, lui eût dit : " Petit Léniot, il y a deux personnes que vous gênez bien, " il n'avait pas compris. Il fallait qu'il vît.

Et il avait vu.

— La chica sera ici dans un instant," dit Mama Doloré en accueillant Joanny. Il répondit d'une voix très calme :

— Oui ; elle est dans la charmille avec Iturria senior. "

— Ah vraiment ? " fit Mama Doloré, avec indifférence. Pilar posa sur lui un de ses beaux regards de feu noir, sérieusement. Cette enfant savait-elle ? Elle avait peut-être pitié de lui. Il ne manquait plus que cela !

— Quand elle reviendra, dites-lui que je l'attends sur la terrasse. "

Il y monta. Quelques minutes plus tard, Fermina Marquez était près de lui. Il ne lui dit pas bonjour. Mais d'un

geste théâtral, il lui montra Paris, c'est-à-dire cette légère brume grisâtre que l'on apercevait à l'horizon.

— C'est grâce à mes pareils que cette ville mérite de s'appeler la Ville Lumière. — Vous comprenez ? "

Elle ne répondit rien.

— Vous comprenez ? "

Voyant qu'elle était décidée à se taire, il se tourna vers elle, et lui dit l'auguste vérité :

— J'ai du génie ".

Elle ne dit rien. Elle s'attendait à une scène d'un autre genre. Elle éprouvait même un soulagement, à voir que les choses prenaient cette tournure. Quant à lui, il la regardait avec un sang-froid qu'il n'avait jamais encore possédé en sa présence. Il pouvait même la regarder dans les yeux sans être ébloui. Il lui semblait qu'il portait en lui-même une beauté auprès de laquelle la beauté de la jeune fille disparaissait.

— Quand je vous ai dit que c'était pour vous plaire, ou pour plaire à une femme, — que je travaillais, j'ai menti. J'ai menti et je m'en vante ! C'est pour moi que je travaille. Je suis possédé par une ambition si grande que seule l'assurance d'une gloire immortelle pourra la satisfaire. Je m'étonne, vraiment, que vous n'ayez pas compris plus tôt que vous aviez affaire à un homme de génie. " Il ricana ; mais aussitôt il continua sans violence :

— On peut s'y tromper, en effet. Surtout avec moi, qui n'ai rien que mon génie, et qui suis absolument dépourvu de *dehors*, comme ils disent ; absolument dépourvu de brillant, et sans conversation, et sans talent de société, et presque sans intelligence après tout ! Oui, je suis tout seul avec le fardeau de mon génie, qui est comparable à

une très haute montagne, abrupte et noire, d'un aspect trop austère pour vos regards, Mademoiselle. — Oh, écoutez-moi jusqu'au bout ; je ne vous dirai rien qui puisse vous faire de la peine. Tenez, asseyons-nous. "

Il lui prit la main et l'entraîna. Elle cédait, ne souhaitant même pas s'en aller. Elle savait qu'il venait de la voir dans la charmille avec Santos. Or, il lui semblait qu'il ne s'agissait plus de cela, mais de choses beaucoup plus graves, qu'elle comprenait mal. Il dit :

— L'amour de nulle femme ne suffira jamais à remplir mon cœur. Ce que je veux, c'est la gloire. Et la vraie gloire, celle qu'on n'a pas demandée. Je vois autour de moi de bons élèves qui ne sont pas satisfaits d'être ponctuels et de faire des devoirs sans fautes ; ils éprouvent le besoin de fortifier leur position par toutes sortes de petites intrigues : ils cherchent à rendre des services aux surveillants, ils rient de tous les bons mots que disent les professeurs à leurs cours. Pour moi, je ne puis faire cela : mon visage, aussi bien que mon âme, est trop sévère. Je travaille sans aucune ostentation de zèle ; mais si vous saviez avec quelle application farouche ! J'accueille les compliments mêmes avec une indifférence simulée. Enfin, j'aime à sentir que je suis antipathique à tous les professeurs, et que, malgré cela, ils sont bien obligés de me donner les meilleures notes.

" J'ai pour correspondant à Paris Julien Morot, le romancier. Il paraît qu'il est célèbre. Je respecte tellement la gloire, que je respecte même sa gloire à lui, dont je ne voudrais pour rien au monde. C'est une gloire pareille à la célébrité d'une maison de commerce : elle ne se soutient que par une incessante réclame. Payée en services rendus

à des gens influents, payée en dîners et en réceptions, payée en argent même, c'est la réclame qui est à la base de la célébrité de cet écrivain. Aussi, il sait ce que vaut la gloire ! Un jour, il m'a dit : " Fais-toi des relations, c'est le seul moyen d'arriver. " Comprenez-vous : cela veut dire qu'il méprise sa gloire : elle est, pour lui, un fonds de commerce qu'il exploite et qui lui rapporte tant par an. Il voudrait bien avoir le temps d'écrire pour son propre plaisir, il voudrait bien pouvoir libérer ce qu'il a de génie. Mais il est pris dans l'engrenage : les éditeurs, les directeurs de revue, l'accablent de commandes. On ne le laisse pas tranquille. Et lui, il sait que toute sa célébrité est un leurre ; que, dix ans après sa mort, son nom sera tombé dans un oubli profond ; et que même cette célébrité, dont il aura joui de son vivant, le desservira auprès de la postérité : car le dédain tombé sur les œuvres de sa maturité, enveloppera aussi ses deux ou trois premiers livres, qu'il a, dit-il, écrits naïvement, avec foi, avec enthousiasme, ses deux ou trois premiers livres qui sont assurément le meilleur de son œuvre. Il sait tout cela. J'ai quelquefois pensé ; " Pourquoi ne préfère-t-il pas une fortune médiocre, l'obscurité de son vivant, et la gloire posthume, à cette célébrité artificielle et à cet avilissement de son talent ? " Mais un jour, il me donna une terrible réponse à cette question que je m'étais posée. Comme je lui parlais d'une théorie esthétique moderne : — " L'art pour l'art, c'est très joli, " me dit-il, " mais, vois-tu, il faut vivre. " Et il regarda sa femme et ses enfants. Il a perdu même le droit d'être pauvre.

" Au début de ma vie, l'exemple de Julien Morot précise, par contraste, mes instincts. J'appliquerai à ma

carrière politique des principes exactement opposés à ceux qui dirigent sa vie artistique. Moi, je ne m'enchaînerai à rien, ni à personne. Mon isolement sera complet ; il l'est déjà. Je resterai enfoui dans le silence et dans l'obscurité ; je fuirai le monde. Ma jeunesse sera pareille à celle du lieutenant Bonaparte. Je subirai, s'il le faut, avec patience, les dédains du monde, les ricanements des sots, j'affronterai avec calme les sourires d'incrédulité de mes proches, — mais le jour où mon soleil se lèvera sur eux, tous les hommes s'agenouilleront dans mon rayonnement matinal !

" J'attendrai. J'ai de la patience. J'ai déjà si longtemps attendu. Depuis que je pense, depuis que j'ai des sensations, j'ai vu mon génie en moi. J'ai donc pris l'habitude d'être méconnu. Ma mère m'emmenait chez la couturière et chez l'épicier, et je m'étonnais que ni la couturière ni l'épicier ne vissent que j'étais un enfant de génie. J'avais tort de m'étonner. Maintenant encore, ils ne voient pas que je suis un homme de génie ; ils ne peuvent pas voir cela. Ils ne savent même pas que je suis un bon élève ; ou, si ma mère le leur a dit, ils l'ont oublié. Ils me saluent d'une manière obséquieuse ; mais c'est parce qu'on leur a dit que mon père gagne deux cent mille francs par an dans les soieries. Ils honorent en moi la puissance de l'argent, que je méprise, moi. Ils ne rendront hommage à mon génie que le jour où ils m'auront vu, tranquille et maussade, passer à cheval en avant de toute l'armée !

" Je me rappelle, quand j'avais neuf ans, sept ans même. Des vieillards venaient chez nous. Leur vie était faite, et ils arrivaient sans gloire au seuil du tombeau. Sans gloire ; les deux mots terribles ! Avaient-ils même jamais désiré la gloire ? Avaient-ils du moins, dans leur

âme, les ruines majestueuses d'un grand espoir brisé ? Non ; ils n'avaient jamais eu d'ambition. Ils avaient été étudiants à Paris, et puis ils étaient venus s'installer notaires ou avoués en Province. Ils tiraient vanité de n'avoir jamais rien désiré de chimérique, c'est-à-dire rien de grand, dans toute leur existence. Et moi, petit garçon taciturne, quantité négligeable, moi, je les méprisais dans mon cœur. Ils avaient traversé la vie en silence, pareils aux animaux, que la Nature a inclinés vers la terre et qu'elle a faits esclaves de leurs appétits grossiers. " Il hésita une seconde. " Cette phrase est de Salluste, " dit-il ; et il poursuivit :

" Pourtant, je savais à peine, alors, ce que c'était que la gloire ; ce que c'était que l'ambition, et toutes ces passions dont je suis plein.... D'autres fois, nous avions à recevoir et à traiter des marchands, des financiers, enfin toutes sortes de gens vulgaires. Comme je ne leur adressais jamais la parole, parce que leur vue seule suffisait à m'écœurer, ils me prenaient pour un enfant arriéré, et me demandaient : " Comment je m'appelle, moi ? " Un jour, j'ai répondu à l'un d'eux, avec une lenteur et une douceur extrêmes : " Im-bé-ci-le ". Mon père m'a souffleté ; mais j'avais produit mon petit effet, je vous assure.

" O Mademoiselle, ma modestie et mon humilité n'ont pas de borne ! Tant qu'un homme n'a pas renié expressément, en ma présence, son propre génie, je crois à son génie. Mais presque tous les hommes avec une candeur bien remarquable, certes, s'empressent de nier toute prétention au génie. On en trouve même qui vous disent : " Dès qu'on a acquis un peu d'esprit critique, et pour peu qu'on soit intelligent, on s'aperçoit qu'on n'a pas de génie ". C'est ainsi qu'ils avouent leur propre nullité, qu'ils

s'infligent eux-mêmes cette épouvantable deminutio capitis. Combien en ai-je vu abdiquer de cette façon! Mademoiselle, *maintenant*, vous pouvez entendre ma profession de foi : je méprise l'esprit critique ; je hais la science ; et je ne respecte que les passions humaines, parce qu'elles seules comptent, au milieu de toutes les sottises modernes! "

Il n'avait pas cessé de la regarder. Il lui disait des choses folles ; des choses qu'il n'eût pas même osé s'avouer, en tout autre temps. Et cependant, il la dominait. Pour elle, résignée, elle le laissait divaguer. Elle restait là, prêtant à peine l'oreille à ce qu'il disait, attendant qu'il eût fini. Il reprit :

— Considérez un peu quelle est ma position. Ne suis-je pas semblable à un homme qui posséderait des milliards cachés dans un souterrain ? Cet homme habiterait une petite ville, il ne pourrait pas sortir de cette petite ville où l'on ne trouverait rien de ce qui s'appelle le luxe. Il serait obligé de vivre comme les autres habitants, sans pouvoir jamais dépenser ses milliards. Et cette richesse fabuleuse, les gens de ce petit pays ne voudraient pas croire qu'il la possède vraiment. Et, quand il parlerait de ses milliards, on lui rirait au nez. — Avez-vous lu " Le Secret de Monsieur Synthèse ", de Louis Boussenard ? Je l'ai lu, quand j'avais neuf ans, et je m'en souviens encore. Il y a dans ce livre un personnage qui est l'homme le plus riche et le plus savant du monde ; c'est le Docteur Synthèse. Il possède un capital qui lui permettrait de devenir, du jour au lendemain, " propriétaire foncier du Globe ". Que mon jour vienne seulement, et moi aussi j'ai, non dans les banques, mais en moi-même, de quoi devenir

propriétaire foncier du Globe ! Et mon jour viendra. Il est bien venu pour le lieutenant Bonaparte. Est-ce que : Joanny Léniot, cela ne sonne pas aussi bien ? Pour flatter mes parents, les petites gens chez nous me disent volontiers : " Vous serez si riche un jour, M. Joanny ". Ils ne se doutent guère combien je serai riche en effet. Ils en mourraient d'envie. — Voulez-vous une preuve de mon génie ? eh bien écoutez ceci :

" Mon père, il y a quelques années, avant qu'il me mît à Saint-Augustin, me fit suivre, pour quelque temps, les classes d'une école primaire de notre quartier, à Lyon. Mon père, dois-je dire, avait l'intention de se porter candidat à je ne sais quelle dignité publique. Ce fut pour flatter la plèbe qu'il me fit fréquenter cette école. Je dus la quitter au bout d'un mois : les élèves — tous — me persécutaient et auraient fini par me tuer. On a pensé qu'ils étaient jaloux de mes habits de bourgeois, de mes bonnes manières, de la richesse de mon père, enfin, chagrins que je ne fusse pas un de leurs semblables, c'est-à-dire : un voyou. Il y avait bien un peu de tous ces sentiments dans leur haine pour moi ; mais cette haine était vraiment trop forte : ils avaient deviné l'homme de génie en moi, et c'était l'homme de génie que ces jeunes Gaulois persécutaient, d'instinct.

" Les hommes se sont dit : Il nous est étranger ; ah ! le jour où, les ayant mêlés à tous les peuples de l'Empire dans l'immense creuset de mon armée ; ayant fait, de ces sauvages Gaulois de l'intérieur, des Citoyens romains, je passerai devant le front de leurs légions, de quel cœur ils crieront, mes insulteurs d'autrefois : Ave Cæsar ! — Et, lorsque les petits-enfants de leurs arrière-petits-enfants liront l'histoire de ma vie dans leurs manuels d'histoire,

comme ils sangloteront d'admiration et d'amour pour moi !"

Il la regarda posément. Il aurait pu continuer à mettre ainsi son âme nue devant elle. Il y trouvait un plaisir extrême. Il ne la respectait plus ; ou du moins il ne se gênait plus avec elle. Il se leva, voulant terminer lui-même l'entrevue.

— J'étais venu vous dire, Mademoiselle, que je n'aurai plus le plaisir de passer les récréations en votre compagnie. J'avais demandé à mon père l'autorisation de prendre quelques leçons d'aquarelle, avant les grandes vacances, pour avoir un passe-temps de plein air pendant Août et Septembre prochains. Mon père m'a donné son autorisation; j'ai vu le professeur de dessin... Nous commencerons par des fleurs, c'est très intéressant. Bref, mes récréations de l'après-midi se passeront désormais dans la salle de dessin. Je vous quitte. Je vais prendre congé de Madame votre tante et de Mademoiselle votre sœur... Mademoiselle.... "

Il s'inclina cérémonieusement. Il fut surpris de voir qu'elle lui tendait la main. Et sa poignée de main fut remarquablement énergique ; vraiment, elle *retint* sa main.

Tout de suite il alla prendre congé de Mama Doloré, donnant la même excuse, récitant le même mensonge. Il se demandait : " Comprend-elle que ces leçons d'aquarelle ne sont qu'un prétexte ? " — Pilar assurément avait compris. Il crut voir, dans son regard d'adieu, un regret : " Moi, je n'aurais pas dit non. " Mais peut-on jamais savoir ? Joanny se raisonnait : " Après tout, j'ai peut-être mal interprété ce regard ; et n'ai-je pas comme tout le monde, ma part de fatuité naturelle ? "

Cependant il allait solliciter une entrevue avec M. le

Préfet des Etudes. Il fallait que, dès le lendemain, il commançât ses leçons d'aquarelle, sans attendre l'autorisation paternelle, dont il était assuré d'avance, et qu'il demanderait ce soir même par lettre. L'huissier le fit attendre dans l'antichambre. Il s'y trouva assis en face d'une glace. Comme rien ne réfléchissait votre visage, dans l'intérieur du collège, vos propres traits cessaient bientôt de vous être familiers, et vous connaissiez mieux le visage de vos camarades que le vôtre. Quelques Narcisses possédaient bien de petits miroirs de poche dont ils se servaient en grand mystère. Mais Joanny n'était pas de ceux-là; et il retrouvait, dans cette glace, son image, comme on retrouve une personne que l'on connaît et dont on étudie le visage à chaque nouvelle rencontre. C'est en se regardant dans sa glace qu'un homme parvient à modifier, autant qu'il est en son pouvoir de le faire, les jeux de sa physionomie. Joanny voyait, avec une surprise mêlée de peine, quelques-uns de ses états d'esprit les plus habituels écrits clairement dans ses traits. L'expression trop attentive de ses yeux; ce pli à son front, voilà ce qu'il devait faire disparaître. Oui, un "visage sévère"; c'était bien cela. Un teint mat, des yeux bruns, et, surtout, des muscles faciaux presque immobiles, des joues qui ne pouvaient pas sourire; un visage lourd et dur, bien que d'un dessin délicat, presque classique; *romain.*

Une sonnerie électrique appela l'huissier dans le cabinet du Préfet des Etudes. Puis l'huissier revint pour annoncer "l'élève Léniot."

L'élève Léniot salua M. le Préfet des Etudes. Il lui exprima son désir de prendre des leçons d'aquarelle; et, en quelques minutes, tout fut réglé. Il dit ensuite, que

ses récréations étant désormais occupées par ces leçons, il ne pourrait plus accompagner « les dames Marquez » dans leurs promenades au parc. « Il serait peut-être opportun de désigner un autre élève pour me remplacer auprès d'elles, » ajouta-t-il avec une légère intonation ironique, que le Préfet des Etudes ne remarqua point.

— En effet ; mais, quel élève ?

— Je suis certain qu'elles agréeront très volontiers Santos Iturria. »

— Bien. Vous allez dire à M. Iturria senior que je désire lui parler, qu'il vienne ici . . . Ah ! M. Léniot » ajouta le Préfet des Etudes, comme Joanny se dirigeait vers la porte, « je puis bien vous l'annoncer tout de suite : vous avez été choisi, par le comité des Professeurs, pour faire le discours latin à Son Eminence. Son Eminence nous honorera de sa visite dans une quinzaine de jours ; tenez-vous prêt. Je vous félicite bien sincèrement, et je suis certain que, dans cette circonstance, vous soutiendrez la réputation du Collège, et la vôtre. Je ne vous retiens plus. »

On était déjà en étude. Léniot, passant devant l'étude de Philosophie, poussa la porte et entra. Il transmit au surveillant, l'ordre du Préfet des Etudes appelant Santos Iturria dans son cabinet. « Il va donc savoir que c'est moi qui facilite leurs entrevues » pensa Joanny. Il n'éprouvait aucune jalousie.

Il était même content. Une fois assis à sa place dans son étude, et tranquille, il rechercha les causes de son contentement. C'était d'abord cette grande nouvelle que venait de lui annoncer le Préfet des Etudes : il avait été désigné pour faire le discours latin à l'archevêque. C'était

là un honneur qu'il n'avait pas même osé souhaiter. " Quand les autres sauront cela ! — et mes parents. " Mais il y avait quelque chose dont il était encore plus satisfait : c'était le discours qu'il venait de faire à Fermina Marquez. Il l'avait improvisé rapidement, comme il improvisait, en marchant dans la cour des récréations, ses meilleures compositions françaises : il les portait " dans sa tête " pendant plusieurs jours, les modifiant, les retouchant, supprimant un adverbe, changeant de place tout un membre de phrase. Et, une heure avant le moment fixé pour remettre les copies, il écrivait sa composition, directement au net, sans une rature. C'est ainsi qu'il aurait pu réciter d'un bout à l'autre, sans hésitation, tout le discours de rupture qu'il avait fait à la jeune fille. Il en était satisfait : cette fois, il était bien sûr de n'avoir pas été ridicule.

A peine regrettait-il des mots un peu vifs : " des marchands, des financiers, toutes sortes de gens vulgaires " et le père Marquez qui était banquier. Mais non, ce n'était pas une sottise. Pendant tout le temps qu'il avait parlé, Joanny avait senti que, du fond de sa conscience, une force cachée le poussait à dire cela, et que tout cela était plein d'un sens plus complet qu'il ne croyait. Bref, il avait encore menti. Son génie, par exemple. C'était la première fois qu'il s'affirmait à lui-même l'existence de son génie. Quand il lisait cette " Vie de Franklin ", il ne croyait pas à son propre génie. Quand on lisait, en classe, le devoir de quelque autre élève, il s'étonnait devant mille pensées subtiles, mille habiletés de traduction qu'il n'eût jamais découvertes, lui. Que de fois il avait éprouvé la vérité du sentiment exprimé par ce vers :

" Mon génie étonné tremble devant le sien ".

En vérité, il y avait, dans sa vie, pour quelques instants où il lui semblait que sa personnalité remplissait le monde, des jours et des jours où il se sentait réduit à un point, et où l'univers était si grand que l'idée de son propre néant l'épouvantait. Au sujet de sa modestie et de son humilité il avait donc été sincère. Mais de nouveau il avait usé d'artifice lorsqu'il avait fourni ce qu'il avait nommé une *preuve* de son génie. Pendant qu'il parlait de persécution il avait obscurément associé les idées suivantes : Jean-Jacques Rousseau, — la folie de la persécution, — le génie. Sa preuve était double : apparente, en ce qu'il se disait persécuté à cause de son génie ; et évidente, parce que souvent l'homme de génie se croit persécuté. Oh ! c'était très fort !

En somme, toute son éloquence revenait à ceci : " Entre Santos Iturria et moi vous avez choisi. C'est bien. Mais sachez donc qui vous avez rejeté, et regrettez-moi ! " Il n'avait pas songé un instant à lui reprocher sa coquetterie, à lui dire combien cette coquetterie contredisait ses discours religieux ; bref, à l'accuser d'hypocrisie. " Voilà donc ce qu'elle redoutait ! " Voilà donc pourquoi son adieu avait été si cordial.

Sans transition, il songea aux beaux yeux sérieux de la petite sœur. " Moi, je n'aurais pas dit non ". Il se rappelait tous les gestes et toutes les jolies manières de Pilar. Un jour que son grand ruban s'était dénoué, il avait vu ses cheveux nus étalés sur ses épaules, des cheveux d'un noir absolu, qui devaient être lourds et durs au toucher. Fermina avait rattaché le ruban, prenant la chevelure à poignée... Couchaient-elles dans la même chambre ?...

" Moi, je n'aurais pas dit non ". Il gardait le souvenir de ce regard comme si c'eût été le souvenir d'une vraie caresse, qui le faisait rougir, qui fouaillait tout son sang.

Presque tous les jeudis, la mère et les sœurs de Requena (un gamin de huitième) venaient passer l'après-midi à Saint-Augustin. C'étaient trois petites Cubaines aux yeux hardis : Pilar, Encarnacion et Consuelo, seize, quinze et quatorze ans. Joanny avait souvent entendu parler d'elles, et il les avait vues quelquefois. On disait qu'elles se laissaient embrasser dans tous les coins du parc. Elles aimaient les baisers pour les baisers mêmes, et non à cause de ceux qui les leur donnaient. Aussi n'étaient-elles point jalouses, et l'on pouvait comparer, et juger si les lèvres de seize ans sont plus douces que celles de quatorze ou de quinze ans.

Quinze ans. Joanny s'apercevait qu'il y avait quelque chose de sensuel dans les seuls noms de ces âges : quinze ans, seize ans, dix-sept ans, etc... Prononcer à haute voix ces mots, et penser à des filles... L'année prochaine, dès la rentrée, il trouverait un moyen pour passer l'après-midi des Jeudis dans le parc... Oh ! dompter une fille de cette race fière. On les dit tellement caressantes en dépit de tous leurs airs hautains... Et même si les petites Requena venaient jeudi prochain...

Ou bien, pendant les vancances ; il trouverait sans doute une occasion. Un jour qu'il s'était fort éloigné de la maison de campagne de ses parents, (c'était pendant les dernières grandes vacances), une jeune bergère, debout au milieu d'un champ, l'avait interpellé pour lui demander des nouvelles d'une servante qui était chez ses parents. Et il n'avait pas compris, le lourdaud, que ce n'était là

qu'un prétexte trouvé par la jeune paysanne pour entrer en relations avec le " petit monsieur du château ". Ah, si pareille occasion se représentait, il ne la laisserait pas échapper. Justement, il allait avoir seize ans vers la fin d'Août ; il était temps, pour lui, de se dégourdir un peu.

Il se rappelait aussi une petite bonne que ses parents avaient eue, autrefois. Il avait douze ans à peine à ce moment-là. La bonne s'appelait Louise, et elle avait dix-neuf ans. Un jour, elle lui avait chipé un soldat de plomb, un général de soldats de plomb auquel il tenait particulièrement. Elle avait fait semblant de cacher ce jouet dans son corsage, entre sa peau et sa chemise, et elle avait dit à Joanny : " Si M'sieur y veut, faut que M'sieur y cherche ". Et il " y " avait cherché, en feignant une grande colère, mais en réalité tout confus et rouge de plaisir.... Il allait peut-être trouver, chez ses parents pendant ces vacances, une petite bonne de l'espèce de cette Louise. Elle était si propre et si gentille, cette Louise. Une servante ? bah ! une fille est toujours une fille.

Et au besoin, il pourrait, de la maison de campagne de ses parents, gagner en bicyclette la station la plus voisine, Régny. En partant tout de suite après le repas de midi, il aurait le temps de passer deux heures entières dans Roanne. Il serait revenu pour le dîner, et personne, chez lui, ne le soupçonnerait d'être allé en ville. Une femme est toujours une femme, sous tous les vêtements du monde. Joanny pressa ses deux mains sur son cœur ; il perdait la tête, il voyait rouge. Il pensa mourir.

. . . . . .

" ... *Le songe où je croyais avoir vu le sage Mentor descendre aux Champs Elysées achevait de me décourager : une*

secrète et douce langueur s'emparait de moi. J'aimais déjà le poison flatteur qui se glissait de veine en veine, et qui pénétrait jusqu'à la moelle de mes os. Je poussais néanmoins encore de profonds soupirs ; je versais des larmes amères ; je rugissais comme un lion, dans ma fureur. O malheureuse jeunesse ! disais-je, ô dieux qui vous jouez cruellement des hommes, pourquoi les faites-vous passer par cet âge qui est un temps de folie et de fièvre ardente ? Oh ! que ne suis-je couvert de cheveux blancs, courbé et proche du tombeau, comme Laerte, mon aïeul ! La mort me serait plus douce que la faiblesse honteuse où je me vois."

Dans toute la longueur du Télémaque, Joanny n'aimait bien que deux passages ; la description des Sages crétois au Livre V, et ce passage-là, où Télémaque, avec l'emportement même et l'exagération de la jeunesse, maudit la jeunesse. Il avait voulu relire ce passage. Jusque là, il l'avait admiré surtout parce qu'il y voyait une peinture de ce qu'était le jeunesse des autres. Ces fureurs, "ce temps de folie et de fièvre ardente", voilà ce que connaissaient les autres jeunes gens. Lui, il était bien sûr d'échapper à tout cela, enfoui qu'il était dans ses livres et dans ses cahiers, cuirassé par son orgueil et armé par son ambition. Et maintenant, bien au contraire, il aimait ce passage parce qu'il y découvrait l'expression fidèle de son propre état d'esprit.

Pour l'instant, il était calmé, mais dans quelques jours, dans une heure peut-être, le péché renouvellerait son attaque, et le tourbillon des désirs emporterait de nouveau sa raison. Son enfance était finie. Sa jeunesse commençait, et commençait malgré lui. Combien de temps la fièvre et la folie dureraient-elles pour lui ? Lui faudrait-il renoncer à ses projets de gloire ? sa carrière allait peut-être se trouver retardée de cinq, de dix ans ? Désormais, plus de tranquil-

lité. Sans doute il se maintiendrait à la tête de sa classe ; sans doute il brillerait à ses examens. Mais au prix de quelles luttes ; au milieu de quelle agitation ! S'il avait gardé sa foi, au moins ; il aurait eu Dieu pour allié dans sa lutte contre ses passions. Mais depuis longtemps la religion n'était plus pour lui que l'idéal suranné de quelques vieilles dévotes.

Joanny appelait, non pas la vieillesse, mais cet âge où, la fougue de la jeunesse passée, il pourrait s'asseoir de nouveau et définitivement, en face de ses dictionnaires et de ses papiers, — ou en face de sa vie, plus intéressante que tous les livres du monde. — Une jeune fille venait de le repousser, et il l'en aurait remerciée, si elle l'avait renvoyé à ses livres et à l'élaboration de son grand avenir. Mais elle l'avait renvoyé à sa sœur, — à *ses* sœurs, à toutes les femmes.

Qu'il était donc las. La vie était insipide. Sa plus récente place de premier, il n'avait aucun plaisir à y songer. La gloire même était sans intérêt. Encarnacion, la plus jolie des petites cubaines, — non, il valait mieux ne pas penser à elle. C'était peut-être encore une déception qu'il se préparait là. Il suivit sa classe au dortoir, fatigué, écœuré, mécontent du monde et de lui-même, ne désirant plus que s'oublier dans le sommeil.

Il dormit bien mal, et ne se réveilla qu'à l'appel du tambour. Toute la nuit, il avait rêvé qu'il récitait un discours latin en présence de l'archevêque, et il lui avait semblé prononcer, ore rotundo, un nombre infini de belles terminaisons et de nobles désinences : abunt, arentur, ibus, arum.....

(A suivre.) VALÉRY LARBAUD.

JOURNAL SANS DATES

Hendaye

Moins fatigué j'eusse occupé sans doute, chaque jour, quelques pages simplement à louer ce pays. Pourtant je n'y fus amoureux de rien ni de personne ; mais la lumière azurée, mais je ne sais quelle senteur sauvage parmi le luxe épais du printemps...

En sandales, j'ai fait presque en courant cette longue course d'Urrugne. Je tenais la lettre de M. à la main. L'air était brillant de soleil. L'heure passait sans me meurtrir. Sur les plateaux, le long des pentes, des asphodèles croissaient en abondance ; non point cet asphodèle rameux des garrigues du Gard ou des abords sacrés de Syracuse, mais portant sur une tige unique ses fleurs, à la façon des tritomas.

Sur les rochers, près de Vera, nous avions cueilli l'avant-veille des bruyères aux grelots couleur digitale, solitaires ou presque sur leurs tiges et si gros qu'ils semblaient les ployer.

Sur ces rochers et sur les talus de la route, une plante rampante et touffue à fleurs bleues (de ce bleu profond que je ne connaissais qu'à la gentiane, et que Jammes dit être une gentiane en effet) fait dans l'herbe des trous de nuit. L'œil voluptueusement s'y enfonce.

A Saint Sébastien, sur la place, nous nous fîmes servir du chocolat espagnol, épais et fortement aromatisé de cannelle ; on le sert dans de petites tasses, bien trop petites à mon gré. J... prétend ne pouvoir souffrir le chocolat à l'espagnole ; elle demande donc un chocolat "à la française." On lui apporte presque aussitôt de ce chocolat, oui du même ; mais la tasse est beaucoup plus grande, et J... le déclare excellent. M... consent au chocolat espagnol, mais prend les gâteaux à l'œuf en horreur. Et comme je m'irrite à les voir toutes deux si résignées ou résolues à ne goûter à ce pays que par les yeux ou tout au mieux du bout des lèvres, en enfonçant mes dents dans cette pâte huileuse et grumeleuse et safranée, je crus mordre à même l'Espagne ; ce fut affreux.

* * *

Je goûte un vain plaisir à constater chez mon compagnon encore un peu moins de don que chez moi pour les langues. Au premier restaurant, passé la frontière, comme il indique du doigt, sur la carte des vins, une demi-bouteille de "cerveza" que nous jugeons devoir être de la bière :

— Pilsen o inglès ? demande le garçon.

— Mon pauvre ami, c'est inutile d'essayer, je ne comprendrai rien de ce que vous dites !

Si pressante qu'ait été notre curiosité de Valence, arrivés le matin, vers midi nous ne songeons qu'à repartir.

— Pourtant pas sans avoir vu la cathédrale...

Guidés par notre fantaisie de calle en calle, nous voici

devant elle brusquement. C. qui fume un assez bon cigare m'envoie en éclaireur voir "si ça vaut la peine d'entrer." Le cigare n'étant pas achevé quand je ressors, nous repartons... Mais était-ce bien la cathédrale ?

J'ai dormi comme un minéral. Matin charmant ! Une joie inouïe carillonne à travers la ville ; c'est l'heure où les troupeaux la parcourent ; chaque chèvre qui passe égrène en trottinant la note unique de sa clochette. L'air est tout parfumé d'azur ; les toits brillent. Fuir ! ah ! fuir plus au sud et vers un dépaysement plus total. C'est par un tel matin que l'espoir le plus confiant et le plus hardi de notre âme appareille, et que la toison d'or tremble devant Jason.

Elche. — Grâce à nos manteaux du Tyrol nous passons ici pour deux toreros catalans.

Ainsi que naguère à Séville, les "cercles" sont ce que j'admirai le plus à Murcie. Ces cercles ont ceci de particulier qu'ils sont toujours rectangulaires. On dirait l'intérieur d'un omnibus dont les deux côtés se seraient beaucoup reculés. Touchant les deux murs latéraux, deux rangs de larges fauteuils se font face. Dans chaque fauteuil un cercleux. Chaque cercleux fume un cigare et, de biais, regarde passer le passant. Le passant, en passant, regarde le cercleux fumer son cigare. Une grande glace sans tain sépare les cercleux des passants : vu du dehors le cercle a l'air d'un aquarium.

Les cercles sans prétentions sont de plain pied avec la rue. (C'est une rue où ne passent point de voitures)

D'autres, un peu plus relevés, présentent les genoux du cercleux à hauteur de l'œil du passant. L'assis domine. Ni livres, ni journaux, ni consommation autre que celle des cigares ; ni conversation possible de fauteuil à fauteuil trop distant. Sur la devanture d'un de ces aquariums où stagnent ainsi quelques turbots, on lit "Circulo instructivo". Que sont les autres ?

Lorsqu'on vient en Espagne assoiffé de soleil, de danses et de chants, rien de morne comme la salle d'un cinématographe où la pluie nous force à demander abri. Chants et danses, en vain nous en avons quêté jusqu'à Murcie. A Séville sans doute on en trouve encore, à Grenade... Oui je me souviens que dans l'Albaycin, il y a près de vingt ans, (rien depuis, non pas même les chants de l'Egypte, n'a su toucher endroit plus secret de mon cœur) c'était, la nuit, dans une vaste salle d'auberge, un garçon bohémien qui chantait ; un chœur, à demi-voix, d'hommes et de femmes, puis de subites pauses, coupaient ce chant haletant, excessif, douloureux, où l'on sentait son âme, à chaque défaut de souffle, expirer. L'on eût dit une première ébauche de la dernière ballade de Chopin ; mais cela restait comme en marge de la musique ; non pas espagnol, mais gitane, irréductiblement. Pour réentendre ce chant, ah ! j'eusse traversé trois Espagnes. Mais je fuirais Grenade de crainte de ne l'y réentendre point.

Du reste un temps affreux nous fit rebrousser chemin vers le nord.

Au souvenir de cette soirée reste attaché celui d'une rougeur.

C'était aux vacances de Pâques. Je voyageais avec ma mère. J'avais un peu plus de vingt ans ; mais je n'eus vingt ans qu'assez tard ; j'étais encore tendre et tout neuf.

Pour le divertissement de quelques touristes, un manager avait organisé une soirée de danses au premier étage d'une posada de faubourg. Déjà je répugnais, alors, à tout ce qui sent l'apprêt... mais quel autre moyen de voir ces danses ? Elles ne s'exhiberont bientôt plus que dans les musics-halls et les cabarets de Paris.

Habanera, cachucha, seguedille authentiques nous furent servies ce soir-là. Sur trois des côtés de la salle, des chaises de paille et des bancs réservés aux touristes étaient disposés sur deux rangs. J'étais assis à côté de ma mère ; nous avions en face de nous une vingtaine d'Espagnols et de gitans, dont six femmes ; les uns très pâles, les autres tannés comme le cuir de leurs souliers. (Je dis cela par romantisme ; mais je crois qu'à peu près tous étaient chaussés d'espadrilles.) Chaque femme à son tour se levait et dansait, seule ou bien avec un cavalier ; le chœur des instruments, des claquements de mains et des voix rythmait la danse...

Le spectacle, un peu morne au début, s'animait. On en était peut-être à la troisième danse ; celle qui la dansait, une Andalouse sans doute, au teint rose, s'agitait du ventre et des bras selon la mode des juives algériennes, et faisait flotter deux foulards, l'un caroubier, l'autre cerise qu'elle tenait du bout des doigts. Vers la fin de la danse elle commença de toupiner, lentement d'abord, puis de plus en plus vite, d'abord au mitan de la salle, puis en grand cercle, à la manière d'un toton près de choir, suivant le rang des spectateurs qu'elle frôlait. Au moment

qu'elle passait devant moi, vlan ! je reçus du foulard dans la figure ; et le foulard tomba sur mes genoux. J'eusse voulu que ce fût par maladresse et par hasard ; mais non : c'était direct, subit et concerté, discret... C'est ce qu'au même instant je dus comprendre, et je sentis un flot de sang m'éblouir — car ce petit manège s'éclairait au souvenir d'une chanson que parfois chantait une petite couturière qui venait travailler chez nous ; elle chantait cela lorsqu'elle était bien sûre que ma mère ne pouvait pas l'entendre ; j'ai su depuis que c'était tout bonnement *la chanson de Madame Angot*, " pas bégueule, forte en gueule " etc ; il y était question, au cours d'un couplet, du sultan qui " lui jeta le mouchoir ". J'entendais bien ce que le geste voulait dire ; évidemment ce devait être d'un usage courant dans certains pays.

Plus rouge encore que le foulard, que je dissimulai précipitemment sous ma veste, je m'efforçai de croire que ma mère n'avait rien vu, et songeais avec suffocations aux suites possibles de mon " aventure "... La fête cependant continuait. Je ne prêtais plus qu'une faible attention aux trémoussements d'un couple de gitans ; mais, au moment que cette nouvelle danse s'achevait en délire et que les applaudissements des spectateurs éclataient, je vis avec stupeur la gitane tout-à-coup quitter la danse, sortir un petit mouchoir de son sein et le jeter non loin de nous sur les genoux d'un vieux daim qui n'applaudissait point, mais, à petits coups de grosse canne, faisait résonner le plancher. Le daim assurément connaissait les usages ; et mon œil ne le quittait plus. Qu'allait-il faire ?

Très calme et souriant, il se saisit du petit mouchoir, fouilla dans son gousset, en sortit une pièce blanche, très

ostensiblement la roula dans un coin du mouchoir, fit un nœud par dessus, puis, de loin, jeta le tout vers l'Espagnole... Tout rassuré je ressortis de dessous ma veste le foulard rouge et demandai une piécette à ma mère. A présent que je recouvrais contenance, ce qui me dépitait surtout c'est que, des six Espagnoles ou gitanes que cette fête rassemblait, celle qui m'avait "jeté le mouchoir" était de beaucoup la moins belle.

Dans la crainte que des lettres ne s'égarent et que je n'en sache rien, un ami qui reçoit mon courrier s'est chargé de le rassembler et de me l'envoyer, par paquets numérotés, sous double enveloppe. C'est ainsi que je peux savoir, à présent, que le paquet 3 et le paquet 4 sont perdus, chacun contenant douze lettres. Et comme j'ignore de qui, me voici bien avancé.

André Gide.

NOTES

LA VAGUE ROUGE, par *J.-H. Rosny l'Aîné.*

"*Roman de mœurs révolutionnaires — Les Syndicats et l'antimilitarisme.*" — Ce sous-titre explicatif, sans doute utile pour attirer le grand public, ne risque pas de nous égarer : de la part d'un Rosny, nous ne pouvons craindre une fiction didactique ou morale, une thèse rendue plausible par un choix arbitraire de personnages ou d'événements. Ce n'est pas d'hier que l'auteur du *Bilatéral* étudie les mouvements sociaux ; et pour philosopher l'auteur du *Pluralisme* n'a pas attendu de fréquenter les philosophes. L'imagination la plus foisonnante, l'intelligence la plus lucide, chez lui ne se contrarient point, mais plutôt travaillent ensemble au bel équilibre de ses inventions. Il comprendrait moins bien les théories, s'il n'imaginait fortement les besoins d'où elles émanent et les actes où elles tendent ; mais sans l'exacte compréhension des théories, il ne se formerait pas une vision si exacte d'une scène de propagande syndicaliste, d'une grève ou d'une émeute. Il ne fallait pas moins que ce double don pour peindre avec vraisemblance le syndicaliste jaune, l'apôtre de la C. G. T., plusieurs types de patrons, et les caractères si différents qui pour des yeux mal prévenus se confondent dans l'unité d'une foule ouvrière. Rosny a sur Paul Adam cette grande supériorité, de ne rien écrire qu'il ne connaisse bien ; et sur Bourget cet avantage d'être impartial sans nul effort. La rivalité amoureuse du patron et de l'ouvrier, dans la *Barricade*, embrouillait l'action ; dans la *Vague Rouge*, elle l'éclaire et la concentre. Ce n'est pas seulement parce qu'un long récit se prête mieux qu'une pièce de théâtre à des explications ménagées ; c'est que l'épisode, ici, tient au sujet par de plus profondes racines. Les

rapports de Christine Deslandes avec le patron Delaborde et l'agitateur Rougemont ne sont point de nature à déplacer le conflit, mais seulement à le rendre plus particulier, plus aigu, plus humain.

Voilà donc un roman très bien construit, très fort ; je ne le relirai jamais. Il est plein d'une vie puissante, qui ne se prolonge aucunement en moi ; il abonde en figures nettement tracées, sans qu'aucune s'impose à mon souvenir ; la vérité que j'y admire dans les détails et dans l'ensemble, vérité de journal et vérité d'histoire, me fait rarement éprouver cette impression de justesse parfaite que l'art seul peut nous donner, et qui seule fait la vérité de l'art. Les Rosny nous ont expliqué jadis que les structures complexes et nouvelles déconcertent trop l'esprit pour sembler belles dès l'abord ; un sujet neuf, un sujet rude, un grand sujet, ne comporte pas en effet la sobriété, le raffinement, ni les nuances qu'exige une menue étude de mœurs ou l'analyse d'un cas sentimental. Mais la beauté dont je regrette ici l'absence n'est incompatible avec aucun sujet. Plus apparaît mouvante et variée notre existence contemporaine, plus il importe que chacun de ses aspects essentiels soit cerné d'un trait sûr et précis. Quand, dans une même œuvre, nous trouvons unies la logique la plus ferme et des gaucheries de composition, quand la compréhension des âmes n'y force point la sympathie, quand les images les mieux choisies s'y noient dans une profusion accablante, quand une riche invention verbale nous laisse attendre en vain l'expression nécessaire, — ce n'est pas l'excès de force, c'est l'excès de hâte qu'il faut accuser.

On sait combien une production surabondante use chaque année un peu plus le crédit qui fut accordé d'abord aux frères Margueritte et à M. Paul Adam. Rosny retient mieux son public, car il est plus riche en ressources, et parfois s'applique à les concentrer. Pourtant la balzacienne "volonté de puissance" n'est pas sans le tourmenter aussi ; comme eux il nous contraint à remettre en question les avantages et les dangers de la fécondité littéraire. Et le troublant exemple de Balzac va peser sur tout ce débat : Par souci de perfection formelle, n'appliquons-nous pas aux vivants une mesure qui fut injuste

à ce mort ? ne leur tendons-nous pas des chaînes que sa vigueur a pour toujours brisées ? ne dénigrons-nous pas dans le présent cela même que nous admirons dans le passé ?... Mais il n'est pas besoin d'accorder au génie des libertés refusées aux talents pour saluer chez Balzac une possession autrement fatale, et moins d'ambition avec plus d'amour. On comprend sa fièvre à créer un monde qui reste unique, et sans lui n'eût pas existé. A voir au contraire combien se ressemblent les divers mondes qu'exposent nos Balzacs contemporains, on juge ceux-ci moins impatients de création que de conquête; pour faire sur la carte une tache plus large, chacun veut, sur terre connue, planter le premier son drapeau. — Ils vont éperdûment de synthèse en synthèse ; chacune de leur œuvres a nom Totalité. Il ne craignait pas, lui, de limiter sa vue, et de s'enfermer longtemps dans la maison du père Grandet, dans l'appartement du curé de Tours. Car toutes ses créatures avaient sur lui des droits égaux ; il ne les façonnait pas à plaisir, pour compléter sa galerie ; toutes portent l'empreinte de la nécessité. Aussi nécessaires que l'action même du *Cousin Pons*, sont les moindres paroles de Schmucke, les moindres gestes de la Cibot, et les plis de leur visage, et la coupe de leurs habits. Paul Adam n'a pas moins d'invention que Balzac; il en a bien davantage : soyez sûr qu'il trouve en passant plus de choses auxquelles il ne s'attendait pas ; il ne sera jamais à court de détails particuliers, intéressants, interchangeables. Si, dans la *Vague Rouge*, vingt ouvriers discutent, si huit déserteurs s'enfuient en Belgique, je me fie à l'imagination de Rosny pour marquer chacun d'un trait qui le distingue. Tel aura ses gestes lents de tamanoir, tel sa laine noire et qui sent le suint, un troisième, un herpès sur son nez en toupie. Après quoi nous les connaissons comme les connaît l'auteur, qui n'a pas vécu en eux plus que nous ; à leur défaut, d'autres tiendraient leur rôle, sans que le livre en fût changé. Remplissage consciencieux, original, éblouissant ; tout de même, remplissage, couleurs variées après coup afin d'animer les vides d'un dessin démesuré. — L'abondance de Balzac a ceci de prodigieux, qu'*elle n'exclut pas les raccourcis ;* dans ses plus longs romans

s'offrent à nous quelques phrases si pleines, quelques pages si denses qu'il nous faut bien, pour y rêver, fermer le livre. Nos Balzaciens (Rosny seul parfois excepté) ignorent les raccourcis ; ils disent tout et plus que tout ; ils supposent — et développent, hélas ! — chez le lecteur une étrange faculté d'attention passive ; ils ne laissent rien à faire à l'esprit, ils l'écrasent sous leurs richesses, au grand péril de sa vigueur. Nous nous défendons — en sautant des pages ; parmi les œuvres de talent, nous prenons l'habitude de discerner bien vite celles qu'on doit feuilleter, et non pas lire. C'est un fait ; la critique n'y est pour rien ; mais il faut qu'elle le signale aux auteurs qui semblent l'ignorer. A eux seuls de décider, bien entendu, s'il leur est vraiment impossible d'écrire moins, plus lentement et mieux ; si leur tempérament répugne à se restreindre en surface, pour gagner en profondeur.

M. A.

* * *

LA FLAMBÉE, par *Henri de Régnier.*

Ce qui animait les premiers romans de M. Henri de Régnier, c'était une verve en même temps fine et bouffonne, un sens un peu amer et très comique du ridicule des gens, toute une raillerie alerte et charmante, de tradition assez moliéresque, que l'on sentait très bien, malgré la froideur élégante et voulue du style, et qui faisait avec lui le plus piquant contraste. Cette verve gaie n'était point sans étonner chez le mélancolique auteur de *Tel qu'en Songe*, chez le poète dont nous avions coutume de chérir l'intime tristesse. Et si M. de Régnier s'amusait, c'était du malheur de ses héros, car le pauvre M. de Galandot, l'incertain M. de Pocancy avaient plus d'infortunes que de joies. Il y avait quelque chose d'inhumain dans la distance que prenait M. de Régnier vis-à-vis d'eux. Devenu ensuite moins conteur, c'est-à-dire plus romancier, il s'est rapproché des hommes, a compati davantage à leur peines, à leurs plaisirs, à leurs angoisses. Dans *le Mariage de Minuit*, dans *les Vacances d'un jeune homme sage* surtout, il s'attendrit. Mais comme il a moins envie de rire, sa verve dimi-

nue, les truculents personnages, les savoureux et singuliers maniaques sont moins nombreux. Les bouffons cèdent la place aux jeunes gens de notre temps, inactifs et songeurs faisant de leur vie un rêve où se prolonge l'image du passé, passionnés de bibelots, de vieilles demeures et de jardins anciens, amoureux sans espoir et sans audace, effrayés par la passion. Et cependant, de livre en livre, ces rêveurs deviennent plus heureux ; si Franois, si Renaudier meurent, ce n'est pas sans avoir été aimés. Et voici que dans *la Flambée*, André Mauval est aimé aussi, et cependant bien qu'il n'en meure pas, ce romans est le plus triste qu'ait écrit M. de Régnier. A peine si l'on entrevoit un personnage de " l'ancienne manière," héros en chambre, militaire de café, tous les autres comparses sont vrais, d'une vérité courante et coutumière. C'est un livre grave, sobre, enveloppé d'un style un peu détaché, un peu lointain, tout baigné d'une poésie qui est parfois humble et parfois altière et qui nous touche par ce qu'il a de familier et de véridique. Peu de romans aussi exacts ont été écrits sur l'amour d'un jeune homme, et cela sans avoir le parti-pris de dénigrement, de rabaissement d'un Tristan Bernard, par exemple. Et rien n'est plus émouvant, plus contenu, ni plus dans la manière de M. de Régnier que cette page finale où le jeune homme, après avoir oublié son amour, jette dans une citerne de Boudroum un tête d'argile d'Halicarnasse en laquelle il a cru retrouver les traits de celle qu'il aima. Ainsi, moins pittoresque et plus humain, M. de Régnier, romancier, va rejoindre dans une résignation hautaine et une mélancolie apitoyée M. de Régnier, poète.

E. J.

* * *

LES RYTHMES SOUVERAINS d'*Emile Verhaeren*.

Non, Hercule n'a point fini ses travaux. La crainte qui le tient de se " recommencer " est une vaine crainte. Est-ce que son cœur ne " brûle pas comme autrefois son torse " ? N'a-t-il pas encore la plus jeune ardeur ? Un souci de renouvellement le tourmente : c'est le plus noble des soucis quand il naît de lui-même, au sommet d'une belle carrière et en

plein applaudissement.... Mais que le poète sache bien que nous, nous et ceux qui comme nous l'admirent, nous n'avons jamais rien souhaité de pareil. Nous ne sommes point las des pittoresques tableaux de Flandre, ni des grandes fresques modernes où se mêlent la foule des idées et la foule des hommes, ni de ces confidences calmes du foyer et du jardin, les trois aspects d'une grande œuvre. De tout cela la matière n'est pas encore épuisée. Que si nous attendons quelque chose de neuf, avouons-le, ce n'est pas du côté " poème " mais du côté " drame." Oserai-je rappeler la puissance *psychologique* de certains dialogues du *Cloître* et souhaiter que dans ce sens la maturité d'Emile Verhaeren s'épanouisse ?... — Mais non ! il faut suivre notre grand poète là où il lui plaît aujourd'hui de nous conduire, dans le champ d'épopée un peu universel, où chevauchait Hugo ; tant pis si j'aime mieux entendre son galop sonner sur la terre flamande... Une grande générosité verbale, entachée d'un soupçon de rhétorique, que hélas, nous le savons, la *Légende des Siècles* n'évita pas, s'étale dans les poèmes de légende antique du livre des *Rythmes Souverains.* Tous valent par l'élan ; certains, comme le *Paradis*, plutôt par le détail que par l'inspiration ; certains, comme *Michel Ange*, par la fermeté de l'exécution : un enfin, le *Saint Jean*, par la beauté profonde de l'idée... Mais j'avoue mon soulagement lorsque rentre dans son domaine le poète, parmi la foule, les fêtes, les émeutes, et que le hante l'avenir.

Dès aujourd'hui mon cœur se sent d'accord
Avec vos cris et vos transports,
Hommes d'alors
Quand vous serez vraiment les maîtres de la terre.
Et c'est du fond du présent dur
Que je dédie à votre orgueil futur
Mon téméraire amour et son feu solitaire.

Je ne suis point de ceux
Dont le passé doux et pieux
Tranquillise l'âme modeste ;

La lutte et ses périls font se tendre mon corps,
Vers le toujours vivace et renaissant effort,
Et je ne puis songer à limiter mes gestes
Aux seuls gestes qu'ont fait les morts.

(La Prière.)

H. G.

* * *

LE TRUST, par *Paul Adam.*

Le Trust est peut-être le roman le plus représentatif de Paul Adam, celui où il a mis le plus de soi, de sa philosophie en même temps optimiste et pessimiste, de ses qualités et de ses défauts. Jusque vers sa quarantième année, un artiste est presque timide, il recule devant lui-même, il tâtonne, il a peur de son originalité, il la mélange parfois d'influences étrangères, puis, il s'enhardit peu à peu, et enfin, il se révèle entièrement. *Le Trust* est le type même du roman tel que M. Paul Adam le conçoit. Tout le préparait à celui-ci, son goût des foules, ce besoin de sentir leur grouillement, quinze années de journalisme hâtif qui l'ont amené à se créer une vision synthétique de l'univers, son amour de la force, son sens des questions d'argent, ses rêves de conquête, ses théories sur l'interpsychologie. Ces éléments divers devaient fatalement se combiner en lui, s'amalgamer, faire ce *précipité* qui est le *Trust.* C'est un roman rapide, brûlant, qui court à travers l'univers, à travers les races, à travers les idées, tumultueux, engorgé, puissant. M. Paul Adam ne se sert pas du roman comme s'en est servi Dickens, pour la joie unique de créer des êtres, de faire vivre une humanité plus complète, plus vraie, plus absolue que celle que nous coudoyons journellement, il ne s'en sert pas, comme Balzac, pour pousser un caractère à ses derniers retranchements, le harceler jusqu'à ce qu'il devienne une des figures les plus accomplies de notre espèce, qu'il se résume tout entier dans un geste ou dans un mot prodigieux qui le montrent d'un seul dessin et qu'il se contracte en une sorte de monstre ou de dieu, également beaux, il ne s'en sert pas, comme Thackeray, pour représenter

la vie telle qu'elle est en son délicieux mélange, avec ce qu'elle a de cruel, de consolant et de mélancolique et nous donner, grâce à elle, de discrets conseils. Il ne cherche pas, comme Dostoïewsky, les incroyables, les incalculables réactions des êtres et les mille ramifications inattendues de leurs rapports entre eux, ni, comme Kipling, les moments où l'animal humain, tendu tout entier, comme un arc au moment de jeter sa flèche, va se dépasser enfin. Non, ce qui exalte, ce qui enthousiasme M. Paul Adam, c'est le spectacle des foules, des énergies confuses canalisees dans un même but, c'est l'instant où l'individu perd pied, obéit au vœu d'une agglomération, se transforme en rouage obscur dans une machine bien agencée. Ses héros mêmes sont soumis à la force qu'ils semblent créer. Ensemble instinctifs et réfléchis, ils vont devant eux, non point comme des brutes, à la façon des personnages de Zola, mais comme des locomotives ou des automobiles. Enivrés par la passion de la conquête et le désir immodéré de la puissance, ils marchent tout grisés, refondant le monde à leur image et se perdant eux-mêmes dans leur illusion créatrice. Serrés entre leur intelligence et leur sensualité, il n'y a guère place en eux pour les communes affections humaines, et la mort, dans le *Trust*, de la malheureuse Marceline Landelle laisse bien indifférents son père et son mari. Mais ils sont pris dans la foule énorme qui les entoure, comme les Termes, dans un bloc de pierre. Rien n'enchante M. Paul Adam comme de voir les êtres agir parce que des concepts philosophiques les portent; mais ils sont victimes ainsi d'une double fatalité, celle des idées et celle des grands mouvements populaires, qui les accompagnent, les sauvent ou les détruisent, et nul moins qu'eux, n'échappe au déterminisme. Le *Trust*, c'est l'histoire de la création d'un monde. Seulement, à la fin de cette création, ce n'est pas le paradis que l'on entrevoit, mais l'enfer, l'enfer de l'identité des phénomènes et de l'écrasement de l'individu par la masse. Car, malgré catastrophes et bousculades, cette société furieuse, hypnotisée par une idée fixe, s'entête, et elle représente alors à nos yeux une humanité nouvelle, une humanité en quelque sorte mécanisée, qui

aurait ses soupapes de sûreté dans la volupté et dans l'instinct et qui, hors de là, reprendrait son aspect de moteurs alimentés par des théories. Et malgré son amour du luxe et de l'effort, cette humanité n'est pas heureuse ; elle est puissante, elle est vigoureuse, et pourtant quelque chose lui manque, je ne sais quoi de libre et de spontané. Aussi, lorsque les deux protagonistes du livre découvrent une momie, sont-ils frappés de la ressemblance de son expression avec la leur, devant l'universel Néant. Toutes les idées, toutes les réussites de M. Paul Adam sont dans *Le Trust*, plus encore que dans *La Force*, que dans *Le Mystère des Foules*, mais ce livre fort, ce livre vivant, nous donne l'impression d'évoquer un monde de damnés, parce que le travail moderne, le travail forcené qu'il dépeint avec un ardent lyrisme impose, plus qu'aucun autre, l'impression du châtiment.

E. J.

* * *

DERNIERS REFUGES, par *Jeanne Termier* — Préface de *Léon Bloy*. (Bernard Grasset, éditeur).

" La Mort, notre très précieux patrimoine, " a dit Paul Claudel.

Il semble que cette jeune fille, l'auteur des *Derniers Refuges*, n'ait pas reçu d'autre héritage. Dès ses premiers pas sur la terre, elle a découvert cette mystérieuse porte noire; et elle s'est assise au coin de cette porte, comme une mendiante qui attend.

Elle n'a pas même regardé le monde. C'est à peine si ses poèmes jettent de loin en loin, comme des trains qui passent, une lueur blafarde sur les "gares" et les "auberges". Elle n'a trouvé sur la terre que misère, et, tout de suite, c'est auprès de Dieu qu'elle a choisi son refuge. Le monde, tel que le décrit son livre, me fait penser à cette épicerie moisie qu'il y avait à la porte de l'église dans le village de mon enfance : une femme austère rangeait, à l'étalage, des choses obscures et poussiéreuses qui ne donnaient point de tentation.

On allait s'y asseoir quelquefois pour attendre la messe, mais je n'ai jamais vu personne y rien acheter.

Tout de suite elle s'est auprès de Dieu réfugiée : C'est ici un éloge et un reproche. La foi la plus inquiétante n'est pas celle qui triompha sans combat. Si le poète m'emmène à Dieu, je veux que ce soit par les routes où je chemine moi-même, les longues routes terrestres, pleines d'embûches et de tentations. Il faut, pour me séduire, qu'il ait, ainsi que moi, le visage d'un homme et non pas celui d'un ange. Plus que la certitude paisible d'une Enfant de Marie m'émeut cette terreur mystérieuse qui saisit à la vue des espions de l'Éternel, au soir, sur la muraille de la ville, la prostituée Rahab.

Peut-être aussi la littérature de ce livre me semble-t-elle un peu *passée*. La régularité monotone de la forme, l'abus des personnages symboliques, tels que " la Désespérance " et " les Autrefois " s'accordent bien avec la pâleur austère du sujet : je crains pourtant qu'ils ne fassent classer trop vite Mlle Jeanne Termier, parmi les disciples oubliés de Rodenbach, Samain ou du premier Verhaeren.

Mais sans doute faut-il préférer une belle âme à un beau livre. Celle que nous découvrons ici a la pureté presque monstrueuse d'un corps de pauvre femme qu'on lave et qu'on habille pour l'ensevelir. Elle est chaste et sans coquetterie, à la façon de ces grandes enfants infirmes qui sortent de l'hospice, pâles et déformées par l'immobilité. C'est en vain que, le premier jour, on cherche à leur faire joie, on les promène dans les faubourgs à travers le beau temps : leur pensée reste enfermée dans la grande salle nue où elles ont souffert; elles ne parlent que d'une compagne avec qui elles jouaient ; et si on leur demande : — " Où est-elle maintenant ? Voudriez-vous la revoir ? " Elles répondent : " Oh ! celle-là, elle est déjà morte. "

Je ne conseillerai pas à Mlle Jeanne Termier d'écrire d'autres livres. Je devine dans celui-ci l'indice d'une vocation plus belle que celle des lettres ou de la gloire: la vocation de la pitié, qui, chez une femme, peut s'appeler aussi la vocation maternelle. Je devine à cette âme le visage sévère et doux

d'une mère que le malheur accable, mais qui donnera du moins à ses petits

Une enfance, une petite enfance heureuse.

A.-F.

* * *

L'ÉCOLE DES MÉNAGES par *H. de Balzac* (Odéon).

On n'a pas prêté à la pièce de Balzac toute l'attention qui convenait. Ce drame qu'on croyait perdu et que M. de Lovenjoul eut la bonne fortune de retrouver, n'ajoute pas grand'-chose, a-t-on dit, à la gloire de Balzac. Les qualités n'en diffèrent guère, somme toute, de celles que, pour prendre un exemple, on découvre en *César Birotteau.*

C'est raisonner de façon bien américaine. Si *l'Ecole des Ménages* n'ajoute point au bilan, elle précise les valeurs. Elle laisse entrevoir combien par son instinct dramatique Balzac eût été un précurseur. Sa pièce ne fut pas acceptée et sans doute déplut pour ses qualités mêmes. Il est probable que, jouée, elle eût hâté de quinze ou vingt ans l'apparition du drame naturaliste. Ce milieu de gros boutiquiers est peint par menues touches précises, qui durent choquer par leur prosaïsme, mais qui sont d'un choix admirable. Constatation singulière : ce qui communément se fane le plus vite, la peinture du milieu reste ici saisissante. Ce sont les caractères qui ont souffert davantage, non pas ceux qui sont faits de ces détails minutieux, inventés sans doute, mais de vraisemblance quotidienne, silhouettes de domestiques, figure en pied du vieux caissier ratatiné sur son livre de comptes. Les plus éprouvés, ce sont les personnages de grande invention, de haut jet, ceux que l'auteur ance en avant et abandonne à leur propre logique. Les deux héros, le marchand de drap et Mlle Angèle, son employée ont, si l'on ose dire, les pieds sur le sol et le front dans les nuages. Leur amour contrarié les mène à la folie l'un et l'autre, folie où tous deux restent épris, mais ne se reconnaissent pas — idée tragique, mais idée de poème tragique plus que de tragédie. On ne se défend point d'admettre qu'Yseult meure

parce qu'est mort Tristan. On accepte à la rigueur que Mlle Angèle devienne folle parce que son patron l'est devenu. Mais que ce soit précisément d'une même folie si particulière, voilà qui est demander beaucoup à la crédulité la mieux disposée.

D'où vient que l'on accorde beaucoup plus à Shakespeare et si facilement ? Ne serait-ce pas que le *fantastique* est ce qu'un auteur français atteint le plus malaisément ? Le mystère y manque. Le fantastique n'est chez nous qu'une outrance qui n'échappe pas à la raison.

J. S.

* * *

L'EXPOSITION DE LA LIBRE ESTHÉTIQUE, *à Bruxelles.*

Chassagnol, le personnage de *Manette Salomon* que les Goncourt avaient inventé pour leur servir de porte-parole, dit quelque part que les seuls grands peintres du XIXe siècle sont les paysagistes. Peut-être les paysagistes ont-ils un peu abusé de ces lettres de noblesse que contresignait d'ailleurs Thoré-Burger. Ils ont infecté l'art tout entier de ce réalisme étroit, qui ne demande au peintre que de faire ressemblant, qui s'accommodant à merveille de l'appauvrissement de l'imagination décorative, ravale la peinture au rang de la photographie et vise à en éliminer cette part d'interprétation personnelle et de généralisation stylisée qui en constitue tout l'intérêt. Pourtant, qui nierait que c'est de leur effort vers l'interprétation lumineuse et sincère de la nature que nous avons dû d'échapper à l'ennui d'un art académique et archéologique, où la grande peinture romantique s'embourgeoisait. Ce sont leurs recherches qui ont déterminé le mouvement impressionniste.

C'est ce que l'exposition de la *Libre Esthétique*, à Bruxelles, démontre à merveille. Cette société, que M. Octave Maus dirige et centralise, prend volontiers depuis quelques années un certain tour pédagogique. Elle forme des ensembles, elle raconte, elle instruit, elle établit des filiations : c'est fort intéressant.

L'exposition de cette année donc est consacrée à l'évolution du paysage en France et en Belgique. Rien de plus légitime que cette association des deux écoles, car si les paysagistes belges empruntèrent toute leur esthétique et toute leur technique au paysage français, si l'école de Tervueren n'est qu'une brillante succursale de l'école de Fontainebleau, du moins les maîtres de Belgique apportèrent-ils à suivre leurs devanciers français une vigueur, une sincérité, des dons de coloristes qui leur font une originalité véritable. Aussi bien l'évolution est-elle parallèle dans les deux pays. Il suffit de parcourir ce Salon où les œuvres sont très heureusement mises en valeur pour se rendre compte du lien qu'il y a entre un Corot, un Daubigny, un Rousseau, un Courbet, et un Baron, un Fourmois, un Boulenger, entre un Lépine, un Guillaumin, un Sisley, un Pissarro et un Heymans, un Claus, un Lemmen. D'autre part, on suit très bien, le long de ces cimaises, la lente évolution des peintres vers la subordination de la réalité objective à l'impression fugitive qu'elle fait naître ; on voit très bien comment, de l'excès même de ce naturalisme étroit qui, à une certaine époque, a fait proscrire aux paysagistes tout ce qui pouvait paraître inventé, combiné, stylisé, est né un art d'un idéalisme essentiellement subjectif. Assurément, la démonstration n'est pas complète ; il eût fallu, pour la rendre définitive, pouvoir emprunter des tableaux au Louvre, au Luxembourg, ou du moins à quelques grandes collections parisiennes, anglaises ou hollandaises : Encore que les Corot que M. Octave Maus a pu réunir soient de fort jolis Corot, ils ne peuvent donner une véritable idée de l'œuvre exquis de ce maître ; de même pour Daubigny, pour Jules Dupré, pour Diaz ; quant à Théodore Rousseau, il n'est pas représenté du tout. Mais quoi! une exposition temporaire n'est pas un musée d'éducation. Et si ce Salon n'a pas révélé complètement les grands maîtres français à ceux qui ne les connaissaient pas, elle a du moins très heureusement rappelé leur manière à ceux qui en ont pénétré le charme.

Les maîtres belges sont mieux représentés ; j'ai vu à la *Libre Esthétique* quelques-uns des meilleurs tableaux de Bou-

lenger et de Baron. Quant à Fourmois que, d'après ses toiles du musée de Bruxelles, on considérait généralement comme un peintre très sage, très savant et très ennuyeux, il sort singulièrement grandi de cette exposition, où il est représenté par une admirable vue du Dauphiné et par une *Ruine de Vianden* qui comptent parmi les meilleurs paysages romantiques que je connaisse. De Greef aussi, si lourd d'ordinaire, se révèle un coloriste très fin, très capable d'exprimer le mystère émouvant d'un hiver brumeux. Et de même, on a très bien su choisir dans l'œuvre de Vogels, d'Isidore Verheyden, d'Eugène Verdyen, de Fritz Toussaint.

Cette rétrospective est agréable. Mais depuis sa fondation, le véritable intérêt de la *Libre Esthétique*, c'est ce qu'elle apporte de nouveauté dans ce milieu bruxellois qui retarde toujours un peu. Elle n'a pas manqué à son devoir cette année. Après un salut aux maîtres de l'impressionnisme, à Monet, représenté notamment par ses admirables *Dindons* de la collection de la princesse de Polignac, Renoir, Pissarro, Lépine, Gauguin, après l'indispensable hommage aux néo-impressionnistes pour qui elle livra ses premières batailles, elle révèle à ce public habitué aux prudentes images de ses peintres les harmonieuses hardiesses de Guillaumin et de Manguin, la flamboyante Italie de Pierre Laprade, les nobles synthèses de Flandrin, les savoureuses brutalités d'Albert Marquet, sans compter l'harmonieuse lumière de Van Rysselberghe que ce public connaît mieux.

Certes, bien peu de ces artistes nous donnent un art qui nous satisfasse pleinement. Pas un d'entre eux qui ne soit inégal. Mais c'est le propre de l'art contemporain d'être inégal. Lassé des patientes interprétations traditionnelles, il ne sait où il va, cherche à exprimer l'inexprimable, et s'il lui arrive d'atteindre à des réussites qui nous émeuvent peut-être plus profondément que ne le faisaient les tranquilles chefs-d'œuvre d'autrefois, il faut avouer que ce sont bien souvent d'heureux hasards. Il convient de nous le montrer tel qu'il est : son imperfection répond à nos imperfections, son inquiétude à nos inquiétudes, et devant cette barbarie dans laquelle il tombe

souvent à force de raffinement, nous perdons enfin cette sensation d'ennui que nous donne hélas ! toute la peinture officielle.

C'eût éte étrangement mépriser la réalité que d'oublier dans une histoire du paysage contemporain l'influence des Japonais. Aussi a-t-on joint à cette exposition de la *Libre Esthétique* une admirable collection, prêtée par M. A. D. Stoclet, des maîtres nippons de la fin du XVIIIe et de la première moitié du XIXe siècle. Enfin, quelques sculptures sont, comme de raison, venues peupler la salle : un ensemble des œuvres de Charpentier, quelques fragments de Rodin, un bronze excellent de M. Louis Devillez, et un délicieux portrait de jeune femme du sculpteur Paul Du Bois. Il serait injuste de ne pas les signaler.

L. D. W.

A PROPOS DES INDÉPENDANTS.

Sur chaque Salon, on serait tenté de refaire tous les ans le même article. L'atmosphère s'y maintient semblable, et l'aspect attendu de l'ensemble nuit à la mise en valeur des progrès individuels. Il y a toujours là ceux dont il est inutile de parler, car eux non plus n'ont rien à dire ; ceux qui ont créé leur langage et le parlent couramment depuis longtemps; ceux qui les imitent et balbutient ; ceux qui balbutient sans rien imiter. Tous sont de vieilles connaissances : Denis, Signac, Marquet, Laprade, Sue, Urbain, Klingsor... Mais non, je n'énumérerai pas. Je saluerai quelques rares morceaux : le nu, admirablement lavé d'or, de Manguin, celui plein, stylisé et très noble de Blanchet, les paysages nets, durs, peu subtils, mais puissants et justes, de René Juste, certaines parties, d'une exécution prestigieuse, des natures mortes ingrates de Déziré, les panneaux de " poissons " de Valtat moins heureux que ses panneaux de fleurs, la " verdure " de Rousseau, si appliquée, ridicule et décorative, une nature morte étrangement

chatoyante mais insuffisamment poussée de Briaudeau, les petits panneaux de Mme Marval d'après Clodion, (un surtout délicieux, *l'Eté*), un effet de neige d'Altmann vigoureux et synthétique, enfin la composition pleine de qualités de forme et de mouvement, en dépit de son aspect " gauguinesque ", qui s'intitule *Jeux au Printemps* : elle est signée André Lhote, un nom qu'il importe de retenir. Ah ! puisse celui-là échapper à la littérature ! Non pas que cette année, le Salon des Indépendants en soit particulièrement infesté. Mais on se lasse, on s'irrite de retrouver, persistant dans la même erreur, des talents dont on espère la libération prochaine... A défaut de beauté plastique, la *belle matière* à mettre en théorie, ô Matisse, ô Rouault, ô Friesz. Que les gloses les plus intelligentes et les plus subtiles dont vos tentatives seront le prétexte, soit que vous les expliquiez vous-mêmes, soit qu'on les explique pour vous, ne vous aveuglent pas sur les réalités de votre art. Quant à moi, je ne me ferai pas complice de *la Jeune fille aux Tulipes*, d'un dessin si minable, d'une couleur sans harmonie ni rareté, et non plus de ces *Juges* que le hasard barbouille d'encre, et non plus de ce *Paradis*, de composition amusante, mais aux anatomies déformées si gratuitement. Non Friesz, non Rouault, non Matisse. Raisonnez, discutez, affirmez :... vous valez mieux que vos raisonnements.

H. G.

* * *

ARIANE ET BARBE-BLEUE de *Paul Dukas* (Opéra-Comique).

L'originalité de Dukas ne se laisse pas définir du premier coup. Ce n'est pas qu'elle soit fort complexe. Mais elle ne prend pas souci de se distinguer d'abord de toute autre et d'éviter la ressemblance. Il y a une grande honnêteté dans la façon dont cette musique refuse de dissimuler sous l'exagération de ses différences son rapport à d'autres musiques. Elle a la franchise de ses affinités. Et comme d'être sincère lui fait une bonne conscience, elle est ferme et sage. Mais ce que

nous exigeons d'elle en secret, n'est-ce pas plus de décision à l'égard de ses vertus propres, un parti-pris plus net qui les lui fasse moins timidement employer ?

Il y a chez Dukas une brusquerie que trop souvent il atténue. Parmi la fluidité de son orchestre naissent de temps en temps une âpre et régulière cadence, un lourd battement. C'est la carrure ancienne qui reparaît. Elle est démantelée, haletante. Soucieuse de se soumettre aux enchaînements perpétuels de l'orchestration moderne, elle se fragmente, elle brise sa raideur. Mais son tressaillement abrupt anime soudain toute la musique. Je ne pense pas seulement à la rythmique pesanteur et aux soubresauts maladroits du balai dont l'*Apprenti sorcier* déchaîne la danse. Dans *Ariane et Barbe-Bleue* je surprends à plusieurs reprises cette allure déterminée. Le combat de Barbe-Bleue et des paysans est une symphonie massive et contractée, d'une uniformité essoufflée. Dure description par à-coups. Les traits s'ajoutent lourdement les uns les autres, ainsi qu'on lève les bras pour asséner un nouveau coup de bâton.

L'autre qualité de Dukas c'est le scintillement très particulier de son orcheste. J'y trouve quelque chose de doucement perçant. Il naît sans interruption avec une froideur nette ; il il est exact, clair et sec, non pas à force de dépouillement : c'est au contraire à force de volontaire densité, d'entêtement à la plénitude. Il ne cesse pas d'occuper toute son enveloppe : il se fait un devoir d'être toujours appuyé contre sa surface. Il a cette continuité de l'orchestre wagnérien qui semble vouloir emplir à chaque instant une forme invisible. — Mais Wagner, que guide un profond instinct dramatique, sait fléchir sa tension. Il y a chez lui des déclivités. Souvent il penche toute sa musique vers un moment futur. Aussi n'est-elle pas perpétuellement préoccupée de son intégrité; ayant une autre fin qu'elle-même, sa richesse s'oublie. Elle consent à montrer parfois un visage terne. Dukas au contraire — c'est en quoi il se distingue de Wagner — épanouit sans cesse au dehors toute sa trouvaille ; il n'y met pas d'affectation, mais une sorte de naïveté grave. Il ne cache rien parce qu'il ne songe pas à rien faire attendre. Aussi son orchestre sans repli se laisse-t-il

apercevoir d'abord dans toutes ses dimensions. Il est clair ; et la lumière dont il est pénétré, supprimant toute ombre et toute hésitation, lui donne cette dureté limpide, semblable à celle des pierreries qu'il chante.

Pourquoi, malgré ces qualités qui pouvaient suffire à inspirer une œuvre très belle, le drame d'*Ariane et Barbe-Bleue* nous laisse-t-il mal satisfaits ? On ne s'empêche pas de le confronter à *Pelléas et Mélisande*. C'est le propre des chefs-d'œuvre d'obséder le jugement. De plus, les deux livrets, bien que s'opposant comme le détestable et l'excellent, invitent les musiques à la ressemblance. Et si Dukas emploie une technique différente de celle de Debussy, ce n'est pas assez pour lui épargner la comparaison. Ce souterrain, cette " eau dormante et très profonde " et ce retour à la lumière, il a bien fallu qu'il les décrive. Mais qu'ils sont imprécis et arbitraires ! Dukas n'a presque aucune sensualité. Jamais de ces vibrations délicieuses, de ces paysages clairs et liquides, ou pleins de brume marine qui s'ouvrent à chaque instant sous le ciel sombre de *Pelléas*. — Il ne faut pas chercher non plus dans la déclamation d'*Ariane* la sensibilité, la pitié délicate de la déclamation debussyste. Pour exprimer les vagues moralités de son texte, Dukas a employé une mélodie aussi peu emphatique que possible. Mais jamais il ne touche.

C'est que ses véritables qualités sont la sécheresse, la dureté, la pesanteur. Le troisième acte d'*Ariane*, où il trouve à les exercer, est de beaucoup le meilleur. Il est fait pour la description tragique. On voudrait qu'il illustre un drame plein de péripéties, d'allées et venues ; il y faudrait une ville mise à sac et de lourdes danses de routiers, des foules abruptes qui porteraient un seul sentiment dans le cœur. Il ne s'agirait pas pour Dukas de renoncer aux développements purement musicaux ; pour être d'action la musique n'abdique pas toute gratuité. — Quand Bach, dans *la Passion selon St. Jean*, raconte que " le voile du temple s'est déchiré ", ce n'est que par d'austères arabesques qu'il décrit l'événement formidable : il ne songe pas à imiter ; il transpose en musique pure l'image que sa ferveur contemple.— Il serait beau que Dukas, renonçant aux docilités

d'expression pour lesquelles sa rudesse ne le dispose pas, traduise un pillage ou un exploit en une rigide " sinfonie ".

J. R.

* * *

L'ACTION FRANÇAISE ET LE CAS MORÉAS.

Toute la presse a rendu à Jean Moréas l'hommage que son haut talent méritait, encore qu'elle l'ait obstinément diminué en ne voulant voir en lui que le poète statique et désespéré des derniers poèmes. Chose singulière, c'est dans *l'Action Française* qu'on a montré le plus de juste sens. M. Charles Maurras a bien discerné la valeur proprement lyrique du poète : ce don tout personnel d'assembler suivant une musique vraiment neuve et délicate les mots les moins précieux. De ce don, M. Maurras avoue jouir aussi bien dans le " myriapode symboliste " du *Pèlerin Passionné* que dans les *Stances*. Dont acte. — On comprend du reste son attitude. Si française, si poésie de " nationalisme intégral " que paraisse la poésie des *Stances*, il est ennuyeux que le signal de ce " retour " — puisque retour il y eut, au dire des plus compétents de nos journalistes — ce soit un étranger qui l'ait donné : M. Maurras a ses raisons pour ne pas insister sur l'influence " classique " d'un " métèque ". Mais il est des grâces d'état pour un métèque " athénien ". Du moins, ajoute M. Maurras, celui-là n'était pas un " Sarmate ". Eh ! les Sarmates n'ont-ils pas des liens de parenté avec les Albanais ?... — Où la situation des néo-royalistes en face de Jean Moréas devient plus difficile encore, et là M. Maurras s'efface et laisse la parole au journal, c'est quand il s'agit des funérailles. Le " nationalisme intégral " comprend la stance, comme on sait, mais aussi le catholicisme. Or, Moréas est mort, *dans toute sa lucidité d'esprit*, sans prêtre, et a voulu non seulement des obsèques civiles, mais l'incinération !... — Ah ! par quelle ruse ces messieurs s'en tirent ! Jugez et goûtez :

" En se détachant de la nationalité grecque, Moréas se trouvait avoir abdiqué en même temps le rite national. Il

n'était plus de son église, sans être *encore* de la nôtre. Les obsèques civiles qui auraient été un scandale en d'autres cas, se sont trouvées du fait des circonstances le résultat d'une situation sans analogue et presque sans précédent. "

Je m'en voudrais de rien ajouter à ce texte.

H. G.

* * *

Trois traductions de Keats paraissent concurremment ; une seule complète, celle de Paul Gallimard[1] ne peut faire oublier la traduction partielle d'André Fontainas (bibliothèque de " Poésie "). Celle de la M^ise^ de Clermont-Tonnerre[2], incomplète également, a l'avantage de nous offrir en regard de son texte, le texte original, ce qui est assez courageux, car la plus belle traduction en restera toujours très distante, et une photographie de l'admirable masque du poète " taken during life ".

* * *

Les *Cahiers Nivernais* consacrent à Charles-Louis Philippe leur fascicule de Février-Mars. Celui des deux portraits de Charles Guérin que n'avait pas reproduit la *Nouvelle Revue Française* ouvre cette publication. Elle contient une précieuse liste bibliographique des écrits de Charles-Louis Philippe, patiemment dressée par Paul Cornu, le directeur des *Cahiers Nivernais*. Cette liste pourra rendre de grands services lorsqu'il s'agira de réunir en volume les pages éparses de notre ami.

[1] un vol. à 3.50 ; Mercure de France.
[2] " " Maison du Livre.

MEMENTO

(20 *Mars* — 20 *Avril.*)

LIVRES PARUS :

ROMANS

H. Ménabréa : *Le Muletier et son Mulet* (Grasset).
A. Lichtenberger : *Tous Héros* (Annales).
L. Frapié : *Contes Imprévus* (Libr. Universelle).
Ch. de Pomairols : *Ascension* (Plon).

POÉSIE

S.-C. Leconte : *L'Esprit qui passe* (réimpression) (Mercure).
Tristan Klingsor : *Chroniques du Chaperon et de la Braguette* (Sansot).
Jules Romains : *Un être en marche* (Mercure)
Paul Castiaux : *La joie vagabonde* (Mercure).

THÉATRE

A. Picard : *L'ange gardien* (Illustration).
P. Hervieu : *Théâtre complet, 2e vol.* (Fayard).
A. Erlande : *Hécube* (Le Feu).

DIVERS

André Gide : *Le Retour de l'Enfant Prodigue* (Occident).
Lucien Jean : *Parmi les Hommes* (Mercure).

LITTÉRATURE

F. Brunetière : *Une correspondance inédite* (Lafolye, Vannes).
A. de Musset : *Lettres d'Amour à Aimée d'Alton* (Mercure).
S. Rocheblave : *Agrippa d'Aubigné* (Hachette).
A. Brisson : *Le Théâtre, 4e série* (Annales).
E. Faguet : *Propos littéraires, 5e série* (Libr. Française).

EXPOSITIONS :

Société des Indépendants.
Exposition Guérin (Druet).
Société de peintres et sculpteurs (G. Petit).
Exposition Bonnard (Bernheim).

Exposition Friesz (Druet).
Pastellistes français (G. Petit).
Exposition Urbain (Blot).
Société Nationale des Beaux-Arts (Grand Palais).
Exposition Dufrénoy (Druet).
Exposition Picasso (Galerie N.-D. des Champs).

EXPOSITIONS ANNONCÉES :

Copies d'après les maîtres (Bernheim).
Les cent chefs-d'œuvre (G. Petit).
Exposition Marquet (Druet).
Société des artistes français (1er Mai, Grand Palais).

ACCUSES DE RECEPTION

Louis Lormel : *Tableaux d'âme* (Sansot). — Henry Allorge : *L'Essor Eternel* (Plon). — Emile Sicard : *L'Ardente Chevauchée* (Edit. du *Feu*). — Jean Chuzewille : *La Route poudroie* (Libr. ancienne et moderne). — Nicolas Beauduin : *Le chemin qui monte* (Sansot). — Albert Fleury : *Des Automnes et des Soirs* (L. Ribaut à Pau). — Sophus Clussen : *De Thulé à Ecbatane* (trad. du danois par G.-C. Cros. Vers et Prose). — O. W. Milosz : *L'amoureuse initiation* (Bernard Grasset). — Ed. Buisseret : *Iphigénie à Tauris* (hors commerce). — Marcel Prouille : *Glumes éparses* (éd. de Chloé). — Pierre Tantare : *Les Révoltés* (éd. du Mousquetaire). — P. Beaupay : *La Source* (Grasset). — Camille Dubois : *Jeux et Blessures* (Grasset). — V. Barrucand : *D'un pays plus beau* (Floury). P. H. Devos : *Un Jacobin de l'an CVIII* (Dechenne). — G. Dupin : *Mélanges poétiques* (L'art sacré). — Barrau et Lemé : *Emile Gaucher, statuaire* (hors commerce). — Gaston Picard : *Plus rouge que les lèvres rouges* (Revue Mauve). — Marg. Comert : *Les Grimaces de l'Amour* (Calmann). — René Lauret : *Line, histoire lorraine* (Grasset). — B. Croce : *Ce qui est vivant et ce qui est mort de la philosophie de Hegel* (Giard et Brière). — Maurice Rostand : *Conversation avec la Gloire* (Schéhérazade).

Le Gerant : ANDRÉ RUYTERS.

THE ST. CATHERINE PRESS LTD. (Ed. Verbeke & Co.), Bruges, Belgique.

EN MARGE DU " FÉNELON " DE JULES LEMAITRE

Tout de même que Barrès à chanter Bruges, Venise ou Tolède les mortes, et à louer les "métèques" illustres Chénier, Moréas ou Heredia, — Jules Lemaître se repose d'une attitude un peu contrainte et concertée à portraiturer quelque grande figure bien inquiète et compliquée : Racine, Fénelon ou Jean-Jacques, dont il peut critiquer, condamner même l'inquiétude, mais non sans avoir porté sur leur déconcertante diversité la plus intelligente lumière. Naturellement, c'est par où Fénelon lui ressemble le plus qu'il comprend celui-ci le mieux et l'explique le plus habilement ; mais non pour l'excuser toujours ; car souvent il se plaît (et sans doute en ressent-il quelque renfort) à chapitrer son faible chez cet autre. Les doctrines autoritaires n'ont pas plus véhéments défenseurs que ceux qui ont eu quelque mal à obtenir l'unanimité en eux-mêmes.

Certains passages de ce livre [1] resoulèvent d'an-

[1] Jules Lemaître : *Fénelon* (Fayard).

ciennes polémiques. Jules Lemaître reproche âprement au protestantisme d'avoir disloqué, désunifié la France. En le lisant, certains ont regimbé ; mais l'accusation est plus subtile qu'il ne leur a paru d'abord ; et M. Lemaître a soin de n'assumer point, ainsi que l'on va voir, la complète responsabilité d'une thèse qu'il insinue plutôt qu'il ne l'expose nettement. Citons le passage :

L'église était devenue pour les peuples une vieille maison hospitalière et commode ; les savants et les philosophes commençaient à s'en arranger ; le dogme lui-même s'assouplissait. Le mouvement débonnaire aurait continué. Sans doute, il y avait des abus : simonie, vente d'indulgences (comme il y a, dans les gouvernements laïques, des Panamas et des trafics de décorations). Mais un bon pape aurait suffi à redresser ces incorrections regrettables. En se soulevant, non contre ces abus, mais contre l'église même le moine Luther et le prêtre Calvin, homme affreux, nous ont donné leur triste Réforme, laquelle nous a valu l'ordre des Jésuites, le rétrécissement du dogme, et pendant longtemps une intolérance catholique égale à celle des réformés. C'est bien fâcheux. Sans cela il y aurait encore une "chrétienté" ; toute l'Europe aurait aujourd'hui une même religion simplement traditionnelle et rituelle, qui pourrait être délicieuse."

"Délicieuse." A ce mot, des protestants s'indignèrent ; il me paraît pourtant que c'était plutôt affaire aux catholiques. On m'avait lu la phrase ; j'ai voulu la voir dans le livre; et j'ai remarqué

qu'après le mot " délicieux " se referment des guillemets. La phrase ne serait-elle donc pas de Lemaître ?... De plus, il écrit, aussitôt après : " Et je ne prends à mon compte qu'une partie de ces propos " — sans préciser du reste laquelle. Mais de qui sont-ils, ces propos ? Ces guillemets, quand se sont-ils ouverts ?

Voici :

Un de mes amis me propose ces réflexions : (deux points ouvrez les guillemets) " Cherbuliez, esprit vraiment libre, quoique protestant, l'a dit dans un de ses livres (ici, en note l'indication du livre : *le prince Vitale* — et non *Vitali* comme laisse imprimer Lemaître — puis deux points; puis le curieux paragraphe que j'ai donné en entier).

Ce paragraphe serait donc une citation de Cherbuliez..? J'ai commis l'indiscrétion de le rechercher dans le volume ; et je ne l'y ai point trouvé. L'ami de M. Lemaître n'a pas cité Cherbuliez, il a résumé, condensé quelques idées du livre [1] — que peut-être M. Lemaître n'a même pas eu entre les mains, car le lapsus que je signalais plus haut se trouvait dans la Revue Hebdomadaire où d'abord ont paru ces conférences, et se retrouve dans le volume.

Mais, ce paragraphe, Jules Lemaître a dû le récrire ; j'y sens son style ; le mot *délicieux* est de lui. " Cet ouvrage d'un prêtre *délicieux* " dit-il en

[1] Les idées sont celles que Cherbuliez prête au *prince Vitale*, son héros.

parlant du *Traité de l'éducation des filles* (p. 87) et ailleurs : « le quiétisme est une hérésie *délicieuse* » (p. 201) ou : « les commencements du quiétisme sont donc *délicieux* » (p. 209) et encore : « *le Manuel de Piété*... est un livre *délicieux* » (p. 257).

J'ai peu pratiqué Cherbuliez et j'avoue que j'avais gardé de mon enfance quelque prévention contre lui. Je ne connaissais pas *le prince Vitale*. C'est un très curieux livre, intéressant, pressant même par endroits — que je remercie M. Lemaître de m'avoir invité à lire. A l'abri de son approbation je m'en vais en copier quelques passages ; ils aideront sans doute à préciser la thèse que M. Lemaître esquissait :

Trop souvent la pensée religieuse de la Renaissance a été méconnue, ravalée, travestie. L'enivrement des sens, l'exaltation de la chair, le culte frivole de la forme, l'adoration profane de la beauté, le paganisme ressuscité, c'est sous ces traits qu'on a peint le siècle de Léon X. Eh quoi ! connaît-on le génie d'une époque, quand on n'en considère que les déviations et les excès ? Et quel principe n'a été altéré et faussé par les passions humaines ? Dans le platonisme chrétien des Ficin et des Pic, je reconnais l'épanouissement complet de l'idée catholique, qui a pris toute sa croissance.

Je ne nie pas que cela ne soit séduisant. Continuons :

Les créations de Dieu comme les œuvres de l'homme

sont soumises à la loi du développement graduel, elles suivent un cours ordonné. La douceur de Dieu est sa violence ; il ne brusque rien... Il a donc voulu que la révélation eût son histoire ; qu'à l'exemple de tous les êtres animés elle se développât et s'accrût avec le temps. C'est pour cela qu'il a institué son Eglise, divine couveuse chargée de féconder et de faire éclore l'un après l'autre, aux heures marquées par l'éternelle patience, tous les germes de vérité que renfermait l'Evangile.

L'Eglise a deux manières de réagir, en présence de l'hérésie : repousser ; absorber. Durant les périodes de calme, elle tend plutôt à se relâcher de ses rigueurs défensives. Il est certain que cette dernière manière, qui fut celle plus ou moins méthodique, inconsciente parfois, de certaines époques, celle encore (très consciente) de Léon XIII, ferait bien mieux le jeu de Lemaître et de Barrès qui dès lors pourraient se laisser absorber sans douleur, et sans rien dépouiller de leur " renanisme". M. Lemaître songe qu'il y eut un temps où " les hommes les plus intelligents, je crois, du seizième siècle : Erasme, Rabelais et Montaigne," malgré toute leur libre pensée, firent bon ménage avec l'Eglise, de sorte que le mouvement de la Réforme put les laisser indifférents ; et que l'Eglise accueillait de même volontiers tous les arts, sans même trop les enrôler; et, partant, admettait, tolérait du moins maintes licences.

Oui, vraiment la religion catholique a bien

failli devenir *délicieuse* ! à cette époque où Nietzsche contemple "un spectacle si significatif, et en même temps si merveilleusement paradoxal, que toutes les divinités de l'Olympe auraient eu l'occasion d'un immortel éclat de rire ".

A ce moment, moment unique où l'Eglise semblait enfin se dissoudre, surgit Luther. Je laisse parler *le prince Vitale* :

Dans cette rencontre, (l'Eglise) semblable à un général dont l'armée occupait un front trop étendu, et qui, abandonnant à regret des positions impossibles à défendre, ramasse toutes ses troupes dans un lieu fort, on la vit laisser en proie à l'ennemi qui la menaçait, toutes ses récentes conquêtes, encore mal affermies, et se vouer tout entière à la défense de son antique héritage. Par le concile de Trente, elle réduit sa doctrine au vieux dogme traditionnel.

Même attitude avec le "modernisme" d'aujourd'hui

dégagée de toute alliance avec la philosophie et de ces lumières nouvelles qu'elle avait puisées dans l'antiquité rajeunie, elle renonce à ces agrandissements dont elle faisait gloire, elle se renferme et se retranche dans sa vieille enceinte, où elle est sûre que l'ennemi ne pourra la forcer. En même temps, par l'institution des Jésuites, elle rétablit la discipline dans sa propre armée, dont les mutineries l'effrayent, elle combat la licence des opinions *et fait rentrer dans le devoir ces intelligences hasardeuses qui, se réclamant d'elle, la compromettent par leurs aventures.*

Plus abruptement Nietzsche écrira: " Et Luther *rétablit* l'Eglise : il l'attaqua. "

Il ne s'agit que de s'entendre, entre gens de bonne volonté. Ainsi le grand crime de Luther n'est pas tant d'avoir institué un protestantisme exécrable, dont somme toute on eût fait son affaire ; le crime est d'avoir réveillé l'Eglise, de l'avoir réduite à se ressaisir et si étroitement que, des Rabelais, Renan ou Lemaître, elle ne fait plus son affaire du tout. Et tant pis pour ceux-ci, car " que sont les souffrances d'un homme au prix des destinées de l'Eglise ? continue *le prince Vitale.* Luther avait paru. Pour lui résister et pour le vaincre, il fallut qu'aux papes philosophes succédassent les papes rigoristes. " Et de même aujourd'hui...

C'est en luttant que l'Eglise prend conscience de sa force — " La force naît par violence et meurt par liberté, " dit Léonard de Vinci. C'est au contact successif de chacune des hérésies que se révèle successivement chacune de ses vertus latentes et qu'elle sent tour à tour opportunes de nouvelles sévérités.

Barrès, Lemaître, Maurras sentent tout l'avantage d'une religion unique dans l'État ; mais ayant le malheur de ne pas " croire," ils peuvent caresser le rêve ou le regret d'un catholicisme qui n'aurait pas exclu de lui-même la libre-pensée, d'un catho-

licisme qui aurait rendu le « modernisme » impossible en prévenant tous les modernismes, d'un catholicisme dont Renan n'aurait pas eu à sortir, non plus que n'en étaient sortis Erasme, Rabelais ni Montaigne, d'un catholicisme dont eux-mêmes ne pourraient pas sortir.

Mais, s'il peut paraître souhaitable pour la bonne santé, le bon équilibre de l'État que tous ses sujets se soumettent à une seule religion, M. Lemaître sait de reste qu'il ne suffit pas d'être bon Français pour être bon catholique, bon catholique pour être bon Français. Il faut en prendre son parti : il y a une orthodoxie catholique ; il n'y a pas d'orthodoxie française. — Rejeter de son sein des éléments hétérodoxes, voici qui n'appartient qu'à l'Eglise ; car il ne peut y avoir hétérodoxie s'il n'y a pas orthodoxie. Et rien n'est plus piquant que de considérer ceux-ci prétendre nous assujettir à leur orthodoxie arbitraire, qui n'ont pas su se soumettre eux-mêmes à la seule orthodoxie qui soit.

André Gide.

LES CONQUÉRANTS

Voici le cavalier sans cheval,
Mais qui le verra passer dira bien
Que c'est un chevalier.

Voici le pèlerin sans bourdon ni bréviaire,
Mais qui le verra passer dira bien
Qu'il est mieux qu'un croisé.

Voici le chef qui ne commande pas,
Mais qui l'écoutera dira bien
Que c'est un capitaine.

*
* *

Voici le conquérant sans armée
Mais le seul conquérant,
Celui qui sait parler à tous, hommes et femmes,
Et peut parer leurs cils de leurs plus précieuses
[larmes,
Et leur rendre le rire limpide des enfants.

Ses armes les meilleures, ce sont des yeux cordiaux,
Ce sont des bontés attentives qui étonnent,
C'est la façon dont sa voix aide ses paroles
C'est en lui une flamme dansante de flambeau.

Il est prodigue et nu comme un arbre au printemps,
Son cœur est chaleureux comme une serre en hiver
Et l'on s'abandonne à tout ce qu'il dit,
Et c'est encore lui qui donne, quand il prend.

Il arrivera là où vous êtes,
Il ne s'asseoiera pas à côté de vous
Comme font ceux à qui suffit
La moitié de votre visage
Et une seule de vos épaules.
Mais il se mettra bien en face
Ses genoux touchant vos genoux,
Vos mains à la portée des siennes
Et ses yeux posés sur les vôtres
Qu'ils forceront à être nus.
Et vous penserez : Où donc l'ai-je vu ?

Comme en chantant dans un caveau
On rencontre la note unique
Qui le fait vibrer tout entier
Et devient comme sa voix chaude,

Ses paroles feront trembler
Dans votre poitrine élargie
La voix belle qu'elle recèle
Et que vous ne soupçonniez pas :
Votre meilleure, votre seule voix.

Il vous aimera selon vous
Avec les présents que vous auriez choisis,
Avec sa rudesse, avec son rire,
Son humilité ou sa pitié ;
Il vous aimera autant qu'il faudra
Pour vous attendrir et vous séduire.

Vous penserez : Qu'attend-il de moi ?
Que va-t-il me demander demain ?
Et vous serez troublé, ne soupçonnant pas
Qu'en vérité, sans qu'il sache lui-même,
Il attend de vous sa raison d'être ;
Que vous lui êtes nécessaire
Comme le sont aux mots qu'on dit
Les oreilles qui les recueillent,
Comme le sont aux choses belles
Les yeux qu'il y a autour d'elles.

Car la conquête est son grand désir ;
Pareil aux héros et aux femmes,

Il aime se sentir choyé
Par des pensées d'hommes, éparses
Et qui, de loin, vers lui se tendent
Comme des doigts gourds vers un feu.

Certains soirs ses mains se pressent, chaudes
Tandis qu'il incline un peu la tête,
Parce qu'il perçoit confusément
Que l'on vient de prononcer son nom
Dans plusieurs demeures où il fut,
Maisons près de lui, maisons lointaines
Qui ne se ressembleraient en rien
N'était son amour comme un baptême.

Donc vous serez l'une de ses victoires
Que suivront une autre et d'autres encore.
La force de son cœur pliera vers lui
Les êtres d'orgueil et de mépris,
Ainsi qu'elle enveloppera
L'infirme aux yeux soumis.

Ce n'est pas la loi parmi les hommes
Que l'on se voue et que l'on donne
Sans prétendre à rien en retour ;
Et pour balancer son grand amour,
C'est l'amour de beaucoup qu'il veut...

*
* *

Dans un pays aux espoirs usés
Sur un vieux sol depuis longtemps
Voué aux hommes gais et tristes,
S'en vint un jour ce conquérant
Ivre de conquête belle et sensible.

Il connut cette terre avec lenteur,
Inlassable il y chemina
Traçant sa voie devant ses pas, comme on laboure.

Son parcours fut un seul sillon
Replié cent fois sur lui-même
Et se longeant lui-même cent fois,
Tenace, jusqu'à posséder
Tout le territoire.

Or les vagabonds qu'il dépassa
Comme des chiens rudes l'aimèrent.

Or d'une tendresse gauche et simple
Les villages simples l'aimèrent.

Or avec leurs vagues lourdes
Et leurs voix grosses de sanglots
Et leurs clameurs en fumées vastes
Et leur joie énorme et enfantine,
Les villes fébriles et pâles l'aimèrent.

Si bien qu'un jour, ô doux miracle !
Un autre naquit, très riche aussi,
Un autre se leva, jaloux de sa gloire,
Qui marcha comme lui dans le pays
En prodiguant son meilleur bien
Et cueillant, cueillant des victoires.

Oh il fallut bien que chacun
Elargissant son cœur un peu
Y fît une place de plus !

Mais d'autres conquérants alors
Surgirent comme des surprises ;
Mais il y eut cent conquérants
Et il fallut que l'on devienne.
Cent fois aimé, cent fois aimant.

Et comme les cerveaux d'adolescents
Que l'on a forcés à contenir
Et à garder de plus en plus
Rendent d'abord ce qu'ils ont reçu
Puis veulent un jour donner d'eux-mêmes,
Ceux qu'on avait cent fois conquis
Pensèrent conquérir aussi.

Et le temps vint dans le pays,
Le temps de la grande conquête

Où les gens, avec ce désir,
Quittèrent le seuil de leur porte
Pour aller les uns vers les autres.

Et le temps vint dans le pays
Où il n'y eut pour emplir l'histoire
Que des chansons à l'unisson
Qu'une ronde autour des maisons,
Qu'un combat et qu'une victoire.

CHARLES VILDRAC.

M. PAUL ADAM, PENSEUR

M. Paul Adam, dont on connaît l'impatiente fécondité, a mis plus de quatre ans, nous apprend-il, à écrire *le Trust*. De fait, on y sent d'un bout à l'autre l'âpre et valeureuse contention de l'écrivain qui s'éprouve, se rassemble et entend nous donner de son génie une mesure définitive. Quelque scrupule qu'on se fasse de dépriser un ouvrage qui pour tant de motifs s'impose à notre respect, il faut convenir cependant que sa réalisation ne paie point l'auteur des soins et des peines qu'il a pris, et non seulement que *le Trust* n'est pas un livre réussi, mais que la conception même que M. Paul Adam paraît se faire actuellement du roman ne permettait guère qu'il en fût autrement.

Ce n'est pas que la matière en soit ingrate ou peu propre à fournir au romancier l'aliment que réclame son tempérament fougueux et prodigue. M. Paul Adam, tout au contraire, s'est rarement proposé un sujet d'une invention et d'une ampleur aussi naturelles. *Le Trust*, lisons-nous dans l'argument annexé au volume afin d'en faciliter appa-

remment l'intelligence, "*c'est le roman d'une élite contemporaine imposant aux foules la loi de sa science active*". Plus précisément, c'est au triple point de vue social, économique et moral, l'histoire et la mise en scène de l'influence exercée, tant sur les hommes que sur les choses, à Cuba, aux Etats-Unis, en Egypte et ailleurs, par une association de financiers franco-américains, dont les entreprises partout suscitent l'or, la vie, les passions et le drame. Entre les mains d'un si puissant évocateur, on prévoit de quels développements, de quelles applications, cette donnée était susceptible, quels conflits serrés et tragiques elle pouvait soulever, si pour élargir son action, M. Paul Adam n'avait évité de la circonscrire, de la situer en quelque débat personnel et déterminé, si moins prévenu des idées générales qu'il se réserve d'en déduire, l'auteur s'était davantage occupé d'engager notre intérêt dans les circonstances dont son récit tout de suite se complique et qui ne sauraient avoir aucune signification, puisqu'aussi bien nous sommes sur le terrain de la fiction, qu'à la condition que notre sympathie et notre raison en puissent démêler à mesure l'opportunité et la logique liaison.

Qu'on ne croie point surtout que *le Trust* soit une œuvre abstraite, affranchie de tout contact avec le monde sensible et qui du jeu seul de la pensée tire toute son animation. Loin d'y faire défaut, l'élément concret domine et d'abord s'im-

pose. Quelle que soit la région où nous conduit l'activité de ses financiers, M. Paul Adam, pour nous rendre tangibles les modifications qu'elle apporte dans l'ordre physique et moral, n'a de cesse qu'il ne nous ait fait voir de nos yeux, avant, pendant et après, par force personnages et péripéties interposées, le paysage, le milieu, la race et tout ce qui fait la vie locale, particularisée, de telle province cubaine, d'un district américain, d'un département français. Bien plus, c'est là que, — M. Paul Adam cédant à son penchant naturel — nous trouvons, sinon les meilleures pages du volume, attendu qu'elles sont proprement digressives ou laborieuses préparations, du moins les mieux venues et les plus vivantes. Mais entre tant de tableaux et d'intrigues profusément accumulés, et l'homme du Trust dont la main partout se retrouve, nous distinguons mal quelle est la relation, la nature exacte du rapport. La situation jamais ne se dessine ou se noue. En vain, l'on cherche le théorème, si je puis dire, sur lequel va s'échafauder, ou déjà s'élabore, tout édifice de l'argumentation romanesque. Figure centrale, sans doute, cet Héricourt est à la fois trop loin des événements, puisqu'il les domine, et trop près, puisqu'il les suscite, pour que nous puissions le rattacher sûrement à l'encombrant ensemble et, du coup, débrouiller le chaos en lui donant l'unité et la direction. Au surplus, quand M. Paul Adam nous aura révélé,

à la fin de son livre, que dis-je! en post-scriptum, le ressort de sa machine, force sera bien de convenir que nous hésitions légitimement, pour la bonne raison que ni ces humanités schématiques, ni Héricourt lui-même n'ont de part à l'action qu'ils subissent également, celles-ci n'étant destinées qu'à servir de réactif aux Idées souveraines par qui le monde aux yeux de M. Paul Adam est gouverné, comme de ces mêmes Idées, le dur Héricourt n'est que le ministre irresponsable, l'instrument seulement et l'anonyme intermédiaire.

Il apparaît ainsi qu'il y a dans ce livre trois catégories de faits, superposés, mais rigoureusement distincts et qui, s'ils se mélangent parfois, ne s'amalgament point. Il y a la masse humaine, matière première de toute réalisation, de tout phénomène social. Il y a les hommes d'affaire qui, croyant travailler pour eux, obéissent en réalité au commandement d'un idéalisme qui s'ignore. Il y a les Idées enfin, seules forces effectives et agissantes. " *Mais ces forces*, nous est-il déclaré, *qui poussent les élites et les foules à produire, à produire plus, davantage et sans cesse, quelles sont-elles ?... Peut-être les Nombres que Pythagore considérait comme divins... Les Nombres, c'est peut-être la cause de toute chose, de toute vie, de toute douleur, de toute joie... C'est la Divinité terrible, implacable, exultante.* " Ce qui est nous ramener bel et bien à une façon d'interpréta-

tion positiviste du Gouvernement Temporel de la Providence...

Chez de Maistre, cependant, tout se concilie et se justifie dans le plan chrétien. La question, dès l'abord, trouve auprès du lecteur son appropriation. Rien dans le système des *Soirées de St. Pétersbourg*, si avant que soit poussée la rigueur, qui ne s'appuie sur des points d'accord préalablement acquis. M. Paul Adam, par contre, et dans un genre qui exige avant tout concentration et coordination, pour nous amener à ses conclusions, commence par dissocier arbitrairement. Et j'accorde qu'il a raison s'il ne s'agit que d'une thèse à proposer, mais encore une fois, c'est d'un roman qu'il s'agit, c'est-à-dire d'un organisme fait à l'image de la réalité et dont la première condition d'existence, c'est qu'il soit viable et plausible. Ces événements qui se pressaient devant nous, si nous ne savions par quel bout les prendre, on voit dès lors que c'est précisément parce que là où nous supposions qu'ils contenaient en eux leur fin et leur objet, l'auteur ne les conçoit qu'en fonction d'un facteur qu'il ne manifestera que plus tard. Ils sont les états successifs d'une démonstration par l'image, et nous ne nous rendrons compte de la portée de tant de mouvement et de péripéties qu'après que l'auteur en aura expressément dégagé la finalité. Ce qui conduit et assure ainsi le développement du *Trust*, ce n'est pas un héros ou une intrigue,

mais la graduelle intelligence que nous acquérons du postulat philosophique que, par dessus son sujet, l'auteur s'évertue à nous imposer.

Quoi d'étonnant à ce compte et quelque talent que M. Paul Adam y ait dépensé, si *le Trust* nous déçoit. Ni une œuvre intellectuelle ne s'accommode du conditionnement d'un roman, ni un roman des procédés et de la filiation d'une œuvre intellectuelle. C'est bien un roman qu'a voulu faire M. Paul Adam : jusqu'au bout il lui faudra donc subir les conséquences du malentendu fondamental et voir se tourner contre son œuvre d'art tout ce qui serait avantage et nécessité s'il s'était proposé une tâche critique. Est-ce à dire qu'aucun ouvrage d'invention ne puisse servir une fin intellectuelle : on sait bien que non, et ce n'est pas le lieu de fournir ici des exemples. On inclinerait plutôt à penser que rien n'est moins accessible au talent de M. Paul Adam que le domaine des Idées.

De quelle singulière méconnaissance de ses dons naturels, M. Paul Adam, en effet, nous offre l'exemple ! Tempérament, imagination, vocabulaire, tout chez lui est sensualité : aucun spectacle du monde, aucune conjoncture qui ne se traduise en lui par une réaction des sens. De son lyrisme, de sa chaleur, de sa couleur, de son don d'évocation, — car M. Paul Adam a toutes ces qualités et nous ne lui marchandons pas l'éloge, — c'est la

sensualité seule qui fait tous les frais. Il n'existe que par elle, et par sensualité, ce n'est point seulement érotisme ou sexualité qu'il faut entendre, mais toute émotion qui vient de la chair, des choses, de l'être, du contact de la vie sous ses formes actives, immédiates et présentes. Et qu'est-ce encore, sinon cette même sensualité qui fait toute la puissance de son style, de ce style pressé, gonflé de suc, violent, congestionné et tout distendu par les passions qu'il ne saurait exprimer sans mimer le mouvement même qui les emporte? M. Paul Adam, néanmoins, veut faire penser, il prétend penser lui-même, et voilà la cause de tout le mal...

Au début de sa carrière, l'auteur de *Chair Molle* se donna tout entier au Naturalisme, ou plutôt à ce qu'était alors devenu le Naturalisme entre les mains de quelques-uns, et l'on sent bien que ce qui l'y poussa, ce fut moins l'élection raisonnée d'une doctrine que l'assurance de toucher plus directement par les méthodes naturalistes et son sujet et son lecteur. De ce Naturalisme, il ne s'est jamais dégagé. Du moins, il se rend compte que la formule est usée, qu'il y a danger à s'y enfermer et qu'à ne vouloir retenir que le matériel ou le sensible, on risque de laisser fuir le plus précieux que ne retiennent point les mailles trop lâches du filet. C'est pourquoi, comme il pencha autrefois vers le symbolisme, nous le voyons

aujourd'hui tourner au penseur et à l'idéaliste. Mais, sans le feu du ciel, en vain Prométhée eût mélangé la glaise avec l'eau : jamais elle ne se serait animée. La pensée n'est pas réjouissance qu'on ajoute au plateau pour faire le poids. Tout doit procéder d'elle et, inversement, elle ne saurait procéder d'une œuvre qu'elle n'a préalablement informée et concertée. M. Paul Adam, quand il voudra n'écouter que sa nature, son impulsion et son instinct, fera encore, comme en se jouant, de beaux livres musclés, éclatants et voluptueux, à quoi tout le dispose, et son acquis, et ses ressources, et cet orageux démon qui habite son cœur. Le *Trust* semble bien démontrer, en revanche, que la forme de son art et les conditions de son esthétique ne se prêtent point à l'enseignement intellectuel ou à la spéculation proprement dite. Non que M. Paul Adam soit illettré ou essentiellement incapable d'accéder aux régions glacées de la Raison pure : autodidacte plutôt, et avec tous les mérites et toutes les limites de cette sorte de culture; mais il y a des genres en littérature, il faut le rappeler de temps en temps, et qui ne souffrent aucune confusion, parce qu'ils correspondent à des spécifications distinctes de l'entendement.

Il n'importe pas moins de rendre hommage à l'effort d'un écrivain qui ne veut pas avoir fini de se développer et de s'accroître. M. Paul Adam mérite notre admiration, autant pour tels de ses

livres que pour l'exemple de travail et de recherche qu'il nous offre. C'est cette admiration même, disons-le pour finir, qui autorise dans la discussion de ses ouvrages une rudesse et une franchise dont il faut convenir que c'est parce qu'elle s'est peu à peu désaccoutumée que la critique actuelle a perdu le plus clair de son efficacité et de sa raison d'être.

André Ruyters.

POÈMES D'UN VOYAGE

Certes, la profonde église est ainsi toute sépulcrale, qu'on a pour ce Vendredi-Saint, sous des voiles éteignant ses vitraux (dont le soleil de Pâques allumera de nouveau la bigarrure !), solennellement enténébrée, qu'on a voulu de toute cette ombre mettre en deuil. Dans l'espace de la nef, rien : avec le silence, la mélancolie de l'obscurité déserte : personne. Mais au lointain de cette sombre allée latérale la chapelle ardente s'ouvre, bien en feu de menues flammes à foison, où ça luit dru et doré ! — Un long Christ livide, et dont les chaudes plaies palpitent avec de rouges pleurs, est exposé là, décloué de la Croix ; à la renverse il gît là et saigne comme un assassiné. Victime pathétique, avec ses blessures excitantes ! Mainte femme vient s'agenouiller contre, l'adore avidement de tout près, — admire le précieux Sang ; d'aucunes s'éplorent; et j'entends les plus zélées qui lamentent en chœur, studieusement, à voix basse. Celle-là qui s'écoute prier, toute murmurante et les yeux clos. — De temps à autre une se lève, choisit une génuflexion, prend congé de son Dieu ; puis s'en va dans quelque chapelle obscure (là-bas où des

ors enrichissent l'ombre) faire visite à certain Saint qu'elle cultive.

*
* *

En chaire un moine prêche. Je vois deux bras violents, j'entends une âpre parole véhémentement éructée. — Une haine travaille cet homme, en fait un frénétique. Il dénonce, il exècre, il abhorre. S'il se tait, c'est pour considérer sous lui tous ces pécheurs... et leur vue lui est très amère ! il en est tout incommodé. Mais, ha ! ces rebelles, il fait le geste de les terrasser. Puis il recommence sa détestation.

Et le voilà soudain qui se dresse tout militant, qui se cambre, qui défie, et son verbe devient fracassant. Alors longtemps il se démène dans je ne sais quelle prise de corps avec le Démon.

Il l'a vaincu.

De nouveau assaillant son auditoire, il s'emploie à l'angoisser ; et à la fin il lui darde un cri : " El momento !.. El momento !.. El momento !.. " Il s'est arrêté : il laisse descendre un silence. Puis quelques mots, bas et sévèrement.

*
* *

Ces battements d'éventails, et ces causeries en sourdine, avec ces demi-rires : dans la sombre église, comme une rumeur d'entr'acte ; un public qui se détend. Aux bas-côtés le remuement du

populaire, un vague nombre grouillant ; ces gens ici, comme au spectacle ils espèrent la suite, attendent qu'on leur donne de nouveau à écouter et à voir. Mais les orgues ont grondé, tous se taisent ; et tous se rangent, ouvrent une solennelle avenue, introduisent d'au-delà de ce pan d'ombre, comme d'une obscure coulisse, jusqu'au théâtre illuminé du chœur et de l'autel, un cortège. Un peloton d'abord passe, de soldats romains, et fait son effet. Militaires d'opéra, en maillot rose sous le harnais, armés et casqués de fer-blanc ; et ils marchent en balançant, de la lance scandant leur branle dessus le bouclier comme un tam-tam. Puis voici du clergé suivi de noirs laïcs le défilé hiérarchique et compassé, tous faisant escorte à celui-là, quelque archiprêtre, qui sous la housse d'or d'une chasuble d'apparat, à l'ombre d'un dais s'exhibe, distant et sacré. (La tête d'un vieil homme autoritaire, et savant, et rusé, — que j'imagine un dépisteur de juifs et d'héritiques ! et volontiers je lui prête une sagacité d'ecclésiastique profond). Nul qui sur son passage ne se prosterne révérencieusement, — et moi voilà que j'oublie, ou néglige, de m'agenouiller : scandale ! un prêtre m'a vu, son geste dit que j'aie à m'humilier de suite, et bien bas. Je répare, et de mon mieux. Mais sur moi que d'yeux ! sur cet intrus dans la cérémonie.

Il ne faut point de badauds ici.

*
* *

Par les rues, en solennelle théorie et observant un pas de parade funèbre, prêtres et moines, avec les images sacrées, vont publiant le deuil du Vendredi-Saint ; et les fidèles enrôlés dans la procession, derrière les pénitents muets ensevelis dans le sac lugubre et le clergé chantant, dont un cuivre double de ronflements et enguirlande de gammes la psalmodie, déambulent, dignes et gardant l'ordre qu'il faut, s'honorant d'accompagner par la ville l'exhibition et la promenade des poupées du culte. Elles, on les voit qui émergeant de ce courant d'hommes en marche tanguent et semblent y voguer : Madones de luxe aux atours ostentatoires, Saintes sans modestie, étalant de mondains falbalas ; et dans un coffre de verre sur des coussins, la Vierge, ayant à son côté l'Enfant Jésus, repose, bien alanguie, toute étendue... Puis un Christ le plus galant ! en robe de velours, et coiffé d'une perruque qu'on dirait faite d'un scalp de femme. Dans le plein et franc jour proposés, ô laids ! mornes mannequins, avec leur visage de cire aux yeux de porcelaine, et leurs cheveux humains.

*
* *

Non de ces pieuses gens à la piété toute simple et soumise, et qui ne savent, aux Saints-Mystères, qu'assister bonnement, dévots platoniques — mais ceux-ci goûtent en initiés, mais ils s'émeuvent,

prennent part, mêlant leur âme à tout le poème de la messe et s'enivrant du culte, que là-bas, dans une brume d'encens, au milieu des lumières, conduit ce pontife doré. Que de ferveur, et comme ils s'appliquent ! Qu'on les sent, oui, ardents et scrupuleux ! Vraiment ils s'évertuent, chacun de son mieux ; et pas un que ce souci d'une dévotion parfaite ne tienne, et captive tout entier, n'enfièvre et assombrisse ; j'en vois qui demeurent tendus, et certains semblent excédés. Cependant de toutes parts on entend sourdre une prière sans fin, c'est partout la circulation d'une parole monotone, sous le silence comme un grouillement de mots; jamais tous ne se taisent à la fois, quelques-uns toujours sont à entretenir l'oraison.

Mais la sonnette tinte, les voici à genoux et cois, recueillis dans un acquiescement profond au miracle eucharistique ; et déjà des femmes attendent à la Sainte-Table, — auprès d'où je me glisse...

De chaleureuses femmes, et qui communient avec sentiment. Et l'on voit assez combien ce dieu qu'elles reçoivent leur est plaisant, voluptueux, combien leur chair s'intéresse dans ces délices de l'âme ; je vois celle-là, celle-ci, comme amoureusement elles agréent l'hostie, avec quelle gourmandise de son dieu cette autre s'y ouvre, et puis se referme toute sur lui — Maintenant elle l'emporte! va en jouir à l'écart: aussitôt posée, au fond

de soi elle s'en saisit ! commence de le savourer. Plusieurs, ici et là, sont ainsi closes, occupées à ressentir Dieu ; dévotes chaudes et secrètes ! Et ces deux vieilles je ne les oublierai pas, dont j'aperçois là, offerts sous la blondeur des cierges, et qui soudainement s'extasient, les étroits visages arides, au teint saur, les masques jaloux et avares — ni à leurs côtés cette jolie jeune fille toute sage, la modestie dont elle communie.

*
* *

Frais couloirs, et toujours pleins d'ombre, entre les hautes cases foncées. Ici et là, une boutique sombre recèle tout un trésor de fruits ; un éboulement d'oranges fait dans l'obscurité de quelque échoppe une opulence — Maints cabarets ! Dans celui-ci, caverneux et nu, où j'entre, sont attablés avec je ne sais quelles femelles rauques des gaillards à l'air brutal ; je veux comme eux boire de ce vin noir ! en fumant une cigarette et croquant des amandes grillées.

Et l'aristocratique voie où des habitations antiques d'hidalgos se carrent, affichant leurs armoiries telles que de pompeux rébus ; les portes sont closes et les fenêtres, et l'on n'entend point vivre au-dedans. — Ces jacassantes señoras que je croise, ces garces de haute mine et d'un si provocant quant-à-soi, il me faut endurer leur noire œillade,

et ce coup d'éventail dont elles me mettent si parfaitement en oubli ! (Gens d'ici ! abrupts, taciturnes, ombrageux, et prompts à entrer en passion).

Et les rues fauves et délabrées de ce quartier déchu, abandonné aux pauvres, et que souille la misère. Ces chemins aussi, qui longs entre deux murs à demi versés ne mènent nulle part, finissent parmi les pierrailles et la poudre de ruines, ou s'effacent à travers un champ de gravats et d'ordures ; ou bien ce n'est plus qu'une piste dans l'herbe d'un lieu vague.

Et partout des enfants traînent, qui vous suivent, vous jettent des cailloux, demandent un sou.

* * *

Nous en avons fait le tour, puis nous y avons erré. Cité solitaire ! et de jadis. A la fin j'avais fermé le livre qui nous l'expliquait, qui nous importunait de son histoire, du détail de son passé, et nous nous laissions jouir d'elle avec simplicité, nous la constations, y posant les yeux et sur tel mur la main parfois ; et la couleur de ses vieilles pierres suffisait à nous émouvoir, — ô pierres où il semble qu'aient déposé les longs soleils de tant d'étés ! Qu'il est satisfaisant, pensais-je, qu'elles aient si richement bruni !

Et au soir une grande arche ouvrant sur l'occi-

dent fut emplie du plus abondant et du plus doré soleil couchant.

*
* *

Certaine blondeur de l'air, le bleu des ombres pur de gris, et ces ocres chaudes : ah ! voici qu'enfin sortant des régions moyennes... Ample fond d'une vallée épanouie, ô pente vaste vers le Sud ! D'accord avec un large fleuve nous descendons la distance.

Des quais, le front d'une ville — grande gare, et c'est comme le vestibule de la cité ; pour moi le dernier relais de locomotives.

O Forêts chaleureuses où nous nous enfonçons, dont abonde l'arome dans le soir orageux !

La nuit est venue, et il pleut. Plus rien, entre une gare et une autre, illuminées, qu'un intervalle d'ombre monotone. Mais à l'horizon de la nuit et sous un ciel de nouveau étoilé des monts enfin soulèvent leurs dos obscurs ; mais clameur, au loin, de la mer !

— Seul dans la pluie et le vent, dans les ténèbres noyées, j'écoute l'émeute des eaux.

*
* *

Des terres affaissées et des sables, entre les landes et la mer un rivage vague : où j'erre à pas perdus et dans l'enchantement d'une mélancolie.

Un peu d'herbe ; et quelques arbres sont là qui

végètent soucieusement, dans la gêne de ce vent perpétuel ne pouvant s'élancer tout droit, mais il leur fait biaiser. C'est ainsi qu'ils poussent en se détournant vers la terre. Pins déjetés, hérissant en désordre une sombre toison d'aiguilles comme des crins ; tamaris nerveux et tors, aux fines verges, et dont le feuillage floche à l'air d'un bouquet de plumes ! — Mais plus encore m'émeuvent ces simples herbes, aventurées au bord même des eaux, et qui parmi ces sables et sous la brûlure de l'air salin assidûment verdoient.

***

Rien d'autre, où que ce soit, sous l'azur et ce soleil fixe qui éclate blanc, qu'un écran de rocs, quelques oliviers poudreux, c'est tout le spectacle depuis tant d'heures que ce train traînassant çà et là me promène, captif dans ce wagon où il fait si chaud ! avec ces autres, tout décontenancés par l'ennui, occupés à bâiller et à sentir leur soif. Paysage médiocre ; et certes moi aussi je boude son ingrate monotonie. Cependant je ne laisse pas que d'agréer ces teintes exténuées de rose et de mauve... et je savoure de ces montagnes apparues le bleu lointain, ô montagnes là-bas ! où je m'aventurerai demain.

***

Ton absence à la gare. Et ce fâcheux hôtel, où

nous devons nous joindre et qui n'existe plus. Des pas indécis, des mots contre la péripétie. Ah ! cette pensée me dépite, qu'il me faudra sans toi... si de ce train qui s'arrête ?... Mais te voici ; et que tu me plais ! d'être vêtu déjà en routier.

*
* *

Je marche solidement, et j'exulte en moi-même! d'avoir quitté les plaines et de pousser mon pas, dans le vacarme de ces eaux fracassantes, toujours plus loin, entre ces brutales murailles.

Rien ici que de farouche et d'abrupt. Dont j'ai joie. O parois !

De petites touffes tristes végètent aux fissures du calcaire, des arbres tout là-haut se cramponnent sur le vide.

Après la borne, à ce détour, d'un formidable bloc, la paroi éclatée ouvrant vers les hauteurs une rue vertigineuse :

Escaladons ! Mon allégresse se change en une jubilante colère. Ah ! à travers la pierraille et par-dessus ces rocs où ma semelle ferrée dérape...

Maintenant dans l'herbe, que le grand soleil chauffe, de ce flanc, je gravis posément, travaillant des jambes.

Muets, et nos regards alentour sur les considérables sommets graves.

Mais nous nous hâtons dans ces solitudes. Et jusques à quand avancerons-nous sur ce plan morne et gazonné ?..

Ils dévalaient le sentier, d'un petit trot souple et silencieux de sauvage. En nous croisant, ils ont pris le temps de poser sur nous un noir regard. C'étaient trois faces rases, anguleuses, et cuivrées — trois vagabonds étranges ! le front ceint, barbarement, d'un bandeau couleur de sang, et un grand haillon fauve de tous côtés leur pendant des épaules.

Les hommes vont leur pas, et les femmes courageusement se hâtent à leur suite déhanchées sous des charges, des enfants trottent, de grands vieux enjambent avec raideur. Ils s'en sont allés, toute une tribu de pauvres, se louer en France pour les vendanges ; maintenant ils retournent chez eux, à leur misère.

Et leur longue file serpente au travers du flanc énorme et nu.

Ces sommets ronds et chauves que domine un grand cap de pierre, ces pentes vagues d'herbe roussâtre, ces tristes talus où s'espacent des buis...

Et la vallée en bas, d'une si déserte monotonie. — Le sentier y descend.

JEAN CROUÉ.

LE POÈME IMPOSSIBLE

" Toute connaissance que n'a pas précédée la sensation m'est inutile. "

(A. GIDE. *Les Nourritures Terrestres*).

A l'invitation de Mohammed Sultan du Moultan, Saadi, trop vieux pour l'accepter, voulut que son cher élève Sohrab se rendît. Saadi lui avait enseigné l'admiration de Firdousi le Paradisiaque, qui sut créer avec des mots des jardins plus durables que ceux de son père le jardinier. Sohrab pouvait répondre à chaque distique du Schah-Nameh par le distique suivant, et son nom lui venait du héros de Firdousi dans ce Livre des Rois.

Sachant que l'humilité est la première vertu du poète, Sohrab imita d'abord en tous points la vie de son maître : comme Saadi il accomplit quinze fois le pélerinage de la Mecque, comme lui il voyagea par toute l'Inde, fut esclave des Francs, et même il sut, comme lui, faire deux mariages dont le premier fut malheureux.

Quand il arriva chez le Sultan qui demandait un poète, il avait déjà composé des vers, brillants

comme le clair de lune et parfumés comme la rose, où les meubles et les étoffes tenaient entre eux d'admirables conversations. Mais Mohammed-ibn-Ghyas-ed-Din-Balaban ne désirait pas un Jardin des Roses ou un Jardin des Arbres, tel que le Goulistan ou le Boustan de Saadi, il exigeait un poème religieux où ne fleurirait rien que les miracles et que parfumeraient seuls les parfums des vertus. A cette besogne le jeune homme Sohrab fut réservé, comme on réservait pour le service et la délectation du Sultan les éléphants les plus vigoureux et les roses les plus suaves. Parce que Mahmoud avait ainsi traité le Paradisiaque, Mohammed disposa pour Sohrab un magnifique appartement qu'enfermaient les quatorze compartiments des Treize-et-un Jardins secrets.

On nourrissait des meilleures nourritures les bêtes et les fleurs royales ; de même il fallut baigner dans toutes les douceurs les sens du poète. Les Treize-et-un Jardins, vainqueurs des saisons, avaient été si merveilleusement inventés que pas un caprice du temps ne pouvait les priver de fleurs même l'espace d'un jour. Et, pour se reposer quand Sohrab préfèrerait son appartement, il y découvrirait des forêts insensées de palmettes, de feuillages qui s'achèvent en rinceaux, d'arbres de vie peuplés de fantastiques oiseaux affrontés, toute la végétation des velours le long des murs ; les tapis de soie à rehauts d'argent fondaient comme une

mousse sous les pas ; et des djirns d'or, accroupis en des coins, faisaient monter, dans l'imperceptible fumée des cassolettes, des parfums qui semblaient émaner des fleurs d'étoffe. Avec les œillets, les jacinthes et les tulipes des Jardins et des brocarts, avec leurs odeurs et leurs couleurs, comme les rosiers sous le soleil font avec du fumier les roses, Sohrab le poète, au son du ravanastron apporté par les moines mendiants du Pays des Idoles, aux sons de la flûte, du rebab et du tambourin qu'expliquent les pas des danseuses, devait couvrir de vers immortels son parchemin pour la gloire de Dieu, du Prophète et du Sultan Mohammed.

D'abord les chaleurs et les odeurs des Jardins soumirent et trahirent le poète ; les jacinthes auraient voulu entrer dans un Livre de Jacinthes semblable au Goulistan, et Sohrab s'irritait de ne pouvoir vaincre l'insistance des distiques qui se composaient malgré lui pour exalter des choses trop petites.

Alors il se retira dans les mondes impossibles et compliqués qu'avait dressés le long des murs la fantaisie du tisserand ; et sa démarche attentive promenait, parmi les parfums des cassolettes, ceux dont on avait embaumé ses vêtements lamés d'or. Et de nouveau Sohrab, dans les douceurs, s'étonna de rester plus stérile qu'autrefois. Car l'Appartement, comme le Jardin, peupla son âme d'odeurs, de sons et de couleurs qu'il aurait voulu mettre

en des vers pour les empêcher de jamais mourir ; mais il sentait bien l'inconvenance d'un tel dessein, et il demeurait silencieux et stérile, sachant qu'on ne célèbre pas Dieu, et ce qu'il y a de plus noble au monde, avec le vil souvenir des roses nées du fumier et des tapis que tissèrent des esclaves.

Les voluptés qui ne quittent pas terre étouffaient le désir du ciel, et Sohrab pleurait de se voir mené par ses yeux, ses narines et ses oreilles. Ayant envoyé vers le Sultan, il lui fut répondu que l'on élèverait, au centre de son appartement, des cloisons d'un tissu très-subtil dont la transparence préserverait Sohrab enfermé ; donc le poète étendit une gaze entre son cœur et les plaisirs trop forts ; filtrées, les odeurs des cassolettes et la musique des musiciens n'effleurèrent plus qu'à peine sa sensualité, et il put enfin douter si les couleurs jadis despotiques persistaient de l'autre côté du mur de mousseline.

Des femmes aussi il s'abstint sagement, parce que leur chair attache à jamais son désir aux doigts qui l'ont touchée, et parce que de leurs embrassements une fois acceptés nul ne se délivrera plus par la solitude, — et parce qu'un seul baiser suffirait à fermer les lèvres d'un poète religieux.

Et Sohrab connut que, s'éloignant des réalités et des plaisirs, il s'approchait enfin de la sérénité qu'il faut pour chanter au-dessus des choses de la terre : si quelque ami venait vers lui, le poète se retirait

à l'heure de la visite, ayant dit : " *Viens et assieds-toi sur les coussins ; en rentrant j'y trouverai ton ombre assise ; — parle comme si j'étais là, et je trouverai l'image de ta parole en rentrant.* " Ainsi, après qu'il eut mis un filtre entre son cœur et les plaisirs trop forts, ne prenant plus que l'ombre de toute jouissance, Sohrab crut qu'il devenait l'homme libre qui sera le poète de Dieu.

Or, il fut averti que le monde encore pénétrait violemment en lui par les yeux, — et il les creva. Mais aussitôt ses oreilles s'emplirent d'un bruit énorme et continu ; et, ne pouvant plus écouter la voix de son âme, il se perça le tympan. Alors, dans une nuit et un silence sans trouble, il ne regretta rien et ne désira plus rien, car sa pensée terrestre s'était éteinte avec la vision du monde qu'elle avait refusé de refléter, et Sohrab n'avait plus en lui de quoi remplir les humbles distiques.

Il cessa d'employer les mots où persistent les couleurs et les sons ; il voulut pour le Dieu qu'il contemplait une offrande verbale qu'aucun usage n'eût souillée ; et il déclamait son poème, enfin trouvé, dans une langue nouvelle que personne ne pouvait comprendre et que lui-même n'entendait pas.

Cependant le Sultan Mohammed voulut connaître le chef-d'œuvre qu'il avait commandé. Quand il entra dans l'appartement de mousseline, Sohrab, aveugle et sourd, n'apprit la venue de

son seigneur que par le geste brusque d'un esclave qui lui fit plier les genoux pour la prosternation. Et même la colère du Sultan déçu ne put arriver jusqu'à lui. Mais, sachant que celui pour qui il s'était arraché la vue ne déchiffrerait pas les caractères qu'il traçait sur son par-chemin et que lui-même ne lirait jamais, sachant que celui pour qui il s'était arraché l'ouïe ne saisirait pas les paroles qu'il lançait vers lui sans les entendre, sachant que son poème fait pour le ciel resterait enfermé dans sa pensée, très-beau mais inutile à toute la terre, Sohrab, tandis que son front balayait la poussière, laissa tomber de ses yeux morts des larmes si lourdes qu'elles creusèrent à son seuil deux trous qu'on y voit encore ; et ces deux signes dans la pierre sont le seul distique que l'on ait pu lire du poète Sohrab.

RAYMOND SCHWAB.

L'HUILE DE LA LAMPE

I.

Ces malheureux cyprins dans le morne cristal
où se consume en rond leur muette existence,
quelle inquiète pensée leur travaille le cerveau ?
Leur bouche molle fait des o sans fin dans l'eau :
de quel appel peut-être retentit ce bocal !
Nous n'en saurons d'ailleurs jamais un traître mot,
car l'aquarium jaloux ne laisse rien passer...
Et de si près, ma sœur, que vous vous incliniez,
nul éclair sympathique ne brillera jamais
dans la boule myope et flasque de ces yeux...
Ne dites pas surtout qu'il ne s'agit que de poissons :
Victor Hugo l'affirme : dans la vie tout se touche.
Nous aussi, c'est en vain que nous ouvrons la bouche,
les plus amers sanglots que nous tire la passion
ne sont pareillement que creuses bulles d'air.
Nous avons beau crier : personne ne répond.
Tant il est vrai, ma sœur, que tout dans la nature,
le ciel, l'homme, la mer et la pisciculture
fut fait par Dieu pour enseigner la créature
et fournir des sujets à sa littérature...

II.

Abaissons les rideaux et rallumons la lampe
tiède encore, ma sœur, de la veillée d'hier.
Le vent gémit, le ciel est noir, et c'est l'hiver...
Au coin du feu, ma sœur, asseyons-nous ensemble.
Que faire par un temps pareil sinon se taire
et se dire qu'ailleurs le soleil illumine
le marbre des Cyclades qui trempe dans l'eau bleue.
Ne bâillez point, mais songez plutôt au steamer
que les flots et les vents bousculent sur la mer.
Faites des vœux pour qu'au port il arrive
et que le mousse encore puisse embrasser sa mère !
Songez aussi que les requins ont faim dans l'eau
et que l'estomac creux, ils suivent le vaisseau
attendant — c'est affreux ! — que quelqu'un dégringole...
Ah, j'en conviens, ma sœur, tout ça n'est pas bien gai.
Quittons donc ce sujet et feuilletons des livres
où l'on parle d'oiseaux. Voici des perroquets,
des casoars, des grèbes... Et ne bâillez point, ma sœur...
Souhaitez-vous que je vous conte des histoires ?..
— Non, mon ami, prenez plutôt garde à la lampe :
on dirait qu'elle baisse... — Ce n'est rien, c'est l'hiver...
— Mon frère, je m'ennuie... — Eh, qu'y puis-je, ma chère :
au coin du feu, asseyons-nous, ma sœur, ensemble...
Nous dormirons tantôt et le vent dans les pins
sifflera. Il fera tout noir et votre main
sous les draps cherchera la mienne. — Oui, mais demain...

— Ah, ma sœur, vous manquez vraiment d'enthousiasme!
Le feu s'éteint ; l'hiver aura marché dessus.
Si nous étions pauvres, nous devrions maintenant
rester transis au coin de l'âtre. Sonnez la bonne :
qu'elle apporte du bois, des sirops, du thé russe...
Et permettez enfin, ma sœur, que je m'adonne
à ce roman nouveau de Madame Mardrusse...

III

Ah, cette nuit si longue, elle s'achève enfin !
Tous les oiseaux déjà s'éveillent dans le cèdre.
Un jour encore, ma sœur : allons, c'est le matin :
il sera temps bientôt de dire sa prière...

Le plafond est tout noir à cause de la lampe.
Triste pensée fumeuse, on te retrouve encore !
Entre les contrevents, le jour filtre comme une eau.
Ah, qu'elle lave l'ombre où nos âmes s'étiolent !..

Le parfum des thuyas circule dans l'air pur.
Il faudra mieux fermer la fenêtre à l'avenir :
Nous n'avons pas encore hélas ! lu tous les livres ;
que nous importe dès lors la couleur de l'azur !

Détestable matin, tu ruisselles, en vain !
Je n'irai pas mouiller mes pieds dans ta rosée ;
Et les bras nus de l'aube peuvent bien m'inviter,
je referme les yeux et ne veux rien savoir.

Levez-vous donc, ma sœur, et louons Dieu plutôt
que si peu de lyrisme supplée à la nature...
L'hiver aura tôt fait de ruiner ces verdures,
mais, comme il est dit dans les Saintes-Ecritures,
la flamme de la lampe brûle toujours plus haut.

AMBROISE RAYNAL.

PAUL GAUGUIN

" Enchanteur, magicien, sophiste."
PLATON.

Je le vois tel qu'il s'est peint. Sa grande figure ironique, sous le bonnet dont il est coiffé, c'est celle d'un aventurier qui serait magicien. Elle est pénétrée de je ne sais quelle force mêlée de sagacité. Il est l'homme qui a découvert les secrets naturels et, parce qu'il sait s'en servir, voici dans ses traits l'intelligence comme un sourire. Il aime les choses parce que, de les comprendre, il les domine. Et, se sentant seul à posséder cet empire, il semble se taire avec connaissance.

Gauguin ouvre des paysages. Tout doucement il les fait éclore, il les laisse monter selon leur sève, pleins de suavité. Il ne les invente pas. Simplement il les dénoue et conduit leur développement avec la sagesse du magicien. La nature, sous le pouvoir de ses yeux, prend de l'ordre. Elle se dispose spontanément. Elle devient un grand jardin vierge et soigné : les feuillages ne cessent pas d'être luxuriants, mais il semble qu'une main mystérieuse veuille plier les branches à quelque

accord. Tout s'organise comme sous une insaisissable incantation. Ainsi naît un Paradis tempéré. La sagesse le parcourt, unit toutes ses parties, chante ainsi qu'un oiseau dans ses arbres, et imite tendrement sur les roses rivages les hautes vagues, courbes et calmes, de son océan de tulle bleu.

*
* *

C'est dans le dessin d'abord que je démêle cet enchantement de la modération.

Parmi les tableaux de Gauguin la forme humaine s'élève pleine et droite. Le plus souvent elle est debout, dans l'attitude des végétaux et des êtres qu'inspire la nature. Cette verticalité n'est pas, comme chez Cézanne, imposée par la pesanteur, par l'appel du sol. Elle est le jet de la sève terrestre qui grandit sans détour. Un élan ingénu dresse doucement les corps.

Mais ils ne bondissent pas ; ils sont sans exubérance. Ils jaillissent sans hâte. Aucune rondeur : les courbes des hanches et des épaules s'atténuent en droites ; sinon elles pourraient, comme des ressorts ployés, suggérer la détente, projeter le corps au-delà de lui-même. — La forme ne monte qu'afin d'occuper sa place ; elle s'arrête aussitôt qu'elle y est parvenue, plus rien en elle ne tend à se prolonger. Il semble qu'elle mette de l'amour à s'enfermer en elle-même. Elle s'incurve légère-

ment à son sommet. Le crayon suit avec volupté la close ligne de sa perfection. Le seul geste dont l'ascension ne soit par rien terminée — celui de l'homme qui cueille des fruits — il s'exténue dans le calme. Il a je ne sais quoi d'achevé, de comblé.

C'est qu'une composition réunit les attitudes. L'accord descend sur elles et les tient ensemble. Il leur suffit d'être justes. Elles reçoivent leur sens d'en haut comme si on leur imposait les mains. Il n'est pas besoin qu'elles s'inclinent les unes contre les autres. De longs gestes tranquilles passent entre elles, comme ondulent des plantes dans un courant. Ils les enlacent sans les attirer, rien qu'en les désignant les unes aux autres. On peut trouver fruste d'abord le dessin large des membres : il est fait de deux lignes que mène un parallélisme sommaire. Mais si les nœuds des muscles sont dissimulés, c'est pour que rien ne détourne les yeux d'accompagner le mouvement. Toutes les simplifications, loin de chercher la barbarie, ne sont que pour l'aisance. Il y a une liaison si suave qu'elle oblige à s'apercevoir qu'on est en paix. — Parfois même ce n'est aucun geste saisissable qui allie les attitudes ; mais seulement une certaine allure de l'immobilité. Par une certaine façon qu'a chaque forme de se tenir solitaire, elle rend d'elle toutes les autres responsables.

Tant d'harmonie, ne peut qu'être préméditée. Gauguin n'a pas la patience crédule de Cézanne.

Il n'attend pas d'obtenir des objets, à force de les copier, un accord. Dans ses paysages, des lignes flexibles traversent les champs et de leur sinuosité horizontale enchaînent les arbres aux arbres. — Pourtant aucune violence n'est faite à la nature. La composition se contente de l'éveiller ; elle descend vers les choses, elle les touche en silence comme on avertit de la main quelqu'un d'endormi. Puis elle les laisse se lever librement. Elle ne fait que les assister de sa présence multiple, que solliciter leur développement par sa délicatesse invisible.

Le magicien évoque les beaux fantômes vivants.

*
* *

Comment discerner à quel moment la couleur de Gauguin quitte la couleur des choses pour devenir artificielle ? Le passage est insensible. Par une transformation subtile elle cesse peu à peu d'être naturelle ; elle se fait silencieusement merveilleuse, elle s'ouvre à l'enchantement.

Elle est sourde et fleurie. Elle s'étend en flaques claires mais comme voilées par l'absence du soleil. Ce n'est pas la profondeur de l'objet qu'elle exprime, mais son visage plein de sourire dans la diaphanéité de l'ombre. Chaque nuance s'épanouit largement, avec quiétude ; elle déborde jusqu'à s'étaler, et sitôt se tient muette. Elle est

vive pourtant. Souvent une touche brille au cœur du tableau. Mais l'ensemble est si contenu que d'abord on ne la voit pas. C'est comme une luciole dans le feuillage. Puis soudain, voici qu'elle veillait.

En même temps qu'il atténue sa couleur, mettant je ne sais quel suspens à sa floraison, Gauguin la répartit avec soin sur la toile. De tous les tons éparpillés en multiples flocons à la surface de l'objet qu'il copie, il opère le discernement ; puis il condense chacun. Leur diversité confondue se rassemble peu à peu en larges taches, dont chacune représente, réuni, un des aspects épars du modèle. C'est le contraire du procédé impressionniste. Dans le contour d'un arbre les feuillages se distribuent en quelques masses colorées qui se juxtaposent sagement. On sent une volupté de la couleur à s'arranger ainsi à l'intérieur des objets, à se disposer suivant leur forme. Sur la déclivité du terrain, ce rose pourtant ne dépasse pas sa limite ; il s'arrête en un remous frangé.

Mais les tons dont les objets se laissent envahir ne leur sont pas étrangers. Ce n'est pas un accord préconçu de nuances qui s'impose au tableau et remplace les teintes naturelles. Gauguin use seulement de son pouvoir sur les choses; il leur persuade de se laisser détourner légèrement de ce qu'elles sont. Il appelle leurs tons du sein du désordre; il les tente avec subtilité, il les invite à

se reformer. Il invoque en silence les éléments dispersés et les rejoint par une sorte d'influence, ainsi qu'en soufflant sur des braises on les ranime en une seule flamme.

A ce moment naît l'accord du tableau. Toutes les diverses couleurs, sous l'inspiration cachée, consentent un pacte. — Les objets sont amenés doucement à se correspondre, leurs visages délicats et différents se tournent vers moi. Je reconnais chacun, je goûte longuement sa nuance agrandie ; et je sens avec délice comment elle est confirmée en ce même moment à l'autre extrémité du tableau par une touche imperceptible qui l'imite, dissimulée. Délicatesse des rappels secrets ! Souvenir parmi les feuilles du ton le plus exposé ! Jardin des balancements !

Le tableau de Gauguin que j'aime le plus n'est pas ici. Peut-être en ceux-ci trop de fleur, une richesse trop épanouie... Je songe à ce grand panneau,[1] à cet étrange Paradis méditatif, que Gauguin intitule : « Que sommes-nous ? D'où venons-nous ? Où allons-nous ? » Il renferme des parties de clair-obscur, des enveloppements. La tiède nuit tahitienne baigne le paysage. Et n'est-ce pas elle qui se tient dans le fond comme une femme voilée par l'ombre et retirée ?

JACQUES RIVIÈRE.

[1] Appartenant à M. Frizeau.

QUELQUES PROPOS DE WALT WHITMAN

RECUEILLIS PAR HORACE TRAUBEL

Il n'est pas vain de prétendre que le journal des dernières années de la vie de Whitman, tenu, à l'insu de celui-ci, par Horace Traubel, [1] *forme un monument unique dans le domaine de la littérature biographique, — un monument qui par l'ampleur de ses proportions, et plus encore par la merveilleuse netteté de son architecture, assure à celui qui l'édifie une place éminente à la suite de Boswell et d'Eckermann. A peine est-il nécessaire de souligner l'intérêt de pages qui nous restituent l'image et la pensée authentiques d'un tel homme au moment où, parvenu, à travers les expériences multiples de son âge viril et les méditations de sa vieillesse invalide, au sommet d'une longue carrière (et quelle carrière !) il émet, en promenant un regard serein sur le monde, quelques-unes des vérités suprêmes de sa vie et de toute vie. Ce qui met toutefois ce journal hors de*

[1] Horace Traubel : *With Walt Whitman in Camden.* Ont paru les deux premiers tomes : le premier chez Small, Maynard & Co., Boston, le second chez D. Appleton & Co., New-York.

pair, c'est la qualité personnelle que sut y manifester celui qui le rédigea. Il put se trouver avant lui des confidents qui pénétrèrent aussi avant dans l'âme d'un grand homme, d'autres qui prouvèrent une affection aussi invariable, d'autres encore qui s'attestèrent aussi maîtres de leur langue : mais je n'en connais pas un qui ait su se montrer, au même degré que l'auteur des Chants Communal, *intuitif, aimant et artiste, sans cesser un moment d'être véridique. Horace Traubel, visiteur quotidien du sage de Camden — et par de merveilleuses affinités son* alter ego — *nous introduit dans la chambre même où s'écoulèrent les dernières années du poète perclus, et il en a si merveilleusement traduit l'atmosphère, sans nul effort descriptif, que nous nous imaginons être devant celui-ci face à face et prendre part à l'entretien. Entre autres mérites il possède l'art de s'effacer tout en étant présent pour laisser Walt s'offrir à nous sans intermédiaire, dans ses paroles et les traits de son visage ; il connaît l'importance du plus minime détail dans le tableau, mais sans jamais perdre de vue l'ensemble. Par dessus tout il est souverainement respectueux du vrai, quel qu'il soit. Un soir de la fin d'octobre* 1888 *le vieillard avait dit à Traubel : « Vous parlerez pour moi maintes fois après ma mort : n'ayez pas peur de dire la vérité — n'importe quel genre de vérité, bonne ou mauvaise, pour ou contre. La seule crainte que vous deviez avoir, c'est de* ne pas *dire la vérité. » Et l'ami qui avait promis ce soir-là « de ne pas contribuer à le faire entrer dans*

l'histoire portant le costume d'un autre, " *a noblement rempli ce vœu.*

Les paragraphes qui suivent, extraits des propos familiers de Walt Whitman notés verbatim *par l'auteur de ce journal, ont été choisis parmi ceux qui, détachés du contexte, demeurent les plus significatifs et les plus révélateurs de la pensée intime et dernière du poète des* Feuilles d'Herbe.

(L. B.)

J.-F. MILLET.

Millet exalte toute la religion qui est en moi, — m'incite à un plus grand respect de moi-même. Je ne pourrais pas rester devant un tableau de Millet le chapeau sur la tête.

LES BORDS DE L'EAU.

Mes endroits favoris pour flâner ont toujours été les fleuves, les quais, les bateaux. J'aime les marins, les déchargeurs. Je n'ai jamais habité loin d'un fleuve.

DOGMATIQUES.

Je m'imagine que, de toutes choses, celle dont je suis le plus dépourvu est ce qui s'appelle une opinion définie, en tant que cela s'applique à des théories spéciales de la vie et de la mort. En vieillissant je suis attaché plus fermement que

jamais à la conviction que toutes choses tendent vers le bien, que nul mal n'est mal à jamais, que l'univers a ses fins à remplir et qu'il les remplira parfaitement. Passé cela, quand il s'agit de se lancer dans les mathématiques, de rattacher la philosophie à la table de multiplication, je suis perdu, absolument perdu. Qu'ils cognent tous à tour de bras, j'en suis satisfait ; s'ils peuvent expliquer, qu'ils expliquent ; s'ils en sont capables, ils sont plus forts que moi. Je ne suis ni Anarchiste ni Méthodiste ni rien de ce que vous pourriez nommer. Pourtant je vois pourquoi existent tous les *istes* et les *ismes*, tous ceux qui haïssent et dogmatisent, je vois pourquoi ils doivent exister et pourquoi je n'en dois rejeter aucun.

Le Grand Pays.

Le grand pays, le plus grand pays, le pays le plus riche, n'est pas celui qui possède le plus de capitalistes, de monopolards, d'énormes " ratissures ", de fortunes immenses, avec sa contrepartie lamentable, lamentable, d'extrême pauvreté, dégradante et accablante, mais le pays où se trouvent le plus de maisons familiales, de propriétés foncières, où la richesse ne présente pas de tels contrastes de haut en bas, où tous les hommes ont assez — des moyens d'existence modestes — et où nul ne possède plus qu'il n'est besoin pour suffire aux saines et admirables nécessités d'un

corps simple et d'une âme simple..... Appliquer le mot "grand" à tout autre pays est, selon moi, un aveu d'ignorance ou d'hypocrisie.

Le Corps.

Je pense que tous les savants seront d'accord avec moi, comme je suis d'accord avec les savants, pour reconnaître qu'un corps beau, capable, suffisant, est la prime force qui contribue aux vertus de la civilisation, de la vie, de l'histoire.

Le Confrère et l'Homme.

Relisez-moi cette lettre, voulez-vous ?..... Ce n'est pas la lettre d'un littérateur à un autre, mais d'un simple homme à un homme aussi simple que lui..... J'aime que toutes mes relations avec les gens s'établissent de personne à personne, d'homme à homme. Il m'est désagréable penser de que je puisse éveiller chez un autre un sentiment de confrère.

Le Public.

Ce à quoi je dois prendre garde c'est à ma propre satisfaction plutôt qu'à celle du public. Je ne sais si un bonhomme devrait le dire, mais si cela m'était permis, je dirais : Pourvu que je sois content, je me f.... de ce que le public pense de moi.

Littérature Professionnelle.

L'idée d'une classe de littérateurs en Amérique provoque toujours chez moi un éclat de rire ou un haut-le-cœur : c'est un produit forcé — cela n'est pas d'ici. Nous ne devons pas avoir d'art manufacturé par des gens de métier dans une république : cela semble en opposition avec le peuple — une menace dirigée contre nos idéals les plus chers.

Critiques.

Il y a critiques et critiques. Vous ne connaissez pas la tribu comme moi — la maudite drogue dont ils sont faits — le vrai poison (et non le sel) de la terre. Certains de mes adversaires sont honnêtement de l'autre bord — ils en font partie, ils sont sincères et je les respecte : d'autres sont perfides — appartiennent à l'ordre des reptiles... Si vous n'avez pas eu l'expérience d'une rencontre directe avec les mentors, critiques et censeurs, vous n'avez aucune idée du venin, de la jalousie, de la mesquinerie, de la rancune qui caractérisent leur inimitié.

La Classe ouvrière.

La classe ouvrière est lente à s'instruire. Elle est carottée, filoutée, volée, elle paye les violons sans rien entendre de la musique, et cependant elle continue, d'année en année, à renvoyer

au Congrès, aux assemblées législatives, ceux qui la volent, à les nommer maires et tout ce qui s'ensuit.

La Lecture.

Je me demande si, quand on lit, la meilleure méthode n'est pas de simplement laisser l'esprit aller la bride sur le cou et faire comme il l'entend.... Je n'essaie jamais de m'intéresser à un livre, en faisant un effort : si l'intérêt ne vient pas de lui-même je cesse l'expérience. Je ne voudrais pas davantage forcer ce que je lis que ce que j'écris.

La Controverse.

J'ai toujours détesté la controverse en règle. J'aime à voir la querelle, je sens la nécessité d'entendre le dernier mot, mais il n'y a pas de danger que je sois entraîné dans la lutte. Le monde doit marcher sans que je me batte pour lui.

Les Femmes.

J'ai été plus qu'heureux dans les femmes que j'ai rencontrées. Une femme est toujours le paradis ou l'enfer pour un homme — le plus souvent le paradis : elle ne passe pas beaucoup de temps sur la frontière.

Le Sexe.

Nous nous obstinons depuis si longtemps à porter atteinte au corps que la besogne de le réhabiliter paraît énorme, sinon impossible. Le temps viendra où toute cette histoire du sexe — la copulation, la reproduction — sera traitée avec le respect qui lui est dû. Au lieu de signifier honte et d'avoir besoin d'excuse, le sexe signifiera pureté et sera glorifié.

L'Écrivain et la Foule.

Méfiez-vous des coteries littéraires, restez bien dans le commun de la foule ; gardez-vous des sympathies livresques, des sympathies de caste. Quelqu'un m'a dit l'autre jour : " M. Whitman, vous paraissez avoir de la sympathie pour les hommes mais non pour les écrivains ? " Il me semble que tout écrivain réel est un homme, et que dans ma sympathie pour les hommes sont compris les écrivains, même si je ne fais pas de ceux-ci l'objet préféré de mon culte. Qu'est-elle en soi, la littérature, si vous la retirez du grand courant de la vie ? Elle est réduite à périr, périr : c'est une branche morte détachée de l'arbre — c'est une graine qui reste en terre, invivifiée.

Matérialisme.

Vous connaissez les théories des hommes de

science sur l'âme — les théories matérialistes. Oh! la science va diablement trop vite parfois dans la conquête de la vérité. J'ai souvent envie de dire aux gaillards qui se croient si sûrs de posséder la certitude sur ce point : Ne vous emballez pas ; ne soyez pas trop assurés de connaître toute l'histoire — le noyau, le commencement, la fin. Puis j'ai une réaction. Après la longue période durant laquelle fut soutenue l'autre opinion — le mépris du corps, le dégoût horrible, mesquin, ignoble, décadent, empoisonné, exprimé dans les religions ascétiques pour l'homme physique — je confesse que le matérialisme lui-même est un soulagement, comme une aurore, comme le soleil, comme la beauté — oui, comme la vérité elle-même..... Tel est ce qui devrait être et doit être nécessairement : une fidélité puissante au corps, aux désirs, aux passions, aux appétits du corps, à tous, tenus en main solidement, mais vivants, servant l'âme, comme un fidèle coursier.

L'Idée d'Expiation.

L'idée d'expiation entretenue par l'église me répugne, à cause de l'essentielle bassesse de cette idée et ce qu'elle comporte de déloyauté gratuite vis-à-vis de ce que je considère comme de hauts et impératifs exemples d'action humaine. Nous disons d'un certain homme : il ne saurait y avoir

d'expiation pour lui par le fait même qu'il est ce qu'il est ; il est ainsi fait qu'il peut agir librement.

Shakespeare-Bacon.

Quoiqu'il advienne du Cryptogramme, je sais ce qu'il adviendra de Maître Shaksper le comédien — ce qu'il est advenu déjà de lui. Il a disparu pour de bon..... Je suis tout aussi lent à accepter qu'à rejeter — je montre la même prudence. Cela m'a pris longtemps pour rejeter Shaksper : le reste du problème est encore à résoudre — je n'ai pas de réponses aux questions qu'il pose. Je suis extrêmement circonspect et pèse chaque grain avant d'accorder mon adhésion.

La Lecture en Plein Air.

Lire, la plupart du temps, à la chandelle, enfermé, contre une bouche de chaleur ou un radiateur, est une maladie : je doute qu'une pareille lecture fasse beaucoup de bien à qui que ce soit. La meilleure sorte de lecture semble nécessiter la meilleure sorte de plein air. Quand j'étais là-bas à la Rivière — la Rivière du Bois — et que je me baladais aux alentours ou aux bords de l'eau, j'emportais toujours un livre, un petit livre, si rarement que je dusse l'ouvrir. Il pouvait se faire qu'une fois, deux fois, trois, quatre, cinq ou même neuf fois je passasse par le même sentier sans l'ouvrir. Mais venait

alors une dixième fois, toujours, où *seul* un livre était la chose qu'il me fallait — non les arbres ni l'eau ni rien autre — mais un livre seul : et c'était pour cette dixième promenade que je l'emportais.

Le Salon et la Rue.

J'aime les hommes saillants, les hommes élémentaires, les hommes nourris d'oxygène ; les types qui viennent et s'en vont comme les orages viennent et s'en vont ; qui grandissent en tirant leur substance d'honnêtes racines ; non le monsieur titillé des galanteries de boudoir et des colifichets de salon, non pas celui-là : mais, s'il le faut, le voyou des rues qui possède peut-être sous sa peau rude les qualités rédemptrices de sympathie, de bon service — la qualité première, la qualité suprême, l'âme de toutes, le mérite personnel.

La Pire Infortune.

Je ne puis imaginer de pire infortune pour un homme qui vaut quelque chose, qui a l'espoir de grandir et de fleurir, qui a en lui l'étoffe d'une œuvre à accomplir, que d'hériter d'un revenu, d'une aisance, de biens — d'être lui-même mis en gage comme garantie de la protection du monde.

Swinburne.

Si Swinburne, avec toute sa musique, avait

quelques grains de pensée, ne serait-il pas le plus grand des charmeurs ? Je ne l'ai jamais aimé dès le commencement, le tout premier commencement; je n'ai pu le gober, m'adapter à lui. Je ne connais rien dont je fasse aussi peu de cas que les mots jolis, les pensers jolis, les jolis bibelots de faïence, les jolis arrangements... Mon goût est étranger à tout cela, suit d'autres courants.

Le Sens des Choses.

J'ai un *sens* des choses qui semble précéder tous les jugements — un je ne sais quoi qui ne se rend pas compte immédiatement mais qui aime ou n'aime pas, sans pouvoir dire pourquoi. C'est le Quaker qui se manifeste en moi, qui se montre fortement en moi par ci par là.

La Famille des Nations.

Il est bon de sortir de chez soi et de se promener parmi les autres peuples, afin de ne pas trop facilement considérer comme admises les supériorités d'une nation particulière, de nous débarrasser un peu de nos préjugés ici et de reporter un peu de notre admiration là, tout bonnement pour que nous nous établissions à la fin sur la vraie base de famille parmi les nations.

La Classe Littéraire.

En général je préfère les commerçants, les

travailleurs, n'importe qui, aux littérateurs. La classe littéraire est une classe sacerdotale avec des doctrines ésotériques : je ne m'y mêle pas facilement et je refuse de transiger avec elle.

A l'Écart des Partis.

Plus que tout le reste me réjouit le spectacle de la rébellion — d'hommes qui se tiennent à l'écart des partis (oui, je puis bien le dire, également à l'écart des églises, des sectes), qui refusent de se laisser étiqueter et, quelque nom qu'on leur offre, le repoussent : ce vaste vote flottant prêt à pincer les choses dans leur germe au bon moment, ou à jeter son poids là où il en est le plus besoin aux instants critiques, sans nul engagement formel ni alliance avec un parti. Je me souviens de l'un de mes derniers entretiens avec Emerson. Ce sujet vint dans la conversation et nous n'en démordîmes pas, nous nous y attachâmes comme si nous y étions collés. Je découvris qu'Emerson était aussi heureux que moi de reconnaître la santé inhérente aux masses du peuple et de lire les signes de la venue d'un ordre nouveau en politique : de nouveaux textes de démocratie dans le commun de la vie du monde.

Un Atome de la Masse.

Je n'ai jamais eu aucun désir de me mettre à part, ni de prétendre à des privilèges spéciaux et

à des attentions exceptionnelles..... J'ai voulu me fondre avec les masses, être une goutte dans l'océan, me mêler au gros des hommes : je n'ai jamais cherché et ne cherche aucune distinction, aucune rare élévation.

L'Art Égyptien.

Ce qui m'attire dans l'art égyptien ? Ce n'est rien de technique, de purement technique ; au moins cela ne me touche pas, moi. Non, non, non, c'est quelque chose d'humain, de quotidien, un peu d'étrange histoire lointaine, un soupçon d'effort humain reflété dans l'œuvre d'un antique peuple.

Agir et Préméditer.

Je n'aime pas les choses avec préméditation. Si quelque chose de bon se trouve sur la table je suis assez enclin à l'aimer. Une femme de la campagne m'envoya un jour un pot de gelée. Je ne me suis pas demandé d'abord si je l'aimais : je l'ai mangé tout simplement. Ce fut après, lorsqu'il n'en resta plus, que je me posais la question : "Est-ce que j'aime la gelée, je me le demande ?"

L'Inexprimé.

La chose qui m'a de prime abord et toujours ensuite intéressé dans les tableaux de Millet, c'est ce je ne sais quoi d'inexprimé qui est derrière tout

ce qu'il peint — une essence, une suggestion, une indication détournée qui vous entraîne dans les immortels mystères.

Théodore Roosevelt.

Avez-vous lu l'article de Roosevelt, ses pages sur la vie au rancho ? Elles sont intéressantes, je les aime ; il est assez près de la vérité. Ce n'est pas écrit absolument comme je le voudrais, naturellement, et cela parce qu'il ne pénètre pas dans la chose, qu'il met son lorgnon avant de la regarder, qu'il écrit un tantinet avec l'accent du petit-maître. Néanmoins il y a quelque chose de fascinant dans le sujet et la façon dont il est traité : Roosevelt semble avoir compris son caractère, sa forme et ses proportions, s'être vraiment imprégné de l'esprit de cette existence dans les solitudes de l'Ouest.

Éditions expurgées.

Les livres expurgés, je les déteste de plus en plus. L'idée m'est odieuse d'être présenté quelque part avec le mal ôté de moi, comme les bonnes ménagères coupent leur matou pour le rendre respectable dans le quartier.

Historiens de Grands Hommes.

Juger l'histoire comme si tout pouvait être

concentré, exprimé dans un seul fait, une petite branche du savoir, un seul individu ! Je ne puis supporter des récits qui impliquent la concentration de toutes les significations historiques en les seuls grands hommes. Je n'ai lu que peu de choses de Green, je ne connais presque rien de lui directement ; pourtant je suis convaincu qu'il est dans la bonne voie, qu'il n'a pas été un historien de grands hommes, un disciple de la doctrine : les maîtres par ci les maîtres par là, et que le diable emporte le monde en général.

Les " Avancés ".

Bien que ma philosophie n'exclue pas les conservateurs, toutes choses étant égales, je préfère les " avancés " comme hommes et comme compagnons.

Le Point de Vue Riant.

Je ne puis souffrir les gens qui partent en guerre pour noircir la face de la terre. Que ce soit chez moi une affaire de constitution ou autre, je suis pour le point de vue riant, pour les conclusions joyeuses. Il ne s'agit pas là d'une simple conjecture ; c'est que ma foi appartient à la nature des choses, m'est imposée, que je ne puis m'y soustraire, et qu'elle peut mieux expliquer la vie et ce qui l'accompagne que la théorie contraire.

L'Expression Spirituelle.

Je ne cherche pas l'art ; c'est l'expression spirituelle que je poursuis. Considérez la chose de cette façon : je ne suis pas littéraire, mes livres ne sont pas de la littérature, au sens professionnel. C'est la nature que je cherche à atteindre tout d'abord.

L'Artisan Littéraire et ses Mains.

J'ai eu naguère des inquiétudes vis-à-vis de moi-même au sujet de la dignité des écrivains, me demandant si cela s'accordait parfaitement avec le reste de sa fonction qu'un auteur vendît lui-même ses livres. J'ai bravement surmonté tous les doutes sur ce point. Ma théorie est que l'écrivain pourrait exécuter même la partie matérielle de son livre — le composer, le tirer, le relier, tout cela de ses propres mains ; qu'il pourrait apprendre son métier depuis A jusqu'à Z, avec tout ce qu'il comporte. L'ouvrier littéraire ne devrait pas être aussi inhabile de ses mains.

Le Non-Entêtement du Sage.

Epicure, tous les grands types, les sages, alors comme à présent, restent toujours ouverts aux neuves impressions, aux lumières nouvelles. Regardez Emerson disant : " Telle chose est ci ou ça, m'apparaît ci ou ça aujourd'hui : quant à ce qui arrivera demain je ne sais. " Darwin également,

car je les rapproche toujours : Emerson, Darwin. Darwin était admirablement, magnifiquement non-entiché de son opinion..... J'aime la manière de tous les grands sages, Epicure, Epictète, Emerson, Darwin : la modestie, l'empressement à céder, à voir ce qu'ils pourraient être excusés de ne pas voir. Toute la science moderne est saturée du même esprit, et c'est en cela qu'est son motif d'exister.

Une Langue fabriquée.

Une langue ne peut être fabriquée : elle doit pousser comme poussent les arbres. J'avoue que je doute de l'à-propos d'une langue universelle ; pourtant j'honore et respecte l'ambition de ceux qui se font un idéal en cette matière. Je suis enclin à sentir que cela s'accorde avec l'évolution, fait partie du progrès, qu'il existe des langues différentes..... Le langage est une chose qui suit sa propre voie de développement : il se peut qu'un jour il fonde tous les idiomes en un seul, mais ce n'est pas par un édit des savants ou un pronunciamento parti des universités que cela se fera. Une langue universelle doit répondre à de multiples exigences ; elle doit tenir compte des Asiatiques et des noirs autant que de nous autres, elle ne doit rejeter aucune nation, aucune peuplade, quelqu'éloignées qu'elles soient. Je ne dis pas qu'une langue universelle ne peut naître, mais je suis

certain qu'elle ne peut être fabriquée de propos délibéré, pièce à pièce, à la mécanique scolastique.

Les Chefs et la Troupe.

On m'a souvent accusé de ravaler les chefs, d'exagérer l'importance des misérables, d'exalter déraisonnablement la troupe. Les militaires m'ont souvent pris à partie sur ce chapitre disant : " Si vous regardez, vous serez forcé de reconnaître que les officiers sont aussi importants que les soldats." Il se peut que je n'en disconvienne pas : pourtant je vois davantage que cela.

Par dela le Bien et le Mal.

Vous savez qu'à côté du bien qui est en nous, nous sommes striés de mal — d'extrême mal ; nous ne pouvons l'ignorer, car il s'impose à notre attention. Pourtant l'homme est en fin de compte davantage que le total de toute sa vilenie — bien davantage : je termine toujours sur cette consolante observation.

Henri Heine.

Je prends toujours parti pour Heine ; je me range avec empressement de son côté. Toutes les restrictions puritaines touchant sa moralité comme homme et son importance comme écrivain m'irritent : c'est passionnément que je reconnais son

rang élevé, que j'excuse (s'il est besoin d'excuse, ce qui n'est pas) ses écarts de conduite, son déréglement, son dédain des points de vue conventionnels, comme pour Byron, Burns, Gœthe. Je trouve Heine tout-à-fait intéressant — dans les plus simples faits qui le concernent aussi bien que dans les plus graves.

Importance des Souverains.

Je ne crois pas que le destin de l'Amérique repose sur le résultat d'une élection présidentielle, de toutes les élections présidentielles, ni le destin de l'Europe sur les discours des rois : ce sont là en vérité les facteurs les moins importants, non les plus importants, du progrès historique. Je soutiens toujours que cela n'importe en rien ce que font les aristocrates, les "gros bonnets", les rois et les présidents, — que ce qui importe absolu ment c'est ce que font les peuples.

Le Saint et l'Homme.

Je ne suis pas un saint et ne me suis jamais rendu coupable de poser pour le saint. Je vois certains de mes amis — certains des plus ardents dans l'éloge — élever en ma faveur quantité de prétentions que je ne voudrais pas soutenir pour moi-même. Je n'ai pas le sentiment non plus

d'être un si affreux coupable. J'ai commis des "boulettes", — j'en ai commis beaucoup. J'ai mené une existence moyenne d'homme — ni trop bonne, ni trop mauvaise, une vie comme ci comme ça et rien de plus. Je ne perds pas beaucoup de temps à me demander si je n'aurais pas dû être meilleur ou si je n'aurais pas pu être pire.

L'Esprit Scientifique.

Je considère comme la pestilence des universités et des collèges le fait qu'ils maintiennent les hommes à l'écart de la vie, qu'ils l'éloignent de son contact direct et purifiant. Le plus beau don fait à notre âge jusqu'ici est ce qu'on appelle l'esprit scientifique : c'est précisément en cela que les universités doivent s'épandre si elles sont appelées à devenir des centres grandissants d'influence... C'est la gloire suprême de notre temps que ce nouvel évangile est apparu. Il n'est point de salut hors de lui : c'est un recours à la nature, un recours aux intentions finales, aux faits, au soleil même, c'est le geste de s'abandonner absolument à la vérité. La science ne nous demande pas : Voulez-vous que cela soit vrai ? ni : Cela est-il laid, odieux? Mais elle nous dit : Cela est vrai, et si cela est vrai, l'affaire est réglée. Il n'y a pas autre chose, il n'est pas besoin qu'il y ait autre chose, cela suffit.

Le Primordial en Poésie.

Les brillants, les gemmes, les cristallisations, parmi les conditions requises pour être un écrivain, — les épigrammes étincelantes, le savoir magnifique, l'éloquence qui arrondit la période — tout cela, je ne le méconnais pas, a également son importance, bien que de second ou de troisième ordre, tout au plus. Mais dans toute œuvre d'imagination, toute œuvre poétique pure, il est une qualité primordiale qui doit particulièrement intervenir, une qualité qu'on ne peut ni indiquer, ni nommer, ni décrire, mais que, présente, on sent toujours : l'éjaculation directe de la nature, marquant la séparation entre l'expression formelle, conventionnelle, empruntée, et la ferveur de l'esprit vrai.

L'Acceptation.

L'orgueil suprême va bien avec la suprême résignation. La science nous dit : Sois prêt à dire oui pour tout ce qui arrive, pour tout ce qui n'arrive pas — à dire oui, oui, oui. C'est là que la science devient religion, que l'esprit nouveau profère la plus haute vérité, fait l'ultime démonstration de foi, regarde l'univers en plein visage — son mal en plein visage, comme son bien — et l'accepte.

(*Traduit par* Léon Bazalgette.)

FERMINA MARQUEZ

(Fin)

XVIII

Et donc Santos Iturria resta maître paisible de sa conquête. Dans un mois il irait subir, à Paris, les épreuves de la seconde partie du baccalauréat, et il avait toutes les chances d'être reçu avec mention. Tandis que ses camarades de philosophie passaient leurs récréations à se gaver de formules de manuels, Santos se promenait dans le parc, seul à seule avec Fermina Marquez. Mama Doloré permettait ces tête-à-tête. Elle avait toujours eu du penchant pour les frères Iturria. Et elle s'était mise à chérir Santos tout particulièrement depuis ce dimanche de la Pentecôte où, à la sortie de la chapelle espagnole de l'Avenue de Friedland, un jeune monsieur très distingué s'était avancé au-devant d'elle en souriant, et qu'elle avait reconnu soudain la belle grande figure de Santos, fraîche et franche, sous un chapeau haut-de-forme bien luisant. C'est qu'il était vraiment un homme ; " et un homme du meilleur monde ", disait la créole.

Elle l'avait pourtant déjà vu deux fois dans Paris ; mais c'était de nuit, et, à demi sommeillante ou inattentive, elle l'avait à peine reconnu. " Tiens, vous avez donc

obtenu un congé ? " Un soir, bien tard, il était venu, avenue de Wagram, rapporter à la *chica* un bracelet qu'elle avait laissé tomber, cette sotte, en jouant au tennis, dans le parc de Saint-Augustin. Une autre fois, elle et ses nièces l'avaient rencontré, tout-à-fait par hasard, comme elles sortaient de l'Opéra-Comique : il dissimulait mal, sous un pardessus de civil, la petite tenue des élèves de Saint-Augustin. Mama Doloré n'y comprenait rien, et d'autant moins que la chica l'avait suppliée (mais sans vouloir s'expliquer) de ne jamais parler de M. Iturria au Préfet des Etudes de Saint-Augustin.

Mais une fois qu'elle eut vu Santos en plein jour sur le pavé de Paris, et un Santos en redingote, en gants clairs et en souliers fins, elle parla de lui à tout le monde. Elle en était coiffée. Elle écrivit tout exprès à son frère, en Colombie, pour lui faire l'éloge de Santos Iturria. Elle alla prendre des renseignements sur la famille Iturria, à la légation du Mexique. Les renseignements furent très satisfaisants. Mama Doloré pensait à la chica. " Y como no ? " — Naturellement, on avait le temps : tous deux étaient encore si jeunes. Et qu'en pensait sa nièce ? C'était là le grand point.

Ce n'était pourtant pas bien difficile à voir. Depuis la Pentecôte, la chica était trop gaie et puis trop pensive. La chica mettait une heure de plus que d'habitude à sa toilette, les jours où l'on allait à Saint-Augustin. La chica était aimée, et peut-être amoureuse.

Elle fut d'abord toute chagrine : Elle pensait avoir réduit au désespoir ce pauvre M. Léniot. Mais était-ce sa faute, à elle ? Et puis, c'était un enfant. Ensuite elle fut

honteuse : " Que doit-il penser de moi ? " Elle aurait voulu ne lui avoir jamais fait ces confidences, ne lui avoir jamais fait part de ces pensées toutes pures du temps où elle était encore innocente et pieuse. " Hypocrite ! Il doit croire que je suis une hypocrite ! " se disait-elle, et, le cœur empoisonné de remords, elle pensait que c'était ainsi que Dieu la punissait de son abandon. A peine osait-elle encore prier.

Pourtant, le monde devrait comprendre nos sentiments, au lieu de nous condamner. Au moment même où elle avait pris Joanny Léniot pour confident de ses pieuses pensées, elle luttait déjà contre ce penchant qui l'entraînait vers l'amour humain. C'était même pour se fortifier dans sa résistance au péché qu'elle avait recherché ces entretiens pieux, qu'elle avait dit toutes ces choses, jalousement gardées jusque-là. Et son attente avait été trompée. A mesure qu'elle donnait à sa ferveur religieuse toute liberté de s'exprimer, cette ferveur l'abandonnait. Sans le savoir, cet enfant avait assisté à l'agonie de sa piété ; c'étaient les cris de cette piété mourante qu'il avait entendus.

Un soir, en rentrant dans sa chambre, elle s'était laissé tomber sur le tapis, en sanglotant. Elle voulait s'humilier, anéantir tout le péché qu'elle sentait en elle, qui allait la vaincre. Elle résolut donc de rester allongée, face au plafond, les pieds joints et les bras en croix, pendant une heure. Mais bientôt ce fut intolérable ; oppressée, courbaturée, les veines de sa tête gonflées à éclater, elle n'y put tenir plus longtemps. Elle se releva, et regarda le cadran de son réveil : elle avait persévéré pendant dix minutes à peine. Alors, elle se plongea

ardemment dans ce qu'elle appelait le péché. Elle ne se cherchait pas d'excuse : elle aimait un homme et cela voulait dire que son âme était perdue. Elle aimait. Et sa nuit fut si belle qu'elle la vécut entièrement, qu'elle en but avec délice toute les noires minutes, et ne s'endormit qu'au jour.

Ce fut pour elle le commencement des nuits inoubliables. Comme elle ne pouvait absolument pas fermer les yeux, elle voulut passer toutes les nuits à lire ; et à lire, justement, ces livres profanes qu'elle avait jusqu'alors dédaignés. Elle lut successivement " Petitesses " du Père Luis Coloma, " Maria " de Jorge Isaacs, et quelques-uns des romans argentins de Carlos-Maria Ocantos. Mais elle était trop préoccupée pour accorder à ces auteurs une attention soutenue. Sa lecture était une lutte avec les pages : à tout moment, elle glissait le coupe-papier à l'endroit du livre où elle était arrivée et, regardant la tranche, elle comparait l'épaisseur formée par les pages qu'elle avait déjà lues et l'épaisseur formée par les pages qui lui restaient à lire. Parfois cependant, elle s'oubliait assez pour saisir le sens complet des phrases. Alors elle s'intéressait aux personnages. Les romans étant, pour elle, quelque chose de nouveau, elle ne voyait pas derrière le récit, les artifices littéraires, le déjà connu, les vieux accessoires qui servent partout, et qui finissent par nous dégoûter du passé-défini et de tous les romans du monde. Elle était comme ces spectateurs qui n'ont jamais vu les coulisses, et qui admirent le décor sans arrière-pensée.

Elle se mettait à lire dès qu'elle était rentrée dans sa chambre. Elle s'étendait sur son lit, sans quitter sa robe

de soirée, dans laquelle elle se sentait plus belle, et qu'elle froissait avec indifférence. Décidément, toutes les aventures de ces personnages ne l'intéressaient guère ; son propre cœur était trop plein d'émotions ; sa propre aventure était trop belle. Si le traître était devenu l'ami de Santos Iturria, certainement il se serait amendé, et la catastrophe finale n'aurait pas eu lieu. Elle avait pitié de la Currita (dans " Petitesse ") ; elle avait pitié de toutes les héroïnes, méchantes ou malheureuses. Elles n'avaient pas eu, pour les consoler ou les racheter, l'amour de Santos Iturria... Elle fermait le livre et pensait à son bonheur. Elle jetait des regards de tendresse sur les choses qui l'entouraient. Les lampes électriques du lustre, les ampoules lumineuses des appliques, au-dessus de la cheminée et de chaque côté de la glace ronde ; toutes ces lumières rayonnaient, pures et immobiles, exprimant la sécurité au sein des richesses. Les murs tendus de soie moirée vieux-rose, les meubles lourds et riches, le tapis épais couvrant tout le plancher, l'or des cadres, les tables et les guéridons incrustés de cuivre, l'armoire avec ses trois portes aux panneaux de glace limpide, elle regardait tous ces objets avec complaisance. Quelques semaines auparavant elle les détestait, parce qu'ils lui rappelaient que les riches n'entreront pas dans le Royaume des Cieux, parce qu'ils la faisaient songer avec angoisse à tous les malheureux, aux dormeurs des asiles de nuit, aux pauvres êtres qui sont tombés en bas du monde et qu'on voit nus jusqu'à l'âme. Maintenant au contraire elle les aimait ; ce luxe était digne du roi de son cœur. Elle n'y tenait pas, pour elle-même ; mais lui, ne serait-il pas heureux, s'il consentait à venir passer quelques jours chez elles, au

sortir de son collège où la vie était frugale et rude, oui, ne serait-il pas heureux, ici ? On lui donnerait la chambre feuille-morte, qui est encore plus riche que celle-ci, et il irait faire ses courses dans la victoria. Oh ! que cela soit possible !

Elle abaissait ses regards sur sa gorge nue ; elle se contemplait allongée dans sa robe splendide ; elle admirait la petitesse de ses pieds cambrés. N'est-elle pas, elle aussi, digne du roi de son cœur ? — Les heures de la nuit ont un aspect romanesque. Deux Heures de l'après-midi est prosaïque, presque vulgaire ; mais Deux Heures du Matin est un aventurier qui s'enfonce dans l'inconnu. Et cet inconnu, c'est Trois Heures du Matin, le Pôle nocturne, le Continent Mystérieux du temps. On en fait le tour ; et si on croit l'avoir traversé jamais, on se trompe, car bientôt Quatre Heures du Matin arrive sans que vous ayez surpris le secret de la nuit. Et le petit jour strie déjà les volets de ses baguettes bleues parallèles.

Maintenant, lorsque Fermina Marquez paraissait sur le perron du parloir, à Saint-Augustin, il y avait à peine deux heures qu'elle était levée, et ses beaux yeux battus se fermaient à l'éclat trop vif du soleil. Mais sa démarche était plus noble, plus triomphale que jamais. Elle se montrait avant que les élèves eussent quitté le réfectoire, tout exprès pour agacer Santos, qui, ayant déjeûné en grande hâte, et étant obligé de rester à son banc, trépignait d'impatience, prêt à bondir dehors, aussitôt les grâces dites.

Comme il nous paraissait heureux ! Nous savions qu'il portait, enroulé à son poignet droit et dissimulé sous sa

manchette, un ruban de ses cheveux, qu'elle lui avait donné. En sorte que nous ne lui serrions pas la main, et que nous ne frôlions pas son bras droit sans éprouver un sentiment de respect : ce ruban rendait sacrée la personne de Santos.

Ils se promenaient sur la terrasse. Elle lui avait permis de fumer en sa présence : la fumée de ses cigarettes, à lui, avait une odeur si bonne, si réconfortante ! Elle l'aspirait avec délices. Elle levait les yeux vers lui, avec une expression de gravité et d'admiration. Elle était contente d'être un peu moins grande que lui. Tout ce qu'il disait la touchait, la rendait joyeuse, la caressait.

Une ou deux fois, ils invitèrent Demoisel à venir goûter avec eux dans le parc. Nous les vîmes aussi dans la grande allée : ils marchaient en avant du groupe formé par Mama Doloré, Pilar, et Paquito Marquez ; Santos était à gauche, et Demoisel à droite de Fermina. Le nègre se tenait bien droit et portait haut la tête ; il semblait à la fois très fier et très intimidé. De loin on voyait le blanc de ses yeux bouger dans son visage noir, luisant. Sa tenue était irréprochable. Lui aussi était américain.

XIX

Une dizaine de jours avant la distribution des prix, comme Joanny Léniot se trouvait dans la cour des récréations, il s'entendit appeler par Santos Iturria.

" Mama Doloré a quelque chose à te dire ; viens. " Il le suivit. Toute la famille était sur la terrasse. Il serra leurs mains. Mama Doloré s'informa de l'état de sa santé, fut charmante. Joanny aurait voulu abréger l'entrevue.

Surtout il craignait d'être laissé seul avec Fermina. Il n'était plus aussi certain de n'avoir pas été ridicule, avec ses phrases sur son génie, pendant leur dernière entrevue. Il la regardait à la dérobée. Il ne s'étonnait pas qu'elle eût renoncé à ses idées d'humilité et de piété ; cela lui semblait naturel : nous survivons à nos sentiments comme nous survivons aux saisons. Il y avait dans son beau corps une force centrale, toute puissante, dont ses pensées et ses désirs, et ses sentiments, n'étaient que des modes passagers. Elle était plus belle que jamais et semblait avoir grandi. En sa présence, il sentait qu'il n'était qu'un enfant. Il n'était pas fait pour être aimé d'elle ; il n'aurait jamais dû l'aimer.

Il voulut prendre congé. Mais il dut écouter les remerciements de Mama Doloré : " M. Léniot, vous avez eu tant de bontés pour mon neveu que je n'ai pas voulu vous témoigner ma reconnaissance en paroles seulement. Acceptez donc ce petit objet ; puisse-t-il vous faire penser quelquefois à nous. " Elle lui tendit un petit paquet, un écrin enveloppé dans un papier de soie. Joanny rougit. Sa fierté l'inclinait à refuser. Il allait refuser lorsque Fermina Marquez passa près de lui, et murmura : " Acceptez. " Il lui obéit, remercia en peu de mots, et s'éloigna.

Ce ne fut qu'à la fin de l'étude du soir qu'il se décida à ouvrir l'écrin. C'était une montre en or, avec la chaîne; une chaîne épaisse et lourde. Le cadran était d'or. Sur la cuvette étaient gravées ses initiales : J. L. Il eut un instant de gaie surprise. La montre de M. Léniot père n'était guère plus belle que celle-ci. L'écrin portait le nom d'un bijoutier de la rue de la Paix. Mama Doloré

avait bien dû payer cela cinq, six cents francs. La créole avait donc beaucoup d'amitié pour lui ? Pourquoi donc ne lui avait-elle pas dit : au revoir ? Il se rappela ses paroles : « Vous avez eu tant de bontés pour mon neveu... » C'était donc cela. « Mais alors », pensa Joanny, soudain, « mais alors, ils m'ont payé ! » Oui, c'était bien cela. Ce cadeau n'était pas un témoignage d'affection, le cadeau que l'on fait à un ami de la famille. C'était le paiement d'un service rendu : on le faisait à la fin, au moment où les relations cessaient.

« Ils m'ont payé. » Joanny succombait sous l'affront. « Ils m'ont payé ! » Ses joues avaient rougi tout d'un coup, et la rougeur restait, douloureuse comme une brûlure, semblable à la trace visible d'un soufflet. « Ils m'ont payé ! » Oui, ils ne voulaient rien lui devoir ; ils l'avaient congédié en lui payant largement ses gages. Oh ! les misérables ! Et c'est en souriant qu'ils ont tué ma dignité. Les riches sont ainsi : ils se servent de leur argent pour blesser ceux qu'ils méprisent. Avec ses yeux secs et brûlants, Joanny regarda tous ses camarades. Et il comprit qu'il les détestait parce qu'ils étaient riches. Jusque-là, il ne s'en était pas rendu compte. Ces deux cent mille francs que son père gagnait chaque année dans les soieries lui valaient le respect et les saluts des gens de son quartier, et faisaient des siens les potentats de leur village, dans le département de la Loire. Même dans Lyon, M. Léniot père était une notabilité, et Joanny, comme fils unique, avait sa part de cette renommée. Mais qu'était cela, comparé à la richesse de tous ces fils de nabab, aux millions de ces Américains que leurs pères envoyaient en Europe sur des navires qui leur appartenaient ?

« Ils m'ont payé ! » les mains crispées sur son pupitre, Joanny regardait l'étude, fou de colère. Comme ils étaient tous tranquilles, penchés ainsi que leurs cahiers, ces fils de rois ! « Ils m'ont payé ! » C'était l'injure suprême. Les pauvres, au moins, même s'ils vous donnent un coup, font un effort, une grimace. Les riches restent assis, vous parlent avec douceur, et vous tuent. Tous les parents de ses camarades auraient agi de la même façon. « Je suis un gueux pour ces gens-là ; et ils me méprisent. Ils osent me mépriser, moi qui suis tellement au-dessus d'eux tous, intellectuellement ! »

« Ils m'ont payé ! »... Joanny se rappela une histoire de son enfance. Ses parents avaient dit un jour à un de leurs ouvriers : « Amenez donc votre fils passer ici les après-midi ; il tiendra compagnie à M. Joanny. » Au bout de huit jours, on avait rendu le gamin à son père, parce qu'il avait déjà enseigné des expressions ordurières à M. Joanny. Et on avait fait un cadeau à l'ouvrier, « pour payer la location du jeune voyou, » avait dit M. Léniot père. Joanny demanda la permission de sortir de l'étude. Il tenait la montre et la chaîne dans sa main fermée.

Il y avait, au bout d'un couloir, à côté des arrêts, une salle de classe abandonnée. La porte en avait été condamnée ; la fenêtre, qui donnait sur une courette comprise entre le bâtiment principal et le mur du manège, avait été bouchée au moyen de lattes clouées sur le châssis ; et, plus haut, un jour avait été fermé avec du papier goudronné. Des élèves s'étaient amusés à crever ce papier avec des pierres. Ils avaient plaisir à entendre leurs projectiles résonner en tombant dans cet inconnu, sur ce

plancher (ou ces bancs ?) qu'ils n'avaient jamais vus. On se débarrassait, encore, de cette façon, de beaucoup d'objets hors d'usage ; porte-plumes, règles cassées, vieux objets de toilette. Les plus rêveurs d'entre les gosses, le petit Camille Moûtier, par exemple, n'imaginaient pas sans frémir l'aspect de cette chambre morte. Et le voisinage des arrêts, où on n'était enfermé que dans les cas les plus graves, achevait de la rendre sacrée, dévouée aux dieux redoutables.

Léniot s'adossa au mur du manège, visa posément, et, d'un mouvement brusque, fit voler la montre et la chaîne à travers le papier crevé. Il entendit deux sons : l'objet avait dû heurter d'abord le mur, au fond de la chambre, et retomber ensuite sur le parquet — Il rentra en étude, soulagé.

Le lendemain, au réveil, une idée lui vint : Mama Doloré ne serait-elle pas surprise de ne pas recevoir, de ses parents à lui, une lettre la remerciant du cadeau fait à leur fils ? Car, naturellement, il ne parlerait jamais de cette affaire à ses parents. Et déjà il entendait Mama Doloré dire à sa nièce : « Ces Léniot ne m'ont même pas envoyé un mot de remerciement ; ces gens-là ne savent pas vivre ; » Et sa nièce se rappellerait ce que Joanny Léniot avait dit devant elle : « Des marchands, des financiers, toutes sortes de gens vulgaires. »

Et, le jour de la distribution des prix (elles y viendraient certainement) elles s'étonneraient de ne pas voir, à son gilet, la lourde et belle chaîne de montre. Et si ses parents aussi venaient de Lyon pour être témoins de son triomphe scolaire, ils salueraient à peine les Marquez, dont il ne leur avait jamais rien dit dans ses lettres. Ah !

quelle maladresse son orgueil lui avait fait commettre. Mais, c'était presque un vol ! Sans doute, nous avons le droit de jouir des choses que l'on nous donne, mais nous n'avons pas le droit de les détruire ; c'est faire au donateur un tort véritable. Il eût mieux valu refuser.

Eh bien non ! décidément, il eût mieux valu garder ces bijoux. Au moins pour avoir un souvenir matériel de Fermina Marquez. Après tout, cette montre n'était pas perdue. Si le Préfet des Etudes était averti qu'un objet de cette valeur se trouvait dans cette chambre, il n'hésiterait pas à faire briser la porte. Mais, pour l'en avertir, Joanny devrait avouer la vérité. Et il n'oserait jamais l'avouer.

Il était brouillé avec les Marquez. Il ne les verrait plus. Tant mieux. Il ne cherchait pas, comme Julien Morot, à se faire des relations. Et quant à elle, eh bien quoi, c'était fini ! Il avait été sot et ridicule devant elle. Il valait donc mieux qu'il ne la vît plus, qu'elle ne vînt plus lui rappeler qu'il avait été, à un moment quelconque de sa vie, sot et ridicule. Et il l'avait bien été, certes. Il en rougissait encore. Ah, ce plan de séduction, et tous ces discours enfantins !

Pendant plusieurs jours, il demeura au fond de l'abîme, vautré dans les marais pestilentiels du mépris de soi-même. Une pensée orgueilleuse l'en tira : " Moi, Léniot, qui ai tant de sujets d'être content de moi, me voici rempli de dégoût pour moi-même ". Il admirait sa modestie ; le contraste que formaient le bonheur apparent de son destin et la mélancolie de son caractère. Il se comparait à un roi couvert de gloire et pourtant fatigué de la vie. Dans une semaine, ce serait la distribution des prix, le

beau jour de triomphe, rouge et or. Joanny serait étourdi des applaudissements accueillant son nom vingt fois répété par le lecteur du palmarès. Et malgré cela, il porterait, jusque sur l'estrade, un esprit sombre et des pensées funèbres. — Mais non, puisque cette idée même lui était agréable, le restaurait dans son contentement de soi-même.

Sans leçons à étudier, sans devoirs à faire ; sans punitions à craindre, voici les dernières journées de l'année scolaire. Elles sont si belles qu'on ne se souvient plus de ce qu'on en a fait. Elles étaient, je crois bien, semblables à de grandes salles vides, tout ensoleillées ; oui, grâce à l'absence des leçons et des devoirs accoutumés, elles étaient pareilles à des salles de fête dont on a enlevé tous les meubles pour qu'on puisse y danser. C'était l'époque où je me récapitulais mon année, me félicitant de n'avoir pas mérité une seule punition ; car j'étais, moi aussi, un très bon élève. Et j'étais content parce que j'allais recevoir, comme on recevrait un beau lingot d'or, le prix d'excellence de ma classe. C'était un important point de repère, dans la vie, ce prix d'excellence : grâce à lui on avait la certitude d'avoir fait très bien ; quand on l'avait, on n'avait pas besoin de regarder plus haut ; on était *arrivé*. Dire que je n'aurai jamais plus le prix d'excellence !

Joanny était trop grand déjà pour relire les romans de la série de " *La Vie de collège dans tous les Pays* " ; mais il savait qu'on emploie fructueusement ces dernières journées, si on lit avec soin " La Cité Antique " de Fustel de Coulanges, ou bien le chef-d'œuvre de Gaston Boissier,

" Cicéron et ses amis ". Entre temps, il feuilletait ses cahiers de corrigés ; le texte de chaque devoir était pour lui le souvenir d'un triomphe. Dans un de ces cahiers, sur un des feuillets de garde, il avait inscrit deux lettres : F. M. ; et, au-dessous, une date ; la date de ce fameux soir de chahut où il avait pris la résolution de séduire certaine jeune fille. Il réfléchit un instant. Puis, avec un sérieux effrayant, il traça, au-dessous des initiales et de la date, cette phrase, tirée des Commentaires de la Guerre des Gaules : " Hoc unum ad pristinam fortunam Caesari defuit ".

XX

Depuis que j'ai quitté Saint-Augustin, emportant sous mon bras mon dernier prix d'excellence, j'ai rendu deux visites à notre bon vieux collège. Ma première visite eut lieu au printemps de 1902, plusieurs années après la fermeture définitive de l'Institution ; et la seconde tout dernièrement, alors que j'avais déjà écrit une grande partie de cette histoire. Saint-Augustin venait d'être mis en séquestre, je ne sais pour quelle raison, et on ne pouvait y entrer sans une autorisation spéciale de l'administration.

— " Ce n'est même pas la peine d'aller la leur demander " me dit le gardien à travers un étroit guichet, ouvert dans la grande porte, " ils ne l'accordent à personne. "

Donc, je dus me contenter de regarder les murs d'enceinte, et, de la plate-forme du tramway, vers Bagneux, les cimes des arbres du parc. Quelques minutes plus tard,

j'étais sur la place du Théâtre-Français, à peu près déserte parce que c'était un dimanche matin. Cette visite ne m'avait guère pris plus d'une heure. Mon enfance et ma jeunesse, qui me paraissent déjà si loin, comme, en réalité, elles sont près de la place du Théâtre-Français, où je passe presque tous les jours.

C'est de ma première visite, en 1902, que je veux parler un peu longuement. — A l'abord, on ne voyait pas qu'il y eût rien de changé. L'entrée était toujours ce vestibule nu, avec une grande croix noire clouée au milieu du mur jaunâtre. Et, à droite, était la loge du concierge, avec un guichet et une haute barrière à claire-voie. Et dans la loge était le même concierge que de notre temps, un peu vieilli, son impériale ayant blanchi, notamment ; et ses décorations, au lieu de s'étaler sur son dolman de livrée, bleu à boutons d'argent, étaient condensées en une rosette, unique mais énorme, qui fleurissait la boutonnière d'un veston assez banal. Certainement il regrettait la livrée riche et sobre de Saint-Augustin.

Il me reconnut presque tout de suite, et me salua gaiement d'un juron espagnol.

— Excusez, Monsieur ; mais je suis si content, quand je revois un de mes anciens élèves. Et vous êtes bien tous un peu mes élèves : je vous ai élevés. Vous étiez si petits quand on vous envoyait ici. Vous, les Français, passe encore ; mais je ne comprends pas ces Américains qui envoyaient leurs enfants si jeunes ici, avec la moitié du monde entre eux. Ces pauvres petits abandonnés ! J'ai fait la guerre, moi, Monsieur ; je suis un homme dur ; eh bien, j'ai pleuré, des fois, oui, pleuré, en les voyant ne pas pouvoir s'accoutumer ici. Et ceux qui mouraient,

donc ! Les nègres, vous savez. Il en est mort, dans cette infirmerie, plus qu'on ne vous en disait. « Les parents les ont retirés » ; ils expliquaient ça de cette façon. Oui, les parents les avaient retirés dans une boîte... Ce pauvre petit homme qui travaillait si bien, qui était si doux, Delavache, d'Haïti, eh bien il est mort dans mes bras, là-haut ; voilà la vérité. Ah ! quand j'y pense !...

« Y en avait bien, dans le tas, qui ne valaient pas grand'chose ; des garnements qui faisaient des choses qui ne sont pas de faire. Mais les gens de ces pays des Tropiques, c'est comme l'indigène, aux Colonies ; c'est précoce, ça a le sang trop chaud. Mais bah ! la majorité était saine et bonne, de vrais messieurs, qui respectaient le Bon Dieu et qui n'avaient peur de rien. Oui, pour une belle génération, je ne vous dis que ça.

« Tenez, allons nous asseoir sur le perron du parloir. J'y ai mis un banc, et c'est là que je fume ma pipe, après déjeuner. Vous avez le temps, n'est-ce pas ?

« Quand le collège s'est vendu, comme il fallait quelqu'un pour garder les bâtiments et le parc, on m'a nommé gardien, avec de tout petits appointements. J'aurais pu trouver une situation plus avantageuse ; mais il m'aurait fallu chercher. Je ne connais plus personne. Et j'avais mes habitudes ici. J'aime le grand air ; je ne pourrais pas me faire à ces logements de Paris, si étroits. Songez que j'ai tout ce parc pour me promener...

« Et comme ça, donc, vous vous êtes dit : « Tiens je vais faire un tour à Saint-Augustin » ; c'est gentil de votre part. Je me disais bien que vous viendriez quelque jour. J'en vois encore pas mal, d'anciens élèves. Pour ceux qui habitent Paris, ça leur est facile de venir. Par

eux, j'ai des nouvelles des autres. Beaucoup sont morts, Monsieur, beaucoup sont morts. Voyez-vous, y en avait qui étaient trop riches ; c'est ce qui les a perdus. A peine lâchés, ils se sont mis à faire la noce. Ils étaient trop bons, on les a entraînés. Ces sales femmes sont capables de tout. Du reste, on n'a qu'à voir d'où elles sortent ; allez, on a beau faire, la caque sent toujours le hareng. Les uns ont tout perdu au jeu, ou à la Bourse, et se sont tués ; les autres sont morts de noce, tout simplement. Que voulez-vous ? Ma foi, tant pis pour eux : comme on fait son lit on se couche. Ce qui est triste, c'est la mort de ce pauvre petit jeune homme, si intelligent, Léniot, Léniot (Joanny). Vous ne l'avez pas apprise ? C'est son pauvre père qui me l'a annoncée, à cette place même, en pleurant. Voilà : il est mort à la caserne, pendant une épidémie, quatre mois après son incorporation. Ces garnisons de l'Est sont dures pour les recrues, surtout les casemates. Enfin il est mort. Un garçon qui était si bien parti. Il paraît qu'avant ses vingt-et-un ans il avait déjà gagné deux diplômes de licence, et un prix de la Faculté de Droit de Paris.

" D'Amérique aussi, il m'en vient quelquefois. Ils viennent passer un an chez nous et en Europe. Ainsi M. Marti junior est à Paris en ce moment. Il est venu me voir il y a quinze ou dix-huit jours. M. Montemayor, de Valparaiso, je l'ai vu lui aussi ; il y a de cela un an à peu près. Il avait amené un de ses frères que je ne connaissais pas, qui n'a pas été élevé ici... C'est curieux ces Américains : de deux frères (c'est une observation que j'ai souvent faite), de deux frères l'aîné est toujours le plus — comment dirai-je ? — le plus Européen : il a le

teint blanc-rosé, les cheveux châtains, et quelquefois aussi les yeux bleus ; enfin vous jureriez un Français. Au contraire, le cadet a un teint foncé, des cheveux d'un noir ! enfin c'est un vrai Indien. Tenez, exactement comme les deux Iturria ; vous vous les rappelez bien ?

" Et, à propos, il est venu, lui aussi, M. Iturria senior, Santos, comme vous l'appeliez tous. Il est venu, attendez; il y a deux ans, en 1900 ; l'année de l'Exposition, parbleu. Il a même passé deux après-midi avec moi ici. La première fois, il avait amené sa femme. Une belle personne, qu'il a épousée, M. Iturria (Santos), une blonde, une Allemande, je crois. Parce que, après avoir quitté Saint-Augustin, les deux Iturria sont allés étudier en Allemagne... Une belle personne, fichtre ! Et à eux deux ils font un beau couple.... Il m'a dit que leur père était devenu ministre de la Guerre dans leur pays, à Mexico. Ça ne m'étonne pas : c'était des gens si bien, ces Iturria, et d'une intelligence ! Voilà des hommes comme il nous en faudrait aujourd'hui en France. Ce n'est pas qu'ils manquent. Mais on ne fait plus attention au mérite ; c'est l'argent qui fait tout à présent. Alors, soyez honnête, ne soyez pas honnête ; du moment que vous avez des écus... Ce qu'on apprenait, dans ce collège Saint-Augustin, c'était précisément à ne pas faire cas de l'argent. Pour nous, l'argent n'était qu'un moyen d'arriver à faire quelqu'un de bien. C'est pour ça qu'on vous élevait à la dure. Et même on était trop sévère ; ils auraient bien pu vous laisser aller et venir librement dans ce parc. Il est vrai que vous ne vous gêniez guère pour y aller fumer sans permission, vous et votre bande de sacrés casse-cou !... Voyez-vous, après tout, la discipline,

y a que ça pour former des hommes, mais des vrais hommes, comme ceux de mon temps. Tous ces bourgeois d'aujourd'hui ont l'air d'ouvriers qui auraient gagné le gros lot à la loterie, et qui ne pensent qu'à se goberger....."

J'écoutais le bonhomme assez distraitement. Je regardais, devant nous, la cour des récréations. Elle n'était plus qu'un champ de hautes graminées qui balançaient au vent leurs longs épis légers. Les tiges minces avaient poussé entre les cailloux, ces jolis cailloux de la vallée de la Seine, polis, et veinés de couleurs charmantes. Au-delà, le parc attirait mes regards ; certainement la nature en avait brouillé le dessin ; mais jusqu'à quel point ? J'aurais voulu aller voir, tout de suite.

— Allons, Monsieur, je vois que je vous ai assez ennuyé avec mon bavardage. Je vous laisse visiter tout seul : c'est mieux ; je vous gênerais. Tout est ouvert, et vous pouvez rester tout le temps que vous voudrez — Quand vous sortirez, je serai dans ma loge. "

J'aimais assez le ton sentimental du vieux soldat. Il comprenait ce qu'une visite au Collège signifiait pour un de *ses* anciens élèves ; et le tour élégiaque de son discours n'était pas absolument involontaire. J'admirai surtout la délicatesse du dernier sentiment exprimé : " Je vous gênerais. "

Et vraiment je ne savais guère par où commencer ma visite. J'ai tout vu pêle-mêle, sans méthode, revenant sans cesse sur mes pas. Les pierres de l'escalier central de la terrasse sont disjointes. Les branches des grands arbres, qui n'ont plus été taillés depuis des années, ont poussé dans toutes les directions. Le pâturin a envahi les allées. Devant le parloir, des pourpiers qui se sont échappés,

sans doute, des grands pots d'orangers où on les avait plantés, rampent et fleurissent entre les pavés...

Je me suis assis à mon ancienne place, en étude. Quelle chose fantastique que le temps ! Rien n'a changé ; il y a un peu plus de poussière sur les pupitres ; c'est tout. Et me voici, devenu homme. Si, à force de prêter l'oreille à ce silence, j'allais soudain distinguer, au-delà des années écoulées, un brouhaha lointain, et des voix et des pas... Et si tous les élèves de mon temps allaient soudain rentrer dans cette étude, et si, me réveillant au bruit, j'allais me retrouver en face de mes livres et de mes cahiers d'écolier... « Beaucoup sont morts, Monsieur, beaucoup sont morts. »

Je retourne dans le parc, au soleil. Les gamins du village ont réussi à casser, avec des pierres, quelques-uns des vitraux de la chapelle. Le pavillon qu'habitait le Préfet des Etudes est bien délabré. La statue de Saint Augustin, sur la terrasse, est presque entièrement dédorée. J'ai mis longtemps à retrouver l'emplacement où l'on avait installé le tennis, du temps de Fermina Marquez, — il m'a fallu traverser un fourré qui n'existait certainement pas alors. Je me suis surpris à dire tout haut : « Et Fermina Marquez ? » Oui, qu'est-elle devenue ? Je suppose qu'elle est mariée à présent. Et j'aime à penser qu'elle est heureuse. Elle aimait les hommes braves.

Je reviens de la terrasse. Là-bas, c'est Paris, où je serai dans un moment, si loin de tout cela. Au-dessus de moi, les oiseaux font entendre leurs voix innocentes ; — indifférents aux changements des régimes, ils continuent à célébrer d'été en été la gloire du Royaume de France,

et, sans doute aussi, à vanter, comme le concierge, l'éducation qu'on recevait au Collège Saint-Augustin. Au-dessus du parloir — la partie Louis XV des bâtiments, — je vois un œil-de-bœuf avec toutes ses riches moulures souillées de pluie. Les vitres ont été cassées, le châssis arraché, et il reste ainsi, béant au soleil d'aujourd'hui, au bleu du ciel ; ce ciel de Paris, si plein d'activité, avec les brouillards, les fumées, le halo des lumières, et les ballons, les dimanches. L'œil-de-bœuf ne reflète plus rien de tout cela ; l'œil-de-bœuf est crevé au front des combles vides qu'on n'inspecte plus.

Que manque-t-il encore à cet état des lieux ? Ah, oui : au mur de la cour d'honneur, la plaque de marbre où étaient inscrits les noms des

ÉLÈVES MORTS POUR LA PATRIE ET POUR LES AUTELS

est fendue.

VALÉRY LARBAUD.

NOTES

APOLOGIE POUR NOTRE PASSÉ par Daniel Halévy (*Cahiers de la Quinzaine*).

Parlant de la brochure de Bernard Lazare qui ouvrit à proprement parler l'affaire Dreyfus, voici ce que dit Daniel Halévy :

" [Cet écrit] me parvint, dès lors mon souvenir est net. Je le pris en main ; j'en sens encore le contact et le poids. Je l'ouvris, je parcourus quelques lignes avec un pressentiment triste, le pressentiment de toutes les haines dont étaient chargées ces pages redoutables, puis je le déposai sur le coin du meuble où je l'avais trouvé. "

Une grande lassitude fait que dès les premières lignes de l'essai de Daniel Halévy on est tenté d'imiter son geste, de refermer son livre, de laisser dormir les souvenirs d'une lutte où plusieurs d'entre nous dépensèrent la plus belle activité de leur jeunesse. Quoi, rouvrir ce débat ! Les groupements ne sont plus les mêmes qu'il y a dix ans. Celui qui nous réunit ici même et qui est aussi homogène de doctrine, aussi lié par une tâche commune, aussi consacré par l'amitié que jamais groupe ne l'a été, notre revue ne rapproche-t-elle pas des hommes qui luttèrent dans les camps opposés ? En rappelant les anciens désaccords où semblaient engagés nos principes les plus vitaux, ne risquons-nous point de compromettre l'harmonie présente. Non, sans doute, si cette harmonie est faite d'autre chose que de silence et de malentendu. Aussi bien ne s'agit-il pas de politique, mais d'un de ces problèmes de psychologie générale qui conditionnent jusqu'à notre activité littéraire,

causes premières, que la critique doit considérer, sous peine d'errer sans logique parmi des effets dont les liens lui échappent.

" Dix années ont passé depuis celle-là qui nous a divisés, dit Daniel Halévy, dix courtes années, longues en nos vies. Nous avons connu jeunes le combat et la victoire... C'est un sujet que nous négligeons aujourd'hui et peut-être nous l'évitons. D'où vient cela ? D'où vient qu'ayant été si heureux de notre dreyfusisme et, mieux qu'heureux, si fiers, d'où vient qu'il nous inspire aujourd'hui un mouvement si faible ? Vainqueurs, que nos voix sont discrètes !...."

Un historique de l'affaire Dreyfus, émouvant et contenu, ramené à ses éléments essentiels, ouvre l'*Apologie pour notre passé*. C'est surtout un examen de conscience où scrupuleusement sont examinées toutes les responsabilités et toutes les faiblesses. Et il n'est pas sans beauté de voir un homme mesurer avec une rigueur qui essaie d'être si détachée, une route franchie jadis dans un élan si passionné. — Puis Daniel Halévy étudie les multiples raisons qui éloignèrent peu à peu du dreyfusisme satisfait tant de dreyfusards des heures difficiles. Dans la désaffection de bien des combattants à l'égard du parti pour lequel ils s'étaient dépensés sans réserve et qui maintenant était en mesure de rétribuer les sacrifices, les raisons les plus complexes intervinrent ; il en est que Daniel Halévy ne cite pas. Mais ce qui importe, c'est la ferme affirmation de ce livre : ce détachement fut une évolution qui, si elle changea de direction matérielle, ne changea point de mobiles directeurs. Il n'y eut ni palinodie ni rétractation. Parmi ces dreyfusards qui se trouvent aujourd'hui soutenir certaines causes d'accord avec leurs ennemis d'hier, il y en a bien peu qui regrettent leur conduite passée et qui estiment qu'ils auraient pu prendre parti autrement qu'ils n'ont fait alors. La dignité de leur attitude actuelle exige qu'ils ne transigent point sur cette affirmation et si tant de netteté affecte désagréablement telles de leurs amitiés nouvelles, c'est que celles-ci recherchaient le renégat de préférence à l'allié maître de sa conduite et de sa fierté. Il faut remercier Daniel Halévy d'avoir rendu le malentendu

impossible et d'avoir préféré des positions claires à ces troubles fusions d'où l'estime ne peut être qu'absente.

J. S.

* * *

UN ÊTRE EN MARCHE, poème par M. Jules Romains, (*Mercure de France*).

Ne cachons point notre embarras en face du nouveau poème de M. Jules Romains. Il nous est dur, pour le juger comme il convient, d'avoir à faire abstraction précisément de ce que nous considérions jusqu'ici comme la forme sensible de toute poésie, comme sa raison d'être dans l'air sonore : je veux dire la joie des timbres, la chanson. Ici, comme dans la *Vie Unanime* naguère, peut-être même avec aggravation, ce n'est que par hasard, exceptionnellement, que le poète rencontre l'euphonie. Je crois qu'il ne s'en soucie point. Il s'abandonne tout au rhythme ; c'est le rhythme seul qui le mène. Encore faut-il s'entendre sur ce mot. Le rhythme consiste chez lui en la répétition inlassable, en l'obsession mécanique d'un mouvement donné. De temps en temps, par un saut brusque, le rhythmeur passera de l'ampleur à la sécheresse, du mètre douze par exemple au mètre cinq, mais sans l'ombre de transition ; et il ne quittera ce nouveau mètre qu'après en avoir épuisé l'élan monotone ; alors en un bond nouveau mais inverse, il reviendra au précédent. Au cours d'un même mouvement pas de nuances... Cette poésie ni ne sonne, ni ne se meut humainement. Il semble qu'elle ait peur de paraître individuelle. Même l'alexandrin y perd sa courbe variée. Il faut que chaque vers frappe un coup franc, direct, brutal, et toujours identique, sauf multiplication ou démultiplication dans l'engrenage. Assez du geste libre — ou libre apparemment — de l'homme ! préférons, imitons l'élan du piston au cylindre, le choc du clapet sur son siège ! La force indéniable d'un poème comme *un Être en marche* est une force de machine et qui nie ce que nous nommons art et beauté. Ne vous y trompez pas : ainsi l'a voulu le poète. L'unanime est sa foi, et il vit dans la foule. Je

n'oserai que cette objection : a-t-il le droit d'assimiler un groupe, une foule, une ville à un moteur aveugle — encore que faute d'huile, le sien grince parfois ? Sinon, pourquoi leur en impose-t-il l'allure ?

Je crains que M. Romains ne soit devenu peu à peu prisonnier de sa théorie. Le collectivisme lyrique qu'il a sinon inventé, du moins systématisé le premier, naquit sans doute en lui d'un altruisme irrésistible, au plus noble sens de ce mot, d'une chaleur de sympathie dont tels poèmes de la *Vie Unanime* rayonnaient, dont rayonnent encore des vers nombreux, mais dispersés dans le développement presque tout cérébral d'*un Etre en marche*. Car le cerveau bientôt dut s'emparer de cette disposition sincère du cœur. M. Romains, au lieu de s'y laisser porter, prémédita toutes ses émotions ; il n'admit plus qu'elles ne fussent pas " unanimes. " Il prit une position fixe, dans le monde, en face des éléments vivants de l'art, et il se contraignit coûte que coûte à la garder. Il ne chanterait plus jamais que la collectivité et que ses rapports avec elle — et non en tant que lui s'y oppose mais qu'il s'y fond, et non en tant qu'agglomération dramatique d'antagonismes, mais que troupeau de bonnes volontés cherchant l'accord. Matière neuve, noble, mais combien limitée ! On s'en aperçoit aujourd'hui. *Un Etre en marche* nous peint dans sa partie épique, la promenade d'une pension de jeunes filles à travers la ville et les champs, dans sa partie lyrique une promenade du poète dans la ville, et ces deux " marches " bien entendu, au point de vue de " l'unanime " uniquement. Notez que le premier poème est plein de détails légers et charmants, le second secoué parfois d'une belle fièvre. Mais l'idée fixe prime tout : elle appelle les mots ; ceux qu'elle n'appelle pas, elle les informe : elle détermine la composition comme les détails. La plus fraîche impression, l'image la plus spontanée, le poète se doit de les justifier, de les incorporer à sa doctrine...

De là l'emploi de ce didactisme incessant, de ces formules prosaïques, abstraites, barbares, qui s'étonnent de soutenir une abondance si neuve et si variée de vues vraiment lyriques et de savoureuses comparaisons. De là cette monotonie inévi-

table, que nous retrouverons, ne nous le dissimulons pas, dans tous les poèmes qui pourront suivre, que M. Romains suive un régiment, visite une fabrique, ou sans but se promène encore, — s'il ne veut pas renoncer à l'attitude, au procédé qu'il a choisi. Le milieu changera, qu'importe : l'ordonnance, l'accent, l'âme du poème dès aujourd'hui, avec la clé de l'unanime, nous la tenons. Désormais le premier venu peut écrire un poème "unanimiste." Est-ce là ce que souhaite M. Romains ?

Je dis qu'un point de vue fécond, nouveau, correspondant à une ardeur profonde perd toute sa vertu s'il se fixe dans un système ; je dis qu'une poème lyrique — non pas dramatique ni psychologique, qu'on y prenne garde — peut naître, a failli naître, naîtra sans doute, du sentiment de l'unanime, comme tant d'autres naquirent du sentiment individuel ; mais je voudrais que celui-là, le plus limité, le plus pauvre ne fût pas exclusif de celui-ci. M. Jules Romains nous a montré une personnalité trop forte pour que nous ne souhaitions pas qu'il se livre à nous tout entier. Il y a plus qu'un intellectuel en lui, quoi qu'il semble. Je ne puis pas douter que délivré de son système, il n'avance très vite vers un art aussi neuf que celui qu'il rêve, mais désencombré de raisonnement, d'abstractions et de formules, moins mécanique et plus divers. Quel que soit l'avenir social qui nous menace, rien ne saurait ruiner en nous le sens de la beauté, de l'harmonie, de la musique. L'idéal généreux de M. Romains ne perdra point à s'exprimer avec moins d'entêtement et de rage. Et il nous doit, à nous que séduisent sa fougue, son don d'images, sa rudesse, il se doit surtout à lui-même d'atteindre à l'euphonie un jour.

H. G.

* * *

LA MISE EN SCÈNE DE CORIOLAN (*Odéon*).

J'ai souvent protesté, ici-même, contre les dispendieuses recherches de mise en scène par lesquelles Antoine essayait

*

de rajeunir les chefs-d'œuvre ; je me dois d'autant plus de louer, et sans restrictions, l'admirable spectacle qu'il a su nous donner de *Coriolan*. Plus de prodigalité d'accessoires, plus de fantastique figuration, plus de lumières rivalisant avec l'aurore, le crépuscule et les étoiles tout à la fois ; une représentation d'une seule venue, dans un décor unique dont le centre comporte une toile de fond mobile et dont le reste figure un milieu neutre, rue, fossé de la ville, champ de bataille. Cette disposition n'imite pas sans doute (ce qui serait puéril archaïsme), mais nous rapproche de celle où furent jouées jadis les pièces de Shakespeare, et combien dans un tel cadre elles deviennent mieux intelligibles ! Déjà, par leur sobriété, les représentations du théâtre Femina nous avaient donné une impression de même ordre. La chute de notre rideau traditionnel et l'intervalle d'un entr'acte, même de quelques minutes, établissent une solution de continuité que ne supportent guère la rapidité d'une pièce shakespearienne et la simultanéité de ses épisodes. Certains tableaux perdent leur sens, séparés de ceux qui les précèdent ou les suivent ; ils donnent brusquement l'impression de hors d'œuvre, parce que, destinés à quelque effet de contraste, ils ne peuvent plus agir comme ferait une tache claire ou une ombre. On pourrait dire qu'il y a chez Shakespeare des scènes qui ont une valeur de mouvement, une valeur linéaire, qui dessinent le sujet, et d'autres qui, dans une action donnée s'arrêtent, pour creuser les ombres et poser les tons. Ce sont celles-là qui dans une représentation défectueuse paraissent longues et inutiles, mais ce sont elles qui, à leur place, permettent ces prodigieux coups d'œil dans le *dedans* d'une situation. Après des scènes d'émeute et de bataille, brusquement Shakespeare nous transporte dans la maison de Volumnie : nous voyons causer la mère et la femme de Coriolan ; une amie vient leur rendre visite. L'action n'a pas fait un pas, mais combien notre créance en elle s'est augmentée, combien l'orgueil et le raffinement du héros nous sont devenus vraisemblables, maintenant que nous connaissons l'entourage où il a grandi !

Souvent dans notre théâtre, chez Corneille en particulier,

faute de points de comparaison choisis dans une humanité commune, l'héroïsme des personnages nous blase, si l'on peut dire. Nous ne le mettons plus à l'échelle, et l'auteur est contraint d'indéfiniment renchérir sur le sublime pour que l'intensité de sa tragédie n'aille point faiblissant. Comme à peu de frais Shakespeare sait nous rendre sensible l'exceptionnelle grandeur de Coriolan ! Deux bouts de dialogue entre deux officiers qui rangent les sièges avant la séance du sénat ou entre deux bourgeois qui se rencontrent dans la campagne romaine : il n'en faut pas davantage. Ces courtes scènes sur lesquelles porterait si volontiers le zèle des élagueurs, ne sont en rien des ornements inutiles. Les représentations de l'Odéon nous en fournissent la preuve : la scène la plus grave et la plus lyrique de l'œuvre, celle où Coriolan banni parvient, inconnu, à Antium, Shakespeare nous y prépare par une série de ces scènes épisodiques, comme dans une symphonie une suite de développements nous fait attendre, désirer et goûter enfin avec toute la ferveur qui convient un thème particulièrement noble et délicat. Antoine fit lever le rideau, après un entr'acte, sur les premières paroles de Coriolan. Rien ne manqua de l'affabulation, mais toute la grandeur de la scène fut perdue.

C'est peut-être la seule faute qu'on puisse reprocher à cette mise en scène. Le spectacle fut, sans réclame ni vedettes, un des plus beaux qu'on nous eût donnés de Shakespeare, un des plus justes de ton. Malgré l'excessive rapidité de la diction tout lyrisme ne fut pas étouffé. Ceux qui aiment cette pièce entre toutes ont sans doute déploré de n'y pas retrouver certains vers d'une unique beauté, comme celui dont Coriolan accueille sa femme Virginie :

Salut, mon gracieux silence !

Mais c'est déjà beaucoup que les acteurs aient pu, sans déchirer la trame du dialogue, laisser éclater tant de prodigieuses images :

L'aigreur de sa face fait tourner les grappes mûres

ou bien

Les tambours, les cymbales et les cris des Romains
Font danser le soleil !

Avouons-le avec honte : le public fut froid. On dit que l'Odéon n'avait prévu que quelques représentations ; il est certain pourtant que de plus belles recettes auraient maintenu Coriolan plus de huit jours sur l'affiche. Il est facile de traiter nos voisins de barbares ; mais il y a chez eux un grand public pour les pièces de Shakespeare, de Molière ou d'Ibsen. Le nôtre ne s'est pas détourné du théâtre, mais il se rue à ce qu'on y donne de pire. Quelle patiente rénovation de l'art dramatique pourrait parvenir à reformer chez nous un public ?

J. S.

* * *

LA BÊTE par *Edmond Fleg* (Théâtre Antoine).

Ce qu'il y a de remarquable dans la pièce de M. Edmond Fleg, c'est son extrême ingénuité... On insisterait sans profit sur l'enfantillage d'une intrigue où s'opposent Guillaume Bussière et Pierre Marcès, l'un représentant la santé, la droiture et la science, comme l'autre symbolise la morbidesse, le vice et la littérature. Ce qu'il faut déplorer c'est la faible peinture que M. Fleg nous a donnée de son héros. Il a négligé ou méconnu en lui tous les traits qui de cette silhouette inconsistante pouvaient faire un véritable caractère dramatique. Il ne faut pas reprocher à l'auteur d'avoir entrepris l'étude d'un cas exceptionnel, mais d'y avoir apporté si peu d'imagination, de justesse et d'originalité. Sa curiosité est louable, mais elle ne se trouve nullement justifiée. D'abord les circonstances dans lesquelles se forme et se développe un Pierre Marcès méritaient d'être élucidées. Le personnage est sèchement présenté. Il ne baigne pas dans son atmosphère. Son action semble à la fois trop gratuite et trop bornée. Marcès nous apparaît tantôt comme un révolté, tantôt comme un désabusé. Parfois il tente de s'élever jusqu'à un lyrisme conscient, pruis etombe au rang des réprouvés. La langueur de ses attitudes, la monotonie de ses expériences ne s'accordent guère avec l'impétuosité de ses entreprises et la grandeur des ambitions dont il se targue. Est-ce un pesant ennui qui l'accable, comme Rolla ? Est-ce une déchirante

ambition qui le mène, comme don Juan? Faut-il voir en lui l'émule des négateurs romantiques, des Lucifer et des Caïn ? Avec plus d'élégance, d'humour et de virtuosité lui trouverait-on enfin quelque air de ressemblance avec les pathétiques démoralisateurs qu'Oscar Wilde a placés dans ses comédies ?... Je crois que tous ces souvenirs littéraires se sont mêlés dans l'esprit de M. Fleg et qu'il en a subi l'attrait sans scruter leur essence. Il a jugé faussement une grande figure dramatique. Il n'a même pas senti ce que pouvait avoir de hautement, de noblement pathétique la passion du risque, le goût de la confidence et celui du partage. Entre ses mains le magnanime Candaule devient un stérile maniaque, un neurasthénique spécial.

Telle quelle, la pièce n'a point rencontré l'assentiment du public. Elle a soulevé de dégoût les âmes bourgeoises de la rue du Sentier. C'est un phénomène assez curieux. Car ces mêmes âmes se dilatent aux obscénités du vaudeville. Elles y trouvent une gaîté saine, réputée " bien française ".L'ouvrage de M. Fleg leur a paru morbide, contrefait, inadmissible. Et je pensais, en écoutant les murmures des spectateurs, qu'ils eussent cependant toléré le même degré d'immoralité dans une situation motivée par d'humbles et sournoises fatalités extérieures ou intimes. Le théâtre libre a rendu vraisemblables maintes bassesses de cœur et vilenies de caractère. Mais il présentait le vice comme une faiblesse, l'inclination au mal comme une diminution de la spontanéité humaine, comme une abdication des instincts généreux sous l'empire de la crainte, du désir, ou de l'intérêt. Les plus abjects réflexes se font excuser. Ce que le public réprouve, ce qu'il a condamné dans *la Bête*, comme un attentat à sa dignité, c'est l'orientation insolite d'une volonté libre.

J. C.

* * *

UN POÈME DRAMATIQUE DE M. HENRY BATAILLE.

J'aime le courage et la coquetterie de M. Bataille, qui loin de renier un passé poétique qui nous est cher, s'avisa de

profiter de sa situation de dramaturge pour imposer au Théâtre Français une pièce singulière où l'on voit s'agiter une ombre et dont les personnages s'expriment en alexandrins volontairement approximatifs. Nous noterons en passant l'importance du précédent. Il devra être interdit désormais à un directeur de théâtre de repousser pour le principe toute œuvre écrite en vers non traditionnels. Le principe aura été violé et par M. Claretie : la Comédie Française aura joué le *Songe d'un Soir d'Amour*. Hâtons-nous d'ajouter, quelque succès que nous souhaitions " pour le principe " à ce poème, qu'il nous est difficile de l'admirer profondément.

A dire vrai, M. Bataille ne nous a jamais laissé tout à fait oublier qu'il fut poète. Sans parler de l'intention toujours très romantique de ses drames, on n'est pas sans avoir remarqué et dans tous, telles efflorescences bien souvent déplacées, qui sur la nudité du dialogue le plus pathétique, croissaient sans cesse, nous rappelant qu'il ne faut pas confondre Bataille avec Bernstein. et que, pareil en cela à d'Annunzio, il ne hait ni le placage d'art, ni la digression pittoresque. Ces rappels de littérature devinrent même le procédé favori de l'auteur. Le public put s'y laisser prendre, les amis de la *Chambre Blanche* en furent moins émus qu'agacés. Qu'un autre, étudiant ces drames, pèse la réelle valeur de leur psychologie humaine. Quant à moi, leur valeur lyrique m'apparaît comme secondaire, comme postiche et tout à fait impuissante à les soutenir. A un besoin si impérieux de rêve et d'images, auquel le moindre prétexte scénique était bon, il fallait que M. Bataille donnât un jour satisfaction entière. Ainsi naquit sans doute le *Songe d'un Soir d'Amour*. Poème pur ? Non. Poème dramatique ? Pas même. Poème d'homme de théâtre! genre neuf, genre singulier, genre hybride. Est-ce malgré l'auteur ou à cause de lui ?

Il s'agissait de peindre la hantise atroce et délicieuse de l'amant qui a perdu celle qu'il aime et qui n'en peut chasser l'image, même dans le plaisir le moins fleuri de sentiment. Musset en eût fait une *Nuit*, déclamatoire, irréelle, blessée, — à tout prendre admirable, et M. Bataille autrefois un poème simple, court et pénétrant.

Sur le banc vert où dort la pluie
C'est là que vient s'asseoir ma peine, etc. etc...

Ainsi chantait-il dans le *Beau Voyage*. N'aurait-il plus la voix qu'il faut ?...

L'auteur dramatique veillait. Oh voir ! voir de ses propres yeux, son rêve de poésie ! lui faire revêtir la forme exquise de Mme Bartet par exemple ! quelle tentation ! M. Bataille n'y résista pas. Improviser une affabulation scénique ? tracer sous le poème la ligne d'un rudimentaire conflit ? — la belle affaire pour un spécialiste ! — On se rend compte que ces concessions l'homme de théâtre n'eut pas à les arracher au poète, que le poète, hélas ! les accorda volontiers.

Il est poète moderniste, ne l'oubliez pas; c'est pourquoi, sans recul dans le temps, dans l'espace, il se plaira à mettre en action son rêve au salon somptueux d'une courtisane moderne, parmi les lampes, les dentelles, les coussins...

Tant pis : un poème psychologique délicatement développé s'accommodera de la plus lourde mise en scène. On jouait bien Bérénice en costumes de cour !... Mais il ne s'agit pas là de psychologie ! Nul développement, nulle progression dans le mouvement des âmes ; rien que des variations sur un thème, une atmosphère vague de détresse et de bas plaisir... De la poésie pure vous dis-je... — C'est là que se découvre à nu l'un des éléments principaux de la poésie de M. Bataille, le goût de l'accessoire, du bibelot.

Ah ! vous croyez embarrasser cette ombre en lui faisant suivre l'amant dans un milieu de réalité trop précise, où chaque objet matériel la brisera, désenchantera son lyrisme ? Que vous connaissez mal l'auteur ! L'ombre ira et viendra ; rien de banal qu'elle ne fasse ; elle baissera la lampe, ouvrira le piano, versera le thé, effeuillera les roses des vases... De chaque objet son lyrisme prendra prétexte, et il épuisera ainsi tous les éléments de la mise en scène devant nos yeux... Adresse de métier scénique ou poésie ? J'ai le droit de juger fâcheux que pareille confusion puisse se produire ici... Sous cette pantomime étrange se murmurent des images vagues, des lieux communs mélancoliques, des nostalgies de casino... Il n'est pas jusqu'à

un air de Puccini qui ne souligne cet inlassable appel aux sens, de sa musique berceuse et canaille... Qu'il y ait là tous les éléments d'un troublant spectacle, je ne le conteste point... C'est un "poème" que le passé de M. Bataille nous promettait, un " poème " que son présent peut tenir.

Je répète ma question. Est-ce le métier dramatique qui a entraîné ici le poète ? Ou si dans la façon même de sentir de celui-ci, dans son lyrisme quotidien d'une simplicité artificielle, ne sommeillait pas toute la virtuosité du faiseur de pièces ? A bien réfléchir, je ne dis pas non.

H. G.

* * *

LA DAME QUI A PERDU SON PEINTRE, par M. Paul Bourget (*Plon Nourrit*).

Pour composer les nouvelles qu'il réunit dans ce volume M. Paul Bourget ne s'est point surmené. C'est de la production pour magazines riches. Mais pousserons-nous l'intransigeance jusqu'à exiger de nos grands romanciers mondains qu'ils aillent dans le monde en omnibus ? On ne les y recevrait plus. Et comment écriraient-ils leurs chefs-d'œuvre ?

L'histoire de ce peintre qui reconnaît une de ses toiles, maquillée et attribuée à un ancien maître, et qui ne dénonce pas la fraude pour ne pas troubler les amours d'un jeune critique d'art compromis dans l'affaire, ce mince sujet de la principale nouvelle du volume n'offrait pas à M. Paul Bourget l'occasion de mettre à l'épreuve sa proverbiale maîtrise psychologique. Il n'y a que petits agréments épisodiques, hélas, parfumés jusqu'à la nausée de quel musc de bazar !

Ce peintre parisien refugié à Milan dans un désespoir amoureux n'omet pas de nous dire en passant : " Je m'étais mis en smoking machinalement parce que mon domestique m'avait préparé mes vêtements ". Vous pensez bien que si, dans le temps qu'il était à l'école de Rome, il a fait pour un antiquaire, contre 400 francs, un tableau dans le style du quinzième siècle, ce n'est pas qu'il eût besoin de cet argent — ce qui

sentirait bien son prolétaire — mais pour le donner à une jeune personne. Soyez sûr encore que s'il est l'ami du comte Varegnana, c'est que ce n'est pas un comte de rien du tout. Ecoutez plutôt comment le peintre nous le décrit absorbé dans la confection d'une lettre (le texte entier est de Bourget !) : "Il plonge des plumes de cygne dans un encrier ciselé par Benvenuto Cellini, s'il vous plaît. Je vous ai dit que c'est un seigneur, un noble et vieux seigneur. Plusieurs feuilles de papier déchirées et jetées dans un vaste bassin de cuivre repoussé, un antique brasero aux armes de sa famille — encore le Seigneur ! attestent sa difficulté à composer cette lettre".

Pour quel public, Seigneur ! écrit donc M. Paul Bourget ? On croirait que ce ne soit que pour des maîtres d'hôtel et des couturières. Sans fréquenter journellement chez les princes, on sait qu'il n'est pas du goût le plus sûr d'aller mettre ses armoiries jusque sur son panier à papier. Et les remarques psychologiques ! Citons au hasard : " Que j'en ai connus de ces pères et de ces maris, d'étoffe rude, de tempérament épais, et qui se trouvaient avoir, celui-ci pour fille, celui-là pour femme, de ces créatures toutes pareilles aux mimosas, à ces plantes animalement sensibles, qu'un froissement fait frissonner, se contracter ! Que j'en ai vu, de ces fleurs vivantes, dépérir, se faner au voisinage constant d'êtres trop bruyants, trop affirmatifs, trop forts, qui leur faisaient du mal par leur simple existence, sans même s'en douter, qui les tuaient, quelquefois en les chérissant !..." Inutile, n'est-ce pas ? de citer davantage — Mais n'est-il pas affligeant qu'un homme qui aurait pu, par sa culture et l'ensemble de son œuvre, s'assurer le respect, le décourage avec cette désinvolture ?

J. S.

* * *

M. BARING ET DOSTOÏEVSKY.

M. Henry Davray, dans le *Mercure de France*, exprime sa gratitude " à ceux qui nous apportent sur les Russes des informations de première main, comme le fait M. Maurice Baring dans ses *Landmarks in Russian Literature*"... Certes,

au premier chapitre de l'ouvrage, où pouvaient abonder les observations personnelles et les aperçus ingénieux, on trouvera sur le *Caractère Russe* des remarques qui sont justes. Mais les " informations de première main " dont parle M. Davray, je les ai vainement cherchées ailleurs, et surtout dans cette moitié du volume qui se rapporte à Dostoïevsky. On y voit M. Baring se référer tantôt à l'*Histoire de la Littérature Russe* du Professeur Brückner, tantôt au *Tolstoï et Dostoïevsky* de Dmitry Merejkowsky. Mais on l'y prend aussi à suivre pas à pas le texte du *Roman Russe* de Melchior de Vogüe ! Bien plus : il considère que : " no finer estimate of Dostoïevsky's genius exists than M. de Vogüe's introduction to *La Maison des Morts* ". Sans utiliser les plus suggestifs fragments de la *Correspondance*, sans faire appel à de significatives anecdotes, il se borne à reprendre les plus sommaires lieux communs sur la bonté russe et les tendances morales de Dostoïevsky. Le portrait qu'il en trace n'est que redite. Pas un neuf accent ne s'y vient ajouter. Pas une retouche n'en modifie l'expression. M. Maurice Baring n'est pas sans soupçonner de " dangereuses profondeurs " dans l'âme de Féodor Michaïlovitch, mais il se garde d'y porter quelque lumière.

Il constate chez l'écrivain un " manque d'équilibre " et de cette constatation fait l'élément essentiel de sa critique, quand il aborde l'œuvre. Dire des livres de Dostoïevsky qu'ils sont mal composés, c'est pratiquement n'en rien dire, ou plutôt c'est soumettre son esprit à une idée toute faite de la composition littéraire. Il faudrait montrer *comment* ces livres sont composés. M. Baring ne le fait pas. Il s'intéresse à son sujet en dilettante. Sa sympathie, sa bonne volonté sont grandes. Mais la divination d'un artiste lui fait défaut. Et cela revient à dire que le génie de certains créateurs se refuse à la prise de certaines intelligences. Elles contrarient en interprétant, et ne sauraient comprendre sans mutiler.

Il est vrai que M. Maurice Baring destine particulièrement son livre à des lecteurs peu versés dans la littérature russe. C'est pourquoi, sans doute, il s'applique à ne les point rebuter par la profondeur de ses analyses ou la singularité de ses

points de vue. Nous n'en déplorerons pas moins qu'un auteur dès longtemps familier de la langue et de la vie russes, ayant eu la fortune de s'entretenir sur place "avec des hommes et des femmes de classes très diverses", se dispense de nous apporter, sur les êtres et sur les œuvres, des documents plus révélateurs. M. Baring se tient pour satisfait de planter quelques "jalons"[1] en un territoire mal exploré. Le malheur a voulu qu'il n'eût, au cours de son expédition, relevé que les points les mieux connus. Ses "jalons" font double emploi.

J. C.

* * *

AU TEMPS DE LA COMÈTE, par *H. G. Wells*, traduction H. D. Davray et Kozakiewicz.

Ce *Changement* moral et social que peint Wells avec complaisance dans un livre finement traduit par MM. Davray et Kosakiewiez, plus sûrement que le suffrage universel même remanié, la comète nous le vaudra-t-elle ? Connaîtrons-nous l'ère des bergeries, rêve des pacifistes obstinés, lorsque la queue du météore aura balayé la terre et nos âmes de tant de préjugés d'orgueil et d'appétits de domination ? — Comme l'hypothèse paraît peu probable et peu humaine dans ce livre, en regard des hardies mais logiques *anticipations* que ne déterminait aucun "deus ex machina" céleste ! L'auteur s'amuse cette fois ; mais s'amusant, nous lui reprocherons de prendre un ton trop sérieux, de circonstancier la fantaisie selon une trop lente précision qui donnerait le change à un lecteur non prévenu. Certes nous retrouvons ici cet humour déductif qui est le don principal du Jules Verne Anglais. Mais, (et ceci est bien anglais encore, non pas au meilleur sens du mot), une histoire sentimentale vient se greffer sur l'utopie et l'alourdir bien inutilement. Si l'auteur a pensé en rendre moins morose sa peinture, il s'est trompé. Nous ne l'aimons point psychologue. Manieur d'idée, inventeur de mécaniques improbables,

[1] *Landmarks in Russian Literature*, by Maurice Baring (Methuen and Co.)

prophète cosmique même, il est pour nous comme une façon de savant ; qu'a-t-il à faire avec les passions humaines? On lira malgré tout *Au temps de la comète* avec agrément : le jeu purement cérébral y tient encore la plus large place. Mais que l'on n'oublie pas de le prendre bien comme un jeu, au même titre que l'*Ile du Docteur Moreau* ou que *la Guerre des Mondes.*

H. G.

*
* *

LES PAYSAGES DE M. ALBERT MARQUET (*Galerie Druet*).

Et quoi ? après l'école de 1830, après Corot, après Jongkind, après les impressionnistes, après les néo-impressionnistes, après Cézanne, après un siècle de suprématie et de débauche, l'art du paysage sur nature, exécration du maître Degas, n'aurait pas dit son dernier mot, ne serait pas, du moins provisoirement, épuisé ? Loué soit M. Marquet, entre tous les paysagistes d'aujourd'hui, qui nous donne depuis dix ans cette surprise, cette joie.

Bien qu'il semble ne devoir rien aux maîtres qui l'ont précédé, on éprouve devant ses œuvres le même sentiment de sécurité que devant des œuvres anciennes, déjà classées. J'en crois tenir la raison principale, c'est que, contrairement à beaucoup d'autres, ce paysagiste dessine. Qu'il sache dessiner et construire, deux nus nettement et nerveusement inscrits en font foi, qui ne sont pas le moindre attrait de l'exposition présente; ils se tiennent droit sur leur base, ils ont leur place précise dans l'atmosphère où ils baignent. A un acquit si précieux, dû exclusivement j'imagine à l'étude de la figure, M. Marquet aura le bon sens de ne point renoncer, sous prétexte décoratif, quand il évoquera un paysage. Perspective linéaire, perspective aérienne, il ne peindra rien que de parfaitement établi d'abord, que sur un dessin strict, en profondeur. Il est de mode de rire du trompe-l'œil : quand l'artiste n'a pas d'autre but, c'est chose médiocre, détestable ; quand l'illusion s'ajoute à la conception harmonique du tableau, définie par Maurice Denis

après Cézanne " certaines taches de couleurs en un certain ordre assemblées ", elle anime cette harmonie, et la relie à la nature. La joie de sensibilité que nous exigeons de l'œuvre peinte ne devrait-elle pas toujours s'accroître d'une joie de représentation contenue dans la définition même de l'émotion picturale. Le bourgeois ignorant qui s'écrie devant une toile du Salon : " comme c'est bien ça " a raison pour moitié. L'autre moitié appartient à l'artiste insoucieux d'illusion — et je ne prétends pas mettre ces deux moitiés en balance. Mais pourquoi donc l'artiste ne voudrait-il pas avoir raison tout à fait ?

M. Marquet s'y efforce. Chacun de ses paysages est comme une fenêtre sur la nature, sur les façades des maisons, sur les arbres, sur l'eau, sur l'air. Je ne sais pas de peinture plus aérée et où la qualité de l'air suivant le pays et le temps soit fixée en valeurs plus justes. Pareille sensibilité de la vue se fût mal satisfaite du prisme limité des couleurs pures. Nous assistons à la réhabilitation de la demi-teinte, soit que dans une période précédente le peintre ait préféré des harmonies plus blondes, soit que selon la dernière manière il s'attache à faire chanter les gris froids. Ici et là même rareté de nuance dans l'absolue justesse des valeurs. J'ajouterai : même ampleur d'arabesque dans l'absolue justesse du dessin. Et donc M. Marquet aurait concilié le trompe-l'œil et l'art, l'imitation de la nature et l'accent de sa sensibilité personnelle, et nous pourrions attendre de lui presque tout, si la courbe de sa carrière ne semblait l'avoir conduit à une sorte de cul-de-sac où nous ne voudrions pas le voir s'établir définitivement.

On sait comment il s'évada de la géométrie un peu minutieuse et sèche de ses premiers essais, comment d'abord sans renier son goût pour la netteté dans les plans, il les enveloppa dans une lumière plus complexe. Mais en y songeant, nous nous demandons si ce n'est pas dans cette période intermédiaire qu'il atteignit non seulement à la plus sûre mais à la plus riche et la plus voluptueuse beauté ! Quoi de plus accompli que ce " *Balcon* " que cette image de *Notre Dame* vue du quai de la Tournelle, forte et subtile, sans vain chatoiement ! Et certes

il l'affirmait déjà sa volonté de synthèse, mais sans l'audace brutale qu'il devait déployer plus tard et qui triomphe dans son exposition actuelle. Réduire au minimum possible les éléments de l'accord plastique, sans nuire à la représentation des objets, en leur conférant au contraire une vérité plus générale, tel fut son but dans cette dernière période. Il y parvint. Quelques amples teintes plates, cernées par quelques larges traits vivants, c'est assez désormais pour qu'il crée un effet et une harmonie. Voyez le *Pont St Michel*, le *Port d'Hambourg*. La franchise, la décision, la maîtrise de soi que supposent de pareilles réalisations (nous les imaginons rapides et fixées sur le champ) ne nous feraient pas regretter la sage application d'autrefois, si elles ne risquaient bientôt de naître par mouvement réflexe, par habitude, par manière. M. Marquet aura-t-il le courage de secouer sa virtuosité elle-même et de ne se plus satisfaire de la plus satisfaisante des réussites synthétiques ? Une fois libéré où ira-t-il ? Voilà les questions que mon admiration lui pose. Du moins, je ne puis m'empêcher, en le quittant, de jeter un coup d'œil d'espoir sur les deux morceaux de nu magistraux qui opposent leur plénitude difficilement obtenue à l'improvisation hardie de tant d'effets de pluie, de neige, de ciel et d'eau.

H. G.

⁂

A PROPOS DE QUELQUES CONCERTS DE MUSIQUE NOUVELLE. *(S. N. M. — S. M. I. — Concert Mahler.)*

Les plus enthousiastes admirateurs de notre moderne Ecole Française, si tant est qu'on puisse appeler Ecole la troupe bigarrée et grâce à Dieu contradictoire de nos jeunes musiciens, ne peuvent pas ne pas nourrir quelque inquiétude secrète au sujet de l'art musical de demain. Si hardis constructeurs que soient MM. d'Indy, Dukas et Magnard, si subtils harmonistes MM. Fauré, Debussy, on déplorera que ceux qui les suivent semblent, à quelques exceptions près, hypnotisés sur le raffinement de leur technique, raffinement polyphonique, ou harmonique ou orchestral, qu'ils

oublient l'esprit pour la lettre, et que renchérissant sur des miracles d'écriture ils entraînent certains de ces maîtres eux-mêmes à renchérir. A quel point est méconnu l'enseignement de M. Debussy par exemple, si humain, sensuel, direct! à quel point l'exemple viril de la 2e symphonie de M. Magnard où se réveillent la joie populaire et la danse ! Pour un accent sincère comme celui qu'on applaudit l'autre soir à la *Société Nationale* dans la suite de Mme Béclard sur la *Partenza* de Vielé Griffin. Que de contrefaçons et de grimaces ! On ne saurait rien dire encore de la *Société musicale indépendante* qui vient de se fonder pour jouer de jeunes auteurs, sinon qu'elle n'a pas produit encore d'œuvres maîtresses, et que sans la *Chanson d'Eve* de M. Fauré et les petites pièces pour mains enfantines de M. Ravel, *Ma Mère l'Oye*, elle n'eût su nous révéler que deux morceaux javanais assez curieux, notés et orchestrés par M. Charles Koecklin et que quelques œuvres étranges de M. Kodaly, le chef paradoxal d'une nouvelle école tchèque. En sommes-nous réduits à n'admirer que des raretés exotiques où nous reconnaissons les petits côtés de notre art, encore rétrécis ?

On comprend que le public, avide d'air, se tourne vers la Russie, vers l'Allemagne, vers une barbarie plus abondante ; que déçu, devant le grand musicien et demi qui résume toute la musique russe (Moussorgski complété par Rimsky Korsakov), devant cet autre virtuose de technique polyphonique et orchestrale — et rien de plus — qu'est Richard Strauss, il soit venu à Gustave Mahler, continuateur avoué de Ludwig van Beethoven, à Vienne... Mais je ne puis pas admettre qu'il n'ait pas trouvé là la plus considérable de ses déceptions et que sous prétexte de santé, il ne soit pas retourné d'un bond à *Iberia* et aux *Histoires Naturelles*, fier des siens.

Devons-nous condamner M. Gustave Mahler sur une symphonie, et fût-elle avec chœurs — les siennes le sont presque toutes — quand son œuvre en comporte neuf ? Ce serait injuste et sot. Mais pourquoi, s'il en écrivit depuis de meilleures, nous apporte-t-il la seconde, celle-ci ? On imagine difficilement disproportion aussi gigantesque — de là le nom sans doute de *Titan Symphonie* — entre la masse des exécutants, instru-

mentistes et voix, et l'insignifiance, la banalité. il faut le dire, la bassesse, des idées et des développements.

Le premier mouvement put donner le change, une certaine gravité morose l'emplissait : de temps en temps un éclat de fanfare réveillait notre respectueux ennui. Si cet artiste pense continuer Beethoven, nous disions-nous, laissons-lui une illusion si ennoblissante. Aux deux morceaux suivants notre respect tomba ; la symphonie devenait rhapsodie ; le musicien évoquait le Prater viennois non en vives couleurs dansantes, mais en vulgarités douceâtres, douceâtres jusqu'à l'écœurement, jusqu'au rire — car se réclamer de Beethoven et aller si loin dans la platitude est un spectacle exhilarant. Au quatrième morceau résonne enfin la voix humaine.

Oh ! l'entrée de la voix dans la *neuvième symphonie* : quel tremblement ! quelle horreur sacrée ! quelle attente ! Ici un contralto nous chante un lied, sans aucune raison, pour varier le pot pourri. Et le final vient couronner le tout d'une tempête qui n'est pas plus justifiée et où les cocasseries orchestrales, (disparition des cors dans la coulisse, effets de lointain, subite réapparition) ne dissimulent pas la faiblesse de la pensée. Au reste, nous n'aurions pas pris la peine de parler d'un musicien habile à manier l'orchestre, — un de plus, ils le sont tous — celui-ci se réclamât-il de Beethoven, si certains connaisseurs n'avaient eu le front de nous l'opposer. Ce sont de nobles dons que "l'ampleur" et que l'abondance. Mais il n'est pas en art de valeur quantitative à laquelle nous ne préférions la plus petite qualité. Lorsque nous reviendront la grandeur, l'élan spontané, l'allégresse, nous les saluerons avec joie. On ne peut pas nous en vouloir de respirer en attendant les fleurs rares et délicieuses de notre jardin musical français, le seul qui fleurisse encore au monde.

H. G.

* * *

LE PRÉSIDENT ROOSEVELT A LA SORBONNE.

— Roosevelt émerge d'un groupe qui vient d'entrer, à droite, et se dirige vers son fauteuil, au milieu de l'estrade. Durant

ce trajet, on l'acclame et il salue. Il salue, c'est-à-dire qu'il s'arrête, hausse le buste, allonge le cou et regarde la foule d'un air réjoui, — puis par deux fois, d'un mouvement de tête court et automatique, il fait signe que oui.

— Une mâchoire de dogue et d'homme politique ; des yeux de myope, rougis et enfoncés ; des cheveux blonds, qui donnent à ce chasseur un air puéril.

— Son teint rouge et tanné de paysan inspire la confiance, le fait ressembler, dans sa redingote trop large, à un riche fermier, le dimanche, au temple, ou à un clergyman qui serait cultivateur.

— Il ne s'est pas "arrêté longuement à contempler la fresque de Puvis de Chavannes", comme l'ont imaginé les journaux. Il a rapidement *reconnu* la place et s'est installé dans le fauteuil, puis, sans prendre garde aux applaudissements amusés, il a saisi la bouteille sur la table et l'a débouchée entre ses genoux.

— "Vous êtes un rude soldat... Vous êtes un Homme Représentatif !" lui dit M. le Vice-Recteur. Et Roosevelt se dresse, ses notes à la main.

— Son action oratoire est mouvementée à l'excès. Il brandit au-dessus de sa tête un paquet de notes. Il prend à partie ce notable sur l'estrade, puis cet étudiant, là-bas, tout au fond des tribunes... Dans sa République, peut-être, comme à Rome, au temps de Menenius Agrippa, l'art de la parole est encore tout neuf ; et cette gesticulation paraît, sans doute, bien pathétique aux "rudes trafiquants" des villes de l'ouest.

— Je retrouve, malgré moi, tels que je les ai vus dans les magazines américains, les différents *temps* de son geste favori *décomposé* comme le coup d'aile d'un oiseau lourd.

— Il lève le bras, et sa manchette, mal fixée, se détache. Ainsi, les dimanches soirs, aux carrefours de Londres, des clergymen de fortune secouent leur auditoire austère et naïf avec de grands gestes violents, des images usées...

— "Est-ce qu'il parle de Whitman ?" me demande tout bas mon voisin, qui est poète.

La phrase de Roosevelt, en effet, rappelle celle de Whitman: cette phrase qui ne finit pas, où s'insèrent de longues énumérations abstraites et passionnées, où tous les mots de la langue — semble-t-il — éclatent et s'épanouissent. Comme un pêcheur son filet, Roosevelt lance ses mots au-dessus de la foule, les fait planer une seconde en s'arrêtant brusquement sur la syllabe accentuée, puis les ramène vers lui en traînant...

Il faut entendre prêcher cet Américain, pour apprendre à jeter, vers "la silencieuse mer des visages," ce verset de Walt Whitman comme un appel des bras :

I will plant companionship thick as trees along all the rivers of America, and along the shores of the great lakes, and all over the prairies,
I will make inseparable cities with their arms about each other's necks,
By the love of comrades,
By the manly love of comrades.

— Ceux qui ne connaissaient point l'anglais auront été bien déçus quand ils auront connu le sens de cette parole farouche.

Je ne revois plus, moi-même, en lisant son discours, le rude pionnier du nouveau-monde, le citoyen de la "République géante de l'ouest". C'est "un riche laboureur sentant sa fin prochaine" qui déverse son intarissable sagesse ; c'est un vieil Anglais, le soir, quand la factory est fermée, qui révèle à son auditoire, sous forme de sentences, les douze moyens d'arriver honnêtement.

— Nous lui avions prêté *Froissart* et *la Chanson de Roland*: il nous rapporte *la Science du Bonhomme Richard.*

A.-F.

Nous parlerons, dans notre prochain numéro, de la traduction des *Poésies complètes d'Edgar Poe* que vient de publier Gabriel Mourey et de la *Chronique du Chaperon et de la Braguette* par Tristan Klingsor.

Le Gérant : ANDRÉ RUYTERS.

THE ST. CATHERINE PRESS LTD. (Ed. Verbeke & Co.), Bruges, Belgique.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS

LE TOME III (Février 1910 — Juin 1910).

FRANÇOIS-PAUL ALIBERT

La Fontaine Mortelle . . . . . 333 (XV)

MICHEL ARNAULD

L'Œuvre de Charles-Louis Philippe . . . . 141 (XIV)
Georges Deherme et la Crise Sociale . . . . 580 (XVII)
La Vague Rouge, par J.-H. Rosny l'aîné . 671 (XVII)

MARGUERITE AUDOUX

Souvenirs. . . . . 195 (XIV)

HENRI BACHELIN

Pas-Comme-les-Autres . . . . . 591 (XVII)

MAURICE BEAUBOURG

Quatre histoires de Pauvre Amour, par Ch.-L. Philippe . . . . . 301 (XIV)

RENÉ BICHET

Le Livre d'Orphée . . . . . 360 (XV)

PAUL CLAUDEL

*** . . . . . 139 (XIV)
Magnificat . . . . . 555 (XVII)

JACQUES COPEAU

Le Cahier noir . . . . . 47 (XIII)
La Bête, par Edmond Fleg . . . . . 794 (XVIII)
M. Baring et Dostoievsky. . . . . 799 (XVIII)

JEAN CROUÉ

Poèmes d'un voyage . . . . . 717 (XVIII)

EDOUARD DUCOTÉ

Une belle vue *(fin)* . . . . . 69 (XIII)

LOUIS DUMONT-WILDEN

L'Oiseau bleu, par M. Maeterlinck . . . 110 (XIII)
Exposition de la *Libre Esthétique* à Bruxelles . . . . . 682 (XVII)

ELIE FAURE

Croquignole, par Ch.-L. Philippe . . . 316 (XIV)

ALAIN-FOURNIER

Derniers Contes, par Villiers de l'Isle-Adam 414 (XV)
Sur la Vie, par Scantrel (Suarès) . . . 520 (XVI)
Derniers Refuges, par Jeanne Termier . . 679 (XVII)
Le Président Roosevelt à la Sorbonne . 806 (XVIII)

HENRI FRANCK

Israël Zangwill, par André Spire . . . 524 (XVI)
Sur la Morale et la Pédagogie de Maurice Barrès 603 (XVII)

HENRI GHÉON

La Barricade, par Paul Bourget . . . 113 (XIII)
Le Roman d'un mois d'été, par Tristan Bernard . . . . . 119 (XIII)
M. Paul Fort, poëte lyrique . . . . . 121 (XIII)
Bubu de Montparnasse, par Ch.-L. Philippe 306 (XIV)
Les Marches de l'Occident, par A. Mithouard 523 (XVI)
Le " Tombeur " de M. Rostand. . . . 529 (XVI)
Camille Pissarro . . . . . 530 (XVI)
Exposition Charles Guérin . . . . . 534 (XVI)
Exposition Flandrin. . . . . 536 (XVI)
Les Rythmes Souverains, par Emile Verhaeren . . . . . 675 (XVII)
A Propos des Indépendants . . . . . 685 (XVII)
Un Etre en Marche, par Jules Romains . 789 (XVIII)
Un poème dramatique de M. Henry Bataille . . . . . 795 (XVIII)
Au Temps de la Comète, par H.-G. Wells . 801 (XVIII)
Les Paysages de M. Albert Marquet . . 802 (XVIII)
Quelques Concerts de Musique Nouvelle. 804 (XVIII)

ANDRÉ GIDE

Journal sans Dates . . . . . 103 (XIII)
Journal sans Dates . . . . . 289 (XIV)
Journal sans Dates . . . . . 399 (XV)
L'Amateur de M. Remy de Gourmont . . . . 425 (XVI)
Un livre de M. Louis Dumur . . . . 524 (XVI)
Journal sans Dates . . . . . 664 (XVII)
En marge du " Fénelon " de Jules Lemaître . . 693 (XVIII)

RÉGIS GIGNOUX

Dans l'Ile Saint-Louis . . . . . 203 (XIV)

CHARLES GUÉRIN

Portrait de Charles-Louis Philippe. . . . . . 139 (XIV)

EMILE GUILLAUMIN

Charles-Louis Philippe en Bourbonnais . . . 207 (XIV)

EDMOND JALOUX

La Bien-Aimée, par Jean-Louis Vaudoyer 117 (XIII)
La Flambée, par Henri de Régnier . . . 674 (XVII)
Le Trust, par Paul Adam . . . . . 677 (XVII)

TRISTAN KLINGSOR

Hiver . . . . . 465 (XVI)

ELSA KŒBERLÉ

Des Vers . . . . . 356 (XV)

LOUIS LALOY

Le Cœur du Moulin, par M. Déodat de Séverac . . . . . 133 (XIII)

PIERRE DE LANUX

A propos de *Cymbeline*. . . . . 416 (XV)
Malaria, par W.-H.-S. Jones. . . . . 419 (XV)

CLAUDE LORREY

Chansons. . . . . 54 (XIII)

COMTESSE DE NOAILLES

La Mère et l'Enfant . . . . . 162 (XIV)
Poème. . . . . 551 (XVII)

CHARLES LUCAS DE PESLOUAN

Les Poëtes du passé . . . . . 411 (XV)

CHARLES-LOUIS PHILIPPE

Charles Blanchard (suite) . . . . . 6 (XIII)
Fac-Simile d'un manuscrit . . . . . 217 (XIV)
Journal de la Vingtième année . . . . . 218 (XIV)
Lettres . . . . . 237 (XIV)
Les " Charles Blanchard " . . . . . 260 (XIV)
Deux Lettres . . . . . 512 (XVI)

EDMOND PILON

Le Portrait en France, par L. Dumont-Wilden 126 (XIII)
Le Père Perdrix, par Ch.-L. Philippe. . . . 309 (XIV)

MARCEL RAY

L'Enfance et la Jeunesse de Charles-Louis Philippe . . . . . 169 (XIV)

AMBROISE RAYNAL

L'huile de la lampe . . . . . 734 (XVIII)

JACQUES RIVIÈRE

Festival Franck aux Concerts Colonne . 129 (XIII)
Claude Debussy, par Louis Laloy . . . 131 (XIII)

La *Rhapsodie espagnole* de Ravel . . . 134 (XIII)
Sur la mort de l'aviateur Delagrange . . 135 (XIII)
Cézanne . . . . . 366 (XV)
Les Poèmes d'Orchestre de Claude Debussy. . 476 (XVI)
Exposition Matisse . . . . . 531 (XVI)
Exposition Rouault . . . . . 537 (XVI)
Le Passion selon Saint-Jean, de J.-S. Bach 538 (XVI)
Deux Poèmes de Florent Schmitt . . . 541 (XVI)
Ariane et Barbe-Bleue, par Paul Dukas . 686 (XVII)
Paul Gauguin . . . . . 738 (XVIII)

ANDRÉ RUYTERS

Béâle-Gryne, par Jean de Bosschère . . 124 (XIII)
Revues . . . . . 136 (XIII)
Marie Donadieu, par Ch.-L. Philippe . . 312 (XIV)
Les douze livres pour Lily, par Louis Thomas . . . . . 418 (XV)
Un article de M. Paul Adam. . . . . 527 (XVI)
M. Paul Adam, penseur . . . . . 708 (XVIII)

SAINTLÉGER LÉGER

Eloges. . . . . 438 (XVI)

JEAN SCHLUMBERGER

Le Règne de l'Artiste . . . . . 59 (XIII)
Comme les Feuilles, par M. Giacosa. . . 115 (XIII)
La Carte au liséré vert, par G. Delahache 119 (XIII)
Deux Poèmes et *Poésies*, par Claude Lorrey 122 (XIII)
Les Sagesses, par Francis Caillard . . . 125 (XIII)
Après l'Impressionnisme, par J.-C. Holl . 128 (XIII)
La Bonne Madeleine et la Pauvre Marie, par Ch.-L. Philippe . . . . . 304 (XIV)
Le Règne de l'Artiste (2e article). . . . . 325 (XV)
Exposition Félix Vallotton . . . . . 421 (XV)
Quelques aquarelles de René Piot . . . 422 (XV)
Revues . . . . . 423 (XV)
La Vierge folle, par Henri Bataille . . . 517 (XVI)
Revues . . . . . 541 (XVI)

Jean Moréas . . . . . 545 (XVII)
L'Ecole des Ménages, par H. de Balzac . 681 (XVII)
Apologie pour notre passé, par Daniel Halévy . . . . . 787 (XVIII)
La mise en scène de *Coriolan* . . . . . 791 (XVIII)
La Dame qui a perdu son peintre par M. Paul Bourget . . . . . 798 (XVIII)

RAYMOND SCHWAB

Le Poème Impossible . . . . . 728 (XVIII)

VALERY LARBAUD

Fermina Marquez . . . . . 571 (XV)
id. (suite) . . . . . 483 (XVI)
id. (suite) . . . . . 627 (XVII)
id. (fin) . . . . . 766 (XVIII)

GEORGES VALOIS

Lucien Jean . . . . . 39 (XIII)

EMILE VERHAEREN

Les Heures de Soir . . . . . 33 (XIII)

CHARLES VILDRAC

Les Conquérants . . . . . 701 (XVIII)

TANCRÈDE DE VISAN

Soir de Rentrée . . . . . 466 (XVI)

PAUL WENZ

Le Charretier . . . . . 338 (XV)

LÉON WERTH

Les Contes du "Matin", par Ch.-L. Philippe 319 (XIV)

WALT WHITMAN

Propos recueillis par M. Horace Traubel (trad. de Léon Bazalgette). . . . . 744 (XVIII)

Cette table des matières doit prendre place dans la collection de la Revue à la fin du tome III, c'est-à-dire après le n° XVIII (juin 1910).

Le Gérant : ANDRÉ RUYTERS.

THE ST. CATHERINE PRESS LTD. (Ed. Verbeke & Co.), Bruges, Belgique.

BINDING LIST FEB 1 1940

AP
20
N85
t.3

La Nouvelle revue française

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY